HIPPOCRATE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, 9.

HIPPOCRATE.

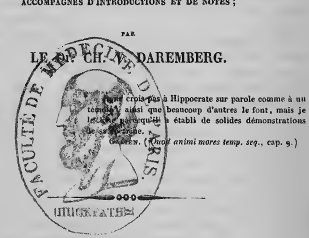
LE SERMENT; LA LOI; DE L'ART; DU MÉDECIN;
PRORRHÉTIQUES; LE PRONOSTIC; PRÉNOTIONS DE COS;
DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX;
ÉPIDÉMIES, LIVRES I ET III;
DU RÉGIME DANS LES MALADIES AIGUES; APHORISMES;
FRAGMENTS DE PLUSIEURS AUTRES TRAITÉS.

TRADUITS DU GREC SUR LES TEXTES MANUSCRITS ET IMPRIMÉS;

ACCOMPAGNÉS D'INTRODUCTIONS ET DE NOTES;

PAR

LE DR. CH. V. DAREMBERG.



Je ne crois pas à Hippocrate sur parole comme à un témoin, ainsi que beaucoup d'autres le font, mais je le crois parcequ'il a établi de solides démonstrations de sa doctrine.

GALIEN. (*Quod animi mores temp. seq.*, cap. 9.)

A PARIS,

CHEZ LEFÉVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, N° 29.

OCTOBRE 1843.

AVERTISSEMENT.

En 1840, M. Lefèvre, voulant publier une collection d'auteurs grecs traduits en français, me chargea d'éditer ce volume d'Hippocrate. Il ne s'agissait alors que de revoir les traductions françaises tombées dans le domaine public; mais je reconnus bientôt que revoir c'était refaire; néanmoins je me mis à l'œuvre, et je me décidai à essayer un travail nouveau sur Hippocrate; depuis 1840, j'y ai consacré la plus grande partie de mon temps.

Me constituer un texte, l'interpréter, le traduire; justifier mon texte et ma traduction; donner à mes lecteurs des éclaircissements sur l'ensemble des doctrines de chaque traité, sur les passages et les termes les plus difficiles, telle est la tâche que je me suis imposée, et que j'ai poursuivie au milieu des obstacles et des difficultés de tout genre, avec trop de persévérance peut-être pour mes lecteurs et pour moi-même. Quant au texte, j'ai partagé mon travail en deux catégories : pour les traités déja publiés par M. Littré, je n'ai pas fait une nouvelle collation de manuscrits; j'étais certain de l'exactitude de celle que ce patient et infatigable érudit a établie avec de minutieux détails qui rendent désormais inutiles, on peut le dire, les manuscrits de la Bibliothèque Royale pour Hippocrate. Rarement je me suis écarté du texte que M. Littré a adopté et de l'interprétation qu'il a suivie; quand j'ai cru devoir le faire, ce n'a été que sur de graves autorités et le plus souvent après avoir consulté M. Littré lui-même dont les excellents conseils et la riche bibliothèque ne m'ont pas fait défaut pendant tout le cours de mon travail; qu'il me soit permis de lui en exprimer ici publiquement ma reconnaissance. Pour les autres traités que M. Littré n'a pas encore pu-

bliés, j'ai collationné les meilleurs manuscrits et les meilleurs imprimés. Ce travail pénible n'a pas été infructueux; il m'a fourni sur certains points des résultats importants, comme on pourra s'en convaincre en parcourant mes notes.

Après avoir accepté ou m'être, autant que possible, constitué un texte, j'avais, en le traduisant, un grand écueil à éviter, c'était de comprendre Hippocrate, non avec ses idées, mais avec les miennes ou plutôt avec celles de la science moderne. J'ai donc tâché d'interpréter Hippocrate par lui-même et aussi à l'aide des commentateurs anciens, qui se sont quelquefois, il est vrai, écartés de la doctrine du médecin de Cos, mais qui ont néanmoins conservé les principes et jusqu'à un certain point les faits de détail de la science hippocratique. Ce n'est qu'après avoir, autant que cela était en ma puissance, substitué la pensée d'Hippocrate à la mienne et m'être mis à son point de vue, que je me suis hasardé à faire quelques rapprochements entre l'école ancienne et l'école moderne.

Mon but n'étant point, dans cet ouvrage, de faire une œuvre littéraire, mais de reproduire mon auteur dans toute son intégrité, dans ses formes originales, dans son style concis et souvent un peu abrupte, j'ai dû m'en tenir, autant que possible à la lettre et faire sentir le grec sous le français, certain que le moindre écart de mon texte pouvait me faire tomber dans des inexactitudes, tant le style d'Hippocrate est serré et précis. Dans les *Introductions* que j'ai mises en tête de chaque traité, j'ai voulu donner une idée de leur ensemble et faire comprendre leur valeur intrinsèque, leur importance relative comparativement à l'état actuel de la science; enfin, j'ai terminé chacune de ces *Introductions* en réunissant et discutant les témoignages divers qui pouvaient jeter quelque lumière sur la question d'authenticité et je crois être arrivé, sur ce point, à des résultats nouveaux. Dans les notes, je me suis attaché à justifier mon texte et ma traduction par des remarques philologiques, et à l'interpréter à l'aide d'explications médicales ou autres.

Autant que je l'ai pu, j'ai complété ou éclairci certains passages des traités que je publiais en entier par des fragments d'autres traités. C'est ainsi qu'on trouvera plusieurs extraits du traité *des Ulcères*, des *Maladies*, du II[e] livre des

Prorrhétiques, de la *Maladie Sacrée*, une analyse du traité des *Plaies de tête*, etc.; de sorte que, si je ne m'abuse, cette nouvelle traduction est un *compendium* de la médecine hippocratique.

J'ai dû admettre pour chaque traité des divisions par paragraphes. Pour les traités publiés par M. Littré, j'ai suivi celles qu'il a faites. Son édition est véritablement l'*Editio princeps*, elle demeurera au-dessus de toutes les autres, et c'est à elle qu'on doit désormais renvoyer.

M. Littré, dans la *notice* dont il a fait suivre son Introduction générale (t. I, p. 511 et suiv.), a distingué quatre familles principales dans les manuscrits de la Bibliothèque Royale. La *première* est représentée par les nos 2254 et 2255, qui sont la suite l'un de l'autre et qui renferment tout ce que nous possédons de la collection hippocratique; la *deuxième* est constituée par le manuscrit 2146, également complet, mais dans lequel les matières sont autrement disposées que dans les manuscrits précédents; la *troisième* est formée par les nos 2144, 2141, 2140, 2143 et 2145. Ces manuscrits, qui ont entre eux la plus grande analogie, proviennent tous du même original; enfin la *quatrième famille* est constituée par le précieux et ancien manuscrit 2253. Quant aux autres, ils ne contiennent que quelques morceaux isolés de la collection hippocratique. Je me suis surtout servi des manuscrits 2254 et 2255 (en papier du XIVe siècle); 2140 (en papier du XIVe siècle); 2145 (en papier du XIVe siècle); 2253 (en parchemin du Xe siècle). Pour le *Serment* et la *Loi*, je n'ai trouvé dans les manuscrits que j'ai collationnés aucune variante importante à signaler; mais il n'en est pas de même pour le traité *de l'Art*, complétement défiguré et inintelligible dans les textes vulgaires; je crois l'avoir restauré sur plusieurs points, et lui avoir donné une physionomie nouvelle à l'aide des manuscrits 2140, 2145, 2255, et surtout avec le 2253, qui provient d'un excellent original, mais qui malheureusement a été copié avec beaucoup d'incurie; ce manuscrit est évidemment le représentant d'un de ces anciens exemplaires dont Galien parle si souvent, et dont Rufus suivait si scrupuleusement les leçons. J'ai minutieusement collationné ce manuscrit qui n'avait pas encore été consulté pour le traité *de l'Art*.

Le manuscrit 2255 est le seul de la Bibliothèque Royale qui

contienne le *Médecin*, je n'ai donc pu pour ce traité m'éloigner sensiblement du texte vulgaire.—Mes principaux guides pour le *Prorrhétique* ont été les manuscrits 2145, 2254 et surtout le commentaire de Galien, supérieur à tous les manuscrits et qui me paraît leur avoir fourni leurs variantes les plus importantes. Pour les *Coaques*, j'ai collationné avec le plus grand soin les manuscrits 2145 (*Voir* note 103, p. 453), 2254 et 2253; ce dernier ne m'a pas fourni autant de restitutions que pour le traité *de l'Art*. Pour les autres traités, je me suis servi de la collation faite par M. Littré.

Comme je savais que pour les *Aphorismes*, les manuscrits ne présentent pas de leçons bien importantes, comme j'avais du reste les ressources les plus sûres et les plus directes dans les commentaires de Galien, d'Étienne, de Damascius et de Théophile, je n'ai collationné par moi-même qu'un seul manuscrit, inscrit sous le n° 1884 et copié en 1403 par Grégoropyle; le texte est accompagné du commentaire de Galien. Ce manuscrit, en général peu correct pour le texte d'Hippocrate, l'est beaucoup plus pour le commentaire; il ne m'a pas été d'un grand secours. Je me suis du reste servi de la collation faite par Foës et par Bosquillon dans son excellente édition grécolatine des *Aphorismes*, petit chef-d'œuvre de typographie et de bon goût philologique. J'ai noté soigneusement les principales variantes, et si je n'ai pas ici, comme pour les autres traités, relevé celles qui me paraissaient moins importantes, tout en en profitant, c'est que je ne voulais pas me perdre dans un déluge de notes philologiques, déja peut-être trop multipliées.

Pour les extraits que j'ai donnés du traité de la *Maladie Sacrée*, j'ai collationné sur la savante édition de Dietz (Leipsig 1827, in-8°) les manuscrits 2145 et 2255.

La plus ancienne édition[1] des œuvres complètes d'Hippo-

[1] Pour l'histoire détaillée des éditions d'Hippocrate, on consultera avec fruit: Freind (Préface de son édition des *Épidémies*); Triller (*Épître médicale critique à Freind*, dans ses *Opuscula*, vol. II, p. 278 et suiv.); J. H. Fischer (*De Hipp., ejus script.; eorumque edit.* — Coburgi, 1777, in-4°); Gruner (*Bibliothèque des anciens médecins*, en allemand, t. I, p. 31 et suiv.), Ackermann (*Notitia literaria*, en tête de l'éd. de Kuehn); M. Littré (t. I, p. 540 et suiv.); M. Ermerins (Préface de son éd. du *Régime*, etc., Leyde, 1841); Choulant (*Manuel de la Bibliographie médicale ancienne*, en allemand;

crate est la traduction latine très imparfaite de M. F. Calvus; elle a été faite sur les manuscrits du Vatican et parut pour la première fois à Rome en 1525, in-fol. (*ed. princeps*). — Le texte grec fut imprimé l'année suivante par les Aldes, d'après des manuscrits qui n'étaient pas de premier choix; néanmoins on trouve dans cette édition des variantes importantes qu'un éditeur d'Hippocrate ne doit pas négliger. En 1538, des presses de Froben, de Bâle, sortit une nouvelle édition grecque, publiée par les soins de Janus Cornarius, dont le véritable nom est Hagenbut. Dans ces deux éditions, le texte est également nu. L'édition de Froben, faite sur de meilleurs manuscrits, l'emporte sur celle des Aldes; je l'ai eue constamment sous les yeux. Cornarius donna ensuite à Venise, en 1545, une traduction latine concise, mais peu élégante, qui eut un grand succès, et qui fut plus tard reproduite par Van der Linden et par Haller dans ses *Artis medicæ principes*, malgré l'immense supériorité de celle de Foës. En 1588, Mercuriali publia une nouvelle édition d'Hippocrate en grec et en latin. Quoi qu'il en soit du mérite intrinsèque de ce travail sur lequel les érudits ne sont pas d'accord, on doit le regarder comme marquant une ère toute nouvelle pour la critique, pour l'interprétation du texte et pour la question d'authenticité des livres hippocratiques. Le plus célèbre des éditeurs d'Hippocrate est, sans contredit, Anuce Foës[1], et son édition restera comme un monument impérissable élevé à la mémoire du divin vieillard et à la gloire des lettres grecques. Mais il est une remarque importante à faire au sujet de cette édition : on jugerait mal le travail de Foës si on n'avait égard qu'au texte qu'il a imprimé; il est la reproduction presque littérale de celui de Froben, et la traduction latine n'y correspond pas toujours. Le grand mérite de l'édition de Foës réside dans les notes nombreuses qu'il a ajoutées à chaque traité, et où il discute et

2e éd., 1841, p. 10 et suiv.). On trouvera aussi dans Choulant (*Bibl. med. hist.*, Lips., 1842) et dans les *Additamenta* de Rosenbaum (Halle, 1843) la liste des dissertations et autres travaux sur Hippocrate.

[1] Foës naquit à Metz en 1528; il mourut dans cette même ville en 1595. Depuis le moment où il eut achevé ses études littéraires et surtout depuis l'époque où il reçut le titre de bachelier en médecine, son temps fut exclusivement partagé entre l'exercice de son art, qu'il pratiqua en qualité de médecin public de Metz, et l'accomplissement de l'immense travail qui devait lui assurer une immortelle renommée.

corrige le texte avec une exactitude, une pénétration, une clarté d'exposition et une richesse d'érudition que nul éditeur d'Hippocrate n'a jamais égalées, si ce n'est M. Littré. — Pour corriger et pour interpréter son auteur, Foës s'est servi de la collation de plusieurs manuscrits de la Bibliothèque Royale (*Cod. reg.*), de Fontainebleau, de celle de Cath. de Médicis (*Cod. med.*) et du Vatican (*Vat.*), collation faite par lui-même, ou par Servinus (Serv.), Martinus (Mart.) et Fevreus (Fevr.). On peut reprocher à Foës de s'être montré éditeur trop timide, de n'avoir pas osé introduire dans le grec des corrections essentielles et de n'en avoir fait profiter que sa traduction. Cette traduction, toujours élégante, et le plus ordinairement d'une rare fidélité, est quelquefois un peu vague. On pourrait encore reprocher à Foës de n'avoir pas apporté assez de discernement dans la question d'authenticité des livres hippocratiques, et de n'avoir fourni aucun éclaircissement sur les questions médicales soulevées par l'étude de ces livres. La première édition de l'Hippocrate de Foës a été publiée l'année même de sa mort, en 1590, in-fol., à Francfort-sur-le-Mein. Cette édition est la plus répandue, mais elle est la moins correcte ; sans doute l'auteur n'avait pas pu y mettre la dernière main. On compte plusieurs autres éditions publiées à Francfort ; je ne connais que celle de 1595. La dernière édition, publiée à Genève par Chouët, en 1657, est infiniment plus correcte que celle de Francfort ; elle est d'ailleurs plus complète ; la pagination se suit, tandis que dans l'édition de 1595 chaque section a sa pagination distincte.—Un autre titre de Foës à la gratitude et à l'admiration des philologues, c'est son *Économie* d'Hippocrate, qu'il n'avait d'abord composée que pour son usage particulier et pour se guider dans l'édition qu'il préparait des œuvres du médecin de Cos : ce livre est un trésor d'érudition où l'on peut puiser en toute sûreté et abondamment pour l'explication des termes difficiles employés par Hippocrate et même par les autres médecins grecs. La première édition de cet ouvrage a été publiée à Francfort en 1588, 1 vol. in-fol. Pour les renvois aux passages d'Hippocrate et de Galien, l'auteur se sert de l'édition de ces deux auteurs imprimée par Froben à Bâle. La seconde édition de l'*Économie* a été publiée à Genève en 1662, in-fol., par Chouët, et dirigée par Etienne Leclerc, qui n'a fait d'autres change-

ments que de mettre en concordance les citations d'Hippocrate avec l'édition de Genève de 1657. L'*Économie* de Foës ne doit pas faire oublier les *Definitiones medicæ* de Gorris, celles de Baillou, et surtout le très rare et très précieux *Dictionarium medicum* de H. Estienne, publié en 1564. — En 1665 parut à Leyde, pour la première fois en 2 vol. in-8°, l'édition gréco-latine de Van der Linden. Cette édition fut généralement bien accueillie à cause de la commodité du format et de la netteté de l'impression; mais on ne doit admettre qu'avec réserve les corrections du texte, que Van der Linden avait sans doute justifiées dans les notes réunies à ce dessein, et que la mort l'a empêché de publier. — Dans l'édition gréco-latine de René Chartier (1639-79), et qui forme treize tomes in-folio très difficiles à manier, les œuvres d'Hippocrate sont mélangées avec celles de Galien. Cette édition est peu correcte et n'offre d'autre avantage que de fournir un grand nombre de variantes prises dans les manuscrits de la Bibliothèque Royale de Paris. — Au milieu du XVIIIe siècle, Mack a laissé inachevée une splendide édition d'Hippocrate, que Triller et Coray jugent sévèrement, mais dans laquelle j'ai trouvé d'utiles variantes fournies par quelques manuscrits de la Bibliothèque de Vienne, et surtout par deux exemplaires déposés à la même bibliothèque et venant, l'un de Sambucus (Imp. Samb.), l'autre de Cornarius (Imp. Corn.), qui avaient mis à la marge la collation de plusieurs manuscrits. Mack a aussi reproduit toutes les variantes fournies par Foës soit dans le cours de ses notes, soit dans ses *addenda*, où il est long et difficile de les retrouver. Cette édition de Mack, qui forme deux vol. grand in-fol., ne contient que les 4 premières sections de Foës, plus les 3 premiers traités de la cinquième. — En 1825, Kuehn a reproduit, en trois volumes in-8°, le texte grec et la traduction latine de l'édition de Foës, sans les notes philologiques qui en font le mérite, mettant par conséquent en regard un texte et une traduction souvent en discordance. On ne peut considérer cette réimpression que comme une opération mercantile peu digne de l'éditeur. Elle n'a d'autre mérite que de présenter avec quelques additions la *Notitia literaria* d'Ackermann. — Pierrer, en 1806, a reproduit, à Altembourg, en trois volumes in-8°, la traduction de Foës; il a divisé chaque traité en chapitres, auxquels il a

mis des sommaires. Son édition est précédée d'une notice biographique et bibliographique sur Hippocrate, tirée en grande partie de celle d'Ackermann.

Parmi les traductions en langues étrangères, je ne parlerai que de celle publiée par Grimm en allemand (Altembourg, 1781-92). Elle est fort estimée; malheureusement elle n'est pas entièrement terminée. L'éditeur a suivi le texte grec de Mack et de Foës, en le collationnant sur les éditions de Cornarius, de Van der Linden et de Chartier. Les notes contiennent des recherches curieuses sur divers points, et principalement sur la matière médicale des anciens.

Le nombre des éditions partielles d'Hippocrate est infini; je mentionnerai seulement les collections suivantes :

Hippocratis, de Genitura, de Natura pueri, Jusjurandum, de Arte, de antiqua Medicina, de Medico, græce et latine, interprete Jo. Gorrhæo, adj. unicuique libello brevibus scholiis. Parisiis, apud Ch. Wechelium, 1542, in-4°. Cette collection se retrouve à la fin des *Definitiones medicæ* du même auteur. Paris, 1622, in-folio.

Hippocratis Coi, etc., XXII commentarii, tabulis illus. græcus context. ex docliss. v. v. Cod. emend. Latina versio Jani Cornarii, innumeris locis correcta, etc., Th. Zwingeri, studio et conatu. Basil., 1579, in-folio.

Hippocratis Aphorismi, græce et latine, una cum Prognost., Prorrh., Coacis, et aliis decem opusc., pleraque ex interp. Jo. Heurnii. Lugd.-Batav., ap. Jo. Maire, 1 vol. in-24, 1727. — Dans l'édition des œuvres complètes d'Heurn, publiées par son fils, à Lyon, en 1658, se trouvent les traités suivants : *de Nat. hom. Jusjur.; de Med.; Lex; de Arte; de Vet. Med.; de Elegantia; Præcept.: de Carnibus; de Purg. Remed.; Prognost.; de Vict. rat. in morb. acut.; Aphor.;* tous ces traités sont accompagnés de commentaires; on y a ajouté l'*Oratio de Med. Orig. Æscul. ac Hipp. Stirpe et Scriptis.* L'édition publiée par J. Maire contient de plus le texte et la traduction des *Prorrhétiques* et des *Coaques*; mais elle ne renferme ni le traité *de Vict. in morb. acut.*, ni celui *de Nat. hom.*; elle est du reste dépourvue des commentaires.

C. Pruys van der Hoeven Chrestomathia hippocratica. *Hag. Com.*, 1824, in-12.

Il me reste à énumérer et à juger les traductions fran-

çaises d'Hippocrate. Cette tâche est très difficile et très délicate. Il y a toujours une sorte de mauvaise grace à venir critiquer ses devanciers, quand même on aurait toutes les raisons possibles de le faire. D'ailleurs je connais trop bien l'imperfection de celle que j'offre au public, et j'ai trop bien apprécié toutes les difficultés d'un pareil travail pour me montrer exigeant à l'égard de celui des autres. Je ne ferai ici qu'une seule observation générale, c'est que je n'ai entrepris une traduction toute nouvelle qu'après m'être assuré, par une étude attentive et soutenue, que toutes les traductions publiées jusqu'à celle de M. Littré étaient absolument insuffisantes, et le plus ordinairement inexactes.

Les OEuvres d'Hippocrate, par Claude Tardy, où toutes les causes de la vie, de la naissance, de la conservation de la santé; les signes et les symptômes de toutes les maladies sont expliqués. Paris, 1667, in-4°, 2 vol.

Les OEuvres d'Hippocrate trad. en français avec des remarques, et conférées sur les Mss. de la Bibl. du Roi [avec la Vie d'Hippocrate par Dacier], à Paris, 1697, 2 vol. in-8°. Cette traduction, la moins mauvaise de toutes celles antérieures à la publication de M. Littré, comprend; Ier vol. : de l'*Art*, de l'*Ancienne Médecine*, la *Loi*, le *Serment*, du *Médecin*, de la *Bienséance*, les *Préceptes*, de la *Nature de l'homme*, des *Chairs*, des *Airs*, de l'*Usage des liquides;* IIe vol. : du *Régime*, en trois livres; de la *Diète salubre*, des *Airs, des Eaux et des Lieux*. A chaque traité sont jointes des notes explicatives dont plusieurs ne sont pas sans intérêt.

Traduction des œuvres médicales d'Hippocrate sur le texte grec, d'après l'éd. de Foës (par Gardeil). Toulouse, 1801, 4 vol. in-8°. —Il serait difficile de savoir si Gardeil a traduit sur le latin ou sur le grec. D'un côté, si on compare sa traduction avec la version latine de Foës, on retrouvera qu'il a produit toutes les particularités un peu saillantes de cette dernière, et notamment les omissions, qui y sont assez fréquentes; d'un autre côté, il est difficile d'admettre que Gardeil ait si souvent et si gravement erré, n'ayant eu affaire qu'à un texte latin.

OEuvres d'Hippocrate, par Lef. de Villebrune, comprenant les *Pronostiques* et le 1er livre des *Prorrhétiques;* 1 vol. in-18. Paris, an III; les *Coaques*, 2 vol., *id.*, an VII; les *Aphorismes*, *id.*, 1786, avec de petites notes.

M. de Mercy a publié successivement: *Aphorismes*, grec-latin-

français, Paris, 1811, in-12. Cette édition, sauf la traduction française, est la reproduction à peu près intégrale de celle publiée par Lorry d'après Almeloveen ; *Pronostic* et *Prorrhétiques*, 1 vol. in-12, Paris, 1813; *Coaques*, 1815 ; *Épidémies*, Ier et IIIe liv.; des *Crises*, des *Jours critiques*, 1815 ; du *Régime dans les Maladies aiguës ; des Airs, des Eaux et des Lieux*, 1818; des *Maladies*, Ier liv.; des *Affections*, *Serment*, *Loi*, 1823; de la *Nature de l'homme*, de l'*Ancienne Médecine*, des *Humeurs*, de l'*Art*, 1823 ; des *Préceptes*, de la *Décence*, du *Médecin*, 1824; *Nouvelle trad. des Aph. et comment.*, 4 vol. in-12, 1829; de la *Nature des Os*, de la *Nature humaine*, du *Cœur*, des *Veines*, de l'*Aliment*, 1831 ; de la *Maladie Sacrée*, des *Vents*, 1831 ; des *Plaies de tête*, des *Fractures* ; du *Laboratoire du Chirurgien*, des *Luxations*, 2 vol. in-12, 1832. A chaque traité, M. de Mercy a joint une collation de manuscrits, inexacte, incomplète, et dont il n'a fait profiter ni son texte, ni sa traduction.

M. Pariset a donné une élégante traduction des *Aphorismes* (3e éd., Paris, 1830, 1 vol. in-32), des *Pronostics* et des *Prorrhétiques*, 2 vol. in-32, Paris, 1817, de la *Lettre* d'Hippocrate à Damagète, broch. in-8°, s. l. n. d.

J'arrive enfin à l'édition de M. Littré. Ce n'est pas dans une notice bibliographique restreinte que je puis apprécier dignement cet important travail qui fait autant d'honneur à l'homme qui l'a entrepris qu'à la philologie française qui peut désormais ne plus rien envier aux travaux étrangers. Je me contenterai ici d'en donner une idée sommaire, me proposant d'y consacrer quelques articles détaillés. La plus grande partie du tome Ier renferme une longue et savante introduction où M. Littré discute les questions générales qui se rapportent à la collection hippocratique. Outre cette introduction, le Ier volume contient le traité de l'*Ancienne Médecine*. M. Littré, par la collation des manuscrits, a très heureusement restauré et complété ce traité, l'un de ceux qui ont le plus souffert de la négligence des copistes. Le IIe volume renferme le traité des *Airs*, *des Eaux et des Lieux*, sur lequel M. Littré a jeté un jour nouveau, grace à une traduction latine manuscrite encore inexplorée; le *Pronostic*, le *Régime dans les maladies aiguës*, le Ier livre des *Épidémies*. Dans le troisième volume sont compris le IIIe livre des *Épi-*

démies, les traités des *Plaies de tête*, de l'*Officine du médecin*, des *Fractures*. Le quatrième volume est actuellement sous presse; les feuilles déja imprimées, et que M. Littré a bien voulu me communiquer, contiennent le traité des *Articulations*.

Indépendamment du mérite de la traduction et de celui du travail critique, je dois signaler dans cette œuvre le côté littéraire très remarquable. A la science laborieuse de l'érudit consommé, à une conception philosophique étendue, M. Littré joint une imagination brillante et un vrai talent d'écrivain. On suit avec intérêt ses expositions lucides de doctrines, ses discussions animées par le rapprochement ingénieux et la sagace pénétration des textes et par la comparaison des anciens systèmes médicaux avec nos systèmes modernes.

De tous les travaux entrepris sur Hippocrate par les médecins Alexandrins, il ne nous reste que quelques traces de ceux d'Hérophile et de son école. Nous ne connaissons que les noms des grammairiens qui se sont attachés à l'explication des mots difficiles contenus dans les livres hippocratiques. Dès cette époque, de sérieuses disputes s'engagèrent entre les différentes écoles sur la manière d'interpréter Hippocrate. La plus célèbre est celle qui s'éleva entre Bacchius, *auditeur* d'Hérophile et Philinus de Cos, chef de la secte des empiriques. De tous ces travaux, les plus regrettables, sans doute, sont ceux d'Héraclide de Tarente, qui embrassaient toute la collection hippocratique. Les seuls commentaires anciens avant ceux de Galien qui soient arrivés jusqu'à nous, sont ceux d'Apollonius de Citium, sur le traité des *Articulations*, dont Dietz a publié, pour la première fois, le texte grec à Leipsig en 1834 dans ses *Scholia in Hipp. et Gal.*, 2 vol. in-8. Après Apollonius, il y a une grande lacune, et nous arrivons sans intermédiaire à Érotien, qui vivait vers le premier siècle de l'ère vulgaire; il a composé un glossaire des mots difficiles contenus dans les œuvres d'Hippocrate. Ce livre, l'un des ouvrages les plus précieux pour l'étude philologique du texte, est précédé d'une courte préface dans laquelle l'auteur, après avoir parlé des grammairiens, ses devanciers, et du mérite du style de son auteur, auquel il donne l'épithète d'homérique, établit une classification systématique des traités qu'il re-

garde comme légitimes, bien qu'il annonce devoir prouver que l'un d'eux (le livre II ou les deux livres des *Prorrhétiques*) ne soit pas d'Hippocrate. Cette classification n'a pas, pour la question de l'authenticité des traités, toute l'importance qu'on lui a accordée, puisqu'Érotien fait mention d'ouvrages certainement apocryphes; nous ignorons du reste complétement sur quelles bases elle repose. Héringa a clairement établi que le *Glossaire* d'Érotien avait été d'abord rédigé par ordre de traités, et qu'il n'a été mis dans un très mauvais ordre alphabétique que postérieurement à l'auteur. D'ailleurs Érotien dit lui-même à la fin de sa préface: *Ceci posé, je commence par le Pronostic.* Les explications propres à Érotien sont fort utiles, mais son *Glossaire* a pour nous une valeur plus grande encore en ce qu'il contient une foule d'explications de grammairiens et de commentateurs plus anciens que lui. La meilleure édition de cet ouvrage a été publiée à Leipsig en 1780, par Franz [1]; c'est celle que j'ai toujours citée. Entre Érotien et Galien se placent Rufus, Marinus, Artémidore, surnommé Capiton et Dioscoride, dont les travaux ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ces deux derniers avaient donné chacun une édition complète des œuvres d'Hippocrate, et sont accusés par Galien d'en avoir considérablement altéré le texte. Enfin, nous arrivons à Galien, qui appliqua ses vastes connaissances philologiques et médicales à l'étude des livres hippocratiques. Les nombreux commentaires du médecin de Pergame, si précieux pour l'interprétation du texte, outre leur valeur intrinsèque, nous font connaître la plupart des travaux anciens sur Hippocrate [2]. Voici la liste des commentaires de Galien; lui-même en donne l'indication dans ses opuscules *de Libris propriis; de Ordine librorum;* dans son commentaire II in *Epid.*, III, *in proœmio*, et dans divers passages de ses autres écrits. Je me réserve de publier quelques notes sur l'ordre dans lequel ces commentaires ont été composés et sur leur valeur relative et intrinsèque.

[1] *Erotiani, Galeni et Herodoti Glossaria in Hipp. ex recens. H. Stephani, gr. et lat.; acc. emend. H. Stephani, B. Eustachii, A. Heringæ, etc.; recens., variet. lect. ex mss. codd. Dorvillii et Mosquensi addidit, suasque animadv. adjec. J. G. Fr. Franz. Lips.* 1780, *in*-8.

[2] En citant Galien, je me suis toujours servi de l'édition de Kuehn, non qu'elle soit la meilleure et la plus complète, comme beaucoup le croient, mais parceque le format en est commode et qu'elle est la plus répandue.

Nous possédons les commentaires sur le traité *de la Nat. de l'homme*, sur le *Rég. des gens en santé*, sur le *Rég. dans les mal. aig.*, sur le *Pronostic*, sur le Ier livre des *Prorrh.*, sur les *Aph.*, sur les Ier, IIe, IIIe et VIe livres des *Épid.*, sur le traité *des Fractures*, sur celui des *Articulations*, sur l'*Officine du médecin*, sur le traité *des Humeurs*, sur celui de l'*Aliment* et un *Glossaire* des mots difficiles d'Hippocrate. Nous avons aussi, sous le nom de Galien, des fragments d'un commentaire sur le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* : ces fragments, qui n'ont été publiés qu'en latin, paraissent l'œuvre de quelque interprète arabe, et ne sont nullement dignes d'Hippocrate. Je crois que les vrais fragments du travail de Galien se retrouvent çà et là dans les commentaires qu'il a composés sur le traité *de la Nature de l'homme*, et sur celui des *Humeurs*. Nous avons complétement perdu les commentaires sur le livre *des Ulcères*, sur le livre *des Plaies de la tête*, sur le livre *des Maladies*, et sur celui des *Affections*; un traité *sur l'anatomie* d'Hippocrate, en six livres; un traité *pour expliquer les Caractères qui se trouvent dans le troisième livre des Epidémies*, un traité *sur le dialecte* d'Hippocrate, enfin un livre *sur les véritables écrits du médecin de Cos*.

Galien ferme la liste des commentateurs anciens originaux; ceux qui le suivirent après un intervalle plus ou moins long, Palladius, Théophile, Étienne, Damascius ou Damascène et Jean d'Alexandrie n'offrent qu'une importance restreinte pour quelques traités isolés et ne font le plus souvent que copier ou imiter le médecin de Pergame. Palladius a composé un commentaire sur les *Fractures*, publié par Foës, dans son édition d'Hippocrate, et un autre sur le VIe livre des *Épidémies*, publié par Dietz. Étienne a commenté le *Pronostic* et les *Aphorismes*. Damascius et Théophile ont également commenté les *Aphorismes*. Jean a écrit un commentaire sur le traité *de la Nature de l'enfant*. Ces auteurs ont été réunis par Dietz dans ses *Scholia*.

On sera peut-être en droit de me demander ce que je me suis proposé après de si nombreux et de si importants travaux, moi novice encore dans la carrière des lettres et de la médecine. Assurément, je n'irai pas chercher ma justification dans la valeur intrinsèque de mon livre : ce n'est pas à moi à en faire l'éloge; et s'il a quelque chose de bon, s'il n'est pas jugé trop imparfait par les gens du métier, ce sera déja beaucoup

pour moi. En publiant cet ouvrage, je n'ai eu d'autre desir que de mettre la doctrine et les chefs-d'œuvre d'Hippocrate à la portée des médecins et des étudiants qui n'ont que peu de temps à consacrer à la littérature médicale; j'ai voulu donner une édition qui renfermât, sous un format commode, la substance d'un grand nombre de travaux entrepris sur les œuvres du chef de l'école de Cos, et le résultat de mes propres recherches sur leur interprétation philologique et médicale. Ma tâche sera accomplie, si je ne me suis pas trop écarté de ce but.

LISTE DES OUVRAGES DE LA COLLECTION HIPPOCRATIQUE D'APRÈS FOES.

1re *Section.* — Le Serment; la Loi; de l'Art; de l'Ancienne Médecine; du Médecin; de la Bienséance; les Préceptes. — 2e *Section.* — Le Pronostic; des Humeurs; des Crises; des Jours critiques; les Prorrhétiques, Ier et IIe liv.; les Coaques. — 3e *Section.* — De la Nature de l'homme; de la Génération; de la Nature de l'enfant; des Chairs; de l'Accouchement à sept mois; de l'Accouchement à huit mois; de la Superfétation; de la Dentition; du Cœur; des Glandes; de la Nature des Os; des Airs, des Eaux et des Lieux; des Airs; de la Maladie Sacrée. — 4e *Section.* — De la Diète salubre; du Régime; des Songes; de l'Aliment; du Régime dans les maladies aiguës; des Lieux dans l'Homme; de l'Usage des liquides. — 5e *Section.* — Des Maladies, Ier, IIe, IIIe, IVe liv.; des Affections; des Affections internes; des Affections des Filles; de la Nature de la Femme; des Maladies des Femmes; des Femmes stériles; de la Vue. — 6e *Section.* — Du Laboratoire du Chirurgien; des Fractures; des Articulations; le Mochlique; des Ulcères; des Fistules; des Hémorroïdes; des Plaies de tête; de l'Extraction du Fœtus mort; de la Dissection des Corps. — 7e *Section.* — Des Épidémies, liv. I à VII; Aphorismes. — 8e *Section.* — Des Méd. purgatifs; de la Structure de l'Homme; Lettres; Décret des Athéniens; Prière devant l'autel; Discours de Thessalus.

NOTICE SUR HIPPOCRATE.

S'IL ne s'agissait pour le biographe d'Hippocrate que de recueillir les témoignages incontestables sur la vie de cet illustre médecin dont la renommée a rempli tous les âges, il lui suffirait de quelques lignes pour accomplir sa tâche : mais peu satisfaits d'un petit nombre de renseignements qui leur paraissaient sans doute réduire à de trop mesquines proportions l'image auguste du prince de la médecine, quelques panégyristes se sont plu à charger la vie d'Hippocrate d'une foule de récits dont la plupart sont incertains, et dont plusieurs sont évidemment faux, et même absurdes. Ces panégyristes ont assurément prétendu, par des ornements étrangers et par le prestige du merveilleux, rehausser le mérite et étendre la gloire de leur héros, comme si les immortels ouvrages du chef de l'école de Cos ne lui assuraient pas un nom plus illustre et plus durable que cette gloire factice appuyée sur des narrations convaincues d'imposture et de ridicule au plus simple examen.

Ainsi, l'œuvre du biographe d'Hippocrate consiste moins à édifier qu'à détruire; moins à dire ce qu'il y a de vrai qu'à montrer ce qu'il y a de faux ou d'incertain, en un mot moins à raconter comme historien que comme critique. Jusqu'à ces derniers temps les antiques récits sur la vie du médecin de Cos ont été acceptés avec une foi robuste. Et malgré les recherches de Schulz, de Grimm, d'Ackermann et de Sprengel, en Allemagne, on trouve reproduites dans les biographies françaises les plus modernes (j'en excepte le *Dict. hist. de la méd. anc. et mod.*), presque toutes les fables imaginées sur le

compte d'Hippocrate. Mais depuis la critique sévère et animée que M. Houdart en a faite, depuis les travaux de M. Littré, il n'est personne, je pense, qui oserait se déclarer le défenseur des récits que nous ont laissés Soranus, Suidas et Tzetzes.

Après avoir rapporté les témoignages positifs sur l'existence, la patrie, la famille, la profession d'Hippocrate, et sur la manière dont il l'exerçait, j'interrogerai les biographies anciennes, j'apprécierai les sources d'où elles ont été tirées, et par conséquent leur autorité et le degré de créance qu'on doit avoir pour ce qu'elles racontent; je suivrai plus particulièrement dans cette notice Schulz, le premier historien critique d'Hippocrate [1], Ackermann [2], Pierer [3], MM. Houdart [4] et Littré [5], laissant de côté les autres vies d'Hippocrate, car elles ne sont que la reproduction ou l'amplification de celle que nous avons sous le nom de Soranus.

On ne peut, sans violer toutes les règles de la critique historique, soutenir avec M. Boulet [6] qu'Hippocrate n'a jamais existé. Platon, contemporain du médecin de Cos, mais

[1] *Historia medicinæ* (in-4°, Lipsiæ, 1728); period. I; sect. III, cap. 1, *de Hippocratis Vita, fatis et scriptis*, p. 205 et suiv. — *Ejusd. auct., Compend. Hist. med.*; Halæ Magdeburg. 1742, p. 114 et suiv.

[2] *Hist. Liter. Hippocratis*, publiée d'abord dans le IIe vol. de la *Bibl. græc. de Fabric.*, éd. de Harles et reproduite avec quelques additions par Kuehn, en tête de son édition des œuvres d'Hippocrate.

[3] *Bibliotheca iatrica;* t. Ier, dans les *Proleg.*, p. XXXIX à LIII; *de Vita Hippocratis.* Cette vie n'est guère qu'une rédaction nouvelle de celle d'Ackermann.

[4] *Études historiques et critiques sur la vie et la doctrine d'Hippocrate, et sur l'état de la médecine avant lui*, livre premier, 2e éd., Paris, 1840.

[5] *Introd.*, t. Ier, chap. 2, p. 27 et suiv.

[6] J. B. J. Boulet (*præs.* P. Sue) *Dubitationes de Hippocratis vita, patria, genealogia, forsan mythologicis; et de quibusdam ejus libris multo antiquioribus, quam vulgo creditur.* Paris, an XII (1804), in-4°.

plus âgé que lui, le cite positivement par son nom. Ctésias de Cnide, contemporain d'Hippocrate, et son parent, puisqu'il était de la famille des Asclépiades, mais plus jeune que lui, l'avait blâmé de ce qu'il réduisait la cuisse luxée, prétendant que la luxation se reproduisait aussitôt[1]. Aristote enfin, qui ne s'éloigne guère de l'époque d'Hippocrate, le cite également par son nom. Je reviens à Platon.

On lit dans le *Protagoras* (*initio; éd. d'Estienne*, p. 311) : « Dis-moi, ô Hippocrate, si tu voulais aller trouver ton « homonyme, Hippocrate de Cos [2], de la famille des Asclé« piades, et lui donner une somme d'argent pour ton « compte; et si l'on te demandait à quel personnage tu « portes de l'argent, en le portant à Hippocrate, que répon« drais-tu? — Que je le lui porte en sa qualité de médecin. « — Dans quel but? — Pour devenir médecin moi-même. » Trad. de M. Littré, t. I, p. 29.

Ces quelques lignes prouvent avec une complète évidence qu'Hippocrate était contemporain de Platon et même de Socrate, puisque c'est ce dernier qui est censé parler; qu'il était de Cos, de la famille des Asclépiades; qu'il était médecin et enseignant son art pour de l'argent. Nous y voyons en même temps, comme le remarque très bien M. Littré, que du temps même de Platon, la réputation d'Hippocrate avait dépassé le lieu de sa naissance et était arrivée jusqu'aux jardins de l'Académie. Du reste, il faut que cette réputation

[1] Galien, Com. IV *in lib. de Articulis*, t. 40, p. 731, t. XVIII.

[2] Cos (aujourd'hui *Co* ou *Stancho*), île de la mer Égée, dont la capitale s'appelait également Cos, était une colonie dorienne. On ne s'étonnera pas qu'Hippocrate, Dorien, ait écrit en ionien, quand on se rappellera que ce dialecte était la langue de la philosophie et de la science, dans la période qui précéda le magnifique développement de la littérature d'Athènes.

se soit rapidement étendue, puisque Ctésias et d'autres médecins, au rapport de Galien (*loc. cit.*), s'étaient arrêtés à critiquer une pratique chirurgicale du médecin de Cos, puisque peu de temps après lui, Aristote écrivait (*de la Politique*, IV, *vulg.* VII, *cap.* 4, 2, t. II, p. 27, édition de M. Barth. St.-H.) : « Je puis dire d'Hippocrate, non pas « comme homme, mais comme médecin, qu'il est beau- « coup plus grand qu'un autre homme d'une taille plus éle- « vée que la sienne. » Nous savons encore par un texte de Platon, qu'Hippocrate était un écrivain plein d'autorité, puisque le chef de l'Académie s'appuyait de l'opinion du chef de l'école de Cos, et qu'il paraît même avoir puisé dans ses écrits en traitant de la physiologie ou de la médecine dans le *Timée* et dans d'autres ouvrages. Galien, dans son traité *de Dogmatibus Hipp. et Plat.*, et dans les fragments qui nous restent de son travail sur le *Timée*, M. Thiersch dans son *Specimen edit. Symp. Plat.*, et M. Martin, dans ses études sur le *Timée*, ont établi ce fait d'une manière positive. Voici, du reste, le passage de Platon que je signalais tout à l'heure, il se trouve dans le *Phèdre*. J'emprunte la traduction qu'en a faite M. Littré.

« — *Socrate.* Penses-tu qu'on puisse comprendre, jusqu'à « un certain point, la nature de l'ame, sans étudier la nature « de l'ensemble des choses ? — *Phèdre.* Si l'on en croit Hip- « pocrate, le fils des Asclépiades, on ne peut comprendre « même la nature du corps sans cette méthode. — *Socrate.* « C'est très bien, mon ami, qu'Hippocrate s'exprime ainsi. « Mais outre Hippocrate, il faut interroger la raison, et exa- « miner si elle s'accorde avec lui. — *Phèdre.* Sans doute. — « *Socrate.* Vois donc ce qu'Hippocrate et la raison pourraient « dire sur la nature. »

Ce passage est doublement important : il prouve l'estime

que Platon avait pour le médecin de Cos; il a permis en outre, à M. Littré, de rapporter à Hippocrate, avec une grande apparence de certitude, un traité, celui de l'*Ancienne Médecine*, que les critiques antérieurs s'accordaient à lui refuser. M. Littré (t. Ier, p. 294 et suiv.), par une savante et ingénieuse argumentation, a établi que c'est à ce traité que Platon fait allusion, et non à un livre perdu ou, comme le voulait Galien, au traité de *la Nature de l'homme.*

Ces renseignements seraient assurément suffisants pour des esprits raisonnables, et l'on s'estimerait fort heureux d'en posséder de semblables sur Orphée, sur Homère, et même sur tant d'autres grands hommes, plus rapprochés de nous qu'Hippocrate, et dont on conserve religieusement les écrits sans rien savoir de leur origine et de leur vie. Mais puisqu'il a plu à Soranus et à d'autres de doubler notre tâche et d'exercer leur imagination et notre patience avec leurs légendes, puisque ces légendes ont été acceptées comme récits véridiques, il me faut bien entrer dans quelques détails sur le compte de ces biographes et essayer de déterminer ce que nous devons admettre ou rejeter de leurs témoignages.

Il existe trois vies anciennes d'Hippocrate : la première en date a été faite d'après Soranus (κατὰ Σωρανόν) et non par Soranus, comme on le dit habituellement. L'auteur de cette vie est absolument inconnu, je le désigne sous le nom de Biographe anonyme; on ne sait pas non plus d'après quel Soranus il a écrit[1]. Il y a quatre Soranus : l'un d'Éphèse, dont on a un ouvrage sur les *Maladies des femmes*, ouvrage plusieurs fois cité dans le cours de ce volume, l'autre, éga-

[1] On trouve cette vie dans la *Biblioth. græc.* de Fabricius, dans l'édition d'Hippocrate, de Bâle, dans celles de Chartier, de Foës, de Van der Linden, et aussi dans les *Medici et Physici græci minores*, d'Ideler.

lement d'Éphèse, et qui avait écrit la *Biographie des Médecins ;* c'est sans doute celui dont parle Tzetzes, et non, comme le pense Ackermann, le premier Soranus qui florissait sous Trajan et Hadrien. Le troisième Soranus, qui était de Cos, est cité par l'auteur même de la biographie dont nous nous occupons; enfin, Suidas nomme un quatrième Soranus de Cilicie. Ces écrivains, quel que soit du reste celui qu'on veuille admettre, n'ont par eux-mêmes aucune autorité, et l'on ne saurait avoir aucune foi en des témoins qui viennent déposer sur un fait plus de cinq cents ans après que ce fait a eu lieu. Ainsi, avant même d'entrer dans l'examen de leurs récits, on peut déja, sans être taxé de rigorisme, les récuser par avance. Les historiens sur lesquels s'appuie le Biographe anonyme d'Hippocrate, ou plutôt le Soranus auquel il emprunte son récit, ne méritent guère plus de confiance. Ce sont Phérécide, Apollodore, Arius de Tarse, Soranus de Cos, Hystomaque, Andréas de Caryste et Érathosthène. Phérécide est tout à fait inconnu; Arius, si toutefois c'est celui dont parle Galien dans son traité de la *Composition des médicaments,* n'est guère plus connu; il est du reste, comme le remarque M. Littré (t. I, p. 32), bien postérieur aux faits qu'il racontait. Apollodore vivait vers le milieu du IIe siècle avant Jésus-Christ. Hystomaque avait, il est vrai, composé un traité sur la *Secte d'Hippocrate,* mais on n'en sait pas davantage sur ce personnage. Soranus de Cos n'est mentionné que par le Biographe anonyme. Quant à Ératosthène, voici ce qu'en dit M. Littré (t. I, p. 32): « Ératosthène mérite beaucoup plus d'attention; c'était un savant qui fleurit à Alexandrie, vers l'an 260 avant Jésus-Christ, environ deux cents ans après Hippocrate. Ses recherches qui ont embrassé la chronologie, ne paraissent pas avoir eu d'autre objet, touchant le médecin de Cos, que sa généa-

logie. Sur ce point, elles sont dignes de beaucoup de confiance, au moins, dans ce qui est relatif à l'époque de la naissance d'Hippocrate. Car il était astronome, chronologiste et trouvait à la grande bibliothèque d'Alexandrie une foule de documents depuis longtemps anéantis. »

Voyons maintenant à quelles sources ces auteurs ont puisé les renseignements qu'ils ont transmis aux biographes subséquents. Les détails généalogiques et chronologiques semblent, comme on vient de le voir, avoir été pris, soit dans quelques généalogies historiques, soit dans quelques *papiers* de famille des Hippocrate, car les listes qu'on a dressées des ascendants et descendants du grand Hippocrate, porteraient à croire qu'il restait des traces authentiques de cette famille. On peut donc se fier jusqu'à un certain point aux détails qui ne se contredisent pas par trop et qui sont acceptables en eux-mêmes. Quant aux récits sur la délivrance de Cos par Hippocrate, sur les merveilles qu'il fit lors de la peste d'Athènes, sur son voyage à la cour de Perdiccas, sur son refus d'aller porter secours aux Barbares, tout cela est évidemment ou le fruit de l'imagination, ou puisé dans les *Lettres, Décrets* et *Discours* qui se trouvent joints aux œuvres d'Hippocrate, pièces qui portent en elles-mêmes des traces incontestables de supposition, et que tous les critiques ont unanimement rejetées comme l'ouvrage de quelques maladroits faussaires qui souvent n'ont pas même mis la vraisemblance de leur côté [1].

Avoir apprécié la valeur intrinsèque de la biographie d'après Soranus, c'est avoir jugé celles de Suidas [2] et de

[1] *Voir* sur ce point qu'il est inutile de discuter ici, Schulze, *Histor. med.*, period. I, sect. III, cap. 1, p. 213 et 214; M. Houdart, p. 57 et suiv., et M. Littré, t. Ier, p. 426 et suiv.

[2] *Voir* Suidas, *Lexicon*, aux mots Ἱπποκράτης, Κῶς, Γοργίας, Δημόκριτος; cette vie a été reproduite par Van der Linden, t. II, p. 961.

Tzetzes [1], qui ont écrit d'après cette biographie, d'après les *Lettres*, *Décrets* et *Discours*, enfin, d'après *certains* auteurs qu'ils ne nomment pas.

Ces préliminaires établis, je vais raconter et discuter brièvement les principales circonstances que l'on trouve dans ces trois vies. Et d'abord il est certain que ceux-là racontent une chose fort douteuse qui, avec Tzetzes, Meibom (dans son éd. du *Serment*), Le Clerc (dans son *Histoire de la Médecine*), et quelques autres, présentent Hippocrate comme le dix-neuvième ou le dix-septième descendant d'Esculape, et le font remonter jusqu'à ce dieu lui-même en énumérant un à un tous ses ancêtres. On tient cependant comme positif qu'il était de la famille des Asclépiades, lesquels, avant lui, étaient presque les seuls qui exerçassent la médecine. Platon, comme nous l'avons vu, dit positivement qu'il était de cette famille : mais il ne serait pas juste d'en conclure qu'il était de la race d'Esculape ; tous ceux, en effet, que les Asclépiades recevaient dans leur collége ne pouvaient prétendre à l'honneur de descendre du dieu [2].

Tous les écrivains, et parmi eux le plus ancien, Platon, s'accordent à dire qu'Hippocrate naquit dans l'île de Cos. Héraclide, son père, était un médecin de la branche des

[1] *Hist.* VII ; *Chil.* CLV, 945, et *Hist.* X ; *Chil.* CCCXLIX, 722, reproduit par Van der Linden, t. II, p. 958 et 963.

[2] Voici du reste d'après Reinneccius cette généalogie supposée : Esculape, père de Podalyre, père d'Hippolochus, père de Sostrate Ier, père de Dardanus, père de Crysamis Ier, père de Cléomittadès Ier, père de Théodore Ier, père de Sostrate II, père de Crysamis II (roi), père de Théodore II, père de Cléomittadès II, père de Sostrate III, père de Nébrus, père de Gnosidicus, père d'Hippocrate Ier, père d'Héraclide, père d'Hippocrate II, surnommé *le Grand*. (Cf. éd. Van der Linden, t. II, p. 956 et 957.)

Asclépiades, qui tirait son origine de Nébrus, le plus illustre parmi eux. Sa mère, au dire du Biographe anonyme, avait nom Phænarète, et descendait d'Hercule. Pour le distinguer de ses homonymes[1], Platon appelle Hippocrate τὸν Κῷον, et τὸν τῶν Ἀσκληπιαδῶν. Ce surnom lui est resté. L'épithète de Grand est souvent ajoutée à son nom par Galien et par les médecins modernes, à cause de la célébrité de sa doctrine. Il était contemporain de Socrate et de Platon, plus jeune que le premier, plus âgé que le second; il avait donc vu la guerre du Péloponèse, et il paraît avoir vécu jusqu'au temps de Philippe, roi de Macédoine. Le Biographe anonyme rapporte d'après Hystomaque, qu'Hippocrate naquit la première année de la LXXXe Olympiade (460 ans avant J. C.); le même auteur, d'après Soranus de Cos, qui avait fouillé les bibliothèques de cette ville, fixe la date au vingt-septième jour du mois d'Agrianus, sous le règne d'Abriadès, roi de cette île, et il ajoute qu'à cette époque les habitants de Cos font des sacrifices à Hippocrate. Suivant ses historiographes, Hippocrate avait eu pour maître, en médecine, d'abord son père Héraclide, puis Hérodicus de Sélymbrie (en Thrace), auteur de la *Médecine gymnastique*. Platon a parlé de cet Hérodicus (*Rep.*, III, p. 201, éd. Bip.) comme d'un con-

[1] Voici, d'après Suidas, Meibom et Ackermann, la liste de ceux qui dans la famille d'Hippocrate portèrent ce même nom. Pour les autres Hippocrate, je renvoie aux ouvrages que je viens de citer.—Hippocrate, fils de Gnosidicus, grand-père de notre Hippocrate; il était médecin et on lui attribue le traité des *Articulations* et celui des *Fractures*. — Hippocrate, fils de Thessalus, neveu de notre Hippocrate, qui, d'après Suidas, avait écrit des livres médicaux. — Hippocrate de Cos, fils de Dracon. Deux frères du nom d'Hippocrate, fils de Thymbrée. Enfin Hippocrate, fils de Praxianon; tous, d'après Suidas, étaient médecins et auteurs de livres médicaux.

temporain ; cette circonstance seule peut servir à appuyer l'assertion de ces biographes. Suidas ajoute que quelques-uns ont dit qu'Hippocrate avait aussi reçu des leçons de Prodicus. Il s'agit sans doute de Prodicus de Cos, élève de Protagoras, qui florissait dans la LXXXVIe Olympiade, à moins qu'on ne suppose, avec Ackermann, que par ces noms divers les auteurs de la vie d'Hippocrate, qui ont servi de guides à Suidas, n'ont voulu désigner qu'un seul homme, c'est-à-dire Hérodicus, et que cette confusion est venue de la ressemblance des lettres grecques Η et Π. Ce que dit d'Hérodicus l'auteur du sixième livre des *Épidémies*, ne prouve nullement qu'il fut le maître d'Hippocrate ; cet ouvrage, du reste, est apocryphe. Le Biographe anonyme, et après lui Suidas, rapportent, mais sous une forme dubitative, qu'il suivit aussi les leçons de Gorgias de Léontium, rhéteur et philosophe, et que dans sa jeunesse il alla même auprès de Démocrite d'Abdère, alors fort âgé, étudier la philosophie. Celse (I, *in proœm.*) donne également cette dernière circonstance comme douteuse.

Il paraît aussi qu'Hippocrate exerça l'art de guérir en qualité de médecin *périodeute* (ambulant), principalement à Thasos, puis à Abdère, à Larisse, à Mélibée et à Cyzique, villes de la Thessalie peu éloignées de Thasos. Il cite, en effet, toutes ces villes dans les livres I et III des *Épidémies*. Les descriptions pleines de vérité que l'on trouve dans les ouvrages qu'on peut lui attribuer, semblent prouver qu'il a beaucoup voyagé. Ainsi, on peut conclure, avec une grande apparence de raison, d'après les notions qu'il en donne, notions qui ne pouvaient être fournies que par un observateur attentif, qu'il avait parcouru une grande partie de l'Asie, principalement les provinces septentrionales de l'Asie Mineure. Il est également probable que ce fut après avoir

acquis, dans ses voyages, une grande expérience et de la réputation, qu'il revint dans sa patrie, pour y enseigner la médecine, et pour déposer dans ses immortels ouvrages le fruit de sa longue pratique et de ses nombreuses observations.

S'il faut en croire le Biographe anonyme, Hippocrate retourna en Grèce dans sa vieillesse, et mourut près de Larisse, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dans la CII[e] Olympiade. Mais, d'après ce même auteur, les biographes n'étaient pas d'accord sur cette date. Certains faisaient vivre Hippocrate jusqu'à quatre-vingt-dix ans, d'autres jusqu'à cent quatre; d'autres enfin, ne pouvant se décider à laisser mourir un homme aussi illustre, poussaient sa carrière jusqu'à cent neuf ans. L'on s'est enfin arrêté; et, comme le dit spirituellement M. Houdart (p. 69), on a pensé que c'était bien assez pour mériter le beau titre de *divin vieillard.* Le même critique remarque très judicieusement que Pline et Lucien, dans leurs traités *de Ceux qui ont vécu longtemps*, n'ont pas parlé d'Hippocrate, dont la gloire ne pouvait leur être inconnue, puisqu'ils parlent de lui en plusieurs endroits de leurs livres. Ils ont mentionné Platon qui n'a vécu que quatre-vingts ans; et, ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, ils ont cité Démocrite et Gorgias; Démocrite qui joue un si grand rôle dans la vie d'Hippocrate, Gorgias qui passe pour avoir été son précepteur. Assurément si Hippocrate eût fourni une aussi longue carrière que ses biographes le prétendent, il n'aurait pas été omis dans cette liste. Mais il y a encore une autre circonstance qui n'a pas été relevée, et qui prouve combien nous devons accorder peu de confiance à tout ce que nous rapportent les historiographes du chef de l'école de Cos. Soranus nous dit qu'Hippocrate est mort à peu près dans le même temps que Démocrite, et Suidas prétend qu'Hippo-

crate encore jeune alla recevoir des leçons de Démocrite déja vieux; il y a là une flagrante contradiction. En effet, si Hippocrate était encore jeune quand Démocrite était déja vieux, et s'ils sont morts en même temps, il faudra admettre que le premier est mort avant l'époque même la moins reculée que fixent ses biographes, ou que le second est mort à un âge prodigieusement avancé, et c'est déja bien assez de le faire mourir à cent neuf ans. Du reste, le calcul est très simple. Supposons qu'Hippocrate avait vingt ans et Démocrite soixante quand ils se sont vus pour la première fois à titre de maître et de disciple, Démocrite aurait eu cent vingt-cinq ans quand Hippocrate en avait quatre-vingt-cinq, ou bien Hippocrate n'en avait que soixante-neuf quand Démocrite en avait cent neuf. Ainsi, de quelque manière qu'on s'y prenne, on restera convaincu qu'il est impossible de savoir rien de positif sur l'âge qu'Hippocrate avait quand il mourut, et que rien ne lui assure le titre de *divin vieillard.* Il fut, dit-on, enterré entre Gyrtone et Larisse; le Biographe anonyme prétend même que de son temps le tombeau d'Hippocrate existait encore. Il eut pour fils Thessalus et Dracon, et pour gendre Polybe, qui lui succéda dans l'enseignement de la médecine à Cos (Galien, Com. in lib. *de Nat. hom.*, t. XVI, p. 11, éd. de K.). On doit croire aussi qu'il eut de nombreux disciples, parmi lesquels Galien, dans son commentaire sur le traité *du Régime*, cite Dexippe et Apollonius.

Tout ce que j'ai rapporté jusqu'à présent sur la vie d'Hippocrate présente de grandes incertitudes, mais offre au moins quelque vraisemblance, et l'on peut admettre ces renseignements sans paraître trop crédule; mais toutes les circonstances suivantes tiennent évidemment du roman, et semblent des contes faits à plaisir. Ainsi, le Biographe anonyme fait venir

Hippocrate avec Euryphon de Cnide pour traiter Perdiccas II, frère d'Alexandre le Grand, qu'un amour insensé avait conduit aux portes du tombeau. Hippocrate reconnut, par le changement de l'extérieur du prince, la cause du mal qui le minait, et s'attira par sa guérison une très grande faveur. La seule présence d'Euryphon, médecin d'une école rivale de celle de Cos, et qui devait à cette époque être fort âgé, si toutefois il vivait encore, rend cette narration très suspecte. Une autre circonstance qui place ce récit au rang des fables, c'est que l'on raconte une histoire toute semblable d'Érasistrate, qui découvrit, au moyen du pouls, que la maladie du jeune Antiochus, fils de Séleucus Nicanor, était une maladie d'amour. (*Voir* Galien, Com. I *in Progn.*, t. 4, p. 18, t. XVIII; et Étienne, *Scholia in Progn.*, p. 74, éd. de Dietz.) Enfin, cette anecdote n'est racontée que par des historiens très récents, et, comme on sait, fort peu croyables.

Le Biographe rapporte encore que la peste ravageant l'Illyrie et d'autres contrées barbares, Hippocrate fut mandé par les rois de ces nations, mais qu'ayant appris, par les ambassadeurs, la direction des vents qui régnaient dans leur pays, il prédit que la peste attaquerait la Grèce, et refusa de partir, réservant ses services pour sa patrie. C'est alors que, suivant le *Décret* et le *Discours* de Thessalus, Hippocrate, après s'être fait précéder de ses fils et de son gendre, se rendit lui-même en Grèce; il traversa la Thessalie, la Phocide, la Béotie, réprimant partout les ravages de la peste, et arriva enfin dans Athènes, où le fléau semblait s'être concentré.

« L'auteur du livre de la *Thériaque à Pison* et Aëtius disent qu'Hippocrate chassa la peste en faisant allumer de grands feux par toute la ville, et en ordonnant de suspendre

partout des couronnes de fleurs odorantes. Actuarius va plus loin; il connaît l'antidote dont Hippocrate se servit pour guérir les Athéniens, et il en donne la formule; un manuscrit latin de la Bibliothèque Royale (n° 7028), encore plus précis, assure qu'Hippocrate venu à Athènes, remarqua que les forgerons et tous ceux qui travaillaient avec le feu étaient exempts de la maladie pestilentielle. Il en conclut qu'il fallait purifier par le feu l'air de la ville. En conséquence, il fit faire de grands tas de bois qu'on incendia; l'air étant purifié, la maladie cessa, et les Athéniens élevèrent au médecin une statue de fer avec cette inscription : *A Hippocrate, notre sauveur et notre bienfaiteur.* Je ne sais d'où viennent ces amplifications au manuscrit dont l'écriture est fort ancienne. » (M. Littré, t. I, p. 40 et 41.)

Tout ce récit n'est évidemment qu'un tissu de faussetés. D'abord la peste dont parle le Biographe est évidemment celle qui ravagea l'Attique sous Périclès, et dont Thucydide a laissé un tableau si effrayant et si plein de vérité. Or, comme Schulz l'a très bien remarqué le premier, cet historien n'eût pas manqué de parler des succès d'Hippocrate, s'il était vrai qu'il se fût acquis une grande renommée par la manière presque miraculeuse dont il sut arrêter le fléau. Thucydide dit, au contraire, que tous les moyens de l'art furent impuissants, et que les médecins furent les premières victimes de la peste. Nous savons, du reste, que ces grands fléaux ne se laissent pas détourner par l'art humain, qu'ils suivent leur cours en dépit de tout ce qu'on peut leur opposer, et qu'ils s'épuisent d'eux-mêmes. Nous en avons eu une preuve terrible dans cette épidémie dévastatrice qui, il y a quelques années, parcourut l'Europe sous le nom de *choléra*. Voici une seconde preuve de la fausseté de ce récit; elle a été donnée par Schoencke dans sa dissertation intitulée : *De*

Peste Periclis ætate Athenienses afflig. (Lipsiæ, 1821, in-4°, p. 43). Hippocrate est né en 460 (av. J.-C.); la peste éclata en 428, il n'avait donc alors que trente-deux ans. Ainsi, d'une part, il est invraisemblable qu'à cette époque il ait eu assez de renom pour avoir été mandé par les rois barbares pour combattre le fléau, et d'une autre part, il est impossible qu'à trente-deux ans il eût eu des fils et un gendre en état d'aller porter secours aux différentes villes de la Grèce. Voici une troisième preuve de cette fausseté : elle est également due à Schoencke. Soranus fait venir la peste d'Illyrie, et Thucydide dit positivement qu'elle arriva d'Éthiopie, et qu'elle se déclara d'abord au Pirée. Enfin, et cette dernière preuve a été parfaitement établie par M. Houdart (p. 37), Hippocrate n'est jamais venu à Athènes; cela ressort de ses écrits, où l'on ne trouve aucune mention directe de cette terrible peste qui ravagea la Grèce, et où l'on ne voit même rien qui puisse se rapporter indirectement à cette peste, telle que nous l'a décrite Thucydide; cela ressort aussi du témoignage de Galien, qui dit positivement (*de Humero iis modis prolapso quos Hippocrates non vidit*, t. XVIII, p. 347 et 348), que Smyrne, et le plus petit quartier de Rome, renfermaient plus d'habitants que la plus grande ville où Hippocrate ait jamais exercé.

C'est encore d'après les pièces apocryphes annexées aux œuvres du médecin de Cos que Soranus et, après lui, Dacier, ont raconté que les Athéniens menaçant l'île de Cos d'une invasion, Hippocrate détourna l'orage en allant lui-même implorer le secours des peuples voisins, et en envoyant son fils Thessalus à Athènes pour conjurer les Athéniens d'épargner sa patrie. C'est aussi dans la prétendue correspondance d'Hippocrate, que Soranus, Tzetzes, Diogène de Laërte et Suidas ont puisé le récit de ce fameux voyage qu'Hippo-

crate, à la demande des Abdéritains, entreprit pour guérir la folie de Démocrite. Mais évidemment, outre que l'origine de cette légende est fort suspecte, elle porte en elle-même la preuve de sa fausseté; d'une part, le fait a été raconté si diversement, et d'un autre côté, il est accompagné de circonstances si absurdes, qu'il devient tout à fait incroyable, comme l'ont très bien démontré Schulz (*Hist. med.*, p. 179), Gruner (*Censura*, p. 200 et 201), Bayle dans son *Dict. historique* (art. Démocrite), et M. Houdart (p. 56 et suiv.).

C'est toujours dans cette même correspondance que l'on a trouvé le superbe refus que fit Hippocrate de se rendre à la cour d'Artaxercès pour y secourir les Barbares contre la peste; refus tant exalté par les uns, tant blâmé par les autres, et qui ne doit plus nous intéresser que par le beau tableau qu'il a inspiré à un artiste célèbre; tableau dont tous les médecins ont placé la gravure dans leur cabinet pour avoir sans cesse devant les yeux un modèle du désintéressement médical!

Enfin, Tzetzes prétend qu'Hippocrate, bibliothécaire à Cos, brûla les anciens livres des médecins, Andréas dit que ce fut la bibliothèque de Cnide qu'il brûla. Varron et Pline rapportent qu'après s'être servi des écrits que renfermait le temple d'Esculape à Cos, Hippocrate avait incendié le temple et la bibliothèque, et s'était, après ce crime, réfugié en Grèce. On reconnaît facilement la fausseté de cette imputation par cela seul que les uns disent que ce fut le γραμματοφυλάκιον (dépôt de livres) de Cos qu'il incendia, les autres, celui de Cnide; d'ailleurs cette fable est en contradiction évidente avec les excellentes qualités qu'on prête à Hippocrate, et avec le rôle important qu'on lui fait jouer dans es affaires publiques de son pays; assurément, ni Cos n'au-

rait eu tant de confiance en l'intervention d'Hippocrate, ni Athènes tant de condescendance pour ses prières s'il n'eût été qu'un incendiaire; Platon et Aristote n'en eussent pas parlé en d'aussi excellents termes, et sa réputation ne se serait pas accrue si vite et étendue si loin.

Après une vie si bien enrichie de faits extraordinaires, il était naturel que la mort d'Hippocrate fût accompagnée de quelque chose de miraculeux. Soranus rapporte, en effet, que longtemps un essaim d'abeilles est venu déposer son miel sur la tombe du divin vieillard, et que les nourrices trouvaient dans ce miel un remède certain contre les aphthes dont leurs enfants étaient atteints. Meibom n'a pas craint de consacrer ce misérable conte en s'écriant : *Que la nature semblait proclamer à travers ce tombeau que Dieu avait apporté aux hommes par Hippocrate la véritable médecine* (p. 210-14). Il n'y a pas jusqu'au costume d'Hippocrate qui n'ait donné lieu à des discussions puériles et absurdes. Je vais rapporter ce que le Biographe anonyme dit sur la manière dont le médecin de Cos couvrait sa tête : je demande pardon au lecteur de lui mettre sous les yeux de pareilles futilités; mais elles serviront mieux que tout ce que je pourrais dire à montrer la valeur qu'on doit accorder au témoignage de tels historiens, qui ne prouvent, par de semblables récits, que leur ignorance et la fausseté de leur esprit.

« Hippocrate est presque toujours représenté la tête cou-
« verte, suivant les uns du *piléus*, comme Ulysse, parceque
« cette coiffure était une marque de noblesse, et suivant les
« autres, des pans de son manteau. Quelques-uns veulent
« que ce soit par bienséance, pour cacher la nudité de sa tête
« qui était chauve; d'autres, pour montrer qu'elle était
« faible; ceux-ci prétendent que cette manière de repré-
« senter Hippocrate indique que le principal siége de l'in-

« telligence ne doit pas être sans défense ; ceux-là, qu'elle « signifie que le médecin de Cos aimait les voyages ; d'autres, « que ses ouvrages sont obscurs ; d'autres enfin, qu'il faut « éviter, même dans l'état de santé, tout ce qui peut nuire. « Certains pensent qu'il rejetait sur sa tête les plis de son « manteau, afin de conserver le libre usage de ses mains. »

La vie privée d'Hippocrate ne nous est pas plus connue que sa vie publique ; et l'on ne trouve rien dans ses écrits qui supplée au silence absolu que ses contemporains gardent sur ce point. Mais il est possible, en parcourant ses ouvrages, de recueillir plusieurs traits saillants qui donnent une grande et complète idée de son caractère médical ; et qui remplacent ainsi les détails intimes qu'on aimerait à retrouver sur un homme dont la renommée est si populaire.

Les biographes modernes, renchérissant à cet égard sur les biographes anciens [1], ont rivalisé de zèle pour nous montrer le divin vieillard orné de toutes les vertus, doué des plus brillantes qualités, enrichi des plus beaux dons de la nature [2]. Assurément ce côté du panégyrique d'Hip-

[1] Soranus se contente de dire qu'Hippocrate méprisa les richesses, qu'il se fit remarquer par l'austérité de ses mœurs, et qu'il eut une grande affection pour les Grecs.

[2] Voici en ce genre un curieux *spécimen* ; je le transcris ici volontiers à cause de sa date reculée et de sa forme ingénue : « Quand à sa « propriete naturelle, il (Hippocrate) auoit en hayne, et horreur, « et abomination toutes põpes, et uoluptés mondaines, et uenereiques charnalités : et contraignoit ses disciples par iurement « d'estre taciturnes, et de garder silence, aussi modestie, et m̃asuctude, ou humilite tant en mœurs, qu'en habitz : et ce tesmoingne « sainct Hierome. Et restaura la science de Medecine perdue pres « de cinq cents ans, asscauoir de puis Esculapius. Le dit Hyppocras fut

pocrate est le plus respectable; il a un but pratique très élevé, et qui mérite des éloges. Mais s'il est permis au Roman de recourir aux fictions pour instruire les hommes, l'Histoire doit se montrer plus sévère, et ne peut tirer d'enseignements que des faits qu'elle juge vrais ou extrêmement probables. Me tenant donc dans de justes limites, je n'irai pas, avec Dacier, Dornier et tant d'autres, représenter Hippocrate comme ayant réalisé la perfection sur la terre; je n'irai pas le revêtir de toutes les précieuses qualités que les auteurs du traité des *Préceptes* et de la *Bienséance* présentent comme l'apanage du vrai médecin; mais je n'irai pas non plus, avec M. Houdart, réduire à néant toutes ces belles qualités qu'on prête à l'illustre vieillard, et effacer tous les traits de ce beau caractère moral qu'on s'est plu à proposer à notre imitation.

Ce qui distingue surtout le chef de l'école de Cos, c'est une haute idée de la médecine, de son étendue, de sa difficulté, de son but; un grand souci de la dignité médicale, un vif sentiment des devoirs de sa profession, une répulsion profonde pour ceux qui la compromettaient, soit par leur charlatanisme, soit par leurs mauvaises pratiques [1], enfin,

« petit de corps, et stature, mais beau, et elegant de forme : et auoit « bonne, et puissante teste, et marchoit tardivement, et tout beau, « fort pensif, et de peu de parole, et tardiue, et n'estoit grand men- « geur, ny gourmant. » La *vie d'Hyppocrates*, tirée de l'ouvrage suivant : *Le Livre des Presaiges dv divin Hyppocrates, diuisé en troys parties*. Item, *la Protestation, que le dict Hyppocrates faisoit faire à ses disciples. Le tout nouuellement translaté par maistre Pierre Vernei, Docteur en Medecine.* A Lyon, chés Estienne Dolet, à l'enseigne de la *Doloire*, in-8°, 1542.

[1] M. Littré (t. I, p. 470) a très heureusement rapproché la guerre qu'Hippocrate a livrée aux charlatans de celle que Socrate faisait, à la même époque, aux sophistes qui inondaient la Grèce.

partout des couronnes de fleurs odorantes. Actuarius va plus loin; il connaît l'antidote dont Hippocrate se servit pour guérir les Athéniens, et il en donne la formule; un manuscrit latin de la Bibliothèque Royale (n° 7028), encore plus précis, assure qu'Hippocrate venu à Athènes, remarqua que les forgerons et tous ceux qui travaillaient avec le feu étaient exempts de la maladie pestilentielle. Il en conclut qu'il fallait purifier par le feu l'air de la ville. En conséquence, il fit faire de grands tas de bois qu'on incendia; l'air étant purifié, la maladie cessa, et les Athéniens élevèrent au médecin une statue de fer avec cette inscription : *A Hippocrate, notre sauveur et notre bienfaiteur*. Je ne sais d'où viennent ces amplifications au manuscrit dont l'écriture est fort ancienne. » (M. Littré, t. I, p. 40 et 41.)

Tout ce récit n'est évidemment qu'un tissu de faussetés. D'abord la peste dont parle le Biographe est évidemment celle qui ravagea l'Attique sous Périclès, et dont Thucydide a laissé un tableau si effrayant et si plein de vérité. Or, comme Schulz l'a très bien remarqué le premier, cet historien n'eût pas manqué de parler des succès d'Hippocrate, s'il était vrai qu'il se fût acquis une grande renommée par la manière presque miraculeuse dont il sut arrêter le fléau. Thucydide dit, au contraire, que tous les moyens de l'art furent impuissants, et que les médecins furent les premières victimes de la peste. Nous savons, du reste, que ces grands fléaux ne se laissent pas détourner par l'art humain, qu'ils suivent leur cours en dépit de tout ce qu'on peut leur opposer, et qu'ils s'épuisent d'eux-mêmes. Nous en avons eu une preuve terrible dans cette épidémie dévastatrice qui, il y a quelques années, parcourut l'Europe sous le nom de *choléra*. Voici une seconde preuve de la fausseté de ce récit; elle a été donnée par Schoencke dans sa dissertation intitulée : *De*

Peste Periclis ætate Athenienses afflig. (Lipsiæ, 1821, in-4°, p. 43). Hippocrate est né en 460 (av. J.-C.) ; la peste éclata en 428, il n'avait donc alors que trente-deux ans. Ainsi, d'une part, il est invraisemblable qu'à cette époque il ait eu assez de renom pour avoir été mandé par les rois barbares pour combattre le fléau, et d'une autre part, il est impossible qu'à trente-deux ans il eût eu des fils et un gendre en état d'aller porter secours aux différentes villes de la Grèce. Voici une troisième preuve de cette fausseté : elle est également due à Schoencke. Soranus fait venir la peste d'Illyrie, et Thucydide dit positivement qu'elle arriva d'Éthiopie, et qu'elle se déclara d'abord au Pirée. Enfin, et cette dernière preuve a été parfaitement établie par M. Houdart (p. 37), Hippocrate n'est jamais venu à Athènes ; cela ressort de ses écrits, où l'on ne trouve aucune mention directe de cette terrible peste qui ravagea la Grèce, et où l'on ne voit même rien qui puisse se rapporter indirectement à cette peste, telle que nous l'a décrite Thucydide ; cela ressort aussi du témoignage de Galien, qui dit positivement (*de Humero iis modis prolapso quos Hippocrates non vidit*, t. XVIII, p. 347 et 348), que Smyrne, et le plus petit quartier de Rome, renfermaient plus d'habitants que la plus grande ville où Hippocrate ait jamais exercé.

C'est encore d'après les pièces apocryphes annexées aux œuvres du médecin de Cos que Soranus et, après lui, Dacier, ont raconté que les Athéniens menaçant l'île de Cos d'une invasion, Hippocrate détourna l'orage en allant lui-même implorer le secours des peuples voisins, et en envoyant son fils Thessalus à Athènes pour conjurer les Athéniens d'épargner sa patrie. C'est aussi dans la prétendue correspondance d'Hippocrate, que Soranus, Tzetzes, Diogène de Laërte et Suidas ont puisé le récit de ce fameux voyage qu'Hippo-

crate, à la demande des Abdéritains, entreprit pour guérir la folie de Démocrite. Mais évidemment, outre que l'origine de cette légende est fort suspecte, elle porte en elle-même la preuve de sa fausseté; d'une part, le fait a été raconté si diversement, et d'un autre côté, il est accompagné de circonstances si absurdes, qu'il devient tout à fait incroyable, comme l'ont très bien démontré Schulz (*Hist. med.*, p. 179), Gruner (*Censura*, p. 200 et 201), Bayle dans son *Dict. historique* (art. Démocrite), et M. Houdart (p. 56 et suiv.).

C'est toujours dans cette même correspondance que l'on a trouvé le superbe refus que fit Hippocrate de se rendre à la cour d'Artaxercès pour y secourir les Barbares contre la peste; refus tant exalté par les uns, tant blâmé par les autres, et qui ne doit plus nous intéresser que par le beau tableau qu'il a inspiré à un artiste célèbre; tableau dont tous les médecins ont placé la gravure dans leur cabinet pour avoir sans cesse devant les yeux un modèle du désintéressement médical!

Enfin, Tzetzes prétend qu'Hippocrate, bibliothécaire à Cos, brûla les anciens livres des médecins, Andréas dit que ce fut la bibliothèque de Cnide qu'il brûla. Varron et Pline rapportent qu'après s'être servi des écrits que renfermait le temple d'Esculape à Cos, Hippocrate avait incendié le temple et la bibliothèque, et s'était, après ce crime, réfugié en Grèce. On reconnaît facilement la fausseté de cette imputation par cela seul que les uns disent que ce fut le γραμματοφυλάκιον (dépôt de livres) de Cos qu'il incendia, les autres, celui de Cnide; d'ailleurs cette fable est en contradiction évidente avec les excellentes qualités qu'on prête à Hippocrate, et avec le rôle important qu'on lui fait jouer dans es affaires publiques de son pays; assurément, ni Cos n'au-

rait eu tant de confiance en l'intervention d'Hippocrate, ni Athènes tant de condescendance pour ses prières s'il n'eût été qu'un incendiaire; Platon et Aristote n'en eussent pas parlé en d'aussi excellents termes, et sa réputation ne se serait pas accrue si vite et étendue si loin.

Après une vie si bien enrichie de faits extraordinaires, il était naturel que la mort d'Hippocrate fût accompagnée de quelque chose de miraculeux. Soranus rapporte, en effet, que longtemps un essaim d'abeilles est venu déposer son miel sur la tombe du divin vieillard, et que les nourrices trouvaient dans ce miel un remède certain contre les aphthes dont leurs enfants étaient atteints. Meibom n'a pas craint de consacrer ce misérable conte en s'écriant : *Que la nature semblait proclamer à travers ce tombeau que Dieu avait apporté aux hommes par Hippocrate la véritable médecine* (p. 210-14). Il n'y a pas jusqu'au costume d'Hippocrate qui n'ait donné lieu à des discussions puériles et absurdes. Je vais rapporter ce que le Biographe anonyme dit sur la manière dont le médecin de Cos couvrait sa tête : je demande pardon au lecteur de lui mettre sous les yeux de pareilles futilités; mais elles serviront mieux que tout ce que je pourrais dire à montrer la valeur qu'on doit accorder au témoignage de tels historiens, qui ne prouvent, par de semblables récits, que leur ignorance et la fausseté de leur esprit.

« Hippocrate est presque toujours représenté la tête cou« verte, suivant les uns du *piléus*, comme Ulysse, parceque « cette coiffure était une marque de noblesse, et suivant les « autres, des pans de son manteau. Quelques-uns veulent « que ce soit par bienséance, pour cacher la nudité de sa tête « qui était chauve; d'autres, pour montrer qu'elle était « faible; ceux-ci prétendent que cette manière de repré« senter Hippocrate indique que le principal siége de l'in-

« telligence ne doit pas être sans défense ; ceux-là, qu'elle « signifie que le médecin de Cos aimait les voyages ; d'autres, « que ses ouvrages sont obscurs ; d'autres enfin, qu'il faut « éviter, même dans l'état de santé, tout ce qui peut nuire. « Certains pensent qu'il rejetait sur sa tête les plis de son « manteau, afin de conserver le libre usage de ses mains. »

La vie privée d'Hippocrate ne nous est pas plus connue que sa vie publique ; et l'on ne trouve rien dans ses écrits qui supplée au silence absolu que ses contemporains gardent sur ce point. Mais il est possible, en parcourant ses ouvrages, de recueillir plusieurs traits saillants qui donnent une grande et complète idée de son caractère médical, et qui remplacent ainsi les détails intimes qu'on aimerait à retrouver sur un homme dont la renommée est si populaire.

Les biographes modernes, renchérissant à cet égard sur les biographes anciens [1], ont rivalisé de zèle pour nous montrer le divin vieillard orné de toutes les vertus, doué des plus brillantes qualités, enrichi des plus beaux dons de la nature [2]. Assurément ce côté du panégyrique d'Hip-

[1] Soranus se contente de dire qu'Hippocrate méprisa les richesses, qu'il se fit remarquer par l'austérité de ses mœurs, et qu'il eut une grande affection pour les Grecs.

[2] Voici en ce genre un curieux *spécimen ;* je le transcris ici volontiers à cause de sa date reculée et de sa forme ingénue : « Quand à sa « propriete naturelle, il (Hippocrate) auoit en hayne, et horreur, « et abomination toutes pōpes, et uoluptés mondaines, et uene- « reiques charnalités : et contraignoit ses disciples par iurement « d'estre taciturnes, et de garder silence, aussi modestie, et mãsue- « tude, ou humilite tant en mœurs, qu'en habitz : et ce tesmoingne « sainct Hierome. Et restaura la science de Medecine perdue pres « de cinq cents ans, asscauoir de puis Esculapius. Le dit Hyppocras fut

pocrate est le plus respectable; il a un but pratique très élevé, et qui mérite des éloges. Mais s'il est permis au Roman de recourir aux fictions pour instruire les hommes, l'Histoire doit se montrer plus sévère, et ne peut tirer d'enseignements que des faits qu'elle juge vrais ou extrêmement probables. Me tenant donc dans de justes limites, je n'irai pas, avec Dacier, Dornier et tant d'autres, représenter Hippocrate comme ayant réalisé la perfection sur la terre; je n'irai pas le revêtir de toutes les précieuses qualités que les auteurs du traité des *Préceptes* et de la *Bienséance* présentent comme l'apanage du vrai médecin; mais je n'irai pas non plus, avec M. Houdart, réduire à néant toutes ces belles qualités qu'on prête à l'illustre vieillard, et effacer tous les traits de ce beau caractère moral qu'on s'est plu à proposer à notre imitation.

Ce qui distingue surtout le chef de l'école de Cos, c'est une haute idée de la médecine, de son étendue, de sa difficulté, de son but; un grand souci de la dignité médicale, un vif sentiment des devoirs de sa profession, une répulsion profonde pour ceux qui la compromettaient, soit par leur charlatanisme, soit par leurs mauvaises pratiques [1], enfin,

« petit de eorps, et stature, mais beau, et elegant de forme : et auoit « bonne, et puissante teste, et marehoit tardivement, et tout beau, « fort pensif, et de peu de parole, et tardiue, et n'estoit grand men« geur, ny gourmant. » La *vie d'Hyppocrates*, tirée de l'ouvrage suivant : *Le Livre des Presaiges dv divin Hyppocrates, diuisé en troys parties*. Item, *la Protestation, que le dict Hyppocrates faisoit faire à ses disciples. Le tout nouuellement translaté par maistre Pierre Vernei, Docteur en Medecine*. A Lyon, chés Estienne Dolet, à l'enseigne de la *Doloire*, in-8°, 1542.

[1] M. Littré (t. I, p. 470) a très heureusement rapproché la guerre qu'Hippocrate a livrée aux charlatans de celle que Socrate faisait, à la même époque, aux sophistes qui inondaient la Grèce.

une sollicitude continuelle de la guérison, ou du moins du soulagement des malades.

Dans le traité du *Régime*, Hippocrate dit qu'on doit appliquer son intelligence à toutes les parties de l'art, et qu'il faut que le médecin tende toujours vers le mieux. Dans ce même traité, il s'élève avec force contre les médecins qui se contredisent mutuellement dans leurs prescriptions, et qui, de cette manière, discréditent tellement leur profession aux yeux du vulgaire, qu'on se persuade qu'il n'y a réellement point de médecine.

Dans le traité de l'*Ancienne médecine*, il combat avec une inflexible logique ceux qui font reposer la science sur des hypothèses. Il déclare que la médecine est dès longtemps en possession de toutes choses; qu'elle est en possession d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés. Plus loin, il ajoute que c'est à l'aide de la médecine qu'on arrivera à une vraie connaissance de la nature humaine. Dans le traité des *Articulations*, on lit cette phrase remarquable, et qui s'applique à notre temps comme à celui d'Hippocrate : « Quand il existe plusieurs procédés, il faut choisir celui qui fait le moins d'étalage; quiconque ne prétend pas éblouir les yeux du vulgaire par un vain appareil sentira que telle doit être la conduite d'un homme d'honneur et d'un véritable médecin. » (Trad. de M. Littré.) Dans ce même traité, l'auteur jette le ridicule sur les charlatans, qui cherchent, par leurs pratiques extraordinaires, bien plus à captiver la foule qu'à guérir le malade. Dans le premier livre des *Épidémies* (*voir* p. 246 et note 6), il est dit qu'il y a dans les maladies deux choses : soulager ou ne pas nuire; que l'art est constitué par trois termes : la maladie, le malade, le médecin; que le médecin est le ministre de l'art, et que le malade doit concourir avec le médecin à combattre son mal. Dans le traité

du *Pronostic*, Hippocrate recommande au médecin de gagner la confiance et d'obtenir de la considération et du respect par l'attention qu'il mettra dans l'examen et dans l'interrogation du malade, et par la sûreté de son pronostic. Dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, il veut que le praticien, en arrivant dans une ville, recueille toutes les données qui peuvent l'éclairer sur la nature et le traitement des maladies qui se présenteront à son observation. Dans le *Serment*, pièce qu'on ne saurait refuser à Hippocrate, il est parlé, en très beaux termes, des devoirs du médecin envers ceux qui lui ont enseigné son art, de la sainteté de sa vie, de sa discrétion, de sa réserve dans ses rapports avec les malades, et du soin qu'il doit avoir d'écarter d'eux tout ce qui pourrait leur nuire. Enfin, la magnifique sentence qui ouvre le livre des *Aphorismes* résume, par un trait de génie, les profondes méditations du vieillard de Cos sur l'étendue de l'art, sur ses difficultés, sur ses moyens et sur son exercice.

Ces passages réunis prouvent qu'Hippocrate avait tout ensemble une grande expérience médicale et une grande pratique des hommes; qu'il n'avait pas seulement étudié en médecin, mais en philosophe, et qu'il joignait la noblesse du caractère à la profondeur de l'esprit. Son école hérita de la tendance morale qu'il sut imposer à l'enseignement de la médecine; on le voit dans la *Loi*, dans le *Médecin*, dans le traité *des Airs*, qui débute par des réflexions fort sensées sur l'utilité de la médecine, sur les ennuis, sur les répugnances qu'il faut vaincre pour l'exercer, sur le peu de fruit que le médecin retire de sa profession, sur l'ingratitude des malades, et sur le défaut de discernement que le vulgaire met à juger ce qui concerne la médecine. L'auteur du traité des *Glandes* dit que le médecin doit être un homme de bien, ayant la prudence et l'habileté nécessaires à l'exer-

cice de sa profession; enfin, on lit dans le traité *de la Bienséance :*

« Il faut rallier la philosophie à la médecine et la médecine à la philosophie, car LE MÉDECIN PHILOSOPHE EST ÉGAL AUX DIEUX. Il n'y a pas grande différence entre l'une et l'autre science, et tout ce qui convient à la philosophie s'applique également à la médecine : désintéressement, bonnes mœurs, modestie, simplicité, bonne réputation, jugement sain, sang-froid, tranquillité d'ame, affabilité, pureté, gravité du langage, connaissance des choses utiles et nécessaires à la pratique de la vie, fuite des œuvres impures, absence de toute crainte superstitieuse des dieux, grandeur d'ame divine. Il est de l'essence de ces deux sciences de faire éviter l'intempérance, le charlatanisme, l'insatiable avidité, les appétits déréglés, la rapine, l'impudence. Elles apprennent aussi à bien apprécier ceux avec lesquels on est en rapport; elles donnent le sentiment des devoirs de l'amitié; elles enseignent la manière de diriger convenablement et à propos ses enfants et sa fortune. Une certaine philosophie est donc unie à la médecine, puisque le médecin possède la plupart de ses qualités. La connaissance des dieux est inhérente à la médecine, car elle trouve dans l'étude des maladies et de leurs symptômes une multitude de raisons d'honorer les dieux. — Les médecins reconnaissent la supériorité des dieux; car la toute-puissance ne réside pas dans la médecine elle-même; les médecins, il est vrai, soignent beaucoup de maladies, mais, grace aux dieux, un grand nombre guérissent d'elles-mêmes. »

Un dernier trait à ajouter au caractère médical d'Hippocrate, c'est qu'il a joué de son temps le rôle d'un puissant réformateur et d'un chef d'école : il est ardent à combattre les pratiques et les doctrines qui ne sont pas les siennes; il

déploie une grande puissance de raisonnement pour établir ses propres idées, et dans plusieurs de ses écrits, par exemple, dans le traité du *Régime*, dans ceux des *Fractures*, des *Articulations*, et aussi dans le livre *des Airs, des Eaux et des Lieux*, il combat tour à tour la mauvaise direction qu'on donne au régime des malades, les procédés vicieux que l'on met en usage pour la réduction des fractures ou des luxations, ou pour le redressement des gibbosités; enfin, il s'élève avec force contre la croyance vulgaire qui attribue quelque chose de divin aux maladies. Cette seule considération prouverait que la médecine était déja florissante du temps d'Hippocrate, qu'elle occupait beaucoup d'intelligences, et qu'il n'en est pas le père, comme on l'a si souvent répété. Du reste, lui-même nous apprend, dans le traité de l'*Ancienne Médecine*, comme on l'a vu plus haut, que cette science était depuis longtemps en possession de toutes choses, en possession d'un principe et d'une méthode qu'elle avait trouvés. Cette vérité ressort encore des débats qui s'élevèrent entre l'école de Cnide et l'école de Cos; elle ressort enfin d'une foule de témoignages anciens sur l'état de la médecine et des médecins avant Hippocrate.

En résumé, le médecin de Cos, comme on l'a vu par les témoignages de Platon et d'Aristote, a joui de son vivant d'une réputation étendue qu'il méritait à tous égards comme praticien, comme professeur et comme écrivain. Il eut la gloire de faire prévaloir l'école de Cos sur toutes les autres écoles de la Grèce, et notamment sur celle de Cnide. Après sa mort, les *dogmatiques* ou *rationalistes* l'ayant choisi pour chef, sa renommée prit un rapide accroissement; et quand on songea à rassembler les productions littéraires de la médecine grecque, celles de l'école de Cos furent toutes rapportées à Hippocrate comme à un centre commun, comme

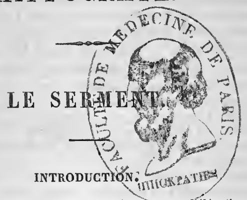
au type du beau et du vrai, comme au prince, et en quelque sorte au créateur de la science. Le soin que les bibliothécaires d'Alexandrie prirent de ses ouvrages regardés comme authentiques, l'empressement que les médecins et les grammairiens de cette époque mirent à les commenter et à les expliquer, témoignent assez de l'importance qu'on y attachait.

Les éloges que Galien a prodigués à Hippocrate, qu'il appelle *très divin* (*de Dieb. judicat.*, I, 2, p. 775), ont grandement contribué à étendre son nom et à affermir son autorité. Suidas l'appelle le plus illustre des médecins; il affirme que ses écrits sont plutôt l'œuvre d'un dieu que celle d'un homme. De Haen a dit que les préceptes du divin vieillard sont comme les oracles d'Apollon, et Baglivi n'a pas craint d'avancer que l'antiquité n'avait point vu son égal, et que les âges futurs ne verraient point son semblable. On a appelé Hippocrate *le miracle de la nature; l'astre duquel émane toute lumière; l'étoile polaire qu'il n'est pas possible de perdre de vue sans s'égarer.* On sait que le vénérable Chaussier découvrait sa tête chaque fois qu'il prononçait le nom d'Hippocrate. On connaît cette ambitieuse devise : *Olim Cous, nunc Monspeliensis Hippocrates.* On sait que tous les efforts du chef de l'école dite *physiologique* n'ont pu arracher Hippocrate de son sanctuaire, et que des médecins se sont enrôlés sous la bannière de l'illustre chef de l'école de Cos, pour défendre et propager sa doctrine. Mais, il faut bien le dire, ces formules d'éloges exagérés, ces excès d'admiration ne sont, pour un grand nombre, qu'une sorte de religieuse tradition, qu'on accepte et qu'on transmet sans contrôle. On exalte beaucoup Hippocrate, mais on ne le lit guère; il semble, en un mot, qu'on sacrifie à un dieu inconnu. Je me plais à croire qu'on n'aura bientôt plus à alléguer la difficulté du texte, l'insuffisance des traductions latines, l'infidélité

des traductions françaises et l'obscurité des doctrines, et que l'achèvement du beau monument que M. Littré élève à Hippocrate, à la médecine et à la philologie avec une patience si infatigable, avec de si pénibles labeurs, avec une science si étendue et si profonde, ôtera désormais tout prétexte au peu d'empressement qu'on met à se familiariser avec les ouvrages du *prince*, sinon du *père* de la médecine.

Puissent aussi mes modestes efforts ne pas rester tout à fait infructueux, et contribuer en quelque chose à faciliter l'étude des ouvrages d'Hippocrate et à les faire aimer. C'est là le premier but de mon travail, et je trouverai, dans son accomplissement, la plus précieuse récompense du soin que j'ai pris et des longues recherches auxquelles je me suis livré pour que ce volume ne fût pas trop indigne de mes lecteurs, et du grand nom auquel j'ai consacré mes premiers travaux.

HIPPOCRATE.



LE SERMENT.

INTRODUCTION.

Le *Serment* est, par la beauté de la forme et par l'élévation des idées, un des plus précieux monuments de la littérature grecque; c'est la pièce la plus ancienne et la plus vénérable des archives de la famille des Asclépiades. Il est probable que la formule s'en était perpétuée par tradition depuis longues années, quand Hippocrate l'a définitivement rédigée telle que nous la possédons. Les autorités les plus imposantes, les preuves les plus irrécusables s'élèvent en faveur de son authenticité. Nous trouvons parmi les anciens les témoignages d'Érotien, de Scribonius-Largus, de Soranus, de saint Jérôme, de saint Grégoire de Nazianze, de Th. Priscianus, de Suidas; parmi les modernes, ceux de Lémos, de Foës, de Meibom, de Triller, de Boerner, de Gruner, d'Ackermann, de M. Littré [1], et

[1] Induit en erreur par Triller (cf. *Opusc.*, t 2, p. 165), M. Littré avait mis en tête de ces témoignages celui d'Aristophane d'après un passage des *Thesmophoriazuses* (vers 272-4, éd. de B.), auquel il avait donné un sens qui s'écarte du texte et de la pensée de l'auteur (cf. *OEuv. d'Hipp., Introd.*, p. 31); mais il a reconnu plus tard (cf. *Ibid.* t. 2, *Avert.*, p. XLVIII), avec MM. Boissonade et Letronne, qui s'appuient de l'autorité du scholiaste de Ravenne, que ce passage se rapporte à un Hippocrate d'Athènes en butte aux traits satiriques d'Aristophane, à cause de la stupidité de ses fils. Un autre scholiaste, G. Bourdin, qui vivait de 1517 à 1570 et qui écrivait en grec, suppose qu'il s'agit ici d'un Hippocrate qui avait dans sa boutique les images et les statues des dieux. Les sources où Bourdin a puisé cette ingénieuse inter-

de beaucoup d'autres. J'ajouterai, suivant la remarque de ce dernier, que la rédaction du *Serment* date évidemment d'une époque où les *confréries* médicales étaient en pleine vigueur, ce qui ne peut guère se rapporter qu'au temps où florissait Hippocrate. D'ailleurs Platon (*de Leg.* IV, p. 720, A) confirme ce qui est dit dans le *Serment* sur la transmission de la science aux enfants par les pères, transmission qui a fait la gloire des Asclépiades et en particulier de ceux de Cos. Il nous apprend, en effet, qu'il y avait deux espèces de gens traitant les malades : les serviteurs des médecins, appelés aussi médecins et qui n'apprenaient que par routine ; les médecins proprement dits, formés par une vocation naturelle et par les préceptes de leurs pères. J'apporte une preuve nouvelle de l'authenticité du *Serment* en établissant dans la note 5) que la double forme d'enseignement admise dans ce petit traité le place à peu près certainement à l'époque de Platon, contemporain d'Hippocrate. — Le *Serment*, qui imprimait quelque chose de si solennel et de si sacré à l'exercice de l'art, était prononcé par les médecins au moment où ils allaient entrer en fonctions.

Cette petite pièce se divise en trois parties : la première comprend l'*invocation*; la deuxième l'*exposition* des devoirs que le médecin s'engage à remplir envers son précepteur, ses propres élèves, ses malades et envers lui-même; la troisième contient l'*imprécation*.

LE SERMENT [a].

Je jure par Apollon médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée (1), je prends à témoin tous les dieux et toutes les déesses (2) d'accomplir fidèlement, autant qu'il dépendra de mon pouvoir et de mon intelligence, ce serment et cet engagement écrit ; de regarder comme mon père celui qui m'a enseigné cet art, de veiller à sa subsistance, de pourvoir libéralement à ses besoins, de considérer ses enfants comme

prétation sont inconnues, elle n'a donc aucun poids. Fritzsche, dans son édition des *Thesmophoriazuses*, Leipzig, 1838, change le texte en s'autorisant bien à tort du ms. de Ravenne, et veut qu'on lise Ὑωκράτους (*conducteur de porcs*) au lieu d'Ἱπποκράτους. (cf. p. 101, sqq.). Du reste, le passage en question a été très-mal compris des traducteurs français d'Aristophane.

[a] ΟΡΚΟΣ, Jusjurandum.

mes propres frères (3), de leur apprendre cet art sans salaire et sans aucune stipulation (4) s'ils veulent l'étudier; de communiquer les préceptes vulgaires, les connaissances secrètes et tout le reste de la doctrine (5) à mes enfants, à ceux de mon maître et aux adeptes qui se seront enrôlés et que l'on aura fait jurer selon la loi médicale, mais à aucun autre. Je ferai servir suivant mon pouvoir et mon discernement le régime diététique au soulagement des malades; j'éloignerai d'eux tout ce qui pourrait leur être nuisible et toute espèce de maléfice; jamais je n'administrerai un médicament mortel à qui que ce soit, quelques sollicitations qu'on me fasse; jamais je ne serai l'auteur d'un semblable conseil; je ne mettrai pas aux femmes de pessaire abortif (6). Je conserverai ma vie pure et sainte aussi bien que mon art. Je ne taillerai jamais les calculeux, mais je les adresserai à ceux qui s'occupent spécialement de cette opération (7). Dans toutes les maisons où j'entrerai, ce sera pour le soulagement des malades, me conservant pur de toute iniquité volontaire, m'abstenant de toute espèce de débauche (8), m'interdisant tout commerce honteux, soit avec les femmes, soit avec les hommes, libres ou esclaves. Les choses que je verrai ou que j'entendrai dire dans l'exercice de mon art, ou hors de mes fonctions dans le commerce des hommes, et qui ne devront pas être divulguées (9), je les tairai, les regardant comme des secrets inviolables.

Si j'accomplis fidèlement mon serment, si je ne faillis point, puissé-je passer des jours heureux, recueillir les fruits de mon art et vivre honoré de tous les hommes et de la postérité la plus reculée; mais si je viole mon serment, si je me parjure, que tout le contraire m'arrive!

LA LOI.

INTRODUCTION.

Si Νόμος ne signifiait que la loi comme l'entendent les jurisconsultes, le contenu de cette petite pièce ne répondrait pas à son titre, car c'est moins une loi que le préambule, que les considérants d'une loi. Mais Νόμος dans les auteurs grecs et, en particulier, dans Hippocrate, est pris dans un très-grand nombre d'acceptions différentes [1]; il doit signifier ici l'ensemble des préceptes d'après lesquels on se forme à une science ou à un art. L'auteur se propose en effet de tracer d'une manière générale la route à suivre dans l'étude de la médecine. Attaquant d'abord les mauvais médecins, *vrais figurants de théâtre*, qui perdent l'art par leur ignorance et leur témérité, il en vient, par une conséquence toute naturelle, à indiquer les moyens qu'il juge capables de mettre fin à ces abus; et c'est à ce propos qu'il compare si ingénieusement l'étude de la médecine à la culture des plantes.

La *Loi* est rangée par Érotien dans les livres qui concernent l'étude de l'art en général; c'est un de ces traités appelés *isagogiques*, c'est-à-dire servant d'introduction. Admise comme légitime par Lémos, par Heurn, par Sprengel, rejetée par Mercuriali, Gruner, Grimm et Ackermann, cette pièce a été composée à une époque où la médecine n'étant déjà plus le monopole des corporations, était tombée en quelque sorte dans le domaine public, et de là dans les mains des charlatans, d'où l'auteur s'efforce de l'arracher.

La *Loi* n'offre pas de caractère bien tranché; il n'est donc pas facile d'en préciser l'origine, et, si ce n'est par la dernière phrase, elle n'a pas d'analogie avec le *Serment*, pièce toute sacerdotale et d'une date évidemment plus reculée.

LA LOI [a].

1. La médecine est de tous les arts le plus relevé; mais l'ignorance de ceux qui l'exercent, le peu de discernement de

[1] Cf. Foes, *œcon.*, et Erotien, éd. de Franz, p. 260 et 262, au mot Νόμος.

[a] ΝΟΜΟΣ, Lex.

ceux qui jugent les médecins, l'ont, à notre époque, rabaissé au-dessous de tous les autres. Voici, ce me semble, le principal motif de ce préjugé : c'est que la médecine est la seule profession [dont le mauvais exercice] n'est puni dans les villes que par l'ignominie. Mais l'ignominie ne blesse pas ceux qui en sont pétris; car de pareils médecins ressemblent exactement aux figurants qu'on introduit dans les tragédies; comme ceux-ci ont le maintien, l'habit et le masque d'un acteur, mais ne sont pas des acteurs, de même il est beaucoup de médecins de nom, et fort peu (1) de fait.

2. Celui qui veut arriver à une connaissance intime de la médecine doit réunir les dispositions naturelles, une science acquise, un séjour favorable [aux études] (2), une instruction commencée dès l'enfance (3), l'amour du travail et une longue application. Il faut donc mettre au premier rang les dispositions naturelles; car si la nature résiste, tout effort devient inutile. Mais si la nature elle-même conduit pour le mieux, on arrive à l'instruction dans l'art; on doit l'acquérir avec intelligence en se formant dès le jeune âge dans un séjour parfaitement approprié à l'étude; il est encore besoin d'y apporter pendant longtemps une application soutenue, afin que la science germe dans l'esprit et produise heureusement des fruits en pleine maturité. Ce qu'on observe dans la culture des plantes s'applique également à l'étude de la médecine. Notre nature, c'est le champ; le précepte du maître, c'est la semence; l'étude commencée dès le jeune âge rappelle la saison où la semence doit être confiée à la terre; le séjour dans un lieu favorable à l'enseignement, c'est l'air qui nourrit les plantes qu'il entoure; l'assiduité à l'étude, c'est le labourage (4). Enfin le temps fortifie toutes ces choses pour les amener à parfaite maturité. C'est après avoir apporté ces conditions nécessaires à l'étude de la médecine, c'est après en avoir pris une connaissance exacte, qu'il faut parcourir les villes (5), afin de n'être pas réputé seulement médecin de nom, mais médecin de fait (6); car l'inexpérience est, pour ceux qui la possèdent, un mauvais

trésor, un mauvais fond, toujours nuisible pendant le sommeil comme pendant la veille (7). Elle ne connaît ni la tranquillité d'âme, ni la gaîté du cœur : c'est la mère de la timidité et de la témérité. La timidité décèle l'impuissance, et la témérité l'ignorance de l'art; car il y a deux choses, *la science* et *l'opinion ;* celle-là conduit au savoir, celle-ci à l'ignorance.

3. Au reste, les choses saintes sont révélées à ceux qui sont saints; mais il n'est point licite de les confier aux profanes avant qu'ils ne soient initiés aux mystères de la science.

DE L'ART.

INTRODUCTION.

De tout temps il s'est trouvé des ignorants pour nier l'existence de l'art, et des ingrats pour en déprécier les mérites, comme aussi de tout temps il s'est trouvé de mauvais médecins pour le compromettre alors qu'ils devaient le soutenir. L'école hippocratique s'est élevée souvent et avec force contre les uns et contre les autres. Après ces plaidoyers antiques, beaucoup d'autres ont été écrits en faveur de la médecine; et de ces derniers le plus célèbre est peut-être celui de Cabanis intitulé : *du Degré de certitude en médecine.* Toutefois entre l'auteur du traité de l'*Art* et Cabanis, il y a cette différence immense que le premier prouve l'existence de la médecine par les principes les plus généraux et par une sorte d'abstraction, c'est-à-dire en posant l'art en dehors de son application et de celui qui l'exerce; tandis que le second, raisonnant *a posteriori,* cherche à établir que la médecine a un degré positif de certitude, c'est-à-dire une existence réelle, en démontrant que ses éléments reposent sur des bases certaines, que sa méthode est rationnelle, et que ses dogmes ne sont pas si variables qu'on affecte de le proclamer.

Voici maintenant, dégagés de tous les accessoires dont ils sont environnés, les raisonnements sur lesquels l'auteur hippocratique appuie sa démonstration de la médecine.

1°. Il établit en principe général qu'il n'y a point d'art qui ne réponde à une *réalité substantielle* (οὐσία), c'est-à-dire qui n'ait un objet déterminé, un ensemble de phénomènes sur lesquels il s'exerce, ou, comme il l'appelle, une *forme,* un *genre* (εἶδος). Or, ajoute-t-il, dans sa pensée, l'objet de la médecine, les phénomènes observables sur lesquels elle s'exerce, en un mot, son εἶδος, ce sont les maladies. La preuve de la réalité de la médecine se tire donc de son objet même.

2°. Des malades ont été guéris en suivant un traitement médical, cela est incontestable; mais, objecte-t-on, tous ne l'ont pas été; donc le salut de ceux qui l'ont été doit être rapporté à la fortune. — Comment peut-on raisonnablement attribuer la toute-puis-

sance à la fortune quand on n'a pas voulu l'invoquer toute seule à son secours, quand on a fait intervenir un autre élément véritablement actif, la médecine ?

3°. C'est l'argument le plus complet et le plus probant. — Il y a des gens qui ont été guéris sans médecin. Cela est vrai : mais comment se sont-ils guéris, si ce n'est en évitant ou en faisant telle ou telle chose ? or éviter ou faire telle ou telle chose, n'est-ce pas faire réellement de la médecine ? — Voilà donc l'existence de la médecine prouvée en dehors de son application méthodique. Mais, ajoute notre auteur, pour établir la nécessité d'un art médical, comme le malade ne connaît pas la nature de son mal, comme le trouble de son esprit, comme l'affaiblissement de son corps ne lui permettent pas de diriger son traitement avec sûreté, il est indispensable qu'il se remette entre les mains d'un homme qui a spécialement étudié, et qui de plus a expérimenté ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter dans telle ou telle maladie. — Du reste, dit-il plus loin, s'il n'est pas indifférent d'appliquer plutôt un remède qu'un autre, de suivre tel ou tel régime ; si dans la médecine le bien et le mal ont leurs limites tracées, comment cela ne constitue-t-il pas un art ? Je dis qu'il n'y a pas d'art là où il n'y a rien de bien ni rien de mal ; mais quand ces deux choses se rencontrent à la fois, il n'est pas possible que ce soit le produit de l'absence de l'art.

4°. On nie l'existence de la médecine parce qu'elle n'entreprend rien pour les maladies incurables ; mais cette objection est absurde, car la médecine n'est pas toute-puissante, elle ne saurait aller au-delà des limites qui lui sont assignées par la nature ; autant vaudrait dire que l'art du forgeron n'existe pas, parce qu'il ne peut plus s'exercer quand le feu vient à manquer.

L'auteur, poursuivant toujours la suite de son raisonnement, divise les maladies en maladies apparentes et en maladies cachées ; ces dernières sont les plus nombreuses; l'obscurité de leur diagnostic tient tout à la fois à leur siége, à leur nature, et au peu de renseignements que le malade peut fournir sur son état. Telles sont les causes qui expliquent, d'une part, la circonspection du médecin, son embarras ; et d'une autre, le progrès que fait le mal, sans qu'on puisse l'entraver, faute de le bien connaître, et partant de pouvoir lui opposer les remèdes convenables. Celui donc qui est assez habile pour triompher de ces maladies, mérite bien plus d'honneur que celui qui s'attaque aux maladies incurables.

Ces considérations sur les maladies cachées montrent encore quelle importance l'auteur donne au diagnostic ; car il soutient que

si l'art est capable de découvrir le mal, il est aussi capable de le guérir : ce principe est un pas immense dans l'étude et dans l'application de l'art ; il marque un très grand progrès sur la véritable médecine de l'école de Cos, qui, tout attachée à la contemplation et à la description des symptômes ainsi qu'à l'étiologie générale, s'occupait bien plus de prévoir et d'annoncer l'issue d'une maladie que de reconnaître les désordres qu'elle produisait dans l'organisme.

Je ne terminerai pas cette analyse sans faire ressortir tout ce qu'il y a d'ingénieux et de véritablement pratique dans la méthode artificielle de diagnostic que l'auteur propose pour forcer la nature à révéler les signes qui semblent vouloir se dérober aux investigations du médecin. Le principe de cette méthode explorative est demeuré dans la pratique de la médecine et de la chirurgie ; son application seule a été modifiée par les progrès de la science.

Comme on le voit par ce qui précède, le traité de l'*Art* est l'un des plus profonds et des plus curieux de la collection hippocratique. Il est l'œuvre d'un philosophe et d'un médecin distingué ; il serait donc très intéressant pour l'histoire de la science d'en déterminer la date. Cette date ne doit pas être très récente ; cependant elle me semble de beaucoup postérieure à celle des écrits qu'on peut légitimement attribuer à Hippocrate ; je ne puis qu'indiquer ici les raisons sur lesquelles je me fonde. J'ai déjà montré que l'importance donnée au diagnostic détachait franchement ce traité de la véritable doctrine hippocratique ; j'ai fait ressortir dans mes notes quelques particularités anatomiques qui prouvent des connaissances avancées ; je vais m'arrêter un instant sur les doctrines philosophiques que l'auteur a mises en avant pour soutenir son argumentation ; elles rattachent évidemment le traité de l'*Art* à l'école d'Aristote ; et si cet opuscule ne reproduit pas dans toute son intégrité la pure doctrine du maître, il retrace certainement celle de ses élèves immédiats. L'auteur hippocratique rattache à εἶδος (la *forme*, l'objet générique), à οὐσία (la *substance*), à peu près les mêmes idées que le chef du péripatétisme ; comme lui, il nie que la spontanéité soit autre chose qu'un nom ; il n'accorde à la fortune, c'est-à-dire au hasard, qu'une part tout à fait secondaire dans la production des phénomènes ; enfin, il regarde le *pourquoi* (τὸ διὰ τί) d'une chose, c'est-à-dire la cause qui fait qu'une chose arrive et qui la contient en réalité, comme la source première de sa démonstration [1]. Ces

[1] Cf. sur ce dernier point, Aristote : *Dern. analyt.*, I, 13 ; II, 11, 12, dans l'éd. de M. B. Saint-Hilaire, t. III, p. 78, 234 et 241. On verra que le διὰ τί de l'auteur hippocratique est une corruption du τὸ διότι d'Aristote. L'élève avait conservé la doctrine ; il avait oublié la formule.

••

doctrines se sont légèrement altérées en passant du maître aux disciples; mais il est impossible de méconnaître leur identité et leur véritable origine, car on ne les retrouve pas dans la science philosophique avant Aristote.

Le traité de l'*Art*, dont Héraclide de Tarente avait commenté un mot (ὕποφρον)[1], est admis par Érotien[2] dans la collection hippocratique; Galien n'y fait aucune allusion; Suidas l'attribue, sans aucun fondement, à Hippocrate fils de Gnosidicus; car il est très certainement postérieur à notre Hippocrate, et n'a aucun rapport direct avec les ouvrages universellement reconnus comme authentiques; en sorte qu'on ne peut guère le rattacher positivement à ceux qui sont sortis de l'école de Cos. Toutefois je ne pense pas qu'on puisse, avec Sprengel (*Apol. des Hipp.*, p. 84), le regarder comme appartenant à l'école médicale d'Alexandrie; car Héraclide, qui vivait précisément à cette époque, ne l'aurait assurément pas commenté. M. Littré (t. Ier, p. 356) a cherché à établir quelques rapprochements entre le traité de l'*Art* et ceux du *Régime* en trois livres, du *Pronostic* et des *Airs*. Ces rapprochements me paraissent un peu forcés pour ce qui regarde le traité du *Régime*, et inexacts pour ce qui est des deux autres. Je ne m'arrête qu'à ce dernier point. M. Littré dit : « Il (l'auteur du traité de « l'*Art*) recommande aux médecins de ne pas donner leurs soins « aux malades incurables, et cette recommandation se lit aussi « dans le *Pronostic*. » Je n'ai rien trouvé dans ce traité qui justifiât cette assertion; on lit seulement dans le préambule : « Il est impossible de rendre la santé à tous les malades; » proposition exprimée plus laconiquement par l'auteur du traité de l'*Art*, qui soutient (p. 13) « que la médecine ne peut pas tout. » Mais cette analogie de pensée est bien banale et bien insignifiante. M. Littré dit encore : « Vers la fin (du traité de l'*Art*) il se trouve, « sur le souffle vital, des idées fort analogues à celles qu'on lit dans « le traité des *Airs* (Περὶ φυσῶν). » L'auteur du traité de l'*Art* dit (p. 18) que les interstices laissées dans les chairs, sont remplies de *pneuma* dans l'état de santé, et d'*ichor* dans l'état de maladie, tandis que l'auteur du traité des *Airs* regarde comme anormale la présence de l'air dans les chairs, et lui attribue toutes sortes de désordres; et cet air intérieur il l'appelle φύση et non πνεῦμα, mot dont il se sert pour désigner l'air en général. Toute-

[1] Cf. Érotien, glossaire; p. 374, éd. de Franz.

[2] *Ibid*, p. 24. — Mercuriali le rejette comme indigne d'Hippocrate. (Cf. *Cens. in opp. Hipp.*, p. 18.) — Gruner (cf. *Cens.*, p. 78), le regarde comme défectueux à certains égards, mais, à beaucoup d'autres, comme digne d'un grand médecin.

fois, le traité des *Airs* a avec celui de l'*Art* un rapport de doctrine assez important qui a échappé aux minutieuses et infatigables explorations de M. Littré. On lit en effet au commencement du premier opuscule : « Celui qui connaîtrait les causes des maladies serait très-« capable d'y porter remède ; » ce que l'auteur du traité de *l'Art* exprime en ces termes : « La même science qui fait découvrir les « causes des maladies, enseigne aussi quels sont tous les traitements « qui en arrêtent les progrès » (p. 20). Mais c'est surtout avec un passage qui semble égaré dans le traité des *Régions dans l'homme*, que celui de l'*Art* m'a paru avoir des rapports directs et curieux; ce passage est trop intéressant pour que je ne le traduise pas ici : « Il « me semble que la médecine, j'entends celle qui est arrivée à ce « point d'apprendre [à connaître] le caractère [des maladies] et [à « saisir] l'occasion, est inventée tout entière; en effet, celui qui sait « ainsi la médecine n'attend rien du tout de la fortune, mais il « réussira, qu'il ait ou non la fortune avec lui. La médecine tout « entière est fortement assise, et les plus belles découvertes dont « elle peut disposer ne paraissent pas avoir besoin de la fortune, « car la fortune est indépendante, et ne se laisse pas commander; « elle ne se rend pas au désir de l'homme ; la science, au con-« traire, se laisse commander; elle mène à d'heureux résultats, « lorsque celui qui sait s'en servir, le veut; après cela, quel besoin « la médecine a-t-elle de la fortune ? S'il existe des remèdes qui « aient une action évidente contre les maladies, ainsi que je le « pense, les remèdes n'ont rien à attendre de la fortune pour pro-« curer la santé, puisqu'ils sont remèdes. Mais s'il est utile d'avoir « le concours de la fortune quand on les administre, ils n'ont pas « plus d'action que ce qui n'est pas remède, et c'est grâce à la « fortune qu'ils rendent la santé, quand on les oppose aux mala-« dies.

« D'un autre côté [1], celui qui bannit de la médecine et de tous « les autres arts la fortune, en disant que ce ne sont pas ceux qui « font bien une chose qui sont secondés par elle, me paraît être en « opposition avec la vérité ; il me semble, au contraire, que ceux-« là seulement sont favorisés ou abandonnés par la fortune qui font « bien ou mal une chose : être favorisé de la fortune, c'est bien « faire, et c'est ce que font les gens habiles dans une science. Ne « point être favorisé par elle, c'est ne pas bien faire ce qu'on ne

[1] δέ : ce mot, nécessaire pour rendre toute la pensée de l'auteur et pour faire ressortir l'opposition qu'il veut marquer, manque dans Foës, éd. de Genève, p. 423 et éd. de Kühn, t. II, p. 149 ; il se trouve dans le ms. 2255 et dans l'édit. de Bâle, p. 73, l. 50.

« sait pas ; et celui qui ne sait pas, comment en serait-il favorisé ? « En supposant même qu'il le fût en quelque chose, ce succès ne « vaudrait pas la peine qu'on en parlât ; car celui qui fait mal, ne « saurait réussir complétement, puisqu'il manque dans d'autres « choses qui sont convenables. »

DE L'ART[a].

1. Il est des hommes qui se font un art de vilipender (1) les arts. Qu'ils arrivent au résultat qu'ils s'imaginent, ce n'est pas ce que je dis (2) ; mais ils font étalage de leur propre savoir (3). Pour moi, découvrir quelqu'une des choses qui n'ont pas été découvertes, et qui, découverte, vaut mieux que si elle ne l'était pas (4), comme aussi porter à son dernier terme une découverte qui n'est qu'ébauchée, me semble un but et une œuvre d'intelligence. Au contraire, s'attacher par un honteux artifice de paroles à flétrir les découvertes d'autrui, non pour y corriger quelque chose, mais bien pour dénigrer les travaux des savants auprès des ignorants, cela ne me paraît être ni un but, ni une œuvre d'intelligence ; mais bien plutôt une preuve de mauvaise nature (5), ou d'impéritie, car c'est aux ignorants seuls que convient une semblable occupation ; ce sont eux qui s'efforcent (mais leur puissance ne répond pas à leur méchanceté) (6) de calomnier les ouvrages des autres s'ils sont bons, et de s'en moquer s'ils sont mauvais. Que ceux qui en ont le pouvoir, que ce soin peut toucher et qui y ont quelque intérêt, repoussent les individus qui attaquent de cette manière les autres arts ; mon discours est dirigé seulement contre ceux qui attaquent la médecine (7) ; il sera violent à cause de ceux qui veulent ainsi censurer (8), étendu à cause de l'art qu'il défend, puissant à cause de la sagesse qui a présidé à la formation de cet art.

2. En principe général, il me semble qu'il n'y a aucun art qui ne réponde à une réalité ; car il est déraisonnable de

[a] ΠΕΡΙ ΤΕΧΝΗΣ, DE ARTE.

considérer comme n'étant pas, quelqu'une des choses qui sont. Et en effet, pour les choses qui ne sont pas, quelle réalité substantielle pourrait-on y observer pour affirmer qu'elles sont; car s'il est possible de voir les choses qui sont, de même qu'il est impossible de voir celles qui ne sont pas, comment pourrait-on croire que ces choses-là n'existent pas, dont on peut voir par les yeux et comprendre par l'esprit l'existence réelle? Mais bien loin de là, il n'en est pas ainsi (9). Ce qui existe est toujours vu, toujours connu; ce qui n'existe pas ne peut être ni vu ni connu. C'est pourquoi les *formes* (10) des arts qui ont été démontrés comme tels sont connues, et il n'en est aucun qui ne repose sur quelque *forme* observable ; je pense même que les noms d'un art se tirent des *formes*; il est absurde, en effet, de croire que les *formes* soient le produit des noms : cela est impossible; car les noms sont réglés par la coutume, tandis que les *formes* ne sont pas réglées par la coutume, mais sont des productions spontanées de la nature (11). Si l'on n'a pas suffisamment compris ce qui précède, on le trouvera plus clairement exposé dans d'autres traités (12).

3. Quant à la médecine (car c'est d'elle qu'il s'agit ici), j'en donnerai la démonstration, et je vais d'abord définir ce que j'entends par la médecine (13) : c'est délivrer complétement les malades de leurs souffrances, mitiger les maladies très intenses, et ne rien entreprendre pour ceux que l'excès du mal a vaincus; sachant bien que la médecine ne peut pas tout (14). Établir donc qu'elle arrive à ces résultats, et qu'elle peut y arriver dans toutes les circonstances, c'est ce que je vais faire dans le reste de mon discours. En même temps que je démontrerai l'existence de cet art, je ruinerai les arguments de ceux qui s'imaginent l'avilir, et je les prendrai en défaut sur les points où ils se croient le plus forts.

4. Or, mon raisonnement s'appuie sur un principe que tout le monde m'accordera; on ne disconviendra pas, en effet, que des malades ont été radicalement guéris après

avoir été traités par la médecine; mais par cela même que tous ne l'ont pas été, on accuse l'art, et ceux qui en disent le plus de mal prétendent, en se fondant sur ceux qui ont succombé à la maladie, que la guérison des malades est l'ouvrage de la fortune et non celui de l'art; quant à moi, je ne (15) refuse pas à la fortune toute espèce d'influence, et je suis persuadé que ceux qui sont mal soignés dans leurs maladies sont le plus souvent sous le coup de l'infortune, et que ceux qui sont bien soignés jouissent de la bonne fortune; mais d'un autre côté, comment se peut-il que ceux qui ont été guéris attribuent leur guérison à toute autre chose qu'à l'art, si c'est en ayant recours à lui qu'ils ont échappé à la mort: une preuve qu'ils ne voulaient pas avoir en perspective la forme nue de la fortune (16), c'est qu'ils se sont confiés à la médecine; de telle sorte qu'ils sont quittes de reconnaissance envers la fortune, mais qu'ils ne le sont pas envers l'art; car, du moment qu'ils ont tourné les yeux avec confiance vers la médecine, c'est qu'ils en ont vu la réalité et qu'ils en ont reconnu la puissance par l'heureux résultat de son intervention.

5. Mais l'on va m'objecter que beaucoup de malades ont été guéris sans avoir recours au médecin : je ne nie pas cela, je crois même qu'il est très possible de se rencontrer avec la médecine sans se servir de médecin (17) ; non pas qu'on puisse discerner dans cet art ce qui est convenable de ce qui ne l'est pas, mais il peut arriver qu'on emploie les mêmes remèdes qui auraient été prescrits si on avait fait venir un médecin. Ceci est déjà une grande preuve de la réalité de l'art; si réel et si grand que ceux mêmes qui ne croient pas à son existence lui sont redevables de leur salut. De toute nécessité, les personnes malades et guéries sans avoir eu recours au médecin, savent qu'elles ont été guéries en faisant ou en évitant telle ou telle chose (18), car c'est l'abstinence ou l'abondance des boissons et de la nourriture, l'usage ou le non usage des bains, la fatigue ou le repos, le sommeil ou la veille, ou le concours (19) de toutes

ces choses qui les a guéries. De plus, quand ils étaient soulagés, il leur a fallu de toute nécessité pouvoir discerner ce qui les soulageait, comme aussi ce qui leur nuisait quand ils étaient incommodés (20). Il n'est pas à la vérité donné à tout le monde de déterminer parfaitement ce qui nuit ou ce qui soulage ; mais le malade qui sera capable de louer ou de blâmer [avec discernement] quelque chose du régime qui l'a guéri, trouvera que tout cela est de la médecine (21). Les fautes mêmes n'attestent pas moins que les succès toute la réalité de l'art : telle chose a soulagé, c'est qu'elle a été administrée à propos ; telle autre a nui, c'est qu'elle n'a pas été administrée à propos. Quand le bien et le mal ont chacun leurs limites tracées, comment cela ne constitue-t-il pas un art ? Je dis qu'il n'y a pas d'art là où il n'y a rien de bien ni rien de mal ; mais quand ces deux choses se rencontrent à la fois, il n'est pas possible que ce soit le produit de l'absence de l'art (22).

6. Toutefois, s'il n'y avait dans la médecine et entre les mains des médecins d'autre mode de traitement que l'usage des remèdes purgatifs et resserrants, mes paroles auraient très peu de poids ; mais on voit les médecins les plus renommés guérir, soit par le régime, soit par d'autres moyens tels, qu'il n'est, je ne dis pas un médecin, mais pas même un individu quelconque, si ignorant qu'il soit de la médecine, qui ose soutenir que là il n'y ait point d'art. Si donc il n'est rien d'inutile entre les mains des médecins habiles et dans la médecine elle-même, si dans la plupart des plantes et des préparations artificielles on rencontre des espèces de remèdes et des moyens de traitement, il n'est plus possible aux malades guéris sans médecins de croire raisonnablement leur guérison spontanée : car alléguer la spontanéité, c'est ne rien dire ; en effet, dans tout ce qui arrive on trouvera qu'il y a un *pourquoi* cela arrive, et que c'est dans son *pourquoi* qu'existe la chose elle-même. Ce qu'on appelle spontané n'a aucune réalité substantielle, mais seulement un nom (23). La médecine, au contraire,

consiste réellement dans le *pourquoi* et dans la prévoyance des effets (24) : aussi apparaît-elle et apparaîtra-t-elle toujours comme ayant une réalité. Voilà ce qu'on pourrait répondre à ceux qui disputent les guérisons à l'art pour les attribuer à la fortune.

7. Quant à ceux qui prétextent la mort des malades pour anéantir l'art, je me demande avec surprise sur quels arguments plausibles ils se sont appuyés pour rejeter la cause de la mort des malades, non sur leur infortune (25), mais sur la science de ceux qui exercent la médecine ; comme s'il était plus ordinaire aux médecins de prescrire de mauvais traitements, qu'aux malades de violer les ordonnances. Cependant il est beaucoup plus naturel aux malades de ne pouvoir remplir exactement les ordonnances qu'au médecin de prescrire ce qui ne convient pas. En effet, le médecin est sain de corps et d'esprit lorsqu'il entreprend un traitement; il se guide sur le présent et sur le passé qui a de l'analogie avec ce qu'il a sous les yeux, de telle sorte que les malades sont quelquefois contraints d'avouer que c'est grâce à lui qu'ils sont sauvés; tandis que les malades, ne connaissant ni la nature ni les causes de leur mal, ignorant quelles en seront les suites, et ce qui arrive dans des cas analogues (26), placés sous la dépendance des médecins, souffrant dans le présent, effrayés de l'avenir, remplis de leurs maux, vides de nourriture, désirent ce qui est plus propre à entretenir la maladie qu'à la guérir, et redoutent la mort, sans rien faire pour supporter courageusement leur mal. Eh bien, lequel est le plus probable, ou que les malades, dans de semblables dispositions, feront ce qui leur est prescrit par le médecin, ou qu'ils feront d'autres choses que celles qui auront été ordonnées, ou bien que le médecin (se trouvant dans les conditions dont j'ai parlé plus haut) ordonnera ce qui ne convient pas? n'est-il donc pas beaucoup plus vraisemblable que celui-ci prescrira un traitement convenable, et que celui-là ne pourra le suivre exactement, et qu'en le négligeant il court à la mort; et la cause de cette mort, les mauvais raisonneurs

la font retomber sur ceux qui en sont innocents pour en décharger les véritables auteurs.

8. Quelques-uns, sous prétexte que les médecins ne veulent rien entreprendre pour ceux que l'excès du mal surmonte, attaquent la médecine. Ils disent qu'elle n'entreprend que les maladies qui se guériraient d'elles-mêmes, tandis qu'elle ne touche pas à celles qui réclament de grands (27) secours. Or, dit-on, si l'art existait, il guérirait tout également; mais si ceux qui tiennent ce langage blâmaient les médecins de ne pas les traiter pour la folie quand ils raisonnent ainsi, leur blâme serait bien plus légitime que celui qu'ils élèvent; car prétendre que l'art a de la puissance dans les choses où il n'y a plus d'art possible, ou que la nature peut agir sur les choses qu'elle n'a pas engendrées, c'est ne pas s'apercevoir qu'on joint la démence à la stupidité bien plus encore qu'à l'impéritie; ce qu'il nous est donné d'obtenir à l'aide des instruments mis à notre portée par la nature ou par l'art, nous pouvons le mettre en œuvre; pour tout le reste nous ne le pouvons pas. Lors donc qu'un homme est attaqué d'un mal (28) plus fort que tous les instruments de la médecine, il ne faut point compter que la médecine puisse jamais triompher de ce mal. Sans aller plus loin, de tout ce qui sert à brûler en médecine, le feu est ce qui brûle avec le plus d'intensité; beaucoup d'autres moyens lui sont inférieurs. Or, il n'est pas encore constant que parmi les plus petits maux, les plus graves soient incurables; mais comment n'est-il pas évident que parmi les grands maux les plus graves ne sauraient être guéris (29)? Ce que le feu ne peut pas opérer, n'est-il pas manifeste que ce qu'il n'a pas détruit réclame un autre art et n'a rien à attendre de celui qui n'a que le feu pour instrument? J'applique le même raisonnement aux autres moyens dont se sert la médecine. S'ils ne (30) répondent pas aux espérances du médecin, il faut en accuser la violence du mal, mais (31) non pas l'art. Ceux donc qui blâment les médecins qui n'entreprennent rien (32) pour les

malades vaincus par l'excès du mal, les poussent à soigner aussi bien les maux incurables que ceux qui peuvent guérir. En donnant de pareils conseils, ils font l'admiration des médecins de nom, mais ils sont la risée des médecins de fait. Ceux qui sont expérimentés dans la pratique de l'art ne se soucient pas du blâme de tels insensés, ou des éloges qu'ils en reçoivent, mais ils se règlent (33) sur les hommes qui se rendent compte et de ce qui fait le succès des praticiens quand leurs cures arrivent à bonne fin, et de ce qui est cause de leurs revers lorsqu'elles échouent; et qui savent aussi, parmi les imperfections, distinguer celles qui sont imputables à l'ouvrier, de celles qui le sont à la matière mise en œuvre. Pour ce qui est des autres arts, j'en parlerai dans un autre temps et dans un autre discours. Quant aux choses qui regardent la médecine, ce qu'elles sont, comment il faut les juger, on l'a déjà appris par ce qui précède, ou on l'apprendra par ce qui suit.

9. Pour les médecins versés dans la connaissance de l'art, il y a des maladies qui ont un siége apparent, et elles sont peu nombreuses; il y en a qui ont un siége caché, et c'est le plus grand nombre. Les maladies concentrées dans l'intérieur du corps sont cachées (34); celles qui se manifestent par des efflorescences ou par des changements de couleur (35) à la peau, ou par des tumeurs (36), sont évidentes; en effet, par la vue et par le toucher, on peut reconnaître la dureté (37) ou la souplesse qu'elles présentent; on peut aussi discerner les maladies qui sont froides de celles qui sont chaudes; car les maladies sont rendues évidentes par l'absence ou par la présence de chacune de ces choses [du froid et du chaud, de la dureté ou de la souplesse]. Le traitement de toutes ces maladies doit donc toujours être exempt de fautes, non qu'il soit facile, mais parce qu'on en a déterminé les moyens; or ne les a pas déterminés qui a voulu, mais seulement ceux qui en ont été capables, et cette capacité appartient à ceux qui ne trouvent point obstacle dans leur éducation, et qui n'ont pas à se plaindre de la na-

ture. Ainsi, pour les maladies externes, l'art doit être riche en ressources; cependant dans celles qui sont moins évidentes il ne doit pas en manquer complétement; ces dernières maladies sont celles qui ont rapport aux os et aux cavités(38), et le corps n'en a pas seulement une, mais plusieurs. Deux de ces cavités reçoivent et rendent les aliments. Un plus grand nombre d'autres ne sont connues que de ceux qui en ont fait un objet d'études spéciales. Tout membre entouré de chair arrondie, appelée muscle, renferme une cavité. Toute partie qui n'est pas d'adhérence naturelle, qu'elle soit recouverte de chair ou de peau, est creuse et remplie de *pneuma* dans l'état de santé, d'*ichor* dans l'état de maladie. Les bras ont une chair semblable, les jambes en ont également, et les cuisses aussi. On démontre l'existence de ces interstices aussi bien sur les parties dépourvues de chair que sur les parties charnues. Tels sont le thorax, qui recouvre le foie; *le globe de la tête* (39), où réside l'encéphale; le dos, qui répond au poumon. Il n'est pas une seule de ces parties qui n'ait un vide, divisé par une multitude de cloisons (40) presque semblables à des vaisseaux et contenant des matières utiles ou nuisibles. Il y a d'ailleurs une infinité de vaisseaux et de nerfs qui n'étant point au milieu des chairs, mais étendus (41) le long des os, forment les ligaments des articulations. Or les articulations [sont des espaces] dans lesquels se meuvent des têtes d'os jointes ensemble; il n'en est aucune qui n'offre une apparence écumeuse (42), qui ne présente dans son intérieur des anfractuosités que l'*ichor* (synovie) rend évidentes; lorsque ces articulations sont ouvertes, l'*ichor* s'échappe avec abondance et en causant de vives douleurs. Aucune de ces parties dont je viens de parler ne peut être perçue par la vue : aussi j'appelle les maladies [qui les attaquent] des maladies cachées, et l'art les juge ainsi; il ne peut pas en triompher complétement, parce que ces parties sont cachées, mais il en triomphe autant que possible (43) ; cela est possible autant que la nature du malade se prête à être pénétrée,

et que l'investigateur apporte dans ses recherches des dispositions naturelles. Il faut en effet beaucoup plus de peine et de temps pour connaître ces maladies, que si elles étaient perçues par les yeux (44); ce qui se dérobe à la pénétration des yeux du corps n'échappe pas à la vue de l'esprit. Toutes les souffrances que le malade éprouve, parce que son mal n'est pas promptement découvert, il ne faut pas les attribuer au médecin, mais à la nature du malade ou de la maladie. En effet, comme le médecin ne peut voir de ses propres yeux le point souffrant, ni le connaître par les détails qu'on lui donne, il le cherche par le raisonnement; car celui qui est atteint d'une maladie cachée, quand il essaie de la faire connaître aux médecins, en parle plutôt par opinion que de science certaine; car s'il connaissait sa maladie il ne se mettrait pas entre les mains des médecins; en effet, la même science qui fait découvrir les causes des maladies enseigne aussi quels sont tous les traitements qui en arrêtent les progrès : ne pouvant donc tirer des paroles du malade rien de clair et de certain, il faut bien que le médecin tourne ses vues ailleurs (45); ainsi ces retards, ce n'est pas l'art qui les cause, mais la nature même du corps. Éclairé sur le mal, l'art entreprend de le traiter et s'applique à user plutôt de prudence que de témérité, de douceur que de force : et l'art, s'il est capable de découvrir le mal, sera également capable de rendre la santé au malade (46). Si le malade succombe dans une maladie connue, c'est qu'il a fait venir trop tard le médecin, ou que la rapidité du mal l'a tué. Car si la maladie et le remède marchent de front (47), la maladie ne marche pas plus vite [que le remède]; si le mal devance le remède, il gagne de vitesse sur lui; et le mal gagne de vitesse à cause du resserrement (48) des organes au milieu desquels les maladies ne se développent pas à découvert; elles s'aggravent (49) à cause de la négligence des malades; car ce n'est pas quand le mal commence, mais quand il est tout à fait formé qu'ils veulent être guéris. Aussi je regarde la puissance de l'art comme plus admirable lorsqu'il guérit quelques-

unes de ces maladies cachées, que lorsqu'il entreprend ce qu'il ne peut exécuter (50); or, rien de semblable ne se voit dans aucun des arts mécaniques inventés jusqu'ici. En effet tout art mécanique qui s'exerce avec le feu est suspendu si le feu vient à manquer; mais on le reprend aussitôt que le feu est rallumé. Il en est de même des arts qui s'exercent sur des matières faciles à retoucher : de ceux par exemple qui mettent en œuvre le bois ou le cuir, qui s'exercent par le dessin sur le fer ou sur l'airain, et de beaucoup d'autres semblables (51) : les ouvrages faits avec ou à l'aide de ces substances, bien qu'il soit facile de les retoucher, ne doivent pas être confectionnés plus vite qu'il ne convient pour l'être artistement; et si un des instruments vient à manquer, on est obligé de suspendre le travail; et bien que cette interruption ne soit pas favorable aux arts, néanmoins on la préfère.

10. Quant à la médecine, dans les empyèmes, dans les maladies du foie ou dans celles des reins (52) et dans toutes celles des cavités, ne pouvant faire d'observations directes (53) (et cela est très évident pour tous), elle appelle en aide d'autres ressources; elle interroge la clarté et la rudesse de la parole, la lenteur ou la célérité de la respiration, (54) la nature des flux qui sont habituels à chacun et qui s'échappent par telle ou telle voie; elle les étudie par l'odeur, la couleur, la ténuité, la consistance; elle pèse la valeur de ces signes qui lui font reconnaître les parties déjà lésées et deviner celles qui pourront le devenir. Quand ces signes ne se montrent pas et que la nature ne les manifeste pas d'elle-même, le médecin a trouvé des moyens de contrainte à l'aide desquels la nature innocemment violentée produit ces signes. Ainsi excitée, elle montre au médecin habile dans son art ce qu'il doit faire. Tantôt, par l'acrimonie des aliments solides et des boissons, il force la chaleur innée à dissiper au dehors une humeur phlegmatique, en sorte qu'il distingue quelqu'une des choses qu'il s'efforçait de reconnaître; tantôt, par des marches dans des chemins escarpés ou par des courses, il force la respiration de lui fournir des in-

dices certains des maladies ; enfin en provoquant la sueur il jugera la nature de la maladie (55) par celle des humeurs chaudes exhalées. Les matières excrétées par la vessie donnent plus de lumières sur les maladies que les matières excrétées par les chairs. La médecine a aussi découvert certains aliments et certaines boissons qui développant plus de chaleur que les matières dont le corps est échauffé, en déterminent la fonte et l'écoulement, ce qui n'aurait pas lieu si elles n'étaient pas soumises à l'action [de ces aliments et de ces boissons]. Toutes ces choses, qui réagissent les unes sur les autres et les unes par les autres, traversent le corps et dévoilent la maladie. Ne vous étonnez donc pas que le médecin apporte tant de lenteur à asseoir son jugement sur une maladie, tant de circonspection pour en entreprendre le traitement (56), puisqu'il n'arrive que par des voies si éloignées et si étrangères à la connaissance parfaite de la thérapeutique. Que la médecine trouve facilement en elle les moyens de porter des secours efficaces, qu'elle ait raison de refuser le traitement des maladies incurables (57), et qu'elle soigne avec un succès infaillible celles qu'elle entreprend (58), c'est ce que l'on peut voir dans ce traité, c'est ce que les médecins habiles démontrent encore mieux par des faits que par des paroles. Ne s'étudiant pas (59) à bien discourir, ils pensent en effet inspirer une confiance plus solide en parlant plutôt aux yeux qu'aux oreilles.

DU MÉDECIN.

INTRODUCTION.

Ce traité n'a été admis que fort tard dans la collection hippocratique; ni Érotien, ni Galien ne le mentionnent; Gruner (*Censura*, p. 82-4) le rejette comme apocryphe, et son origine reste pour moi fort obscure. Pierer (*Bibl. iatr.*, t. 1er, p. 42) va sans doute trop loin quand il prétend que le traité du *Médecin* a été rédigé après la division de l'art en médecine et en chirurgie, c'est-à-dire à l'époque où florissait l'école médicale d'Alexandrie, ainsi que Celse le témoigne. On peut répondre à cette assertion que la division de l'art est bien admise en fait dans *le Médecin*, mais qu'elle n'y est pas formulée en principe; que les connaissances chirurgicales dont l'auteur fait preuve ne sont pas assez éloignées de l'école hippocratique pour qu'on puisse admettre pour le traité qui nous occupe une époque comparativement aussi récente; enfin que l'ionisme est trop pur pour qu'il ait pu être imité par quelque faussaire, ainsi qu'il a été fait pour les *Lettres*.

Le titre ne répond pas au contenu de cet opuscule, qui serait mieux intitulé *du Chirurgien* que *du Médecin*, mais il faut savoir que le mot ἰατρὸς est demeuré chez les Grecs avec sa signification primitive, qui était de qualifier tous ceux qui traitaient les maladies avec ou sans le secours de la main. De même, jusqu'à l'école d'Alexandrie, le mot ἰατρική fut exclusivement employé pour désigner tout ce qui concernait l'art de guérir.

Le *Médecin* a été rédigé en faveur des commençants; il ne contient que les éléments de la science; car « les notions plus élevées exigent pour les comprendre une connaissance approfondie de la médecine, et ne sont à la portée que des individus déjà fort avancés dans cet art. » Mais l'auteur prend soin de renvoyer fréquemment à d'autres écrits où il a parlé plus amplement des matières chirurgicales : le traité qui nous reste n'est donc qu'un faible débris d'un grand travail assurément très regrettable pour l'histoire et peut-être pour la pratique de l'art. Ce fragment, que les âges ont respecté, n'en offre pas moins un grand intérêt pour les amateurs de l'antiquité.

Après avoir rappelé les qualités extérieures que doit posséder

le médecin, et s'être arrêté sur la disposition de son *Officine*, l'auteur enseigne comment il faut appliquer les bandages et faire les incisions; puis il indique les deux espèces de ventouses en usage de son temps, et explique la manière dont elles agissent; vient ensuite une description de la saignée; description assez obscure et incomplète, mais fort précieuse à cause de son ancienneté. Je signalerai encore ce qui est dit de la chirurgie des abcès, de la classification des ulcères et de leur mode de pansement. Cette chirurgie antique s'éloigne en beaucoup de points de la nôtre, néanmoins elle a consacré bien des principes et des procédés qui n'ont pas vieilli. Le traité du *Médecin* est terminé par quelques réflexions sur les plaies par armes de guerre, et sur l'importance qu'il y a à bien reconnaître les symptômes propres aux blessures faites par chaque espèce d'armes en usage.

DU MÉDECIN [a].

1. Cet écrit est la règle de conduite du médecin et lui enseigne la manière de disposer son officine. Il est de règle pour un médecin de conserver, autant que sa nature le lui permet, le teint frais et de l'embonpoint; car le vulgaire s'imagine qu'un médecin qui n'a pas ainsi une bonne apparence ne doit pas bien soigner les autres (1). Il faut qu'il soit propre sur sa personne, qu'il ait un vêtement décent (2) et des parfums suaves dont l'odeur ne soit désagréable pour personne; car cela plaît beaucoup aux malades; il doit rechercher cet esprit de modération qui ne consiste pas seulement dans le silence, mais encore dans une vie parfaitement réglée; en effet, rien ne contribue autant à la bonne réputation. Il doit joindre de belles manières à des mœurs douces; et s'il se montre tel, il passera aux yeux de tous pour un homme respectable, pour un philanthrope et pour un observateur des convenances (3). Les malades ne font aucun cas de trop d'empressement et de trop de promptitude à agir (bien que ce soit tout à fait dans leur intérêt); le médecin doit donc veiller à son autorité (4), car les mêmes offices rendus aux

[a] ΠΕΡΙ ΙΗΤΡΟΥ, DE MEDICO.

mêmes personnes, gagnent du prix en raison de leur rareté. Quant à son extérieur, le médecin doit avoir le visage grave sans dureté; autrement il paraîtrait arrogant et misanthrope. D'un autre côté, celui qui s'abandonne à un rire immodéré et à une gaîté excessive devient insupportable; aussi doit-il grandement éviter ce défaut. Que la justice accompagne le médecin dans toutes ses relations; la justice doit, en beaucoup de circonstances, lui offrir un ferme appui, car il a de nombreuses et étroites relations avec ses malades : en effet ils s'abandonnent sans réserve entre ses mains; à toute heure il est en rapport avec les femmes, les jeunes filles, en contact avec les objets les plus précieux. Au milieu de tout cela, il doit rester maître de lui-même. Tel doit être le médecin et pour l'ame et pour le corps. Quant aux préceptes qui concernent l'exercice de l'art médical, préceptes à l'aide desquels il est possible de devenir artiste, il convient de présenter d'abord dans leur ensemble ceux par lesquels le médecin devrait commencer son instruction; or, tout ce qui se fait dans l'officine est à peu près du ressort des étudiants.

2. Il faut d'abord que le médecin choisisse pour son habitation un lieu [convenable], et il le sera s'il n'y souffle aucun vent incommode, si le soleil ou une lumière vive ne s'y fait pas sentir d'une manière fâcheuse; une lumière éclatante n'est pas nuisible pour les médecins, mais il n'en est pas de même pour les malades; on doit absolument éviter la lumière éclatante, laquelle cause les maladies des yeux. Il est donc de précepte qu'il en soit ainsi, afin qu'elle ne vienne jamais frapper directement sur les yeux; car cela nuit beaucoup à ceux qui ont la vue faible, et la moindre cause suffit pour troubler les yeux faibles; telle est la manière de ménager la lumière (5). — Que les siéges soient autant que possible d'une hauteur égale (6), afin qu'ils soient commodes pour les malades. — Que le médecin ne se serve d'airain que pour ses instruments, car il me semble que c'est d'une coquetterie insupportable que de se servir d'ustensiles de ce métal.

— Qu'il donne à ceux qu'il traite de l'eau bonne à boire et pure. — Que les linges à absterger (7) soient propres et mollets ; qu'il ait pour les yeux, des compresses ; pour les blessures, des éponges (8) ; car toutes ces choses sont par elles-mêmes d'un grand secours. — Tous ses instruments doivent être appropriés à leur usage, et pour la grandeur, et pour le poids, et pour leur délicatesse. Il veillera à ce que tout ce dont il se sert soit parfaitement convenable, et particulièrement ce qui doit être en contact avec les parties malades : tels sont les bandages, les drogues, les compresses qu'on met autour des plaies et les cataplasmes (9) ; car toutes ces choses séjournent longtemps sur les parties malades. D'un autre côté, lever l'appareil, rafraîchir, nettoyer les plaies, faire des fomentations, tout cela doit être exécuté en peu de temps. Quand il s'agit de faire quelque chose, il faut considérer le plus ou le moins, car le bon emploi de ces deux choses est propice ; mais, si on les néglige, il en résulte de grands dommages.

3. Il y a en médecine une espèce particulière de bandage dont le médecin peut se servir avec utilité (10) ; car ce bandage présente deux grands avantages dont il faut savoir user, c'est de pouvoir comprimer ou serrer plus légèrement suivant qu'il est nécessaire. — C'est d'après les différentes époques de l'année qu'il faut se régler pour couvrir ou découvrir la partie malade ; cependant on doit faire en sorte de ne pas se laisser tromper par la faiblesse de la partie et de ne pas rester embarrassé sur ce que l'on doit faire (11). Il faut faire peu de cas des bandages recherchés, qui, sans avoir en eux-mêmes aucune utilité, ne sont bons que pour l'ostentation. Tout cela est insipide, sent le charlatanisme, et souvent même nuit à celui qui est en traitement ; en effet, le malade ne demande pas d'ornement, mais du soulagement.

4. Pour les opérations chirurgicales qui se font par le fer et par le feu, la vitesse et la lenteur sont également recommandables [suivant les cas], car on a besoin de l'une et de

l'autre. Toutes les fois que l'opération ne consiste que dans une seule incision, on doit faire cette incision promptement, car ceux que l'on opère ressentent de la douleur, et il faut que cette douleur dure le moins de temps possible ; c'est ce qui arrivera si l'incision est rapide ; mais quand il est nécessaire de faire plusieurs incisions, l'opération doit se pratiquer avec des temps d'arrêt, parce qu'une opération faite d'un seul coup cause une douleur vive et continue : au contraire, si on laisse des intervalles, on donne quelque relâche aux malades (12).

5. Voici ce qu'il faut dire au sujet des instruments : nous recommandons de ne pas se servir indifféremment pour toutes les parties du corps de *lancettes* (13) aiguës ou de *lancettes* larges ; car il y a telle partie dans le corps d'où le sang s'échappe si vite qu'il est difficile de l'arrêter : telles sont, par exemple, les varices (14) et certaines autres veines, sur lesquelles on ne doit pratiquer que de petites incisions, car il est alors impossible que le sang coule trop abondamment ; et il est quelquefois utile de tirer du sang de ces veines ; mais pour les autres parties où il n'y a point de danger, et où le sang n'est pas trop subtil, il faut se servir de larges lancettes. De cette manière le sang coulera ; autrement il ne sortirait point du tout ; or il est très honteux de ne point obtenir dans une opération ce que l'on veut.

6. Nous disons (15) qu'il y a deux sortes de ventouses (16) en usage ; lorsque la fluxion est rassemblée en un point fort éloigné de la superficie des chairs, il faut que la ventouse ait le col étroit, mais qu'elle ait un large ventre, qu'elle ne soit pas allongée du côté que la main saisit, et qu'elle ne soit pas pesante. Les ventouses de cette espèce attirent en droite ligne et amènent parfaitement vers la superficie des chairs les humeurs éloignées. Lorsque le mal est répandu à travers (17) les chairs, la ventouse, semblable du reste à celle qui vient d'être décrite, doit avoir le col large. Avec cette forme elle attirera de tous côtés les humeurs nuisibles au point convenable. On ne regarde (18) pas

le col d'une ventouse comme large, s'il ne peut embrasser une grande étendue de chairs; quand elle est pesante, elle affaisse les parties superficielles et attire trop puissamment des parties profondes, et de cette manière on laisse souvent subsister le mal. Donc, dans les fluxions profondes (19) et éloignées des parties superficielles, des ventouses à large col attirent beaucoup du reste des chairs; il en résulte que l'humidité attirée de ces parties s'oppose à la sortie de l'*ichor* qui vient de plus bas, en sorte que l'humeur malsaine reste, et que celle qui n'est pas nuisible est enlevée. Quant à la grandeur des ventouses, on la déterminera d'après les parties du corps sur lesquelles on veut les appliquer. Lorsqu'il est nécessaire de scarifier (20), il faut le faire profondément, car le sang doit sortir des parties sur lesquelles on opère. Autrement [si on ne veut pas extraire de sang], on ne touchera pas au rond que la ventouse a élevé, car la chair de la partie malade est trop tendue (21) [pour qu'en la touchant on n'en fasse pas sortir le sang]. On se servira de lancettes convexes qui ne soient pas trop étroites de la pointe (22), car il vient quelquefois des humeurs gluantes et épaisses, et il est à craindre qu'elles ne s'arrêtent au passage quand l'ouverture est trop petite.

7. Quant aux veines des bras, il convient de les maintenir par des ligatures. Souvent, en effet, la chair qui couvre la veine n'est pas bien unie avec elle, en sorte que la chair venant à glisser, les deux ouvertures [celle de la peau et celle de la veine] ne répondent plus l'une à l'autre, et il arrive alors que le vaisseau se gonfle sous les chairs dont il est recouvert, que le sang ne peut plus s'écouler au dehors, que, par suite, dans beaucoup de cas, il se forme du pus. Aussi une telle opération produit évidemment deux inconvénients; de la souffrance pour celui qui est opéré, et un grand discrédit pour l'opérateur (23). Le même précepte s'applique à toutes les veines. Tels sont les instruments qui doivent nécessairement trouver place dans l'officine, et que l'élève doit s'habituer à manier habilement. Tout le monde peut se servir

des instruments à arracher les dents (24) et à inciser la luette (25), car l'emploi paraît en être très simple.

8. Quant aux abcès (26) et aux ulcères (27), ce sont de graves maladies. Il faut beaucoup d'art pour reconnaître les abcès dès leur début, pour les dissoudre et pour les empêcher de se former en collection. Mais quand ils sont arrivés à ce point, on doit les faire aboutir à un endroit visible et de peu d'étendue, et amener la collection à un degré égal de maturité dans tout l'abcès. Car s'il n'est pas également mûr, il est à craindre qu'il ne crève et qu'il ne se forme un ulcère très difficile à guérir. Il faut donc rendre la matière homogène par une coction uniforme, et ne pas ouvrir l'abcès avant le temps, ni le laisser s'ouvrir spontanément. Nous avons indiqué ailleurs ce qui procure une coction égale.

9. Les ulcères semblent avoir quatre directions différentes : les uns se portent vers la profondeur des parties ; ce sont les ulcères fistuleux, et tous ceux qui, recouverts d'une cicatrice, sont creux au dedans ; les autres se montrent à la surface des chairs : ce sont les ulcères avec carnosités. Une troisième espèce s'étend en largeur : ce sont les ulcères serpigineux ; il en est une quatrième espèce, et c'est la seule dont la marche paraisse conforme à la nature (28). Tels sont les accidents qui arrivent aux chairs. Le même mode de traitement convient à tous (29). Ailleurs nous avons exposé leurs signes et la manière de les traiter. Les moyens de dissoudre tout abcès, qu'il soit plein, vide ou étendu en largeur, ont été indiqués dans d'autres ouvrages.

10. Voici ce qui en est des cataplasmes. Apportez beaucoup de soin pour les compresses quand il est besoin de les appliquer sur les parties malades. Proportionnez la compresse à l'ulcère ; appliquez le cataplasme tout autour de l'ulcère (30) ; cette manière d'employer le cataplasme est conforme aux règles de l'art et d'une très grande efficacité. La vertu des substances médicamenteuses placées autour de l'ulcère paraît être de favoriser sa guérison et de maintenir la compresse ; quant au cataplasme, il soulage les parties extérieures de

l'ulcère. Telle est la manière de se servir de ces remèdes. Quant à l'opportunité pour l'emploi de chacun, quant à la connaissance de leurs propriétés, nous devons abandonner toutes ces considérations comme exigeant [pour les comprendre] une connaissance approfondie de la médecine, et comme n'étant à la portée que des individus déjà fort avancés dans cet art.

11. A ce que nous venons de dire se rattache la chirurgie des blessures reçues à la guerre, et ce qui regarde l'extraction des traits. On a fort peu d'occasions de s'en occuper dans l'intérieur de nos villes; car, à toutes les époques, il est rare qu'il y ait au sein des villes de véritables guerres (31); mais ces accidents [les blessures par armes de guerre] arrivent souvent, continuellement même dans les expéditions contre les ennemis du dehors. Aussi celui qui veut devenir bon chirurgien doit s'enrôler et suivre les armées qui vont faire la guerre contre les ennemis : c'est ainsi qu'il deviendra très exercé dans cette branche de l'art. — Je vais indiquer sur cette matière ce qui me paraît réclamer le plus d'art : bien reconnaître les symptômes propres [aux blessures] faites par chaque espèce d'arme en usage est la partie la plus importante de l'art et en particulier de cette partie de la chirurgie. Avec ces connaissances, on ne laissera jamais, faute de connaître son mal, un blessé qui n'aurait pas d'abord été pansé convenablement (32). Celui-là seul qui se sera exercé à apprécier la valeur des symptômes le traitera suivant les règles de l'art. — Mais toutes ces choses ont été exposées dans nos autres ouvrages (33).

PRORRHÉTIQUES.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Les liens les plus intimes et les plus nombreux unissent le premier livre des *Prorrhétiques*, les *Prénotions de Cos*, et le *Pronostic*. Non-seulement les mêmes idées, mais les mêmes phrases se retrouvent textuellement, ou à de légères modifications près, dans l'un et dans l'autre traité [1]. Ils sont donc sortis, sinon de la même main, du moins et très certainement de la même école. L'examen isolé de chacun de ces opuscules, l'appréciation de leur caractère propre, l'étude comparative de leurs points de contact, de leur mode de formation, de leur valeur relative et intrinsèque, au point de vue des connaissances anciennes et de la médecine actuelle, soulèvent une foule de questions du plus haut intérêt pour l'histoire de la science aussi bien que pour la pratique de l'art.

Les limites étroites qui me sont tracées ne me permettent pas de développer avec étendue toutes ces considérations, et je les abandonnerais avec peine si je n'avais la confiance qu'elles seront présentées, bien mieux assurément que je ne saurais le faire, par M. Littré, dont les infatigables et précieuses recherches ont déjà jeté tant et de si vives lumières sur les obscurités qui enveloppent les productions de cette école fameuse, qui a occupé l'antiquité et les temps modernes de son génie et de sa gloire.

Je reviens au premier livre des *Prorrhétiques*, et je commence par recueillir la série des témoignages que les anciens nous ont laissés sur ce traité.

Deux écrits, aussi dissemblables par le fond que par la forme, portent le nom de *Prorrhétiques*. Érotien, qui les range parmi les livres de *Séméiologie*, les distingue seulement par les numéros *premier* et *second*. Tous les manuscrits, presque tous les éditeurs, et entre autres Foës [2], les ont réunis. A l'exemple de Haller, de

[1] J'ai facilité ces rapprochements en établissant, avec la plupart des éditeurs, la conférence des lieux parallèles dans les trois traités.

[2] Cf. *Præf. in Prorrh.* p. 65-66, et *Præf. in Coac.*, p. 116, éd. de Genève. — Il me semble que Gruner (*Cens.* p. 122), Ackermann (*Hist. litt. Hipp.* éd.

M. Littré, et j'aurais pu dire de Galien, j'ai séparé les deux livres des *Prorrhétiques* si singulièrement réunis, et je place le premier à côté des traités avec lesquels il a le plus d'affinité, en le désignant par le seul mot de *Prorrhétiques*, comme le fait souvent Galien.

Avant Érotien, Bacchius de Tanagre, disciple d'Hérophile, avait expliqué les mots obscurs du *Prorrhétique* comme ceux de tous les autres traités de la collection, dans un écrit en trois livres intitulé *des Dictions*; il nous reste une de ces explications que Foës avait déjà transcrite d'après un manuscrit, et que j'ai retrouvée dans le manuscrit 2254 ; je la rapporterai en son lieu : mais elle ne nous apprend rien du sentiment de Bacchius sur l'opuscule qui nous occupe.

Tous les commentateurs qui ont examiné avec quelque soin la Collection hippocratique, ont rejeté le *Prorrhétique* comme apocryphe ; et une chose très digne de remarque, c'est que ce traité est le seul sur lequel Érotien ait exercé sa critique, car il dit (page 22) : « Nous démontrerons ailleurs que cet ouvrage n'est pas « d'Hippocrate. »

Cœlius Aurélianus attribue deux fois[1] le *Prorrhétique* (*Prædictivus*) à Hippocrate. Dans la première citation, il lui reproche de n'avoir pas parlé du traitement du *phrénitis*; dans la deuxième, il prétend qu'Hippocrate, dans la 16e sentence, fait allusion à l'hydrophobie; mais Cœlius Aurélianus citait en médecin et non pas en érudit; son autorité n'a donc aucune valeur.

Lycus le Macédonien, qui florissait vers l'an 120 après Jésus-Christ, accordait une certaine importance au *Prorrhétique*; car il s'appuyait de quelques sentences de ce traité pour l'explication d'un passage du 3e livre des Épidémies[2].

Galien s'est beaucoup occupé du *Prorrhétique*, sur lequel il a fait un commentaire très instructif ; sans cesse il s'y plaint de l'obscurité, de la fausseté, de l'incohérence des sentences, de la brièveté, de l'incorrection du style, de la singularité des expressions[3]; sans cesse il reproche à l'auteur de soulever des questions

Kühn, p. 56) et Pierer (*loc. cit.* t. Ier, p. 320), n'ont pas bien saisi le sens des paroles de Foës au sujet des 2 livres des *Prorrhétiques*; c'est à tort qu'ils le font tomber en contradiction avec lui-même; Foës dit que ces deux ouvrages sont sortis de l'école hippocratique, mais qu'ils sont très certainement l'œuvre de deux auteurs différents; il regarde au contraire les *Coaques* et le premier livre des *Prorrhétiques* comme composés par le même auteur.

[1] *De morb. acut. curat.* I, 12; III, 15, éd. d'Almeloveen.

[2] Cf. Gal., C. I. *In Épid.* III, t. 4.

[3] Cf. *In Hipp. Prorrh.* C. I, textes 2, 4, 6, 15, 34. Com. II, textes 36, 38, 44, 60, 85, 88. Com. III, t. 96, 103, 105, 106, 118, 119, 120, 124, 149.

auxquelles il ne donne point de réponses; de ne pas rechercher les causes organiques des phénomènes morbides, et par suite de ne pas les apprécier à leur juste valeur; de grouper ensemble des états pathologiques tout à fait différents les uns des autres, et décrits à part dans les ouvrages légitimes d'Hippocrate; de formuler en propositions générales des faits isolés et souvent exceptionnels observés une ou deux fois par lui [1] : « Aussi, dit-il [2], celui qui accepterait comme « des vérités générales les propositions du *Prorrhétique* se trom- « perait absolument.... Il n'y a de vrai dans ce livre et dans les « *Coaques* que ce qui est emprunté aux *Aphorismes*, au *Pro-* « *nostic* et aux *Épidémies* ; tout le reste est faux. »

Galien nous apprend [3] qu'il n'a composé aucun livre, et en particulier aucun commentaire sur Hippocrate, qu'il n'en ait été instamment prié par ses amis. Il allait écrire le commentaire sur le III[e] livre des *Épidémies*, lorsqu'il entreprit celui du *Prorrhétique*, à la sollicitation de quelques personnes avec lesquelles il conférait, en se promenant, sur les *Aphorismes* et les *Épidémies*. Il nous dit ailleurs [4] qu'il n'est pas de ceux qui font leurs délices des livres obscurs; que ses amis savent très bien qu'il s'est livré à ce travail malgré lui, et que s'il a cédé à leurs instances, c'est qu'il avait à cœur de rectifier toutes les fausses interprétations qui avaient eu cours jusqu'alors sur le *Prorrhétique*.

Ailleurs [5] encore on lit : « Ce que j'ai déjà dit souvent, je le « répéterai ici. Celui qui a composé le *Prorrhétique* est bien « dans les mêmes principes que le grand Hippocrate, mais il lui est « de beaucoup inférieur. Aussi les uns ont-ils attribué ce livre à

[1] Cf. *In Hipp. Epid.* 3. Com. I, texte 4. *In Hipp. Prorrh.* Com. I, *in procem.*; t. 2, 8, 15, 28, 31; Com. II, t. 42, 74, 75, 77, 82, 83, 84, 94; C. III, t. 95, 100, 101, 106, 129, 133, 134, 141, 142, 148, 150, 156, 160, 164. M. Ermerins, médecin hollandais, a parfaitement établi ce dernier point dans une excellente dissertation intitulée : *De Hippocratis doctrina a prognostice oriunda;* Leide, 1832. Cette dissertation, où M. Littré a déjà beaucoup puisé, m'a été très utile pour tout ce qui regarde le *Prorrhétique*, le *Pronostic* et les *Coaques*.

[2] Com. II, *in Hipp. Epid.* III, *in proœmio.* Cf. aussi Com. I, t. 4, *in Epid.* III. C. II, *in Prorrh.*, t. 47, 52.

[3] Com. II, *in Hipp., in Epid.* III, *in proœm.*, Cf. aussi Com. III, *in Progn.*, t. 1.

[4] *In Hipp. Prorrh.* Comm. I, texte 15. Cf. aussi t. 33. C. II, t. 48, 49, 92, C. III, 132, 160. — C. II, *in Épid.* III, *in proœm.*

[5] *In Hipp Prorrh.* Com. II, texte 52; C. I, t. 4, 15. C. II, t. 88. Dans le traité sur le *Coma*, § 1. 3 et 4, Galien parle du *Prorrhétique* comme appartenant à Hippocrate, ce qui est ici une manière abrégée de dire l'auteur hippocratique; car dans le § 1, *init.*, il sépare positivement le *Prorrhétique* du traité des *Épidémies*, qu'il met au nombre des livres sur l'authenticité desquels on n'élève aucun doute.

« Dracon, les autres à Thessalus, tous deux fils d'Hippocrate ; « mais il me semble inutile de savoir si ce livre a été composé par « l'un d'eux ou par un autre individu, et si l'auteur mourut avant « de l'avoir publié ; ce qui importe, c'est de reconnaître si les « propositions énoncées sont d'accord avec la doctrine des livres « d'Hippocrate et avec la vérité. »

De tous ces passages il résulte : 1°. que Galien s'est beaucoup occupé de l'origine du *Prorrhétique ;* 2°. qu'il regardait ce livre comme très défectueux ; 3°. qu'il le rejetait comme apocryphe ; 4°. qu'il le croyait composé de quelques observations particulières mal faites, et plus mal coordonnées avec des fragments des *Aphorismes*, des *Épidémies*, et surtout du *Pronostic*[1], par un homme qui ne connaissait pas bien la doctrine hippocratique ; 5°. qu'il n'a signalé d'autre rapport entre les *Coaques* et le *Prorrhétique* que leur incohérence, leur désordre, leur obscurité commune.

Depuis Galien jusqu'à nos jours la double question de l'origine et des rapports du *Prorrhétique* avec les autres écrits de la collection a été perdue de vue, ou très peu avancée. En 1821, M. Houdart, dans sa thèse inaugurale (n° 196, p. 27), s'est occupé en passant de ce point de critique ; il l'a repris dans ses *Études sur Hippocrate* (2e éd., p. 271 à 292), et il admet que les *Prénotions de Cos* ont été pour Hippocrate « une véritable mine d'où il a extrait d'abondants matériaux » ; qu'elles ont donné naissance au *Pronostic* et au premier livre des *Prorrhétiques*, et qu'elles ont aussi servi à la composition des *Aphorismes* : l'auteur s'arrête principalement sur les rapports des *Coaques* avec le *Pronostic*, et il établit entre eux un long parallèle.

Quelque temps après M. Houdart, M. Ermerins, qui ne connaissait pas le travail du médecin français, s'empara du même sujet, sur lequel il a fait une dissertation du premier mérite. Ce judicieux critique s'éloigne absolument et avec une grande apparence de raison des opinions de Galien partagées par M. Houdart sur le *Prorrhétique*.

La manière dont la médecine est envisagée dans cet écrit, l'obscurité de la pensée, l'incorrection du style, le désordre de la rédaction, les incertitudes de l'auteur, l'addition du nom du malade à beaucoup de propositions[2], et souvent, par suite, le peu d'étendue et de généralité des énonciations pronostiques, me portent à croire avec M. Ermerins et M. Littré, qui a adopté toutes ses conclusions,

[1] Voir la note 2, p. 33.

[2] Ce qu'on ne retrouve que dans les *Épidémies*, suivant Galien, C. I, *in Prorrh*, texte 8. Ailleurs, C. I, texte 13, il dit que le nom du malade n'est qu'un commémoratif.

que le *Prorrhétique* est un recueil de notes cliniques, que ce recueil est fort ancien, qu'il a été composé à une époque où la science et l'art médical étaient encore dans l'enfance, qu'il est antérieur aux *Prénotions de Cos*, aux autres écrits de la collection, et en particulier au *Pronostic*, avec lequel il n'a que des rapports très éloignés, aussi bien pour les faits de détail que pour les principes généraux; qu'il n'a donc pu être tiré de ce traité, car on ne saurait admettre avec Galien, qu'un ouvrage aussi parfait qu'est le *Pronostic* ait pu donner naissance à un écrit aussi défectueux qu'est le *Prorrhétique*.

Trouver dans cet opuscule un enchaînement d'idées, un plan, un système, y tracer des divisions bien nettes, en faire une analyse méthodique, me semble une chose tout à fait impossible; je l'ai essayée plusieurs fois sans pouvoir y parvenir; j'y renonce, persuadé que cette analyse n'apprendrait rien au lecteur, fût elle aussi longue que le *Prorrhétique* lui-même. Je me contente donc de grouper ensemble les sentences qui ont entre elles le plus d'analogie et de faire suivre ce tableau de quelques réflexions générales sur le caractère de cet écrit :

Signes qui annoncent le *phrénitis*, sent. 1, 3, 4, 6, 15, 27, 34.

Valeur des signes qui apparaissent dans le *phrénitis :* sent. 2, 12, 13, 28, 31.

Particularités dans le *phrénitis :* sent. 5, 9.

Signes qui annoncent le *délire :* sent. 17, 18, 20, 22, 32, 36, 37, 38, 80, 117, 118, 120.

Valeur des signes qui apparaissent dans le *délire :* sent. 14, 73.

Du *délire* dans certains cas particuliers : sent. 8, 19, 26, 123, 124.

De l'*hémorragie* considérée comme signe spécial dans certains états morbides : sent. 125, 126 128, 141, 145, 148, 152.

Valeur des signes qui apparaissent pendant ou après l'*hémorragie:* sent. 127, 129, 134, 151.

Signes qui présagent ou qui produisent une *hémorragie;* sent. 130, 132, 135, 136, 137, 139, 140, 142, 143, 144, 146, 147, 149.

Particularités relatives à l'*hémorragie :* sent. 131, 133, 138, 150.

Des *parotides* considérées comme signes : sent. 158, 160.

De la valeur des signes dans les *parotides :* sent. 153.

Des signes qui présagent et des phénomènes qui font naître les *parotides :* sent. 111, 154, 155, 156, 157, 159, 161, 162, 164, 165, 166, 168, 169.

Particularités dans les *parotides* : sent. 163, 170.

Des signes fournis, dans des cas isolés :

— Par la *voix* et la *respiration :* sent. 23, 24, 25, 45, 47, 54, 55, 87, 91, 96;

— Par les *sueurs* : sent. 39, 42, 58, 66 ;
— Par les *selles* : sent. 41, 50, 53, 78, 81, 98, 99, 108, 111, 116, 117;
— Par les *yeux* : sent. 46, 69, 71, 81, 84, 124 ;
— Par le *visage* : sent. 49 ;
— Par les *urines* : sent. 29, 51, 53, 59, 108, 110 ;
— Par les *vomissements* : sent. 60, 62, 71, 76, 79 ;
— Par le *frisson* : sent. 64, 65, 66, 67, 75, 89, 107 ;
— Par le *pharynx* : sent. 86, 104.

Il faut ajouter à cette liste un certain nombre de sentences sur des sujets indépendants les uns des autres et disséminées irrégulièrement dans le cours de l'opuscule.

Cet arrangement prouve une ignorance absolue des règles de nosologie générale et de nosologie spéciale.

L'auteur ne voit chez les malades que des symptômes, ou plutôt des phénomènes [1] qu'il ne rattache à aucune lésion organique ou fonctionnelle, et ces symptômes, tantôt il les isole pour en rechercher la valeur pronostique, pour les réduire en *signes;* tantôt, les faisant entrer dans vingt combinaisons différentes, il forme des groupes naturels ou arbitraires, qui ne reçoivent jamais de noms spéciaux, qui ne constituent jamais des états pathologiques distincts, des maladies déterminées; mais dans lesquels il étudie la valeur séméiologique de certains phénomènes accessoires ou essentiels : il considère tour à tour une véritable maladie comme un *signe,* et un *signe,* comme une véritable maladie; ici, un symptôme, ou seulement un phénomène étant donné, il en étudie la valeur absolue ou relative; là, un ensemble de symptômes étant admis, il recherche quels *signes* surviennent et ce qu'ils présagent, mais cela sans ordre, sans méthode, passant incessamment et sans transition du malade à la maladie, et de la maladie au malade. Pour lui donc toute la médecine se réduit à l'étude des *signes* ou au *pronostic* proprement dit; quant à l'influence de ce *pronostic* sur le traitement, il n'en est question qu'une seule fois, c'est à la 71e sentence. Le diagnostic est aussi complétement oublié que la thérapeutique. Il ne pouvait en être autrement; car l'idée du diagnostic n'a pu naître qu'avec celle de distinguer les maladies les unes des autres, distinction dont

[1] Il est bon de rappeler ici qu'en pathologie, le *phénomène* est l'acte apparent, le changement visible qui s'opère dans le corps sain ou malade; que le *symptôme* est le phénomène lié à la maladie, et rattaché à quelque état morbide des fonctions ou des organes ; que le *signe* est le symptôme interprété, le symptôme dont le médecin scrute la valeur pronostique, pour asseoir son jugement sur la marche, sur le traitement et sur l'issue de la maladie. (Cf. Chomel, *Path. génér.*, 3e éd.; p. 101-109. — Piorry, *Pathol. iatrique*, p. 331-332.)

les médecins de cette époque n'avaient pas encore compris la nécessité et l'importance.

Le seul mérite du *Prorrhétique*, c'est d'être une production originale, de nous montrer comment les anciens médecins concevaient l'observation des malades, comment ils envisageaient la pathologie, enfin de nous conserver quelques-unes des notes cliniques recueillies par un membre de la famille des Asclépiades [1], notes qui n'ont sans doute jamais été rédigées, et qui nous sont parvenues singulièrement altérées par le temps, par les copistes [2], et aussi par les commentateurs, comme le remarque Galien [3]. C'est à ces titres seulement et à cause de ses rapports avec les *Prénotions de Cos* et le *Pronostic* que je l'ai fait figurer dans ce volume.

PRORRHÉTIQUES, LIVRE Ier [a].

1. CEUX qui, dans les premiers jours d'une maladie, tombent dans le *coma* (1), avec douleur à la tête, aux lombes, aux hypocondres, au cou, et avec insomnie, sont-ils (2) *phrénétiques?* Dans ce cas, un flux de sang par le nez, c'est pernicieux, surtout au quatrième jour. (*Coaq.* 179.)

2. Un flux diarrhéique (3) très rouge, c'est mauvais dans toutes les maladies, mais principalement dans celles qui viennent d'être indiquées. (*Coaq.* 179.)

3. La langue rugueuse (4) et très sèche est un symptôme de *phrénitis* (5). (*Coaq.* 234.)

4. Dans les insomnies avec trouble, les urines décolorées,

[1] Grimm (t. II de sa traduction allemande d'Hippocrate, p. 568), et après lui beaucoup de critiques, ont pensé que ces notes pourraient bien n'être autre chose que le relevé même des tables votives, placées dans le temple d'Esculape, et qui relataient brièvement l'espèce de maladie, son traitement formulé par les prêtres, et son issue; mais si on consulte les inscriptions qui nous sont restées, et qui ont été rapportées par D. Leclere, Meibom, Mercuriali, et surtout par Hundertmark (*Artis medicæ, per ægrotorum apud veteres, in vias publicas et templa expositionem incrementa.* Lipsiæ, in-4°, 1739), on ne trouvera aucune analogie entre les sentences du *Prorrhétique* et ces consultations sacerdotales.

[2] *In Prorrh.* Gal. Com. II, texte 92; Com. III, texte 106, 107,

[3] *In Prorrh.* Com. I, t. 4. C. II, t. 53, 82, 111, 115.

[a] ΠΡΟΡΡΗΤΙΚΟΝ, *seu* ΠΡΟΡΡΗΤΙΚΟΣ ΛΟΓΟΣ, *ά*. PRORRHETICORUM, *seu* PRÆDICTIONUM LIBER PRIMUS. — PRÉDICTIONS ou PRORRHÉTIQUES livre premier.

présentant un énéorème noir, en même temps qu'il y a des sueurs [autour de la tête], annoncent le *phrénitis.* (*Coaq.* 582 *in fine.*)

5. Les rêves, chez les *phrénétiques*, sont évidents (6). (*Coaq.* 90.)

6. De fréquents, mais inutiles efforts pour cracher (7), s'il s'y joint quelque autre signe, annoncent le *phrénitis.* (*Coaq.* 244.)

7. Un grand feu persistant dans l'hypocondre, quand la fièvre s'est refroidie à l'extérieur (8), c'est mauvais, surtout avec de la sueur. (*Coaq.* 115.)

8. Le délire qui survient chez les malades déjà fort affaiblis (9), est très mauvais, ainsi qu'il arriva chez Thrasynon. (*Coaq.* 100.)

9. Les violents *phrénitis* aboutissent à des tremblements. (*Coaq.* 97.)

10. Dans les céphalalgies, les vomissements érugineux, l'insomnie avec surdité, sont bientôt suivis d'un délire violent. (*Coaq.* 169.)

11. Dans les maladies aiguës, quand le pharynx est douloureux sans tuméfaction, qu'il y a de la suffocation, et que le malade ne peut facilement ni ouvrir ni fermer la bouche, c'est un signe de délire; à la suite de ce délire les malades deviennent *phrénétiques*, et sont dans un état pernicieux (10). (*Coaq.* 275.)

12. Chez les *phrénétiques*, être calme au début, puis s'agiter fréquemment, c'est mauvais; le ptyalisme, c'est également mauvais. (*Coaq.* 92)

13. Chez les *phrénétiques*, des selles blanches, c'est mauvais, comme il arriva chez Archécratès. Dans ce cas, survient-il de l'assoupissement? Du frisson dans ces circonstances, c'est très mauvais. (*Coaq.* 91.)

14. Chez ceux qui sont pris d'un transport mélancolique (11), quand il survient des tremblements, c'est [un signe] de mauvais caractère (*Coaq.* 93.)

15. Ceux qui, après un transport violent [suivi d'une

rémission], sont repris d'une fièvre ardente avec sueurs, deviennent *phrénétiques* (12). (*Coaq.* 95.)

16. Les *phrénétiques* boivent peu, s'émeuvent du bruit et ont des tremblements (13). (*Coaq.* 96.)

17. A la suite d'un vomissement avec anxiété, la voix retentissante, les yeux pulvérulents, sont des signes de *manie.* Tel fut le cas de la femme d'Hermodzyge; ayant été prise d'une *manie* violente, elle devint aphone et mourut. (*Coaq.* 561.)

18. Dans le *causus*, s'il survient des tintements d'oreilles avec obscurcissement de la vue, et s'il existe un sentiment de pesanteur dans les narines, les malades sont pris d'un transport mélancolique. (*Coaq.* 131, 194.)

19. Le délire avec voix retentissante, le tremblement avec spasmes de la langue, le tremblement de la voix, présagent un violent transport (14). Dans ce cas la rigidité [de la peau], c'est pernicieux. (*Coaq.* 99.)

20. Le tremblement de la langue indique l'égarement de l'intelligence. (*Coaq.* 253.)

21. Sur des selles bilieuses sans mélange, une efflorescence écumeuse, c'est mauvais, surtout chez un malade qui a eu préalablement de la douleur aux lombes et du délire. (*Coaq.* 607.)

22. Dans ce cas, des douleurs de côté que le malade ne ressent pas continuellement (15) présagent du délire. (*Coaq.* 607 *in fine.*)

23. L'aphonie avec le hoquet, c'est très mauvais.

24. L'aphonie avec résolution des forces, c'est très mauvais. (*Coaq.* 245.)

25. Dans l'aphonie, la respiration apparente (16), comme chez les individus qui suffoquent, c'est funeste. Cela présage-t-il le délire? (*Coaq.* 252.)

26. Le délire furieux qui s'exaspère pour un peu de temps, est un délire *férin* (17). (*Coaq.* 85, 155 et 246.)

27. Chez un individu qui n'est pas sans fièvre et qui sue aux parties supérieures, l'agitation avec refroidissement est

un signe de *phrénitis*, comme chez Aristagore; quelquefois même elle est pernicieuse. (*Coaq.* 2, 69.)

28. Chez les *phrénétiques*, les changements fréquents [dans les symptômes] annoncent des spasmes. (*Coaq.* 92 et 101.)

29. Rendre son urine sans en être averti, c'est pernicieux. Dans ce cas l'urine est-elle semblable à celle dont on a agité le sédiment? (*Coaq.* 596.)

30. Ceux dont tout le corps palpite ne meurent-ils pas aphones (18)? (*Coaq.* 347.)

31. Chez les *phrénétiques* le ptyalisme avec refroidissement annonce un vomissement de matières noires. (*Coaq.* 102.)

32. La surdité et des urines sans sédiment, très rouges, avec un énéorème, annoncent le délire; dans ce cas être pris d'ictère, c'est mauvais. C'est encore mauvais que l'hébétude (19) se surajoute à l'ictère. Il arrive que ces malades perdent la parole, mais conservent la sensibilité : je pense même que chez ces individus le ventre se relâche beaucoup; c'est ce qui arriva à Hermippe, et il mourut. (*Coaq.* 198.)

33. La surdité, dans les maladies aiguës et pleines d'agitation, c'est mauvais. (*Coaq.* 190.)

34. Les délires obscurs avec tremblement [des mains] et carphologie, sont tout à fait *phrénétiques*, comme chez Didymarque, à Cos. (*Coaq.* 76.)

35. A la suite d'un frisson, les malades qui sont pris d'engourdissement n'ont plus l'esprit présent. (*Coaq.* 14.)

36. Les douleurs à l'ombilic avec battements ont quelque chose qui annonce l'égarement de l'esprit; mais vers la crise une grande quantité de *phlegme* s'échappe avec effort (20). Dans ce cas les douleurs aux mollets présagent le désordre de l'intelligence. (*Coaq.* 300.)

37. S'il se forme un énéorème dans l'urine, après la disparition de douleurs à la cuisse, c'est un signe de délire; il en est de même des bourdonnements d'oreilles (21).

37 *bis* (22). Dans le cas de fièvre, s'il survient des per-

turbations abdominales avec flux cholériforme, du *coma* et de l'engourdissement, les malades n'ont plus l'esprit présent.

38. Dans le cas de diarrhée liquide, de lassitudes pénibles, de céphalalgie, de propos confus et inarticulés, de soif, d'insomnie, de prostration, il faut s'attendre à du transport. (*Coaq.* 175 et 642.)

39. Suer, surtout à la tête, dans les maladies aiguës, avoir de l'agitation, c'est mauvais, mais principalement quand les urines sont noires; si à tout cela se surajoute le trouble de la respiration (23), c'est mauvais. (*Coaq.* 49.)

40. Une prostration extraordinaire, semblable à celle qui succède à une déplétion, quand cette déplétion n'a pas eu lieu, c'est mauvais. (*Coaq.* 54.)

41. Quand le ventre est resserré, mais laisse échapper par la force des remèdes (24) des matières petites et noires comme des crottes de chèvre (25), s'il survient une hémorragie nasale [abondante], c'est mauvais. (*Coaq.* 603.)

42. Quand les malades en proie à des douleurs lombaires opiniâtres, accompagnées de chaleur brûlante et d'anxiété, ont de petites sueurs générales, c'est mauvais. Survient-il chez eux des tremblements, et la voix est-elle [tremblante] comme dans le frisson ? (*Coaq.* 323.)

43. Quand les extrémités passent rapidement par des états opposés, c'est mauvais; quand il en est de même de la soif, c'est funeste. (*Coaq.* 50.)

44. Une réponse brutale faite par un homme [habituellement] poli, c'est mauvais. (*Coaq.* 51.)

45. Chez ceux dont la voix est aiguë les hypocondres sont tirés en dedans (26). (*Coaq.* 51.)

46. L'obscurcissement de la vue, c'est suspect; l'œil fixe (27) et caligineux, c'est mauvais. (*Coaq.* 225.)

47. La voix aiguë et retentissante (28), c'est funeste. (*Coaq.* 257.)

48. Grincer des dents, c'est pernicieux quand on n'y est pas habitué dans l'état de santé; dans ce cas, de la suffocation, c'est tout à fait mauvais. (*Coaq.* 235.)

49. Un visage bien coloré et l'air sombre, c'est mauvais. (*Coaq.* 213.)

50. Les selles qui finissent par devenir écumeuses et sans mélange annoncent un paroxysme. (*Coaq.* 613 *initio.*)

51. Dans les maladies aiguës, à la suite d'un refroidissement, la rétention des urines est très mauvaise. (*Coaq.* 5.)

52. Les symptômes pernicieux s'améliorant sans signes (9) présagent la mort. (*Coaq.* 48.)

53. Dans les maladies bilieuses aiguës, des excréments très blancs, écumeux, teints de bile à l'extérieur, c'est mauvais; des urines analogues, c'est également mauvais. Dans ce cas le foie est-il douloureux? (*Coaq.* 602 *initio,* 606 et 607 *initio.*)

54. Dans les fièvres, l'aphonie qui survient d'une manière convulsive et qui aboutit à une *extase* muette, c'est pernicieux. (*Coaq.* 65, 248.)

55. L'aphonie causée par un excès de souffrances présage une mort douloureuse (30). (*Coaq.* 249.)

56. Les fièvres produites par des douleurs aux hypocondres sont de mauvaise nature (31). (*Coaq.* 31.)

57. Quand la soif disparaît contre toute raison (32) dans les maladies aiguës, c'est mauvais. (*Coaq.* 58.)

58. Une sueur abondante survenant dans les fièvres aiguës, c'est suspect. (*Coaq.* 574.)

59. Les urines douloureuses (33), les efflorescences très rouges ou érugineuses sur des urines rendues avec peine, les urines rendues en petite quantité et goutte à goutte, sont funestes. (*Coaq.* 579 *initio*, 600.)

60. Les vomissements de matières diversement colorées, sont également mauvais, surtout s'ils se réitèrent à de courts intervalles. (*Coaq.* 556 *in medio.*)

61. Toutes les fois que dans les jours critiques il y a du refroidissement avec agitation, sans sueurs, c'est mauvais; si à la suite il survient du frisson, c'est également mauvais. (*Coaq.* 38.)

62. Les vomissements sans mélange, accompagnés de nausées, sont funestes. (*Coaq.* 39, 556 *in medio.*)

63. Le *carus* (34) est-il toujours mauvais? (*Coaq.* 178.)

64, La perte de connaissance avec du frisson, c'est mauvais; la perte de la mémoire, c'est également mauvais. (*Coaq.* 6.)

65. A la suite d'un frisson, un refroidissement qui n'est pas suivi du retour de la chaleur est mauvais.

66. Ceux qui, après un refroidissement, ont des sueurs et un retour de la chaleur fébrile, sont dans un mauvais état (35); et s'il survient une douleur brûlante aux côtés, puis du frisson, c'est mauvais. (*Coaq.* 10 et 52.)

67. Les frissons avec chaleur brûlante (36) ont quelque chose de pernicieux : dans ce cas l'ardeur du visage avec sueur, c'est mauvais; s'il survient un refroidissement des parties postérieures, il provoque des spasmes. (*Coaq.* 7.)

68. Avoir de petites sueurs générales, rester sans sommeil, être repris de la chaleur fébrile, c'est mauvais. (*Coaq.* 41.)

69. La déviation des yeux par suite de métastase d'une douleur lombaire vers les parties supérieures, c'est mauvais. (*Coaq.* 314.)

70. Une douleur fixée à la poitrine avec engourdissement, c'est mauvais; s'il survient de la fièvre, si les malades sont brûlants, ils meurent promptement. (*Coaq.* 315.)

71. Ceux qui vomissent en abondance des matières noires, qui ont du dégoût, du délire, qui ressentent de petites douleurs au pubis, dont l'œil est tantôt farouche et tantôt fermé, ne les purgez pas, car c'est mortel. Ne purgez pas non plus ceux qui sont un peu enflés, qui éprouvent des vertiges ténébreux, qui tombent en défaillance au moindre mouvement, qui ont du dégoût, qui sont décolorés, ni ceux qui ont la fièvre, si elle est accompagnée de *coma* et de prostration (37).

72. Une douleur du cardia avec tension de l'hypocondre et céphalalgie est un signe de mauvais caractère, et amène

quelque gêne dans la respiration. Ceux qui sont dans ce cas ne meurent-ils pas subitement comme il arriva à Dysôde, dont l'urine était très fermentée (38) et la figure très rouge?

73. Une douleur du cou, c'est mauvais dans toute fièvre; c'est très mauvais chez ceux qui sont menacés de *manie.* (*Coaq.* 273.)

74. Les fièvres accompagnées de *coma,* de lassitude, d'obscurcissement de la vue, d'insomnie et de petites sueurs générales, sont des fièvres de mauvais caractère. (*Coaq.* 35.)

75. Les frissons réitérés, partant du dos, changeant rapidement de place et insupportables, présagent une rétention d'urine douloureuse. (*Coaq.* 8 et 46.)

76. Les malades qui éprouvent de l'anxiété sans vomissement et qui ont des paroxysmes sont dans un mauvais état. (*Coaq.* 557.)

77. Le refroidissement avec rigidité [des parties extérieures] est un signe pernicieux. (*Coaq.* 3.)

78. Rendre des matières ténues qui ne donnent aucune sensation mordicante (39), bien que l'esprit soit présent, comme il arrive à un individu affecté de maladie du foie, c'est mauvais. (*Coaq.* 631 *in fine.*)

79. De petits vomissements bilieux, c'est mauvais, surtout s'il s'y joint de l'insomnie. Dans ce cas, une épistaxis qui se fait goutte à goutte, c'est pernicieux. (*Coaq.* 558.)

80. Quand les évacuations blanches qui suivent l'accouchement se suppriment, avec fièvre, et qu'il survient de la surdité et une douleur aiguë au côté, les femmes sont prises d'un transport pernicieux. (*Coaq.* 525.)

81. Dans les *causus* accompagnés d'un léger refroidissement à la superficie du corps, de selles séroso-bilieuses fréquentes, et la déviation des yeux, c'est mauvais signe, surtout si les malades tombent dans le *catoché.* (*Coaq.* 134.)

82. Les *apoplexies* soudaines, quand elles sont accompagnées d'une fièvre faible, deviennent pernicieuses, comme il arriva au fils de Numénius. (*Coaq.* 480.)

83. Dans le cas de métastase de douleurs lombaires sur le cardia, avec fièvre, frissons, vomissements de matières aqueuses, ténues, abondantes, avec délire et aphonie, les malades meurent en vomissant des matières noires. (*Coaq*. 316.)

84. L'occlusion des yeux dans les maladies aiguës, c'est mauvais.

85. Chez les individus qui ont des nausées sans vomissement, des douleurs aux lombes, s'ils sont pris d'un délire farouche, ne doit-on pas s'attendre à des selles noires? (*Coaq*. 319.)

86. Des douleurs au pharynx sans tuméfaction, avec agitation et suffocation, c'est très pernicieux. (*Coaq*. 265.)

87. Chez ceux dont la respiration est élevée, la voix étouffée, et dont la vertèbre [axis] se luxe, la respiration, aux approches de la mort, devient semblable à celle de quelqu'un qui est étranglé. (*Coaq*. 266.)

88. Ceux qui ont de la céphalalgie, avec *catoché*, du délire, dont le ventre est resserré, dont l'œil est farouche et le visage fortement coloré, sont pris d'opisthotonos. (*Coaq*. 162.)

89. Dans le cas de distorsion des yeux avec fièvre et sentiment de lassitude (40), le frisson est pernicieux. Tomber alors dans un état comateux, c'est mauvais. (*Coaq*. 221.)

90. Dans les fièvres, les douleurs qui se portent à l'hypocondre, avec perte de la voix, et qui ne (41) se dissipent pas par la sueur, sont de mauvais caractère. Dans de telles circonstances, si les douleurs se portent sur les hanches avec une fièvre ardente, et si le ventre se lâche subitement et copieusement, c'est pernicieux. (*Coaq*. 297 et 299.)

91. Chez ceux qui, après la crise, perdent la parole, en même temps qu'ils ont de la fièvre, meurent dans les tremblements et dans un état comateux (42). (*Coaq*. 247.)

92. Chez les individus pris d'une ardeur vive, d'hébétude, de *catoché*, chez lesquels l'état des hypocondres est très variable, dont le ventre est tuméfié, qui ont de l'aversion pour les aliments et de petites sueurs générales, le trouble de la

respiration et l'émission d'un liquide semblable à de la semence, présagent-ils le hoquet? et les évacuations alvines deviennent-elles bilieuses et écumeuses? Dans ce cas l'émission d'un liquide écumeux soulage : chez ces malades il y a des perturbations d'entrailles. (*Coaq.* 186.)

93. Chez ceux qui sont pris de *coma*, quand il y a des déjections écumeuses, le paroxysme fébrile est très aigu (43). (*Coaq.* 646.)

94. Si l'aphonie vient compliquer la céphalalgie chez les malades ayant de la fièvre avec sueur et lâchant tout sous eux, et si le mal présente des rémissions suivies bientôt d'exacerbations, la maladie devient chronique; dans ce cas, le retour du frisson n'est pas funeste (44). (*Coaq.* 253.)

95. Chez ceux dont les mains tremblent, qui ont de la céphalalgie, de la douleur au cou, une surdité légère, qui rendent des urines noirâtres, épaisses (45), attendez-vous à des vomissements noirs : cet état est pernicieux. (*Coaq.* 176.)

96. L'aphonie avec résolution des forces et *catoché* est pernicieuse. (*Coaq.* 245 et 250.)

97. Quand une douleur de côté, survenue à la suite d'une expectoration bilieuse, disparaît sans cause légitime, les malades tombent dans le transport. (*Coaq.* 418.)

98. Dans le cas de douleur au cou avec assoupissement et sueur, si le ventre, s'étant météorisé, se relâche par la force des remèdes et rend des selles liquides, mais conserve des matières non bilieuses, ces matières, durcies, agglomérées et retenues (46), rendront la maladie plus longue. Des selles non bilieuses sont-elles plus favorables et soulageront-elles le gonflement produit par les vents?

99. La tension générale du ventre qui, par la force des remèdes, expulse des selles liquides, et qui bientôt se tuméfie, indique une sorte d'état spasmodique, comme il arriva au fils d'Aspasius : dans ce cas avoir du frisson, c'est pernicieux. Ce malade, ayant été pris plus tard de spasme et

d'enflure, resta souffrant très longtemps : il lui survint à la bouche une putridité verdâtre. (*Coaq.* 617 *in fine.*)

100. Les douleurs chroniques des lombes et de l'intestin grêle (47), qui remontent vers l'hypocondre comme en parcourant des sinuosités et qui s'accompagnent de dégoût et de fièvre, si elles se compliquent d'une céphalalgie intense, tuent rapidement et dans un état convulsif. (*Coaq.* 317.

101. Avoir des frissons avec une sorte de paroxysme, surtout la nuit, de l'insomnie, ou pendant le sommeil un délire loquace, et parfois lâcher son urine sous soi, aboutit à des spasmes avec *coma.* (*Coaq.* 20.)

102. Ceux qui dès le début ont de petites sueurs générales avec des urines épaisses, qui sont brûlants et qui se refroidissent sans crise pour redevenir brûlants et tomber dans un état soporeux, comateux et convulsif, sont dans un état pernicieux. (*Coaq.* 180.)

103. Chez les femmes près d'accoucher, la céphalalgie avec *carus* et sentiment de pesanteur est suspecte; peut-être même sont-elles exposées à tomber dans un état spasmodique. (*Coaq.* 517, 534.)

104. Les douleurs suffocantes au pharynx (48), quand il n'est pas tuméfié, ont quelque chose de spasmodique, surtout si elles partent de la tête, comme il arriva à la cousine de Thrasynon. (*Coaq.* 262.)

105. Les tremblements spasmodiques survenus pendant la sueur sont sujets aux récidives. La crise arrive chez ces malades lorsqu'ils sont repris de frissons, et les frissons reviennent lorsqu'ils sont provoqués par une ardeur très vive dans le bas-ventre. (*Coaq.* 348.)

106. Une douleur des lombes, si le malade est pris de céphalalgie ou de cardialgie, ou de violents efforts d'expectoration, a quelque chose de spasmodique (49). (*Coaq.* 320.)

107. Le frisson, au moment de la crise, est redoutable. (*Coaq.* 321.)

108. Des selles un peu livides, avec perturbation d'en-

trailles, des urines ténues et aqueuses, sont suspectes. (*Coaq.* 631 *initio.*)

109. Le pharynx qui s'est irrité en peu de temps, des borborygmes avec d'inutiles envies d'aller à la selle, de la douleur au front, des mouvements pour palper, des lassitudes, un sentiment de douleur au simple contact des couvertures et des vêtements, sont autant de signes fâcheux quand ils prennent de l'intensité. Dans ce cas un long sommeil est un indice de spasme, aussi bien que la douleur gravative du front et la dysurie. (*Coaq.* 267.)

110. L'urine se supprime chez ceux qui ont des frissons et qui à la suite sont pris de spasmes (50); c'est ce qui arriva à cette femme qui, après un frisson, eut de petites sueurs générales. (*Coaq.* 29.)

111. Les évacuations (51) qui finissent par devenir sans mélange sont un signe d'exacerbation chez tous les malades, mais surtout chez ceux dont il vient d'être parlé [sentence 110]; à la suite de ces évacuations, il s'élève des parotides. (*Coaq.* 613 *initio.*)

112. Le réveil avec trouble et avec l'air hagard présage des spasmes, surtout s'il y a de la sueur. (*Coaq.* 83 *initio.*)

113. Il en est de même du refroidissement qui, partant du cou et du dos, semble [se répandre] sur tout le corps. Dans ce cas, des urines écumeuses (52), l'obscurcissement de la vue, avec défaillance, annoncent l'apparition prochaine d'un spasme. (*Coaq.* 83, 263.)

114. Les douleurs du coude, jointes à celles du cou, présagent des spasmes lesquels commencent à la face (à la tête); il se produit des râles dans le pharynx, et les malades salivent abondamment. Dans ce cas, les sueurs pendant le sommeil sont favorables; est-il avantageux pour le grand nombre d'être soulagés par la sueur? Chez ces malades les douleurs qui descendent aux parties inférieures sont faciles à supporter. (*Coaq.* 270 et 271.)

115. Ceux qui dans les fièvres ont de petites sueurs gé-

nérales avec céphalalgie et constipation, sont menacés de spasmes. (*Coaq.* 154, 177.)

116. Des selles humides un peu friables (53), quand il y a du refroidissement à l'extérieur, mais qu'il n'y a pas absence de chaleur interne, sont suspectes; dans ce cas, des frissons qui suppriment les urines et les selles sont douloureux. En pareille circonstance, l'état comateux annonce-t-il quelque chose de convulsif? Je n'en serais pas étonné. (*Coaq.* 610.)

117. Dans les maladies aiguës, les tiraillements comme pour vomir sont suspects, les déjections blanches sont également fâcheuses. S'il survient à la suite des selles sans viscosité, elles produisent un transport qui s'accompagne d'une chaleur brûlante. Les malades tombent ensuite dans le *coma* et la stupeur, ce qui prolonge encore la maladie. Ces malades ont-ils, aux approches de la crise, de la sécheresse [à la gorge] et de la dyspnée?

118. Les douleurs des lombes, se transportant au cou et à la tête, produisent une sorte de résolution paraplégique et un délire spasmodique; de tels accidents sont-ils dissipés par un spasme? A la suite les malades présentent des symptômes divers et restent toujours dans le même état (54). (*Coaq.* 313.)

119. Dans les affections hystériques sans fièvre, les spasmes cèdent aisément, ainsi qu'il arriva chez Dorcas. (*Coaq.* 349, 554.)

120. La rétention des urines, surtout quand elle s'accompagne de céphalalgie, a quelque chose de spasmodique. Dans ce cas, la résolution des forces avec un état soporeux est fâcheuse, mais non pernicieuse. Cet état de choses ne présage-t-il pas le délire? (*Coaq.* 588.)

121. Les spasmes sont-ils provoqués par la division des os des tempes, ou parceque le coup a été porté pendant l'ivresse, ou parceque le blessé a perdu tout d'abord beaucoup de sang, quand il survient des spasmes dans ces circonstances? (*Coaq.* 188 *in fine*, 498.)

122. (55) Chez un fébricitant, quand il y a une expectoration abondante au milieu d'une sueur [non critique], c'est

favorable. Dans ce cas, le ventre ne se lâchera-t-il pas pendant quelques jours? Je le crois : dans ce cas aussi se formera-t-il un dépôt dans une articulation? (*Coaq.* 350.)

123. Le délire qui s'exaspère pour un peu de temps est un délire *mélancolique ;* s'il est causé par la rétention des règles, c'est un délire *férin.* Ce dernier cas est très fréquent. Les malades ne sont-elles pas alors prises de spasmes? L'aphonie avec *carus* ne présage-t-elle pas des spasmes? C'est ce qui arriva chez la fille du corroyeur; quand les règles parurent, elle commença par avoir un mouvement fébrile, [et elle fut soulagée] (56). (*Coaq.* 155.)

124. Ceux chez lesquels, au milieu de spasmes, l'œil est étincelant et fixe, n'ont plus l'esprit présent, et sont plus longtemps malades. (*Coaq.* 351.)

125. Une hémorragie [nasale] du côté opposé à celui du mal, par exemple, l'hémorragie de la narine droite dans le gonflement de la rate, c'est mauvais. Il en est de même à l'égard des hypocondres; chez un malade qui sue, c'est encore plus mauvais. (*Coaq.* 327.)

126. A la suite d'une hémorragie nasale, un refroidissement extérieur avec de petites sueurs est un signe de mauvais caractère, et c'est fâcheux (57). (*Coaq.* 40, 342.)

127. Après une hémorragie, des selles noires, c'est mauvais; des selles très rouges, c'est également funeste; cette hémorragie arrive-t-elle le quatrième jour [de la maladie]? Ceux qui, par suite, tombent dans un état comateux, meurent-ils dans les spasmes? Y a-t-il eu précédemment des selles noires, et le ventre s'est-il météorisé? (*Coaq.* 330.)

128. Les blessures accompagnées d'une hémorragie et de petites sueurs générales sont des blessures de mauvais caractère. Les malades meurent en parlant sans qu'on s'en doute (58). (*Coaq.* 328.)

129. Après une courte hémorragie et des selles noires, la surdité, dans les maladies aiguës, c'est mauvais. Dans ce cas une évacuation de sang par les selles est pernicieuse; néanmoins elle dissipe la surdité. (*Coaq.* 331.)

130. Des douleurs du cardia se joignant à des douleurs lombaires, présagent un flux hémorroïdal; je pense que c'est aussi l'indice d'un flux qui vient d'avoir lieu. (*Coaq.* 312.)

131. Quand il y a des hémorragies à des époques réglées, et que, ces hémorragies n'ayant pas lieu, il survient de la soif, du malaise (59), de l'abattement, les malades meurent épileptiques. (*Coaq.* 345.)

132. Une insomnie soudaine avec trouble, des épistaxis, un peu de soulagement la nuit du sixième jour, puis, le lendemain, de nouvelles souffrances, de petites sueurs, un assoupissement profond, du délire, amènent une hémorragie [nasale] abondante. Des urines aqueuses ne présagent-elles pas cet état? (*Coaq.* 87.)

133. Chez ceux qui ont des hémorragies réitérées, le ventre se dérange après quelque temps, à moins que les urines n'arrivent à coction. (*Coaq.* 332.)

134. Dans les jours critiques, les violentes hémorragies, avec refroidissement, sont très mauvaises. (*Coaq.* 326.)

135. Ceux qui ont la tête pesante, de la douleur au sinciput, de l'insomnie, sont pris d'hémorragie, surtout s'il y a quelque roideur au cou. (*Coaq.* 168.)

136. L'insomnie avec agitation soudaine amène une hémorragie, surtout s'il n'y a eu antérieurement aucun flux [de sang]. Sera-t-elle précédée d'un frisson, de *catoché*, de céphalalgie (60)? (*Coaq.* 111, 184.)

137. Les douleurs au cou et aux paupières (61), avec une vive rougeur des yeux, sont des signes d'hémorragie. (*Coaq.* 166.)

138. Chez les individus qui ont une hémorragie [nasale] et du frisson, après que le ventre s'est resserré, survient-il de la lienterie? le ventre se durcit-il? sort-il des ascarides, ou l'un et l'autre accident ont-ils lieu? (*Coaq.* 344.)

139. Les malades chez lesquels une douleur remonte des lombes à la tête et aux membres supérieurs, qui sont pris d'engourdissement, de cardialgie, et qui ont une surabondance de sérosité (*phlegme?*) (62), sont pris d'abondantes

hémorragies, et leur ventre se relâche copieusement, avec trouble. (*Coaq.* 308.)

140. Ceux qui, à la suite d'une hémorragie abondante et continue, ont des évacuations réitérées d'excréments noirs, puis de la constipation, sont repris d'hémorragie et ont le ventre douloureux; mais s'il s'échappe quelque vent, ils sont soulagés. Ces malades ont-ils des sueurs abondantes et froides? En pareille circonstance, une urine trouble n'est pas funeste, non plus qu'un sédiment séminiforme; les malades rendent fréquemment une urine aqueuse. (*Coaq.* 333.)

141. Quand une petite hémorragie nasale vient compliquer la surdité ou l'engourdissement, il y a quelque chose de fâcheux. Dans ce cas le vomissement et les perturbations du ventre sont favorables. (*Coaq.* 208 et 334.)

142. Chez les femmes qui, à la suite d'un frisson, ont de la fièvre avec lassitude, les menstrues sont au moment de paraître. Dans ce cas, une douleur du cou est un signe d'hémorragie nasale. (*Coaq.* 555.)

143. Les battements dans la tête, les tintements dans les oreilles, amènent une hémorragie nasale, ou font apparaître les règles, surtout si ces symptômes sont accompagnés d'une vive douleur le long du rachis : c'est aussi le présage d'une dyssenterie. (*Coaq.* 167.)

144. Des battements dans l'abdomen, avec tension longitudinale et gonflement des hypocondres, présagent une hémorragie; les malades sont pris de frissonnement. (*Coaq.* 298.)

145. Les hémorragies nasales, copieuses, violentes, qui coulent largement, provoquent quelquefois des spasmes; la saignée les fait cesser (63). (*Coaq.* 336.)

146. Les fréquentes envies d'aller à la selle qui n'amènent qu'une petite quantité de matières jaunâtres, visqueuses, peu excrémentitielles, avec douleur de l'hypocondre et du côté, sont un présage d'ictère. En même temps que les selles cesseront, les malades auront-ils de la prostration? Je pense qu'ils pourront aussi avoir une hémorragie; car en pareil

cas les douleurs des lombes présagent une hémorragie (64). (*Coaq.* 621.)

147. La tension de l'hypocondre, avec pesanteur de tête, la surdité et des ténèbres devant les yeux (65), présagent une hémorragie [nasale]. (*Coaq.* 195.)

148. Les épistaxis, le onzième jour, sont fâcheuses, surtout si elles se réitèrent (66). (*Coaq.* 337.)

149. Pendant le frisson, des sueurs critiques, puis le lendemain le retour d'un frisson que rien ne justifie, et de l'insomnie avec absence de coction, c'est, à mon avis, le présage d'une hémorragie. (*Coaq.* 24.)

150. Quand une hémorragie est tout d'abord abondante, le frisson arrête le flux de sang.

151. A la suite d'une hémorragie les frissons durent longtemps (67).

152. Ceux qui ont des douleurs à la tête et au cou, une sorte d'impuissance de tout le corps et un tremblement, une hémorragie les délivre; mais ils sont quelquefois délivrés par le temps. (*Coaq.* 170.)

153. Chez ceux qui ont des parotides, les urines qui arrivent promptement à coction et qui ne persistent pas dans cet état, sont suspectes : en pareil cas, être pris de refroidissement, c'est funeste. (*Coaq.* 205 et 587.)

154. Dans le cas d'engourdissement et d'insensibilité avec ictère, ceux qui sont pris de hoquet ont le ventre relâché, d'autres fois resserré, et tombent dans la prostration. Se forme-t-il alors des parotides? (*Coaq.* 490.)

155. Après le frisson, l'urine supprimée, c'est funeste, surtout quand il y a eu préalablement un assoupissement profond. Dans ce cas, faut-il s'attendre à la formation de parotides? (*Coaq.* 25.

156. A la suite de tranchées (68), un sédiment bourbeux et un peu livide dans les selles, c'est mauvais. L'un des hypocondres est-il alors douloureux? c'est, il me semble, le droit; il y a résolution des forces. Dans ce cas se forme-t-il promptement des parotides douloureuses? dans ces cir-

constances un flux de ventre abondant est toujours pernicieux. (*Coaq.* 578.)

157. C'est dans les insomnies avec anxiété que se forment surtout les parotides. (*Coaq.* 563.)

158. Dans l'*iléus* avec mauvaise odeur, fièvre aiguë et météorisme opiniâtre de l'hypocondre, les tumeurs qui s'élèvent près des oreilles tuent le malade. (*Coaq.* 201, 292.)

159. A la suite de la surdité il se forme des parotides bénignes, surtout s'il y a de l'anxiété, et plus spécialement dans ce cas chez les malades qui sont dans un état comateux (69). (*Coaq.* 209.)

160. Les parotides sont suspectes chez les *paraplégiques.* (*Coaq.* 202.)

161. Les paroxysmes qui tiennent du spasme, avec *catoché,* développent des parotides. (*Coaq.* 104 et 352.)

162. Les spasmes, les tremblements, l'anxiété avec *catoché*, développent de petites tumeurs près des oreilles (70). (*Coaq.* 353.)

163. Est-ce que ceux qui ont des parotides sont pris de céphalalgie? Est-ce qu'ils ont de petites sueurs aux parties supérieures? Est-ce qu'ils ont des frissons? Leur ventre se relâche-t-il ensuite brusquement? Sont-ils dans un état comateux? Des urines aqueuses avec des énéorèmes blancs, ou d'un blanc bigarré et fétides, amènent-elles des parotides? Chez ceux qui ont de telles urines, les épistaxis sont-elles fréquentes? Dans ce cas la langue est-elle lisse (71)? (*Coaq.* 203.)

164. Chez ceux dont la respiration est grande et fréquente, l'ictère, une fièvre aiguë avec dureté des hypocondres, le refroidissement [des parties inférieures], font surgir de grandes tumeurs auprès des oreilles. (*Coaq.* 107 et 290.)

165. Dans le cas de *coma,* d'anxiété, de douleurs aux hypocondres, de petits vomissements, il se forme des parotides; mais, avant tout, il faut faire attention aux signes fournis par le visage. (*Coaq.* 183.)

166. Dans le cas de déjections stercoreuses noires (72), l'apparition du *coma* présage des parotides. (*Coaq.* 626.)

167. De petites toux avec salivation amènent la résolution des parotides. (*Coaq.* 204.)

168. Dans les céphalalgies le *coma*, la surdité, l'absence de la voix, produisent une espèce de suppuration près des oreilles.

169. La tension de l'hypocondre avec *coma*, anxiété et céphalalgie, développe des parotides. (*Coaq.* 289.)

170. Les parotides douloureuses qui s'affaissent peu à peu [et qui disparaissent] (73) sans crise, sont suspectes.

LE PRONOSTIC.

INTRODUCTION.

« Hippocrate se propose, dans le *Pronostic*, de discourir sur « les maladies aiguës, non pas sur toutes indistinctement, mais sur « celles-là seulement qui sont accompagnées de fièvre ; car il y a « des maladies aiguës qui ne sont pas nécessairement accompagnées « de fièvre, telles sont l'apoplexie, l'épilepsie, le tétanos. — Si on « objectait qu'il s'est occupé aussi des maladies chroniques, puis- « qu'il a parlé de l'hydropisie, des empyèmes et des affections de la « rate, qui sont certainement des maladies chroniques, on ré- « pondrait à cela que cette digression même montre avec quel soin « il a traité des maladies aiguës ; car il n'étudie pas les maladies « chroniques pour elles-mêmes, mais comme étant la suite d'un « état aigu. » — « C'est avec raison qu'Hippocrate étudie plus « spécialement les maladies aiguës ; car ce sont elles qui troublent « le plus la nature, et qui exigent le plus d'art dans leur trai- « tement. [1] »

Hippocrate nous découvre, dès le début du *Pronostic*, comment il a envisagé l'étude des maladies aiguës : elle consiste, pour lui, à deviner les circonstances passées, à pénétrer les faits présents, et par suite à prévoir les phénomènes à venir, dans le but de diriger le traitement avec plus de sûreté : c'est ce qu'il appelle la *prévision*, la *prescience* (πρόνοια). Ce mot est détourné de son sens propre, et il faut, avec Galien [2] et Étienne [3], lui donner la signification de προγνώσις, prognostique ou prognose ; la prognostique, ou, comme l'appelle Étienne [4], la séméiotique (σημείωσις), avait,

[1] Étienne le philosophe, *in Progn. Hipp. Com.* dans les *Scholia in Hipp. et Gal.*, éd. de Dietz, t. I, p. 51 à 232. Ce commentaire est très remarquable par les explications qu'il renferme, et par sa forme toute scholastique. Le texte grec donné pour la première fois par Dietz présente plusieurs incorrections, quelques lacunes et des transpositions qui tiennent au mauvais état des manuscrits. — Cf. pour les passages que j'ai traduits les pages 51, 52 et 53, et pour ce qui a rapport aux maladies chroniques, cf. aussi Galien, Com. II *in Progn.*, texte 1. — Com. III, texte 15, 36, 42.

[2] C. I *in Progn.*, texte 3.

[3] *Loc. cit.*, p. 60.

[4] *Loc. cit.*, p. 51.

dans l'antiquité, un sens beaucoup plus étendu que celui que nous attachons aux expressions *pronostic* ou *sèméiologie;* elle embrassait, comme on vient de le voir, l'étude des signes dans toute sa généralité; et le même mot servit primitivement à désigner tout ensemble la divination des faits passés, l'observation des phénomènes actuels, et la prévision de l'avenir; ce ne fut que plus tard, et probablement au temps où florissait l'école médicale d'Alexandrie, que la prognose fut divisée en trois parties bien distinctes, qui reçurent des dénominations différentes : l'*anamnestique* (ἀνάμνησις), connaissance du passé; la *diagnostique,* ou comme nous disons, le diagnostic (διάγνωσις), l'étude des symptômes présents, et la *prognostique* (πρόγνωσις) proprement dite, ou prévision de l'avenir [1]. — Hérophile allait même jusqu'à distinguer la προγνῶσις, jugement porté, de la πρόῤῥησις, jugement énoncé, distinction ridicule, suivant Galien [2] et suivant Étienne [3]. Cette division de la prognose était bien éloignée de la doctrine hippocratique, surtout pour ce qui regarde le diagnostic, qui, pour l'école d'Alexandrie, et surtout pour Galien, comme le témoignent tous ses commentaires et ses ouvrages originaux, avait une valeur positive et directe, laquelle était de faire connaître l'état organique en rapport avec les symptômes des maladies. Toutefois, le diagnostic n'avait pas encore pris le rang et acquis l'importance que nous lui accordons de nos jours; car Étienne nous déclare [4] que le diagnostic n'est qu'une partie du pronostic, qui doit être regardé comme le côté le plus général et le plus noble de la médecine, puisqu'il rapproche en quelque sorte l'homme de la Divinité, qui seule a le pouvoir de pénétrer l'avenir.

Si l'on veut se rappeler la manière dont Hippocrate envisageait la pathologie, il sera aisé de se convaincre que le sens donné par lui à la prognose, ou, comme il l'appelle, à la prévision, n'a pas une aussi grande extension qu'on serait tenté de le croire au premier abord. En effet, presque absolument privé des lumières fournies par l'anatomie et la physiologie normales ou pathologiques, il considérait la maladie comme indépendante de l'organe qu'elle affecte et des formes qu'elle revêt, et comme ayant par elle-même sa marche, son développement et sa terminaison [5]. Néanmoins, comprenant tout aussi bien que les médecins modernes la nécessité d'être éclairé sur cette marche, sur ce développement, d'établir certaines règles fixes à l'aide desquelles il lui fût possible de prévoir la suc-

[1] Cf. Etienne *loc. cit.*, p. 51; voir aussi p. 60.
[2] C. I, *in Progn.* t. 4, *in medio.* Cf. Cependant C. I, *in Prorrh. in proœm.*
[3] *Loc. cit.*, p. 61.
[4] *Loc. cit.*, p. 55.
[5] Cf. Ermerins, thèse citée, *passim*, et M. Littré, *introd.*, ch. XIII, p. 453.

cession des phénomènes et l'issue définitive, enfin de s'appuyer sur quelque base pour diriger le traitement, mais ne pouvant arriver à tous ces résultats par la considération des symptômes propres à chaque maladie, c'est-à-dire de l'état fonctionnel et anatomico-pathologique des organes qu'il n'avait pas l'art d'interroger, il porta toute son attention vers l'étude des conditions générales de la vie, vers l'observation minutieuse et tout empirique des phénomènes, de ceux surtout qui sont propres à l'état de santé et à l'état de maladie. Mais comme l'observation des phénomènes, aussi bien de ceux du passé que de ceux du présent, ne pouvait être utilisée au profit du diagnostic, lequel consiste à déterminer la nature, le siége et l'étendue de la maladie, elle servit uniquement et de toute nécessité à éclairer sur l'état à venir, sur la marche de la maladie, sur son plus ou moins de gravité, sur le temps et le mode de solution, et par suite à faire prendre telle ou telle mesure pour s'opposer aux accidents prévus ou pour les diriger; et c'est là ce qui constituait en réalité le dogmatisme de l'école de Cos. Ainsi, cette étude du passé et du présent que recommande Hippocrate, c'est véritablement de la prognose; puisque, en dernière analyse, elle ne conduit qu'à pénétrer l'avenir. Le pronostic est donc le point central, c'est-à-dire le point de départ et le dernier terme de la médecine antique, comme le diagnostic est celui de la médecine moderne.

Cette tendance de l'école de Cos vers la considération exclusive de l'état général, vers l'étude de la communauté des maladies, vers l'interprétation pronostique des phénomènes morbides, l'éleva au plus haut degré de science et de gloire qui lui fut permis d'atteindre; elle la sauva d'un empirisme aveugle en rassemblant tous les faits épars, en les rattachant par un lien commun, la prognose; elle la dota de cette belle méthode d'observation qui, entre les mains des Asclépiades, a produit des résultats auxquels la science actuelle arrive à peine avec toutes les ressources dont elle peut disposer; d'un autre côté, cette tendance, qui était si nécessaire et qui fut si utile dans un temps où il n'y avait ni anatomie ni physiologie, mais dont la valeur absolue ne devait être que transitoire, entrava longtemps la marche progressive de la science, en détournant sans cesse les esprits de l'étude de chaque maladie en particulier, et de l'état organo-pathologique dans ses rapports avec les symptômes, étude dont on comprenait mieux la nécessité à mesure que l'anatomie et la physiologie s'enrichissaient de nouvelles découvertes. Galien sortit la médecine de cette voie rétrograde; il sut la constituer à la fois sur la prognose d'Hippocrate et sur les connaissances diagnostiques de son époque, qu'il avait si admirablement fécondées et agrandies. Malheureusement, son exemple fut mal suivi; la médecine rentra

pour ainsi dire dans l'enfance jusqu'au XVII[e] siècle, époque à laquelle le diagnostic local reprit faveur. De nos jours, et surtout dans l'école de Paris, il domine toute la science; il est la source de tous ses progrès comme de tous ses écarts. Il est fort à désirer qu'une main habile et puissante fasse rentrer la médecine dans la seule voie qui lui soit tracée par la nature, c'est-à-dire qu'elle confonde en une seule la méthode ancienne et la méthode nouvelle.

Je reviens à l'analyse du *Pronostic* dont ces considérations m'ont un peu éloigné.

§. 1[er]. Hippocrate a mis en tête de cet ouvrage un préambule, une sorte de préface, nécessaire pour établir sa doctrine contre certains médecins qui, de son temps comme de nos jours, s'appelaient *méthodiques*, et soutenaient qu'il est du devoir d'un médecin de maintenir la santé chez ceux qui se portent bien, et de la rétablir chez ceux qui sont malades; mais qu'il n'appartient qu'à un devin de prédire l'avenir. Aussi Hippocrate établit dans sa préface que le pronostic a trois grands avantages : le premier, c'est que le médecin gagne la confiance du malade, qui obéit ponctuellement à ses ordres, dans la persuasion où il est que sa maladie est très bien connue; le second, c'est que, devinant ce qui doit arriver, il peut prévenir certains accidents, diminuer la gravité de certains autres, prendre des mesures énergiques contre tous, et par conséquent arriver souvent à rendre la santé; le troisième, c'est qu'on ne rejettera pas sur son compte la mort des malades, s'ils succombent [1].

§. 2. L'auteur entre en matière par l'exposition des signes que fournissent l'ensemble et les diverses parties de la figure. C'est là qu'il décrit l'altération que subissent les traits du visage quand la mort doit terminer les maladies aiguës; c'est le πρόσωπον νεκρῶδης des anciens (visage de la mort), le *facies hippocratique* des modernes. Dans ce paragraphe, Hippocrate consacre deux grands principes qui sont la base de toute la doctrine pronostique; le premier, c'est qu'il faut toujours prendre l'état sain pour terme de comparaison de l'état malade; le second, c'est qu'il ne faut pas attacher tout d'abord aux symptômes une valeur absolue, mais examiner si on ne peut pas en expliquer l'apparition et la gravité apparente par quelque cause accidentelle, autre qu'un véritable état morbide plus ou moins dangereux.

§. 3. Les signes fournis par la manière dont le malade est couché, ou, comme on dit dans le langage technique, par le *décubitus* du malade, sont envisagés dans ce paragraphe d'après les mêmes règles que ceux fournis par le visage. Ici on trouve encore une observation

[1] Gal. Com. I, *in Progn.*, texte 1 et 3.

très importante sur les signes qu'on peut tirer de l'aspect des plaies dans les maladies aiguës.

§. 4. Hippocrate regarde comme un funeste présage les mouvements désordonnés des mains ; et c'est avec juste raison, parce qu'ils indiquent un grand trouble du système nerveux, trouble qui est toujours une complication funeste.

§. 5. L'étude de la respiration présente ceci de particulier qu'Hippocrate la fait servir au diagnostic des inflammations sus-diaphragmatiques ; c'est une première exception à la manière dont il considère habituellement les symptômes ; j'aurai encore à signaler quelques passages de cette nature, qui cependant ne détruisent pas les idées générales que j'exposais tout à l'heure sur la direction que la pathologie avait reçue dans l'école de Cos.

§. 6. Les sueurs, les urines et les selles sont les trois sources les plus importantes de la science pronostique des anciens ; aussi Hippocrate s'arrête assez longuement aux signes qu'elles fournissent. Les observations modernes confirment ce qu'il dit de la valeur pronostique des sueurs. Je ne passerai pas sous silence la mention qu'il fait des *sudamina*, qu'il appelle *sueurs miliaires*, non plus que la distinction si importante, au point de vue pratique qu'il établit, entre les sueurs produites par la faiblesse et celles qui résultent de l'intensité de l'inflammation.

§. 7. Ce paragraphe est consacré à l'examen des signes fournis par l'abdomen, l'état de santé étant toujours pris comme terme de comparaison. Hippocrate parle longuement de tumeurs inflammatoires, de véritables abcès qui aboutissent quelquefois à l'extérieur, qui occupent l'hypocondre tout entier, ou qui siégent seulement dans l'hypocondre droit ou gauche, dans les régions ombilicale et épigastrique. J'avoue que je ne suis pas assez éclairé sur ce qu'Hippocrate entend par ces tumeurs, pour que je puisse les rapporter avec quelque sûreté à ce que nous connaissons actuellement des maladies de l'abdomen. Ce paragraphe est terminé par l'indication des caractères du bon et du mauvais pus, caractères qui sont restés acquis à la science. Ici finit pour Galien, pour Étienne, pour plusieurs éditeurs et commentateurs, la première partie du *Pronostic*.

§. 8. Hippocrate s'arrête un instant sur les hydropisies, qu'il étudie au point de vue de leur origine. Il en reconnaît deux espèces : celles qui viennent du foie, celles qui ont leur point de départ dans les lombes et les flancs. Il indique les caractères qui servaient alors à les distinguer. « Ces idées sur les hydropisies étaient « généralement répandues chez les Grecs, disent les auteurs du « *Compendium de médecine-pratique* (t. 4, page 598); et, « quoique exprimées d'une manière un peu vague par Hippocrate,

« elles sont cependant fondées sur une connaissance exacte de la « nature. »

§. 9. Ce paragraphe est assez confus. L'auteur a voulu parler de la marche de la gangrène des extrémités, de sa valeur comme signe, mais sans indiquer à quel point de vue il se plaçait; il avance en outre cette proposition regardée comme inintelligible par les uns, comme futile par les autres, à savoir que la noirceur complète des orteils et du pied présagent moins de danger que leur lividité. Voici à ce propos les réflexions très fondées de M. Littré [1] : « La noirceur des parties annonce la gangrène, la formation « du dépôt, un effort favorable de la nature et, si la mortification « se borne, des chances de guérison ; la lividité des parties n'est pas « un dépôt et peut être considérée comme une preuve de l'affai- « blissement général du malade et un signe de très mauvais au- « gure [2]. »

§. 10. La valeur pronostique du sommeil est assez bien appréciée; mais ce signe, comme tous les autres, est présenté d'une manière trop générale, ou plutôt trop abstraite.

§. 11. Hippocrate s'occupe ici des selles. Il a consigné à cet égard de très bonnes observations, presque toutes confirmées par la médecine moderne, qui leur a donné une valeur bien plus grande en rapportant les modifications que présentent les selles à diverses altérations pathologiques locales ou générales qui tiennent ces modifications sous leur dépendance.

§. 12. Je dirai de même de l'urine. Du reste, je dois faire deux remarques : la première, c'est que l'importance accordée à l'inspection des urines est à peu près annulée par les recherches modernes et en particulier par celles de M. Rayer, dont on ne saurait récuser la compétence sur ce point. « Toutefois, ajoute ce savant « pathologiste, malgré ces lacunes et malgré ces erreurs que je si- « gnale nettement parce qu'elles sont reproduites dans des milliers « de volumes, les observations d'Hippocrate sur les urines offrent « un véritable intérêt [3]. » La seconde remarque, c'est que notre auteur a posé, à propos des urines, cette restriction importante, « qu'il faut prendre garde de se laisser induire en erreur par l'as- « pect des urines ; car, si la vessie est malade, les urines peuvent

[1] OEuv. d'Hipp., t. Ier, *introd.*, p. 451.

[2] J'ai retrouvé plus tard dans Etienne (page 141) à peu près la même explication. Du reste on remarquera, en lisant le passage tout entier, qu'Hippocrate apporte d'importantes restrictions à cette proposition, qui semble tout d'abord absolue, ce dont Galien le loue. (Com. II *in Prog.*, t. 9.)

[3] *Traité des Maladies des reins*, t. Ier, p. 217.

« avoir tous ces caractères, et alors elles ne sont plus l'indice de « l'état de tout le corps, mais seulement de celui de la vessie. » Hippocrate avait donc entrevu le rapport des symptômes avec l'état des organes ; mais il ne s'est pas emparé de ce principe si fécond, et il se hâte de passer outre, comme s'il craignait de s'égarer en recherchant les signes d'un organe en particulier plutôt que ceux de tout l'organisme.

§. 13. Je répéterai à propos du vomissement ce que j'ai déjà dit bien souvent dans cette introduction, à savoir que ce symptôme étant considéré d'une manière abstraite, n'a qu'une valeur très secondaire.

§. 14 à 18 et 19-*initio*. Hippocrate avait une connaissance toute spéciale des affections de poitrine ; il en parle en observateur éclairé et exercé. Aussi tout ce qu'il a écrit sur ce sujet mérite la plus grande attention et n'a rien perdu de son importance et même de son utilité malgré les travaux récents. Il parle successivement de l'expectoration, des signes fournis par l'habitude extérieure chez ceux qui sont affectés de péripneumonies, du diagnostic local et général de l'empyème, de la marche et de la terminaison de cette affection et des dépôts critiques dans les maladies de poitrine. Il a distingué la pleurésie, la pneumonie ; il les a souvent réunies et étudiées sous le nom de péripneumonie ; il a connu l'épanchement pleurétique simple et l'empyème proprement dite ; seulement il ne les a pas assez distingués l'un de l'autre ; il a très-bien décrit la phthisie, mais il a confondu les vomiques ou seulement une expectoration abondante avec les véritables empyèmes. Toutefois, je ne serais pas éloigné de croire que cette confusion n'est pas toujours réelle, et qu'il a eu probablement affaire dans certains cas, et peut-être souvent, à de véritables gangrènes du poumon, lesquelles sont accompagnées d'épanchements pleurétiques qui se font jour à travers les bronches à l'aide des larges communications établies par les progrès de la gangrène entre le sac pleural et le poumon. C'est ce que j'ai constaté sur plusieurs cadavres à l'hôpital de Dijon.

§. 19. La fin de ce paragraphe, qui termine la deuxième partie du *Pronostic*, est consacrée à quelques observations sur le danger imminent des maladies de vessie.

§. 20. Je transcris ici les réflexions que M. Littré a faites sur ce qui est dit des crises dans le *Pronostic*, et je reprendrai ailleurs l'exposition de la doctrine d'Hippocrate et de ses successeurs sur ce point.

« Il est, dans le *Pronostic*, perpétuellement question des crises « et des jours critiques ; Hippocrate leur attribue une généralité « que les observations modernes n'ont pas confirmée. Cependant

« on trouve certains cas où une crise manifeste détermine la solu-
« tion de la maladie : cela est établi d'une manière incontestable « par des observations précises. Il résulterait de là, que, parmi les « maladies, les unes n'ont aucune crise apparente, et c'est le plus « grand nombre chez nous [1], et que les autres sont terminées par « un véritable mouvement critique. Ce serait donc aujourd'hui un « important sujet d'étude que de tâcher de faire le départ entre les « maladies critiques et les maladies acritiques, et de signaler les « circonstances qui appartiennent aux unes et aux autres [2]. »

§. 21. Il est probable que l'auteur a parlé ici de la fièvre cérébrale ou méningite. Ce qu'il en dit est fort confus, ainsi que Galien le remarque. (*Com.* III, *in Prog.*, texte 11.)

§. 22. Observations pratiques et pronostiques sur l'otite aiguë.

§. 23. Les maladies du pharynx, et en particulier l'angine ou esquinancie, ont beaucoup occupé l'école de Cos. Hippocrate s'y arrête longuement, et il signale le danger de la rétrocession sur le poumon, de l'érysipèle qui apparaît quelquefois au cou et sur la poitrine dans les inflammations de la gorge, érysipèle qu'il regarde comme un signe avantageux. En parlant de l'amygdalite gangréneuse, il donne le précepte très-sage d'employer les purgatifs avant d'en venir à une opération sanglante.

§. 24. Hippocrate revient sur les crises, et plus spécialement sur celles qui se font par les *dépôts*. Je parlerai ailleurs des *dépôts*.

§. 25. Dans ce paragraphe, qui est une espèce d'épilogue, de péroraison, Hippocrate résume sa doctrine par quelques principes généraux et entre autres par celui-ci : qu'il faut pour bien apprécier les signes savoir comparer leur valeur réciproque. Ce principe est très important et complète, avec les deux autres que j'ai indiqués au §. 2e, tout le côté dogmatique de la prognose.

Le *Pronostic* se termine par la phrase suivante, qui résume complétement le système médical que ce traité représente. « Ne « demandez, dit l'auteur, le nom d'aucune maladie qui ne se « trouve pas inscrit dans ce livre, car toutes celles qui se jugent

[1] Il est certain que la variabilité de nos climats et l'intervention des ressources de la médecine peuvent contrarier grandement la solution des maladies par les crises, ainsi que le remarque M. Fuster (*Mal. de la France*, p 593); mais il faut ajouter avec le même auteur que pour quiconque veut observer attentivement, la doctrine des crises ne se vérifie pas moins chez nous que sous le climat de la Grèce; on peut s'en assurer en consultant la statistique donnée par Hildebrand, médecin de l'hôpital de Vienne (*Med. prat.*, t Ier, chap. v, p. 270-272, trad. de M. Gauthier. Paris, 1824. Cf. aussi ses *Institut. pract. med.* Vienne, 1816, t. Ier, p. 66, 120 *et suiv.*

[2] OEuvres d'Hipp., t. II, *Argument du Pronostic*, p. 99.

« dans les périodes que j'ai marquées plus haut, vous les recon« naîtrez aux mêmes signes. » Ainsi, sauf quelques-unes qu'il nomme, les maladies aiguës n'ont pas de symptômes particuliers; elles n'ont que des symptômes généraux qui leur sont communs, ou plutôt il ne reconnaît pas de symptômes, mais seulement des signes qui sont communs à toutes, et dont l'étude doit servir à faire juger toutes choses, ainsi qu'il le dit lui-même un peu plus haut. Il se gardera bien de multiplier les noms et les espèces de maladies, à l'exemple des médecins cnidiens, ainsi qu'il leur reproche au début du traité intitulé : *du Régime dans les maladies aiguës*.

En somme, le *Pronostic* n'est pas seulement un traité de pathologie générale, un livre de séméiologie, comme nous l'entendons, puisqu'on y trouve la description, le diagnostic local et le traitement de quelques affections particulières : ce n'est pas non plus un traité de pathologie spéciale, puisque le diagnostic de l'état général, puisque l'étude de la communauté des maladies aiguës, puisque surtout la recherche de l'avenir y tiennent le premier rang; ou plutôt il ne faut pas chercher à faire rentrer ce traité dans nos divisions classiques, mais le regarder comme l'expression d'un système médical tout particulier et entièrement opposé à celui qui gouverne actuellement la science.

Étienne [1] déclare qu'il n'y a qu'une voix sur l'authenticité du *Pronostic*, et qu'il doit être attribué sans hésiter à Hippocrate, fils d'Héraclide, c'est-à-dire au grand Hippocrate. Il a joui dans l'antiquité de la plus grande réputation; c'est le premier livre d'Hippocrate dont la critique ancienne se soit occupée, et tous les médecins grecs et latins se sont plus à confirmer les doctrines qui y sont contenues. Hérophile a commenté cet écrit; Galien censure même ses interprétations et craint qu'on ne l'accuse d'avoir perdu son temps à les examiner [2]. Xénocrite et Philinus de Cos se sont occupés de l'explication des mots obscurs qui sont dans ce traité. Nicandre de Colophon l'a paraphrasé en vers examètres. Cælius Aurelianus [3] attribue aussi ce livre à Hippocrate. Érotien range le *Pronostic* le premier parmi les livres de séméiologie ; Galien [4] dit que le *Pronostic*, comme les *Aphorismes*, est bien l'œuvre d'Hip-

[1] *Loc. cit.*, p. 54. Cf. aussi Etienne, *Com. in priorem Gal. lib. Therap. ad Glauc.* Éd. Dietz, t. I, p. 238 et 246.

[2] Com. I, *in Progn.*, texte 4, *in medio*.

[3] *Morb. Diut.* IV, 8, p. 536, éd. Alm. Cælius, dans le même passage, attribue aussi un livre du *Pronostic* à Diocles. Celse (*de Med.* II, *in proœm.*, dit qu'Hippocrate excelle dans le pronostic.

[4] Com. III, *in Epid.*, III, texte 32. Cf. aussi C. I, *in Epid.*, III, t. 5.

pocrate, fils d'Héraclide. Ætius d'Amide[1] dit que le médecin doit connaître le *Pronostic*, les autres écrits d'Hippocrate et les œuvres de la nature. Tous les commentateurs modernes ont confirmé la croyance des commentateurs anciens[2].

Mais quand les témoignages de toute l'antiquité et des temps modernes ne s'élèveraient pas en faveur de la légitimité du *Pronostic*, le goût serait assurément ici un guide presque aussi fidèle que la plus profonde érudition. « L'importance de la matière, l'ordre, la « déduction, cette lucidité de la parole, qui naît de la concision et « qui ne s'interpose entre nous et les phénomènes que pour leur « donner à nos yeux plus d'évidence; tout y respire cette raison « sûre, prompte, élevée, pénétrante qui a écrit les *Aphorismes* « et le livre de l'*Air*, des *Eaux* et des *Lieux* : c'est la même tou- « che et le même esprit; c'est le même art de tout voir et de tout « abréger; ainsi les suffrages du goût, les témoignages de l'histoire, « ceux de la nature, que l'on recueille au lit des malades, tout se « déclare en faveur du traité sur le *Pronostic*. »

Je n'ai qu'une réflexion à ajouter à ces paroles de l'éloquent secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, c'est qu'Hippocrate ne doit qu'à son génie et à sa pratique éclairée les observations qu'il a consignées dans le *Pronostic*. Je ne saurais admettre en effet qu'un écrit qui tire son origine d'une pensée toute systématique, qu'un livre qui représente toute une grande doctrine, ait pu être créé par la seule réunion de quelques passages empruntés aux *Prénotions de Cos*. Évidemment ce n'est pas ainsi que se forment les traités dogmatiques; ce sont eux au contraire qui donnent naissance à des compilations telles que sont les *Prénotions de Cos*.

LE PRONOSTIC[a].

1. Il me semble qu'il est très bon pour un médecin de s'appliquer au pronostic (1). Connaissant d'avance et indiquant près des malades les phénomènes passés, présents et à venir, énumérant toutes les circonstances qui leur échappent, il leur persuadera qu'il connaît mieux qu'un autre tout ce qui

[1] *Tetrab.* Serm. 1, cap. 1, p. 190, éd. d'H. Étienne.

[2] Cf. Gruner, *Censura*, p. 52-6, où se trouvent rassemblés beaucoup d'autres témoignages.

[a] ΠΡΟΓΝΩΣΤΙΚΟΝ *seu* ΠΡΟΓΝΩΣΤΙΚΑ, Prænotionum liber (Foës.) — Prognosticorum libri tres (Heurn). Pronostiques et Prognostiques.

les regarde ; en sorte qu'ils ne craindront pas de s'abandonner à lui. Il dirigera d'autant mieux le traitement qu'il saura prévoir les événements futurs d'après les phénomènes présents. Il est impossible de rendre la santé à tous les malades, et cela vaudrait certainement mieux que de prévoir l'avenir; mais comme les hommes périssent, les uns terrassés tout à coup par la violence du mal, avant d'avoir appelé le médecin, les autres presque aussitôt qu'ils l'ont fait venir, ceux-ci un jour après, ceux-là après un peu plus de temps, mais toujours avant qu'il lui ait été possible de combattre avec les moyens de l'art chaque maladie (2), il faut qu'il sache reconnaître la nature de ces affections et jusqu'à quel point elles dépassent les forces de l'organisme, et s'il n'y a point en elles quelque chose de divin (3), car ceci éclaire le pronostic. Un tel médecin sera justement admiré et excellera dans son art; mieux que tout autre il saura préserver de la mort les malades susceptibles de guérison, en se précautionnant plus longtemps à l'avance contre chaque événement; prévoyant et pronostiquant ceux qui doivent guérir et ceux qui doivent mourir, il sera exempt de reproche.

2. Le médecin observera ce qui suit dans les maladies aiguës : il examinera d'abord si le visage du malade ressemble à celui des gens en santé, et surtout s'il est tel qu'il était avant la maladie; s'il est tel, c'est très bon ; s'il est très différent, c'est très redoutable. Voici quel est le visage redoutable : nez effilé, yeux enfoncés, tempes affaissées; oreilles froides, contractées, lobes des oreilles contournés; peau du front dure, tendue et sèche; couleur de tout le visage jaune verdâtre (4), ou brun-noir, livide ou plombé. (*Coaq.* 212, 192.) — Si le visage est tel dès le début de la maladie, sans qu'on puisse par d'autres signes expliquer ce changement, il faut demander au malade s'il n'est pas épuisé par des veilles, ou par une diarrhée liquide et abondante, s'il n'a pas souffert de la faim : s'il avoue s'être trouvé dans quelqu'une de ces circonstances, on doit juger le danger moins grand. Cette altération du visage disparaît (5) dans l'espace d'un jour et

d'une nuit, quand elle provient de telles causes; mais si le malade assure qu'aucune n'a eu lieu, et si sa physionomie ne reprend pas son expression habituelle dans l'espace de temps indiqué, on ne doit plus douter qu'il n'approche de sa fin. — Mais la maladie étant plus avancée, au troisième ou quatrième jour, par exemple, si le visage reste ainsi décomposé, il faut d'abord faire aux malades les questions mentionnées plus haut, et de plus considérer les autres signes qu'offrent l'ensemble du visage, le reste du corps et les yeux. — Si les yeux fuient la lumière, s'il en coule des larmes involontaires, s'ils sont divergents (6), si l'un devient plus petit que l'autre, si le blanc devient rouge, s'il est parsemé de petites veines livides ou noires, si le tour de la *prunelle* (7) se couvre d'une humeur gluante, s'ils sont très agités, s'ils sont saillants hors de l'orbite, ou s'ils y sont très enfoncés, si les prunelles sont ternes et privées de leur éclat, si la couleur de tout le visage est changée, il faut regarder tous ces signes comme dangereux et même mortels. — On doit aussi faire attention à ce que l'on entrevoit du globe de l'œil pendant le sommeil (8); car si une certaine étendue du blanc apparaît à travers les paupières entr'ouvertes sans que ce soit par suite d'une diarrhée, d'une purgation, ou d'une habitude naturelle, c'est un signe fâcheux et certainement mortel. — Il faut savoir que la courbure ou la contraction (9), la teinte jaune ou la lividité des paupières, des lèvres et du nez, réunies à quelques autres signes fâcheux, sont les avant-coureurs d'une mort prochaine. — C'est encore un signe de mort, que les lèvres soient relâchées, pendantes, froides et blanches. (*Coaq.* 218.)

3. Il convient que le médecin surprenne le malade couché sur le côté droit ou gauche, le bras, le cou et les extrémités inférieures légèrement fléchies, et tout le corps souple (10). Telle est en général la position que les gens bien portants prennent dans leur lit, et la meilleure [pour les malades] est la position qui se rapproche le plus de celle qui est propre à l'état de santé. — Trouver le malade couché sur le dos, avec

les bras, le cou et les extrémités inférieures étendus, est moins avantageux ; mais s'il s'affaisse dans son lit et s'il coule aux pieds, c'est encore plus dangereux. Le trouver les pieds découverts, nus et peu chauds, les bras et les jambes également découverts et dans une situation irrégulière, c'est mauvais, car cela indique une grande agitation (11). —C'est aussi un présage de mort que le malade dorme toujours la bouche entr'ouverte, et que couché sur le dos il ait les jambes extrêmement fléchies et écartées (12). Dormir sur le ventre lorsqu'on n'en a pas l'habitude dans l'état de santé, annonce ou du délire ou de la douleur dans les régions de l'abdomen. — C'est funeste dans toutes les maladies, mais c'est surtout très mauvais dans les péripneumonies, que le malade veuille se tenir assis (13). (*Coaq.* 497.)

Grincer des dents dans les fièvres, quand ce n'est pas une habitude d'enfance, est un signe de délire violent et de mort probable ; mais si le malade a du délire en même temps qu'il grince des dents, c'est un symptôme immédiatement pernicieux. (*Coaq.* 235.) Cependant il faut savoir prédire le danger qui doit résulter de ces deux choses (14).

Il faut observer s'il existait un ulcère avant la maladie, ou s'il en survient un pendant son cours ; car si le malade doit périr, avant la mort l'ulcère devient livide et sec, ou jaune-verdâtre et sec. (*Coaq.* 496.)

4. Voici ce que je sais sur les mouvements des mains : dans toutes les fièvres aiguës, dans les péripneumonies, les *phrénitis*, les céphalalgies, porter les mains à son visage, chercher dans le vide, avoir de la carphologie, arracher les fils des couvertures, détacher des paillettes de la muraille, doit être regardé comme autant de signes mauvais et avant-coureurs d'une mort probable. (*Coaq.* 76.)

5. La respiration fréquente indique un travail morbide ou une inflammation dans les régions sus-diaphragmatiques. — La respiration grande et rare annonce le délire. L'air expiré froid par les narines et par la bouche, est un signe de danger immédiat. — Il faut savoir que la respiration facile

exerce une puissante influence sur la guérison de toutes les maladies aiguës qui sont accompagnées de fièvre et qui se jugent en quarante jours (15). (*Coaq.* 260.)

6. Les sueurs sont très favorables, dans toutes les maladies aiguës, toutes les fois qu'elles paraissent un jour critique, et qu'elles dissipent entièrement la fièvre. — Sont bonnes aussi les sueurs répandues sur tout le corps, et à la suite desquelles le malade supporte mieux son mal. — Toute sueur qui ne procure aucun de ces avantages, n'est pas profitable. — Sont très mauvaises les sueurs froides et bornées à la tête, au visage et au cou; elles présagent la mort dans les fièvres aiguës, et dans les fièvres moins vives la longueur de la maladie (16). (*Coaq.* 572, 573.) — Sont aussi très mauvaises les sueurs qui se répandent sur tout le corps et qui sont semblables à celles de la tête — Les sueurs miliaires et qui s'établissent seulement au cou sont funestes; celles qui forment des gouttelettes et de la vapeur sont bonnes. —Il faut examiner le caractère général des sueurs : les unes naissent de la faiblesse du corps, les autres de la tension inflammatoire.

7. L'hypocondre (17) est en très bon état s'il est indolent, souple et égal à droite et à gauche; s'il est enflammé, douloureux, tendu, si le côté droit ne présente pas les mêmes phénomènes que ceux du côté gauche (18), il faut que le médecin soit en garde contre tous ces symptômes. (*Coaq.* 279.) — S'il existe une pulsation profonde (19) dans l'hypocondre, c'est le présage d'un trouble général ou de délire; mais chez ces malades il faut observer les yeux : si les *prunelles* sont continuellement agitées, il faut s'attendre qu'ils seront près de *manie.* (*Coaq.* 282.) — Une tumeur (20) dure et douloureuse dans l'hypocondre est très mauvaise, si elle en occupe toute l'étendue : mais quand elle est bornée à un seul côté, c'est à gauche qu'elle est le moins redoutable. Ces tumeurs apparaissant au début des maladies annoncent que la mort est proche. Si la fièvre subsiste plus de vingt jours sans que la tumeur s'affaisse, elle passe à la suppuration. Chez ces malades il survient dans la première période un flux de sang

par le nez, et il les soulage notablement. Mais il faut leur demander s'ils ressentent des douleurs de tête ou si la vue se trouble, car si l'un de ces signes existe, la fluxion est de ce côté. C'est surtout chez les jeunes gens au-dessous de trente-cinq ans qu'il faut s'attendre à ces hémorragies; chez les vieillards, c'est à la suppuration de la tumeur (21). (*Coaq.* 280.) —Les tumeurs molles, indolentes, qui cèdent à la pression du doigt, se jugent plus lentement, et sont moins dangereuses que les premières. Mais s'il se passe soixante jours sans que la fièvre tombe et sans que la tumeur s'affaisse, c'est un signe qu'il s'y formera de la suppuration. Il en est ainsi pour les tumeurs qui siégent dans le reste du ventre (22). Ainsi toute tumeur douloureuse, dure, volumineuse, annonce un danger de mort prochaine; et toute tumeur molle, indolente, cédant à la pression du doigt, persiste plus longtemps que les premières. — Les tumeurs de la région épigastrique arrivent plus rarement à suppuration que celles des hypocondres, mais celles qui sont au-dessous du nombril suppurent moins souvent encore. Il faut surtout, dans ce cas, s'attendre à une hémorragie des parties supérieures. — Il faut soupçonner la suppuration de toutes les tumeurs qui persistent longtemps dans ces régions. — On jugera ainsi qu'il suit de ces aposthèmes (23) internes: tous ceux qui se portent en dehors sont favorables s'ils sont médiocres, saillants et terminés en pointe; ceux qui sont volumineux, aplatis et qui ne se terminent pas en pointe, sont très mauvais. De tous les aposthèmes qui s'ouvrent à l'intérieur, les plus favorables sont ceux qui ne communiquent pas avec l'extérieur, qui sont circonscrits, indolents, et qui n'altèrent pas la couleur des téguments. (*Coaq.* 281.) — Le pus est très bon quand il est blanc, d'une consistance égale, uniforme, et sans aucune mauvaise odeur : celui qui a les qualités opposées est très mauvais (24).

8. Les hydropisies (25) qui naissent de maladies aiguës sont toutes mauvaises; elles ne délivrent pas de la fièvre, sont très douloureuses et même mortelles; elles ont pour la plupart leur principe dans les cavités iliaques (26),

dans la région lombaire, ou dans le foie. — Chez ceux dont l'hydropisie a son point de départ dans les régions lombaires et iliaques, les pieds enflent, il survient des diarrhées rebelles qui ne font pas cesser les douleurs des flancs et des lombes, et qui n'amollissent pas le ventre. — Toutes les fois qu'elles tirent leur origine du foie, il y a de la toux et des envies continuelles de tousser sans expectoration notable, les pieds enflent, le ventre est resserré, et le malade ne rend que quelques excréments durs, et encore par l'action des remèdes; il se forme dans le ventre, tantôt à droite, tantôt à gauche, des tumeurs qui s'élèvent et s'affaissent alternativement (27). (*Coaq.* 452.)

9. Avoir la tête, les bras et les pieds froids, quand le ventre et la poitrine sont chauds, c'est mauvais (28); il est au contraire très bon que tout le corps ait une chaleur et une souplesse uniformes. (*Coaq.* 492.) — Un malade doit se retourner facilement dans son lit, et se sentir léger quand il veut se soulever; s'il éprouve de la pesanteur dans tout le corps, dans les pieds et dans les mains, il y a plus de danger. Si à ce sentiment de pesanteur se joint la lividité des ongles et des doigts, la mort est imminente. — La couleur complétement noire des pieds et des mains est moins formidable que leur lividité. Cependant il faut, dans ce cas, recourir à d'autres signes. En effet, si le malade ne paraît pas accablé par son mal, si quelque signe de salut se réunit aux autres, on peut espérer que la maladie se terminera par la suppuration, que le malade en réchappera et que les parties noires se détacheront. (*Coaq.* 493.) — La rétraction des testicules et des parties de la génération indique un violent travail morbide, et une mort probable. (*Coaq.* 494.)

10. Pour ce qui est du sommeil, les malades doivent, comme c'est la coutume en santé, dormir la nuit et veiller le jour. Le danger n'est pas très grand quand le sommeil ne se prolonge pas au delà de la troisième partie du jour (29). Passé ce temps, le sommeil est funeste; mais il est très mauvais de ne dormir ni jour ni nuit: car on peut inférer de ce

symptôme, ou que l'insomnie est la suite de la douleur et d'un travail morbide, ou qu'il y aura du délire. (*Coaq.* 497 *in fine.*)

11. Les selles sont très bonnes si elles sont molles, consistantes, si elles arrivent à l'heure habituelle dans l'état de santé, et si elles sont proportionnées à la quantité d'aliments. Des selles de cette nature indiquent que le ventre inférieur est sain. (*Coaq.* 601 *initio.*) — Quand les selles sont liquides, il est bon qu'elles aient lieu sans gargouillements, qu'elles soient peu rapprochées et peu abondantes; car, d'une part, fatigué par des envies continuelles d'aller à la garde-robe, le malade serait privé de sommeil, et de l'autre, s'il rendait souvent des matières abondantes, il serait en danger de tomber en *lypothimie* (30). (*Coaq.* 609.) — Il faut, en proportion de la quantité d'aliments, aller à la selle deux ou trois fois le jour, une fois seulement la nuit, et plus copieusement le matin, comme c'est l'habitude en bonne santé. — Les selles doivent s'épaissir à mesure que la maladie approche de la crise. Il faut encore qu'elles soient modérément rousses, et qu'elles n'aient pas une trop mauvaise odeur. — Il est avantageux de rendre des *lombrics* (31) avec les selles, quand la maladie approche de la crise. (*Coaq.* 601 *in fine.*) — Dans quelque maladie que ce soit, le ventre doit être souple et d'un volume convenable. — Des évacuations de matières liquides comme de l'eau, ou blanches, ou verdâtres, ou d'un rouge foncé, ou écumeuses, sont toutes funestes. — Sont encore mauvais les excréments petits, gluants et blancs, et ceux qui sont verdâtres et liés (32). Ils sont encore plus funestes s'ils sont noirs, ou gras, ou livides, ou érugineux ou fétides. — Les selles variées annoncent que la maladie se prolongera, mais elles ne sont pas moins pernicieuses. Elles sont composées de matières semblables à des raclures, de matières bilieuses, porracées, noires, qui sortent tantôt ensemble, tantôt séparément. (*Coaq.* 604, 631.) — Il est bon que les vents s'échappent sans bruit et sans explosion. Cependant il vaut mieux qu'ils s'échappent avec

bruit que d'être retenus. Quand ils sortent avec bruit, c'est le signe d'un travail morbide ou de délire, à moins que le malade ne les lâche ainsi volontairement. (*Coaq.* 495.) — Un borborygme formé dans l'hypocondre dissipe les douleurs et les gonflements récents et non inflammatoires de cette région, surtout s'il s'échappe (33) avec des matières fécales, des urines ou des vents. S'il n'en est pas ainsi, le borborygme soulage par cela seul qu'il traverse l'hypocondre; il soulage encore quand il roule vers le bas-ventre. (*Coaq.* 281 *in fine.*)

12. L'urine est très bonne, lorsqu'elle dépose pendant tout le cours de la maladie, jusqu'à ce qu'elle soit jugée, un sédiment blanc, homogène et uniforme. Elle présage l'absence du danger et une guérison prochaine. Mais si l'urine ne reste pas toujours dans le même état, si tantôt elle coule limpide, si tantôt elle dépose un sédiment blanc et homogène, la maladie sera plus longue et moins exempte de dangers. Si l'urine est rougeâtre, si le sédiment est de même couleur et homogène, la maladie sera plus longue que dans le cas précédent, mais la guérison beaucoup plus assurée. (*Coaq.* 575.)—Dans ces urines un sédiment semblable à de la grosse farine d'orge est funeste, celui qui ressemble à des écailles est plus mauvais. Le sédiment blanc et ténu est très suspect, mais celui qui ressemble à du son est encore plus mauvais. (*Coaq.* 578.) — Les nuages suspendus dans les urines sont bons s'ils sont blancs, sont suspects s'ils sont noirs. — Tant que l'urine reste citrine et ténue, c'est un signe que la maladie est encore à l'état de crudité; si l'urine reste longtemps telle, il est à craindre que le malade ne puisse résister, jusqu'à ce que la maladie arrive à coction. — Les urines les plus funestes sont les urines fétides et aqueuses, les noires et épaisses. Chez les hommes et chez les femmes les urines noires sont très mauvaises; chez les enfants ce sont les aqueuses. (*Coaq.* 580.) Si, concurremment avec des signes favorables, les malades rendent pendant longtemps des urines ténues et crues, on doit s'attendre à un dépôt dans

les régions sous-diaphragmatiques. — On doit se défier des substances grasses semblables à des toiles d'araignées qui nagent sur les urines, car c'est un indice de colliquation. (*Coaq.* 582.) — Il faut examiner dans les urines qui présentent des nuages, si ces nuages se portent vers la partie supérieure ou inférieure; s'ils se précipitent avec les couleurs indiquées, ils doivent être réputés de bon augure, et il faut s'en féliciter; si, au contraire, ils gagnent le haut avec ces mêmes couleurs, ils sont d'un mauvais augure, et il faut s'en méfier (34). (*Coaq.* 577.)—Mais prenez garde de vous laisser induire en erreur, car si la vessie est malade, les urines peuvent avoir tous ces caractères. Alors elles ne sont plus l'indice de l'état de tout le corps, mais seulement de celui de la vessie.

13. Le vomissement le plus avantageux est celui qui est composé de *phlegme* (35) et de bile, mélangés le plus exactement possible; car moins les matières sont mélangées dans les vomissements, plus ils sont funestes. Les matières vomies ne doivent être ni fort épaisses, ni fort abondantes (36). Si les matières sont porracées, livides ou noires, que ce soit l'une ou l'autre de ces couleurs qui domine, il faut regarder ce vomissement comme funeste. Mais si le même malade vomit à la fois des matières de toutes ces couleurs (37), le cas est très grave. La couleur livide et la fétidité extrême des vomissements annoncent une mort prochaine. Toute odeur fétide et putride est funeste dans tout vomissement. (*Coaq.* 556.)

14. Dans toutes les maladies du poumon et des parois de la poitrine (38), il faut que l'expectoration se fasse de bonne heure (39) et avec facilité; et la partie fauve doit être exactement mélangée (40) dans le crachat; car si le malade, longtemps seulement après l'invasion de la douleur, expectore des crachats fauves ou roux qui provoquent une forte toux, et dans lesquels [ces couleurs] ne sont pas exactement mélangées à d'autres, le cas devient plus grave; car un crachat d'un fauve pur est dangereux; mais un crachat blanc, visqueux et arrondi est insignifiant. Sont encore mauvais les crachats d'un vert très foncé et ceux qui sont écumeux; si

les crachats sont si purs qu'ils paraissent noirs, ils sont encore plus dangereux que ceux-ci. (*Coaq.* 390.)—Il est mauvais qu'il ne se fasse aucune expectoration, que le poumon n'expulse rien, qu'au contraire il se remplisse, et qu'il se produise ainsi un bouillonnement dans la trachée (41). — Quand le coryza (42) et l'éternûment se montrent comme prodrome ou comme épiphénomène dans les maladies du poumon, c'est mauvais; mais dans toutes les autres maladies, même les plus dangereuses, l'éternûment est utile. (*Coaq.* 399.) — Dans la péripneumonie, les crachats fauves et mêlés d'un peu de sang sont salutaires s'ils sont expectorés au début de la maladie, et soulagent même grandement. Après le premier septenaire et plus tard, ils sont moins avantageux. (*Coaq.* 390 *in medio.*) Toute expectoration qui ne calme pas la douleur est funeste. Mais les crachats les plus pernicieux sont les noirs, comme il a été dit. Ceux qui calment la douleur sont les meilleurs de tous. (*Coaq.* 391.)

15. Il faut savoir que toutes les douleurs de poitrine qui ne cèdent ni à une expectoration abondante, ni à un flux de ventre, ni aux saignées, ni au régime, ni aux purgatifs, amèneront la suppuration. (*Coaq.* 394.) De toutes les collections purulentes, celles qui se rompent quand l'expectoration est encore bilieuse sont les plus funestes, que les crachats bilieux soient rejetés séparément ou mêlés avec le pus. Le danger est encore plus grand si l'empyème commence à se vider avec de tels crachats, quand la maladie est au septième jour. Il est à craindre que celui qui rend de pareils crachats ne périsse le quatorzième jour, s'il ne lui survient aucun symptôme favorable. (*Coaq.* 392.) — Les symptômes favorables sont les suivants : tolérance du mal, respiration libre, disparition de la douleur, expectoration facile, chaleur et souplesse uniformes de tout le corps, absence de la soif; selles, urines, sommeil et sueurs avec les caractères décrits comme avantageux. Quand tous ces signes sont réunis, le malade ne mourra certainement pas; mais si les uns se rencontrent sans les autres, il est à craindre que

le malade ne vive pas au delà du quatorzième jour. — Sont mauvais les symptômes opposés, que voici : accablement sous le poids du mal, respiration élevée et fréquente, persistance de la douleur, expectoration difficile, soif inextinguible, chaleur inégale du corps (le ventre et la poitrine étant extrêmement chauds, le front, les pieds et les mains restant froids); urines, selles, sommeil et sueurs avec les caractères décrits comme pernicieux. Si quelqu'un de ces signes se réunit à cette espèce de crachats, le malade périra avant le quatorzième jour, le neuvième ou le onzième. On établira donc ses conjectures en se fondant sur ce que l'expectoration dont il s'agit est le plus souvent mortelle, et qu'elle fait périr les malades avant le quatorzième jour. Il faut, pour énoncer son pronostic, peser la valeur des bons et des mauvais signes; c'est ainsi qu'on s'écartera le moins de la vérité. (*Coaq.* 393.) — Quant aux autres (43) collections purulentes, les unes s'ouvrent le vingtième, les autres le trentième, quelques-unes le quarantième jour : il y en a même qui vont jusqu'au soixantième.

16. On reconnaîtra le commencement de l'empyème en calculant qu'il date du jour où le malade a eu pour la première fois un accès de fièvre, si toutefois il a été pris d'un frisson, et s'il dit qu'à la place de la douleur il a éprouvé un sentiment de pesanteur là où il souffrait d'abord; car ces symptômes apparaissent au début des empyèmes. (*Coaq.* 402 *in medio.*) Il faut donc, d'après cette supputation des temps, compter que la rupture des empyèmes aura lieu aux époques indiquées ci-dessus. — Pour s'assurer si la suppuration est bornée à un seul côté, le médecin fera retourner le malade, et s'informera s'il ne ressent pas de la douleur dans l'un des côtés de la poitrine; si l'un des côtés est plus chaud que l'autre, il fera coucher le malade sur celui qui est sain, et lui demandera s'il n'éprouve pas la sensation d'un poids qui presse d'en haut, car s'il en est ainsi, l'empyème existe dans le côté d'où le poids se fait sentir (44). (*Coaq.* 428.)

17. On reconnaîtra les empyématiques (45) quels qu'ils

soient, aux signes suivants : d'abord la fièvre ne les quitte pas ; seulement, rémittente le jour, elle redouble la nuit ; il survient des sueurs abondantes, des envies continuelles de tousser, sans expectoration notable ; les yeux sont enfoncés dans l'orbite ; les pommettes sont rouges, les ongles se recourbent, les doigts sont brûlants surtout à leur extrémité, les pieds s'œdématient, l'appétit est nul, le corps se recouvre de phlyctènes. — Tout empyème qui date de longtemps, présente ces signes auxquels il faut accorder une très grande confiance. — Tout empyème de formation récente se reconnaît à ces signes s'il s'y joint quelqu'un de ceux qui marquent le début de la suppuration, et si le malade éprouve une plus grande difficulté de respirer. (*Coaq.* 402 *initio.*) — A l'aide des signes suivants on reconnaîtra les empyèmes qui s'ouvriront promptement et ceux dont l'éruption sera plus tardive : s'il existe, dès le début, de la souffrance, de la dyspnée, de la toux, avec un ptyalisme (46) continuel, il faut s'attendre à la rupture dans les vingt jours et même avant. Mais si la souffrance est peu marquée, si l'ensemble des autres symptômes est en proportion, il faut attendre une rupture plus tardive ; toutefois la souffrance, le ptyalisme et la dyspnée précèdent forcément l'évacuation du pus. (*Coaq.* 402 *in medio.*) — Ceux-là surtout seront sauvés qui sont délivrés de la fièvre dès le jour même de la rupture de l'empyème, qui reprennent promptement appétit, qui ne sont plus tourmentés par la soif, qui ont des selles médiocres et liées, qui expectorent sans douleur et sans effort de toux un pus blanc, lié, de couleur uniforme, sans mélange de phlegme. Ces signes, ou tout au moins ceux qui s'en rapprochent le plus, sont très favorables, ils apportent un prompt soulagement. — Mais ils sont voués à la mort, ceux que la fièvre ne quitte pas, ou qu'elle semble ne quitter que pour se rallumer avec une nouvelle violence, qui sont tourmentés de la soif, et qui n'éprouvent aucun appétit, qui ont une diarrhée liquide, qui expectorent un pus verdâtre, brun, *phlegmatique* (séreux) et écumeux : quand tous ces signes se réunis-

sent, le malade est perdu. Mais quand les uns se rencontrent et que les autres manquent, les malades ou meurent, ou guérissent après un temps fort long. Il faut, dans ces maladies, comme dans toutes les autres, tirer son pronostic de tous les signes rationnels qui existent. (*Coaq.* 402 *in fine.*)

18. Tous les malades, chez lesquels par suite d'une péripneumonie, il survient auprès des oreilles des dépôts qui suppurent, ou aux parties inférieures des dépôts qui deviennent fistuleux (47), sont sauvés. — Voici ce qu'il faut considérer à cet égard : si la fièvre est continue, si la douleur ne se modère pas, si la quantité de crachats n'est pas convenable, si les selles ne deviennent pas bilieuses, si elles sont fluides (48) et sans mélange, si l'urine n'est ni fort épaisse ni fort abondante, si elle ne dépose pas un sédiment considérable, si en même temps le malade est protégé par les autres signes, il faut s'attendre à ces sortes de dépôts. — Ils se forment dans les parties inférieures, chez les individus qui ressentent de la chaleur (49) dans les hypocondres. Ils se forment au contraire dans les parties supérieures chez ceux qui, conservant l'hypocondre souple et indolent, éprouvent pendant quelque temps une dyspnée qui se dissipe sans cause évidente. (*Coaq.* 395.) — Les dépôts qui se forment aux jambes dans les péripneumonies violentes et même dangereuses sont tous avantageux; ils sont très favorables s'ils paraissent quand les crachats se modifient, car si la tumeur et la douleur se montrent lorsque les crachats deviennent purulents, de fauves qu'ils étaient, et qu'ils sortent [abondamment et facilement], le malade réchappera, et la tumeur se résoudra très promptement et sans douleur; mais si l'expectoration se fait avec peine, si l'urine ne dépose pas un sédiment favorable, il est à craindre que l'articulation [siége du dépôt] ne perde ses mouvements, ou que la guérison ne soit une source d'embarras. — Si les dépôts disparaissent et rétrocèdent quand l'expectoration ne se fait pas, et que la fièvre persiste, c'est redoutable, car il y a danger que le malade ne délire et qu'il ne succombe. (*Coaq.* 396). — Les personnes âgées

meurent surtout des empyèmes qui naissent des péripneumonies; les jeunes gens meurent plutôt des autres espèces de suppurations. (*Coaq.* 431.) — Quand on ouvre un empyème par le fer ou par le feu, si le pus sort pur, blanc et sans mauvaise odeur, le malade est sauvé; mais s'il sort bourbeux et sanguinolent, le malade est perdu (50). (*Coaq.* 410.)

19. Les douleurs avec fièvre qui occupent les lombes et les parties inférieures, si elles quittent ces parties pour rétrocéder vers le diaphragme, sont très pernicieuses. Il faut donc prendre en considération les autres signes, car s'il se manifeste quelqu'un de ceux qui sont mauvais, le malade est perdu. Mais quand cette métastase se fait vers le diaphragme sans qu'il se montre aucun signe fâcheux, il y a tout lieu d'attendre un empyème. (*Coaq.* 108.)

La tension inflammatoire et les douleurs de vessie sont tout à fait redoutables et même pernicieuses : elles sont plus pernicieuses encore quand elles sont accompagnées de fièvre continue. En effet les maladies de la vessie suffisent à elles seules pour donner la mort. Pendant toute leur durée, le malade est constipé, il ne rend que quelques excréments durs et à l'aide de remèdes. Un écoulement d'urines purulentes avec un sédiment blanc et lisse, dissipe ces maladies. S'il ne s'échappe pas une goutte d'urine, si la douleur ne se calme pas (51), si la vessie ne s'assouplit pas, si la fièvre persiste, il faut s'attendre à perdre le sujet dans la première période de la maladie : cette forme de l'affection attaque principalement les enfants depuis l'âge de sept ans jusqu'à quinze. (*Coaq.* 471.)

20. Les fièvres se jugent, dans les jours qui sont numériquement les mêmes que ceux dans lesquels les malades réchappent ou succombent. — Les fièvres les plus bénignes et qui marchent avec les symptômes les plus favorables, se terminent, en effet, en quatre jours ou plus tôt; celles du plus mauvais caractère et qui marchent avec les symptômes les plus effrayants, donnent la mort le quatrième jour ou avant. Tel est le terme de la première période des fièvres. La seconde se prolonge jusqu'au septième jour, la troisième

jusqu'au onzième, la quatrième jusqu'au quatorzième, la cinquième jusqu'au dix-septième, la sixième jusqu'au vingtième. Ainsi, dans les maladies très aiguës, les périodes de quatre jours s'ajoutent successivement jusqu'au vingtième; mais il est impossible de compter exactement ces périodes par des jours entiers, car les mois et l'année même ne peuvent se compter par des jours entiers (52). Après le vingtième jour, en supputant de la même manière, la première période se prolonge jusqu'au trente-quatrième jour, la seconde jusqu'au quarantième, la troisième jusqu'au soixantième. Il est très difficile, dès le début des fièvres, de reconnaître celles dont la crise sera tardive, car au commencement les symptômes sont identiques pour toutes; mais il faut observer dès le premier jour et examiner avec soin ce qui se passe à chaque addition d'une nouvelle période quartenaire; de cette manière on ne se trompera pas sur l'issue de la maladie. La constitution des fièvres quartes résulte d'un pareil arrangement de périodes. — On reconnaît promptement et facilement les fièvres dont la crise doit se faire dans un bref délai; elles offrent des différences tranchées dès le début: les malades qui doivent guérir respirent facilement, ne souffrent pas, dorment la nuit et présentent les autres signes favorables; ceux qui doivent périr respirent péniblement, ont les idées en désordre (53), sont pris d'insomnie, et éprouvent tous les autres signes fâcheux. Les choses se passant ainsi, il faut conjecturer d'après le temps, et d'après chaque addition [de période quartenaire], à mesure que la maladie approche de la crise. Les crises qui sont propres aux femmes en couches se règlent de la même manière.

21. Des douleurs de tête intenses et continues avec fièvre, s'il s'y joint quelqu'un des signes qui présagent la mort, c'est très pernicieux. Mais si la douleur se prolonge au delà de vingt jours, et que la fièvre persiste, il faut s'attendre à une hémorragie du nez ou à un dépôt vers les parties inférieures. Bien que la douleur soit récente, on peut s'attendre également à une hémorragie nasale ou à un dépôt de pus, surtout si la céphalalgie est fixée aux tempes ou au front. On

doit plutôt compter sur l'hémorragie chez les jeunes gens, et sur la suppuration chez les vieillards. (*Coaq.* 160.)

22. Les douleurs aiguës de l'oreille, avec une fièvre continue et violente, sont redoutables; il est à craindre que le délire ne survienne et que le malade ne succombe. Puisque cette affection est très dangereuse, il faut diriger son attention sur tous les signes qui se manifestent dès le premier jour. Les jeunes gens succombent à cette maladie le septième jour ou plus tôt; les vieillards meurent beaucoup plus tard : comme ils sont moins disposés au délire et à la fièvre, la suppuration s'établit auparavant; mais à cet âge il y a des rechutes qui font périr la plupart des malades. Les jeunes gens meurent avant que l'oreille ne suppure, car il y aurait pour eux des chances de guérison si un pus blanc sortait de l'oreille, et surtout s'il se joignait quelque autre signe favorable (54). (*Coaq.* 189.)

23. Le pharynx ulcéré avec fièvre, c'est redoutable; mais s'il se joint quelqu'un des signes réputés funestes, on doit annoncer que le malade est en danger. (*Coaq.* 276.) — Les esquinancies (55) sont très redoutables; elles tuent très rapidement quand elles ne se révèlent au cou ou au pharynx par aucun phénomène, et qu'elles causent néanmoins une douleur des plus vives et de l'orthopnée : elles étouffent le malade le premier, le deuxième, le troisième, ou le quatrième jour. (*Coaq.* 363.) Les esquinancies qui causent autant de souffrance que les précédentes, mais qui s'annoncent par du gonflement et de la rougeur à la gorge, sont, à la vérité, très pernicieuses, mais elles se prolongent plus longtemps que les premières, si la rougeur est très étendue. (*Coaq.* 364.) Chez tous les sujets dont le pharynx et le cou rougissent, les esquinancies sont plus longues, et c'est surtout de celles-là que quelques malades guérissent, si la rougeur occupe en même temps le cou et la poitrine, et si cette espèce d'érysipèle ne rétrocède pas. Si ce n'est pas dans un jour critique que l'érysipèle a disparu, s'il ne s'est point formé d'abcès aux parties extérieures, si le malade n'a pas craché de pus, s'il se trouve

bien et sans douleur, ou la mort est proche, ou l'érysipèle reparaîtra. Il est plus avantageux que la tuméfaction et la rougeur se portent principalement au dehors (*Coaq.* 365); mais, s'il y a rétrocession sur le poumon, elle amène du délire, et le plus souvent les malades deviennent empyématiques à la suite de ces accidents. (*Coaq.* 367.) — Tant que la luette (56) est rouge et gonflée, il est dangereux de la couper, de la scarifier et de la brûler, il en résulterait des phlegmasies et des hémorragies. Il faut pendant tout ce temps essayer, à l'aide d'autres moyens, d'en diminuer le volume. Mais quand ce qu'on appelle *staphylin* (57), s'est tout à fait formé, quand l'extrémité de la luette devient plus volumineuse et s'arrondit, tandis que la partie supérieure s'amincit, alors on peut en toute sûreté pratiquer l'opération. — Il est bon de relâcher le ventre, avant de recourir à la chirurgie, si toutefois le temps le permet et si le malade ne suffoque pas.

24. Pour tous les malades chez lesquels les fièvres cessent sans qu'aucun signe de solution se manifeste, et hors des jours critiques, il faut s'attendre à une récidive. (*Coaq.* 146.) — Quand une fièvre quelconque se prolonge, le malade se trouvant dans de bonnes conditions, et ne ressentant aucune douleur entretenue par quelque inflammation ou par toute autre cause apparente, il faut s'attendre à un dépôt avec gonflement et douleur sur les articulations, et principalement sur les inférieures. Ces dépôts se forment de préférence et très rapidement chez les sujets au-dessous de trente ans. Il faut soupçonner la formation de ces dépôts aussitôt que la fièvre persiste au delà de vingt jours. Chez les personnes plus âgées, ils sont moins fréquents, bien que la fièvre dure plus longtemps. Il faut s'attendre que ces dépôts se formeront quand la fièvre est continue, mais que la fièvre se changera en quarte (58), si tantôt elle tombe et tantôt se rallume sans observer d'ordre, et si elle se prolonge avec ces alternatives jusqu'à l'automne. Comme ces dépôts sont plus fréquents chez les individus au-dessous de trente ans, de même la fièvre quarte s'établit plutôt chez ceux qui ont

trente ans et plus. Il faut savoir que ces dépôts arrivent de préférence en hiver, et qu'alors ils sont plus longs à disparaître, mais qu'ils sont moins sujets aux métastases. (*Coaq.* 143.) — Dans une fièvre dont le caractère n'est pas mortel, si le malade se plaint de céphalalgie, d'avoir des objets noirs devant les yeux, de douleurs mordicantes au cardia, il y aura un vomissement bilieux; et s'il survient un frisson et un sentiment de froid dans les régions inférieures de l'hypocondre, le vomissement sera encore plus prompt; et si dans ce moment le malade boit ou mange quelque chose, il le vomira très promptement. Parmi ces malades, ceux chez lesquels la souffrance commence dès le premier jour, sont plus mal le quatrième et surtout le cinquième jour; mais ils sont délivrés le septième; ceux, au contraire, et c'est le plus grand nombre, qui sont pris de la douleur le troisième jour, sont plus mal le cinquième, et sont délivrés le onzième; chez ceux qui commencent à souffrir au cinquième jour, et chez qui le reste marche comme il a été dit, la maladie se juge le quatorzième jour. Les choses se passent ainsi chez les hommes et chez les femmes, principalement dans les fièvres tierces. Chez les jeunes gens, ces choses s'observeront aussi dans les fièvres de cette espèce, mais plutôt dans les fièvres à type plus continu, et dans les tierces légitimes. — Chez les individus qui, souffrant de la tête dans une fièvre de ce genre, au lieu d'avoir des objets noirs devant les yeux, ont la vue trouble ou aperçoivent des étincelles (59), et qui, au lieu de douleurs de cardia, éprouvent de la tension dans l'hypocondre droit ou gauche, sans douleur ni inflammation, il faut s'attendre non au vomissement, mais à une hémorragie nasale. Toutefois, il faut compter sur cette hémorragie surtout chez les jeunes gens, mais moins chez les individus de trente-cinq (60) ans et au-dessus; chez ces derniers, on doit compter davantage sur le vomissement. — Les spasmes surviennent chez les enfants si la fièvre est aiguë, si le ventre ne se lâche pas, s'ils sont pris d'insomnie, s'ils ont des frayeurs, s'ils poussent des gémis-

sements, s'ils versent des larmes, et si leur visage devient tantôt verdâtre, tantôt livide, tantôt rouge. (*Coaq.* 109.) Ces accidents sont très ordinaires aux nouveau-nés et jusqu'à sept ans. Ceux qui sont plus âgés et les adultes ne sont pas exposés aux spasmes pendant les fièvres, à moins qu'il ne se montre quelques-uns des signes les plus violents et les plus funestes, tels qu'il en survient dans les *phrénitis*. Pour pronostiquer rationnellement à l'égard des enfants et des malades des autres âges, ceux qui doivent périr et ceux qui seront sauvés, il faut consulter l'ensemble des signes tels qu'ils ont été décrits pour chaque cas; ce que je viens de dire s'applique aux maladies aiguës et à celles qui en naissent.

25. Il faut que celui qui désire pronostiquer avec sûreté quels malades guériront et quels mourront, chez lesquels la maladie sera longue ou chez lesquels la maladie sera courte, juge de la valeur de tous les signes qui se manifestent, en calculant leur puissance comparative, ainsi qu'il a été fait pour tous, et en particulier pour ceux fournis par les urines et les crachats, quand, par exemple, l'expectoration est à la fois bilieuse et purulente. Il est essentiel de reconnaître promptement la marche des maladies qui sévissent toujours d'une manière épidémique, et la constitution particulière à la saison. — Le médecin doit avoir une parfaite connaissance des signes rationnels et des autres (61), et ne pas ignorer que dans quelque année et dans quelque saison que ce soit les bons signes annoncent du bien, et les mauvais du mal, puisque ces signes, que j'ai décrits, sont également vrais en Libye, dans l'île de Délos et dans la Scythie (62). D'après cela, il faut savoir que dans les mêmes contrées il n'est pas à craindre que la plupart de ces signes ne se vérifient, quand on sait les apprécier et en calculer la valeur. — Ne demandez le nom d'aucune maladie qui ne se trouve pas inscrit dans ce livre (63); car toutes celles qui se jugent dans les mêmes périodes que celles indiquées tout à l'heure, vous les reconnaîtrez aux mêmes signes (64).

PRÉNOTIONS DE COS.

INTRODUCTION.

Plus j'examine les *Prénotions de Cos*, moins je suis porté à les regarder comme antérieures au *Pronostic*, et comme la source principale de ce traité que MM. Pruys Van der Hoeven [1] et Ermerins [2] appellent un *Commentaire* sur les *Prénotions*. J'ose à peine soutenir une pareille opinion devant l'opinion contraire formellement professée par ces deux érudits et par MM. Houdart et Littré, dont l'autorité a une si grande valeur dans la question qui m'occupe; j'exposerai simplement mes objections et ce sera déjà beaucoup pour moi, si je fais naître quelques doutes dans leur esprit, et si je ramène leur attention sur un point si intéressant à tous égards.

Je rappellerai d'abord ce que je disais à la fin de l'introduction au *Pronostic*, à savoir, que ce traité me semble le fruit d'une pensée systématique et tout originale, qu'il est le résumé d'une conception dogmatique, laquelle représente une école tout entière, et qu'en conséquence il ne saurait, à mon avis du moins, avoir été composé de morceaux empruntés aux *Coaques*, cousus ensemble par quelques phrases servant de transition, et entremêlés d'observations particulières.

Je ferai remarquer, en second lieu, que les *Coaques* renferment un grand nombre d'observations très importantes qui n'ont point passé dans le *Pronostic* : or, si l'auteur de ce traité avait travaillé d'après les *Coaques*, il n'eût pas manqué de profiter de ces observations, dont un grand nombre rentrait parfaitement dans son cadre, même parmi celles qui sont empruntées au premier livre des *Prorrhétiques*. Ainsi quand on ne considérerait dans les *Coaques* que ce dernier traité, il serait déja difficile de concevoir comment il n'a pas été reproduit en partie dans le *Pronostic* avec les modifications nécessaires; mais il faut se rappeler, et les critiques ne se sont pas assez arrêtés sur ce point, que les *Coaques* ont des rapports intimes et très fréquents avec d'autres écrits de la collection hippocratique, avec les traités des *Maladies*, des *Maladies des femmes*, des *Plaies de tête*, etc. En présence de ce fait, il faudrait admettre, ou que les écrits que je viens de citer sont en partie tirés des *Coaques*, ce qui

[1] *Chrestomathia Hippocratica*, p. IX. Cf. aussi *Hist. Méd. lib. sing.* p. 20, sqq.

[2] Thèse citée, page 92.

n'est jamais venu à la pensée de personne, ou bien, ce qui n'est guère plus admissible, que le livre des *Prénotions* est une compilation dans tout ce qu'il a de commun avec les ouvrages que je viens de nommer, et que c'est une œuvre originale dans sa partie la plus importante, celle qui lui est commune avec le *Pronostic*. Il me semble beaucoup plus naturel de regarder le livre des *Coaques* comme une compilation dans sa presque totalité et de n'y admettre comme originales, qu'un certain nombre d'observations peut-être propres à l'auteur, dont on ne peut pas retrouver la source et qui sont, du reste, presque toutes des corollaires de celles dont l'origine est connue.

J'arrive à une objection très spécieuse qui a été émise pour la première fois par Costéi dans sa lettre sur l'*Examen* de Mercuriali et à laquelle M. Littré attache la plus haute importance (p. 244 et 350 de son *Introd.*); c'est que les *Prénotions* (toujours comparées au *Pronostic*) sont des notes où la rédaction manque, et que de notes décousues on peut très bien faire un livre, mais que d'un livre où tout se tient, où le style a reçu l'élaboration nécessaire, on ne saurait faire une série de notes décousues. Cette objection a, selon moi, un grave inconvénient, c'est qu'elle porte à faux aussi bien pour la disposition de l'ensemble que pour celle des détails. Certainement les *Coaques* ne présentent pas un ordre aussi parfait que nos traités modernes; mais si, se plaçant au point de vue de la médecine ancienne et surtout de la médecine pronostique de l'école de Cos, on parcourt rapidement la suite des *Prénotions*, on se convaincra aisément que les matières y sont disposées dans un ordre aussi régulier que l'état de la science d'alors le permettait. On trouve d'abord un certain nombre de grandes divisions, que j'ai fait ressortir à l'aide de titres séparés; ces divisions se suivent assez régulièrement; elles représentent à la fois la somme des connaissances médicales du temps et le système nosologique qui servait à les coordonner. Si l'on pousse ensuite l'examen un peu plus loin, on reconnaît que, dans chacune de ces grandes divisions, les sentences ne sont pas jetées tout à fait au hasard et sans aucun enchaînement. Je n'ai à m'occuper ici que de l'ordre suivant lequel ont été rangés dans le livre des *Prénotions* les diverses sentences correspondantes aux propositions du *Pronostic*, et il me suffira d'un exemple que je prends au hasard pour décider ce point de critique :

Les paragraphes 14, 15, 16, 17, 18 du *Pronostic*, où il est traité de tout ce qui regarde les maladies de poitrine, ont été reproduits dans les *Coaques* en dix sentences qui se trouvent toutes réunies dans le chapitre XVII et XVIII. Voici une esquisse du plan suivant lequel les divers sujets ont été disposés dans les deux ouvrages :

PRONOSTIC.	COAQUES.
§ 14. Signes tirés de l'injection des crachats; — de l'éternûment; — du coryza dans les maladies de poitrine; — autres considérations sur la valeur pronostique des crachats.	*Sent.* 390, 391, reproduction du § 14; — sauf la digression sur l'éternûment et le coryza, qui occupe dans le *Pronostic* une place tout à fait irrégulière.
§ 15. Des douleurs rebelles de côté; — suite des considérations sur les crachats; — exposition des signes bons et mauvais qui peuvent accompagner l'empyème.	*Sent.* 392, suite des considérations sur les crachats. *Sent.* 393, exposition abrégée des bons et des mauvais signes. *Sent.* 394, des douleurs rebelles de côté; — dans le *Pronostic* ce paragraphe est encore irrégulièrement placé.
§ 16. Détermination de l'époque à laquelle les empyèmes se forment; — diagnostic local de l'empyème.	*Sent.* 395, 396, reproduction abrégée du § 18. *Sent.* 399, de l'éternûment et du coryza dans les maladies de poitrine.
§ 17. Diagnostic général; — détermination de l'époque à laquelle les empyèmes s'ouvrent à l'extérieur; — pronostics généraux de l'issue de cette maladie.	La *Sent.* 402 renferme les §§ 16 et 17. Les matières sont mieux disposées que dans le *Pronostic;* — diagnostie général; — détermination de l'époque à laquelle les empyèmes se forment et s'ouvrent à l'extérieur; — Pronosties généraux sur l'issue de cette maladie (*voy.* aussi *Sent.* 431); — ce qui, dans le *Pronostic*, est dit du diagnostic local, ne se retrouve dans les *Coaques* qu'à la 428ᵉ *Sent.*
§ 18. Des dépôts dans les affections de poitrine. — Pronostics généraux de l'empyème; — ouverture des empyèmes par le fer ou par le feu; — qualité du pus qui s'échappe.	

Comme j'aurais absolument les mêmes remarques à faire pour ce qui me reste à examiner, et en particulier pour ce qui regarde la distribution des sentences où il est parlé des signes fournis par le visage, par les sueurs, par les urines, par le sommeil, par la respiration, par l'état des hypocondres, etc., je ne pousserai pas plus loin cet examen, que chacun pourra achever comme je l'ai commencé avec la plus grande exactitude possible.

Ces rapports et ces différences ressortiraient bien mieux encore, et

les conclusions que j'en tire seraient bien plus évidentes si j'avais pu mettre en regard le *Pronostic* et les sentences correspondantes des *Coaques*. M. Ermerins a exécuté ce rapprochement, qui l'a conduit à un résultat tout opposé à celui auquel je suis arrivé par la même voie. Je me contente de renvoyer à ce travail; les lecteurs jugeront de quel côté sont les apparences de la vérité, car en pareille matière on ne saurait arriver à une certitude absolue.

En résumé, ou bien les sentences des *Coaques* parallèles aux diverses propositions du *Pronostic* sont rangées dans l'ordre de ces dernières, quand les sujets se tiennent, ou bien, quand les sujets sont détachés, elles sont disposées suivant un autre ordre, mais presque toujours logique, presque toujours parfaitement conforme au plan de l'auteur, quelquefois même plus méthodique que celui du *Pronostic*.

Pour ce qui est de la comparaison des deux textes, celui des *Coaques* est quelquefois la reproduction exacte de celui du *Pronostic*, mais le plus souvent il en est l'abrégé. Tous les développements qui n'étaient pas indispensables, toutes les discussions et distinctions, en un mot tout ce qui dans le *Pronostic* ne présentait pas la forme aphoristique, a été élagué ou resserré dans les *Prénotions*, mais sans que la correction du style et la lucidité de la pensée en aient notablement souffert. D'ailleurs rien n'est plus naturel que de voir un texte se modifier, s'altérer même par le seul fait qu'il est remis en œuvre ou simplement recopié. Si l'on veut se faire une idée exacte et complète de ces transformations de texte, on n'a qu'à étudier comparativement les compilateurs et abréviateurs, tels qu'Oribase, Aëtius d'Amide, Alexandre de Tralles, Paul d'Égine, etc., et les auteurs originaux qui nous restent et qui ont fourni, pour ainsi dire, la première mise de fonds, tels que Rufus, Soranus, Galien, Antyllus, etc. Du reste on en trouve un exemple dans la manière dont le premier livre des *Prorrhétiques* a été remanié pour entrer dans le cadre des *Coaques*; il n'y a pas passé intégralement; les sentences ont été retravaillées, et remises dans un meilleur ordre : cependant il faut bien admettre que le premier traité a été un des éléments du second. Je crois donc avoir annihilé l'objection de Costéi et l'importance que M. Littré lui accordait.

Je me vois encore forcé de n'être pas du même avis que ce judicieux critique sur un autre point. Il dit, t. Ier, p. 247 : « Ce qui « prouve qu'elles (les *Prénotions de Cos*) ont servi de matériaux au « *Pronostic*, c'est que les propositions particulières des *Prénotions* « *de Cos*, qui n'en ont point de générales, sont les éléments des « propositions générales du *Pronostic*, qui n'en a pas de particu- « lières. Ce rapport du particulier au général entre les *Prénotions*

« et le *Pronostic* est très remarquable, et il est décisif dans la « question de savoir lequel de ces deux livres est postérieur à « l'autre. » Eh bien ! je l'avoue, je ne vois pas comment appuyer cette assertion, et je trouve au contraire que les propositions des *Coaques* sont tout aussi générales que celles du *Pronostic*, car, ou bien elles ont entre elles une identité parfaite, ou, si elles diffèrent, les différences n'ont pas porté sur ce point, ainsi que tout le monde peut s'en assurer en parcourant l'un et l'autre ouvrage.

Je n'ajoute plus qu'un mot, c'est qu'Érotien n'a pas admis les *Coaques* dans sa liste, et c'est pour moi une grande présomption de croire que cet ouvrage n'est pas antérieur au *Pronostic* et partant à Hippocrate, car Érotien n'a rejeté de son catalogue que des écrits évidemment postérieurs à l'époque où vivait le divin vieillard, et la haute antiquité d'un livre devait être une raison pour le lui attribuer. Du reste, nous n'avons aucun témoignage ancien important sur les *Coaques*[1] : Galien en cite quatre sentences (17, 422, 556, 560)[2], et dans un autre passage[3], il assimile les *Coaques* au *Prorrhétique*, et dit que ces deux ouvrages sont composés aux dépens du *Pronostic*, des *Épidémies* et des *Aphorismes*.

Ainsi, je regarde le livre des *Prénotions* comme une compilation faite surtout aux dépens du *Pronostic* et du *Prorrhétique*[4] par un des successeurs immédiats d'Hippocrate, qui a voulu résumer la médecine de son temps. En cela, les *Prénotions* se rapprochent beaucoup des *Aphorismes*; mais ces derniers ont été composés avec un plus grand nombre d'éléments, et la pathologie n'y est plus tout à fait considérée au même point de vue. Ces deux écrits marquent, pour ainsi dire, deux époques de la médecine grecque, et l'étude de son histoire serait fort avancée si l'on pouvait déterminer leur date précise, mais les renseignements directs et positifs manquent surtout pour ce qui regarde les *Coaques*.

Je diviserai l'analyse des *Coaques* en deux parties : dans la première, j'exposerai sommairement et dans leur ordre de succession

[1] Il est vrai qu'Érotien, dans son *Glossaire* (p. 196), cite de Démétrius l'épicurien une explication qu'il est très rationnel de rapporter à la 561e sent. des *Coaques*, ainsi que paraît l'avoir fait M. Littré, quand il dit, peut-être trop affirmativement, dans son introduction (p. 140), que Démétrius avait commenté les *Coaques*. Mais on pourrait aussi soutenir, en admettant avec H. Étienne une altération de texte, que cette explication se rapporte à la 17e sent. du *Prorrhétique*. Du reste, Érotien a donné plusieurs explications de mots communs au *Prorrhétique* et aux *Coaques*, mais il n'en donne point qui soit particulière à ce dernier ouvrage, sauf peut être, celle relative au mot *κρήγυον* (sent. 30).

[2] Com. II, *in Hip. Epid.* II, textes 2 et 3. — Com. III, *in Epid.* II, texte 7.

[3] Com. II, *in Epid.* III, *in proœm.*

[4] C'était le sentiment de Gruner, *Censura*, p. 124.

les divers sujets que l'auteur examine ; dans la seconde partie, je présenterai un tableau des maladies qui, dans cet ouvrage, sont nommées ou du moins assez nettement déterminées, et qui sont étudiées à part, mais presque toujours au point de vue de la prognose. Ce tableau a été déjà esquissé par M. Ermerins dans sa thèse ; je le traduis en partie, mais en le modifiant, en le complétant et en le rectifiant sur plusieurs points.

Chap. Ier. Les sentences renfermées dans ce premier chapitre sont irrégulièrement disposées; cela tient à ce que l'auteur y a rassemblé tout ce qui se rapportait à la grande classe des fièvres, dans laquelle les médecins anciens avaient confusément relégué tous les symptômes qui appartiennent plus particulièrement aux fièvres, tels que frissons, tremblement, froid, spasmes, délire, etc., etc., et toutes les maladies dont ils ignoraient le siége, c'est-à-dire une grande partie de celles qui attaquent l'homme, et plus particulièrement les maladies de l'encéphale et des viscères abdominaux. Ce ne serait point un travail infructueux que de dégager, pour ainsi dire, chaque unité morbide et chaque symptôme de ce cahos inévitable de propositions où ils sont groupés sans ordre et quelquefois sans vérité : je ne puis essayer ce travail que très superficiellement dans le *tableau des maladies*.

Chap. II. La céphalalgie, considérée isolément ou concurremment avec d'autres phénomènes morbides, est prise tantôt comme une maladie, et tantôt comme un symptôme, ou plutôt comme un *signe*.

Chap. III. Le *causus* et le *coma* sont envisagés absolument d'après la même méthode, du reste la seule possible dans une médecine toute pronostique et presque absolument privée des ressources du diagnostic, qui seul peut distinguer un symptôme d'une maladie.

Chap. IV. Pronostic de l'otite suivant les âges ; — de la surdité considérée comme signe.

Chap. V. Ce chapitre sur les *Parotides* est pris tout entier du *Prorrhétique* : je n'ai rien à ajouter à ce qui a été dit dans l'argument de ce traité.

Chap. VI. Signes fournis par le visage. Je renvoie sur ce point à ce que j'ai dit au § 2 du *Pronostic*. Je ferai remarquer seulement que la 216e sentence est évidemment égarée dans ce chapitre, et doit être reportée au chapitre XVII ou XVIII.

Chap. VII. Étude des signes pris de l'aspect des yeux. Observations sur l'ophthalmie considérée comme maladie.

Chap. VIII. Exposition des signes fournis par les diverses parties de la bouche, et en particulier par la langue. L'auteur avait inter-

rogé la valeur des enduits qui recouvrent cet organe; je n'ai retrouvé cette observation que dans le livre des *Jours critiques* où elle a été transportée avec beaucoup d'autres prises çà et là dans la collection.

Chap. IX. De l'aphonie et des modifications de la voix considérées comme signes. — La séméiologie pure domine, comme on le voit, dans tous ces chapitres.

Chap. X et XI. Ici, à propos de l'état de la respiration et des maladies du pharynx et du cou, recommence le mélange de la pathologie spéciale et de la séméiologie. Ce chapitre réunit à la fois les propositions du *Pronostic*, les sentences du *Prorrhétique*, et des observations dont l'origine est inconnue, et qui sont peut-être propres à l'auteur.

Chap. XII. Les réflexions précédentes s'appliquent également aux observations faites sur l'état des hypocondres. Je renvoie de plus à l'argument du *Pronostic*, § 7.

Chap. XIII. L'auteur vient d'examiner successivement la tête, le cou, l'hypocondre; il arrive, en suivant cet ordre anatomique, à s'occuper des lombes. Il s'arrête longuement sur les douleurs lombaires rhumatismales envisagées comme maladies ou comme signes. Il appuie sur le danger de la métastase de ces douleurs, soit à la tête, soit à la poitrine, soit sur l'estomac.

Chap. XIV. L'auteur ayant parcouru, en quelque sorte région par région, l'ensemble de la pathologie, revient sur quelques signes plus généraux. — On retrouve dans ce chapitre tout ce qui a été consigné au *Prorrhétique* sur les hémorragies nasales, plus quelques additions importantes.

Chap. XV. L'étude des spasmes revient très souvent dans les *Coaques*, et tient, en général, une grande place dans la médecine hippocratique. Mais évidemment les médecins de l'école de Cos ont confondu sous le même nom des états bien différents. Un examen attentif fait reconnaître dans ce qu'ils désignent sous ce nom presque tous les désordres fonctionnels du système nerveux.

Chap. XVI. On retrouve ici, avec des additions notables, tout ce qui a été dit dans le *Pronostic* sur l'angine ou esquinancie, sauf la mention de l'amputation de la luette.

Chap. XVII et XVIII. Les maladies de poitrine y sont traitées complétement, et bien mieux que dans le *Pronostic*. Un grand nombre de sentences ont été empruntées au traité des *Maladies*, et plusieurs sont probablement le fruit de la pratique de l'auteur. Je signalerai plus particulièrement les sentences 384, 386, 388, 389, 401, 403, 404, 407, 411, 412, 425, 427, 434, 435, 436, 440, 444, qui prouvent des connaissances avancées et un esprit observateur.

Chap. XIX. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit des hydropisies au § 8 du *Pronostic*, si ce n'est que la 461e sentenee est très remarquable au point de vue de la doctrine physiologique, qui est préeisément l'opposé de celle professée aujourd'hui sur la solution de l'hydropisie par résorption.

Chap. XX et XXI. Observations pratiques très justes, et pour la plupart originales sur la dysseuterie et la lienterie.—Les sentences 451, 456 à 459 seraient mieux plaeées dans le ehapitre XVIII.

Chap. XXII. La sentence 471 est la répétition du § 19 du *Pronostic* sur le danger de l'inflammation de la vessie. Je reviendrai plus tard sur les sentences 472, 473.

Chap. XXIII. Observations pronostiques sur l'apoplexie. La sentence 481 devrait être reportée au chapitre XIX, sur les hydropisies.

Chap. XXIV. Ce chapitre renferme des propositions assez disparates sur les signes tirés du froid des lombes, de l'apparition de pustules, et sur l'emploi très sagement indiqué de la saignée dans différents cas.

Chap. XXV. On ne retrouve guère de remarquable dans ce chapitre que ce qui est dit au § 3e du *Pronostic*, sur le *décubitus* du malade.

Chap. XXVI. Ce chapitre est une sorte de *compendium* de la chirurgie des Asclépiades. Il n'est pas susceptible d'analyse, car il y a presque autant de sujets différents que de sentences. Je le compléterai dans mes notes.

Chap. XXVII. Le titre seul : « Des maladies propres aux diffé« rents âges » indique assez le contenu de ce chapitre.

Chap. XXVIII. Il est consacré tout entier à l'étude clinique plutôt encore que prognostique des maladies des femmes, pendant l'état de grossesse ou pendant celui de vacuité, surtout à l'époque menstruelle. Je compléterai ce ehapitre dans mes notes.

Chap. XXIX. Du vomissement considéré comme signe prognostique. Ce chapitre est en grande partie emprunté au *Pronostic* et au *Prorrhétique*.

Chap. XXX et XXXI. Des sueurs, des urines et des selles. Je renvoie à ce que j'ai dit sur ce sujet dans l'argument du *Pronostic*, et j'ajoute que l'auteur des *Coaques* a très bien compris l'importauee et la relation de ces trois sources principales du pronostic dans la médecine ancienne.

Tableau des maladies. — Les fièvres sont divisées en fièvres aiguës et en fièvres de long cours, sent. 75, 118, 294, 421, 594. Il faut lire aussi la 143e sentence sur la distinction des fièvres de langueur, en celles qui sont entretenues par quelque travail morbide,

par quelque phlegmasie interne, et celles qui ne sont dues à aucune cause évidente.

Au premier rang des fièvres se trouve le *causus*, fièvre rémittente ou pseudo-continue des pays chauds, dont la nature est regardée tantôt comme inflammatoire, tantôt comme bilieuse, sent. 60, 107, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 299, 581.

Il est aussi parlé du *léthargus*, qu'il faut probablement ranger au nombre des fièvres pseudo-continues des pays chauds, sent. 139, 140.

Mention de la fièvre *lipyrie*, sent. 120.

Division des fièvres d'après leur type; — Fièvres continues. — Parmi ces fièvres, l'auteur regarde comme présentant un très-mauvais caractère, celles qui sont produites par des douleurs à l'hypocondre, et qui sont accompagnées de *carus*, sent. 31 et 32. Il fait une mention spéciale des fièvres avec sueurs et avec tension de l'hypocondre, sent. 32; de celles avec ballonnement et avec dureté du ventre, sent. 44, 640; avec perturbations abdominales, sent. 637, 641; avec lividité des diverses parties du corps, sent. 66; avec phlyctènes, sent. 114; avec tumeurs aux aines, sent. 73; de celles qui sont accompagnées de vertiges avec ou sans *iléus*, sent. 106; avec vomissements et déjections bilieuses, sent. 68.—Voir aussi les sent. 107, 108, 109, 130, 158, 201, 298, 305, sur quelques états fébriles particuliers. Toutes ces observations prouvent que déjà l'attention était éveillée sur la localisation des fièvres, sur leurs rapports avec divers états pathologiques, et en particulier avec les affections des viscères abdominaux[1]. Au milieu de toutes ces variétés de fièvres, on en reconnaît quelques-unes qui se rapprochent de notre fièvre typhoïde.— Fièvres rémittentes.—Parmi ces fièvres, l'auteur nomme les *tritæophyes*, τριταιοφυέες, c'est-à-dire celles qui redoublent tous les trois jours, et qui sont très dangereuses, sent. 26, 33; tritæophyes *asodes*, sent. 33; tritæophyes errantes, sent. 37, 116, 305.—Fièvres intermittentes.—Parmi ces fièvres, l'auteur distingue les erratives, sent. 582 (voir aussi sent. 79); les quartes, sent. 159;

[1] On ne sera sans doute pas fâché de trouver ici un passage fort intéressant du traité des *Airs* sur les fièvres. L'auteur se propose de démontrer que toutes les maladies viennent des airs : « Je commencerai, dit-il, par la maladie la plus commune : la fièvre; elle s'associe à toutes les autres, et surtout à la phlegmasie, les blessures que l'on se fait aux pieds en se heurtant (προσκόμματα) le prouvent bien : il se développe une tumeur à l'aine par suite de l'inflammation, et la fièvre s'allume aussitôt. Il y a, pour le dire en passant, deux sortes de fièvres : l'une, commune à tous, s'appelle peste (λοιμός), l'autre, qui est engendrée par une mauvaise nourriture, survient chez ceux qui ne prennent pas une alimentation salubre. L'air est la cause première de ces deux classes de fièvres.» Éd. de Bâle, p. 118, lig. dern.

les tierces légitimes, sent. 123, 148, 584; les tierces d'hiver, sent. 159. Il fait aussi mention du passage des fièvres rémittentes au type intermittent, sent. 117. On trouve également disséminés çà et là plusieurs caractères de la fièvre hectique (voir surtout sent. 143).

Pour la classe des fièvres, les signes sont surtout tirés du vomissement, des selles, des urines, de la sueur, de la température du corps, de sa couleur, des spasmes, des douleurs, de l'aphonie, du délire.—Les crises sont notées avec le plus grand soin. Les maladies aiguës sont jugées en quatorze jours, sent. 147, par une épistaxis, par une sueur abondante, par une évacuation copieuse d'urine purulente ou vitrée, dont l'hypostase est louable, par des dépôts considérables, par des déjections alvines muqueuses et sanguinolentes, abondantes et soudaines, par des vomissements copieux au moment de la crise, sent. 150. Un sommeil profond et calme présage la certitude de la solution. Si le sommeil est troublé, c'est un signe d'instabilité, sent. 151. On ne trouve point dans les *Coaques* l'énumération des jours critiques; mais il y est dit que si une fièvre disparaît dans un jour non critique, il faut craindre une récidive.

Mention du battement des vaisseaux dans la fièvre et dans d'autres maladies, sent. 81, 124, 128, 139, 142, 261, 282, 283, 369; peut-être 298 et 300.

Il est souvent parlé du *phrénitis* ou délire aigu continu dans une fièvre. Il est certain que les médecins hippocratiques ne rapportaient pas à une inflammation des membranes du cerveau, comme Galien l'a fait depuis, cet état pathologique, que, du reste, ils considéraient tantôt comme un symptôme, tantôt comme une maladie, et dont ils ignoraient la nature aussi bien que le siége, sent. 76, 91, 92, 97, 101, 102, 119, 179, 213, 228, 324, 579, 582. L'auteur semble aussi distinguer le *phrénitis* en métastatique et en idiopathique. La sent. 275 se rapporte à la première espèce; celles que j'ai indiquées tout à l'heure, à la deuxième.

Réunion confuse des symptômes propres à la méningite et à d'autres affections cérébrales indéterminées, sent. 160 à 169, et *passim* dans le chap. XI (voir aussi sent. 253); paraplégie, sent. 346; apoplexie et paralysie, sent. 187, 476, 477, 478, 479, 480, et peut-être sent. 197, 250 et 256.— Cause et présage de l'épilepsie, sent. 345, 599.

Observations sur les spasmes ou états nerveux, sent. 336, 338, 350, 351, 352, 353, 354, 356, 357, 358, 359, 554; torticolis aigu, sent. 261, et peut-être 273 et 278; tétanos et opisthotonos, sent. 23, 361, 362.

Considérations sur l'otite aiguë, sent. 189; sur l'ophthalmie, sent. 222, 223, 224, peut-être sur l'orgeolet, sent. 220. On trouve aussi, sent. 225, 226, 510, la mention de l'amaurose. S'agit-il de

la maladie connue sous ce nom, ou simplement de l'obscurcissement et de la perte de la vue ? Il est difficile de se prononcer.

Observations sur l'érythème, sent. 63, 200, 215, 231, 417; sur l'érysipèle, sent. 142, 200, 366, 524, et peut-être 7 et 211.—Sur un ulcère serpigineux à l'aine appelé ἑρπυστικόν, sent. 628 ; sur les parotides, presque toujours considérées comme dépôt critique dans les fièvres, sent. 105, 107, 126, 163, 183, 185, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 264, 268, 292, 302, 352, 563.

Esquinancie, sent. 263 à 277, *passim* 364 à 379. Espèces particulières d'affections de la gorge, sent. 264, 265, 266, 278, 279. — M. Ermerins affirme que l'auteur a divisé les inflammations de la gorge en celles du larynx et celles du pharynx ; cela me paraît fort douteux. Il se fonde probablement sur ce qu'il est parlé en particulier des inflammations pharyngiennes. Mais le mot pharynx signifiait pour Hippocrate le vestibule des voies aériennes et alimentaires, et non l'entrée particulière de l'œsophage.

Inflammation aiguë ou chronique de l'estomac, sent. 283, 285, 286; inflammation aiguë ou chronique des intestins, chap. I, XII, XX et XXI, et sent. 470, 467, 640, 643.—Hémorroïdes, sent. 346.

Presque tout ce qui est dit au chap. XIII peut être, ce me semble, rapporté au rhumatisme aigu. On retrouve çà et là dans tout le cours des *Coaques* plusieurs observations qui regardent évidemment cette maladie.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit dans l'argument du *Pronostic* sur les maladies de poitrine, sinon que l'auteur des *Coaques* regarde la pneumonie comme très dangereuse quand elle succède à une pleurésie, sent. 397 ; et qu'il distingue les pleurésies en bilieuses et inflammatoires, sent. 387.

Maladies du foie assez mal déterminées, mais pouvant se rapporter à l'hépatite, et considérées assez ordinairement dans leurs rapports avec les maladies de poitrine, sent. 446 à 449. Abcès du foie, 450 et 451. Ictère regardé comme un épiphénomène, sent. 121; comme une maladie, sent. 613.—Maladies de la rate, sent. 327, 466.

Inflammation aiguë et chronique de la vessie (cystite), sent. 471. —Néphrite, sent. 591.

Rétention d'urine causée par un abcès, sent. 473. De la gravelle et de la pierre, sent. 472, 488, 589, 590.

Phthisie ischiatique, suite des dépôts multipliés à la hanche, sent. 144.

L'auteur des *Coaques* semble regarder comme des maladies chroniques la dyssenterie et la lienterie, chap. XX et XXI, le melœna (*hémathémèse* et *hématocatharsis*), qu'il n'est pas facile de distinguer d'un simple flux de bile fortement colorée, sent. 330, 331,

333, 559, 571, 608, 611, 633, 636, 637. — Il étudie tous ces états pathologiques comme des maladies ou des symptômes essentiels; il range dans la même catégorie l'hydropisie ascite symptomatique, sent. 452, 454, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 482; l'hydropisie sèche, sent. 304, 424, 453, 459, que plusieurs interprètes regardent comme la *tympanite*, mais que P. Martian [1] et Sprengel [2] soutiennent être l'ascite accompagnée de symptômes de sécheresse, soit du côté du ventre, soit du côté de la poitrine ou du reste du corps.

Dans l'hémoptysie, qui est aussi placée au nombre des maladies chroniques, le sang vient ou du foie, sent. 450, ou du poumon, sent. 450.

Observations confuses et indéterminées sur les symptômes propres à la fièvre de lait intense et à la métro-péritonite puerpérale (*passim*, dans le chap. XXVIII). — Danger de l'évacuation des eaux dans l'amnios avant l'accouchement, sent. 513, 536. — Des ulcérations vaginales, des aphthes chez les femmes grosses, sent. 514, 529, 539, 544.

Observations sur les plaies de tête, sent. 188, 477? 498, 499, 500, 501, 510. De la carie des dents et de leurs suites, sent. 236, 237. Abcès au palais, sent. 238. Maladies des os de la mâchoire, sent. 237, 239. Danger des spasmes dans les blessures, sent. 355, 506. — Blessure de l'épiploon et des intestins, sent. 502, 503. Division des parties molles, des os et des cartilages, sent. 504. 505; — des tendons de la jambe, 508. — Pronostic des plaies suivant les parties blessées, sent. 509. — Des fistules, sent. 511. — Des ulcères, sent. 496. — Des varices, sent. 513.

PRÉNOTIONS DE COS [a].

CHAPITRE PREMIER.

DES FRISSONS, DES FIÈVRES, DU DÉLIRE.

1. Ceux qui, après un frisson, sont pris d'un refroidissement général, avec douleur à la tête et au cou, restent sans voix et se couvrent de petites sueurs générales, meurent lorsqu'ils semblent revenir à eux (1).

[1] *Mag. Hip. expl.*, Rome, 1626, in-f°, p. 525.

[2] *Apol. des Hip.*, p. 299.

[a] ΚΩΑΚΑΙ ΠΡΟΓΝΩΣΕΙΣ, COACÆ PRÆNOTIONES, PRÉNOTIONS DE COS, PRÉNOTIONS COAQUES ou simplement COAQUES.

2. L'agitation avec refroidissement est très mauvaise. (*Prorrh.* 27.)

3. Le refroidissement avec endurcissement [des parties externes], c'est pernicieux. (*Prorrh.* 77.)

4. A la suite de refroidissement, la peur et le découragement, sans raison, aboutissent à des spasmes.

5. A la suite de refroidissement, la rétention d'urine, c'est très mauvais. (*Prorrh.* 51.)

6. Dans le frisson, ne pas reconnaître les siens, c'est mauvais. La perte de la mémoire, c'est également mauvais (2). (*Prorrh.* 64.)

7. Les frissons avec un état comateux ont quelque chose (3) de pernicieux. L'ardeur du visage avec sueur, est dans ce cas un signe de mauvais caractère. Le refroidissement qui survient alors aux parties postérieures, prélude à des spasmes. En général, le refroidissement des parties postérieures présage des spasmes. (*Prorrh.* 67.)

8. Les frissons réitérés qui partent du dos, et qui changent rapidement de place, sont très pénibles; ils présagent en effet une rétention douloureuse des urines (4). En pareil cas, de petites sueurs générales, c'est très mauvais. (*Prorrh.* 75.)

9. Le frisson, dans une fièvre continue, quand le corps est déjà fort affaibli, c'est mortel.

10. Ceux qui ont des sueurs abondantes, puis des frissons, sont dans un état pernicieux. A la fin il se forme des suppurations internes, et il survient des perturbations d'entrailles. (*Prorrh.* 66.)

11. Les frissons qui partent du dos sont les plus insupportables (5); mais celui qui a du frisson le dix-septième jour, et qui en est repris le vingt-quatrième, est dans un état difficile.

12. Ceux qui ont des frissonnements continuels, de la céphalalgie, et de petites sueurs générales, sont dans un mauvais état.

13. Ceux qui ont des frissons et des sueurs abondantes sont dans un état très difficile.

14. Les frissons réitérés avec stupeur, sont [des frissons] de mauvais caractère. (*Prorrh.* 35.)

15. Quand le frisson survient vers le sixième jour, la crise est difficile.

16. Tous ceux qui dans un état de santé [apparente] sont pris de frissons réitérés, deviennent empyématiques par suite d'hémorragies.

17. Le frissonnement et la dyspnée dans les souffrances [de poitrine], sont des signes de phthisie.

18. A la suite de suppuration du poumon, des douleurs vagues au ventre, à la région claviculaire, et un râle avec anxiété, indiquent que les poumons sont remplis de crachats.

19. Ceux qui ont des frissonnements, de l'anxiété, un sentiment de lassitude, des douleurs aux lombes, sont pris de relâchement du ventre.

20. Mais avoir des frissons avec une sorte de paroxisme, surtout la nuit, de l'insomnie, un délire loquace, et, pendant le sommeil, lâcher ses urines sous soi, aboutit à des spasmes (6). (*Prorrh.* 101.)

21. Des frissons continus dans les maladies aiguës, c'est funeste.

22. A la suite d'un frisson, la prostration avec douleur de tête, c'est pernicieux. Dans ce cas, des urines sanguinolentes, c'est funeste.

23. Le frisson avec opisthotonos tue.

24. Quand il y a eu des frissons ; en même temps que des sueurs critiques (7), et que le lendemain, après un frisson que rien ne justifie, il y a de l'insomnie et absence de coction, je pense qu'il surviendra une hémorragie. (*Prorrh.* 149.)

25. Après le frisson, la rétention des urines est dangereuse et présage des spasmes, surtout quand il y a eu préalablement assoupissement profond; et dans ce cas on peut s'attendre à des parotides. (*Prorrh.* 155.)

26. Dans une fièvre irrégulière, les frissons qui redoublent suivant le type *tritæophye*, sont [des frissons] de très mauvais caractère; mais ceux qui redoublent irrégulière-

ment, quand il y a des spasmes avec frisson et fièvre, sont pernicieux (8).

27. L'aphonie qui vient à la suite d'un frisson est dissipée par un tremblement; un tremblement qui survient délivre ceux qui sont repris de frisson.

28. Ceux qui à la suite d'un frisson éprouvent de la prostration avec céphalalgie, sont en danger : chez ces individus, des urines teintes de sang, c'est mauvais.

29. Chez ceux qui ont le frisson, il y a suppression d'urine. (*Prorrh.* 110.)

30. Dans la fièvre, un spasme, des douleurs aux mains et aux pieds, sont des signes de mauvais caractère : l'invasion subite d'une douleur à la cuisse est encore un signe de mauvais caractère : une douleur aux genoux, ce n'est pas bon (9) non plus; mais s'il y a de la douleur aux mollets, c'est un signe de mauvais caractère; il en est de même du délire, surtout quand il y a un énéorème dans les urines.

31. Les fièvres produites par des douleurs aux hypocondres, sont de mauvaise nature; quand il y a complication de *carus*, c'est très mauvais. (*Prorrh.* 56.)

32. Les fièvres sans intermittences, accompagnées de petites sueurs réitérées et de tension aux hypocondres, sont le plus souvent [des fièvres] de mauvais caractère : dans ce cas, les douleurs qui se fixent à l'acromion et à la clavicule (10) sont funestes.

33. Les fièvres *assodes* (11) du type *tritæophye* sont [des fièvres] de mauvais caractère.

34. Dans la fièvre, la mutité (12), c'est mauvais.

35. Les malades pris d'un sentiment de lassitude, d'obscurcissement de la vue, d'insomnie, de *coma*, de petites sueurs, et du retour de la chaleur [fébrile], sont dans un mauvais état. (*Prorrh.* 74.)

36. Ceux qui éprouvent un sentiment de lassitude avec frissonnement, après de petites sueurs critiques, et après un retour de la chaleur [fébrile], sont en mauvais état, surtout s'il survient une épistaxis : ceux qui dans ces circonstances

deviennent ictériques, avec coloration prononcée [de la peau] meurent; ils rendent préalablement des matières stercorales blanches.

37. Les fièvres *tritæophyes* erratiques (13), lorsqu'elles se fixent aux jours pairs, sont rebelles.

38. Ceux qui dans les jours critiques, sont agités sans suer, et qui éprouvent un refroidissement général, comme aussi tous ceux qui ne suent pas et qui éprouvent un refroidissement général sans qu'il y ait de crise, sont dans un mauvais état. (*Prorrh.* 61.)

39. Ceux qui après cela, ont du frisson, puis des vomissements de matières sans mélange, et qui sont pris d'anxiété, de tremblement avec fièvre, sont en mauvais état. La voix est comme dans le frisson (14). (*Prorrh.* 42? 62.)

40. Après un saignement de nez, le refroidissement avec de petites sueurs, c'est mauvais. (*Prorrh.* 126.)

41. Ceux qui ont de petites sueurs générales, qui restent sans sommeil, qui sont repris de la chaleur fébrile, sont en mauvais état. (*Prorrh.* 68.)

42. Ceux qui ont de petites sueurs dans une fièvre sont dans un mauvais état.

43. Chez ceux qui ont des selles bilieuses, une douleur mordicante à la poitrine (15), de l'amertume à la bouche, c'est mauvais.

44. Dans les fièvres, quand le ventre est ballonné, et que les vents ne sortent pas, c'est mauvais.

45. Les individus pris de lassitudes, de hoquet, de *catoché*, sont dans un mauvais état.

46. (16) Ceux qui ont de petites sueurs avec des frissonnements légers et fréquents qui partent du dos, sont dans un état insupportable; cet état présage une rétention douloureuse des urines. En pareil cas, avoir de petites sueurs, c'est mauvais. (*Prorrh.* 75.)

47. Faire quelque chose d'insolite, par exemple, diriger son attention sur ce qui n'est pas familier, ou le contraire, c'est funeste; c'est aussi le prélude d'un délire imminent.

48. Du soulagement quand les signes sont mauvais, aucun amendement quand ils sont favorables, c'est également fâcheux. (*Prorrh.* 52.)

49. Dans les fièvres aiguës, quand les malades ont des sueurs, surtout à la tête, et qu'ils sont dans un état pénible, c'est mauvais, principalement avec coïncidence d'urines noires. Si à tout cela se surajoute le trouble de la respiration, c'est mauvais. (*Prorrh.* 39.)

50. Quand les extrémités passent rapidement par des états opposés, c'est mauvais (17). Quand il en est de même de la soif, c'est funeste. (*Prorrh.* 43.)

51. Une réponse brutale faite par un malade [habituellement] poli, c'est mauvais ; l'acuité de la voix, c'est également mauvais. Chez ces individus, les parois des hypocondres sont rétractées [vers les parties profondes.] (*Prorrh.* 44, 45.)

52. A la suite d'un refroidissement avec de la sueur, le prompt retour de la chaleur fébrile est mauvais. (*Prorrh.* 66.)

53. Ceux qui, dans les maladies aiguës, ont de petites sueurs et de l'agitation sont dans un mauvais état.

54. (18) Se trouver dans un état de prostration que rien ne justifie sans qu'il y ait eu de déplétion vasculaire, c'est mauvais. (*Prorrh.* 40.)

55. Dans une fièvre, un tiraillement comme pour vomir, lequel n'aboutit qu'à la salivation, c'est mauvais.

56. De rapides alternatives de narcotisme, c'est mauvais.

57. Des épistaxis très peu abondantes, sont très mauvaises dans les maladies aiguës (19).

58. En général, il est mauvais, dans une fièvre aiguë, que la soif ait cessé contre toute raison. (*Prorrh.* 57.)

59. Ceux qui tressaillent à un simple attouchement des mains (20) sont dans un mauvais état.

60. Ceux qui dans le cours d'une fièvre *causale* sont affectés de tumeurs avec assoupissement et torpeur, meurent paraplectiques (21) s'il survient une douleur au côté.

61. Dans les maladies aiguës, de la suffocation (22),

quand le pharynx n'est point tuméfié, c'est pernicieux.

62. Quand le péril est imminent, arrivent les petits tremblements et les vomissements érugineux. La production d'un petit bruit pendant la déglutition des liquides, celle d'un son rauque causé par la sécheresse de la gorge, la difficulté d'avaler à cause de la respiration saccadée comme dans la toux, sont des signes pernicieux dans les maladies aiguës avec refroidissement.

63. Les érythèmes aux mains et aux pieds sont des signes pernicieux.

64. Ceux qui ont la respiration anhélante, qui sont abattus, dont les paupières sont entr'ouvertes pendant le sommeil, meurent en présentant une couleur ictérique très foncée. Ces malades rendent préalablement des excréments blancs.

65. Dans les fièvres, une *extase* silencieuse, chez un malade qui n'est pas aphone, c'est pernicieux. (*Prorrh.* 54.)

66. Des ecchymoses (23) survenant dans une fièvre présagent une mort imminente.

67. Quand une douleur de côté se manifeste dans une fièvre, des selles aquoso-bilieuses abondantes soulagent le malade; mais quand il survient de l'anorexie, puis des sueurs, avec coloration intense du visage, relâchement du ventre et un peu de cardialgie, les malades, après avoir langui quelque temps, meurent avec les symptômes de la péripneumonie (24).

68. Chez un fébricitant, si, dès le début, de la bile noire est évacuée par haut ou par bas, c'est mortel.

69. A la suite d'un refroidissement chez un individu qui n'est pas sans fièvre et qui sue aux parties supérieures, l'agitation développe le *phrénitis*, et devient bientôt pernicieuse (25). (*Prorrh.* 27.)

70. Les douleurs qui deviennent en peu de temps aiguës et qui se portent vers les clavicules et vers les parties supérieures, sont pernicieuses.

71. Dans les maladies de long cours et pernicieuses, une douleur au siége est mortelle.

72. Chez les malades déjà affaiblis, la perte de la vue et de l'ouïe, la déviation de la lèvre, de l'œil ou du nez, c'est mortel.

73. Dans les fièvres, une douleur à l'aine (26) indique que la maladie sera longue.

74. Dans les fièvres, l'absence de crises (27) les prolonge, mais elle ne les rend pas pernicieuses.

75. Les fièvres produites par des douleurs intenses sont de très longue durée (28).

76. Les tremblements, la carphologie, le délire sont des indices de *phrénitis*, et, dans ce cas, les douleurs aux mollets indiquent l'égarement de l'esprit. (*Prorrh*, 34. — *Pronost.* 4.)

77. Tous ceux qui, dans une fièvre continue, gisent sans voix et sont pris d'un clignotement perpétuel (29), réchappent si, après un saignement de nez et un vomissement, ils parlent et reviennent à eux; mais si cela n'arrive pas, ils sont pris de dyspnée, et meurent promptement.

78. Quand ceux qui sont pris de fièvre ont un paroxysme le lendemain de l'invasion,

79. une rémission le troisième jour, un paroxysme le quatrième, c'est mauvais. En effet, ces paroxysmes ne produisent-ils pas le *phrénitis* (30)?

80. Tous ceux chez lesquels les fièvres cessent dans des jours non critiques, sont exposés à des rechutes.

81. Les fièvres faibles au début et qui plus tard s'accompagnent de battements à la tête et d'urines ténues, ont des paroxysmes aux approches de la crise (31); il n'y aurait rien d'étonnant qu'il survînt du délire et aussi de l'insomnie.

82. Dans les maladies aiguës, les mouvements insolites, l'agitation générale, le sommeil troublé, présagent des spasmes chez quelques individus.

83. Le réveil agité, avec l'air hagard et avec du délire, c'est funeste; c'est aussi l'indice d'un état spasmodique, surtout s'il y a des sueurs. Le refroidissement du cou, du dos et de tout le corps, indique également un état spasmodique :

dans ce cas, les urines sont furfuracées (32). (*Prorrh.* 112, 113.)

84. Le délire avec chaleur ardente est spasmodique.

85. Le délire qui s'exaspère en peu de temps est un délire *férin*, il présage des spasmes. (*Prorrh.* 26, et aussi 123 *initio.*)

86. Dans les maladies de long cours, la tuméfaction du ventre sans cause légitime amène des spasmes.

87. Une insomnie soudaine avec trouble, des épistaxis légères; pendant la nuit du sixième jour un peu de soulagement, puis le lendemain de nouvelles souffrances, de petites sueurs; un assoupissement profond, du délire, amènent une hémorragie [nasale] abondante, laquelle dissipe ces affections. Des urines aqueuses présagent cet ensemble de symptômes. (*Prorrh.* 132.)

88. Parmi les individus qui tombent dans un transport mélancolique avec les symptômes précédents, ceux qui ont des tremblements, sont dans un état fâcheux.

89. Le délire avec dyspnée et sueur est mortel: il l'est aussi avec la dyspnée et le hoquet (33).

90. Dans le *phrénitis*, quand les songes se traduisent à l'extérieur, c'est bon (34). (*Prorrh.* 5.)

91. Dans le *phrénitis*, des selles blanches, de l'engourdissement, c'est mauvais. Dans ce cas, le frisson est très mauvais. (*Prorrh.* 13.)

92. Dans le *phrénitis*, le calme au début, puis des changements fréquents [dans l'état des symptômes], c'est mauvais (35). (*Prorrh.* 12, et aussi 28.)

93. Parmi les individus pris d'un transport mélancolique, ceux à qui il survient un tremblement, sont en mauvais état. (*Prorrh.* 14.)

94 Ceux qui ont un transport mélancolique et qui sont pris de tremblement avec ptyalisme, sont-ils *phrénétiques* (36)? (*Prorrh.* 14.)

95. Ceux qui sont en proie à un transport violent, après un redoublement de fièvre, deviennent *phrénétiques*. (*Prorrh.* 15.)

96. Les *phrénétiques* boivent peu, s'émeuvent au moindre bruit, sont sujets aux tremblements ou aux spasmes. (*Prorrh.* 16.)

97. Dans le *phrénitis*, des tremblements violents sont mortels. (*Prorrh.* 9.)

98. L'aberration de l'esprit, par rapport aux choses de première nécessité, est très mauvaise; ceux qui à la suite [de cette aberration] ont des paroxysmes, sont dans un état funeste (37).

99. Le délire avec voix retentissante, le spasme de la langue, les tremblements de cet organe, présagent une *extase*. Dans ce cas, la rigidité de la peau, c'est pernicieux (38). (*Prorrh.* 19.)

100. Le délire chez un individu déjà fort affaibli est très mauvais. (*Prorrh.* 8.)

101. Chez les *phrénétiques*, de fréquents changements [dans l'état des symptômes] annoncent des spasmes et sont funestes (39). (*Prorrh.* 28.)

102. Chez les *phrénétiques*, le ptyalisme avec refroidissement présage un vomissement noir. (*Prorrh.* 31.)

103. Chez les malades qui présentent des symptômes variés, qui ont du délire avec de fréquents retours de l'état comateux, il faut s'attendre à un vomissement noir: dites-le (40).

104. Les paroxysmes qui tiennent du spasme produisent le *catoché*. (*Prorrh.* 161.)

105. Les petites tumeurs qui s'élèvent près des oreilles dans les maladies de long cours, s'il survient une hémorragie et des vertiges ténébreux, sont pernicieuses.

106. Les fièvres accompagnées de hoquet, avec ou sans affection iliaque, sont pernicieuses (41).

107. Chez les malades dont la respiration est précipitée, si la fièvre redevient aiguë à la suite d'un refroidissement avec forte tension de l'hypocondre, il s'élève de grosses parotides. (*Prorrh.* 164.)

108. Chez les malades qui ont de la fièvre, les douleurs survenues aux lombes et aux parties inférieures qui se portent

au diaphragme en quittant ces parties, sont très pernicieuses, surtout si cette rétrocession est précédée de quelque autre mauvais signe ; mais s'il n'y a pas d'autres mauvais signes, il faut s'attendre à un empyème. (*Pronost.* 19 *initio.*)

109. Chez les enfants, une fièvre aiguë, la suppression des selles avec insomnie, des sanglots, des changements de couleur, enfin la persistance d'une teinte rouge, sont les signes d'un état spasmodique. (*Pronost.* 24 *in fine.*)

110. Une insomnie soudaine avec trouble, des selles noires, compactes, amènent quelquefois des hémorragies.

111. L'insomnie avec une agitation soudaine amène une hémorragie [nasale], surtout s'il y a déjà eu quelque flux de sang ; sera-t-elle précédée d'un frissonnement ? (*Prorrh.* 136.)

112. Les malades qui sentent un peu de refroidissement général (42), ceux qui toussent et qui ont de petites sueurs partielles à l'approche des paroxysmes, ont une maladie de mauvais caractère.

113. Quand à une douleur de côté s'ajoute de la suffocation, les malades deviennent empyématiques.

114. Chez ceux qui ont une fièvre continue, s'il s'élève des pustules(43), sur tout le corps, c'est mortel, s'il ne se forme pas quelque dépôt purulent ; c'est surtout en pareil cas que les parotides ont coutume de se former.

115. Dans une maladie aiguë, être froid au dehors, mais brûlant au dedans et altéré (44), c'est mauvais. (*Prorrh.* 7.)

116. Les fièvres continues, qui redoublent le troisième jour, sont dangereuses.

117. Pour ceux que la fièvre quitte quelquefois il n'y a pas de danger.

118. Dans les fièvres de long cours, il survient des abcès [sur quelque partie du corps], ou des douleurs aux articulations (45); et si cela arrive, ce n'est pas sans avantage.

119. Dans une maladie aiguë, la céphalalgie, la rétraction spasmodique de l'hypocondre, s'il n'y a pas de saignement de nez, tendent au *phrénitis* (46).

120. Les fièvres *lipyries* (47), s'il ne survient pas un *choléra* (48), n'ont pas de solution.

121. Un ictère se manifestant avant le septième jour d'une maladie, c'est mauvais. Au septième, au neuvième, au onzième et au quatorzième, c'est un signe critique s'il ne durcit pas dans l'hypocondre droit (49); autrement le cas est douteux.

122. De fréquentes rechutes avec persévérance des mêmes symptômes, des flux de sang (50) vers le temps de la crise, amènent un vomissement de matières noires; les malades sont même pris de tremblement.

123. Dans les fièvres tierces, les douleurs qui redoublent en suivant le type tierce, font rendre par les selles des grumeaux de sang (51).

124. Dans les fièvres, le battement et la douleur du vaisseau qui est au cou aboutissent à une dyssenterie.

125. Changer fréquemment de couleur et de chaleur, est avantageux (52).

126. Dans les maladies bilieuses, une respiration grande, une fièvre aiguë avec tuméfaction (53) de l'hypocondre, développent des parotides.

127. Ceux qui relèvent d'une longue maladie, et qui mangent avec appétit sans reprendre parfaitement, ont des rechutes d'un mauvais caractère.

128. Chez les fébricitants, quand les vaisseaux des tempes battent (54), que le visage est coloré, et que l'hypocondre n'est pas souple, la maladie se prolonge; elle ne cesse point sans une abondante hémorragie du nez ou sans un hoquet, ou sans un spasme, ou sans une douleur aux hanches.

129. Dans le *causus*, une évacuation alvine abondante et précipitée, c'est mortel.

130. A la suite d'une douleur très pénible du ventre, une fièvre *causale*, c'est pernicieux.

131. Dans les *causus*, s'il survient des tintements d'oreilles, avec obscurcissement de la vue et sentiment de pesanteur au nez, les malades sont pris d'un transport mé-

lancolique, s'ils n'ont pas eu d'hémorragie. (*Prorrh.* 18.)

132. Les tremblements qui surviennent dans les *causus*, le délire les fait cesser.

133. Dans le *causus*, un flux de sang par les narines le quatrième jour, c'est mauvais, à moins qu'il ne paraisse quelque autre bon symptôme; au cinquième jour, c'est moins dangereux.

134. Dans les *causus*, quand les malades ont un peu de refroidissement à la superficie du corps, avec des selles aquoso-bilieuses, fréquentes, et déviation des yeux (55), c'est mauvais, surtout si les malades sont pris de *catoché*. (*Prorrh.* 81.)

135. Le *causus* cesse s'il survient un frisson.

136. Les *causus* ont coutume de récidiver au cinquième jour; ensuite les malades ont de petites sueurs; sinon c'est au septième qu'ils récidivent (56).

137. Le quatorzième jour juge les *causus*, soit qu'il apporte du soulagement ou qu'il donne la mort.

138. A la suite d'un *causus*, s'il ne se fait pas de dépôts purulents vers les oreilles, on n'est pas entièrement délivré.

139. Ceux qui sont affectés de *léthargus* (57), tremblent des mains, sont assoupis, ont mauvais teint, sont œdémateux, ont les pulsations lentes, les paupières inférieures (58) gonflées, se couvrent de sueur; leur ventre se tuméfie et rend des matières bilieuses et sans mélange ou bien il est très desséché : les urines et les selles viennent aussi sans produire aucune sensation; les urines sont jumenteuses; les malades ne demandent ni à boire ni aucune autre chose; revenus à eux, ils disent sentir de la douleur au cou et éprouver un bourdonnement dans les oreilles.

140. Ceux qui réchappent du *léthargus*, deviennent le plus souvent empyématiques.

141. Chez tous les fébricitants, quand les tremblements cessent sans crise, il se forme plus tard (59), aux articulations, des tumeurs douloureuses qui suppurent, et la vessie devient douloureuse.

142. Parmi les fébricitants, chez ceux qui ont des rou-

geurs au visage, une douleur de tête intense, des pulsations vasculaires, il survient le plus souvent une hémorragie nasale; chez ceux au contraire qui ont du dégoût, des douleurs au cardia, un ptyalisme, c'est un vomissement; chez ceux qui ont des éructations, des vents, des borborygmes avec météorisme du ventre, ce sont des perturbations du ventre.

143. Chez ceux qui traînent sans danger une fièvre continue, avec absence de douleur, de phlegmasie, ou d'une autre cause apparente [qui l'entretienne], on doit s'attendre à des dépôts, avec douleur et tuméfaction, surtout aux régions (60) inférieures. On doit particulièrement s'attendre à ces dépôts chez les individus âgés de trente ans, et on en soupçonnera la formation si la fièvre a passé le vingtième jour. Ils sont plus rares chez les sujets plus âgés, quoique la fièvre ait duré plus longtemps. Les fièvres qui quittent et reprennent irrégulièrement, dégénèrent facilement en fièvre quarte, surtout en automne, et principalement chez ceux qui ont plus de trente ans. Les dépôts arrivent de préférence en hiver, disparaissent plus lentement, et sont moins sujets à se répercuter à l'intérieur. (*Pronost.* 24, *initio.*)

144. Chez ceux qui ont éprouvé plusieurs rechutes, s'ils sont malades depuis plus de six mois, il survient ordinairement une phthisie ischiatique (61).

145. Tout ce qui se substitue à la fièvre, et qui ne présente pas les signes d'un dépôt, est de mauvais caractère.

146. Parmi les fièvres, celles qui cessent à des jours non critiques et sans signes décrétoires, récidivent. (*Pronost.* 24, *initio.*)

147. Les maladies aiguës se jugent en quatorze jours.

148. Une fièvre tierce légitime se juge en sept, ou au plus tard en neuf périodes (62).

149. Au début des fièvres, si quelques gouttes de sang s'échappent des narines, ou s'il advient un éternument et que les urines donnent un dépôt blanc le quatrième jour, ce dépôt

indique la solution de la maladie pour le septième (63).

150. Les maladies aiguës se jugent par un saignement de nez qui arrive dans un jour critique, par des sueurs abondantes, par des urines purulentes ou vitrées, donnant un sédiment louable et sortant en abondance, par un dépôt proportionné à l'intensité de la maladie, par des selles muqueuses, sanguinolentes, qui sortent tout à coup et avec force, enfin par des vomissements qui n'ont pas de mauvais caractère et qui arrivent lors de la crise (64).

151. Le sommeil profond et sans trouble présage une crise sûre; mais le sommeil troublé et accompagné de douleurs du corps présage une crise douteuse.

152. Au septième, ou au neuvième, ou au quatorzième jour, les saignements de nez résolvent le plus ordinairement les fièvres. Il en est de même d'un flux bilieux ou dyssentérique, de la douleur aux genoux ou aux hanches, de l'urine bien cuite aux approches de la crise; et, pour les femmes, de l'écoulement des menstrues.

153. Ceux qui, dans le cours d'une fièvre, ont une hémorragie abondante, de quelque partie que ce soit, ont le ventre relâché lorsqu'ils entrent en convalescence. (*Prorrh.* 133.)

154. Ceux qui, dans les fièvres, ont de petites sueurs générales, avec céphalalgie et resserrement du ventre, sont menacés de spasmes. (*Prorrh.* 115.)

155. Le délire qui s'exaspère en peu de temps, est un délire *férin* et présage un spasme (65). (*Prorrh.* 26 et 123.)

156. La fièvre survenant dans le spasme, le fait cesser le jour même ou le lendemain matin, ou le troisième jour.

157. Le spasme survenant dans la fièvre et cessant le jour même, c'est bon; mais, dépassant l'heure à laquelle il avait commencé, et ne cessant pas, c'est mauvais (66).

158. Ceux qui ont des fièvres intermittentes, et chez lesquels la chaleur fébrile modérée se montre irrégulièrement, le ventre étant météorisé et ne rendant que peu de matières, ont des douleurs lombaires après la crise; leur ventre

se relâche alors subitement et abondamment. Mais ceux dont la peau est brûlante au toucher, qui sont engourdis, altérés et agités, tombent dans une prostration complète (67) si les selles se suppriment. Quelquefois des rougeurs inflammatoires qui paraissent aux pieds présagent cet état.

159. Les fièvres quartes hivernales se transforment aisément en maladies aiguës.

CHAPITRE II.

DE LA CÉPHALALGIE.

160. Une douleur de tête intense avec une fièvre aiguë et quelqu'un des mauvais signes, c'est mortel ; s'il n'y a pas de signe suspect et que la douleur passe vingt jours, cela présage un écoulement de sang ou de pus par le nez, ou des dépôts aux parties inférieures. Il faut surtout s'attendre aux flux de sang chez les sujets au-dessous de trente-cinq ans, et aux dépôts chez les gens plus âgés. (*Pronost.* 21.) Quand une douleur intense (68) se fait sentir à la région du front et aux tempes, [il faut s'attendre] à des flux de sang.

161. Ceux qui, sans fièvres (69), sont pris de céphalalgie, de bourdonnements d'oreilles, de vertiges, de lenteur dans la parole, d'engourdissement des mains, attendez-vous à les voir frappés d'apoplexie ou d'épilepsie, ou même d'oubli total.

162. Ceux qui ont de la céphalalgie avec *catoché* et qui délirent, le ventre s'étant resserré, l'œil étant devenu hagard et le visage fortement coloré, sont pris d'opisthotonos. (*Prorrh.* 88.)

163. L'ébranlement de la tête, les yeux très rouges et un délire manifeste, sont des signes pernicieux ; cet état ne dure pas jusqu'à la mort, mais fait naître des parotides.

164. La céphalalgie, avec douleurs au siége et aux parties génitales, produit de l'engourdissement et de la faiblesse, et fait perdre la parole. Ces symptômes ne sont pas fâcheux ; mais les malades sont pris de somnolence et de ho-

quet pendant neuf mois. Si, après cela, la parole leur revient, ils recouvrent leur état antérieur, mais sont remplis d'ascarides (70).

165. Dans la céphalalgie, quand il y a complication de surdité et de *coma*, il s'élève des parotides. (*Prorrh.* 168.)

166. Ceux qui sont pris de céphalalgie, de *catoché* douloureux et dont les yeux sont très rouges, ont une hémorragie. (*Prorrh.* 137.)

167. Les battements dans la tête, les tintements d'oreilles amènent une hémorragie, ou, chez les femmes, font apparaître les règles, surtout si ces symptômes sont accompagnés d'une vive douleur le long du rachis; ce sont aussi des signes de dyssenterie. (*Prorrh.* 143.)

168. Ceux qui ont la tête lourde, qui ressentent de la douleur au sinciput (71), qui ont des insomnies, sont pris d'hémorragie, surtout s'il y a quelque tension au cou. (*Prorrh.* 135.)

169. Dans la céphalalgie, les vomissements érugineux avec surdité chez les individus privés de sommeil sont bientôt suivis de *manie*. (*Prorrh.* 10.)

170. Ceux qui ont un mal de tête et de cou, une certaine impuissance avec tremblement de tout le corps, une hémorragie les délivre; mais quelquefois ils sont délivrés par la seule influence du temps. Dans ce cas, la vessie ne laisse pas échapper les urines. (*Prorrh.* 152.)

171. Dans le cas de céphalalgie aiguë, de narcotisme, avec sentiment de pesanteur, il survient habituellement un état spasmodique.

172. Un écoulement de pus par le nez ou des crachats épais, inodores, dissipent la céphalalgie; une éruption de pustules ulcérées, quelquefois aussi le sommeil ou un cours de ventre la font cesser (72).

173. Une douleur de tête modérée, avec soif sans sueur (73) ou bien avec une sueur qui ne dissipe pas la fièvre, présage des dépôts aux gencives ou aux oreilles, s'il ne survient pas de perturbation du ventre.

174. La céphalalgie avec *carus* et pesanteur, donne lieu à quelque état spasmodique.

175. Ceux qui ont de la céphalalgie, de la soif, une légère insomnie (74), du désordre dans les paroles, de la faiblesse et un sentiment de brisure à la suite d'un cours de ventre, ne seront-ils pas pris de transport? (*Prorrh.* 38.)

176. Ceux qui ont de la céphalalgie, une légère surdité, des tremblements aux mains, de la douleur au cou, qui rendent des urines noires, épaisses, qui vomissent des matières noires, sont dans un état pernicieux. (*Prorrh.* 95.)

177. Ceux qui ont de la céphalalgie, de petites sueurs générales, et dont le ventre est resserré, sont menacés de spasmes. (*Prorrh.* 115.)

CHAPITRE III.

DU CARUS ET DU COMA. — DES PLAIES DE TÊTE.

178. Le *carus* est toujours mauvais. (*Prorrh.* 63.)

179. Ceux qui, dans les premiers jours [d'une maladie], sont pris de *coma* avec douleur à la tête, aux lombes, au cou, à l'hypocondre, et qui n'ont pas de sommeil, sont-ils *phrénétiques?* Chez ces malades, un écoulement de sang par le nez, c'est pernicieux, surtout au quatrième jour ou au début de la maladie. Des évacuations alvines très rouges, c'est également mauvais. (*Prorrh.* 1 et 2.)

180. Ceux qui, dès le début, tombent dans un état comateux et qui ont de petites sueurs générales avec des urines douloureuses (75), qui sont pris d'une ardeur vive, qui se refroidissent sans crise pour redevenir brûlants et tomber dans la torpeur, le *coma* et les spasmes, sont dans un état pernicieux. (*Prorrh.* 102.)

181. Le sommeil comateux et le refroidissement, c'est pernicieux.

182. Ceux qui sont dans un état comateux avec sentiment de lassitude et surdité, le relâchement précipité du

ventre, avec évacuation de matières rouges vers la crise, les soulage.

183. Ceux qui sont dans un état comateux, qui ont de l'anxiété, des douleurs à l'hypocondre, de petits vomissements, ont des parotides; mais auparavant il se forme au visage des tumeurs (76). (*Prorrh.* 165.)

184. Dans le cas de *coma*, le délire survenant subitement avec agitation, c'est un signe d'hémorragie. (*Prorrh.* 136.)

185. Dans le cas de *coma* avec anxiété, douleurs des hypocondres, expectoration fréquente (77) et modique, il s'élève des tumeurs aux oreilles. Cet état comateux a quelque chose de spasmodique.

186. Quand il y a *coma*, hébétude, *catoché*, variations dans l'état des hypocondres, tuméfaction du ventre, dégoût, suppression des selles, petites sueurs partielles, le trouble de la respiration et l'émission d'un liquide séminiforme ne présagent-ils pas le hoquet? Le ventre ne laisse-t-il pas échapper des matières bilieuses? Dans ce cas, uriner une matière brillante, soulage. Chez ces malades il y a des perturbations du ventre (78). (*Prorrh.* 92.)

187. Ceux dont le cerveau est *sphacélé* meurent, les uns le troisième, les autres le septième jour. S'ils passent ce dernier terme, ils réchappent. Mais quand les téguments ont été divisés, ceux chez lesquels on trouve l'os désuni [d'avec les chairs] périssent (79).

188. Chez les individus pris de douleurs de tête après une fracture des os postérieurs, un écoulement par le nez d'un sang abondant et épais, c'est mauvais. Ils ressentent d'abord de la douleur aux yeux, puis ils ont du frisson. Les fractures des os des tempes sont-elles suivies de spasmes? (*Prorrh.* 121.)

CHAPITRE IV.

DE L'OTITE AIGUË. — DE LA SURDITÉ. — DES SIGNES FOURNIS PAR LES OREILLES.

189. Une douleur intense d'oreilles, avec une fièvre aiguë et quelque autre signe fâcheux (80), tue les jeunes gens en sept jours et même plus tôt, s'ils ont eu préalablement du délire, et s'il ne s'écoule pas beaucoup de pus par l'oreille ou de sang par le nez, ou s'il ne paraît pas quelque autre signe favorable. Mais elle enlève les vieillards plus lentement et en moins grand nombre; car chez eux la suppuration s'établit plus tôt, et ils sont moins sujets au délire; mais beaucoup d'entre eux ont des rechutes, et alors ils périssent. (*Pronost.* 22.)

190. La surdité survenant dans les maladies aiguës avec trouble, c'est mauvais; c'est également mauvais dans les maladies de long cours; elle produit dans ce cas des douleurs aux hanches. (*Prorrh.* 33.)

191. Dans les fièvres, la surdité resserre le ventre.

192. Les oreilles froides, transparentes, rétractées, c'est pernicieux. (*Pronost.* 2, *initio.*)

193. Dans les maladies aiguës, un bourdonnement et un tintement d'oreilles, c'est mortel.

194. Des tintements d'oreilles avec obscurcissement de la vue et sentiment de pesanteur au nez, présagent du délire et amènent une hémorragie. (*Prorrh.* 18.)

195. Chez ceux qui ont de la surdité avec pesanteur de tête et tension de l'hypocondre, et qui ont la vue trouble, il survient une hémorragie. (*Prorrh.* 147.)

196. Dans une fièvre aiguë, devenir sourd, c'est un signe de manie.

197. Ceux qui ont l'ouïe dure, qui tremblent en prenant quelque chose, qui ont la langue paralysée, qui ont de la torpeur, sont dans un mauvais état.

198. Quand la maladie fait des progrès, la surdité, des

urines rougeâtres sans dépôt, mais avec des énéorèmes, c'est un présage de délire : en pareil cas, être pris d'ictère, c'est mauvais (81); l'hébétude à la suite de l'ictère, c'est également mauvais. Il arrive que ces sujets, devenus aphones mais conservant la sensibilité, sont pris de suffocation; quelquefois aussi leur ventre est en mauvais état. (*Prorrh.* 32.)

CHAPITRE V.

DES PAROTIDES.

199. Les parotides accompagnées de douleurs en s'élevant, sont funestes.

200. Dans les fièvres, des érythèmes apparaissant aux oreilles après avoir été précédés de douleurs, présagent un érysipèle qui envahira le visage. A la suite il survient des spasmes avec aphonie et résolution des forces.

201. Dans le cas de déjections fétides et abondantes, avec fièvre aiguë et tension de l'hypocondre, les parotides qui se forment lentement, tuent. (*Prorrh.* 158.)

202. Les parotides sont funestes chez les paraplectiques. (*Prorrh.* 160.)

203. Les parotides formées pendant les fièvres de long cours et ne suppurant pas, c'est mortel. En pareil cas, le ventre se relâche promptement (82). Ceux qui ont des parotides n'ont-ils pas des douleurs de tête? N'ont-ils pas de petites sueurs aux parties supérieures? N'ont-ils pas des frissons? N'ont-ils pas un cours de ventre précipité? Ne tombent-ils pas dans un état comateux? L'urine n'est-elle pas aqueuse, avec des énéorèmes blancs ou bigarrés, ou très blancs et fétides? (*Prorrh.* 163.)

204. De petites toux accompagnées de ptyalisme, amollissent les parotides. (*Prorrh.* 167.)

205. Chez ceux qui ont des parotides, les urines qui arrivent promptement à coction et qui ne persévèrent pas dans cet état, sont suspectes; en pareil cas, éprouver du refroidissement, c'est funeste. (*Prorrh.* 153.)

206. Les parotides qui, dans les maladies chroniques, suppurent, mais dont le pus n'est pas parfaitement blanc et inodore, tuent, surtout les femmes.

207. Parmi les maladies aiguës, c'est surtout dans les *causus* que les parotides se développent. Si elles n'amènent (83) pas de crise, et si elles n'arrivent pas à coction, ou s'il n'y a pas de saignement de nez, ou si l'urine ne dépose pas un sédiment épais, les sujets périssent; mais la plupart de ces tumeurs s'affaissent auparavant. Il faut aussi observer si la fièvre redouble ou si elle a quelque rémission, et porter alors son jugement.

208. Quand il y a de la surdité et de la torpeur, rendre du sang par le nez a quelque chose de fâcheux. Dans ce cas, le vomissement et les perturbations abdominales sont avantageuses. (*Prorrh.* 141.)

209. A la suite de la surdité, il se forme ordinairement des parotides bénignes, surtout s'il y a quelque anxiété; et dans ce cas, c'est particulièrement chez les individus pris de *coma* que ces tumeurs apparaissent. (*Prorrh.* 159.)

210. Un flux de sang par le nez et des perturbations intestinales font cesser la surdité qui vient à la suite des fièvres.

CHAPITRE VI.

SIGNES TIRÉS DU VISAGE.

211. Le visage affaissé, de tuméfié qu'il était, la voix devenue plus coulante et plus faible, la respiration plus lente, présagent une rémission pour le jour suivant (84).

212. La décomposition du visage, c'est mortel. C'est moins dangereux si elle est causée par l'insomnie, la faim ou une perturbation abdominale : en effet, la décomposition qui provient de ces causes disparaît dans l'espace d'une nuit et d'un jour. Or, voici quelle est cette altération : Yeux enfoncés, nez effilé, tempes affaissées, oreilles froides et rétractées, peau rugueuse, teinte jaunâtre ou noirâtre; si les paupières, le nez et les lèvres prennent en outre une teinte

livide ; c'est un signe de mort prochaine. (*Pronost.* 2, *init.*)

213. Le visage haut en couleur et l'air refrogné dans une maladie aiguë, c'est mauvais. La contraction du front s'ajoutant à ces signes, c'est un signe de *phrénitis.* (*Prorrh.* 49.)

214. Le visage haut en couleur et des sueurs chez des individus sans fièvre, indiquent qu'il y a des excréments anciens [dans les intestins], ou que le régime est déréglé.

215. Les érythèmes aux narines sont des signes de selles liquides.

216. Chez les empyématiques, des douleurs à l'hypocondre ou au poumon, c'est mauvais.

CHAPITRE VII.

SIGNES TIRÉS DES YEUX.

217. Quand les yeux reprennent leur éclat, que le blanc devient pur de noir ou livide qu'il était, c'est un signe de crise. Quand les yeux s'éclaircissent promptement, ils annoncent une crise prompte ; quand ils s'éclaircissent lentement, ils annoncent une crise plus lente.

218. L'obscurcissement des yeux par un nuage, le blanc devenu rouge ou livide, ou parsemé de veines noirâtres, ce n'est pas louable. Il est également suspect que les yeux fuient la lumière, ou larmoient, ou soient divergents, ou que l'un paraisse plus petit que l'autre. Il est encore funeste que les *prunelles* se portent souvent de côté et d'autre, qu'elles présentent à leur surface un peu de chassie ou une petite concrétion blanche (85), que le blanc paraisse prendre plus de dimension et le noir diminuer d'étendue, que le noir soit caché sous la paupière supérieure. Il est également funeste que les yeux s'enfoncent ou qu'ils deviennent très saillants, de sorte même que la pupille ne puisse se dilater. Avoir les paupières rétractées et immobiles (86); mouvoir sans cesse les yeux; voir les couleurs différentes de ce qu'elles sont; ne pas clore

les paupières pendant le sommeil, c'est pernicieux. La déviation de l'œil, c'est également mauvais. (*Pronost.* 2, *in fine.*)

219. De la rougeur survenant aux yeux dans une fièvre, indique un long état de souffrance du ventre.

220. Les gonflements (87) qui se forment autour des yeux, dans la convalescence, indiquent un relâchement précipité du ventre.

221. Dans le cas de déviation des yeux avec fièvre et sentiment de brisure, le frisson est pernicieux; ceux qui, dans ces circonstances, ont du *coma*, sont dans un mauvais état. (*Prorrh.* 89.)

222. La fièvre survenant chez un individu pris d'ophthalmie, en amène la solution; autrement on doit craindre la cécité ou la mort, ou l'un et l'autre.

223. Chez ceux qui sont affectés d'ophthalmie, quand il survient de la céphalalgie et qu'elle dure longtemps, il y a danger de perdre la vue.

224. Chez un individu pris d'ophthalmie, une diarrhée spontanée, c'est utile.

225. *L'amaurose* des yeux, leur immobilité, leur obscurcissement par un nuage, c'est mauvais (88). (*Prorrh.* 46.)

226. *L'amaurose* des yeux avec abattement, c'est un signe de spasmes prochains (89).

227. Dans une maladie aiguë, la fixité du regard, les mouvements brusques de l'œil, tantôt un sommeil troublé, tantôt de l'insomnie, de légères épistaxis, n'ont rien de bon.

228. Ceux qui ne sont pas brûlants au toucher, deviennent *phrénétiques*, surtout s'il ne survient pas d'hémorragie (90).

CHAPITRE VIII.

SIGNES TIRÉS DE LA LANGUE ET DES AUTRES PARTIES DE LA BOUCHE.

229. La langue pointillée dès le début [d'une maladie] mais conservant sa couleur naturelle, et puis avec le temps devenant rugueuse, livide et fendillée, c'est mortel. Quand

elle devient très noire, elle présage une crise pour le quatorze. Elle est d'un très mauvais augure quand elle est noire ou verte.

230. Quand le sillon (91) de la langue se recouvre d'un enduit blanc, c'est un signe de rémission dans la fièvre, et si cet enduit est épais, la rémission aura lieu le jour même; s'il est plus ténu, ce sera pour le lendemain; mais s'il est encore plus ténu, ce sera pour le surlendemain. Les mêmes phénomènes se montrant à la pointe de la langue, présagent les mêmes choses, mais avec moins de certitude.

231. Le tremblement de la langue avec un érythème aux narines et un relâchement du ventre, quand du reste il n'apparaît aucun signe critique du côté des poumons, c'est funeste; c'est aussi le présage de purgations précipitées et pernicieuses.

232. La langue extraordinairement ramollie, et nauséeuse (92), avec une sueur froide à la suite d'un relâchement du ventre, c'est le présage d'un vomissement de matières noires; un sentiment de brisure en pareil cas, c'est mauvais.

233. Le tremblement de la langue produit quelquefois un cours de ventre; quand elle noircit en pareil cas, c'est le présage d'une mort imminente. Est-ce que le tremblement de langue n'est pas un signe de l'égarement de l'esprit? (*Prorrh.* 20.)

234. La langue épaisse et très sèche est un signe de *phrénitis*. (*Prorrh.* 3.)

235. Claquer ou grincer des dents, chez un individu qui n'y est pas accoutumé dès l'enfance, est un signe de manie et de mort. Si le malade le fait étant déja en délire, le cas est absolument mortel. Il est également pernicieux d'avoir les dents sèches. (*Prorrh.* 48. *Pronost.* 3, *in fine.*)

236. Le *sphacèle* de la dent se dissipe par un abcès à la gencive.

237. Dans le cas de *sphacèle* à une dent, s'il survient une fièvre intense et du délire, c'est mortel. Si les malades réchappent, il se forme des ulcérations (93) et les os se carient.

238. Quand il se forme une collection d'humeurs au palais (94), le plus souvent elle arrive à suppuration.

239. Dans le cas de douleurs très vives aux gencives, il est à craindre que l'os ne se remplisse [d'humeur] (95).

240. La lèvre contractée présage un cours de ventre bilieux.

241. Le sang coulant des gencives lorsque le ventre est relâché, c'est pernicieux.

242. Dans la fièvre, une expectoration de matières livides, noirâtres, bilieuses qui s'arrête, c'est mauvais; mais si elle se fait convenablement, c'est avantageux.

243. Chez ceux dont les crachats sont salés et dont la toux s'arrête, la peau rougit comme si elle était couverte d'exanthèmes; avant la mort elle devient rugueuse.

244. De fréquents [mais inutiles efforts] pour cracher, s'il s'y joint quelque autre signe, annoncent le *phrénitis*. (*Prorrh.* 6.)

CHAPITRE IX.

SIGNES TIRÉS DE LA VOIX.

245. L'aphonie, avec résolution des forces, est très mauvaise. (*Prorrh.* 24 et 96.)

246. Le délire qui s'exaspère en peu de temps, est funeste; c'est un délire *férin* (96). (*Prorrh.* 26.)

247. Ceux qui dans le cours d'une fièvre perdent la parole sans qu'il y ait de crise, meurent dans les tremblements. (*Prorrh.* 91.)

248. Dans une fièvre, l'aphonie qui survient d'une manière convulsive, et qui aboutit à une *extase* silencieuse, c'est pernicieux. (*Prorrh.* 54.)

249. Chez ceux qui deviennent aphones à la suite d'un excès de souffrance, la mort est très pénible. (*Prorrh.* 55.)

250. L'aphonie avec résolution des forces et *catoché* est pernicieuse. (*Prorrh.* 96.)

251. La voix entrecoupée après un purgatif, est-ce

funeste? La plupart de ces malades ont de petites sueurs et leur ventre se relâche.

252. Dans l'aphonie, la respiration apparente comme chez les individus qui suffoquent, c'est funeste; c'est aussi un signe de délire. (*Prorrh.* 25.)

253. L'aphonie à la suite de céphalalgie, quand les malades ont de la fièvre avec sueur et lâchent tout sous eux, et que le mal présente des rémissions suivies bientôt d'exacerbations, est un signe de prolongation de la maladie. Dans ce cas s'il survient du frisson, ce n'est pas funeste. (*Prorrh.* 94.)

254. Un délire violent avec aphonie est pernicieux.

255. L'aphonie chez les individus qui ont du frisson, c'est mortel. Ces malades sont assez ordinairement pris de céphalalgie.

256. L'aphonie, avec prostration, dans une fièvre aiguë sans sueur, est mortelle; elle l'est moins chez un malade qui a de petites sueurs. Alors elle indique la prolongation du mal. Également ceux qui sont ainsi affectés d'aphonie à la suite d'une rechute, sont très en sûreté; mais ils sont en très grand danger ceux qui ont un saignement de nez et dont le ventre se relâche (97).

257. La voix aiguë et gémissante, l'*amaurose* des yeux, c'est spasmodique; dans ces cas les douleurs aux parties inférieures sont avantageuses. (*Prorrh.* 47.)

258. Avec la voix tremblante, le relâchement du ventre contre toute attente, chez des malades qui ont été longtemps dans le même état, c'est pernicieux.

259. L'aphonie complète souvent réitérée avec un état qui se rapproche du *carus* présage la phthisie.

CHAPITRE X.

SIGNES TIRÉS DE LA RESPIRATION.

260. La respiration fréquente et petite indique de la phlegmasie et un état de souffrance des régions diaphragma-

tiques; grande et se faisant à de longs intervalles, elle indique du délire ou un état spasmodique; froide elle est mortelle; brûlante et fuligineuse elle est également mortelle, mais moins que la froide. L'expiration grande et l'inspiration petite, ou l'expiration petite et l'inspiration grande, c'est assurément très mauvais; c'est un signe de mort prochaine. Il en est de même si la respiration est lente, précipitée ou obscure, et si l'inspiration se fait à deux reprises comme chez ceux dont la respiration est entrecoupée. Mais la respiration facile dans toutes les maladies accompagnées de fièvre aiguë, et qui se jugent dans les quarante jours, a une très grande influence sur le salut des malades (98). (*Pronost.* 5.)

CHAPITRE XI.

SIGNES FOURNIS PAR L'ÉTAT DU COU ET DU PHARYNX.

261. Le cou raide et douloureux, le serrement des mâchoires, le battement violent des vaisseaux jugulaires, la contraction des tendons, c'est pernicieux.

262. Les douleurs suffocantes au pharynx avec absence de gonflement, quand elles proviennent d'une douleur de tête, sont spasmodiques. (*Prorrh.* 104.)

263. Le refroidissement qui se fait sentir au cou et au dos et qui semblent gagner [ensuite] tout le corps, est spasmodique. En pareil cas les urines sont furfuracées. (*Prorrh.* 113.)

264. Chez ceux qui éprouvent de l'éréthisme au pharynx, il se forme ordinairement des parotides (99).

265. Le pharynx douloureux sans gonflement, avec agitation, c'est très pernicieux. (*Prorrh.* 86.)

266. Chez ceux dont la respiration est sublime, et la voix étouffée, si la vertèbre se luxe, la respiration devient, aux approches de la mort, semblable à celle de quelqu'un qui est étranglé. (*Prorrh.* 87.)

267. Le pharynx qui s'est irrité en peu de temps, des envies inutiles d'aller à la selle, de la douleur au front, de la

carphologie, de la souffrance, sont des symptômes fâcheux s'ils s'aggravent. (*Prorrh.* 109.)

268. Les fortes douleurs du pharynx produisent des parotides et des spasmes.

269. Une douleur au cou et au dos (100), avec une fièvre aigue et des convulsions, c'est pernicieux.

270. Les douleurs du cou et des coudes produisent des spasmes qui commencent au visage. (*Prorrh.* 114.)

271. Les individus qui éprouvent de la gêne au pharynx sans qu'il y ait de tuméfaction, qui crachent souvent, s'ils suent pendant le sommeil, se trouvent bien (101). Est-ce qu'il n'est pas avantageux pour le plus grand nombre d'être soulagé par la sueur? Dans ce cas, des douleurs aux parties inférieures sont avantageuses. (*Prorrh.* 114.)

272. Dans les cas de douleurs au dos et à la poitrine, la suppression d'urines sanguinolentes c'est pernicieux; la mort [quelle entraîne] est très douloureuse.

273. Une douleur de cou, c'est mauvais dans toute fièvre, mais c'est très mauvais chez ceux qui sont menacés de délire violent. (*Prorrh.* 73.)

274. Dans une douleur de poitrine avec fièvre, des perturbations du ventre et un état d'engourdissement, sont des signes de déjections noires (102).

275. Dans les maladies aiguës, quand le pharynx est rétréci, sans qu'il existe de gonflement [à l'extérieur], et qu'il est douloureux, de telle sorte que le malade ne puisse facilement ouvrir la bouche, c'est un signe de délire. Ceux qui, à la suite, deviennent *phrénétiques*, sont dans un état pernicieux. (*Prorrh.* 11.)

276. Le pharynx ulcéré dans une fièvre, avec quelque autre signe fâcheux, c'est dangereux. (*Pronost.* 23, *initio.*)

277. Dans les fièvres, suffoquer instantanément, être dans l'impossibilité d'avaler les liquides, sans qu'il y ait de tuméfaction [au pharynx], c'est mauvais.

278. Ne pouvoir tourner le cou, ni avaler de liquides, c'est le plus souvent mortel.

CHAPITRE XII.

SIGNES TIRÉS DES HYPOCONDRES ET DES AUTRES PARTIES DU VENTRE.

279. L'hypocondre doit être souple, sans douleur, sans inégalité, mais, s'il y a de la phlegmasie, de l'inégalité, de la douleur, c'est le signe d'une maladie qui n'est pas exempte de danger. (*Pronost.* 7, *initio.*)

280. Une tumeur dure et douloureuse siégeant dans les hypocondres, est très mauvaise si elle en occupe toute l'étendue. Bornée à un seul côté, elle est moins dangereuse, particulièrement à gauche. Ces tumeurs apparaissant au début de la maladie, présagent une mort prompte. Si elles se prolongent au delà de vingt jours avec persistance de la fièvre, il faut s'attendre à la suppuration. Chez ces malades, il survient dans la première période un flux de sang par le nez, et cela est fort utile, car le plus ordinairement ces sujets ont mal à la tête et leur vue s'obscurcit; s'il en est ainsi, attendez-vous au flux de sang, surtout chez les individus de trente-cinq ans; mais n'y comptez pas autant chez ceux qui sont plus âgés (103). (*Pronost.* 7, *in medio.*)

281. Les tumeurs molles et indolentes se jugent plus lentement et sont moins dangereuses : mais celles qui passent soixante jours avec persistance de la fièvre arrivent à suppuration. Les tumeurs de la région de l'estomac ont la même signification que celles des hypocondres, sauf qu'elles sont moins sujettes à suppurer; celles de la région ombilicale ne suppurent pas du tout. Ces collections purulentes se forment dans une tunique [et sont situées profondément] (104), ou bien elles sont superficielles et diffuses. Parmi ces collections, sont mortelles celles qui se rompent à l'intérieur. Quant aux autres collections purulentes, pour celles qui s'ouvrent au dehors, ce qu'il y a de plus avantageux c'est qu'elles soient circonscrites et qu'elles s'élèvent en

pointe. Mais celles qui s'ouvrent intérieurement ne doivent se déceler ni par leur saillie, ni par la douleur, ni par un changement de couleur à la peau. Le contraire est très mauvais. (*Pronost.* 7, *in fine.*) Quelques-unes de ces collections ne fournissent aucun signe à cause de l'épaisseur du pus. Les tumeurs récentes des hypocondres, si elles ne sont pas accompagnées de phlegmasie, et les douleurs qui en résultent, se dissipent par un borborygme qui se forme dans les hypocondres, surtout s'il s'échappe avec des urines ou des excréments; sinon [il soulage] en traversant l'hypocondre. Il soulage également quand il roule vers les régions inférieures [du ventre]. (*Pronost.* 11, *in fine.*)

282. Un battement dans l'hypocondre, avec trouble, c'est un signe de délire, surtout si les *prunelles* sont continuellement agitées. (*Pronost.* 7, *initio.*)

283. Une douleur du cardia, un battement dans les hypocondres, la fièvre s'étant refroidie à l'extérieur [et s'étant concentrée à l'intérieur], c'est mauvais, surtout si les malades ont de petites sueurs.

284. Des douleurs qui envahissent l'hypocondre, sont funestes, surtout si elles relâchent le ventre : elles sont encore plus mauvaises quand elles se développent rapidement. Les parotides qui se forment à la suite de ces douleurs, présentent un mauvais caractère. Il en est de même des autres dépôts purulents.

285. La cardialgie accompagnée de tranchées, fait sortir des vers (105).

286. Chez un homme âgé, une douleur au cardia revenant fréquemment présage une mort subite.

287. Chez ceux dont les hypocondres sont météorisés, la suppression des selles, c'est mauvais, surtout chez les individus depuis longtemps attaqués de phthisie et chez ceux qui ont le ventre [habituellement] relâché.

288. La phlegmasie de l'hypocondre a tourné à suppuration chez ceux qui rendent des selles noires peu avant de mourir (106).

289. La tension des hypocondres avec chaleur vive (107) et anxiété chez un individu pris de céphalalgie, développe des parotides. (*Prorrh.* 169.)

290. Chez les sujets bilieux, quand les hypocondres sont gonflés, la respiration grande et une fièvre aiguë, développent des parotides. (*Prorrh.* 164.)

291. Dans les fièvres, quand il y a douleur aux hypocondres (108) avec borborygmes, s'il survient une douleur aux lombes, le plus souvent elle lâche le ventre, à moins que des vents ne s'échappent en tumulte, ou qu'il ne s'écoule beaucoup d'urines.

292. Dans les affections chroniques des hypocondres, avec déjections fétides, les dépôts [qui se forment] auprès des oreilles, tuent. (*Prorrh.* 158.)

293. Dans le cas de douleurs aux hypocondres, le ventre rendant peu à peu des matières faiblement visqueuses [et] peu excrémentielles, les malades prennent une couleur verdâtre (109), et il peut survenir une hémorragie.

294. Les sujets qui, sans fièvre, sont pris subitement d'une douleur à l'hypocondre, au cardia, aux jambes et aux parties inférieures, et dont le ventre se tuméfie, une saignée et un cours de ventre les délivrent. Il est dangereux pour eux d'être pris de fièvre, car ce sont des fièvres longues et violentes qui s'allument; il arrive aussi de la toux, de la dyspnée et des hoquets. Lorsque ces malades sont sur le point d'être délivrés, il survient une forte douleur aux hanches ou aux jambes, ou un crachement de pus, ou la perte de la vue.

295. Ceux qui éprouvent de la douleur aux hypocondres, au cardia, au foie, à la région ombilicale, sont sauvés s'il survient des selles sanguinolentes. S'ils n'en rendent pas de telles, ils meurent.

296. Ceux dont les hypocondres ne sont pas souples (110), dont le visage est fortement coloré, ne sont point délivrés sans un saignement de nez abondant, ou un spasme, ou une douleur des hanches.

297. Dans la fièvre, des douleurs aux hypocondres avec aphonie, qui se dissipent sans sueurs, c'est mauvais : dans ce cas il survient des souffrances aux hanches. (*Prorrh.* 90.)

298. Les battements à l'abdomen, dans une fièvre, produisent des *extases*. [Il arrive aussi] une hémorragie avec horripilation. (*Prorrh.* 144.)

299. Dans la fièvre, les douleurs qui se portent violemment aux hypocondres et qui se dissipent sans sueur, sont de mauvais caractère. En pareilles circonstances, des douleurs qui se déclarent aux hanches avec une fièvre *causale*, le ventre s'étant relâché subitement et copieusement, c'est pernicieux. (*Prorrh.* 90.)

300. Les douleurs avec battements à l'ombilic ont quelque chose qui présage l'égarement de l'esprit ; mais vers la crise, les malades rendent fréquemment par le bas une grande quantité de *phlegme* avec douleur. (*Prorrh.* 36.)

301. Le météorisme du ventre, avec suppression des selles, c'est mauvais, surtout chez les individus depuis longtemps attaqués de phthisie, et chez ceux dont le ventre est habituellement relâché.

302. Quand des parotides se développent chez des individus qui éprouvent de l'anxiété par suite d'une douleur à l'hypocondre, elles les tuent.

303. Les tumeurs inflammatoires et douloureuses du ventre dans les fièvres avec horripilation et dégoût, si le ventre ne s'humecte pas un peu et s'il ne survient pas de purgation, tournent à suppuration.

CHAPITRE XIII.

SIGNES FOURNIS PAR LES LOMBES.

304. Une sensation pénible au-dessus de l'ombilic et une douleur des lombes qui ne cèdent pas à un purgatif, aboutissent à une hydropisie sèche.

305. Les douleurs chroniques des lombes qui redoublent

avec une fièvre du type tierce [en suivant ce même type], font rendre du sang grumeux par les selles.

306. Les douleurs des lombes donnent lieu à des hémorragies.

307. Les hémorragies qui succèdent à une douleur des lombes se font largement.

308. Les individus chez lesquels une douleur remonte des lombes à la tête, dont les mains sont engourdies, qui ont des douleurs au cardia et des tintements d'oreilles, sont pris de grandes hémorragies, de diarrhées copieuses, et le plus souvent de troubles de l'esprit. (*Prorrh.* 139.)

309. Les maladies qui débutent par une douleur au dos, sont d'une solution difficile.

310. Dans le cas de douleur lombaire intense, de déjections abondantes, après avoir pris de l'ellébore, vomir à plusieurs reprises des matières spumeuses, soulage.

311. Un flux de sang dissipe la déviation du rachis et la dyspnée.

312. De la cardialgie survenant quand les lombes sont douloureuses, annonce un flux hémorroïdal, ou indique qu'il y en a eu un. (*Prorrh.* 130.)

313. Des douleurs qui se transportent des lombes au cou et à la tête, en produisant une sorte de résolution paraplégique, indiquent des spasmes et du délire. Cet état sera-t-il dissipé par des spasmes? ou bien le ventre deviendra-t-il malade, ces individus restant dans la même situation? (*Prorrh.* 118.)

314. La déviation des yeux, par métastase d'une douleur lombaire, c'est mauvais. (*Prorrh.* 69.)

315. Une douleur fixée à la poitrine avec engourdissement, c'est mauvais; si elle se complique de fièvre, les malades sont rapidement enlevés (111). (*Prorrh.* 70.)

316. Si, par suite d'une métastase de douleurs lombaires sur le cardia, les malades ont de la fièvre, des frissonnements, s'ils vomissent des matières ténues, aqueuses, s'ils

sont pris de délire et d'aphonie, s'ils vomissent des matières noires, ils meurent. (*Prorrh.* 83.)

317. Les souffrances chroniques des lombes et de l'intestin grêle, les douleurs aux hypocondres, le dégoût avec fièvre, s'il survient une céphalalgie intense, tuent rapidement le malade, dans une sorte d'état spasmodique. (*Prorrh.* 100.)

318. Ceux qui ont des douleurs aux lombes sont dans un mauvais état. Ne leur survient-il pas des tremblements, et leur voix n'est-elle pas comme dans le frisson (112)?

319. Chez les individus qui ont des douleurs aux lombes, des nausées sans vomissements, un délire un peu furieux, ne doit-on pas s'attendre à des selles noires? (*Prorrh.* 85.)

320. La douleur des lombes chez un individu qui a de la cardialgie, avec de violents efforts d'expectoration, a quelque chose de spasmodique. (*Prorrh.* 106.)

321. Le frisson pendant la crise est redoutable (113). (*Prorrh.* 107.)

322. Une douleur des lombes qui survient fréquemment sans cause apparente, annonce une maladie de mauvais caractère.

323. Une douleur des lombes avec chaleur brûlante et anxiété, c'est funeste. (*Prorrh.* 42.)

324. La tension des lombes par suite de pléthore menstruelle, amène de la suppuration : et, dans les circonstances qui viennent d'être indiquées, des menstrues variées, visqueuses, fétides, accompagnées de suffocations, amènent aussi de la suppuration. Je pense même que les femmes auront un peu de délire (114).

325. Ceux qui ont une douleur aux lombes et au côté, sans cause appréciable, deviennent ictériques.

CHAPITRE XIV.

SIGNES TIRÉS DES HÉMORRAGIES.

326. Dans les jours critiques, les refroidissements violents qui viennent à la suite d'hémorragie, sont très mauvais. (*Prorrh.* 134.)

327. L'hémorragie nasale, du côté opposé à celui du mal, c'est funeste; par exemple, celle de la narine droite, dans le gonflement de la rate; [il en est] de même à l'égard des hypocondres. (*Prorrh.* 125.)

328. Les blessures accompagnées de petits frissons, d'hémorragies, sont des blessures de mauvais caractère. Les malades meurent en parlant, sans qu'on s'en doute. (*Prorrh.* 128.)

329. Quand il y a au cinquième jour une forte hémorragie, du frisson au sixième, du refroidissement au septième, puis un prompt retour de la chaleur fébrile, le ventre est en mauvais état.

330. Après une hémorragie, des selles noires c'est mauvais; des selles très rouges érugineuses, c'est également funeste. Ces hémorragies arrivent le quatrième jour. Les malades qui, à la suite, tombent dans un état comateux, meurent dans les spasmes après une évacuation de matières noires, et un gonflement du ventre. (*Prorrh.* 127.)

331. Après une hémorragie et des selles noires, la surdité dans une maladie, c'est mauvais. Dans ce cas une évacuation du sang par les selles, c'est pernicieux. La surdité délivre [de ce flux de sang]. (*Prorrh.* 129.)

332. Chez ceux qui ont des hémorragies prolongées, le ventre devient malade après quelque temps, à moins qu'il n'arrive des urines cuites. Des urines aqueuses ne présagent-elles pas quelque chose de semblable? (*Prorrh.* 133.)

333. Ceux qui à la suite d'une large et abondante hémorragie ont des déjections alvines, et qui sont repris d'hémorragie quand ces déjections se suppriment, ont le ventre

douloureux, mais s'il survient un écoulement de sang ils se trouvent mieux. N'ont-ils pas des sueurs froides abondantes? En pareil cas les urines troubles ne sont pas mauvaises, non plus qu'un sédiment séminiforme : mais les malades rendent le plus souvent des urines aqueuses (115). (*Prorrh.* 140.)

334. Quand une petite hémorragie survient dans le cas de surdité et d'engourdissement, il y a quelque chose de fâcheux; dans ce cas un vomissement et des perturbations du ventre sont avantageuses. (*Prorrh.* 141.)

335. Au début des maladies les grandes hémorragies humectent le ventre à l'époque de la convalescence.

336. De larges hémorragies du nez, arrêtées par des moyens violents, occasionnent quelquefois des spasmes. La saignée les fait cesser. (*Prorrh.* 145.)

337. Une épistaxis est fâcheuse le onzième jour; surtout si elle se réitère. (*Prorrh.* 148.)

338. Pendant une grande hémorragie, le hoquet ou des spasmes, c'est mauvais.

339. Chez les individus parvenus à leur septième année, la décoloration, la dyspnée en marchant, l'envie de manger de la terre, indiquent la corruption du sang et la résolution des forces (116).

340. Des flux de sang peu abondants arrivant dans les maladies de long cours, sont pernicieux.

341. Une hémorragie nasale dissipe l'obscurcissement ténébreux de la vue, si elle arrive au début.

342. Le refroidissement général, avec de petites sueurs, à la suite d'épistaxis, est [un signe] de mauvais caractère. (*Prorrh.* 126.)

343. Une évacuation sanguine dans le cas de refroidissement avec torpeur, c'est mauvais (117).

344. Une hémorragie après un resserrement du ventre et des frissons pendant cette hémorragie, produisent de la lienterie, ou durcit le ventre, ou fait rendre des ascarides, ou produit l'un et l'autre accident. (*Prorrh.* 138.)

345. Quand il y a des hémorragies à des époques réglées,

et que ces hémorragies n'ayant pas lieu, il survient de la soif [du malaise, de la prostration], les malades meurent dans un état épileptiforme. (*Prorrh.* 131.)

346. A la suite d'hémorroïdes qui ont flué faiblement et peu longtemps, l'obscurcissement de la vue par des nuages, est un signe de paraplégie; la saignée en délivre; en général tout ce qui paraît ainsi présage quelque chose de mauvais.

CHAPITRE XV.

DES TREMBLEMENTS ET DES SPASMES.

347. Ceux dont tout le corps palpite, ne meurent-ils pas aphones? (*Prorrh.* 30.)

348. Les tremblements spasmodiques qui surviennent pendant la sueur, sont sujets à récidive. La crise arrive chez les malades qui ont eu des frissons, et ces frissons sont provoqués par une chaleur très vive du ventre. En pareil cas un sommeil profond est un indice de spasmes, de même que la pesanteur du front et la dysurie. (*Prorrh.* 105.)

349. Dans les affections hystériques, sans fièvre (118) les spasmes n'ont rien de dangereux. (*Prorrh.* 119.)

350. Chez un fébricitant, quand il n'y a point de sueur, une expectoration spasmodique abondante est de bon caractère; dans ce cas, le ventre se lâche un peu: peut-être aussi se fera-t-il des dépôts aux articulations. (*Prorrh.* 122.)

351. Ceux qui au milieu de spasmes, ont les yeux étincelants et fixes, n'ont pas l'esprit présent, et sont plus longtemps malades. (*Prorrh.* 124.)

352. Les paroxysmes qui reviennent d'une manière spasmodique avec *catoché*, développent des parotides. (*Prorrh.* 161.)

353. Chez les malades pris de tremblements et d'anxiétés les petites tumeurs qui s'élèvent près des oreilles présagent des spasmes, quand l'état du ventre est mauvais. (*Prorrh.* 162.)

354. La fièvre survenant dans un état spasmodique ou tétanique le fait cesser.

355. Un spasme à la suite d'une blessure c'est mortel (119).

356. Un spasme survenant pendant la fièvre, c'est pernicieux ; mais moins chez les enfants.

357. Ceux qui sont âgés de plus de sept ans ne sont pas pris de spasmes dans la fièvre, sinon c'est funeste.

358. L'invasion d'une fièvre aiguë fait cesser le spasme, lorsqu'elle n'existe pas avant lui ; lorsqu'elle existe déja [quand le spasme survient, elle le fait cesser] en redoublant. Sont également avantageux un flux abondant d'urines vitrées, un cours de ventre, le sommeil (120). La fièvre, ou le cours de ventre font cesser les spasmes dont l'invasion est subite.

359. Dans les spasmes la mutité prolongée c'est mauvais; de courte durée, elle présage une *apoplexie* (121) ou de la langue, ou d'un bras, ou des parties droites. Elle est dissipée par un flux subit d'urines abondantes et précipitées.

360. Les sueurs qui viennent peu à peu sont utiles ; celles qui arrivent précipitamment, de même que les évacuations sanguines précipitées, sont nuisibles.

361. Dans le cas de tétanos et d'opisthotonos (122), les mâchoires paralysées, c'est mortel. Il est également mortel de suer dans l'opisthotonos, d'avoir le corps paralysé, et de rejeter par les narines [ce qu'on introduit dans la bouche], ou de crier et de parler beaucoup après avoir eu d'abord de l'aphonie : car cela présage la mort pour le lendemain.

362. Les urines séminiformes résolvent les fièvres avec opisthotonos.

CHAPITRE XVI.

DE L'ESQUINANCIE.

363. Les esquinancies qui ne se traduisent par aucune modification soit au cou, soit au pharynx, mais qui causent une grande suffocation et de la dyspnée, tuent le jour même et le troisième. (*Pronost.* 23, *initio.*)

364. Celles qui sont accompagnées de tuméfaction et de rougeur au cou, causent, il est vrai, les mêmes accidents, mais avec plus de lenteur. (*Pronost.* 23, *in medio.*)

365. Chez ceux dont le pharynx, le cou, la poitrine rougissent, la maladie se prolonge davantage. C'est surtout de cette espèce d'esquinancie qu'on réchappe, si la rougeur ne rétrocède pas; mais si elle disparaît, si la matière ne se rassemble pas en tumeur au dehors, si le malade ne crache pas de pus facilement et sans douleur, et si la disparition n'arrive pas dans un des jours critiques, le cas devient pernicieux. Ces malades ne deviennent-ils pas empyématiques? Il n'y a aucun danger quand la rougeur et les dépôts se portent surtout au dehors. (*Pronost.* 23, *in medio.*)

366. Il est avantageux que l'érysipèle se développe au dehors, mais il est mortel qu'il se porte en dedans : or il s'y porte lorsque, après la disparition de la rougeur, on sent un poids à la poitrine, et qu'on respire plus difficilement.

367. Parmi ceux dont l'esquinancie rétrocède sur le poumon, les uns périssent en sept jours, les autres réchappent, mais deviennent empyématiques, s'il ne leur survient pas une évacuation de matières phlegmatiques par les voies supérieures. (*Pronost.* 23, *in medio.*)

368. Pendant un violent accès de suffocation (123) s'il s'échappe subitement des excréments, c'est mortel.

369. Dans les cas d'esquinancie, les crachats peu délayés, quand le pharynx n'est pas tuméfié, c'est mauvais.

370. Les tumeurs de la langue qui accompagnent l'esquinancie, lorsqu'elles disparaissent sans signe critique, sont pernicieuses. Les douleurs qui cessent sans cause appréciable sont également pernicieuses.

371. Dans les cas d'esquinancie, les malades qui ne rendent pas promptement de crachats cuits (124), sont dans un état pernicieux.

372. Dans l'esquinancie, les douleurs avec fièvre qui se portent à la tête sans signe [critique], sont pernicieuses.

373. Dans l'esquinancie les douleurs avec fièvre qui se portent aux jambes sans signe [critique], sont pernicieuses.

374. Dans le cas d'esquinancie, une douleur non critique qui se déclare à l'hypocondre, avec prostration et torpeur, tue à l'improviste bien que le mal semble très modéré.

375. Dans le cas d'esquinancie, quand la tuméfaction disparaît sans signe, une douleur intense qui se porte à la poitrine et au ventre provoque des selles purulentes; au reste c'est un signe de solution (125).

376. Parmi les esquinancies, sont pernicieuses toutes celles qui ne traduisent pas à l'extérieur la douleur qu'elles causent: quant aux douleurs qui se portent aux jambes, elles durent longtemps et viennent difficilement à suppuration.

377. Pendant le cours d'une esquinancie, des crachats visqueux, épais, très blancs, péniblement expectorés, c'est mauvais. Toute coction de cette nature, c'est mauvais. Une purgation abondante par les voies inférieures fait périr ces malades avec des symptômes de paraplégie.

378. Pendant le cours d'une esquinancie, des crachats fréquents, peu délayés, accompagnés de toux et de douleur de côté, sont pernicieux : s'il y a de la toux pendant qu'on boit, et si la déglutition est pénible, c'est funeste.

CHAPITRE XVII.

DE LA PLEURÉSIE, DE LA PÉRIPNEUMONIE, DES EMPYÈMES.

379. Parmi les pleurétiques, ceux qui dès le début rendent des crachats entièrement purulents (126), meurent le troisième ou le cinquième jour : s'ils passent ces jours et ne sont pas beaucoup mieux, la suppuration commence à s'établir le septième, ou le neuvième, ou le onzième jour.

380. Parmi les pleurétiques, ceux qui ont de la rougeur à la région dorsale et dont les épaules s'échauffent beau-

coup (127), dont le ventre se trouble et rend des selles bilieuses et très fétides, courent un grand danger le vingt et unième jour; s'ils passent ce terme ils sont sauvés.

381. Les pleurésies sèches et sans crachats sont les plus fâcheuses. Sont également redoutables les pleurésies dans lesquelles des douleurs se portent aux parties supérieures.

382. Les pleurésies sans tiraillements spasmodiques sont plus dangereuses que celles avec tiraillements spasmodiques (128).

383. Les pleurétiques qui dès le début ont la langue bilieuse, sont jugés le septième jour : ceux qui ne l'ont que le troisième ou le quatrième jour, sont jugés vers le neuvième.

384. Si dès le début il paraît sur la langue quelque bulle livide, telle qu'il s'en forme sur l'huile lorsqu'on y trempe un fer rouge (129), la solution de la maladie devient plus difficile et la crise est différée jusqu'au quatorze. Les malades, en général, crachent du sang.

385. Dans les pleurésies, les crachats commençant à se cuire et à être expectorés le troisième jour, hâtent la solution; si c'est plus tard, ils la retardent.

386. Dans les pleurésies il est avantageux que les douleurs [se calment], que le ventre s'amollisse (130), que les crachats sortent colorés, qu'il ne *se fasse pas de murmures* dans la poitrine, et que l'urine coule bien. Les phénomènes contraires sont fâcheux, comme aussi les crachats douceâtres.

387. Les pleurésies bilieuses et en même temps sanguines, se jugent en général le neuvième ou le onzième jour; et celles-là surtout se guérissent. Les pleurétiques, dont les douleurs, d'abord modérées, redoublent le cinquième ou le septième jour, atteignent ordinairement le douzième, mais rarement ils en réchappent : c'est surtout le septième et le douzième jour qu'ils sont en danger : toutefois, s'ils passent deux septénaires ils sont sauvés.

388. Les pleurétiques chez lesquels il se fait par les cra-

chats *beaucoup de murmures dans la poitrine*, dont le visage est abattu, dont les yeux sont jaunâtres et troubles, sont perdus.

389. Ceux qui deviennent empyématiques par suite d'une pleurésie, expectorent [complétement] le pus dans les quarante jours qui suivent l'ouverture [de l'empyème.]

390. Dans toutes les pleurésies et les péripneumonies, il faut que les crachats soient expectorés facilement et de bonne heure, que la partie jaune y soit intimement mélangée; car expectorés longtemps après l'invasion de la douleur, jaunes ou sans mélange, et provoquant une forte toux, ils sont funestes. Sont tout à fait mauvais les crachats d'un jaune pur, les visqueux, les blancs, les arrondis, ceux fortement colorés en vert, les spumeux, les livides et les érugineux. Sont encore plus mauvais les crachats si peu mélangés qu'ils paraissent noirs. (*Pronost.* 14, *initio.*) Si le jaune est mélangé avec un peu de sang au début de la maladie, c'est un signe de guérison; mais le septième jour ou plus tard, c'est un signe moins rassurant. Les crachats très imprégnés de sang, ou livides dès le commencement, sont dangereux. Sont également funestes les crachats spumeux, les jaunes, les noirs, les érugineux, les visqueux et ceux qui se colorent promptement. Les crachats muqueux et fuligineux se colorent promptement et sont plus rassurants. Ceux qui arrivent dans les cinq [premiers] jours à la couleur de la coction, sont meilleurs.

391. Tout crachat qui ne dissipe pas la douleur est funeste: celui qui la dissipe est avantageux. (*Pronost.* 14, *in fine.*)

392. Tous ceux qui, en même temps qu'ils ont une expectoration bilieuse, crachent du pus, séparément ou mélangé avec la bile, meurent en général le quatorzième jour, à moins qu'il ne survienne quelqu'un des bons ou des mauvais signes qui ont été décrits; s'il n'en survient aucun, la mort arrive comme il a été dit, surtout chez ceux qui ont commencé à cracher ainsi le septième jour (131). (*Pronost.* 15, *initio.*)

393. Il est bon en pareils cas, et dans toutes les maladies des poumons, de supporter facilement la maladie, d'être délivré de la douleur, d'expectorer sans gêne, de respirer librement, de n'être pas altéré, d'avoir une chaleur et une souplesse uniforme de tout le corps, de présenter dans le sommeil, les sueurs, les urines et les selles (132), les signes avantageux : les phénomènes contraires sont mauvais. Si donc tous ces avantages se trouvent réunis avec une telle expectoration, le malade réchapperait : mais si les uns se rencontrent sans les autres, il [ne] (133) vivra pas plus de quatorze jours; et quand il s'y joint des symptômes contraires, il meurt plus vite. (*Pronost.* 15, *in fine.*)

394. Toutes les douleurs qui siégent dans ces régions, et qui ne se dissipent ni par l'expectoration ni par la saignée, ni par le régime, entraînent la suppuration. (*Pronost.* 15, *initio.*)

395. Tous ceux qui à la suite de péripneumonie ont aux oreilles ou aux parties inférieures des dépôts qui suppurent et deviennent fistuleux sont sauvés (134). Ces dépôts arrivent lorsque la fièvre et la douleur persistent et que les crachats [ne] sortent pas en quantité convenable; que les selles ne sont pas bilieuses, qu'elles sont fluides et sans mélange, que l'urine n'est pas fort épaisse, et ne forme pas un dépôt abondant, et que d'ailleurs il se montre d'autres signes de salut. Or, ces dépôts se forment, aux parties inférieures, quand une phlegmasie s'est déclarée aux hypocondres; aux parties supérieures, quand l'hypocondre est souple et indolent et que les malades sont pris pendant quelque temps d'une dyspnée qui disparaît sans cause évidente. (*Pronost.* 18, *initio.*)

396. Les dépôts qui se forment aux jambes dans les péripneumonies très dangereuses, sont tous utiles. Les meilleurs sont ceux qui arrivent lorsque les crachats deviennent purulents de jaunes qu'ils étaient. Mais si les crachats ne sortent pas en proportion convenable, si les urines ne déposent pas un bon sédiment, le sujet court risque d'être boiteux ou de donner beaucoup d'embarras au médecin; mais si les dépôts rétrocèdent sans que le fièvre cesse, et

sans que l'expectoration se fasse, le malade est dans le danger de mort ou de délire. (*Pronost.* 18, *in medio.*) Les péripneumoniques qui n'ont pas été purgés [des crachats] (135) dans les jours décrétoires, et qui ont passé les quatorze jours avec du délire, courent le danger de devenir empyématiques.

397. Les péripneumonies qui résultent de la répercussion d'une pleurésie, sont moins dangereuses que celles qui débutent d'emblée (136).

398. Ceux qui ont le corps dense et qui se livrent aux exercices gymnastiques, sont plus vite enlevés par les pleurésies ou les péripneumonies que ceux qui ne se livrent pas [à ces exercices] (137).

399. Il est mauvais que le coryza et l'éternument précèdent et viennent compliquer la péripneumonie. Dans les autres maladies l'éternument n'est pas sans utilité. (*Pronost.* 14, *in medio.*)

400. Chez les péripneumoniques, quand la langue est tout entière blanche et rugueuse, les deux parties du poumon sont enflammées ; lorsqu'il n'y en a qu'une moitié, c'est la partie correspondante du poumon qui est enflammée. Quand la douleur se fait sentir à une seule des clavicules, un des lobes supérieurs du poumon est malade. Quand elle se porte aux deux clavicules, les deux lobes du poumon sont entrepris. Quand elle se fixe au milieu de la poitrine, le lobe moyen est malade ; quand c'est à la base, c'est le lobe inférieur qui est entrepris : quand un côté tout entier est douloureux, toute la partie correspondante du poumon est malade (138). Si les bronches (139) sont tellement enflammées qu'elles s'appliquent contre la plèvre (140), la partie du corps correspondante est paralysée, et il se forme des taches livides (des ecchymoses) sur le thorax. Les anciens appelaient ces malades *frappés* (141). Mais si elles ne s'enflamment pas assez violemment pour s'appliquer contre la plèvre, la douleur est à la vérité générale, néanmoins les malades ne sont pas paralysés et ils n'ont pas de taches livides.

401. Quand le poumon tout entier et le cœur sont en-

flammés de manière à s'appliquer contre les parois de la poitrine, le malade est entièrement paralysé ; il gît froid et insensible et meurt le deuxième ou le troisième jour ; mais si le cœur n'est pas entrepris en même temps, ou s'il l'est moins, les malades vivent plus de temps, quelques-uns même réchappent.

402. Chez ceux qui deviennent empyématiques, surtout par suite de pleurésie et de péripneumonie, la chaleur est continuelle, faible le jour, mais plus forte la nuit ; il n'y a point d'expectoration notable, il survient des sueurs au cou, à la clavicule ; les yeux s'enfoncent, les joues rougissent, les doigts des mains sont chauds et rugueux, les ongles se recourbent et se refroidissent ; il s'élève des tumeurs aux pieds et des phlyctènes sur tout le corps ; l'appétit est perdu. Tels sont les signes que présentent les empyèmes dont la marche est chronique. (*Pronost.* 17, *initio.*) Ceux qui s'ouvrent promptement se reconnaissent aux signes qui accompagnent [la suppuration] et aux douleurs qui se font sentir dès le début s'il survient en même temps plus de dyspnée. (*Pronost.* 17, *in med.*) La plupart des empyèmes s'ouvrent, ceux-ci le vingtième, ceux-là le quarantième, quelques-uns le soixantième jour. Chez ceux qui dès le début ont une douleur intense, de la dyspnée, de la toux avec expectoration, attendez-vous à la rupture de l'empyème pour le vingtième jour ou même plus tôt. Chez ceux qui présentent ces symptômes plus modérés, l'ouverture sera réglée en proportion. On calculera en partant du moment où pour la première fois le malade a été pris de douleur, de pesanteur, de fièvre et de frisson. La douleur, la dyspnée, un ptyalisme doivent nécessairement précéder la rupture [des empyèmes.] (*Pronost.* 16, *initio.*) Ceux que la fièvre quitte aussitôt que la rupture a eu lieu et qui recouvrent l'appétit, qui expectorent facilement un pus blanc, inodore, lié, d'une couleur uniforme et non phlegmatique (non séreux) et qui rendent par en bas des matières un peu compactes, sont en général promptement guéris. Mais ceux que la fièvre ne quitte pas, qui

sont altérés, sans appétit, et dont le pus est livide ou verdâtre, ou phlegmatique, ou spumeux, dont le ventre est relâché, meurent. Quant à ceux qui présentent quelques-uns de ces phénomènes sans les autres, les uns meurent, les autres guérissent après un long espace de temps. (*Pronost.* 17, *in fine.*)

403. Ceux qui sont menacés d'empyèmes expectorent des crachats d'abord salés et ensuite plus doux.

404. Ceux chez lesquels il se forme des abcès (142) dans le poumon, rendent le pus dans les quarante jours qui suivent la rupture [de cet abcès]; s'ils dépassent ce terme [sans être purgés], ils deviennent en général phthisiques.

405. Dans le cas de douleur de côté, un flux de sang par les narines est mauvais.

406. Les empyématiques qui vont mieux, et qui expectorent des crachats fétides, une rechute les tue.

407. Ceux qui, dans les cas de pleurésie rendent des crachats purulents, un peu bilieux, arrondis, ou purulents et sanguinolents, tombent après quelque temps dans un état pernicieux. Sont également dans un état pernicieux, ceux qui crachent des matières noires, fuligineuses, ou dont les crachats semblent colorés par un vin d'un rouge très foncé.

408. Ceux qui crachent du sang écumeux et souffrent à l'hypocondre droit, le crachent du foie, et périssent pour la plupart.

409. Ceux chez lesquels la succussion (143) fait rendre un pus bourbeux et fétide, périssent pour la plupart.

410. Ceux dont le pus colore une sonde comme elle le serait par le feu (144), périssent pour la plupart. (*Pronost.* 18, *in fine.*)

411. Les individus qui ont une douleur de côté, mais non pleurétique et qui éprouvent des perturbations du ventre avec déjection de matières ténues, deviennent *phrénétiques.*

412. Dans les maladies du poumon, un flux de sang d'un rouge très foncé, c'est funeste.

413. Des crachats visqueux et salés avec enrouement,

c'est mauvais. Si en outre il se forme quelque tuméfaction à la poitrine, c'est mauvais. Des douleurs survenant au cou alors que ces tumeurs ont disparu, c'est pernicieux.

414. L'enrouement avec toux et relâchement du ventre, fait évacuer du pus par en haut.

415. Dans une péripneumonie, quand les urines épaisses au début deviennent ensuite ténues avant le quatrième jour, c'est mortel.

416. Ceux qui étant affectés de péripneumonies sèches, expectorent une petite quantité de matières cuites, sont dans un état inquiétant.

417. Les érythèmes qui, en pareils cas, s'étendent sur la poitrine, sont funestes.

418. Quand une douleur de côté, qui s'est montrée pendant une expectoration bilieuse, disparaît sans cause légitime, les malades tombent dans le transport. (*Prorrh.* 97.)

419. Les fièvres rémittentes déterminées par l'empyème, sont le plus souvent accompagnées de petites sueurs.

420. La surdité survenant chez les empyématiques présage des selles sanguinolentes. Chez ces sujets il y a des selles noires aux approches de la mort.

421. Une douleur de côté avec fièvre chronique, présage une expectoration de pus (145).

422. Ceux qui ont des frissonnements réitérés deviennent empyématiques : du reste chez ces individus la fièvre détermine l'empyème.

423. Ceux qui par suite d'une douleur de côté perdent l'appétit, éprouvent quelques symptômes de cardialgie, se couvrent de sueurs, ont le visage coloré, et le ventre plus relâché [que d'habitude], sont attaqués d'empyèmes dans les poumons.

424. L'hydropisie sèche donne lieu à l'orthopnée (146).

425. Les tiraillements spasmodiques sont tous fâcheux, causent à leur début des douleurs intenses, et laissent après eux un souvenir pénible; mais les plus fâcheux sont ceux de la poitrine.

426. Ils mettent plus particulièrement en danger les malades qui ont en même temps un vomissement de sang, une fièvre violente, des douleurs sous le sein, dans le thorax et dans le dos (147); car ceux qui présentent tous ces symptômes meurent promptement; mais ceux chez lesquels ils ne sont ni réunis ni très intenses, meurent plus tard. Ils sont dans un état phlegmasique très prononcé pendant quatorze jours.

427. Pour ceux qui crachent du sang, il est avantageux d'être sans fièvre, de tousser un peu, d'avoir une légère douleur; il l'est également que les crachats s'atténuent vers le quatorzième jour. Mais être pris d'une fièvre et d'une douleur intense, avoir une toux violente, cracher sans cesse un sang tout récemment extravasé, c'est très nuisible.

428. Chez tous les malades dont un côté de la poitrine est plus développé et plus chaud [que l'autre], et qui en se couchant sur le côté opposé y ressentent un poids qui pèse de haut en bas, il y a du pus dans le côté [plus chaud et plus développé]. (*Pronost.* 16, *in fine.*)

429. Pour ceux qui ont un empyème dans le poumon, rendre du pus par les selles, c'est mortel.

430. Ceux qui sont blessés à la poitrine, et dont la plaie se cicatrise extérieurement et non intérieurement, courent le danger de devenir empyématiques. Chez ceux dont la cicatrice est faible en dedans, elle se rouvre facilement (148).

431. Les vieillards meurent surtout d'empyèmes consécutifs à la péripneumonie, les jeunes gens meurent plutôt des autres espèces [d'empyèmes]. (*Pronost.* 18, *in fine.*)

432. Les empyématiques chez lesquels la succussion par les épaules fait entendre beaucoup de bruit, ont moins de pus que ceux qui respirent un peu plus difficilement, et qui ont le teint plus coloré. Mais ceux chez lesquels on n'entend aucun bruit, dont la dyspnée est très forte, et qui ont les ongles livides, sont remplis de pus, et sont dans un état pernicieux (149).

CHAPITRE XVIII.

DE LA PHTHISIE ET DES MALADIES DU FOIE.

433. Ceux qui vomissent un sang écumeux, sans douleur au-dessous du diaphragme, le rejettent du poumon; ceux chez qui la grande veine se rompt dans le poumon, vomissent du sang en abondance et sont dans un danger imminent; ceux chez qui une plus petite veine se rompt, rejettent moins de sang et sont plus en sûreté.

434. Les phthisiques dont les crachats jetés dans le feu exhalent une forte odeur de viande brûlée, et dont les cheveux tombent, sont perdus (150).

435. Quand les phthisiques crachent dans l'eau de mer, et que le pus tombe au fond, le danger est imminent : l'eau doit être dans un vase de cuivre (151).

436. Les phthisiques dont les cheveux tombent, périssent par la diarrhée : et tous les phthisiques chez lesquels la diarrhée survient, meurent.

437. La suppression des crachats dans les phthisies amène un délire loquace. Dans ce cas, on peut s'attendre à un flux de sang hémorroïdal.

438. Les phthisies les plus dangereuses sont celles qui viennent de la rupture des gros vaisseaux, et d'un *catarrhe* qui est tombé de la tête (152).

439. L'âge le plus dangereusement exposé à la phthisie est celui de dix-huit à trente-cinq ans.

440. Chez les phthisiques quand le corps est le siége d'un *prurit*, après la suppression des selles, c'est mauvais.

441. Chez ceux qui ont une prédisposition constitutionnelle à la phthisie, des *fluxions* avec fièvre sur les dents et les gencives, c'est mauvais.

442. Chez tous les individus, le météorisme des hypocondres, c'est mauvais, mais c'est très mauvais chez les phthisiques (153).

443. Parmi [les phthisiques] depuis longtemps malades et

qui se consument sans espoir de guérison, quelques-uns sont pris de frisson avant la mort.

444. Une éruption de boutons qui ont l'apparence d'écorchures (154), décèle une phthisie constitutionnelle.

445. Dans la phthisie, ceux qui ont de la dyspnée causée par la sécheresse et qui expectorent beaucoup de matières crues, sont dans un état pernicieux (155).

446. Chez les *hépatiques* (156), une expectoration abondante de crachats sanguinolents, ou purulents au centre, ou bilieux et sans mélange, devient promptement mortelle.

447. Chez les *hépatiques*, la colliquation avec enrouement, c'est mauvais, surtout s'il s'y joint un peu de toux.

448. Ceux qui ressentent de la douleur au foie et au cardia, qui sont pris de *carus*, de frissons, de perturbations du ventre, qui sont maigres, qui ont du dégoût et qui suent beaucoup, rendent du pus par les selles.

449. Chez les individus pris inopinément d'une vive douleur au foie, la fièvre survenant dissipe le mal.

450. Ceux qui crachent un sang écumeux, avec douleur à l'hypocondre droit, crachent des matières qui viennent du foie, et meurent.

451. Quand par suite de la cautérisation du foie il sort un liquide semblable à du marc d'huile (157), c'est mortel.

CHAPITRE XIX.

DE L'HYDROPISIE.

452. Les hydropisies qui naissent des maladies aiguës, sont très laborieuses et pernicieuses. La plupart tirent leur origine des cavités iliaques, quelques-unes du foie. Quand elles viennent des cavités iliaques, les pieds enflent, il y a des diarrhées très longues, qui n'amollissent pas le ventre et ne font pas cesser les douleurs qui partent des lombes et des cavités iliaques. Quand l'hydropisie tire son origine du foie, il survient bientôt de la toux, les pieds enflent, le ventre laisse échapper des matières dures et encore par l'action des

remèdes : il se forme dans les hypocondres, soit à droite soit à gauche, des tumeurs qui s'élèvent et s'affaissent alternativement. (*Pronost.* 8.)

453. Dans les hydropisies sèches, les urines rendues goutte à goutte, c'est fâcheux : sont également suspectes les urines qui donnent un petit dépôt.

454. Chez les hydropiques, quand il survient des attaques d'épilepsie, c'est pernicieux s'il y a d'autres mauvais signes, et elles relâchent le ventre (158).

455. Chez les sujets bilieux, des perturbations du ventre avec déjections de matières petites, séminiformes, muqueuses, causant des douleurs au bas ventre, et des urines qui ne coulent pas facilement, tout cela aboutit à une hydropisie.

456. Chez un hydropique qui a de la fièvre, des urines en petite quantité et troubles, c'est pernicieux.

457. Au commencement d'une hydropisie, une diarrhée aqueuse, sans crudité, la dissipe.

458. Quand il y a des signes avant-coureurs d'hydropisie sèche, des tranchées qui attaquent les intestins grêles, c'est mauvais.

459. A la suite d'hydropisie, les attaques d'épilepsie sont pernicieuses.

460. L'hydropisie récidivant après avoir cédé au traitement, ne laisse plus d'espoir.

461. Chez les hydropiques, quand l'eau qui remplit les vaisseaux sanguins se décharge dans le ventre, c'est la solution de la maladie.

CHAPITRE XX.

DE LA DYSSENTERIE.

462. La dyssenterie intempestivement arrêtée, produit des dépôts dans la poitrine, ou dans les viscères [abdominaux], ou aux articulations; la dyssenterie bilieuse les produit aux articulations; la sanguine, dans la poitrine, ou dans les viscères [abdominaux].

463. Chez les dyssentériques, un vomissement bilieux au début, c'est mauvais.

464. Lorsque dans une dyssenterie aiguë, le liquide [rendu par les selles] dégénère en pus, ce qui surnage [les selles] sera très blanc et très abondant.

465. Les excréments dyssentériques rougeâtres, bourbeux, abondants, délayés avec des matières enflammées et d'une couleur rouge très foncée, font craindre la *manie.*

466. La dyssenterie, chez ceux qui ont la rate grosse et dure, c'est utile, si elle ne dure pas longtemps, mais si elle se prolonge, c'est funeste, car lorsqu'elle cesse, s'il survient une hydropisie ou de la lienterie, le cas est mortel.

CHAPITRE XXI.

DE LA LIENTERIE.

467. Dans la lienterie (159) avec ulcères malins, quand les douleurs sont dissipées par des tranchées, il s'élève des tumeurs aux articulations; à la suite il se forme de petites écailles très rouges avec phlyctènes. Quand les malades ont eu des sueurs, ils sont marqués de vergetures comme par des coups de fouet.

468. Ceux qui dans une lienterie de long cours avec ulcères malins, ont des tranchées, des douleurs [d'intestins], enflent lorsque ces symptômes se dissipent. Avoir du frisson en pareil cas, c'est mauvais.

469. La lienterie avec dyspnée et douleur mordicante au côté, aboutit à la phthisie.

470. Le vomissement et la surdité dans l'*iléus*, c'est mauvais.

CHAPITRE XXII.

DES MALADIES DE LA VESSIE.

471. La tension inflammatoire et les douleurs à la vessie, c'est absolument mauvais; c'est très mauvais quand il existe une fièvre continue : en effet, les douleurs de la vessie suf-

fisent à elles seules pour tuer le malade : pendant toute leur durée le ventre ne laisse rien échapper. Un flux d'urines purulentes déposant un sédiment blanc et uni fait cesser ces douleurs. Si toutefois elles ne cessaient pas, si la vessie ne reprend pas sa souplesse, il est à craindre que le malade ne périsse dans les premières périodes. C'est ce qui arrive surtout depuis sept jusqu'à quinze ans. (*Pronost*. 19, *in medio.*)

472. Ceux qui ont une pierre dans la vessie, lorsqu'ils se placent de manière à ce qu'elle n'obstrue pas le canal de l'urètre, urinent facilement (160).

473. Ceux qui ont près de la vessie un abcès qui met obstacle à l'émission de l'urine, éprouvent une sensation pénible, quelque position qu'ils prennent : l'éruption du pus fait cesser cet état.

474. Ceux qui ne s'aperçoivent pas quand l'urine traverse le canal de l'urètre, sont paralysés et sont dans un cas désespéré (161).

475. L'*iléus* survenant à la suite de la strangurie, tue en sept jours, à moins qu'un accès de fièvre n'amène des urines abondantes.

CHAPITRE XXIII.

DE L'APOPLEXIE, DE LA PARALYSIE, DE LA PARAPLÉGIE, DE LA MANIE, DE LA MÉLANCOLIE.

476. Le narcotisme (la torpeur) et l'insensibilité inaccoutumée sont un présage d'*apoplexie* imminente.

477. Ceux qui à la suite d'une blessure éprouvent une impuissance de tout le corps, recouvrent la santé s'il survient une fièvre sans frisson : s'il n'en survient pas, ils deviennent *apoplectiques* (paralysés) du côté droit ou gauche.

478. Chez les *apoplectiques*, des hémorroïdes survenant, c'est utile; des refroidissements et de la torpeur, c'est funeste.

479. Chez les *apoplectiques*, s'il survient de la sueur par suite d'une grande difficulté de respirer, c'est mortel; mais en pareil cas le retour de la fièvre résout le mal.

480. Les *apoplexies* soudaines, quand elles sont accompagnées d'une fièvre faible et lente, sont pernicieuses (162). (*Prorrh.* 82.)

481. Chez ceux qui, par suite d'une maladie, tombent dans l'hydropisie, le ventre desséché rend des excréments semblables à des crottes de chèvre, avec une colliquation muqueuse et des urines peu louables. Il leur survient de la tension vers les hypocondres, de la douleur et de la tuméfaction au ventre, des douleurs aux flancs et aux muscles de l'épine. Ces symptômes sont accompagnés de fièvre, de soif, de toux sèche, de difficulté de respirer au moindre mouvement, de pesanteur aux jambes, d'aversion pour les aliments; et quand les malades en prennent, la moindre quantité suffit pour les rassasier.

482. La diarrhée soulage les leuco-phlegmatiques (163). Mais le découragement avec taciturnité et la misanthropie, les consument insensiblement.

483. Ceux qui par suite de frayeur sont pris d'un délire violent avec refroidissement, un accès de fièvre avec des sueurs et un sommeil tranquille les délivrent.

484. Le dépôt de la *manie* est un enrouement avec de la toux.

485. Un spasme survenant chez ceux qui sont affectés de *manie*, obscurcit la vue.

486. Les *extases* silencieuses avec agitation, égarement des yeux et respiration anhélante, sont pernicieuses; elles causent des paraplégies qui se prolongent : bien plus, les malades tombent dans la *manie*. Ceux qui ont de telles exacerbations avec des perturbations du ventre, rendent des selles noires vers la crise.

CHAPITRE XXIV.

DU FROID DES LOMBES, DES PUSTULES, DE LA SAIGNÉE.

487. Chez les sujets bien portants qui pour la moindre cause sont pris en hiver de froid et de pesanteur aux lombes, et dont le ventre se resserre tandis que l'estomac fait bien

ses fonctions, on doit s'attendre à une sciatique, ou à des douleurs néphrétiques, ou à une strangurie.

488. Quand les parties inférieures (164) sont en mauvais état après avoir été le siége d'une forte démangeaison, l'urine devient sablonneuse et se supprime. Quand le cas est pernicieux, l'intelligence est comme engourdie.

489. Ceux qui ont sur les articulations des pustules très rouges à leur superficie, et qui sont pris de frissons, présentent par la suite des taches rouges au ventre et aux aines, telles qu'il en survient par suite de contusions douloureuses et ils meurent (165).

490. Dans le cas d'ictère avec une sorte d'insensibilité, ceux qui sont pris de hoquet, ont le ventre relâché, d'autres fois resserré et ils deviennent verdâtres. (*Prorrh.* 154.)

491. Dans les fièvres avec des douleurs de côté faibles et sans signe extérieur, la saignée est nuisible, que le malade ait du dégoût, ou qu'il ait l'hypocondre météorisé. Dans le refroidissement, quand les sujets ne sont pas sans fièvre, et qu'ils sont dans un état soporeux, les évacuations sanguines sont également nuisibles; car les malades, au moment où ils paraissent se trouver mieux, meurent.

CHAPITRE XXV.

SIGNES TIRÉS DE DIVERSES PARTIES DU CORPS.

492. Avoir la tête et les pieds froids, tandis que la poitrine et le ventre sont chauds, c'est mauvais. — Mais il est très avantageux que le corps ait une chaleur et une souplesse uniformes. (*Pronost.* 9, *initio.*)

493. Il faut qu'un malade se retourne facilement et se sente léger quand il veut se soulever; mais s'il éprouve de la pesanteur dans tout le tronc, aux pieds et aux mains, c'est funeste. Si outre ce sentiment de pesanteur les doigts et les ongles deviennent livides, la mort est proche : complètement noirs ils sont moins formidables que livides. Mais il faut aussi considérer les autres signes; en effet, si le patient supporte

facilement son mal, et s'il se montre quelque signe favorable, la maladie tend à un dépôt, et les parties noires se détachent. (*Pronost.* 9, *in medio.*)

494. La rétraction des testicules et des parties externes de la génération présage quelque chose de funeste. (*Pronost.* 9, *in fine.*)

495. Il est très bon que les vents s'échappent sans explosion bruyante; cependant il vaut mieux qu'ils s'échappent avec bruit que d'être retenus. Quand ils sortent de cette manière, cela indique un état funeste (166) et du délire, à moins que le malade ne les lâche ainsi volontairement. (*Pronost.* 11, *in fine.*)

496. Un ulcère livide et sec, ou verdâtre, c'est mortel. (*Pronost.* 3, *in fine.*)

497. La meilleure position dans le lit [pour un malade], est celle qui est habituelle en bonne santé. Être couché sur le dos, les jambes étendues, ce n'est pas convenable; si le malade coule au pied du lit, c'est encore pis. C'est un signe mortel d'avoir la bouche entr'ouverte, de dormir toujours, d'être couché sur le dos, et d'avoir les jambes extrêmement fléchies et écartées. Être couché sur le ventre, quand on n'en a pas l'habitude, annonce du délire et des souffrances abdominales. Avoir les mains et les pieds découverts, quand on n'a pas très chaud, et mettre ses jambes dans une position irrégulière, c'est mauvais, car cela indique une grande anxiété. Vouloir se tenir assis sur son lit, c'est mauvais dans les maladies aiguës; mais c'est très mauvais dans les péripneumonies. (*Pronost.* 3, *in med.*) — Le malade doit dormir la nuit et veiller le jour : le contraire est funeste; le danger n'est pas si grand quand le sommeil ne se prolonge pas au delà de la troisième heure du jour, passé ce terme, le sommeil est funeste. C'est très mauvais de ne dormir ni jour ni nuit; car cette insomnie est l'effet de la douleur et d'un travail morbide, ou c'est un présage de délire imminent. (*Pronost.* 10, *in fine.*)

CHAPITRE XXVI.

DES PLAIES, DES BLESSURES ET DES FISTULES (167).

498. Chez ceux dont la tempe est divisée, il survient un spasme aux parties opposées à celle qui a été divisée. (*Prorrh.* 121.)

499. Ceux dont l'encéphale a éprouvé une commotion, ou est douloureux par suite d'une blessure, ou de toute autre cause violente, deviennent aussitôt aphones, ne voient plus, n'entendent plus, et meurent le plus souvent.

500. Quand l'encéphale a été blessé, le plus souvent il survient de la fièvre, des vomissements bilieux, une *apoplexie* de tout le corps, et les malades sont perdus.

501. Quand les os de la tête sont fracturés, il est très difficile de reconnaître les fractures qui existent au niveau des sutures. Les os sont surtout fracturés par des projectiles pesants et arrondis et par des chocs directs et non de plain-pied. Quant aux fractures douteuses, il faut s'assurer si elles existent ou non. Pour cela on donne à broyer des deux côtés de la mâchoire, soit de l'asphodèle, soit de la férule, en recommandant au malade de bien observer s'il sent quelque crépitation aux os; car les os fracturés font entendre un pareil bruit. Mais quand il s'est écoulé quelque temps, les fractures se décèlent les unes le septième, les autres le quatorzième jour, ou même à un autre terme. En effet, la chair se sépare de l'os, lequel devient livide; des douleurs se font sentir par suite de l'accumulation des matières ichoreuses: quand le mal en est là, il est très difficile d'y porter remède.

502. Quand l'épiploon (168) fait hernie, il se putréfie nécessairement.

503. Si l'intestin grêle est divisé, il ne se réunit plus.

504. Un *nerf*, ou la partie mince de la joue, ou le prépuce divisés ne se réunissent plus.

505. Tout os, ou cartilage du corps que l'on résèque, ne s'accroît plus.

506. Un spasme survenant à la suite d'une blessure, c'est mauvais.

507. Un vomissement bilieux à la suite d'une blessure, c'est mauvais, surtout à la suite d'une blessure à la tête.

508. Toutes les fois que les gros *nerfs* (tendons?) sont blessés, les sujets deviennent le plus souvent boiteux, surtout si les blessures sont obliques. [Il en est de même quand] les têtes des muscles, surtout de ceux des cuisses (169) [sont divisées].

509. On meurt surtout des blessures, si elles ont porté sur l'encéphale, ou sur la moelle rachidienne (170), ou sur le foie, ou sur le diaphragme, ou sur le cœur, ou sur la vessie, ou sur un des gros vaisseaux. On meurt encore si de grandes plaies ont été violemment faites à la trachée, au poumon, de sorte que le poumon étant blessé, il sorte moins d'air par la bouche en respirant, qu'il n'en sort par l'ouverture de la plaie. Ils meurent aussi, ceux qui sont blessés aux intestins (171); que ce soit une portion des intestins grêles, ou des gros intestins [qui soit atteinte], si la plaie est transversale et grande; mais si la plaie est petite et longitudinale, quelques-uns en reviennent. Ils sont moins exposés à mourir, ceux qui sont blessés dans les régions où ces parties ne se rencontrent pas, ou dans celles qui en sont très éloignées.

510. La vue s'obscurcit dans les cas de blessures qui portent sur les sourcils (172), ou un peu au-dessus. Plus la plaie est récente, moins la vue est affaiblie : mais quand la cicatrisation est longtemps à se faire, il arrive que la vue s'obscurcit davantage.

511. Les fistules (173) difficiles à guérir sont celles qui se forment dans les parties cartilagineuses et non charnues; elles ont beaucoup de profondeur et de sinuosités; elles rendent sans cesse une matière ichoreuse, et présentent des carnosités à leur orifice. Les plus faciles à guérir sont celles qui s'établissent dans les parties molles, charnues et non nerveuses.

CHAPITRE XXVII.

DES MALADIES PROPRES AUX DIFFÉRENTS AGES.

512. Les maladies qui ne se déclarent pas avant la puberté sont : la péripneumonie, la pleurésie, la podagre (goutte), la néphrite, les varices des jambes, le flux de sang, le carcinome (cancer) non constitutionnel, les exanthèmes farineux non congénials, les fluxions sur la moelle, les hémorroïdes, le *chordapsus* non constitutionnel. On ne doit craindre aucune de ces maladies avant la puberté. Mais depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à quarante-deux, la nature engendre toutes sortes de maladies dans le corps. Ensuite, depuis ce dernier âge jusqu'à soixante-trois ans, on n'a pas d'écrouelles; il ne se forme pas de pierre dans la vessie s'il n'en existait pas; il n'y a pas de fluxion sur la moelle, ni de néphrite si elles ne procèdent pas d'un âge antérieur, ni d'hémorroïdes, ni de flux de sang s'ils n'existaient pas auparavant. On est exempt de ces maladies jusqu'à la dernière vieillesse (174).

CHAPITRE XXVIII.

DES MALADIES DES FEMMES (175).

513. Chez les femmes, quand les *eaux* s'écoulent avant l'accouchement, c'est mauvais.

514. Des aphthes à la bouche (176) chez les femmes prêtes d'accoucher (177), ce n'est pas avantageux; le ventre deviendra-t-il humide?

515. Quand les douleurs se portent des cavités iliaques sur les intestins grêles, dans les maladies de long cours suite d'avortement et de purgations [puerpérales] insuffisantes, c'est pernicieux.

516. Les écoulements [les lochies] arrivant d'abord en abondance et avec impétuosité à la suite d'accouchement ou d'avortement, et se supprimant ensuite, c'est fâcheux. Chez les femmes qui sont dans ce cas, le frisson est très nuisible, de

même que les perturbations du ventre; surtout si l'hypocondre est douloureux.

517. Chez les femmes prêtes d'accoucher, les douleurs de tête avec *carus* accompagnées de pesanteur et de spasmes, sont en général suspectes. (*Prorrh.* 103.)

518. Les femmes qui, par suite [de dérangements] dans leurs purgations, sont prises de douleurs intenses aux parties supérieures et aux intestins grêles, de relâchement du ventre, d'un peu d'anxiété, tombent dans le *cataphora* (178) vers la crise, sont abattues comme à la suite d'une déplétion des vaisseaux (179), et sont prises de sueurs et de refroidissements. Chez la plupart il survient, après une rémission, des récidives qui les tuent promptement.

519. La respiration suspirieuse, avec une colliquation que rien ne justifie, chez les femmes prêtes d'accoucher, les fait avorter.

520. Chez les femmes, de la douleur au ventre après l'accouchement, amène un écoulement purulent.

521. Chez les femmes qui sont dans un état de torpeur, qui sont brisées avec faiblesse surtout dans les mouvements, qui sont tourmentées vers la crise, qui ont de l'anxiété, et qui suent abondamment, un relâchement du ventre, c'est mauvais.

522. Il est avantageux que les purgations sexuelles ne s'arrêtent pas; car il en résulterait, je pense, des attaques d'épilepsie, et chez quelques femmes, des cours de ventre qui se prolongent, chez quelques autres, des hémorroïdes.

523. Chez les femmes prêtes d'accoucher, une douleur de l'hypocondre est mauvaise; chez elles le relâchement du ventre est également mauvais; chez elles le frisson est encore mauvais. Chez ces femmes, la douleur du ventre est moins mauvaise, si elles rendent des selles limoneuses. Celles qui dans ces circonstances accouchent facilement, se trouvent très mal après l'accouchement.

524. Chez les femmes enceintes qui ont une prédisposition à la phthisie, si le visage devient rouge, un flux de sang par le nez les délivre de ces rougeurs.

525. Les femmes chez lesquelles les évacuations blanches qui suivent l'accouchement se supprimant avec fièvre, il survient de la surdité et une douleur aiguë au côté, tombent dans un transport pernicieux. (*Prorrh.* 80.)

526. Chez les femmes prêtes d'accoucher, des humeurs acrimonieuses présagent pour les suites de l'accouchement, des souffrances causées par des matières blanches irritantes. De telles purgations durcissent la matrice; dans ce cas le hoquet est suspect (180).

527. La tension aux pieds et aux lombes, par suite [de la rétention] des purgations sexuelles, est un signe de suppuration interne. Il en est de même des selles visqueuses, fétides, douloureuses; la suffocation se surajoutant à ces symptômes est également un signe de suppuration.

528. Les duretés douloureuses de l'utérus, que l'on sent dans le ventre, sont promptement mortelles.

529. Chez les femmes prêtes d'accoucher, des écoulements douloureux accompagnés d'aphtes sur les [parties génitales], c'est funeste; chez elles, un flux de sang, c'est très mauvais.

530. Les femmes chez lesquelles, le ventre étant météorisé, il survient de la rougeur aux parties génitales, en même temps qu'il se fait par ces organes un flux précipité de matières blanches, meurent au milieu d'une fièvre de long cours.

531. Les menstrues apparaissant au début d'un spasme, quand il ne survient point de fièvre, le font cesser.

532. Des urines ténues, présentant de petits nuages suspendus dans leur milieu, présagent du frisson.

533. Si un flux de sang arrive le quatrième jour [d'une maladie], il présage de la chronicité; le ventre se relâche et les jambes enflent.

534. Chez les femmes prêtes d'accoucher, des douleurs de tête avec *carus* et pesanteur, sont suspectes : peut-être même sont elles exposées à tomber dans un certain état spasmodique. (*Prorrh.* 103.)

535. Les femmes prises de douleurs cholériformes (181)

avant l'accouchement, sont, il est vrai, facilement délivrées ; mais si elles ont la fièvre, c'est un signe de mauvais caractère, surtout si elles ont le pharynx malade, ou si quelque signe de mauvaise nature se mêle à la fièvre.

536. Les *eaux* faisant éruption avant l'accouchement, c'est suspect.

537. Chez les femmes prêtes d'accoucher, un flux d'humeurs acrimonieuses au pharynx, c'est funeste.

538. Être pris de frisson avant l'accouchement, et accoucher sans douleur, c'est dangereux.

539. Chez les femmes prêtes d'accoucher, des flux accompagnés d'aphthes, c'est funeste ; quand elles ont eu des spasmes, de la prostration et après cela du refroidissement, elles sont rapidement prises de la chaleur fébrile ; chez les femmes près d'accoucher il survient ainsi, à la vulve (182) des tumeurs semblables à celles qui se forment au scrotum dans le cas d'orthopnée. Ces tumeurs indiquent-elles que la femme accouchera de deux enfants ? Ces tumeurs ne produisent-elles pas un état spasmodique ?

540. La respiration suspirieuse dans les fièvres, expose [les femmes grosses] à l'avortement.

541. Chez les femmes prises [dans les fièvres] de lassitude pénible, de frissonnements, de pesanteurs de tête, les menstrues font éruption.

542. Les femmes qui sont engourdies au toucher, dont la peau est aride et qui ne sont pas altérées, qui ont des purgations sexuelles abondantes, sont attaquées de suppurations internes.

543. Quand des matières blanches s'échappent subitement après un avortement, s'il y a quelque déchirure (183), et un transport à la cuisse, le tremblement est fâcheux.

544. Les aphthes à la bouche relâchent le ventre chez les femmes prêtes d'accoucher.

545. Les femmes qui pendant leur grossesse ont eu quelque maladie, sont prises de frisson avant l'accouchement.

546. La prostration avec torpeur est fâcheuse quand elle

arrive à la suite de l'accouchement; elle amène du délire; cependant elle n'est pas pernicieuse, elle présage des lochies abondantes.

547. Les femmes en travail qui ont eu de la cardialgie sont promptement délivrées.

548. [Dans les fièvres] les frissonnements, les lassitudes pénibles, les pesanteurs de tête, les douleurs de cou, font apparaître les menstrues. Si cela arrive vers la crise avec une petite toux, il survient du frisson.

549. Chez les jeunes filles qui ont des accidents orthopnéiques, il se forme du pus dans les seins lorsqu'elles sont grosses. Si les menstrues paraissent au commencement [de la grossesse], c'est mauvais.

550. La *manie* résout les fièvres aiguës avec trouble de l'esprit et cardialgie non bilieuse.

551. Un vomissement de sang rend les femmes stériles aptes à concevoir.

552. Les menstrues abondantes dissipent les nuages de la vue.

553. Chez les femmes qui sont prises de douleurs aux seins à la suite d'une fièvre, un crachement de sang non cailleboté dissipe les souffrances.

554. Dans les affections hystériques, sans fièvre, les spasmes cèdent aisément, comme il arriva chez Dorcas. (*Prorrh.* 119.)

555. Chez les femmes qui, à la suite de frissons, ont de la fièvre avec lassitude, les règles sont au moment de paraître; dans ce cas, une douleur au cou est un signe d'hémorragie nasale. (*Prorrh.* 142.)

CHAPITRE XXIX.

DES VOMISSEMENTS.

556. Le vomissement le moins désavantageux est un mélange [exact] de *phlegme* et de bile, pourvu qu'il ne soit pas trop abondant. Les vomissements les moins mélangés sont les plus mauvais. (*Prorrh.* 62.) Un vomissement por-

racé, un noir, un livide, c'est funeste. Si le même sujet vomit des matières de toutes les couleurs, le cas est funeste (*Prorrh.* 60) ; mais le vomissement livide et de mauvaise odeur présage une prompte mort. Le vomissement rouge est mortel, surtout s'il se fait avec des efforts douloureux. (*Pronost.* 13.)

557. Ceux qui éprouvent des nausées sans vomir, et qui ont des paroxysmes, sont en mauvais état (*Prorrh.* 76). Il en est de même de ceux qui éprouvent de violentes secousses sans vomir.

558. De petits vomissements bilieux [c'est mauvais], surtout s'il s'y joint de l'insomnie. (*Prorrh.* 79.)

559. A la suite d'un vomissement noir, la surdité ne nuit pas.

560. Des vomissements peu abondants, fréquents, bilieux, sans mélange et qui se succèdent promptement, c'est mauvais, surtout avec des selles putrides abondantes (184) et une douleur intense aux lombes.

561. A la suite d'un vomissement, de l'anxiété, la voix retentissante, les yeux comme pulvérulents, sont des signes de *manie*. Les malades dont la *manie* a été violente meurent aphones. (*Prorrh.* 17.)

562. Il est mauvais que celui qui éprouve de la soif pendant un vomissement, cesse d'être altéré.

563. C'est surtout dans les cas d'insomnie avec anxiété que se forment les parotides. (*Prorrh.* 157.)

564. Chez ceux qui ont des nausées, la suppression des selles avec perturbations du ventre, donne promptement lieu à des exanthèmes analogues aux piqûres de moucherons, et le dépôt se fait par un larmoiement des yeux.

565. Pendant un vomissement sans mélange, le hoquet, c'est mauvais; un spasme c'est également mauvais. Il en est de même dans le cas de superpurgation sous l'influence des médicaments purgatifs.

566. Ceux qui sont près de vomir salivent auparavant (185).

567. Un spasme, après l'ellébore, c'est pernicieux.

568. Dans toute purgation surabondante, le refroidissement avec sueur, c'est pernicieux; ceux qui, en pareil cas, vomissent et sont altérés, sont dans un mauvais état; mais ceux qui ont des nausées et des douleurs aux lombes, ont le ventre relâché.

569. Sous l'influence de l'ellébore, une purgation composée de matières très rouges, noires, est funeste ; la prostration après de pareilles évacuations, c'est mauvais.

570. Sous l'influence de l'ellébore, vomir des matières rouges, spumeuses, en petite quantité, soulage; toutefois l'ellébore produit des duretés, et doit être proscrit dans les vastes suppurations internes (186). Les malades qui vomissent de pareilles matières sont surtout ceux qui ont des douleurs à la poitrine, qui ont de petites sueurs au milieu de frissons, et dont les testicules enflent; quand ce vomissement a lieu, les malades ont un retour de frisson et leurs testicules désenflent.

571. Les fréquents retours de vomissements avec le même état de choses, amènent des vomissements noirs vers la crise; les malades sont même pris de tremblements.

CHAPITRE XXX.

SIGNES TIRÉS DES SUEURS. — DES URINES (187).

572. La sueur la meilleure est celle qui dissipe la fièvre dans un jour critique; elle est avantageuse aussi, celle qui soulage; la sueur froide, bornée à la tête et au cou, est suspecte; car elle présage chronicité et danger. (*Pron.* 6, *in med.*)

573. La sueur froide dans une fièvre aiguë est mortelle, et dans une fièvre plus bénigne, elle présage la chronicité. (*Pronost.* 6, *in medio.*)

574. De la sueur apparaissant en même temps que la fièvre dans une maladie aiguë, c'est suspect. (*Prorrh.* 58.)

575. L'urine qui, dans une fièvre, dépose un sédiment blanc et homogène, présage une prompte délivrance; [elle présage] aussi une prompte délivrance, celle qui, de trouble qu'elle était, devient aqueuse et présente une matière grasse

[à sa surface] ; l'urine rougeâtre, et qui a un sédiment également rougeâtre et homogène, si elle paraît telle avant le septième jour, délivre le septième jour ; mais si elle ne prend ce caractère qu'après le septième jour, elle présage plus de durée ou une vraie chronicité [dans la maladie]. L'urine qui, le quatrième jour, prend un nuage rougeâtre, délivre le septième, si les autres signes sont convenables ; mais l'urine ténue, bilieuse, présentant à peine un sédiment visqueux, et celle qui change [souvent] en mieux et en pis, présagent de la chronicité ; si cet état se prolonge, ou s'il se passe du temps avant que la crise arrive, le cas n'est pas sans danger. (*Pronost.* 12, *initio.*)

576. Des urines constamment aqueuses et blanches, dans les maladies chroniques, deviennent difficilement critiques et ne sont pas rassurantes.

577. Des nuages blancs dans les urines, s'ils gagnent le fond, sont avantageux ; des nuages rouges ou noirs, ou livides, sont fâcheux. (*Pronost.* 12, *in medio.*)

578. Sont dangereuses dans les maladies aiguës, les urines bilieuses qui ne sont pas un peu rouges, celles qui déposent un sédiment blanc semblable à de la grosse farine (*Pronost.* 12, *in medio*), celles dont la couleur et le sédiment varient, surtout dans le cas de fluxions qui partent de la tête. Sont encore dangereuses les urines qui, de noires qu'elles étaient, deviennent ténues et bilieuses ; celles dont le sédiment est dispersé ; celles qui, contenant des matières floconneuses, déposent un sédiment un peu livide et bourbeux. Par suite les malades n'ont-ils pas l'hypocondre douloureux, le droit je pense ? ou même ne deviennent-ils point verdâtres, et ne se développe-t-il pas chez eux des parotides douloureuses ? En pareil cas, si le ventre se lâche promptement et abondamment, c'est pernicieux. (*Prorrh.* 156.)

579. Les urines qui arrivent à coction subitement, sans motif rationnel, et pour peu de temps, sont suspectes ; en général, tout ce qui, dans les maladies aiguës, arrive à coction sans motif rationnel, est suspect ; sont également

suspectes les urines très rouges qui présentent une efflorescence érugineuse. (*Prorrh.* 59.) — L'urine rendue blanche (incolore) et diaphane est funeste, surtout chez les *phrénétiques*. Elle est encore funeste, celle qui est rendue aussitôt après qu'on a bu, surtout chez les pleurétiques et les péripneumoniques ; elle est également funeste, l'urine oléagineuse rendue avant un frisson ; elle l'est aussi, celle qui, dans les maladies aiguës, est rendue avec une couleur verdâtre, et qui ne conserve pas cette couleur.

580. Sont pernicieuses les urines déposant un sédiment noir et noires elles-mêmes ; chez les enfants, les urines ténues sont plus mauvaises que les urines épaisses (188). [Sont également pernicieuses] les urines qui tiennent en suspension des matières grumeuses séminiformes, et celles qui sont rendues avec douleur ; il est encore pernicieux que l'urine s'échappe sans qu'on s'en aperçoive. Dans les cas de péripneumonie, l'urine cuite au début et s'atténuant au quatrième jour est pernicieuse. (*Pronost.* 12, *in medio.*)

581. Chez les pleurétiques, des urines teintes de sang et troubles, avec un sédiment très varié, sans mélange, entraînent le plus ordinairement la mort en quatorze jours. Sont encore promptement mortelles chez les pleurétiques les urines poracées donnant un dépôt noir, furfuracé. Dans le *causus* avec *catoché*, l'urine très blanche est très mauvaise.

582. L'urine crue qui persévère longtemps dans cet état quand les autres signes salutaires existent, indique un dépôt et de la souffrance dans les régions sous-diaphragmatiques ; mais [ce dépôt se fait] à la hanche s'il y a des douleurs vagues aux lombes, avec ou sans fièvre. L'urine qui, au moment de l'émission, tient en suspension une matière grasse, déliée, présage une fièvre [brûlante avec colliquation] (189) ; l'urine sanguinolente, au début d'une maladie, est un signe de chronicité ; l'urine trouble, accompagnée de sueurs, présage une récidive ; l'urine blanche comme celle des bêtes de somme, présage de la céphalalgie ; l'urine avec pellicule amène un spasme ; l'urine qui dépose un sédiment semblable à de la

salive ou bourbeux, annonce un frisson ; celle avec suspensions semblables à des toiles d'araignées, est un indice de colliquation. (*Pronost.* 12, *in medio.*) Les petits nuages noirs, dans les fièvres erratiques, présagent une fièvre quarte ; mais les urines incolores qui présentent des énéorèmes noirs, avec insomnie et trouble, annoncent le *phrénitis* ; les urines de couleur cendrée, avec dyspnée, présagent une hydropisie. (*Prorrh.* 4.)

583. L'urine aqueuse ou troublée par des cospuscules hérissés de petites pointes et friables, indique que le ventre se relâchera ; l'urine devenue plus épaisse de ténue qu'elle était, indique-t-elle que des sueurs vont paraître ? Celle qui est écumeuse à sa superficie indique une sueur qui a eu lieu.

584. Dans les fièvres tierces avec horripilation, des suspensions noires semblables à de petits nuages, indiquent un frissonnement irrégulier. Les urines avec pellicule et celles qui déposent quand il y a de l'horripilation, annoncent des spasmes.

585. L'urine qui dépose un sédiment avantageux et qui tout à coup n'en dépose plus, indique un travail interne et un changement; mais celle qui dépose un sédiment qui [tantôt] est trouble [et tantôt] limpide, présage du frisson pour le temps de la crise, peut-être même un changement [de la maladie] en fièvre tierce ou quarte.

586. Chez les pleurétiques, l'urine un peu rouge et qui donne un dépôt uniforme, présage une crise salutaire ; il en est de même de l'urine légèrement verdâtre qui a des efflorescences écumeuses et qui donne un dépôt blanc et épais ; mais l'urine très rouge, efflorescente et donnant un dépôt verdâtre uniforme et pur, présage une maladie très longue, pleine de perturbations, se changeant en une autre, mais non funeste. L'urine blanche (incolore), aqueuse, donnant un dépôt farineux, roux, indique un travail interne et du danger ; celle qui est verdâtre, et qui dépose un sédiment farineux, présage chronicité et danger.

587. Dans le cas de parotides, l'urine qui arrive à coction

promptement et pour peu de temps est suspecte; se refroidir en même temps, c'est mauvais. (*Prorrh.* 153.)

588. La rétention d'urines, surtout avec céphalalgie, a quelque chose de spasmodique; dans ce cas, la résolution des forces avec un état soporeux est fâcheuse, mais non funeste. Les malades n'ont-t-il pas un peu de délire? (*Prorrh.* 120.)

589. L'invasion subite d'une douleur néphrétique avec suppression des urines, présage un flux d'urines chargées de graviers ou épaisses.

590. Chez les vieillards les tremblements [sont habituels] dans les fièvres, et, quand ils surviennent de cette manière, des graviers sortent parfois [avec les urines] (190).

591. La rétention d'urines avec pesanteur au bas-ventre (333), indique le plus souvent qu'il y aura de la strangurie, sinon une autre maladie qui est habituelle.

592. Dans l'*iléus* (191), la rétention d'urines tue rapidement.

593. Dans la fièvre, l'urine présentant des matières épaisses et irrégulièrement suspendues, indique une rechute ou des sueurs.

594. Dans les fièvres de long cours, modérées, sans type régulier, des urines ténues indiquent une affection de la rate.

595. Dans une fièvre, la variation dans l'état des urines prolonge la maladie.

596. Rendre son urine sans en avertir, c'est plus pernicieux; dans ce cas, les malades ne rendent-ils pas des urines semblables à celles dont on aurait agité le sédiment? (*Prorrh.* 29.)

597. Chez les fébricitants des urines d'abord peu abondantes et troubles, puis un flux copieux d'urines ténues, procure du soulagement. Or, ce flux arrive surtout chez ceux dont les urines ont présenté un sédiment dès le début [de la maladie], ou peu après.

598. Les malades chez lesquels les urines déposent promptement, sont bientôt jugés.

599. Chez les épileptiques, les urines extraordinairement ténues et crues, sans qu'il y ait eu de réplétion, présagent un accès, surtout si le malade ressent quelque souffrance à l'acromion ou au cou, ou au dos, ou s'il survient un spasme, ou si tout son corps est engourdi, ou s'il a eu des songes pleins de troubles.

600. Tout ce qui paraît en petite quantité, flux de sang, urines, matières du vomissement, excréments, c'est absolument mauvais; c'est très mauvais si ces phénomènes se succèdent à de petits intervalles. (*Prorrh.* 59.)

CHAPITRE XXXI.

SIGNES TIRÉS DES SELLES.

601. Les excréments sont très bons s'ils sont mous, liés, un peu fauves, s'ils n'exhalent pas une trop mauvaise odeur, et s'ils sont rendus à l'heure accoutumée, en quantité proportionnée à celle des aliments (*Prorrh.* 11, *initio*); ils doivent s'épaissir aux approches de la crise. Il est avantageux qu'il sorte des *lombrics* quand la maladie tend à la crise. (*Pronost.* 11, *in med.*)

602. Dans les maladies aiguës, les excréments spumeux, enveloppés de bile, sont mauvais. Sont également mauvais les excréments très blancs (*Prorrh.* 53); mais ils sont encore plus mauvais s'ils ressemblent à de la farine délayée et à des matières pourries. Le *carus* en pareil cas, c'est mauvais, aussi bien que des selles teintes de sang, et une vacuité des vaisseaux que rien ne justifie. (*Prorrh.* 102, *initio.*)

603. Quand le ventre resserré laisse échapper, par la force des remèdes, des excréments petits, noirs, semblables à des crottes de chèvre, s'il survient une épistaxis abondante, c'est mauvais. (*Prorrh.* 41.)

604. Des excréments visqueux sans mélange ou blancs, sont suspects. Sont également suspects les excréments très fermentés et un peu phlegmatiques. C'est encore funeste, que des selles venant à la suite de tranchées donnent un dépôt un peu livide, purulent et bilieux. (*Pronost.* 11, *in medio.*)

605. Rendre par les selles, un sang rutilant, c'est mauvais, surtout s'il existe de la douleur.

606. Les excréments spumeux et teints de bile à l'extérieur sont suspects; à la suite on devient ictérique. (*Prorrh.* 53.)

607. Sur des selles bilieuses, une efflorescence écumeuse, c'est mauvais, surtout chez un individu qui a souffert antécédemment des lombes, ou qui a été pris de délire (192). (*Prorrh.* 21, 22 et 53.)

608. Les selles ténues, spumeuses, donnant un dépôt séroso-bilieux, sont funestes; sont également funestes les selles purulentes. Les selles noires et sanguinolentes sont funestes avec fièvre et en tout autre cas. Les excréments de couleurs variées et foncées sont suspects : ils sont d'autant plus mauvais que leur couleur est plus redoutable, à moins qu'il n'en soit ainsi par suite d'une potion purgative; auquel cas il n'y a point de danger, si du reste les évacuations ne sont pas trop abondantes. Des excréments grumeleux et mous sont encore suspects dans une fièvre. Il en est de même s'ils sont secs, friables (193), décolorés, et surtout si le ventre se relâche. S'il y a eu auparavant des selles noires, ils tuent.

609. Des selles liquides, rendues abondamment à de petits intervalles, c'est mauvais, car d'un côté elles produiront du mal (194), des insomnies, et de l'autre elles entraînent bientôt la résolution des forces. (*Pronost.* 11, *in med.*)

610. Les excréments humides, un peu grumeleux, avec refroidissement général et fièvre, sont suspects. Dans ce cas des frissons resserrent la vessie et le ventre. Mais des selles très aqueuses, et qui restent telles dans le cours des maladies aiguës, c'est mauvais, surtout si le malade n'est pas altéré. (*Prorrh.* 116.)

611. Des excréments très rouges dans le dévoiement, c'est suspect. Sont également suspects les excréments très fortement teints en vert, ou blancs, ou spumeux ou aqueux. Les excréments petits et visqueux, homogènes, verdâtres, sont encore mauvais. Chez ceux qui sont pris de *coma*, de torpeur,

des excréments liquides, c'est très mauvais; il est mortel de rendre beaucoup de sang caillebotté, comme aussi des excréments blancs et liquides, avec météorisme du ventre.

612. Des selles noires comme du sang, avec fièvre et sans fièvre, c'est funeste; tout ce qui est varié est funeste. Tout ce qui est foncé en couleur est funeste.

613. Les selles qui finissent par devenir spumeuses et sans mélange, annoncent chez tous les malades un paroxysme, mais surtout chez ceux qui sont dans un état spasmodique : à la suite il s'élève des tumeurs vers les oreilles. (*Prorrh.* 111.) Celles qui d'abord très liquides deviennent ensuite consistantes, sans mélange, stercoreuses, présagent la prolongation de la maladie. Les selles très rouges pendant la fièvre, présagent le délire; mais les blanches et stercoreuses sont fâcheuses dans l'ictère [il en est de même] des excréments liquides qui par le repos prennent une teinte rouge foncé. (*Prorrh.* 50.)

614. Chez ceux qui ont une hémorragie, des excréments visqueux mélangés de noir, c'est un signe de mauvais caractère, surtout chez les sujets très pâles.

615. Des selles très blanches dans la fièvre, ne présagent pas une bonne crise.

616. Les perturbations du ventre suivies de selles fréquentes mais peu abondantes tirent les joues (195), mais elles dissipent les érythèmes survenus à la face.

617. Des selles stercoreuses, rendues avec effort, indiquent un mauvais état du ventre; mais devenues subitement phlegmatiques avec douleur mordicante au cardia, elles présagent une dyssenterie, peut-être même une douleur des lombes. En pareille circonstance la tension du ventre, qui expulse par la force des remèdes des selles liquides et se tuméfie bientôt, indique un état spasmodique. Dans ce cas, avoir du frisson, c'est pernicieux. (*Prorrh.* 99.)

618. Ceux qui ont des selles noires sont pris de sueurs froides.

619. Chez ceux dont le ventre se trouble dès le début [de la maladie], et dont les urines sont peu abondantes,

mais qui après quelque temps ont le ventre sec et qui rendent en grande quantité des urines ténues, il survient des dépôts aux articulations.

620. Se lever à de courts intervalles pour aller à la selle, donne de l'horripilation et même une sorte de frisson (196); quand les excréments sont suspects, il est très fâcheux qu'ils commencent à le devenir au quatrième jour.

621. Se lever à de courts intervalles, pour rendre des selles visqueuses et ne présentant que peu de matières excrémentitielles, en même temps que l'hypocondre et le côté sont douloureux, c'est un présage d'ictère. Si les évacuations se suppriment, les malades deviendront verdâtres; je pense aussi qu'ils auront une hémorragie. Des douleurs aux lombes, chez les sujets pris de cette hémorragie, font rendre un sang rutilant. [Dans ce cas], devenir brûlant avec *carus* et céphalalgie, c'est pernicieux. (*Prorrh.* 146.)

622. Les selles visqueuses, bilieuses, produisent plus qu'autre chose des dépôts autour des oreilles.

623. Toutes les fois que concurremment avec des selles liquides, il s'élève des tumeurs douloureuses, c'est mauvais; mais si le ventre se resserre sans que rien de nouveau se soit manifesté, il serc lâche bientôt et c'est un signe de plus mauvais caractère. En pareil cas des vomissements sont funestes et présentent un caractère de malignité.

624. Chez ceux dont le visage est enflammé et rouge et qui rendent des selles fétides abondantes et très rouges, il faut s'attendre à un violent délire.

625. La teinte sale de la peau indique un état de souffrance du ventre. C'est surtout en pareil cas qu'on rend des espèces de lambeaux charnus, purulents et rouges.

626. Des ardeurs survenant à la suite d'une évacuation de matières bilieuses, molles, stercoreuses, font naître des parotides (197). (*Prorrh.* 166.)

627. La surdité fait cesser les selles bilieuses, et les selles bilieuses font cesser la surdité.

628. Les herpès (198) qui, siégeant au-dessus de l'aîne

se répandent sur les flancs et sur le pénis, indiquent un mauvais état du ventre.

629. La résolution des forces qui dissipe la douleur, humecte beaucoup le ventre.

630. Les suppurations douloureuses au siége troublent le ventre.

631. Sont mortels les excréments gras, les noirs, les liquides avec mauvaise odeur, les bilieux qui contiennent quelque chose d'analogue à une purée de lentilles, ou de pois, qui présentent quelque chose de semblable à des caillots de sang rutilant, qui ont une odeur analogue aux selles des nouveau-nés; il en est de même des excréments variés, et de ceux qui persistent longtemps dans le même état. Sont variés les excréments composés de matières sanguinolentes, de matières semblables à des râclures noires poracées, qui sortent ensemble ou successivement. Elles présagent également la mort, toutes les évacuations qui se font sans que le malade le sente. (*Pronost.* 11, *in medio. Prorrh.* 78.)

632. Chez un malade dont la déglutition est difficile, dont la respiration est brisée par la toux, des éructations entrecoupées et même retenues à l'intérieur, indiquent un état de souffrance du ventre; des selles très rouges, érugineuses le quatrième jour, c'est également funeste, et ces selles sanguinolentes font tomber dans le *coma*. A la suite, les sujets meurent dans les spasmes, après avoir rendu des selles noires.

633. *Répétition littérale du n°* 618 (199).

634. Un relâchement du ventre subit et sans motif appréciable, chez les sujets attaqués de consomptions chroniques avec aphonie et tremblement, c'est pernicieux.

635. Les déjections alvines, ténues, noires, et accompagnées de frissons, sont plus avantageuses que les précédentes; elles apportent surtout du soulagement [quand le malade est] dans la période de la vie qui précède la fleur de l'âge.

636. Chez tous les malades, les *prurits* présagent des

selles noires et un vomissement de matières grumeuses. Les tremblements avec sensation mordicante et douleur de tête, présagent des selles noires. Mais elles sont précédées de vomissements, et c'est après ces vomissements que ces matières noires sont attirées vers le bas.

637. Les malades qui ont un paroxysme après des perturbations du ventre, aux approches de la crise, rendent des selles noires.

638. Après un cours de ventre chez des individus qui vomissent, qui sont bilieux, qui ont du dégoût, une sueur abondante avec défaillance tue le malade.

639. Sous l'influence d'une potion purgative, rendre à plusieurs reprises dans une *perirrhée* un sang ténu et appauvri, c'est suspect.

640. Les duretés douloureuses au ventre, dans les fièvres avec frissonnements et dégoût, si le ventre s'humecte un peu pour une purgation, n'arrivent pas à suppuration.

641. Dans le cours d'une fièvre le trouble du ventre avec des selles salsugineuses (âcres) ne sont pas ordinaires dans l'état comateux et dans la torpeur.

642. A la suite d'une diarrhée liquide, quand les malades en proie à une lassitude pénible, à de la céphalalgie, à de l'altération, à de l'insomnie, sont délivrés de ces accidents par l'apparition d'un exanthème très rouge, on doit craindre la *manie*, s'ils ont de la difficulté à respirer, quand ils deviennent verdâtres, ils respirent facilement et sont hors de danger, si le ventre se lâche (200). (*Prorrh.* 38.)

643. Les selles brûlantes rendues avec effort, indiquent que le ventre est en mauvais état.

644. Chez les personnes bilieuses, des perturbations du ventre amenant de petites évacuations fréquentes, rendues avec effort, composées de petites mucosités, produisent de la douleur au petit intestin, et de la difficulté dans l'émission des urines : par suite ces malades tombent dans l'hydropisie.

645. Le tremblement de la langue est, chez quelques malades, le présage d'un relâchement copieux du ventre.

646. Chez les individus en proie à une chaleur brûlante, et qui suent en même temps qu'ils ont des déjections alvines, la fièvre redouble. (*Prorrh.* 93.)

647. A la suite d'un relâchement du ventre, du refroidissement avec sueur, c'est suspect.

648. A la suite d'un relâchement du ventre, du sang s'échappant des gencives, c'est mortel.

649. L'apparition de selles pures dissipe une fièvre aiguë avec sueur.

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

INTRODUCTION.

« Cet ouvrage, dit P. Martian[1], me semble surpasser par la fé« condité de la doctrine, par l'érudition et par l'éloquence, tous « les autres écrits d'Hippocrate. En effet, les connaissances qu'il « renferme ne sont pas seulement nécessaires à ceux qui pratiquent « la médecine; elles sont encore très utiles à ceux qui cultivent « l'histoire, la cosmographie et la politique. L'auteur a établi dans « ce traité des principes si solides pour l'étude de toutes ces « sciences, qu'il semble avoir jeté leurs premiers fondements. La « gravité ordinaire du langage d'Hippocrate prend ici une grâce et « un charme inaccoutumés. Il ne faut donc pas s'étonner que tant « d'illustres savants aient consacré leurs veilles à l'étude de cet « admirable traité. »

De longs et importants commentaires ont été faits sur cet écrit. Je ne parle point de celui de Galien, que nous avons perdu, et dont nous n'avons plus que des fragments reproduits par lui dans ses autres ouvrages. (*Voir* la *Notice bibliographique* en tête du volume.) Je ne parle point non plus du commentaire de L. Septalius, rempli d'excellentes explications et de précieux renseignements; et j'arrive à la grande édition de Coray. La réputation de ce travail est faite et je n'ai garde de la diminuer en rien. Coray était un philologue consommé; et c'est peut-être dans cette édition qu'il a montré le plus de sagacité et de prudence pour la correction du texte. Ses notes purement philologiques, sont des modèles de critique littéraire et méritent des éloges sans réserve; mais Coray n'étant pas versé dans les sciences physiques et naturelles n'a pu rapprocher d'une manière satisfaisante les connaissances scientifiques d'Hippocrate de celles des anciens et des modernes; aussi, sous ce point de vue, n'a-t-il pas mis dans tout son jour le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, et n'en a-t il pas éclairci toutes les parties. Il reste donc encore à faire pour notre époque ce que Coray a fait pour la sienne. Un excellent modèle

[1] *Magnus Hippocrates explicatus*, p. 89.

vient de nous être offert dans les *Études* scientifiques et philosophiques récemment publiées par M. Th.-H. Martin, sur le *Timée* de Platon. Celui qui pourrait le mieux suivre ce modèle est assurément celui qui l'a créé; et je ne saurais trop engager M. Martin à mettre son talent au service d'Hippocrate comme il l'a mis à celui de Platon, et à faire du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* comme un centre des connaissances scientifiques de l'école de Cos, qui résume en elle celle des âges antérieurs, et qui contient en germe, sinon par l'explication, du moins par l'observation des faits, presque toutes celles des temps qui la suivirent. Quant à moi, il n'entre pas dans mon plan, et il serait absolument au-dessus de mes forces, de combler cette lacune, d'approfondir toutes les matières traitées dans l'immortel ouvrage qui nous occupe; qu'il me suffise, dans cette Introduction, d'indiquer les traits principaux du système médical et du système de géographie politique qui constituent le fond de ce traité, et, dans les notes, de faire ressortir quelques-uns des points les plus intéressants, ou les plus obscurs, d'astronomie, de météorologie, de physique, de chimie même et de géographie descriptive, qui forment en quelque sorte les premiers éléments et comme la base de ce double système.

Le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* se divise en deux grandes sections : la première est consacrée à l'étude des influences extérieures sur l'organisme; la seconde, à l'étude de ces mêmes influences sur les facultés morales de l'homme, sur les institutions des peuples et le caractère des nations. Hippocrate a mis en tête de son ouvrage une introduction dans laquelle il établit la nécessité et l'importance des topographies médicales, et indique en quoi elles doivent consister. Le médecin considérera : 1°. les saisons dans leurs révolutions régulières et dans les vicissitudes ou intempéries que chacune d'elles peut éprouver pendant son cours; 2°. les vents partagés en ceux qui sont communs à tous les pays, et ceux qui règnent plus particulièrement dans une contrée; 3°. les qualités des eaux; 4°. la situation de la ville dans laquelle il vient exercer pour la première fois; 5°. enfin il s'informera du régime des individus qu'il aura à soigner; et, par régime, il ne faut pas seulement comprendre les aliments solides et les boissons, mais, comme l'auteur l'explique lui-même en partie, § 1er, *in fine*, le genre de vie tout entier.

Toute l'étiologie hippocratique est donc résumée dans ces premières lignes de l'introduction; on la trouve encore plus explicitement formulée dans le passage suivant, du traité *de la*

Nature de l'homme : « Les maladies naissent les unes du ré-« gime, les autres de l'air que nous introduisons en nous et qui « nous fait vivre. On reconnaîtra, de la manière suivante, l'une « et l'autre espèce de maladies : quand plusieurs individus sont « attaqués en même temps par une même maladie, il faut pen-« ser que la cause est commune, et qu'elle tient à quelque chose « dont tout le monde use; et, ce quelque chose, c'est l'air que « nous respirons. Car il est évident que le régime particulier de « chacun ne saurait être la cause d'une maladie qui s'étend sur les « jeunes, sur les vieux, sur les hommes et sur les femmes, sur ceux « qui boivent du vin, sur ceux qui boivent de l'eau, sur ceux qui « mangent du gâteau d'orge, sur ceux qui mangent du pain de « froment, sur ceux qui se fatiguent beaucoup, sur ceux qui se « fatiguent peu. On ne saurait donc s'en prendre au régime puisque « tant d'individus qui en suivent de tout à fait opposés sont atteints « de la même maladie. Au contraire, lorsque, dans le même temps, « il naît des maladies de toute espèce, il est bien évident que le ré-« gime est la cause individuelle de chacune d'elles, et qu'il faut « instituer un traitement opposé à la cause apparente de la mala-« die, comme je l'ai dit ailleurs, et changer le régime[1]. »

Hippocrate, ne s'occupant dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* que des maladies produites par les influences extérieures, les a divisées en maladies endémiques (ἐπιχώρια, *vernaculi morbi*) et en maladies communes à tous (générales) (πάγκοινα ou simplement κοινά); ces dernières répondent assez bien à celles que nous appelons épidémiques, que le mot ἐπιδημεῖν ne représente pas dans ce traité, car il est appliqué aux maladies endémiques. Il n'a pas manqué de présenter le côté pratique de ces études météorologiques et climatologiques : elles apprennent suivant lui à prévoir quelles maladies doivent régner pendant chaque saison et pendant l'année tout entière, et par conséquent à se préparer contre elles; elles servent aussi à guider le médecin dans le traitement des maladies présentes; et, comme si l'auteur craignait encore de n'être pas suffisamment compris, il résume toutes les conséquences pratiques des études de météorologie et d'astronomie médicales dans cette phrase qui termine

[1] *De Nat. hominis*, Foes, sect. III, p. 228. Cf. aussi le commentaire de Galien sur ce passage, Com. II, in lib *de Nat. hom.*, texte 2 et suiv., t. XV, p. 117 et suiv.—C'est dans ce livre *de la Nature de l'homme* qu'est proclamé et défendu le principe de la guérison des maladies par leurs contraires. —Cf. aussi Com. I, *in Epid.* I, *in procem.* t. XVII, p. 2 à 12, édit. de Kuehn. — La division des maladies en deux classes semble avoir été adoptée aussi par Platon, mais à un autre point de vue (*de Republ.*, III.)

son introduction : « L'état des cavités change chez les hommes avec les saisons »— Cette phrase et beaucoup d'autres qui n'en sont que le développement, montrent encore qu'Hippocrate ne s'est pas seulement arrêté à constater d'une manière tout empirique l'influence des agents extérieurs pour la production des maladies, mais qu'il s'est efforcé d'expliquer, avec les connaissances physiologiques et anatomiques de son temps, la manière dont ces causes agissent pour faire naître tel ou tel état morbide.

Le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* n'est pas un fait isolé dans la collection hippocratique; il représente tout un côté de l'étiologie générale de l'école de Cos, dont l'autre se trouve développé dans le traité *de l'Ancienne médecine.* Nous y voyons tout ensemble comment cette école envisageait l'homme physique et moral dans ses rapports avec les influences extérieures, et quelle tendance invincible elle avait à s'attacher, dans l'étude de la nature et de l'homme, bien plus aux *ensembles* qu'aux détails dans lesquels l'école moderne a concentré toutes ses forces, et dont elle a voulu tirer tous ses principes.

Hippocrate considère tout d'abord l'influence de la situation des villes sur leurs habitants. Ne voulant parler que des conditions les plus tranchées, il a pris pour exemple les quatre positions diamétralement opposées, celles du midi, du nord, de l'est, de l'ouest. Pour lui, l'étude d'une localité comprend l'examen de la surface du sol qui est nu et sec ; boisé et humide ; enfoncé et brûlé par le soleil, ou élevé et froid ; la considération de l'air, celle des eaux dont il rattache vaguement, et d'une manière presque entièrement spéculative, les qualités à la nature des terrains où elles prennent leurs sources; mais surtout celle des vents dont il fait, en dernière analyse, la base unique de sa classification des localités, et qu'il regarde aussi comme la cause première des influences physiologiques et pathologiques que ces mêmes localités exercent sur l'organisme.

C'est ici le lieu d'analyser les réflexions si judicieuses que Malte-Brun [1] a faites sur cette partie du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux :* — Hippocrate commence son écrit par l'exposé du but qu'il se propose : « Lorsqu'un médecin, dit-il, arrive dans une ville dont il n'a pas encore l'expérience, il doit examiner sa position et ses rapports avec les vents et le lever du soleil, etc. » N'est-il pas clair, d'après cette phrase, que l'intention d'Hippocrate n'était

[1] *Précis de la Géographie universelle*, éd. de Huot. Paris, 1832, t. II, p. 540 et suiv.

point de composer un traité sur les climats physiques, traité dont les matériaux n'étaient pas encore rassemblés de son temps, mais qu'il voulait seulement, par l'exposé de ses observations propres et locales, indiquer à ses successeurs la route à suivre pour en faire de nouvelles? Ce but a été méconnu, ou tout au plus faiblement indiqué par des commentateurs peu pénétrés de son esprit, et qui ont voulu étendre son système au delà des limites dans lesquelles lui-même se renfermait. Ainsi, ses observations très intéressantes, mais bornées exclusivement aux contrées qui s'étendent depuis la mer d'Azof jusqu'aux bouches du Nil, et des bords de l'Euphrate aux rives de la Sicile, ont été changées en généralités fausses et dangereuses. En voici la preuve : ce qu'Hippocrate dit de l'exposition aux vents chauds ne peut s'appliquer qu'aux côtes méridionales de la Grèce et de l'Asie-Mineure, où les vents du midi règnent habituellement, où les eaux sont saumâtres et malsaines, comme le témoignent les géographes anciens et modernes; mais si l'on applique ces mêmes observations aux côtes septentrionales de l'Afrique, on les trouvera tout à fait fausses; car, ainsi qu'Aristote lui-même l'avait déjà remarqué[1], les vents du midi y sont froids, et ils le sont parcequ'ils viennent de l'Atlas; de même à Paris, en Souabe et en Bavière les vents du sud sont souvent froids, parcequ'ils viennent chargés de la froide atmosphère des montagnes d'Auvergne et des Alpes. — Il en est de même de l'exposition septentrionale, qui est loin d'être toujours sèche, comme le dit Hippocrate; on n'a qu'à prendre pour exemple les Asturies : ce pays est exposé au nord, mais son climat est très humide, et il y règne les maladies qu'Hippocrate attribue à l'exposition méridionale. — Il ne faut pas non plus généraliser la ressemblance établie par Hippocrate entre l'exposition du midi et celle d'orient; en effet, pour ne citer qu'un exemple, elle est fausse si on l'applique à l'Europe occidentale, où les vents du midi ressemblent à ceux d'occident, tandis que les vents d'est sont plus froids que ceux du nord, puisqu'ils arrivent, par la Russie centrale des monts Ourals et des confins de la Sibérie. — Il n'est pas plus possible d'admettre sa théorie des climats occidentaux : en effet, pour ne prendre que deux exemples opposés: d'un côté les Portugais n'ont pas la voix rauque, au contraire, leur langage est infiniment plus doux que celui des Espagnols, et l'air qu'on respire en Portugal n'est ni épais ni malsain; d'un autre les Irlandais, continuellement tourmentés par les tempêtes venues de l'ouest, bien loin d'avoir

[1] *Probl.* XXVI, 51.

le teint pâle, se reconnaissent au milieu des Anglais, à leur teint vermeil.

« Hippocrate a-t il donc avancé des choses fausses? A Dieu ne « plaise que je l'en accuse! s'écrie Malte-Brun; mais il a voulu « parler uniquement de certaines contrées de la Grèce; expliquées « dans ce sens local, ces observations sont justes et profondes. « Toutes les côtes occidentales de l'Illyrie, de l'Épire et du Pélo- « ponèse ont en effet le climat inconstant qu'Hippocrate compare « à l'automne. » Ainsi, toutes les observations consignées dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux,* parfaitement justes et véritablement utiles quand on les interprète dans leur sens propre, c'est-à-dire bornées à des localités restreintes, deviennent puériles et même absurdes lorsqu'on veut les étendre, non-seulement aux expositions considérées d'une manière générale, mais à des climats tout entiers.

Voici encore quelques réflexions que Malte-Brun a consignées ailleurs (page 530) sur la comparaison établie par Hippocrate entre les localités et les saisons : « Si l'on ne considérait, dit-il, « les expositions que par elles-mêmes, en faisant abstraction des « autres circonstances, on pourrait, avec Hippocrate, comparer « celles orientales au printemps; celles du midi à l'été; celles de « l'occident à l'automne; celles du nord à l'hiver; car il est vrai que « la constitution la plus commune des climats, sous ces expositions, « répond à celle des saisons auxquelles on les rapporte. Cependant « une comparaison plus exacte et plus significative serait celle avec « les *points du jour.* Le plus grand froid se fait sentir au grand « matin; ce point correspond à l'exposition nord-est, qui est la « plus froide; la chaleur augmente jusqu'à trois heures après midi; « de même les expositions deviennent toujours plus favorables à la « chaleur jusqu'à celle de sud-ouest; viennent ensuite le soir et « minuit, points correspondants aux expositions occidentales et « boréales. »

Après Hippocrate, l'influence des localités sur la production ou sur le traitement des maladies a été prise en très grande considération par ses successeurs immédiats, comme on le voit dans plusieurs traités de la collection, et notamment au commencement du second livre du traité *du Régime*, en trois livres; tous les médecins anciens s'y sont également arrêtés. Celse dit, dans la préface de son premier livre, que la médecine doit se modifier suivant les pays, et qu'elle ne saurait être la même à Rome, en Égypte et en Gaule. Asclépiade avait reconnu que la saignée était nuisible dans les pleurésies à Rome et à Athènes, parceque le vent du midi régnait

habituellement dans ces localités, tandis qu'elle était très efficace à Parium et dans l'Hellespont exposés aux vents du nord [1]. Antyllus, dans le premier livre de son traité *de Auxiliis* [2] a consacré un chapitre à l'étude des petites localités considérées en elles-mêmes. Sabinus [3] a envisagé cette question sous presque tous les points de vue. On trouve également dans Athénée [4] des considérations étendues et utiles sur les diverses localités. Galien dit [5] que la considération des lieux n'est pas moins importante pour la *prognose* des maladies que celle de la nature de chaque individu, de l'âge, du genre de vie, de la nourriture, et il invoque à l'appui quelques exemples généraux. Avicenne [6] a résumé toutes les observations de ses devanciers, et en a ajouté quelques-unes qui lui sont propres. Depuis la fin du XVIe jusqu'au commencement du XIXe siècle, les médecins ont consacré ces doctrines et par leurs écrits et par leur pratique. Cette observation si vraie et si large de la nature, qui ne demandait qu'à être de plus en plus éclairée et de mieux en mieux dirigée par les découvertes et à l'aide des instruments dont la science s'enrichissait tous les jours, a été violemment combattue par l'école physiologiste, qui n'a plus voulu voir dans les maladies que le point matériellement lésé, et dans l'action générale du monde que des éléments isolés La tendance de l'école actuelle a notablement modifié cette fatale impulsion imprimée à la médecine; et l'on commence à comprendre qu'il faut, avec les anciens, observer la nature et l'homme tels qu'ils sont, et ne pas réduire l'un et l'autre aux mesquines proportions d'un système exclusif. Déja les faits se rassemblent de tous côtés, déja quelques principes généraux sont posés, déja quelques travaux réguliers ont été tentés, et l'on peut espérer que notre époque arrivera à une démonstration satis-

[1] Cf. Moreau, *de Missione sanguinis in pleuritide*, p. 4, et aussi Cælius Aurelianus, *Morb. acut.*, II, 22, p. 131, éd. Almel. — La ville de Parium est nommée par Hippocrate (*Épid.* III, 4e constit. premier malade, §. 28 de mon édit.); Galien, commentant ce passage d'Hippocrate (t. XVII, p. 739, rapporte également l'observation d'Asclépiade.

[2] Dans Oribase, *Collect. med.*, IX, 11, p. 368, éd. d'Estienne; et dans celle de De Matthæi, Moscou, 1808, in-4°, p. 229. Cette édition est d'une extrême rareté et fort précieuse.

[3] Oribase, *Collect. med.* IX, 15, p. 370 et suiv.; et dans l'éd. de De Matthæi, p. 236 et suiv.

[4] Orib. *lib. cit* IX, 12, p. 368 et dans l'éd. de De Matthæl, p. 230 et suiv.

[5] Com. I in *Epid., I*, texte 1, t. XVII, p. 10. Com. III, in lib. *de Hum.*, texte 5 et 13, t. XVI. — Et dans Oribase, *Collect. med.*, IX, 10, p. 368, éd. d'Estienne.

[6] *Canon medicinæ*, lib. I, fen. 2, doct. 1, cap. 2, p. 107; éd. de Venise, 1608, in-fol.

faisante, et à une application véritablement pratique de la proposition suivante, dans laquelle M. Boudin a résumé toute la géographie médicale : « De même, dit-il [1], que chaque pays possède son « règne végétal et son règne animal caractéristiques ; de même il « possède aussi son règne pathologique à lui : il a ses maladies pro- « pres et exclusives de certaines autres. »

Des eaux. — « A l'influence du sol sur l'organisme, dit M. Bou- « din [2], se rattache naturellement l'étude de l'influence des eaux, « qui, soit à l'état de vapeurs répandues dans l'atmosphère, soit à « l'état de boisson, établissent une communication aussi directe « qu'incessante entre le sol et l'homme. Cette étude, tant recom- « mandée par le père de la médecine, est loin d'avoir obtenu, dans « ces derniers temps, toute l'attention qu'elle méritait, alors cepen- « dant que les immenses progrès de la chimie lui promettaient un « nouvel intérêt. L'étiologie des maladies endémiques y a beaucoup « perdu, et c'est là une énorme lacune qu'il faudra se hâter de « combler. »

Hippocrate considère dans les eaux les qualités extérieures et les qualités intérieures. Il les rattache tantôt aux qualités mêmes du sol d'où les eaux tirent leur origine, tantôt à l'exposition de leurs sources, tantôt aux influences étrangères qu'elles subissent, et particulièrement à celles des vents ; il en déduit les propriétés physiques et physiologiques bonnes ou mauvaises. Sur ce dernier point, ou il se contente de consigner les résultats de l'observation directe, ou il mêle à son récit des explications médicales ou physiques. Il n'a pas formulé de classification ; mais il est possible d'en rassembler les éléments épars, et d'en présenter le tableau suivant :

Eaux dormantes de marais, de réservoirs artificiels, entretenues par les eaux de pluie ; eaux de lacs, entretenues par les rivières, rapportées tantôt aux eaux dormantes proprement dites, tantôt aux eaux mélangées.

Eaux de sources ou courantes provenant de roches, d'un sol qui renferme des eaux thermales ou des minerais, de la profondeur des terres, de tertres ; pour ces deux dernières espèces d'eaux, il faut considérer si l'exposition est au levant ; entre le lever et le coucher d'été ; surtout vers le lever ; entre le coucher d'été et celui d'hiver ; au midi ; enfin entre le lever et le coucher d'hiver.

Eaux de pluie, de neige et de glace ; eaux de grands fleuves, d'étangs.

[1] *Traité des Fièvres intermittentes*, etc., p. 69, in-8°, Paris, 1842.

[2] *Essai de Géographie médicale*, Paris, 1843, in-8°, p. 51 et suiv.

Cette classification, plus vraie au point de vue de l'hygiène qu'à celui de la chimie, est consacrée par les médecins anciens et par la plupart des modernes. On la retrouve, à de très légères modifications près, dans Celse [1], Rufus [2], Galien (*passim*); Athénée [3], Oribase, Aëtius [4], Paul d'Égine [5], Actuarius [6], Avicenne [7], Ambroise Paré [8], Tourtelle [9], Nysten [10], Guérard [11], Rostan [12], Londe [13]. Je n'ai point cru devoir accumuler ici les citations, il m'a suffi de renvoyer aux auteurs qui sont en quelque sorte la personnification des grandes époques de la médecine, ou qui du moins en résument le mieux les connaissances.

Revenons maintenant sur quelques particularités relatives aux diverses classes d'eaux qu'Hippocrate a établies d'après leur origine. Il déclare absolument mauvaises les eaux de marais, de citernes et d'étangs, et il leur attribue toutes sortes de propriétés funestes. Les médecins qui ont suivi Hippocrate ne sont pas aussi explicites que lui sur ce point. Ainsi Galien [14] commence par excepter de l'interdiction générale les eaux des marais d'Égypte, affirmant qu'elles sont débarrassées de leurs propriétés nuisibles par les débordements du Nil; et il indique ensuite l'ébullition, le filtrage et la déposition comme moyen de purifier com-

[1] *De Re medica*, II, 18, p. 80, éd. de Milligan. Édimbourg, 1831.

[2] Dans Aëtius, *Tetrab. I*, serm. III, 165, p. 151, éd. d'Estienne; dans Oribase, *Med. collect.*, V, 3, p. 260. Le texte grec du passage qu'Oribase emprunte à Rufus se trouve à la page 179 et suiv., dans l'édit. de De Matthæi. Moscou, 1806, in-8°. Cette édition n'est ni moins rare ni moins précieuse que celle d'Oribase mentionnée plus haut; c'est cette édition que je cite quand je ne renvoie pas à celle d'Estienne.

[3] *Deipnosophistæ*, II, p. 40 et suiv., éd. Casaub.—Athénée a consacré un long chapitre aux eaux; il s'occupe plus spécialement de celles qui présentent quelques particularités, toutefois il parle aussi des caractères généraux des eaux.

[4] Aëtius, Oribase (*loc. cit.*).

[5] *De Re medica* (texte grec), I, 50, f° 6, v°. Venise, 1528, in-fol. éd. d'Estienne, p. 358.

[6] *De Spiritu animali* (texte grec), II, 5; dans les *Physici et Medicis græci minores*, éd. d'Ideler, t. I, p. 370; dans l'éd. d'Estienne, p. 32.

[7] Lib. I, fen. II, doct. II, cap. XVI, t. I, p. 114. *Canon medicinæ.*

[8] *Œuvres*, XXIV[e] livre, chap. XXIII, t. III, p. 403, éd. de Malgaigne.

[9] *Éléments d'Hygiène*, 3[e] édit., t. I, sect. II, chap. VI, p. 347 et suiv. Paris, 1815.

[10] *Dictionnaire* en 60 vol., t. X, p. 450 et suiv.

[11] *Dictionnaire de Médecine*, t. X, art. *Eau*.

[12] *Nouveaux éléments d'Hygiène*, t. XI, p. 180 et suiv.; Paris, 1838, 2[e] éd.

[13] *Cours élémentaire d'Hygiène*, t. I, p. 307 et suiv, 2[e] édit. Paris, 1828.

[14] Com. III in lib. *de Hum.*, t. 3, tome XVI, p. 362.

plétement, ou du moins en partie, les autres eaux limoneuses et marécageuses. Hippocrate ne connaissait que l'ébullition et la déposition ; encore n'appliquait-il ce procédé qu'aux eaux de pluie. (Voir la note 33.) — Quand Hippocrate parle des maladies propres aux habitants des bords des marais, il ne paraît tenir aucun compte des effluves qui s'en échappent, et qui contribuent, plus encore que les eaux ingérées en nature, à produire les maladies et les cachexies, dont il a tracé le tableau en observateur attentif et éclairé, tableau dont l'exactitude a été confirmée par tous les médecins modernes[1]. Pour Hippocrate et pour son école presque tout entière, l'impureté de l'air ne se traduit que par les caractères les plus apparents, c'est-à-dire par *les qualités sensibles* : ainsi dans le traité qui nous occupe, il parle de l'air troublé par le brouillard, de l'air épaissi ; ainsi dans le traité *des Humeurs*, il est dit que les odeurs dégagées de la fange et des marais produisent certaines maladies[2]. Ce n'est que dans le traité *des Vents* que l'on trouve sur les miasmes (*μιάσματα*) des idées purement théoriques il est vrai, mais qui se rapprochent un peu des opinions modernes. Du reste, tout ce que la science actuelle possède sur la grande et importante question des miasmes en général et des effluves marécageuses en particulier, est encore à l'état d'étude, et, sur plusieurs points, elle manque absolument de données, comme on peut le voir en consultant les articles *Désinfection*, *Infection* et *Marais*, publiés par M. Rochoux dans le *Dictionnaire de Médecine* (tomes X, XVI et XIX).

Je renvoie aux notes 4 et 29 pour les détails sur les eaux de sources et sur celles qu'on peut rapporter à nos eaux minérales. Je ferai remarquer seulement ici qu'Hippocrate n'interdit pas complétement ces dernières, il les conseille même comme agent thérapeutique, et il explique leurs propriétés par une théorie tout humorale. — Il regarde les eaux de pluie comme excellentes[3],

[1] Cf. *Dict. de Méd.*, t. XIX, art. *Marais*, par M. Rochoux.

[2] Galien fait sur ce texte de très bonnes réflexions, qui prouvent une observation habile et des connaissances avancées en physique.—Cf. Com. III, in lib. *de Hum.*, texte 3, t. XVI, p. 357 et suiv. Cf. aussi *de Sanit. tuend.*, I, 11, t. VI, p. 458. C'est dans ce traité qu'il compare à l'air vicié par la respiration celui qui est enfermé entre deux montagnes, et non celui des marais, comme le disent Coray (t. II, p. 91), et Ideler, dans son excellent ouvrage intitulé *Meteorologia veterum Græcorum et Romanorum* (Berlin, 1832, in-8°, p. 25), ouvrage auquel je renvoie, du reste, pour tout ce qui regarde l'eudiométrie chez les anciens.

[3] Praxagore [de Cos], cité par Athénée (*Deipnos.*, p. 46, ed. Casaub.) louait

mais il reconnait à bon droit qu'elles se corrompent vite ; il en donne deux raisons : la première, c'est que les eaux de pluie sont fournies par toutes sortes d'eaux ; la seconde c'est qu'elles se mélangent [en tombant] à beaucoup de substances étrangères. La seconde raison est très bonne, car la pluie, dans sa chute, balaye en quelque sorte les impuretés de l'air ; la première, qui est tout au moins inutile, ne peut soutenir l'examen[1] ; car la vaporisation est une véritable distillation qui purifie l'eau. Du reste, Hippocrate semble n'être pas resté d'accord avec lui-même, puisqu'il dit que c'est la partie la plus subtile et par conséquent la plus pure, et en quelque sorte la quintessence des eaux qui est enlevée par le soleil. Dans ce traité il n'est pas parlé des qualités des eaux de pluie suivant les circonstances qui les accompagnent, ou suivant les saisons dans lesquelles elles tombent. Au sixième livre des *Épidémies*, p. 1150, éd. de Foës, il y a bien un texte qui a trait à ces distinctions, mais il est trop incertain et trop obscur pour que je m'y arrête, et je renvoie au commentaire de Galien (Com. IV in *Epid.* VI, t. XVII, 2e partie, p. 181) et aussi au § 4 de la *Meteorologia veterum* d'Ideler (p. 32 et suiv.).

Je n'ai pas besoin de m'arrêter sur la théorie qu'Hippocrate a donnée de la formation de la pluie ; elle repose sur l'observation des phénomènes apparents ; elle les comprend tous, mais ne renferme pas leur explication physique ; elle ne tient surtout aucun compte du rôle que joue l'abaissement de température dans la condensation des vapeurs. Aristote, au contraire, a très bien saisi ce point, seulement, comme le remarque Ideler, il n'a pas reconnu que c'est à l'action des vents qu'est dû cet abaissement de température[2]. Hippocrate tenait compte de l'action des vents, mais il la regardait comme purement mécanique.

Depuis Hippocrate, les eaux de neige et de glace ont été presque généralement proscrites par les médecins, qui leur attribuent une

par-dessus toutes les eaux de pluie. Tous les anciens leur ont accordé les mêmes éloges, que les modernes ne leur ont pas déniés, et qu'elles méritent justement quand elles sont recueillies comme il convient.

[1] C'est du reste la seule raison qui soit invoquée par Paul d'Égine, *de Re medica*, I, 50. Venise, 1528, p. 6, v°, lig. 40.

[2] Cf. *Meteor.*, I, 9, 3, éd. d'Ideler, et, pour de plus amples détails, la *Meteorologia veterum*, du même auteur, cap. V, § 15, p. 96 et suiv. — Platon (*Timée*, p. 132, C, éd. de Th. H. Martin) regardait la pluie comme résultant de l'extrême condensation de l'air. Ailleurs (p. 160, E), il paraît avoir reconnu l'influence de l'abaissement de température sur la formation de la pluie, de la neige, de la grêle et des frimas. — Cf. aussi Septalius, Com. III, p. 242 et suiv.

grande influence dans la production de certaines maladies, et particulièrement du goître. L'explication qu'Hippocrate donne de ces mauvaises qualités repose sur un fait physiquement mal interprété, ou plutôt mal observé. « Les eaux de neige et de glace, dit-il (p. 203) « sont toutes mauvaises. L'eau une fois entièrement glacée ne revient « plus à son ancienne nature, mais toute la partie limpide, légère et « douce est enlevée; la partie la plus trouble et la plus pesante de« meure; vous pouvez vous en convaincre de la manière suivante: « pendant l'hiver, versez dans un vase une quantité déterminée « d'eau; exposez ce vase le matin à l'air libre, afin que la congélation « soit aussi complète que possible, transportez-le ensuite dans un « endroit chaud où la glace puisse se fondre entièrement; quand elle « le sera, mesurez l'eau de nouveau, vous la trouverez de beaucoup « diminuée; c'est une preuve que la congélation a enlevé et évapo« ré ce que l'eau avait de plus subtil et de plus léger, et non les par« ties les plus pesantes et les plus grossières, ce qui serait im« possible. Je regarde donc ces eaux de neige et de glace, et « celles qui s'en rapprochent, comme très mauvaises pour tous les « usages. »

« Il me semble évident, dit fort judicieusement M. Guérard [1], que « l'erreur renfermée dans ce passage tient à ce que le vase qui servait « à l'expérience était sans doute entièrement rempli de liquide, dont « une partie se répandait au dehors par suite de l'augmentation de « volume qui précède la congélation; le glaçon formé remplissait à « la vérité le vase, mais il ne représentait qu'une portion de l'eau « employée. — L'eau de glace ne diffère de toute autre espèce d'eau « que parcequ'elle ne renferme pas d'air au moment de sa liqué« faction; mais si on a soin de la tenir exposée au contact de ce « fluide, elle ne tarde pas à en dissoudre une proportion con« venable. »

L'explication d'Hippocrate a été adoptée par les anciens, et Aristote l'a reproduite presque mot pour mot dans un de ses problèmes qu'on ne retrouve pas dans les éditions ordinaires, mais qui nous a été conservé par Aulu-Gelle [2].

L'influence des eaux mélangées, c'est-à-dire des grands fleuves et des lacs où se déchargent beaucoup de rivières, a été justement appréciée; elle est confirmée par les anciens [3] et par les mo-

[1] *Dictionnaire de Médecine*, t. XI, p. 5, art. *Eau*.

[2] *Noct. attic.*; XIX, 5. — Cf. aussi Ideler, *loc. cit.*, p. 35.

[3] Cf., entre autres, Rufus dans *Aëtius*, p. 152, éd. d'Estienne. Cet auteur observe en outre que les fleuves descendant des pays malsains ont des

dernes [1]; Rufus [2] et Galien [3], comme Hippocrate, leur reconnaissent la propriété d'engendrer les calculs vésieaux.

En abordant l'étude de l'influence pathogénique des saisons, Hippocrate ne s'est pas occupé des maladies dépendant de leur cours régulier, mais seulement de leurs intempéries (il ne le fait pas non plus dans les *Épidémies*), et il donne une attention toute particulière aux changements qui surviennent à l'époque des solstices, des équinoxes et de la Canicule; si donc il commence par indiquer les qualités normales des saisons, c'est pour en faire un point de départ qui lui permette de connaître et d'apprécier leurs irrégularités. Toute sa doctrine se réduit à ce principe, savoir: que les constitutions médicales saisonnières ne dépendent pas uniquement des conditions atmosphériques au milieu desquelles elles se développent, mais encore des saisons précédentes; en sorte que la maladie peut être, en quelque sorte, considérée comme un germe déposé et développé dans l'organisme par une saison, et amené par une autre à sa période d'évolution. On retrouve ce principe, mais exprimé d'une manière un peu plus obscure, dans le traité *des Humeurs* (éd. de Kuehn, t. Ier, p. 131), où il est dit: « Il faut considérer comment sont les corps quand on entre dans « une saison [4]. »

L'explication qu'Hippocrate donne de l'influence des saisons antérieures sur les maladies des saisons présentes est tout humorale; elle a été développée outre mesure par Galien dans ses commentaires et dans ses ouvrages originaux; elle a donné naissance à la théorie des constitutions catarrhale et pituiteuse en hiver, inflammatoire au printemps, bilieuse en été et atrabilaire en automne. Ces idées spéculatives ont, comme le remarquent très bien les auteurs du *Compendium de médecine pratique* (t. III, p. 387), servi de base à toutes les observations faites dans le moyen âge; elles ont

eaux très mauvaises, mais que ceux qui sont alimentés par des sources qui ne tarissent jamais, et qui ne reçoivent point d'autres fleuves, ont des eaux très potables. Il attribue aussi aux eaux du Nil les plus excellentes qualités. — Les eaux de fleuves sont très potables et très salubres quand elles roulent rapidement sur un fond rocailleux, et surtout quand elles sont prises au milieu du courant.

[1] Cf. *Dict. de Méd.*, vol. cité, p. 7.

[2] *De Morb. vesicæ et renum*, p. 96, éd. de De Matthæi.

[3] Com. III in lib. *de Hum.*, texte 4, t. XVI, p. 365. Galien reconnaît encore d'autres causes à la lithogénèse; j'y reviens ailleurs.

[4] Celse *de Re medica, I, in proœm.*) dit aussi: « Il n'importe pas seule« ment de savoir comment sont les jours présents, mais comment ont été « les jours passés. »

été adoptées par la plupart des médecins qui ont écrit sur les épidémies jusqu'au commencement de ce siècle.

Je ne terminerai pas ce qui est relatif aux saisons sans faire deux remarques : la première, c'est qu'Hippocrate semble attribuer à la constitution fixe et climatologique le pouvoir de modifier la constitution saisonnière; la seconde, c'est qu'outre les quatre constitutions médicales correspondantes aux quatre saisons de l'année, il reconnaissait encore dans les maladies un caractère semestral, de façon que la constitution *estive* ou de la saison chaude, renfermait une partie des maladies du printemps et de l'automne, et toutes celles de l'été; et que la constitution *hyémale* comprenait le reste de l'automne, tout l'hiver et le commencement du printemps.

Dans la deuxième partie, Hippocrate aborde des questions de la plus haute portée. Dans son parallèle entre l'Europe et l'Asie, il étudie d'abord les rapports qui existent entre la nature du sol et les saisons, ensuite l'influence du sol et des saisons sur les plantes et sur les animaux [1]; sur la détermination des caractères physiologiques et psychologiques, enfin sur certains états morbides de l'homme. C'est ici qu'il s'agit véritablement de climats et non plus de simples *localités* circonscrites, comme aux paragraphes 3 à 7. Toutefois, il est à remarquer qu'Hippocrate a saisi et fait ressortir, entre ces deux ordres de choses, des rapprochements ingénieux que je n'ai pas besoin de présenter ici, parceque chacun peut les retrouver en lisant comparativement les deux parties du traité [2]. Mais ce qui, dans cette seconde partie, a surtout fixé les regards, à l'exclusion même des autres points qui y sont examinés, c'est la grande théorie de l'action exercée sur les mœurs et les constitutions des hommes, par les conditions atmosphériques et climatologiques au milieu desquelles ils vivent; théorie qui emprunte ses données à la philosophie, à la physiologie, à l'histoire naturelle générale, à la physique, enfin à l'histoire proprement dite, chargée de juger en dernier ressort. Ce vaste problème, qui divise encore les savants, et qui, en dernière analyse, se réduit à celui des rapports du physique et du moral, comme Hippocrate lui-même paraît l'avoir bien compris, renferme d'une part la théorie des rapports qui unissent, dans l'univers, l'homme au monde, et dans

[1] Cf. sur ces deux points Prichard, *Histoire naturelle de l'Homme*, traduit de l'anglais par le docteur Roulin, 2 vol. in-8°. Paris, 1843, t. I, sect. VI, VII et VIII.

[2] Cf. du reste Coray, t. I, p. CXII, § 103.

l'homme, le principe spirituel au principe matériel, et d'une autre part la théorie des lois qui régissent ces rapports et qui déterminent la puissance de réaction mutuelle de l'homme et du monde, du principe spirituel et du principe matériel.

Hippocrate s'est renfermé dans des limites plus étroites, il s'est contenté d'apprécier l'influence des saisons d'abord, et ensuite du sol, posant en principe général que plus les intempéries des saisons sont multipliées et intenses, que plus les accidents du sol sont variés, plus aussi les mœurs et les habitudes des hommes sont profondément et diversement modifiées; c'est à ce propos qu'il établit un très beau parallèle entre les caractères physiologiques et psychologiques de l'homme et le climat qu'il habite.

Mais Hippocrate n'en est pas resté à ce point de vue purement matériel, comme l'ont fait quelques-uns de ses successeurs, égarés par l'esprit de système. Ainsi, d'un côté, il accorde aux constitutions une grande puissance pour modifier le moral des peuples, et soutient que les nations asiatiques, gouvernées par des despotes, sont moins belliqueuses que les nations européennes, gouvernées par leurs propres lois; ce qu'il prouve par l'exemple même des Grecs d'Asie, vivant libres et valeureux sur le sol de l'esclavage et de la mollesse. D'un autre, il ne méconnaît pas absolument l'influence de la race sur le caractère national et individuel. Cette double théorie des climats et des races me semble se rattacher à la croyance des philosophes anciens, évidemment partagée par Hippocrate, que les peuples étaient nés du sol (*autochthones*) (*voy.* p. 198, l. 34; p. 208, l. 28, p. 221, l. 3), et à leurs idées sur les rapports de l'homme avec l'univers, du *microcosme* avec le *macrocosme*.

Ces quelques pages placent Hippocrate au premier rang parmi les philosophes; elles renferment, comme en un germe fécond, toutes les idées de l'antiquité et des temps modernes sur la philosophie de l'histoire; elles ont été résumées en quelques lignes par Platon et par Aristote; elles ont inspiré à Galien son admirable traité: *Que le caractère de l'homme est lié à sa constitution*; et, dans des temps plus rapprochés de nous, elles ont fourni à Bodin, à Montesquieu et à Herder, le fond même de leurs systèmes politiques et historiques.

Je rapporte ici les passages de Platon et d'Aristote: ils complètent avec ce qu'Hippocrate a enseigné, les données de la philosophie antique sur ces hautes questions:

« Vous ne devez pas ignorer, dit Platon [1], pour ce qui regarde

[1] *De Legibus*, V, *in fine*.

« les lieux, qu'ils semblent [1] différer les uns des autres pour rendre « les hommes meilleurs ou pires et qu'il ne faut pas que les lois « soient en opposition avec eux. [Parmi les hommes] les uns sont « bizarres et emportés [2] à cause de la diversité des vents et de l'élé« vation de la température [3], les autres à cause des eaux, les autres « enfin à cause de la nourriture que la terre leur fournit, et qui « n'influe pas seulement sur le corps pour le rendre meilleur ou pire, « mais qui n'a pas moins de puissance sur l'ame pour produire tous « ces effets. » Ce texte n'est pas le seul où Platon ait tenu compte des influences extérieures sur le caractère des hommes. Galien [4] en a rassemblé un certain nombre empruntés surtout au *Timée*, et au second livre des *Lois*.

Voici maintenant le passage d'Aristote ; il semble, plus évidemment encore que celui de Platon, résumer la théorie hippocratique :

« Les peuples qui habitent les climats froids, les peuples d'Eu« rope sont en général pleins de courage ; mais ils sont certaine« ment inférieurs en intelligence et en industrie ; et s'ils conservent

[1] Tous les textes vulgaires, y compris celui d'Orelli (Zurich, 1841), et le vieux et excellent manuscrit 1807, le seul de la Bibliothéque royale qui renferme les *Lois*, ont tous ὡς οὐκ εἰσιν, ce qui est évidemment en contradiction avec la pensée do Platon et avec le contexte. D'aprés cette considération, et aussi sur l'autorité de Cornarius et de Ficin, Ast, dans sa grande édition des *Lois* (Lipsiæ, 1814, in-8°, t. II, p. 275), retranche οὐκ. Cette correction est très satisfaisante, mais il est probable qu'elle ne rend pas le texte primitif. M. Dübner, à qui j'ai soumis cette difficulté, pense que οὐκ εἰσιν ont été substitués par le copiste à ἐοίκασιν. Galien cite deux fois ce passage (Com. II *in de Hum.*, texte 30, t. XVI, p. 319, et : *Quod animi mores temp. seq.*, cap. 9, t. IV, p 806) ; mais le membre de phrase où se trouvent les mots en litige est précisément omis dans les deux citations. Toutefois il est évident que Galien interprétait ce passage sans négation. Grou et M. Cousin, qui le suit, ont retranché cette négation sans avertir de la difficulté.

[2] Les variantes sont ici nombreuses et discordantes ; les plus importantes sont ἐναίσιοι et ἀναίσιοι, ou ἀπαίσιοι. Ἐναίσιοι (*convenable, de bon augure*), donné par Orelli et par le ms. 1807, ne peut subsister ; il faut absolument lire avec Galien (*Quod animi*, etc.) ἀπαίσιοι ; ou bien ἀναίσιοι, *emportés* avec Galien (Com. *in de Hum.*, dans le ms. suppl., n° 2 à la marge) et avec Estienne ; ce sens est confirmé par Ruhnken (*ad Timæum*, p. 97), par Schneider (*Lexicon*), et par Ast (*loc. cit.*), qui lit ἐξαίσιοι.

[3] Le ms. 1807 et Gal., t. XVI, p. 319, sont διειλήσεις ; les éditeurs ont restitué δι' εἰλήσεις, dont Ast (*loc. cit.*) a trés bien fixé lo sens. Galien a lu ἡλιάσεις, et lui donne à peu prés la mêmo signification qu'à εἰλήσεις, bien que le premier mot soit pris ordinairement dans le sens d'*insolation*.

[4] Cf. *Quod anim. mores corp. temper. sequantur*, 9, t. IV, p. 804 et suiv.

« leur liberté, ils sont politiquement indisciplinables, et n'ont ja-« mais pu conquérir leurs voisins. En Asie, au contraire, les peuples « ont plus d'intelligence, d'aptitude pour les arts, mais ils man-« quent de cœur, et ils restent sous le joug d'un esclavage perpé-« tuel. La race grecque, qui topographiquement est intermédiaire, « réunit toutes les qualités des deux autres..... Dans le sein même « de la Grèce, les divers peuples présentent entre eux des dissem-« blances analogues à celles dont nous venons de parler : ici, c'est « une seule qualité naturelle qui prédomine, là elles s'harmonisent « toutes dans un heureux mélange [1]. »

Nous venons de voir Hippocrate poser les premiers fondements de la géographie historique et de la philosophie de l'histoire. Jetons maintenant un coup d'œil sur ses connaissances en géographie descriptive. « En faisant l'histoire de la géographie, dit Forbiger [2], on ne « peut passer sous silence le nom d'un homme qui, sans avoir été « un philosophe proprement dit, montre dans tous ses écrits une « direction philosophique pratique; qui fut le créateur de la mé-« decine scientifique et à qui nous sommes redevables du premier « ouvrage connu sur la géographie physique: nous voulons parler « d'Hippocrate de Cos. »

Hippocrate divisait le monde connu seulement en deux parties, rattachant à l'Asie l'Égypte et la Libye, et à l'Europe la partie nord de l'Asie. Cette division ressort évidemment de l'étude attentive de toute la seconde partie du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux;* je n'ai pas besoin de m'y arrêter ici; mais ce qui mérite quelque discussion, c'est le rapprochement qu'on a voulu faire de ce système géographique avec celui d'Hérodote. Malte-Brun (*ouv. cit.*, t. I, p. 31) dit que le père de l'histoire semble encore regarder l'Europe et l'Asie comme les deux seules parties du monde. Forbiger, dans l'ouvrage que je viens de citer (p. 172), termine ce qu'il dit sur Hippocrate par ces paroles: « Il paraît avoir partagé l'opinion des anciens et d'Hé-« rodote que la terre était divisée en deux parties seulement, « l'Europe et l'Asie; » à l'article consacré à Hérodote (p. 69), il soutient la même proposition. Il m'a semblé qu'elle ne pouvait subsister devant l'examen du texte même d'Hérodote; en effet, dans toute la description de la terre (IV, 36 *et suiv.*), il parle

[1] *De la Républ.*, II, 6, trad. de M. B. Saint-Hilaire, t. II, p. 41.

[2] *Handbuch der alten Geographie*, u. s. w. (ou *Manuel de Géographie ancienne tiré des sources*), par A. Forbiger, 1re partie, in-8°. Leipzig, 1842, p. 171.

sans cesse de trois parties : de l'Europe, qui est la plus longue et la moins large, de l'Asie à laquelle il rattache l'Égypte, et de la Libye ou Afrique. Il me suffira du reste, pour établir une démonstration péremptoire, de citer quelques phrases qui ne laissent aucun doute sur le système d'Hérodote. En terminant l'énumération des peuples de l'Asie, il dit (IV, 40-41) : « Tels sont les pays que « comprend l'Asie et telle est son étendue; quant à la Libye, elle « est dans l'autre presqu'île. »—Un peu plus loin (IV, 45), il rappelle « qu'on a assigné pour limites à l'Asie, d'une part, le Phase, et de « l'autre le Nil, fleuve de l'Égypte, » — plus loin encore (IV, 198), on lit : « Il me semble que le sol de la Libye ne saurait être com- « paré pour la fertilité à celui de l'Asie et de l'Europe; etc. » Ailleurs (II, 16), en parlant du sentiment des Ioniens sur l'Égypte, ce n'est pas de ce qu'ils admettent trois parties du monde qu'il les blâme, mais de ce que, en conservant ce sentiment, ils sont conduits à en admettre une quatrième. Ce qui peut avoir égaré les historiens de la géographie, c'est en premier lieu qu'Hérodote regarde la Libye, ainsi que l'Asie-Mineure, comme une presqu'île de l'Asie proprement dite; mais ils auraient dû remarquer qu'il assigne à la Libye des caractères particuliers et bien tranchés (IV, 198), tandis qu'il ne distingue en aucune façon l'Asie-Mineure du reste de l'Asie; c'est en second lieu qu'il s'étonne de voir distinguer en trois parties la terre qui lui semble une; mais cette dernière réflexion établit au moins positivement qu'il acceptait en fait la division consacrée de son temps s'il ne l'admettait pas en principe; elle montre en même temps que s'il s'était écarté de la division commune, ce n'eût pas été pour en faire une autre, mais pour n'en point faire du tout. Du reste tous les auteurs ne sont pas de l'opinion de Malte-Brun et de Forbiger, et j'ai été heureux de trouver que la mienne était en concordance avec celle de Bæhr [1] et de H. Schlichthorst [2].

Hippocrate regarde les *Palus Méotides* comme la limite de l'Europe et de l'Asie; en se rapprochant ainsi de notre division moderne, il se montre plus géographe et moins amateur de fables que les auteurs qui, prenant comme ligne de démarcation le Phasis, assignent à ce fleuve un cours tout à fait imaginaire et le font joindre l'Océan oriental au Pont-Euxin. Il parle d'abord de l'Asie centrale, mais sans désignation spéciale de peuples; il étudie ensuite les deux

[1] Cf. son édition critique d'Hérodote, 5 vol. in-8°. Leipzig, 1830 à 35; t. I, p. 513, note. Le sentiment de Bæhr est étayé de celui de Niebuhr et de Dahlmann.

[2] Cf. *Geographia Africæ Herodotea*, in-8°, Gottingue, 1788, p. 13.

points opposés, l'Égypte et la Libye au sud (*voir* la note 43 à la fin du volume); les Macrocéphales et, au-dessus d'eux, les Phasiens au nord. Je réserve pour les notes quelques détails particuliers sur ces peuples et sur les autres dont Hippocrate s'occupe : ils seraient déplacés dans cette introduction, qu'ils allongeraient outre mesure.

Après quelques réflexions générales sur l'Asie, Hippocrate passe en Europe et s'arrête spécialement à la race scythe dont il étudie tout d'abord une branche, les Sauromates. Il s'est contenté de décrire les mœurs de ces peuples, nés, comme nous l'apprend Hérodote (IV, 110), du mariage des fils des Scythes avec les Amazones, ces femmes étranges, tour à tour repoussées par l'histoire et par la fable, et dont l'existence est encore un problème pour quelques-uns, malgré les témoignages irrécusables qui déposent en sa faveur. Hippocrate s'est longtemps arrêté sur les mœurs des peuples scythes en général; il s'est plu à nous peindre leurs mœurs sauvages, leurs coutumes singulières; à nous décrire ce désert de la Scythie qui se prolonge jusque sous l'Ourse et auquel il n'assigne d'autres limites que les monts *Riphées*, ces monts imaginaires, fuyant incessamment devant les voyageurs géographes à mesure que la terre s'agrandissait sous leurs pas, jusqu'à ce qu'enfin ils les aient fixés en conservant ce nom à de véritables montagnes, celles qui séparent la Russie d'Europe de la Sibérie (monts Ourals). Il s'est plu à nous montrer les Scythes parcourant sur leurs chariots recouverts de feutre et traînés par des bœufs sans cornes, ces plaines immenses couvertes d'un brouillard épais et éternel où les animaux et les plantes ne peuvent atteindre leur développement normal. Les observations du père de la médecine sont en tous points confirmées par celles du père de l'histoire : elles se complètent mutuellement et forment les éléments les plus certains d'une histoire physique et politique de la race scythe.

La question de l'origine du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* ne m'arrêtera pas longtemps; tous les témoignages des anciens et des modernes déposent en faveur de son authenticité, et je ne recueillerai ici que les plus décisifs.

Epiclès de l'école médicale d'Alexandrie, qui vivait peu après Bacchius de Tanagre, c'est-à-dire vers l'an 200 avant J.-C., paraît s'être occupé de ce traité. Erotien [1] a conservé une explication que ce médecin avait donnée d'un des mots obscurs qui s'y trouvent.

Erotien (*loc. cit.*, p. 22) le range parmi les livres *étiologiques*, et en cela il fait ressortir le côté le plus saillant de cet ouvrage.

[1] *Gloss.*, éd. de Franz, p. 210, au mot Κακόνιαι, ou mieux Κανονίαι.

Galien complète l'idée qu'on doit se faire de tout son ensemble en le mettant au nombre des livres *hygiéniques* [1]. Il le eite en plus de vingt endroits, toujours avec la plus grande déférenee et sans jamais élever de doutcs sur sa légitimité [2]. Il recommande de le lire eomme une introduction indispensable aux livres I et III *des Épidémies* [3]; et e'est encore à ee traité qu'il fait allusion quand il appelle Hippocrate le prince des philosophes [4].

Quant aux témoignages qui se réduisent à de simples eitations je renvoie à la note *a*, p. 194; j'ai indiqué dans eette note les passages où les divers auteurs parlent de cet ouvrage, qu'ils mettent tous sous le nom d'Hippocrate. Les témoignages intrinsèques, e'est-à-dire eeux tirés de l'examen même du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux,* ne sont pas moins favorables à son authentieité. La pureté du dialeete ionien, la gravité et l'harmonie du langage, la force et l'étendue des raisonnements le rendent digne en tous points des autres écrits légitimes d'Hippocrate; et eomme le remarque Gruner (*Censura*, p. 51) les quelques passages qui déparent ce bel ensemble sont peut-être dus à la main téméraire ou maladroite de quelque éditeur ou eommentateur aneien. Par le fond de la doetrine, il se rattache positivement à quelques-uns des traités écrits par les prédécesseurs ou les successeurs immédiats d'Hippocrate, par exemple au traité *De la Nature de l'Homme* et à eelui *des Humeurs* et d'une manière plus indireete, il est vrai, mais qui n'est pas moins eertaine, au *Pronostic*, aux livres I et III des *Épidémies* et aux *Aphorismes* [5], qui sont unanimement attribués à Hippoerate lui-même.

[1] *Lib. ad Thrasybulum*, cap. 29, t. V, p. 881.

[2] Cf. *de Difficul. resp.*, III, 1, t. VII, p. 891, où il placo le Traité *des Airs*, etc., au nombre de ceux qu'on attribue avec raison à Hippocrate.

[3] Cf. Com. I *in Epid., I, in proœmio*, t. XVII, p. 7. — Palladius (Schol. in ib. Hipp. *de Fract. in proœm.*) fait la même recommandation.

[4] Cf. *Quod anim. mores temperam. sequantur*, cap. VII, t. IV, p. 798.

[5] Ainsi *les Épidémies* ne sont qu'une application pratiquo des théories du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*. Ainsi on retrouve la premiére partie de ce traité presque tout entière dans les *Aphorismes;* ainsi, dans le *Pronostic,* il est recommandé de tenir compte des conditions de l'annéo en général, de celles des saisons, des constitutions atmosphériques et médicales. Je sais bien que la comparaison mêmo du *Pronostic* avec lo traité qui nous occupe soulève une grave difficulté : dans le premier, Hippocrate admet une influence divine, un τὶ θεῖον dans les maladies ; dans le second, il combat la croyance à ce τὶ θεῖον. En examinant les chosos de près, on trouve que la contradiction n'est pas aussi grande qu'on serait tenté de le croire au premier aperçu; car si, d'un côté, il admet un τὶ θεῖον, il n'exclut pas non plus la

Il est encore un autre ordre de considérations auquel il n'est pas moins important de s'arrêter pour fixer la date sinon l'origine de cet ouvrage, je veux parler du double rapport qui le rattache, d'une part à l'*Histoire* d'Hérodote, et de l'autre aux *Météorologiques* et surtout aux *Problèmes* d'Aristote, où les emprunts ne portent pas seulement sur les idées, mais sur les phrases mêmes. Cette remarque me semble importante, et je ne sache pas qu'elle ait été déja faite. Entre Hérodote et Hippocrate il y a véritablement un progrès; dans Hippocrate, la géographie a quelque chose de plus positif; la description des peuples est faite à un point de vue plus philosophique, leurs mœurs sont expliquées d'une manière plus large; je ne parle pas de la division générale de la terre, qui resta bien longtemps encore un point de litige. Entre Hippocrate et Aristote, il y a aussi un progrès; ce dernier ne juge plus les phénomènes sur leurs apparences les plus grossières, mais il les explique à l'aide de connaissances avancées en physique. Ainsi le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* appartient par le côté scientifique à une époque de transition, entre les écoles presque entièrement spéculatives de la grande Grèce et de l'Asie-Mineure, et celle véritablement positive fondée par Aristote; par le fond des doctrines médicales, il tient précisément à l'époque où florissait Hippocrate; il n'y a donc aucune raison de ne pas le lui attribuer positivement avec les anciens et les modernes. Ce traité a joui de la plus brillante fortune. Les doctrines qui y sont établies, les faits qui y sont exposés ont été suivies avec respect, et acceptés aveuglément; depuis son apparition jusqu'au commencement du XIX[e] siècle, il a dominé la météorologie et la climatologie médicales; presque tous les médecins qui, pendant cette longue période, ont abordé ces intéressantes questions, se sont contentés de l'abréger, de le développer, de le copier même et souvent sans le nommer, comme cela est arrivé à Avicenne, à B. Gordon, à Ambroise Paré, etc., tandis que Huxam, Ramazzini, Tourtelle, etc., le citent avec éloges.

nature, et de l'autre s'il semble mettre au premier rang la nature, il ne rejette pas non plus toute espèce d'intervention divine. D'ailleurs cette difficulté pourrait se résoudre indirectement en admettant avec M. Littré (t. II, p. 99 et 217) un long espace de temps entre la rédaction du *Pronostic* et celle du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, et l'on sait qu'il ne faut pas un très long intervalle pour modifier, pour changer même complétement les idées d'un homme! Enfin la difficulté subsisterait tout entière, qu'elle ne me semblerait pas de nature à infirmer absolument les graves témoignages que j'ai rassemblés ici; elle ne pourrait que jeter quelque hésitation dans l'esprit.

Les paroles par lesquelles Gruner (*Censura*, p. 51) termine ses remarques sur le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, s'adressent plutôt encore aux médecins de notre temps, qu'à ceux de son époque; je les rapporte en finissant: « Il est, dit-il, à souhaiter « que les médecins s'attachent aux pas du divin vieillard, et que, « poussés par son exemple, ils traitent [avec les connaissances de « leur temps] cette partie de la science, si nécessaire et si ardue; « mais hélas! l'observation attentive qu'elle réclame est entourée « de tant d'ennuis et de difficultés, qu'on ne s'en occupe guère, « et qu'elle est à peu près négligée. »

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX [a].

1. Celui qui veut s'appliquer convenablement à la médecine doit faire ce qui suit : considérer, premièrement, par rapport aux saisons de l'année, les effets que chacune d'elles peut produire, car elles ne se ressemblent pas, mais elles diffèrent les unes des autres, et [chacune en particulier diffère beaucoup d'elle-même] dans ses vicissitudes; en second lieu, les vents chauds et les vents froids, surtout ceux qui sont communs à tous les pays; ensuite ceux qui sont propres à chaque contrée (1). Il doit également considérer les qualités des eaux, car, autant elles diffèrent par leur saveur et par leur poids, autant elles diffèrent par leurs propriétés (2). Ainsi, lorsqu'un médecin arrive dans une ville dont il n'a pas encore

[a] ΠΕΡΙ ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ ΚΑΙ ΤΟΠΩΝ, de Aere, Aquis et Locis *seu* Regionibus. Ce traité n'est point cité d'une manière uniforme par les anciens; le titre a été allongé (Ms. de Gadaldinus et Galien *passim*) ou abrégé (Erotien, *Gloss.*, pp. 22 et 272; Palladius, Com. in Hipp. *Epid.*, VI, éd. de Dietz, p. 119; Athénée, *Deipnos.*, II, 7). Les mots qui composent ce titre ont été diversement arrangés avec ou sans l'adjonction de la particule *καί* (Mss. 2255 et 2146; Galien *passim*; Scholiaste d'Aristophane *in Nub.*, v. 132, éd. de Didot; Palladius Schol. in lib. Hipp. *de Fract. in proœmio*; ejusd. Com. in Hipp. *Epid.*, VI, p. 2, 4 et 114). Ces diverses formes ne doivent pas être regardées comme des variantes ou comme de véritables leçons, mais comme un caprice ou un défaut de mémoire de ceux qui ont cité cet ouvrage. Galien dit (*de Libris propriis*, cap. 6) qu'il devrait être intitulé *περὶ οἰκήσεων, καὶ ὑδάτων, καὶ ὡρῶν, καὶ χωρῶν*, au lieu de *περὶ ἀέρων καὶ ὑδάτων καὶ τόπων* qu'il adopte dans son *Glossaire* au mot *Στρέφεται*. — (Cf. aussi Coray, *Introd.*, p. cxxxvj et suiv.).

l'expérience, il doit examiner sa position et ses rapports avec les vents et avec le lever du soleil; car celle qui est exposée au nord, celle qui l'est au midi, celle qui l'est au levant, celle qui l'est au couchant, n'exercent pas la même influence. Il considérera très bien toutes ces choses, s'enquerra de la nature des eaux, saura si celles dont on fait usage sont marécageuses et molles, ou dures et sortant de l'intérieur des terres et de rochers, ou si elles sont salines et réfractaires (3). Il examinera si le sol est nu et sec, ou boisé et humide; s'il est enfoncé et brûlé par des chaleurs étouffantes, ou s'il est élevé et froid (4). Enfin il connaîtra le genre de vie auquel les habitants se plaisent davantage, et saura s'ils sont amis du vin, grands mangeurs et paresseux, ou s'ils sont amis de la fatigue et des exercices gymnastiques, mangeant beaucoup et buvant peu.

2. C'est de semblables observations qu'il faut partir pour juger chaque chose. En effet, un médecin qui sera bien éclairé sur ces circonstances, et principalement celui qui le sera sur toutes, ou du moins sur la plupart, en arrivant dans une ville dont il n'a pas encore l'expérience, ne méconnaîtra ni les maladies particulières à la localité (maladies endémiques), ni la nature de celles qui sont communes à tous, ne sera point embarrassé dans leur traitement, et ne tombera point dans les fautes qu'on doit vraisemblablement commettre si l'on n'a pas d'avance approfondi tous ces points. Pour chaque saison qui s'avance et pour l'année, il pourra prédire et les maladies communes à tous (générales) qui doivent affliger la ville en été ou en hiver, et celles dont chacun en particulier est menacé s'il fait des écarts de régime. Connaissant les vicissitudes des saisons, le lever et le coucher des astres, et la manière dont tous ces phénomènes se passent (5), il pourra prévoir ce que sera l'année. Après de telles investigations et avec la prévision des temps, il sera bien préparé pour chaque cas particulier, connaîtra les moyens les plus propres à rétablir la santé, et n'obtiendra pas un médiocre succès dans l'exercice

de son art. Si quelqu'un regardait ces connaissances comme appartenant à la météorologie (6), pour peu qu'il veuille suspendre son opinion, il se convaincra que l'astronomie n'est pas d'une très mince utilité pour la médecine, mais qu'elle lui est au contraire d'un très grand secours. En effet, chez les hommes, l'état des cavités change avec les saisons.

3. Je vais exposer clairement la manière d'observer et de vérifier chacune des choses dont je viens de parler. Supposons une ville exposée aux vents chauds (ceux qui soufflent entre le lever d'hiver du soleil et le coucher d'hiver) (7), ouverte à ces vents et abritée contre ceux du nord; les eaux y sont abondantes, mais salines, peu profondes (8) et nécessairement chaudes en été, et froides en hiver. [Ces eaux étant nuisibles à l'homme, elles causent un grand nombre de maladies (9).] Les habitants ont la tête humide et phlegmatique, et le ventre souvent troublé par le *phlegme* qui descend de la tête. Chez la plupart, les formes extérieures ont une apparence d'atonie. Ils ne sont capables ni de bien manger ni de bien boire. Tout homme qui a la tête faible ne saurait supporter le vin, car il est plus que d'autres exposé aux accidents que l'ivresse développe du côté de la tête (10). [Les habitants d'une telle ville ne sauraient vivre longtemps.] Voici maintenant quelles sont les maladies endémiques : les femmes sont valétudinaires et sujettes aux écoulements; beaucoup sont stériles par mauvaise santé plutôt que par nature; elles avortent fréquemment. Les enfants sont attaqués de convulsions, d'asthmes auxquels on attribue la production du mal des enfants (de l'épilepsie), qui passe pour une maladie sacrée (11). Les hommes sont sujets aux dyssenteries, aux diarrhées, aux *épiales*, à de longues fièvres hibernales, aux *épinyctides* (12), aux hémorroïdes. Les pleurésies, les péripneumonies, les *causus* et toutes les maladies réputées aiguës ne sont pas fréquentes, car il n'est pas possible que ces maladies sévissent là où les cavités sont humides. Il y a des ophthalmies humides qui ne sont ni longues ni dangereuses, à moins qu'il ne règne quelque maladie générale (13), par

suite de vicissitudes des saisons. Lorsque les hommes ont passé cinquante ans, ils sont sujets à des *catarrhes* qui viennent de l'encéphale et qui les rendent *paraplectiques*, lorsqu'ils ont été subitement frappés sur la tête par un soleil ardent ou par un froid rigoureux (14). Telles sont les maladies endémiques pour les habitants de ces localités; et s'il règne en outre quelque maladie générale dépendante des vicissitudes des saisons, ils y participent également.

4. Quant aux villes exposées, au contraire, aux vents froids (ceux qui soufflent entre le coucher d'été du soleil et le lever d'été), qui les reçoivent habituellement et qui sont à l'abri du *notus* et des [autres] vents chauds, voici ce qui en est : d'abord les eaux y sont généralement dures et froides. Les hommes sont nécessairement *nerveux* (15) et secs; la plupart ont les cavités inférieures sèches et réfractaires; les supérieures, au contraire, plus faciles à émouvoir. Ils sont plutôt bilieux que phlegmatiques; ils ont la tête saine et sèche, et sont en général sujets aux ruptures internes. Les maladies qui règnent dans ces localités sont les pleurésies en grand nombre, et toutes les maladies réputées aiguës. Il doit nécessairement en être ainsi quand les cavités sont sèches. Beaucoup deviennent empyématiques sans cause apparente; mais la véritable, c'est la rigidité du corps et la sécheresse de la cavité [pectorale], car la sécheresse et l'usage de l'eau froide [par qualité] expose aux ruptures internes. Nécessairement, les hommes d'une telle constitution mangent beaucoup et boivent peu (car on ne saurait être à la fois grand buveur et grand mangeur); les ophthalmies sont rares chez eux, mais il en survient de sèches et violentes qui opèrent promptement la fonte (16) de l'œil. Chez les sujets au-dessus de trente ans, il arrive pendant l'été de violentes hémorrhagies nasales. Les maladies qu'on appelle sacrées sont rares, mais violentes. Il est naturel que ces hommes vivent plus longtemps que les autres (17); que leurs plaies ne deviennent ni phlegmatiques (18) ni rebelles; que leurs mœurs soient plus sauvages que douces. Telles sont pour les hommes les maladies

endémiques, et s'il règne en outre quelque maladie générale dépendante de la révolution des saisons [ils y participent]. Quant aux femmes, d'abord il y en a beaucoup de stériles, parceque les eaux sont crues, réfractaires et froides; leurs purgations menstruelles ne sont pas convenables, elles sont peu abondantes et de mauvaise qualité; en second lieu, leurs accouchements sont laborieux, mais elles avortent rarement. Lorsqu'elles sont accouchées, elles ne peuvent nourrir leurs enfants, parceque leur lait est tari par la dureté et la crudité des eaux. Chez elles, les phthisies sont très fréquentes à la suite des couches; car les efforts [de l'accouchement] produisent des tiraillements et des déchirures [internes]. Les enfants, tant qu'ils sont petits, sont sujets aux hydropisies (infiltrations séreuses) du scrotum; mais elles se dissipent à mesure qu'ils avancent en âge. La puberté est tardive dans une telle ville (19). — Voilà, comme je viens de le montrer, ce qui concerne les vents chauds, les vents froids, et les villes qui y sont exposées.

5. Quant aux villes ouvertes aux vents qui soufflent entre le lever d'été du soleil et celui d'hiver, et à celles qui ont une exposition contraire, voici ce qui en est : les villes exposées au levant sont naturellement plus salubres que celles qui sont tournées du côté du nord ou du midi, quand il n'y aurait entre elles qu'un stade de distance (94 toises et demie). D'abord la chaleur et le froid y sont plus modérés; ensuite les eaux dont la source regarde l'orient sont nécessairement limpides, de bonne odeur, molles et agréables, car le soleil à son lever dissipe [les vapeurs] en les pénétrant de ses rayons. En effet, dans la matinée, des vapeurs sont ordinairement suspendues sur les eaux. Les hommes ont une coloration plus vermeille et plus fleurie, à moins que quelque maladie ne s'y oppose. Leur voix est claire, ils ont un meilleur caractère, un esprit plus pénétrant que les habitants du nord; de même toutes les autres productions naturelles sont meilleures. Une ville dans une telle position offre l'image du

printemps, parceque le chaud et le froid y sont tempérés. Les maladies y sont moins fréquentes et moins fortes qu'ailleurs, mais elles ressemblent à celles qui règnent dans les villes exposées aux vents chauds. Les femmes y sont extrêmement fécondes (20) et accouchent facilement. Il en est ainsi de ces localités.

6. Les villes tournées vers le couchant, abritées contre les vents de l'orient et sur lesquelles les vents du nord et du midi ne font que glisser, sont dans une exposition nécessairement très insalubre ; car, premièrement, les eaux ne sont point limpides, parceque le brouillard, qui le plus souvent occupe l'atmosphère dans la matinée, se mêle avec elles et en altère la limpidité ; en effet, le soleil n'éclaire pas ces régions avant d'être déja fort élevé. En second lieu, il y souffle pendant les matinées d'été des brises fraîches, il y tombe des rosées, et le reste de la journée le soleil, en s'avançant vers l'occident, brûle considérablement les habitants : d'où il résulte évidemment qu'ils sont décolorés et faibles de complexion, et qu'ils participent à toutes les maladies dont il a été parlé, sans qu'aucune leur soit exclusivement affectée. Ils ont la voix grave et rauque à cause de l'air qui est ordinairement impur et malfaisant. Les vents du nord ne le corrigent guère, parcequ'ils séjournent peu dans ces contrées, et ceux qui y soufflent habituellement sont très humides, car tels sont les vents du couchant. Dans une telle position, une ville offre l'image de l'automne, par les alternatives [de chaud et de froid qui se font sentir] dans la même journée, d'où résulte une grande différence entre le soir et le matin. Voilà ce qui concerne les vents salubres et ceux qui ne le sont pas.

7. Pour ce qui reste à dire sur les eaux, je veux exposer lesquelles sont malfaisantes, lesquelles sont très salubres, quel bien, quel mal résulte vraisemblablement de leur usage, car elles ont une grande influence sur la santé. Les eaux de marais, de réservoirs (21) et d'étangs, sont nécessairement chaudes en été, épaisses et de mauvaise odeur. Comme elles

ne sont point courantes, mais qu'elles sont sans cesse alimentées par de nouvelles pluies, et échauffées par le soleil, elles sont nécessairement louches, malsaines et propres à augmenter la bile (22). En hiver, au contraire, glacées et froides, troublées par la neige et la glace, elles augmentent la pituite et les enrouements. Ceux qui en font usage ont toujours la rate très volumineuse et obstruée (23); le ventre resserré, émacié et chaud; les épaules, les clavicules et la face également émaciées. Les chairs se fondent pour aller grossir la rate, voilà pourquoi ces hommes maigrissent. Ils mangent beaucoup et sont toujours altérés. Ils ont les cavités [abdominales] inférieures et supérieures très sèches, en sorte qu'il leur faut des remèdes énergiques. Cette maladie leur est familière en été aussi bien qu'en hiver (24). En outre, les hydropisies sont fréquentes et très mortelles, car il règne en été beaucoup de dyssenteries, de diarrhées et de fièvres quartes très longues; ces maladies traînant en longueur, font tomber des sujets ainsi constitués en hydropisie et les font mourir. Telles sont les maladies qui viennent en été. En hiver, chez les jeunes gens, les pneumonies, les affections *maniaques* (25); chez les individus plus âgés, les *causus*, à cause de la sécheresse du ventre; chez les femmes, les œdèmes et les leucophlegmasies; elles conçoivent difficilement et accouchent laborieusement. Les enfants qu'elles mettent au monde, d'abord gros et boursouflés, s'étiolent et deviennent chétifs pendant qu'on les allaite. Chez les femmes la purgation qui suit les couches ne se fait point d'une manière avantageuse. Les hernies (26) sont très communes dans l'enfance; dans l'âge viril, les varices et les ulcères aux jambes. Avec une telle constitution, les hommes ne sauraient vivre longtemps; aussi sont-ils vieux avant que le temps soit arrivé. De plus, les femmes paraissent enceintes, et quand le terme de l'accouchement est arrivé, le volume du ventre disparaît; cela vient de ce qu'il se forme une hydropisie dans la matrice (27). Je regarde donc ces eaux comme nuisibles pour toute espèce d'usage. Viennent ensuite les eaux qui sortent des rochers (car elles sont nécessairement

dures) ; ou celles qui sourdent des terres recélant des eaux thermales, ou du fer, ou du cuivre, ou de l'argent, ou de l'or, ou du soufre, ou du bitume, ou de l'alun, ou du natron (28) ; car toutes ces matières sont produites par la force de la chaleur. Il n'est pas possible que les eaux sortant d'un pareil sol soient bonnes ; mais elles sont dures et brûlantes, elles passent difficilement par les urines et sont contraires à la liberté du ventre. Mais elles sont très bonnes les eaux qui coulent de lieux élevés et de collines de terre, car elles sont agréables, ténues, et telles qu'il faut une petite quantité de vin [pour les altérer] (29). De plus, elles sont chaudes en hiver, froides en été, et il en est ainsi à cause de la grande profondeur de leurs sources. Mais il faut particulièrement recommander celles dont les sources s'ouvrent au levant, parcequ'elles sont nécessairement plus limpides, de bonne odeur et légères. Toute eau salée, et par conséquent réfractaire et dure, n'est pas bonne à boire. Il est cependant certaines constitutions, certaines maladies auxquelles l'usage de pareilles eaux convient ; j'en parlerai bientôt. Quant à [l'exposition] des eaux, voici ce qui en est : Celles dont les sources s'ouvrent au levant sont les meilleures ; au second rang sont les eaux qui coulent entre le lever et le coucher d'été du soleil, surtout celles qui se rapprochent le plus du lever ; au troisième rang, celles qui coulent entre le coucher d'été et celui d'hiver ; sont très mauvaises celles qui coulent vers le midi et entre le lever et le coucher d'hiver ; par les vents du midi, elles sont tout à fait funestes ; par les vents du nord, elles sont meilleures. Il convient de régler l'usage de ces eaux de la manière suivante : un homme bien portant et vigoureux ne doit pas choisir, mais boire celles qui sont à sa portée ; au contraire, celui qui, pour une maladie, veut boire l'eau la plus convenable [à son état], recouvrera la santé en se conformant à ce qui suit : pour ceux dont le ventre est dur et s'échauffe facilement, les eaux très douces, très légères et très limpides sont avantageuses ; pour ceux au contraire qui ont le ventre mou, humide et plein

de *phlegme*, ce sont les eaux très dures, très réfractaires et légèrement salées, car elles dessèchent très bien [le superflu des humeurs]. Les eaux très propres pour la cuisson et qui bouillent facilement sont propres à humecter le ventre et à le relâcher, tandis que les eaux dures, réfractaires, et très mauvaises pour la cuisson, sont très propres à le dessécher et le resserrent. En effet, c'est par défaut d'expérience que l'on se trompe sur les eaux salines et qu'on les regarde comme purgatives; elles sont contraires aux évacuations alvines : car, réfractaires et impropres à la cuisson, elles resserrent plutôt qu'elles ne lâchent le ventre (30). Voilà ce qui concerne les eaux de source.

8. Quant aux eaux de pluie et de neige, je vais dire comment elles se comportent. Celles de pluie sont très légères, très douces, très ténues et très limpides; car, la première action que le soleil exerce sur l'eau, c'est d'en attirer et d'en enlever les parties les plus subtiles et les plus légères. La formation des sels rend cela évident. En effet, la partie saline se dépose à cause de son poids et de sa densité, et constitue le sel, tandis que la partie la plus ténue est enlevée par le soleil, à cause de sa légèreté. Cette évaporation ne s'opère pas seulement sur la mer, mais encore sur les eaux stagnantes (31) et sur tout ce qui renferme quelque humidité, et il en existe dans toute chose. Le soleil attire du corps même de l'homme ce qu'il y a de plus subtil et de plus léger dans ses humeurs. En voici une très grande preuve : quand un homme couvert d'un manteau marche ou s'assied au soleil, la surface du corps immédiatement exposée à l'ardeur de ses rayons ne sue pas; car le soleil évapore la sueur à mesure qu'elle se forme, mais toutes les parties recouvertes par le manteau ou par quelqu'autre vêtement se couvrent de sueur, car elle est attirée par le soleil et forcée d'apparaître au dehors; mais elle est protégée par les habits, en sorte qu'elle ne peut être évaporée par le soleil; au contraire quand on se met à l'ombre, tout le corps est également mouillé par la sueur, car les rayons du soleil ne frappent pas sur lui. En conséquence l'eau de pluie est de

toutes les eaux celle qui se corrompt et qui acquiert le plus promptement une mauvaise odeur, parcequ'elle est composée et mélangée, de sorte qu'elle se corrompt très vite (32). Il faut ajouter que, l'eau une fois attirée et élevée, se mêle avec l'air et se porte de tous côtés avec lui ; alors sa partie la plus trouble et la plus opaque se dépose, se condense, et forme des vapeurs et des brouillards, tandis que le reste plus subtil et plus léger demeure et s'adoucit, étant brûlé et cuit par le soleil. Toutes les autres substances s'adoucissent également par la coction ; cependant, tant que cette partie [subtile et légère] est dispersée et n'est pas condensée, elle se porte vers les régions supérieures, mais lorsqu'elle est rassemblée dans un même lieu et condensée par des vents qui soufflent tout à coup dans des directions opposées, elle se précipite du point où la condensation se trouve être plus considérable. Il est naturel que cela arrive, surtout quand des nuages ébranlés et chassés par un vent qui ne cesse de souffler, sont tout à coup repoussés par un vent contraire et par d'autres nuages. La condensation s'opère au premier point de rencontre, puis d'autres nuages s'amoncelant, leur amas s'épaissit, devient plus noir, se condense de plus en plus, crève par son propre poids et tombe en pluie : voilà pourquoi l'eau pluviale est naturellement la meilleure, mais elle a besoin d'être bouillie et d'avoir déposé (33), autrement elle acquiert une mauvaise odeur, rend la voix rauque et enroue ceux qui en font usage. — Les eaux de neige et de glace sont toutes mauvaises. L'eau une fois entièrement glacée ne revient plus à son ancienne nature, mais toute la partie limpide, légère et douce est enlevée ; la partie la plus trouble et la plus pesante demeure ; vous pouvez vous en convaincre de la manière suivante : pendant l'hiver, versez dans un vase une quantité déterminée d'eau, exposez ce vase le matin à l'air libre afin que la congélation soit aussi complète que possible, transportez-le ensuite dans un endroit chaud où la glace puisse se fondre entièrement ; quand elle le sera, mesurez l'eau de nouveau, vous la trouverez de beaucoup diminuée ; c'est une preuve que la congélation a en-

levé et évaporé ce que l'eau avait de plus subtil et de plus léger, et non les parties les plus pesantes et les plus grossières, ce qui serait impossible. Je regarde donc ces eaux de neige et de glace, et celles qui s'en rapprochent, comme très mauvaises pour tous les usages. Voilà ce qui concerne les eaux de pluie, de neige et de glace.

9. Les hommes sont particulièrement exposés à la pierre, aux affections néphrétiques, à la strangurie, à la sciatique et aux hernies, quand ils boivent les eaux dont les éléments sont très divers; telles sont les eaux des grands fleuves dans lesquels d'autres fleuves se déchargent, et celles des lacs qui reçoivent quantité de ruisseaux de toute espèce, et les eaux étrangères qui n'ont pas leurs sources dans le voisinage, mais qui arrivent de lieux éloignés; car une eau ne saurait être identique à une autre eau, mais les unes sont douces, les autres salées, quelques-unes alumineuses, d'autres viennent de sources chaudes; ainsi mélangées, elles se combattent mutuellement, et la plus forte l'emporte toujours; or ce n'est pas toujours la même qui est la plus forte, mais tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant la prédominance des vents. A celles-ci le vent du nord donne de la force, à celles-là le vent du midi, et ainsi des autres. De pareilles eaux déposent nécessairement au fond des vases un sédiment de sable et de limon, qui occasionne les maladies mentionnées plus haut. Je dois ajouter immédiatement que ces effets ne se produisent pas chez tous les individus; en effet, ceux qui ont le ventre libre et sain, dont la vessie n'est pas brûlante, ni son col trop rétréci, urinent facilement sans qu'il se forme des concrétions dans cet organe. Ceux au contraire dont le ventre est brûlant, ont nécessairement la vessie affectée de même; et quand celle-ci est échauffée au delà des limites naturelles, son col s'enflamme et retient l'urine qu'elle cuit et brûle dans son intérieur; alors la partie la plus limpide se sépare et s'échappe, mais la plus trouble et la plus épaisse demeure et s'agglomère. D'abord petite, la concrétion devient ensuite plus volumineuse; ballottée par l'urine, elle s'attache tout ce qui se dépose

de matières épaisses : c'est ainsi qu'elle grossit et se durcit. Lorsqu'on veut uriner, la pierre, chassée par l'urine, tombe sur le col de la vessie, en ferme l'ouverture et cause de fortes douleurs. Voilà pourquoi les enfants calculeux se tiraillent et se frottent la verge, car il leur semble que dans cette partie réside la cause qui les empêche d'uriner. La preuve qu'il en est ainsi (34), c'est que les calculeux rendent une urine très claire, parceque la partie la plus trouble et la plus épaisse demeure dans la vessie et s'y agglomère : c'est ainsi que les calculs se forment pour l'ordinaire. Chez les enfants, ils peuvent encore provenir du lait, quand il n'est pas sain, mais échauffé et bilieux; ce lait échauffe le ventre et la vessie, et par suite, l'urine, devenue ardente, se modifie comme il vient d'être dit (35). Aussi je soutiens qu'il faut donner de préférence aux enfants du vin aussi coupé d'eau que possible ; cette boisson ne brûle et ne dessèche pas du tout les vaisseaux. La pierre ne se forme pas aussi fréquemment chez les jeunes filles [que chez les garçons]; chez elles en effet l'urètre est court et large, en sorte que l'urine jaillit facilement; elles ne se tiraillent pas, comme les garçons, les parties génitales, elles ne portent pas la main à l'extrémité de l'urètre, car il s'ouvre dans l'intérieur des parties génitales. (Chez les hommes au contraire, il n'est pas percé droit, aussi n'est-il pas large). Ajoutez que les femmes boivent plus que les garçons. Il en est ainsi de ces choses ou à peu près (36).

10. Pour ce qui est des saisons, en faisant les observations suivantes on reconnaîtra ce que doit être l'année, malsaine ou salubre; si les signes qui accompagnent le lever et le coucher des astres arrivent régulièrement, si, pendant l'automne, il tombe des pluies, si l'hiver est tempéré, c'est-à-dire s'il n'est pas trop doux, et si le froid ne dépasse pas la mesure ordinaire ; si pendant le printemps et l'été la quantité de pluie est en rapport avec les saisons, une telle année est vraisemblablement fort saine; si, au contraire, l'hiver est sec et boréal, le printemps pluvieux et austral, l'été sera nécessairement fiévreux et produira des ophthalmies et des dyssenteries ; car toutes les

fois qu'une chaleur étouffante arrive tout à coup, la terre étant encore humectée par les pluies du printemps et par le vent du midi, la chaleur est nécessairement doublée par la terre chaude et humide, et par l'ardeur du soleil. Le ventre n'ayant pas eu le temps de se resserrer, ni le cerveau de se débarrasser de ses humeurs (car dans un pareil printemps il n'est pas possible que les chairs et le corps ne soient abreuvés d'humidité), il y aura nécessairement des fièvres très aiguës chez tous les hommes, surtout chez ceux qui sont phlegmatiques. Il surviendra vraisemblablement des dyssenteries chez les femmes et chez les sujets d'une complexion très humide. Si au lever de la Canicule il survient des pluies et des orages, si les vents étésiens soufflent, il y a lieu d'espérer que ces maladies cesseront et que l'automne sera salubre; sinon, il est à craindre que la mort ne sévisse sur les femmes et sur les enfants, et un peu moins sur les sujets âgés, et que ceux qui réchappent ne tombent dans la fièvre quarte, et de la fièvre quarte dans l'hydropisie. Si l'hiver est pluvieux, austral et chaud, le printemps boréal, sec et froid, les femmes qui se trouvent enceintes et qui doivent accoucher à la fin du printemps, accoucheront prématurément; celles qui arrivent à terme mettent au monde des enfants infirmes, maladifs, qui périssent immédiatement [après leur naissance], ou qui vivent maigres, débiles et maladifs. Voilà pour les femmes. Les hommes seront pris de dyssenteries, d'ophthalmies sèches; chez quelques uns il se forme des fluxions de la tête aux poumons. Vraisemblablement il surviendra des dyssenteries chez les individus phlegmatiques et chez les femmes, les humeurs pituiteuses descendant de la tête à cause de l'humidité de la constitution; des ophthalmies sèches chez les sujets bilieux à cause de la chaleur et de la sécheresse de leur corps; des catarrhes chez les vieillards, à cause de la laxité et de la vacuité de leurs vaisseaux, ce qui fait périr les uns de mort subite, et qui rend les autres *paraplectiques* de la partie gauche ou droite du corps; en effet, lorsqu'à un hiver austral et chaud, pendant lequel ni le corps (37) ni les vaisseaux n'ont pu se resserrer, succède un

printemps boréal, sec et froid, le cerveau qui doit pendant cette saison se détendre et se purger par les coryzas et les enrouements, se resserre au contraire et se condense; en sorte que l'été arrivant avec la chaleur, ce brusque changement produit les maladies mentionnées plus haut. — Les villes qui sont dans une belle exposition par rapport aux vents et au soleil, et qui ont de bonnes eaux, se ressentent moins de ces intempéries. Celles au contraire qui sont mal situées par rapport au soleil et aux vents, et qui se servent d'eau de marais et d'étang, doivent s'en ressentir davantage. Quand l'été est sec, les maladies cessent plus vite; s'il est pluvieux, elles deviennent chroniques; et quand elles touchent à leur fin, elles se compliquent de lienteries et d'hydropisies, car le ventre ne peut se dessécher facilement. S'il survient une plaie, il est à craindre qu'elle ne se change, par toute espèce de cause, en ulcère phagédénique (38). — Si l'été est austral et pluvieux, et si l'automne est semblable, l'hiver sera nécessairement malsain. Il surviendra vraisemblablement des *causus* chez les sujets phlegmatiques et chez ceux qui ont passé quarante ans; et des pleurésies, des péripneumonies chez les individus bilieux. Si l'été est sec et boréal, si l'automne est pluvieux et austral, il y aura vraisemblablement, pendant l'hiver, des maux de tête, des *sphacèles* du cerveau, et aussi des enrouements, des coryzas, des toux, et chez quelques individus des phthisies; mais si l'automne est sec et boréal, et s'il n'y a pas de pluie ni au lever de la Canicule, ni à celui d'Arcturus, il sera très favorable aux constitutions phlegmatiques et humides ainsi qu'aux femmes, mais il sera très funeste aux sujets bilieux; en effet ils sont trop desséchés et il leur survient des ophthalmies sèches, des fièvres aiguës et chroniques, et chez quelques uns des *mélancolies* (39); car la partie la plus aqueuse et la plus ténue de la bile se consume, la partie la plus épaisse et la plus âcre reste. Le sang se comporte de la même manière; voilà ce qui produit ces maladies chez les bilieux. Cette constitution est au contraire favorable aux phlegmatiques, leur corps se dessèche, et ils arrivent à l'hiver n'étant pas sa-

turés d'humeurs, mais desséchés. [Si l'hiver est boréal et sec, et le printemps austral et pluvieux, il survient pendant l'été des ophthalmies sèches, et des fièvres chez les enfants et chez les femmes] (40).

11. En réfléchissant, en examinant ainsi, on préviendra la plupart des effets qui doivent résulter des vicissitudes [des saisons]. Mais il faut surtout prendre garde aux grandes vicissitudes, et alors ne pas administrer de purgatifs sans nécessité, ne pas brûler, ne pas inciser la région du ventre, avant que dix jours et même plus ne soient passés. Les plus grandes et les plus dangereuses vicissitudes sont les deux solstices, surtout celui d'été, et ce qu'on regarde comme les deux équinoxes, surtout celui d'automne. Il faut également prendre garde au lever des astres, surtout à celui de la Canicule, ensuite à celui d'Arcturus, et au coucher des Pléiades. C'est principalement à ces époques que les maladies éprouvent des crises, que les unes deviennent mortelles, que les autres cessent ou se changent en maladies d'une espèce et d'une constitution différentes; il en est ainsi de ces choses.

12. Je veux, pour ce qui est de l'Asie à l'Europe, établir combien elles diffèrent en tout, et, pour ce qui est de la forme extérieure des nations [qui les habitent], démontrer qu'elles diffèrent entre elles et qu'elles ne se ressemblent aucunement. Mon discours serait beaucoup trop étendu si je parlais de toutes; j'exposerai mon sentiment sur celles qui diffèrent de la manière la plus importante et la plus sensible. Je dis que l'Asie diffère de l'Europe par la nature de toutes choses, et par celle des productions de la terre, et par celle des hommes. Tout vient beaucoup plus beau et plus grand en Asie [qu'en Europe]. Le climat y est plus tempéré, les mœurs des habitants y sont plus douces et plus faciles. La cause de ces avantages c'est le tempérament exact des saisons. Située entre les [deux] levers du soleil, l'Asie se rapproche de l'orient et s'éloigne un peu du froid : or, le climat qui contribue le plus à l'accroissement et à la bonté de toutes choses, est celui où rien ne domine avec excès, mais où tout s'équi-

libre parfaitement. Ce n'est cependant pas que l'Asie soit partout la même; la partie de son territoire placée à une égale distance de la chaleur et du froid, est très riche en fruits, très peuplée de beaux arbres, jouit d'un air très pur, offre les eaux les plus excellentes, aussi bien celles qui tombent du ciel que celles qui sortent de la terre. Le sol n'y est ni brûlé par des chaleurs excessives ni desséché par le hâle et le manque d'eau, ni maltraité par le froid, ni détrempé par des pluies abondantes et par des neiges (41). Il est naturel que sur un tel sol naissent abondamment les plantes propres à chaque saison, aussi bien celles qui viennent de semences que celles que la terre engendre d'elle-même. Les habitants emploient les fruits des [plantes venues spontanément], en adoucissant leurs qualités sauvages par une transplantation dans un terrain convenable. Le bétail y réussit parfaitement, il est surtout très fécond et s'élève très beau ; les hommes y ont de l'embonpoint, de belles formes et une taille élevée ; ils ne diffèrent guère entre eux par les formes et la stature. Une telle contrée ressemble beaucoup au printemps, et par la constitution, et par l'égale température des saisons ; mais ni le courage viril, ni la constance dans les travaux, ni la patience dans la fatigue, ni l'énergie morale ne sauraient exister avec une pareille nature, que les habitants soient de race indigène ou étrangère : l'attrait du plaisir triomphe nécessairement de tout ; c'est pour cela que la forme des animaux est si variée. Voilà donc, suivant moi, ce qui concerne les Égyptiens et les Libyens (42).

13. Quant aux peuples situés à la droite du lever d'été [et qui s'étendent] jusqu'aux *Palus Méotides* (43), limite de l'Europe et de l'Asie, voici ce qu'il en est : tous ces peuples diffèrent plus les uns des autres que ceux dont je viens de parler; ce qui tient aux vicissitudes des saisons et à la nature du sol. En effet, il en est de même pour le sol comme pour les hommes; où les saisons éprouvent des vicissitudes fréquentes et considérables, le sol est très sauvage et très inégal : on y trouve des montagnes la plupart boisées, des plaines, des prairies; où

les saisons sont régulières, le sol est très uniforme. Le même rapport s'observe chez les hommes pour qui veut y faire attention. Il y a des naturels analogues à des pays montueux, couverts de bois et humides; d'autres à des terres sèches et légères; ceux-ci [ressemblent] à des sols marécageux et couverts de prairies; ceux-là à des plaines nues et arides; car les saisons qui modifient la nature de la forme diffèrent d'elles-mêmes, et plus elles en diffèrent, plus il y a de modification dans l'apparence extérieure.

14. Je passerai sous silence tous les peuples qui ne diffèrent pas sensiblement [entre eux], et je vais parler de ceux qui présentent de notables différences, qu'elles tiennent à la nature ou à la coutume. Je commence par les *Macrocéphales* (44); il n'est point de peuple qui ait la tête semblable à la leur. Dans le principe, l'allongement de la tête était l'effet d'une coutume, maintenant la nature prête secours à cette coutume, fondée sur la croyance que les plus nobles étaient ceux qui avaient la tête la plus longue; voici quelle est cette coutume : aussitôt qu'un enfant est mis au monde, pendant que son corps est souple et que sa tête conserve encore sa mollesse, on la façonne avec les mains, on la force à s'allonger en se servant de bandages et d'appareils convenables qui lui font perdre sa forme sphérique et la font croître en longueur. Ainsi dans le principe, grace à cette coutume, le changement de forme était dû à ces violentes manœuvres; mais avec le temps cette forme s'identifia si bien avec la nature, que celle-ci n'eût plus besoin d'être contrainte par la coutume, et que la puissance de l'art devint inutile. En effet, la liqueur séminale émanant de toutes les parties du corps, est saine quand les parties sont saines, altérée quand elles sont malsaines; or, si le plus ordinairement on naît chauve de parents chauves; avec des yeux bleus, de parents qui ont les yeux bleus; louche de parents louches, et ainsi du reste, qu'est-ce qui empêche qu'on naisse avec une longue tête de parents qui ont une longue tête (45)? Aujourd'hui cette forme n'existe plus chez ce peuple comme autrefois, parceque la coutume est tombée en désuétude

par la fréquentation (46) des autres nations. Voilà, ce me semble, ce qui concerne les *Macrocéphales*.

15. Quant aux peuples qui habitent sur le Phase (47), leur pays est marécageux, chaud, humide, couvert de bois; il y tombe, dans toutes les saisons, des pluies abondantes et fortes. Ces hommes passent leur vie dans les marais. Ils bâtissent au milieu des eaux leurs habitations de bois ou de joncs. Ils ne marchent guère que pour aller à la ville ou au marché; mais ils parcourent leur pays, montant et descendant les canaux qui y sont en grand nombre, dans des nacelles faites d'un seul tronc d'arbre. Ils font usage d'eaux chaudes, stagnantes, putréfiées par l'ardeur du soleil, et alimentées par les pluies. Le Phase lui-même est, de tous les fleuves, le plus stagnant et le plus lent dans son cours. Les fruits qui viennent dans cette localité sont chétifs, de mauvaise qualité et sans saveur, à cause de la surabondance des eaux; aussi ne parviennent-ils jamais à maturité. Un brouillard épais produit par les eaux couvre toujours la contrée. C'est à ces conditions extérieures que les Phasiens doivent des formes si différentes de celles des autres hommes; ils sont d'une stature élevée, mais si chargés d'embonpoint qu'ils n'ont ni les articulations ni les vaisseaux apparents. Leur teint est jaune-verdâtre comme celui des ictériques. Le timbre de leur voix est plus grave que partout ailleurs, parcequ'ils respirent un air qui n'est pas pur, mais humide et épais, comme du duvet. Ils sont naturellement enclins à éviter tout ce qui peut les fatiguer. Dans leur pays, les saisons n'éprouvent de grandes variations ni de chaud ni de froid. A l'exception d'un seul vent local, les vents du midi y dominent; ce vent souffle parfois avec impétuosité, il est chaud et incommode; on le nomme *Cenchron* (48). Quant au vent du nord, il n'y parvient que rarement, encore y souffle-t-il sans force et sans vigueur. Il en est ainsi de la différence de nature et de forme entre les nations de l'Asie.

16. Quant à la pusillanimité, à l'absence de courage viril, si les Asiatiques sont moins belliqueux et plus doux

que les Européens, la principale cause en est dans les saisons, qui n'éprouvent pas de grandes variations ni de chaud ni de froid, mais qui sont à peu près uniformes. En effet, l'esprit n'y ressent point ces commotions et le corps n'y subit pas ces changements intenses, qui rendent naturellement le caractère plus farouche et qui lui donnent plus d'indocilité et de fougue qu'un état de choses toujours le même; car ce sont les changements du tout en tout qui éveillent l'esprit de l'homme, et ne le laissent pas dans l'inertie. C'est, je pense, à ces causes extérieures qu'il faut rapporter la pusillanimité des Asiatiques, et aussi à leurs institutions; en effet, la plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois; et toutes les fois que les hommes ne sont ni maîtres de leurs personnes, ni gouvernés par les lois qu'ils se sont faites, mais par la puissance despotique, ils n'ont pas de motif raisonnable pour se former au métier des armes, mais au contraire pour ne pas paraître guerriers, car les dangers ne sont pas également partagés. C'est contraints par la force, qu'ils vont à la guerre, qu'ils en supportent les fatigues, et qu'ils meurent pour leurs despotes, loin de leurs enfants, de leurs femmes et de leurs amis. Tous leurs exploits et leur valeur guerrière ne servent qu'à augmenter et à propager la puissance de leurs despotes; pour eux, ils ne recueillent d'autres fruits que les dangers et la mort. En outre, leurs champs se changent en déserts, et par les dévastations des ennemis, et par la cessation des travaux; en sorte que s'il se trouvait parmi eux quelqu'un qui fût par nature courageux et brave, il serait, par les institutions, détourné d'employer sa bravoure. Une grande preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Asie tous les Grecs et les Barbares qui ne se soumettent pas au despotisme, et qui se gouvernent par eux-mêmes, sont les plus guerriers de tous, car c'est pour eux-mêmes qu'ils courent les dangers, eux-mêmes reçoivent le prix de leur courage, ou la peine de leur lâcheté. Au reste vous trouverez que les Asiatiques diffèrent entr'eux : ceux-ci sont plus vaillants,

ceux-là plus lâches. Cette différence tient encore aux vicissitudes des saisons, ainsi que je l'ai dit plus haut. Voilà ce qui concerne l'Asie.

17. En Europe, il existe une nation scythe qui habite aux environs des *Palus Méotides ;* elle diffère des autres nations : elle est connue sous le nom de *Sauromates* (49). Les femmes montent à cheval, tirent de l'arc, lancent le javelot de dessus leur cheval, et se battent contre les ennemis tant qu'elles sont vierges. Elles ne se marient pas avant d'avoir tué trois ennemis, et ne cohabitent pas avec leurs maris avant d'avoir offert les sacrifices prescrits par la loi. Une fois mariées, elles cessent de monter à cheval, à moins que la nation ne soit forcée à une expédition générale. Elles n'ont pas de mammelle droite; car, lorsqu'elles sont encore dans leur première enfance, les mères prennent un instrument de cuivre, le chargent de feu et l'appliquent sur la région mammaire droite, qu'elles brûlent superficiellement, afin qu'elle perde la faculté de s'accroître, en sorte que toute la force et l'abondance [des humeurs] se portent à l'épaule et au bras droits.

18. Pour ce qui est de la forme extérieure chez les autres Scythes, qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes et nullement aux autres peuples (50), mon explication est la même que pour les Égyptiens, si ce n'est que ceux-ci sont accablés par une excessive chaleur, et ceux-là par un froid rigoureux. Ce qu'on appelle *le Désert de la Scythie* est une plaine élevée, couverte de pâturages et médiocrement humide, car elle est arrosée par de grands fleuves qui, dans leurs cours, entraînent les eaux des plaines (51). C'est là que se tiennent les Scythes appelés *Nomades*, parcequ'ils n'habitent point des maisons, mais des chariots. Ces chariots ont, les uns, quatre roues, et ce sont les plus petits, les autres en ont six. Fermés avec des feutres, ils sont disposés comme des maisons, et ont deux ou trois chambres; ils sont impénétrables à la pluie, à la neige et aux vents (52). Ces chariots sont traînés par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont point de cornes, car les cornes ne leur poussent pas à cause du froid. Les femmes vivent dans

ces chariots; les hommes les accompagnent à cheval, suivis de leurs troupeaux de bœufs et de chevaux. Ils demeurent dans le même endroit tant que le fourrage suffit à la nourriture de leur bétail; quand il ne suffit plus, ils se transportent dans une autre contrée. Ils mangent des viandes cuites, boivent du lait de jument et croquent de l'*hyppace*, c'est-à-dire du fromage de cavale (53). Il en est ainsi de la manière de vivre et des coutumes des Scythes.

19. Pour ce qui est des climats et de la forme extérieure [qui en dépend, il faut dire] que la race scythe, comme la race égyptienne, diffère de toutes les autres et ne ressemble qu'à elle-même; qu'elle est peu féconde; que la Scythie nourrit des animaux peu nombreux et très petits. En effet, cette contrée est située précisément sous l'Ourse et aux pieds des monts *Riphées*, d'où souffle le vent du nord. Le soleil ne s'en approche qu'au solstice d'été, encore ne l'échauffe-t-il que pour peu de temps et médiocrement. Les vents qui viennent des régions chaudes n'y parviennent que rarement et qu'après avoir perdu leur force. Il n'y souffle que des vents du septentrion refroidis par la neige, la glace et les pluies abondantes, qui n'abandonnent jamais les monts *Riphées*, ce qui les rend inhabitables. Pendant tout le jour, un brouillard épais couvre les plaines au milieu desquelles les Scythes demeurent; en sorte que l'hiver y est perpétuel, et que l'été n'y dure que peu de jours, qui ne sont même pas très chauds, car les plaines sont élevées et nues; elles ne se couronnent pas de montagnes, mais elles s'élèvent en se prolongeant sous l'Ourse. Les animaux n'y deviennent pas grands, mais ils sont tels qu'ils peuvent se cacher sous terre; car l'hiver perpétuel et la nudité du sol, sur lequel ils ne trouvent ni abri ni protection les empêchent [de prendre leur développement] (54). Les saisons n'offrent pas de vicissitudes grandes et intenses; elles se ressemblent et ne subissent guère de modifications. De là vient que les formes extérieures sont partout semblables à elles-mêmes. Les Scythes se nourrissent et se vêtent toujours de la même manière, en été comme en hiver. Ils respirent toujours un air épais et

humide, boivent des eaux de neige et de glace, et sont peu propres à supporter les fatigues, car ni le corps ni l'esprit ne peuvent soutenir la fatigue dans les pays où les saisons ne présentent pas de variations notables. Pour toutes ces causes, nécessairement leurs formes sont grossières, leur corps est chargé d'embonpoint, leurs articulations sont peu apparentes, humides et faibles. Leurs cavités, surtout les inférieures, sont pleines d'humidité, car il n'est pas possible qu'elles se dessèchent dans un tel pays, avec une telle nature et avec des saisons ainsi constituées. A cause de la graisse et à cause de l'absence de poil, les formes extérieures sont les mêmes chez tous; les hommes ressemblent aux hommes, les femmes aux femmes (55). Les saisons ayant beaucoup d'analogie entre elles, la liqueur séminale n'éprouve ni variation ni altération dans sa consistance, à moins qu'il ne survienne quelqu'accident violent ou quelque maladie.

20. Je vais fournir une grande preuve de l'humidité du corps des Scythes. Vous trouverez chez la plupart, et spécialement chez les *Nomades*, l'usage de se brûler les épaules, les bras, les cuisses, la poitrine, les hanches et les lombes. Cet usage n'a d'autre but que de remédier à l'humidité et à la mollesse de leur complexion, car, à cause de cette humidité et de cette atonie, ils ne sauraient ni bander un arc, ni soutenir avec l'épaule le jet du javelot. Lorsque les articulations sont débarrassées, par ces cautérisations, de leur excessive humidité, elles sont plus fermes, le corps se nourrit mieux et prend des formes plus accentuées. Les Scythes sont flasques et trapus; premièrement, parcequ'ils ne sont pas, comme les Égyptiens, emmaillottés [dans leur enfance], usage qu'ils n'ont pas voulu adopter, afin de se tenir plus aisément à cheval (56); secondement, parcequ'ils mènent une vie sédentaire. Les garçons, tant qu'ils ne sont pas en état de monter à cheval, passent la plupart du temps assis dans les chariots, et ne marchent que fort rarement, à cause des migrations et des circuits [de ces hordes nomades]. Les femmes ont les formes extérieures prodigieusement flasques et sont très

lentes. La race scythe a le teint roux (basané) à cause du froid; en effet, le soleil n'ayant pas assez de force, le froid brûle la blancheur de la peau, qui devient rousse.

21. Une race ainsi constituée ne saurait être féconde. Les hommes sont très peu portés aux plaisirs de l'amour, à cause de leur constitution humide, de la mollesse et de la froideur du ventre, circonstances qui rendent naturellement l'homme peu propre à la génération. Il faut encore ajouter que l'équitation continuelle les rend inhabiles à la copulation. Telles sont pour les hommes les causes d'impuissance. Pour les femmes, la surcharge de graisse et l'humidité des chairs empêchent la matrice de saisir la liqueur séminale (57). La purgation menstruelle ne se fait pas convenablement; elle est peu abondante et ne revient qu'à de longs intervalles. L'orifice de la matrice, bouché par la graisse, ne peut recevoir la semence. Ajoutez à cela l'aversion pour le travail, l'embonpoint, la mollesse et la froideur du ventre. C'est pour toutes ces causes que la race scythe est nécessairement peu féconde. Les esclaves femelles en sont une grande preuve. Elles n'ont pas plutôt de commerce avec un homme, qu'elles deviennent enceintes, et cela parcequ'elles travaillent et qu'elles sont plus maigres que leurs maîtresses.

22. Une autre observation à faire, c'est qu'on rencontre parmi les Scythes beaucoup d'impuissants (58) qui s'occupent aux travaux des femmes et qui ont le même timbre de voix qu'elles. On les appelle *anandries* (efféminés). Les naturels attribuent ce phénomène à un dieu; ils vénèrent et adorent cette espèce d'hommes, chacun craignant pour soi [une pareille calamité]. Quant à moi, je pense que cette maladie est divine aussi bien que toutes les autres, qu'il n'y en a pas de plus divines et de plus humaines les unes que les autres; mais que toutes sont semblables et que toutes sont divines; chaque maladie a une cause naturelle et aucune n'arrive sans l'intervention de la nature. Je vais indiquer maintenant ce qu'il me semble de l'origine de cette maladie. L'équitation produit chez les Scythes des engorgements aux articulations (59),

parcequ'ils ont toujours les jambes pendantes. Chez ceux qui sont gravement atteints, la hanche se retire et ils deviennent boiteux. Ils se traitent de la manière suivante : quand la maladie commence, ils se font ouvrir les deux veines qui sont près des oreilles (60). Après que le sang a cessé de couler, la faiblesse les assoupit et les endort ; à leur réveil, les uns sont guéris, les autres ne le sont pas. Je présume que c'est justement par ce traitement que la semence est altérée, car près des oreilles il y a des veines qui rendent impuissant lorsqu'elles sont ouvertes ; or, je pense qu'ils coupent précisément ces veines. Lorsque, après cette opération, ils ont commerce avec une femme et qu'ils ne peuvent accomplir l'acte, d'abord ils ne s'en inquiètent point et restent tranquilles ; mais si après deux, trois ou plusieurs tentatives, ils ne réussissent pas mieux, s'imaginant que c'est une punition d'un dieu qu'ils auraient offensé, ils prennent les habits de femme, déclarent leur *éviration* (impuissance), se mêlent avec les femmes et s'occupent aux mêmes travaux qu'elles. Cette maladie attaque les riches et non les classes inférieures ; [elle attaque] les plus nobles, les plus puissants par leur fortune, parcequ'ils vont à cheval ; [elle épargne] les pauvres par cela même qu'ils ne vont point à cheval. Si cette maladie était plus divine que les autres, elle ne devrait pas être exclusivement affectée aux nobles et aux riches, mais attaquer indistinctement et plus particulièrement ceux qui possèdent peu de chose et qui, par conséquent, ne font point d'offrandes, s'il est vrai que les dieux se réjouissent des présents des hommes et qu'ils les récompensent par des faveurs ; car il est naturel que les riches usant de leurs trésors, fassent brûler des parfums devant les dieux, leur consacrent des offrandes et les honorent ; ce que les pauvres ne sauraient faire, d'abord parcequ'ils n'en ont pas le moyen, ensuite parcequ'ils se croient en droit d'accuser les dieux de ce qu'ils ne leur ont pas envoyé de richesses. Ainsi les pauvres plutôt que les riches devraient supporter le châtiment de pareilles offenses. Comme je l'ai déja observé, cette maladie est donc divine comme toutes les

autres ; mais chacune arrive également d'après les lois naturelles, et celle-ci est produite chez les Scythes par la cause que je viens de lui assigner. Elle attaque aussi les autres peuples, car partout où l'équitation est l'exercice principal et habituel, beaucoup sont tourmentés d'engorgements aux articulations, de sciatique, de goutte, et sont inhabiles aux plaisirs de l'amour. Ces infirmités sont répandues chez les Scythes, qui deviennent les plus impuissants des hommes, et par les causes déja signalées, et parcequ'ils ont continuellement des culottes et qu'ils passent à cheval la plus grande partie du temps. Ainsi, ne portant jamais la main aux parties génitales, et distraits par le froid et la fatigue des jouissances sexuelles, ils ne tentent la copulation qu'après avoir perdu entièrement leur virilité (61). Voilà ce que j'avais à dire sur la nation scythe.

23. Quant au reste des Européens, ils diffèrent entre eux par la forme et par la stature, parceque les vicissitudes des saisons sont intenses et fréquentes, que des chaleurs excessives sont suivies de froids rigoureux ; que des pluies abondantes sont remplacées par des sécheresses très longues, et que les vents multiplient et rendent plus intenses les vicissitudes des saisons. Il est tout naturel que ces circonstances influent dans la génération sur la coagulation du sperme, qui n'est pas toujours la même, en été ou en hiver, pendant les pluies ou pendant la sécheresse. C'est, à mon avis, la cause qui rend les formes plus variées chez les Européens que chez les Asiatiques, et qui produit pour chaque ville une différence si notable dans la taille des habitants. En effet, la coagulation du sperme doit subir des altérations plus fréquentes dans un climat sujet à de nombreuses vicissitudes atmosphériques, que dans celui où les saisons se ressemblent à peu de chose près et sont uniformes. Le même raisonnement s'applique également aux mœurs. Une telle nature donne quelque chose de sauvage, d'indocile, de fougueux ; car des secousses répétées rendent l'esprit agreste et le dépouillent de sa douceur et de son aménité. C'est pour cela,

je pense, que les habitants de l'Europe sont plus courageux que ceux de l'Asie. Sous un climat à peu près uniforme, l'indolence est innée ; au contraire, sous un climat variable, c'est l'amour de l'exercice pour l'esprit et pour le corps. La lâcheté s'accroît par l'indolence et l'inaction ; la force virile s'alimente par le travail et la fatigue. C'est à ces circonstances qu'il faut rapporter la bravoure des Européens et aussi à leurs institutions, car ils ne sont pas gouvernés par des rois comme les Asiatiques ; ceux qui sont soumis à des rois sont nécessairement très lâches, ainsi que je l'ai déja dit plus haut, car leur ame est asservie, et ils ne s'exposent point volontiers pour augmenter la puissance d'un autre. Ceux au contraire qui sont gouvernés par leurs propres lois, affrontant les dangers pour eux-mêmes et non pour les autres, s'y exposent volontiers et se jettent dans le péril. Eux seuls recueillent l'honneur de leurs victoires. Ainsi les institutions n'exercent pas une minime influence sur le courage. Voilà en somme ce qu'on peut dire d'une manière générale, de l'Europe comparée à l'Asie.

24. Mais il existe aussi en Europe des peuples qui diffèrent entre eux pour le courage comme pour les formes extérieures et la stature ; et ces variétés tiennent aux mêmes causes que j'ai déja assignées, mais que je vais éclaircir davantage. Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, élevé et pourvu d'eau, et qui sont exposés à de notables vicissitudes des saisons, ceux-là sont naturellement d'une haute stature, très propres à l'exercice et au travail, et pleins de courage. De tels naturels sont doués au suprême degré d'un caractère farouche et sauvage. Ceux, au contraire, qui vivent dans des pays enfoncés, couverts de pâturages, tourmentés par des chaleurs étouffantes, plus exposés aux vents chauds qu'aux vents froids, et qui font usage d'eaux chaudes, ceux-là ne sont ni grands, ni bien proportionnés, ils sont trapus et chargés de chairs, ont les cheveux noirs, sont plutôt noirs que blancs et moins phlegmatiques que bilieux. Ni la valeur guerrière, ni l'aptitude au

travail ne sont inhérentes à leur nature, mais ils pourraient les acquérir l'une et l'autre si les institutions venaient en aide. Au reste, s'il y avait dans leur pays des fleuves qui entraînassent les eaux dormantes et celles de pluie, ils pourraient jouir d'une bonne santé et avoir un beau teint. Si, au contraire, il n'y avait point de fleuves, et s'ils buvaient des eaux stagnantes dans des réservoirs (62), et des eaux de marais, ils auraient infailliblement de gros ventres et de grosses rates. Ceux qui habitent un pays élevé, uniforme, exposé aux vents et humide, sont ordinairement grands et se ressemblent entre eux. Leurs mœurs sont moins viriles et plus douces. Ceux qui habitent des terroirs légers, secs et nus, et où les changements de saisons ne sont point tempérés, ont la constitution sèche et *nerveuse*, et le teint plutôt blond que brun. Ils sont indociles dans leurs mœurs et dans leurs appétits, et fermes dans leurs opinions. Là où les vicissitudes des saisons sont très fréquentes et très marquées, là vous trouverez les formes extérieures, les mœurs et le naturel fort dissemblables; ces vicissitudes sont donc les causes les plus puissantes des variations dans la nature de l'homme. Vient ensuite la qualité du sol qui fournit la subsistance, et celle des eaux; car vous trouverez le plus souvent les formes et la manière d'être de l'homme modifiées par la nature du sol qu'il habite. Partout où ce sol est gras, mou et humide, où les eaux étant peu profondes sont froides en hiver et chaudes en été, où les saisons s'accomplissent convenablement, les hommes sont ordinairement charnus, ont les articulations peu prononcées, sont chargés d'humidité, inhabiles au travail, et sans énergie morale. On les voit, plongés dans l'indolence, se laisser aller au sommeil. Dans l'exercice des arts, ils ont l'esprit lourd, épais et sans pénétration. Mais dans un pays nu, âpre, sans abri, tour à tour désolé par le froid et brûlé par le soleil, les habitants ont le corps sec, maigre, *nerveux*, velu, les articulations bien prononcées; l'activité, la pénétration, la vigilance sont inhérentes à de tels hommes; vous les trouverez indomptables dans leurs mœurs et dans leurs appétits, fermes dans leurs résolutions,

plus sauvages que civilisés, d'ailleurs plus sagaces pour l'exercice des arts, plus intelligents, et plus propres aux combats. Toutes les autres productions de la terre se conforment également à la nature du sol. Telles sont les constitutions physiques et morales les plus opposées. En se guidant sur ces observations, on pourra juger des autres sans crainte de se tromper.

ÉPIDÉMIES.

LIVRES PREMIER ET TROISIÈME.

INTRODUCTION.

La division des *Épidémies* en sept livres remonte à une très haute antiquité ; on la retrouve dès les premiers temps de l'école médicale d'Alexandrie, ainsi que cela ressort évidemment des témoignages fournis par Mnémon, par Baccbius, par Apollonius Biblas, par Héraclide, etc. [1]. Quoi qu'il en soit de cette division, les sept livres des *Épidémies* n'ont pas tous joui d'une égale fortune ; le premier et le troisième, à cause de leur authenticité, et aussi le sixième, je ne sais à quel titre, ont plus particulièrement attiré l'attention des commentateurs. Le premier et le troisième livre, les seuls que j'aie admis dans ce recueil, ont entre eux des rapports intimes que tous les commentateurs anciens et modernes ont reconnus, et qui ne permettent guère de les séparer, bien qu'ils aient été désunis, on ne sait comment et pour quel motif, par les premiers éditeurs de la collection hippocratique.

Ces livres ont subi plus d'un genre d'altération ; je viens de signaler le fait inexpliqué de leur séparation ; j'aurai à revenir dans mes notes sur quelques additions, interpolations et déplacements partiels ; je ne parlerai ici que du défaut de suite et de liaison des différentes parties qui les composent. Ainsi, le premier livre s'ouvre par la description de trois constitutions et se termine par une série de quatorze histoires de malades ; le troisième débute par une autre série de douze histoires, présente ensuite la description d'une quatrième constitution et finit par une nouvelle série de seize histoires. Or, si l'on étudie comparativement les histoires et les constitutions, on est bientôt frappé d'une absence presque complète de rapports entre les unes et les autres. Ce fait étrange,

[1] Cf. Galien. Com. II, *in Epid.* III, texte 4, t. XVII, p. 605. (Toutes les citations empruntées aux commentaires de Galien sur les *Épidémies*, se rapportant au 1er vol. du tome XVII, de l'éd. de Kuehn, je me suis contenté de renvoyer aux pages.) — Littré, t. Ier, chap. 5, p. 324. — Ackermann, *Hist. litt. Hipp.* dans l'éd. de Kuehn, t. I, p. XXXIII.

que quelques éditeurs avaient entrevu, mais dont ils n'avaient tiré aucune conséquence, attira d'une manière toute spéciale l'attention de Desmars [1]. De l'examen auquel il s'est livré il résulte que la disposition primitive des *Épidémies* a été bouleversée par les premiers éditeurs; que les quatre constitutions doivent être groupées ensemble, que les histoires doivent être rangées de suite, enfin que presque toutes doivent être étudiées comme des faits individuels et interprétées indépendamment des constitutions.

« On pourrait objecter, dit Desmars, que ces histoires appartiennent « aux constitutions après lesquelles elles sont rapportées, puisque « *Philiscus*, qui est le sujet de la première (1er livre), est dénommé « expressément dans la troisième constitution. On peut citer d'ail- « leurs plusieurs autres histoires qui ont dû être observées dans « quelqu'une des quatre constitutions [2]. Il faut convenir que l'au- « teur des constitutions est certainement l'auteur des quarante-deux « histoires; que l'un et l'autre ouvrage ont pu être faits dans le « même temps; au moins, que plusieurs observations de maladies « particulières ont été faites durant les constitutions, qui fournis- « saient des occasions favorables d'observer les symptômes des ma- « ladies dans toute leur latitude. Rien n'empêche donc de placer les « histoires à la suite des constitutions; mais sans confusion, sans « interposition, sans en inférer que ces deux ouvrages ne soient « qu'un seul et même ouvrage.

« Galien [3] a reconnu que les seize histoires qui terminent le troi-

[1] Dans ses *Épidémiques d'Hippocrate, traduites du grec;* Paris, in-12, 1767; p. 8 et suiv.

[2] Vallésius (*in lib. Hipp. de morb. pop. Commentaria*) a établi que les histoires d'Hérophon (3e mal., 1re sér.), d'Érotinus (8e mal., 1re sér.), d'Hermippus le Clazoménien (10e mal., 1re sér.) (et l'on pourrait ajouter de Méthon, 7e mal., 1re sér.), se rapportent à la 3e constitution. M. Littré (t. II, p. 570) a démontré que Philiscus nommé par Hippocrate dans la 3e constitution était le 1er malade du Ier livre. Je crois aussi que Cléonactidés (6e mal., 1re sér.) est un de ceux qui, dans la 1re constitution, furent atteints des fièvres bénignes qui régnèrent pendant l'été et l'automne. Enfin plusieurs observations disséminées dans les deux livres se rapportent à la grande fièvre pseudo-continue et à ses diverses espèces, qui ont surtout régné dans la troisième constitution; mais on ne peut pas toutes les rapporter à cette constitution, puisque la plupart des malades ont été observés ailleurs qu'à Thasos où elle régna. Il faut remarquer en outre avec Desmars (p. 13) que les histoires du 1er livre qui peuvent appartenir à la première et à la deuxième constitution sont confondues avec celles de la troisième, et que quelques-unes même se trouvent parmi les histoires du 3e livre.

[3] Gal. Com. III, *in Epid.* III, texte 71, p. 736. Il regarde même, et avec raison, plusieurs cas comme tout à fait sporadiques.

« sième livre n'appartenaient pas toutes à la constitution qui les « précède. Le docteur Freind a osé le reprendre, parceque, dit-il, « toutes ces maladies sont des fièvres ardentes (*causus*). Galien n'a « pas nié que ces fièvres fussent ardentes. Chaque constitution a des « fièvres ardentes d'une nature particulière. Hippocrate prend soin « d'établir les caractères généraux dans chaque constitution, et « Galien a eu droit d'examiner s'ils se retrouvaient dans les seize « histoires du troisième livre. Il a reconnu des caractères très diffé- « rents, et il en a conclu justement qu'elles ne pouvaient toutes « appartenir à la constitution qui les précède. Il suffit de renvoyer « à la description des fièvres ardentes qu'on y lit pour mettre le « lecteur en état de juger de la disparité de ces fièvres, et combien « est peu fondée la critique du docteur Freind à cet égard. Qu'on « fasse attention seulement à la manière dont ces fièvres se ju- « geaient; aux flux de ventre qui les accompagnaient, à l'aversion « insurmontable des malades pour toutes sortes d'aliments, et qu'on « compare ces symptômes avec ceux des malades abdéritains. » Desmars démontre ensuite par un calcul très précis que le même médecin n'a pas pu observer dans la même constitution les seize malades dont il s'agit. La première raison, c'est que parmi eux les uns résidaient à Thasos, les autres à Larisse, à Abdère, à Cyzique, à Mélibée; la seconde, c'est que chez plusieurs la maladie dura fort longtemps. En sorte que le médecin qui a traité tous ces malades n'a pu séjourner moins de neuf mois dans toutes ces villes, sans y comprendre le temps nécessaire pour s'y transporter; mais les fièvres ardentes, qui avaient commencé au printemps, finirent dans l'automne; ce qui ne donne pas neuf mois, suivant la distribution des saisons dans Hippocrate.

« Si on demande, ajoute Desmars, quel était l'objet de l'auteur « en proposant des observations faites à Thase, à Abdère, Larisse, « Cyzique et Mélibée, je réponds que les quarante-deux histoires « ont été probablement tirées dans des collections considérables « d'observations faites dans les villes de la Grèce et de la partie de « l'Asie habitée par les Grecs, et surtout dans l'île de Thase, où « les trois premières constitutions ont été observées; que ces his- « toires, ainsi que les constitutions, ont été choisies dans la vue « de nous faire connaître, d'une part les influences des saisons ou « les changements qu'elles peuvent causer dans les maladies des « différentes années, et d'autre part, les lois fixes et stables que « suivent ces mêmes maladies, quelque nom qu'on veuille leur « donner, dans quelque année que ce soit, et dans tous les pays « du monde. »

Les conclusions de Desmars ont été acceptées par M. Littré (t. II, p. 538 et 587), et si, comme ce dernier, je n'avais pas craint de trop m'écarter de la coutume des éditeurs d'Hippocrate, j'aurais présenté de suite et à part les *constitutions* et les *observations*, mais le lecteur pourra très bien se conformer à cet ordre en lisant les *Épidémies*. C'est du reste celui que je suis pour l'analyse des constitutions.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse du traité qui nous occupe, il est bon de dire quelque chose du mot *Épidémies* qui lui sert de titre. Galien s'est en partie chargé de ce soin : « Hippocrate « de Cos, dit-il [1], ne s'est pas proposé de traiter dans ce livre des « maladies propres aux diverses contrées, comme il l'a fait ailleurs. « Son travail porte sur les maladies épidémiques, c'est-à-dire sur « celles qui règnent momentanément sur les populations. Les mala- « dies épidémiques diffèrent des maladies endémiques, en ce que les « premières sont propres pendant un certain temps à une certaine « région, tandis que les secondes sont pour ainsi dire attachées par « des liens de parenté aux habitants de certaines contrées. Dans le « livre *des Airs, des Eaux et des Lieux*, Hippocrate s'est occupé « des maladies endémiques, celles qui sont propres à chaque pays; « dans celui-ci, il traite des maladies épidémiques, celles qui pen- « dant un certain temps s'étendent sur les villes ou sur des nations « tout entières. Il a l'habitude d'appeler ces deux espèces de ma- « ladies, communes à tous (πάγκοινα) et populaires (πάνδημα). Il « nomme sporadiques (σποραδικά) toutes les maladies qui ne sont « pas communes à plusieurs, mais qui n'attaquent que quelques in- « dividus en particulier. » Un peu plus loin (p. 11 et 13). Galien remarque qu'Hippocrate faisait rentrer les maladies *pestilentielles* (νοσήματα λοιμώδη) dans les maladies épidémiques proprement dites, et lui-même ne les en distingue que par leur caractère pernicieux [2]; les unes et les autres dépendent essentiellement des intempéries des saisons. Ailleurs encore [3] Galien dit : « Dans le

[1] Com. I, *in Epid.* I, *in procœm.*, p. 1. Ce texte est certainement altéré; je me suis guidé parfois plutôt sur le sens général que sur la lettre même. Il n'y a point de manuscrits à la Bibliothèque Royale qui renferme les premiéres lignes du préambule; les deux seuls manuscrits qui contiennent ce commentaire, et qui semblent avoir été copiés l'un sur l'autre, sont mutilés au commencement. — Cf. aussi Palladius, Schol., in Hipp. *Epid.* VI, éd. de Dietz, t. II, p. 1 et suiv.

[2] Cf. Gal. Com. III, *in Epid.* III, texte 19, p. 667. — Cf. aussi Foës, *Econom.*, au mot Ἐπίδημιος; Gorris, *Definit. med.*, éd. de 1622 au mot λοιμός et le traité *du Régime dans les maladies aiguës* (§. 2).

[3] Com. I, *in Epid.* III, *in procœm.*, p. 796.

« 1er et le 2e livre Hippocrate décrit les constitutions de l'at-
« mosphère, après quoi il énumère les maladies qui régnèrent « épidémiquement (ἐπιδημήσαντα νοσήματα); car s'étant servi de ces « mots pour désigner les maladies [dépendantes des constitutions « atmosphériques], il a pris cette inscription (v. p. 238, n. a) par-« cequ'il traite des maladies épidémiques (τῶν ἐπιδημίων νοσημάτων) « et non à cause des voyages (ἐπιδημιῶν) que lui Hippocrate a faits « dans ces villes [pour observer ces maladies][1]. » Galien ajoute, si toutefois je comprends bien son texte, qui ne me semble ni intact ni régulier, que c'est par abus que ce titre s'est étendu aux autres livres réunis au premier et au troisième.

Les modernes ne sont pas encore bien fixés sur la classification et les dénominations à employer pour les maladies populaires; il n'est donc guère possible de déterminer à quel groupe il faut rapporter ce qu'Hippocrate et d'après lui les médecins grecs appellent maladies épidémiques. Si l'on considère qu'Hippocrate, dans le traité qui nous occupe, range exclusivement sous ce nom les maladies annuelles produites par l'intempérie des saisons, on sera porté à regarder le mot *Épidémie* comme synonyme de ce que nous entendons aujourd'hui par *constitution médicale* saisonnière intempestive, pendant laquelle règnent sur une masse d'individus des maladies ordinaires qui revêtent toutes un caractère général plus ou moins tranché, tandis que le nom d'*Épidémie* proprement dit est réservé à une époque pendant laquelle règne une maladie accidentelle, tenant à des causes générales indépendantes des localités, sévissant sur un grand nombre d'individus à la fois, qu'elle affecte de la même manière, fidèlement représentée par chaque malade en particulier dans sa marche générale, se montrant sous une forme presque toujours identique, ordinairement grave, souvent nouvelle, ou, si c'est une maladie ordinaire, présentant un caractère spécial dont le traitement est la meilleure pierre de touche. — La 4e constitution renferme de véritables épidémies, telles que nous les entendons aujourd'hui. J'arrive maintenant à l'analyse sommaire des quatre constitutions.

Livre I, §. 1. Première année. Elle fut australe et sèche. Au commencement du printemps il régna pendant quelques jours une constitution opposée et boréale. Durant cette constitution intercurrente, il y eut quelques *causus* bénins, des parotides suivies d'orchites [2].

[1] Cette dernière origine ne paraît pas déraisonnable à Foës. (Cf. *De Morb. vulg. præf.*) Palladius (Schol., *in Epid.* VI, p. 3), la rejette absolument.

[2] M. Littré (t. II, p. 531) a retrouvé dans le journal de médecine (t. 63,

§. 2. Pendant l'été et jusqu'à la fin de l'hiver de l'année suivante, il y eut beaucoup de phthisies mortelles et qui paraissent avoir emprunté leur gravité à leur complication avec une des espèces de la grande fièvre pseudo-continue des pays chauds, je veux dire avec la fièvre *hémitritée*.

§. 3. Parallèlement aux phthisies, pendant l'été et l'automne la même fièvre pseudo-continue régna généralement sous la forme *tritéophye* : chez les uns, elle se compliqua d'affections chroniques, et chez les autres elle se déclara d'emblée, mais ne fut pas dangereuse.

§. 4. La deuxième année fut humide et boréale. Cette année fut remarquable par la prédominance des humeurs qui se manifesta sous la forme d'ophthalmies coulantes, de dyssenteries, de lienteries, de diarrhées, de vomissements : ces maladies régnèrent depuis le printemps jusqu'à la fin de l'automne. Dans cette saison et durant l'hiver de l'année suivante, l'influence de la constitution se soutenant, il y eut des fièvres de toute nature, et surtout des quartes qui venaient d'emblée ou qui arrivaient comme dépôts d'autres maladies; les *causus* furent peu fréquents. Toutes ces fièvres étaient tenaces; elles se continuèrent jusqu'à la fin de l'année suivante. Il y avait beaucoup de malades. La grande fièvre pseudo-continue, qu'il faudrait regarder plutôt encore comme une maladie endémique, que comme une affection épidémique, revêtit la forme *tritéophye*; elle était accompagnée de dérangement du côté du ventre. Hippocrate fait observer que dans cette fièvre les phénomènes critiques manquaient ou étaient très variés, que le dégoût fut très prononcé; et qu'après de grandes souffrances et un long intervalle de temps, il survenait des dépôts, mais incomplets, insuffisants et de mauvaise nature; il ajoute que le mouvement le plus avantageux se faisait par les voies urinaires et se manifestait sous la forme de la strangurie. L'apparition de la strangurie suspendait ou amendait tout mauvais symptôme; mais elle durait très longtemps et faisait beaucoup souffrir.

Le §. 5 contient quelques considérations générales sur la coction et sur la médecine en général. Dans le §. 6, on trouve l'énumération et l'interprétation de quelques signes dans le *phrénitis* et le *causus*. Ces deux §§. paraissent interpolés à Desmars (*l. c.*, p. 67.)

§. 7. La troisième année fut boréale et sèche.

§. 8. Les seules maladies considérables pendant l'hiver furent des

p. 188, année 1785) la description d'une épidémie d'oreillons suivis d'orchites, observée, en 1779, par M. Rossignoly, à Pegomas près Grasse, et tout à fait analogue à celle dont parle Hippocrate.

paraplégies; chez quelques-uns elles devinrent mortelles. Les *causus* commencèrent avec le printemps et régnèrent pendant toute l'année. Jusqu'en automne ils furent peu dangereux; mais à cette époque ils prirent un caractère très grave; chez beaucoup de malades, il survint des épistaxis qui furent toujours une voie de salut quand elles étaient abondantes. Hippocrate remarque que l'*humeur* hémorragique était tellement prédominante, que, chez les personnes qui n'eurent pas d'hémorragie vers la crise, et chez qui elle se fit incomplètement et irrégulièrement, il survint des épistaxis le vingt-quatrième jour après. Il ajoute que chez les femmes les règles apparaissaient pendant le cours de ces fièvres, qu'elles venaient même chez les jeunes filles pour la première fois, et que ce fut un moyen de salut. Cette année fut fatale aux femmes en couche. Chez presque tous les malades les urines ne présentaient pas de signe de coction, et ils furent attaqués de dyssenteries, ce qui fut pour eux une sorte de compensation.

§. 9. Les *causus* continuèrent jusqu'à l'hiver de l'année suivante; mais parallèlement aux *causus*, il se développa des *phrénitis* dès le commencement de l'automne. Hippocrate, revenant aux *causus*, déclare que dès le début de cette maladie il se manifestait des signes qui permettaient de pronostiquer les cas où la terminaison serait funeste, et il énumère ces signes; les malades mouraient le sixième jour, baignés dans la sueur. La marche du *phrénitis* n'était pas la même : la crise arrivait le onzième jour chez la plupart et le vingtième chez quelques-uns. En somme, il y eut un très grand nombre de malades; Hippocrate a soin de signaler les constitutions qui furent les plus exposées, et il note que les malades étaient surtout sauvés par quatre phénomènes : une épistaxis; des urines abondantes avec un sédiment abondant et favorable; des flux intestinaux; la dyssenterie, et chez les femmes, les menstrues. Hippocrate s'arrête ensuite spécialement sur les caractères, la marche et l'influence des crises, sur les intermissions et les rechutes dans ces maladies. La description de cette constitution est suivie, comme celle de la seconde, de réflexions générales sur les signes pronostiques (§. 10), sur la division des fièvres, sur la marche et sur la nature des diverses espèces (§. 11); enfin sur les mouvements critiques dans les mêmes fièvres considérées en général (§. 12).

Livre III, §§. 13 et 14. La quatrième année, australe et humide, fut remarquable par la diversité, l'étrangeté et la gravité des affections qui régnèrent pendant son cours, et c'est de là que quelques-uns l'ont appelée *constitution pestilentielle*. Hippocrate énumère d'abord les maladies dominantes : — érysipèles, maux de gorge,

phrénitis, causus; aphthes dans la bouche, tumeurs aux parties génitales, ophthalmies, antrax, dérangements du ventre, hydropisies, phthisies. Les symptômes dominants étaient le dégoût, qui fut général (§. 20); des accidents variés du côté du ventre, tous très graves et le plus souvent mortels (§. 19); le coma avec alternatives d'insomnie (§. 22); des urines abondantes et de mauvaise nature (§. 21). Chez beaucoup de malades, il n'y avait point de crises, ou elles étaient difficiles (§. 24). Hippocrate décrit ensuite chaque maladie en particulier. Il s'arrête d'abord à l'érysipèle qui s'accompagna souvent de gangrènes, lesquelles étaient plutôt salutaires que dangereuses[1] (§. 15); il dit ensuite quelques mots des maladies de la bouche (§. 16) et décrit plus longuement les *causus* et les *phrénitis* (§. 17). Au §. 18 il revient sur les ulcérations de la bouche, parle des tumeurs aux parties génitales et des affections des yeux; il remarque qu'il y eut aussi beaucoup d'autres fièvres, accompagnées de grand trouble, de phénomènes acritiques et très longues; quelques malades moururent d'hydropysies, d'autres avaient des œdèmes (§.23). Les §§. 25 et 26 sont consacrés à la description de la phthisie, qui fut la maladie la plus mortelle de toute la constitution et qui s'accompagna de symptômes très graves et très variés; elle sévit particulièrement sur les individus d'une faible complexion et sur les femmes. Le printemps fut la saison la plus funeste; l'été fut la plus bénigne, et en automne la mortalité recommença (§. 26). — Le §. 27 contient quelques réflexions sur la manière d'observer les constitutions médicales et sur le parti qu'on doit tirer de ces observations pour l'étude des jours critiques et pour le pronostic.

Les trois premières constitutions ont été observées à Thasos (île de la mer Égée, près de la Thrace); pour la quatrième, le nom du lieu n'a pas été indiqué; mais Grimm (*traduction allemande* d'Hippocrate, t. I, p. 486) pense que cette troisième constitution a été également observée à Thasos.

Hippocrate comprend dans chaque constitution au moins quatre saisons, c'est-à-dire une année tout entière; et conformément à l'usage des anciens, il commence l'année à l'automne; mais il ne fait dater son année médicale que du moment où les intempéries sont le plus prononcées, comme Galien (Com. I, in *Epid. I, in*

[1] M Littré remarque (t. II, p. 535) que cette maladie a beaucoup de ressemblance avec celle connue sous le nom de *Feu Saint-Antoine*, de *mal des Ardents*, qui ravagea tant de pays au moyen âge; mais il observe en même temps que la gangrène était salutaire dans la constitution d'Hippocrate, et qu'elle était excessivement funeste au moyen âge. Cette différence est essentielle.

procem.) et, après lui, Desmars (*loc. cit.*, p. 8) l'ont très bien fait remarquer. Ainsi, la première constitution, considérée au point de vue météorologique, s'étend de l'équinoxe d'automne à la fin de l'été; mais il n'en est plus de même pour la constitution nosologique: il ne la fait dater que du moment où les intempéries ont eu le temps d'exercer leur action sur le corps, et il ne la termine qu'à l'époque où cessent les maladies engendrées ou modifiées par ces intempéries. Ainsi, dans la première constitution, il ne parle point des maladies du premier automne, tandis qu'il décrit celles de l'automne et même celles de l'hiver de l'année suivante [1]. De même, toutes les fois qu'une maladie régnante ne peut être suffisamment expliquée par les saisons précédentes, Hippocrate remonte plus haut et examine même, s'il est nécessaire, les constitutions des années supérieures; par exemple, dans la constitution du troisième livre, avant de décrire les quatre saisons de l'année, il déclare que les saisons antérieures avaient été sèches. De son côté, Galien, commentant les maladies de la troisième constitution et ne trouvant pas de causes suffisantes dans les saisons décrites, suppose des intempéries antérieures, à l'aide desquelles il explique les faits rapportés par Hippocrate. Cette manière de procéder est très conforme à la doctrine consignée dans la 3e section des *Aphorismes* et dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, comme je l'ai fait voir page 185 de mon édition. — Une observation qui n'est pas moins importante, c'est qu'après avoir résumé les traits les plus généraux des intempéries d'une année, Hippocrate signale les saisons qui s'écartent de ce type anormal pour revêtir un autre caractère, et il note les influences particulières que ces écarts exercent. Dans l'appréciation de l'influence pathogénique des intempéries, outre qu'il tient compte de chaque saison en particulier, Hippocrate considère encore les divers âges, les sexes, le naturel, la constitution et les circonstances accidentelles dans lesquelles se trouvent les individus soumis aux intempéries.

Quand on ne considérerait dans les constitutions que les éléments reconnus par Hippocrate, c'est-à-dire le froid et le chaud, le sec et l'humide, et de plus l'influence des vents réduits à deux, ceux du midi et ceux du nord, elles pourraient être multipliées à l'infini. Galien, par exemple, admet, dans son commentaire sur la troi-

[1] Ces empiétements, sur lesquels Hippocrate ne revient pas expressément et dont on ne trouve point de trace dans la description de la constitution suivante prouvent, pour le dire en passant et contre l'opinion de Grimm (*l. c.*, p. 449), que ces constitutions n'ont pas été observées à la suite l'une de l'autre.

sième section des *Aphorismes*, quatre constitutions simples, quatre composées et une neuvième qui donne la température parfaite. Hippocrate s'est resserré dans de plus justes limites : il semble avoir réduit à quatre toutes les constitutions annuelles. La première sert d'exemple pour les constitutions chaudes et sèches; la seconde est le type des constitutions froides et humides; la troisième est remarquable par le froid et la sécheresse. Dans la quatrième dominent la chaleur et l'humidité. Toutefois, il ne paraît pas qu'Hippocrate, dans le livre des *Épidémies*, se soit proposé de mettre sous les yeux quatre modèles exacts des constitutions qu'on peut regarder comme types; et il est à présumer avec Desmars (p. 78), qu'il a choisi, parmi toutes les constitutions observées par lui, celles qui se rapprochaient le plus de ces modèles; aussi, comme je l'ai fait observer plus haut, il n'a pas oublié d'indiquer les traits disparates.

Dans la description des constitutions, Hippocrate se contente d'être un narrateur, un historien exact et précis; il raconte, mais n'explique pas; il signale la cause, mais ne recherche point la manière dont elle agit et ne va pas, comme ailleurs, dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, par exemple (je ne parle ici que des ouvrages légitimes), invoquer des théories humorales pour combler la lacune qui existe entre les causes et leurs effets. Dans les *Épidémies*, l'étiologie est à l'état d'observation pure et simple, et c'est précisément ce caractère qui fait le grand mérite de ce livre et qui le met à l'abri de toutes les attaques. Galien, dans ses commentaires, ne s'est pas contenté de cette sage réserve, et il s'est jeté dans toutes sortes d'explications humorales qui le font tomber dans la double faute qu'il reproche à Quintus [1], c'est-à-dire qui le font s'écarter souvent de l'esprit d'Hippocrate et qui le font souvent aussi omettre les choses utiles pour s'attacher à des considérations purement spéculatives et qui ne servent à rien pour la pratique.

Dans les livres attribués avec le plus de fondement à Hippocrate, on retrouve incessamment l'opinion d'une relation entre les maladies régnantes et les constitutions atmosphériques. Dans quelques-uns de ses écrits, cette opinion est évidemment fondée sur la théorie aussi bien que sur l'observation directe, je l'ai fait voir pour le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*; mais, dans le traité qui nous occupe, la théorie semble avoir entièrement disparu devant les faits, tandis que pour les successeurs d'Hippocrate la doctrine des constitutions médicales était bien plutôt le fruit d'idées arbitraires sur les quatre humeurs et sur les qualités élémentaires, le froid, le

[1] Com. I, *in Epid. I, in proœm.*, p. 6.

chaud, le sec et l'humide, que le résultat de l'observation. Quintus,[1] combattant la théorie, prétendait que cette relation devait être établie sur la seule expérience et non sur la recherche raisonnée de la cause, et c'est dans ce sens qu'il interprétait les *Épidémies* et les *Aphorismes*. Il allait peut-être trop loin pour les *Aphorismes*, mais pour les *Épidémies* il se rapprochait, ce me semble, plus du véritable esprit de ce livre que Galien.

Le reproche le plus grave que pouvait encourir Quintus dans son mode d'interprétation, et Galien n'a pas manqué de le lui adresser, c'est qu'il sépare les *Épidémies* de certains livres de la collection où domine la théorie des humeurs et des qualités élémentaires (le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, celui *de la Nature de l'Homme*, et aussi la troisième section des *Aphorismes*); c'est qu'il enlève aux *Épidémies* leur caractère pronostique, c'est qu'il en fait un livre qui ne peut servir ni à prévenir les maladies populaires, ni à les traiter; car, dit Galien, on ne peut arriver à toutes ces choses, si on ignore quelle diathèse les intempéries de l'atmosphère produisent dans le corps.

Galien avait encore très bien compris que les principes généraux et les faits de détail consignés dans les *Épidémies* avaient tout ensemble une valeur intrinsèque positive et un rapport constant avec les principes et les faits consignés dans le *Pronostic*. Je le laisse parler lui-même : « Avant d'entrer dans le commentaire de chaque « malade en particulier, il m'a semblé, dit-il, que la clarté et la « brièveté de mon exposition réclamaient quelques réflexions gé« nérales. J'ai souvent démontré dans mes autres ouvrages, et en « particulier dans mon traité de la *Méthode thérapeutique*, qu'il « y avait deux modes d'investigation, l'un qui arrive par le raison« nement à la connaissance de ce qu'il y a de général et de commun « dans chaque espèce, l'autre qui s'élève de la considération des « parties à ce qu'il y a de général et de commun en elles..... C'est « pourquoi, dans tous les ouvrages que j'ai faits, je ne me suis pas « contenté de la généralisation; mais j'ai eu recours aux particula« rités, notant, d'après les écrits d'Hippocrate, et surtout d'après les « *Épidémies*, les passages dans lesquels il rappelle les symptômes « observés chez les malades depuis le commencement jusqu'à la fin. « Ainsi, dans mon traité de la *Dyspnée*, j'ai rappelé tous ceux qui « dans les *Épidémies* avaient été atteints de dyspnée; ainsi, dans mon « traité des *Jours critiques*, j'ai parlé de ceux qui avaient eu des

[1] Cf. la note p. 231, et aussi Com. III, *in Aph. in proœm.*, t. XVII, 2e part., p. 562. — Et Com. II, *in Epid.* I, t. 7, p. 99; Cf. encore Etienne, Schol. *in Aph.*, p. 344, n. 2 et p. 356, n. 1, éd. de Dietz.

« crises, et de même pour les autres. » Galien ajoute qu'il ne reviendra pas sur tous ces points dans ce commentaire; qu'il ne veut y expliquer que les passages obscurs, et il dit qu'il se contentera de rapporter des exemples particuliers des principes généraux formulés dans le *Pronostic*, renvoyant pour l'ensemble de la doctrine à ses autres ouvrages [1].

Un peu plus haut, à propos des fièvres, Galien avait également signalé le rapport de doctrine qui existe entre le *Pronostic* et les *Épidémies*. Ailleurs encore [2], il dit qu'il faut juger des cas rapportés dans les *Épidémies* par les principes généraux énoncés dans le *Pronostic* [3].

M. Houdart (*Études sur Hippocrate*, p. 340 et suiv.) n'a pas, ce me semble, assez étudié les textes, ou n'a pas complétement saisi la doctrine d'Hippocrate et de Galien quand il accuse le premier de s'être exclusivement borné au pronostic, dans les *Épidémies*; qu'il reproche au second de n'avoir commenté les histoires des malades qu'au point de vue de la prognose, et qu'il invoque pour preuve le commentaire sur la première histoire du premier livre. Ce médecin érudit n'a étudié la doctrine d'Hippocrate que pour le sacrifier à celle de Broussais; il intente un procès en règle au vieillard de Cos; mais il lui arrive quelquefois de ne pas être parfaitement au courant des pièces de la partie adverse, ou du moins d'en méconnaître la valeur, un peu égaré qu'il est par un esprit de système exagéré. Du reste, Hippocrate a eu de tout temps des détracteurs qui l'ont condamné sans l'entendre. Bien avant Galien et de son temps, ils étaient déja nombreux; l'illustre médecin de Pergame se plaît à

[1] Gal. Com. III, *in Epid.* I, texte 17, p. 251.

[2] Com. I, *in Epid.* III, texte 29, p. 574. Cf. aussi Com. III (Foës, *in præf. de Morb. vulg.*), où Galien dit qu'Hippocrate n'a pas écrit ces livres pour servir à la thérapeutique, mais au pronostic.

[3] Je dois faire remarquer ici que Galien en établissant les rapports qui unissent les *Épidémies* au *Pronostic*, regarde le premier traité comme renfermant les éléments du second qu'il croit rédigé après les *Épidémies* (*de Dieb. decretoriis*, I, 3, t. IX, p. 781). Au contraire M. Littré pense (t. II, p. 588) qu'Hippocrate avait été déterminé dans le choix de ses observations par le desir d'éclairer et de justifier par des exemples particuliers les leçons renfermées dans le *Pronostic*, et de rectifier ainsi par des particularités ce qu'il y a de vague, d'indécis, de dangereux même dans les généralités. Il est impossible de savoir lequel des deux critiques a raison sur le fait d'antériorité; il suffit qu'ils soient d'accord sur le fond de la question. — M. Ermerins, dans sa thèse inaugurale (p. 95 et suiv.), déja souvent citée dans ce volume, n'a pas manqué non plus de saisir les rapports des *Épidémies* avec le *Pronostic*, et il s'est attaché à mettre en regard et à apprécier les principes généraux et les faits de détails consignés dans ces deux ouvrages.

les écraser sous le poids de son éloquence et de ses raisonnements, et à épuiser contre eux tous les traits de sa mordante ironie. Nul ne s'est montré plus dévoué et plus éclairé que lui dans son admiration pour le divin vieillard.

L'accusation la plus grave qu'on ait élevée au sujet des *Épidémies*, c'est qu'Hippocrate n'y fait presque pas mention de remèdes et qu'il s'est contenté d'observer la marche de la nature et de calculer les mouvements critiques. Cette accusation n'est pas tout à fait conforme à la vérité. Hippocrate parle de lavements, de suppositoires, d'affusions sur la tête, d'embrocations chaudes sur la poitrine, de saignées, enfin de médicaments qu'il ne désigne pas nominativement. Il est vrai que ces moyens sont peu nombreux, et surtout qu'ils sont mentionnés isolément et ne sont désignés que pour un petit nombre de malades. Galien avait bien senti cette difficulté, et il fait à ce propos des réflexions très sensées que je traduis ici; il ne les fait que pour la saignée, elles conviennent également pour les autres moyens de traitement, ainsi qu'il le dit formellement lui-même en finissant: « Comme Pythion (1er malade « du 3e livre) n'est pas le seul malade qui paraisse avoir eu besoin « d'une saignée et que l'on ne voit pas qu'elle lui ait été prescrite, « il faut supposer deux causes à cette omission : ou que la saignée a « été réellement omise, ou qu'Hippocrate s'est abstenu de faire mention de son emploi; mais il n'est pas vraisemblable qu'il n'ait pas « eu recours à la saignée pour les malades qui en réclamaient « l'usage, puisqu'il parle de ce moyen dans ses autres ouvrages légitimes, dans les *Aphorismes*, dans le traité *du Régime dans les maladies aiguës*, dans celui des *Articulations*, et qu'il l'a mis « en pratique sur un des malades du troisième livre des *Épidémies* « (8e malade, 2e série). Si donc il a eu recours à la saignée au 8e « jour, il est bien évident qu'il ne l'a pas négligée les autres jours; « d'un autre côté, il est incroyable qu'il n'en ait pas fait mention « pour chacun des malades qui en avait besoin, puisqu'il parle de « remèdes bien moins importants et même de suppositoires. Si donc « ces deux opinions présentent beaucoup d'étrangeté, il faut prendre « celle qui est la moins absurde : en conséquence, je pense qu'il a « employé la saignée chez beaucoup de malades, mais qu'il a omis « d'en faire mention pour le plus grand nombre, comme d'une « chose évidente; et ce qui me fait pencher vers cette opinion, c'est « qu'il parle spécialement d'une saignée faite au 8e jour; il n'en « parle qu'à cause de la rareté du fait[1], et il laisse les autres de côté

[1] Galien fait ici allusion à un principe qui domine toute la thérapeutique d'Hippocrate, savoir que dans les maladies aiguës il faut agir au début,

« comme rentrant dans la règle commune. Car si dans ses écrits « légitimes il a recours à la saignée pour toutes les grandes mala- « dies et ne prend en considération pour son emploi que l'âge et « les forces du malade, et si dans celui-ci il ne parle que d'une « saignée faite au 8e jour, on ne saurait admettre qu'il s'est abstenu « de ce moyen, mais on doit penser qu'il s'est abstenu de la men- « tionner comme une chose ordinaire [1]. »

Ces réflexions sont très sensées; elles ont une grande apparence de vérité et Galien me semble avoir pris le parti le plus sûr. Du reste, le traité *du Régime dans les maladies aiguës*, et les notes que j'y ai jointes prouveront que la thérapeutique d'Hippocrate n'était pas si timide, et la pharmacologie si restreinte que certains critiques affectent de le proclamer.

Pour remplir mon cadre habituel, il me reste à dire quelques mots de l'origine du premier et du troisième livre des *Épidémies*, sur la légitimité desquels, pour le dire par avance, on ne saurait élever aucun doute fondé. Les témoignages sur cet ouvrage remontent jusqu'à Bacchius (vers l'an 250 av. J.-C.), qui avait donné une édition très estimée du troisième livre des *Épidémies*, et qui avait fait un commentaire sur le sixième livre [2]; il explique dans le premier livre de son traité des *Dictions* (voir page 32 de mon éd.) un des mots obscurs du premier livre et un autre du troisième [3]. — Zeuxis avait commenté au moins le troisième et le sixième livre, Galien nous apprend que ses commentaires peu estimés étaient devenus rares de son temps. Toutefois il remarque que Zeuxis avait justement repris ceux qui interprétaient mal les histoires des malades, et qu'il s'était appliqué à relever les erreurs commises par

mais ne rien faire dans la période d'état; on retrouve ce principe surtout dans les *Aphorismes* (II, 29, 30) et le traité *du Régime dans les maladies aiguës*. M. Littré (t. III, p. 22) confirme la doctrine d'Hippocrate par celle du docteur Twining qui a reconnu que dans les fièvres rémittentes et pseudo-continues des pays chauds (celles auxquelles Hippocrate avait affaire), les saignées sont d'autant plus avantageuses qu'elles sont faites plus près du début de la maladie, et qu'elles nuisent ordinairement après le 8e jour.

[1] Com. I, *in Epid.* III, texte 3, p. 484. Ailleurs (*de Venæ sectione adversus Erasistratum*, cap. 5, t. X, p. 163), il s'élève avec indignation contre Asclépiade, cet homme si vaniteux qui bouleversait tous les dogmes établis avant lui, qui n'épargnait aucun de ses devanciers, pas même Hippocrate, et qui ne rougissait pas d'appeler la médecine des anciens *une méditation sur la mort*. — Asclépiade comprenait vraisemblablement les *Épidémies* dans son accusation.

[2] Cf. Gal. Com. I, *in Epid.* VI, *in proœm*, 794; et Com. II, *in Epid.* III, texte 5, p. 619.

[3] Cf. Érotien, Gloss., éd. de Franz, p. 322 et 382.

ceux qui avaient expliqué les caractères placés à la fin de quelques-unes de ces histoires [1].—Héraclide d'Erythrée et Héraclide de Tarente s'étaient également occupés du 3e et du 6e livre [2]. Zénon, l'hérophiléen, homme supérieur suivant Galien, et d'après Diogène de Laërte (VII, 35, p. 386, éd. de Ménage), habile penseur, mais écrivain faible, avait composé un commentaire sur le troisième livre oudu moins sur les caractères qui se trouvent à la suite des histoires de malades [3].—D'après deux citations d'Érotien (*Gloss.*, p. 144 et 358), M. Littré (t. I, p. 140) pense que Philonidès de Sicile avait travaillé sur le premier et le sixième livre des *Épidémies*; rien ne le prouve directement; les mots expliqués se trouvent dans plusieurs autres traités. — Sabinus et Métrodore son disciple avaient certainement commenté le troisième livre des *Épidémies* [4]. Galien dit qu'ils se sont montrés plus soigneux que les autres commentateurs d'Hippocrate. Toutefois il blâme Sabinus en plusieurs endroits, soit pour ces explications fausses ou obscures, soit pour ses oublis, soit pour ses subtilités [5]. — Quintus qui s'était occupé du premier livre et aussi du troisième est assez maltraité par Galien [6], comme on l'a déja vu plus haut (page 231). — Lycus le Macédonien, disciple de Quintus, est encore moins épargné que son maître ; il avait écrit des commentaires sur le 3e livre [7]. — Galien [8] cite encore Satyrus et Phicionus qui paraissent s'être occupés du premier et du troisième livre des *Épidémies.*

Érotien (*Gloss.*, p. 22) range les sept livres des *Épidémies*, avec les *Aphorismes*, sous ce titre : *Livres de Mélanges* (ἐπιμικτά).

Galien a bien nettement séparé le premier et le troisième livre des autres livres des *Épidémies* ; il dit [9] : « Il y a sept livres des « *Épidémies*, mais le septième est regardé par tout le monde

[1] Com. II, *in Epid.* III, texte 4, p. 605.—Com. I, *in Epid.* VI, *in proœm.*, p. 793 et texte 65, p. 992. — Com. III, *in Epid.* III, texte 76, p. 766.

[2] Cf. Gal., Com. II, *in Epid.* II, textes 4 et 5, p. 608 et 619, et Com. I, *in Epid.* VI. (Foës, *præf. in Morb. pop.*)

[3] Cf. Gal. Com. II, *in Epid.* III, textes 4 et 5, p. 600 et 617.

[4] Com. I, *in Epid.* III, texte 4, p. 507.

[5] Com. I, *in Epid.* III, texte 4, p. 515 et 521, texte 8, p. 547; texte 14, p. 562. — Com. II, *in Epid.* III, texte 4, p. 593. — Com. III, *in Epid.* III, texte 72, p. 745, texte 73, p. 748, texte 76, p. 765.

[6] Com. I, *in Epid.* I, *in proœm.*, p. 6. — Com. I, *in Epid.* III, texte 4, p. 502. Cf. aussi *de Ord. lib. prop.*, t. IX, p. 57 et 58.

[7] Cf. Gal., Com. I, *in Epid.* III, texte 4, p. 502 et suiv.; et texte 29, p. 575.—Com. III, *in Epid.* III, text. 70, 726. Cf. aussi *de Ord. lib. prop.*, t. IX, p 57 et 58. Com. I, *in Hipp. de Hum.*, texte 24, p. 197 et 198, t. XVI.

[8] Com. I, *in Epid.* III, texte 29, p. 575.

[9] *De Respir. difficult.*, II, 8, t. VII, p. 854. Cf. aussi Com. III, *in Epid.* VI.

« comme apocryphe, plus récent que les autres et interpolé; le cin-« quième n'est pas du grand Hippocrate, fils d'Héraclide, mais « d'un autre Hippocrate moins ancien et fils de Dracon; le deu-« xième, le quatrième et le sixième sont attribués par les uns au « fils d'Hippocrate, par d'autres à Hippocrate lui-même; toutefois « on ne les regarde pas comme ayant reçu une rédaction défini-« tive pour être publiés en Grèce, mais comme de simples notes « commémoratives. Quelques-uns, et ils me semblent posséder à « fond la substance des *Épidémies*, pensent que ces cinq livres ont « été rédigés par Thessalus et que les deux autres l'ont été par le « grand Hippocrate, et que c'est pour cela qu'ils ont été inscrits sous « le titre de *Livres de la petite table* [1]. Évidemment Thessalus « avait réuni tout ce qu'il retrouva des écrits de son père, pour « qu'ils ne périssent pas; mais des sept livres des *Épidémies* il n'y a « que le premier et le troisième qui soient généralement reconnus « comme étant du grand Hippocrate lui-même. » Ailleurs [2] il déclare que le premier et le troisième livre seulement ont été rédigés par Hippocrate pour être publiés (πρὸς ἔκδοσιν).

Galien avait également reconnu l'affinité que ces deux livres ont entre eux: il les réunit toujours dans ses explications, et il dit [3]: « De même que le premier et le troisième livre sont non seulement « attribués à Hippocrate par ceux qui en jugent sainement, mais « sont regardés comme ayant entre eux une grande connexion, de « même je pense qu'on peut rapprocher le second, le quatrième et « le sixième qui sont regardés comme ayant été rédigés par Thessa-« lus d'après des notes retrouvées sur les peaux (διφθέραις) ou « sur les tablettes de son père, auxquels il a ajouté plusieurs obser-« vations de son propre fonds [4], tandis que le cinquième et le « septième ne me paraissent pas du tout dignes de l'esprit d'Hip-« pocrate. Je serais même porté à avoir le même sentiment sur le « quatrième, si quelques-uns ne le regardaient comme rédigé par « Thessalus. »

[1] C'était ainsi que les bibliothécaires d'Alexandrie intitulaient les livres mis en réserve par eux comme étant authentiques et précieux.

[2] Com. I, *in Epid.* II, texte 1, p. 313. — Il dit quelques lignes plus haut que le premier et le troisième livre sont dignes de la doctrine et de la gloire d'Hippocrate, et qu'ils renferment beaucoup de choses très utiles, vraies, et servant à la recherche aussi bien qu'à la connaissance de la médecine. — Cf. aussi Com. III, *in Epid.* III, texte 1, p. 648; Com. I, *in Epid.* VI, *in proœm.*, p. 796; Com. III, *in lib. de Articul.* (Foës, *in Morb. pop. præf.*); et *de Comate*, p. 655, t. VII.

[3] *De Respir. difficul.*, III, 1, t. VII, p. 890.

[4] D'autres après lui ont imité son exemple, dit Galien, Com. I, *in Epid.* VI, *in proœm.*, p. 796.

Après ces témoignages si nombreux et si décisifs, il est inutile de rassembler ceux des modernes qui, du reste, ne s'écartent pas des anciens sur les éloges à donner au premier et au troisième livre des *Épidémies*; Gruner a très bien résumé l'opinion de ses devanciers en disant (*Censura*, p. 62) que cet ouvrage qui décèle un scrutateur habile et sagace de la nature, et qui est écrit à la manière des grands maîtres, a joui, et jouira toujours d'une très grande autorité.

ÉPIDÉMIES [a].

LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

PREMIÈRE CONSTITUTION (1).

1. Dans l'île de Thasos, aux environs de l'équinoxe d'automne, et sous les Pléiades (cinquante jours environ après l'équinoxe d'automne), il y eut avec les vents du midi des pluies abondantes, et doucement continues; l'hiver fut austral; il souffla de petits vents de nord; il y eut de la sécheresse; en somme l'hiver fut semblable au printemps. Le printemps fut austral, mais un peu froid; il y eut de petites pluies. L'été fut presque toujours nébuleux, sans pluies; les vents étésiens (nord-est) soufflaient rarement, faiblement et irrégulièrement. Toute la constitution se passa sous l'empire des vents du midi et s'accompagna de sécheresse; mais dans les premiers jours du printemps, à la suite d'une constitution opposée à celle-ci et boréale, quelques individus furent pris de *causus* modérés et ne présentant aucun danger; quelques-

[a] ΕΠΙΔΗΜΙΩΝ ΤΟ ΠΡΩΤΟΝ *seu* α′; ΤΟ ΤΡΙΤΟΝ *seu* γ′ — DE MORBIS VULGARIBUS (Foës); DE MORBIS POPULARIBUS (Vallésius, Freind *et alii*); EPIDEMIORUM (Vassæus); EPIDEMICORUM (Triller et Haller) — *libri* I et III. — ÉPIDÉMIQUES (Desmars et Germain); ÉPIDÉMIES (Vulg.) — Livres I et III. — Je réunis ici le titre des deux livres pour éviter les répétitions.

uns eurent des hémorragies [nasales], et personne ne mourut. Il survint aussi des tumeurs aux oreilles d'un seul côté chez beaucoup d'individus, des deux côtés chez le plus grand nombre; les malades étaient sans fièvre, et restaient levés. Il y en eut cependant quelques-uns qui ressentirent une légère chaleur [fébrile]; chez tous, ces tumeurs disparurent sans accident: aucune ne suppura comme il arrive pour les tumeurs produites par d'autres causes occasionnelles. Quant à leur forme, elles étaient molles, volumineuses, diffuses, sans phlegmasie, indolentes; chez tous elles disparurent sans signes [critiques]. Elles se formèrent chez les adolescents, chez les gens à la fleur de l'âge, et, parmi ces derniers, chez presque tous ceux qui fréquentaient la palestre et les gymnases (2); elles se montrèrent rarement chez les femmes. Chez un grand nombre il y eut des toux sèches, des toux sans expectoration, et la voix devenait rauque. Chez les uns immédiatement, chez les autres après quelque temps il survenait des phlegmasies douloureuses aux testicules, d'un côté seulement, ou des deux à la fois; chez les uns il y eut des fièvres, chez les autres il n'y en eut pas; ces accidents étaient, pour la plupart, très douloureux; du reste, les malades n'avaient pas besoin de recourir aux soins que l'on reçoit dans l'officine.

2. Au commencement de l'été, durant son cours et pendant l'hiver, plusieurs individus, qui déja dépérissaient insensiblement depuis longtemps, s'alitèrent phthisiques; chez un grand nombre, dont l'état était incertain, la phthisie prit un caractère décidé; il y en eut aussi qui en ressentirent seulement à cette époque les premières atteintes, et c'étaient ceux qui y étaient prédisposés par leur constitution. Un grand nombre et même le plus grand nombre de ces phthisiques, mourut; et de ceux qui s'alitèrent, je ne sache pas qu'aucun ait atteint la durée moyenne de la maladie. Ils mouraient plus vite que ne meurent communément les phthisiques; tandis que d'autres maladies, même plus longues, et accompagnées de fièvre, maladies que je décrirai, étaient aisément supportées, et ne faisaient mourir personne. La phthi-

sie fut de toutes les maladies régnantes la plus grave, et la seule qui enleva beaucoup de malades. Les symptômes qui se présentaient chez la plupart des malades furent les suivants : fièvre avec frisson, continue, aiguë, sans intermittence complète, mais affectant le type de l'*hémitritée*, ayant un jour une rémission, le lendemain une exacerbation, et en somme devenant de plus en plus aiguë : sueurs continuelles mais non générales; grand froid aux extrémités, qu'il était difficile de réchauffer; perturbations du ventre avec déjections de matières bilieuses peu abondantes, sans mélange, ténues, mordicantes; les malades se levaient fréquemment [pour aller à la selle]. Les urines étaient ténues, incolores, crues, en petite quantité, ou épaisses, et déposant un petit sédiment qui n'était pas de bonne nature, mais qui était cru et ne venait point à propos. Les malades étaient pris d'une petite toux fréquente; ils expectoraient à peine et peu à peu des matières cuites; chez ceux qui étaient le plus violemment atteints, les crachats n'arrivaient même pas à un peu de coction, et les malades continuaient jusqu'à la fin à cracher des matières crues. Chez la plupart, le pharynx était douloureux, depuis le début jusqu'à la terminaison de la maladie; il était rouge, avec phlegmasie; il en coulait des humeurs peu abondantes, ténues, âcres. L'émaciation était prompte, le mal faisait des progrès rapides, les malades eurent jusqu'à la fin du dégoût pour toute espèce d'aliments; ils n'étaient pas altérés; plusieurs déliraient aux approches de la mort. Voilà quelles étaient les phthisies.

3. Vers la fin de l'été et durant l'automne, il y eut beaucoup de fièvres continues qui n'étaient pas violentes. Elles survenaient chez les individus affectés de maladies chroniques, mais n'offraient du reste aucun mauvais symptôme. Chez la plupart, il y eut des perturbations du ventre tout à fait supportables, et qui n'amenaient aucun accident notable. Chez la plupart aussi, les urines étaient de belle couleur, limpides, mais ténues, et arrivaient à coction aux approches de la crise. Il y eut peu de malades pris de toux; l'expectoration n'était point difficile; il n'y avait pas de dégoût pour les ali-

ments, au contraire, il était tout à fait convenable d'en donner. [En un mot les phthisiques n'étaient pas affectés comme on l'est [habituellement] dans la phthisie.] (3) Les fièvres étaient accompagnées de frissons et de petites sueurs; les redoublements étaient erratiques; la fièvre n'avait pas de rémittence complète; les paroxysmes affectaient le type *tritéophye*. Ces maladies se jugeaient, au plus tôt, le vingt-huitième jour, mais le plus ordinairement le quarante-huitième, assez souvent aussi le quatre-vingtième. Il y eut quelques individus chez qui la fièvre ne garda point cet ordre et se termina irrégulièrement et sans crise. La plupart de ceux-ci ne furent pas délivrés pour longtemps; la fièvre revint, et ces rechutes se jugèrent suivant les périodes indiquées; chez plusieurs, la maladie se prolongea tellement, qu'ils étaient encore souffrants pendant l'hiver. De tous les malades dont j'ai parlé dans cette constitution, il n'y eut que les phthisiques qui succombèrent; en effet, tout se passa bien chez le reste des malades, et il n'y eut rien de mortel dans les autres fièvres.

SECTION DEUXIÈME.

SECONDE CONSTITUTION.

4. A Thasos il y eut, à l'entrée de l'automne, des tempêtes hors de saison; tout à coup des pluies tombèrent par torrents, avec de grands vents du nord et du midi; cela dura jusqu'au coucher des Pléiades, pendant tout le temps qu'elles restèrent à l'horizon (cinquante jours après l'équinoxe d'automne). Hiver boréal; pluies longues, [tantôt] impétueuses [et passagères], [tantôt] fortes [et continues]; neiges; fréquents intervalles de sérénité; avec tout cela le froid ne fut cependant pas extraordinaire pour la saison. Après le solstice d'hiver, quand le zéphire commence à souffler, froids très vifs de l'arrière-saison; vents du nord fréquents; neige; pluies abondantes et continues; ciel orageux et nébuleux. Ce temps se prolongea et ne cessa qu'à l'équinoxe. Printemps froid, boréal, pluvieux, nébuleux. L'été ne fut pas trop brûlant;

les vents étésiens soufflèrent continuellement. Aussitôt après le lever d'Arcturus (douze jours environ avant l'équinoxe d'automne), retour des pluies abondantes, avec vent du nord. Toute l'année fut humide, froide et boréale; en hiver, la santé générale fut bonne; mais au commencement du printemps, beaucoup de Thasiens, et même presque tous, devinrent malades. Il y eut d'abord des ophthalmies douloureuses, avec écoulement d'humeurs sans coction; chez un grand nombre, il se forma un peu de chassie, qui se détachait (4) difficilement; ces ophthalmies étaient sujettes à récidive; elles ne disparurent que très tard en automne. Durant l'été et l'automne, dyssenteries, ténesmes, lienteries, diarrhées bilieuses, composées de matières ténues, crues, abondantes, mordicantes, quelquefois aqueuses. Chez plusieurs, il y eut des *perirrhées* (5) douloureuses, composées de matières bilieuses, aqueuses, semblables à des raclures, purulentes, accompagnées de strangurie, sans maladies des reins, mais par substitution d'une affection à une autre. Vomissements bilieux, phlegmatiques; rejet d'aliments non digérés, sueurs; chez tous et partout il y avait une humidité surabondante. Ces maux survinrent chez plusieurs sans les forcer de s'aliter et sans leur donner la fièvre, mais chez plusieurs, il y eut de la fièvre, je parlerai de ces cas. Quelques-uns, chez qui tous ces accidents se réunirent en causant de grandes souffrances, furent pris de consomption. Vers la fin de l'automne, et pendant l'hiver [suivant], fièvres continues; *causus* chez quelques individus; fièvres diurnes, nocturnes, *hémitritées*, tierces légitimes, quartes et erratiques. Chacune de ces espèces de fièvres survint chez un grand nombre; mais les *causus* furent la maladie la moins fréquente; ceux qui en étaient atteints n'étaient pas gravement malades; en effet il n'y avait point d'hémorragie [nasale], ou, s'il y en avait, elles étaient très peu abondantes et très rares; il n'y avait pas non plus le délire [propre au *causus*]; tous les autres symptômes étaient légers, les crises arrivaient très régulièrement, et la plupart du temps en dix-sept jours, y com-

pris les jours d'intermission. Je ne sache pas que personne, durant ce temps, soit mort du *causus*, ni qu'il y ait eu de *phrénitis*. Les fièvres tierces étaient beaucoup plus nombreuses, bien plus pénibles que le *causus ;* cependant, à dater de leur invasion, elles passaient régulièrement par quatre périodes; elles se jugeaient définitivement en sept, et ne récidivaient jamais. Chez plusieurs, les fièvres quartes se déclaraient d'emblée avec le type quarte. Chez un grand nombre le dépôt des autres fièvres et des maladies se faisait en fièvres quartes. Elles duraient alors aussi longtemps qu'à l'ordinaire, même plus longtemps. Les fièvres diurnes, les nocturnes et les erratiques étaient fort nombreuses, et persistaient longtemps, qu'on restât debout ou qu'on s'alitât ; elles persistèrent chez plusieurs jusqu'au coucher des Pléiades, et même jusqu'à l'hiver. Chez un grand nombre et surtout chez les enfants, les spasmes survenaient d'emblée, chez d'autres, la fièvre débutait, et les spasmes venaient compliquer la fièvre ; ces spasmes duraient longtemps chez un grand nombre d'individus, mais ils étaient sans dangers, à moins que l'ensemble de tous les autres symptômes ne fût pernicieux. Les fièvres continues en général, sans aucune intermittence, redoublant chez tous les malades suivant le type *tritéophye*, [c'est-à-dire] ayant un jour de rémission et un jour de redoublement, furent les plus fâcheuses de toutes, les plus longues, et s'accompagnèrent de très grandes souffrances ; modérées au début, mais en général allant toujours en croissant, elles avaient des paroxysmes, tendaient à aggraver incessamment l'état du malade, se calmaient un peu pour redoubler bientôt après la rémission avec plus de force, et s'exaspéraient surtout aux jours critiques. Tous les malades [de cette constitution] furent pris de frissons irréguliers et vagues; plus rares et peu sensibles dans cette espèce de fièvre, ils étaient plus prononcés dans les autres. Il y eut des sueurs abondantes [dans les autres fièvres], mais dans celles-ci elles furent modiques, et loin de soulager, elles portèrent préjudice. Dans ces dernières les extrémités étaient très froides, et se réchauffaient diffici-

lement. En général, les malades furent pris d'insomnies, surtout ceux affectés [de fièvres *tritéophyes*]; ces derniers tombaient dans un état comateux; les perturbations du ventre étaient universelles et de mauvaise nature, elles étaient surtout très mauvaises chez ces malades; chez la plupart, les urines étaient ténues, crues, incolores, arrivant à la longue à un faible degré de coction critique, ou bien épaisses, mais troubles, et ne donnant point de sédiment par le repos ou bien en donnait un, peu abondant, de mauvaise nature, et sans coction; cette espèce d'urines était la plus mauvaise de toutes. A cette fièvre se joignit de la toux, et je ne saurais dire si cette toux fut utile ou préjudiciable. Ces divers accidents obstinés, insupportables, tout à fait irréguliers, erratiques, non critiques, se soutenaient chez ceux qui étaient le plus malades, et chez ceux qui l'étaient le moins; car s'ils se calmaient un peu, ils reprenaient bientôt de nouveau. Il y eut un petit nombre d'individus chez qui la fièvre se jugea, mais ce fut au plus tôt le quatre-vingtième jour; quelques-uns même eurent des rechutes; en sorte que la plupart étaient encore malades pendant l'hiver. Chez plusieurs, les fièvres disparurent sans crise. Ces choses se passèrent également chez ceux qui réchappèrent et chez ceux qui succombèrent. A ce défaut de crise, à cette diversité des phénomènes dans ces maladies, se joignit chez presque tous les malades, un signe très remarquable et très mauvais, et qui persista jusqu'à la fin, savoir, du dégoût pour toute espèce de nourriture; il était surtout prononcé chez ceux où l'ensemble des symptômes était pernicieux. La soif n'était pas extraordinairement grande dans ces fièvres. Après une longue durée de la maladie, après beaucoup de douleurs, après une colliquation de mauvais caractère, il survenait des dépôts, tantôt trop grands pour que les forces pussent y suffire, tantôt trop petits pour être de quelque utilité; aussi le mal revenait-il et s'aggravait encore. [Ces dépôts] étaient des dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, des diarrhées; chez quelques-uns il survint des hydropisies, avec ou sans le cortége de ces acci-

dents ; et quel que fût celui de ces accidents qui se manifestât, s'il arrivait violemment, il abattait promptement le malade, ou tout au moins il ne le soulageait en rien. Il survenait de petits exanthèmes, qui ne répondaient point à la grandeur du mal et qui disparaissaient promptement ; des tumeurs autour des oreilles qui n'arrivaient pas à maturité, et qui n'avaient point de signification ; il y eut quelques malades chez qui les dépôts se fixèrent aux articulations, surtout à la hanche ; rarement ils cessaient d'une manière critique, [et s'ils cessaient], c'était pour revenir bientôt à leur état primitif. Toutes ces affections étaient mortelles, mais surtout celle qui nous occupe, et plus particulièrement pour les enfants sevrés, pour les plus âgés, de huit ou de dix ans, enfin pour ceux qui étaient à l'époque de la puberté. Ces derniers accidents ne se présentaient pas sans être accompagnés de ceux que j'ai décrits les premiers ; mais souvent les premiers se manifestaient sans que les derniers suivissent. Le seul signe salutaire et important entre tous les autres, celui auquel beaucoup de malades qui étaient dans le plus grand danger, durent leur conservation, fut que le mal se tourna vers la strangurie, et qu'il se forma des dépôts du côté des voies urinaires. La strangurie affecta principalement les âges que je viens de signaler, mais elle survint aussi chez un grand nombre d'individus non alités ou déja malades. Un prompt et grand changement arrivait alors chez tous ces individus, le ventre, tout rempli qu'il était d'humidités de mauvaise nature, se resserrait tout à coup ; les malades prenaient goût pour toute espèce d'aliments, et avec cela la fièvre se calmait ; mais les accidents de la strangurie étaient longs et laborieux ; les urines étaient abondantes, épaisses, variées, rouges, mêlées de pus, et douloureuses. Tous ceux-là réchappèrent, et je ne sache pas qu'un seul soit mort.

5. Dans les cas dangereux, il faut observer avec soin les humeurs arrivées à coction de quelque partie qu'elles procèdent, et aussi les dépôts louables et critiques. Les humeurs cuites annoncent l'approche de la crise et le retour de la santé ;

celles qui sont crues et sans coction, et qui se changent en dépôts de mauvaise nature, indiquent ou le défaut de crise, ou un travail interne, ou la longueur de la maladie, ou la mort, ou des rechutes. Pour juger laquelle de ces choses arrivera, il faut interroger les autres signes. Dire ce qui a été, connaître ce qui est, prévoir ce qui sera, voilà ce à quoi il faut s'attacher. Dans les maladies, il y a deux choses : soulager ou ne pas nuire (6). L'art est constitué par trois choses : la maladie, le malade, le médecin. Le médecin est le ministre de l'art; il faut que le malade concoure avec le médecin à combattre la maladie.

6. Les douleurs à la tête et au cou, les pesanteurs douloureuses se montrent avec ou sans fièvre. Chez les *phrénétiques*, il y a des convulsions, ils vomissent des matières couleur de rouille, chez quelques-uns la mort est très prompte. Dans le *causus* ou dans les autres fièvres, quand il y a douleurs de cou, sentiment de pesanteur aux tempes, obscurcissement de la vue, tension d'hypocondres sans douleur, il faut s'attendre à une hémorragie du nez. Quand il existe un sentiment de pesanteur à toute la tête, et des douleurs mordicantes à l'estomac (*cardiogme*), des nausées, les malades vomissent des matières bilieuses et phlegmatiques. Les spasmes arrivent surtout chez les enfants qui sont dans ce cas. Ces accidents sont aussi familiers aux femmes, elles sont en outre sujettes à des maladies de matrice. Les vieillards et ceux chez qui la chaleur innée commence à s'éteindre, sont sujets à des *paraplégies*, à des *manies*, à la privation de la vue.

TROISIÈME CONSTITUTION.

7. A Thasos, un peu avant le lever d'Arcturus, et pendant qu'il était sur l'horizon, pluies abondantes et fréquentes avec vent du nord ; mais à l'équinoxe [d'automne] jusqu'au coucher des Pléiades, petites pluies avec vents du midi. Hiver boréal ; sécheresse ; froids ; grands vents ; neiges. Vers l'équinoxe [du printemps], tempêtes violentes ; printemps

boréal; sécheresses; pluies peu abondantes; froids. Vers le solstice d'été, peu de pluies; froids intenses jusqu'à la Canicule. Après la Canicule, jusqu'au lever d'Arcturus, été chaud, chaleurs suffocantes qui ne vinrent point graduellement, mais qui s'établirent d'emblée, et restèrent accablantes; il ne tomba point d'eau : les vents étésiens soufflaient. Vers l'époque du lever d'Arcturus, jusqu'à l'équinoxe d'automne, vents du midi avec pluies.

8. Dans cette constitution, les *paraplégies* commencèrent vers l'hiver : elles attaquèrent un grand nombre d'individus dont quelques-uns moururent très promptement; d'ailleurs cette maladie était épidémique. Du reste les Thasiens jouissaient d'une bonne santé. Dès les premiers jours du printemps commencèrent les *causus*, qui se continuèrent pendant l'été jusqu'à l'équinoxe. Ceux qui commencèrent à être malades au printemps et en été, guérirent pour la plupart; il en mourut peu; mais durant les pluies d'automne les *causus* devinrent mortels, plusieurs en périrent. Les affections (la nature) des *causus* étaient telles, que ceux qui furent pris d'hémorragies nasales louables et abondantes durent leur salut à cet accident. Je ne sache pas qu'il soit mort dans cette constitution un seul malade qui ait eu une hémorragie louable. En effet, chez Philiscus (1er mal. du 1er liv.), Épaminon et Silénus, l'hémorragie ne parut que le quatrième et le cinquième jour, et en petite quantité; aussi ils moururent. Presque tous les malades avaient des frissons au temps de la crise, surtout ceux qui n'avaient point eu d'hémorragie; mais ces derniers en avaient aussi, et de plus de la sueur. Il en est qui eurent un ictère le sixième jour, mais chez ceux-là il survenait quelque purgation par la vessie, ou bien des perturbations du ventre qui les soulageaient, ou une hémorragie abondante, comme il arriva à Héraclidès qui était couché chez Aristocydès. Il eut une hémorragie par le nez, des perturbations abdominales, une purgation par la vessie, et la maladie fut jugée le vingtième jour. Il n'en fut pas de même du domestique de Phanagoras; il ne lui survint rien de tout

cela et il mourut. Ainsi les hémorragies furent fréquentes, surtout chez les jeunes gens et les adultes. La plupart de ceux-là mouraient quand ils n'avaient point d'hémorragie. Les vieillards avaient des ictères ou des perturbations du ventre, comme il arriva à Bion couché chez Silénus. Les dyssenteries régnèrent épidémiquement pendant l'été, et quelques-uns des malades qui avaient eu des hémorragies finirent par être pris de dyssenterie, comme il arriva au fils d'Ératon et à Myllus, qui, après une hémorragie abondante, furent attaqués de dyssenterie; ils guérirent. Ainsi donc, chez plusieurs prédominait cette humeur [source des hémorragies]; en effet, les malades qui, pendant la crise, n'eurent pas d'hémorragie, mais chez lesquels il se forma des parotides qui disparaissaient subitement, et qui, après cette disparition, ressentirent des pesanteurs au flanc gauche ainsi qu'au sommet de la hanche, et des douleurs après la crise, qui rendaient un peu d'urine ténue, furent pris d'une petite hémorragie le vingt-quatrième jour. Les dépôts se faisaient par une hémorragie. Chez Antiphon, fils de Critobule, cela amenda la maladie, qui fut définitivement jugée le quarantième jour. Il y eut plusieurs femmes malades, moins cependant que d'hommes, et il n'en mourait pas autant. Presque toutes accouchaient difficilement, et après leurs couches elles tombaient malades; elles mouraient surtout dans cette circonstance. Telle fut la fille de Thélébolus, qui mourut le sixième jour après son accouchement. Chez la plupart, les règles apparaissaient pendant le cours de ces fièvres, et, chez beaucoup de jeunes vierges, elles venaient alors pour la première fois. Quelques-unes eurent à la fois une épistaxis et leurs règles; telle fut la fille de Daïtharsès, jeune vierge, qui eut ses règles pour la première fois, et de plus une hémorragie abondante du nez. Je ne sache pas qu'aucune soit morte de celles chez qui ces accidents [critiques] arrivèrent régulièrement; mais toutes les femmes enceintes que j'ai connues avortaient quand elles tombaient malades. Chez presque tous les malades, les urines étaient de belle couleur, ténues et donnant un petit dépôt;

chez presque tous il y eut des perturbations du ventre qui amenèrent des selles ténues et bilieuses; chez beaucoup d'autres, la maladie, après tous les phénomènes critiques, aboutissait à une dyssenterie, comme chez Xénophanès et chez Critias. [Il y en eut qui rendirent] des urines abondantes, aqueuses, limpides, ténues, même après la crise, lorsqu'il s'était précipité un sédiment, et après que tous les autres signes d'une crise salutaire s'étaient manifestés; et je vais indiquer les malades à qui cela arriva, ce furent Bion, couché chez Silénus; Cratia, chez Xénophanès; le fils d'Aréton; la femme de Mnésistrate; à la suite de cela, tous furent attaqués de dyssenterie. Serait-ce parce qu'ils rendirent des urines aqueuses? c'est ce qu'il faudrait examiner. Vers le lever d'Arcturus, il y eut, chez plusieurs, des crises le onzième jour, qui ne furent pas suivies de rechute, comme on pouvait rationnellement le craindre. Les malades tombaient alors dans un état comateux, surtout les enfants, et ce furent ces derniers qui moururent le moins.

9. Les *causus* régnèrent depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au coucher des Pléiades, et durant l'hiver. Un grand nombre de malades devinrent alors *phrénétiques*, et ils moururent pour la plupart. Dans l'été, il y eut aussi quelques cas de *phrénitis*. Les *causus* qui devaient être funestes se reconnaissaient dès le commencement aux signes suivants: Dès le début, fièvre ardente; petits frissons; insomnie; agitation; soif; nausées; petites sueurs au front et aux clavicules; jamais de sueur générale; divagations notables; frayeurs; découragement; froid aux extrémités, aux pieds, mais surtout aux mains; paroxysmes aux jours pairs. Chez la plupart, au quatrième jour, il survenait de grandes douleurs, des sueurs ordinairement froides; les extrémités ne pouvaient se réchauffer; elles étaient livides et froides; il n'y avait point de soif. A ces symptômes, s'ajoutèrent des urines noires en petite quantité et ténues. Le ventre était resserré. Il ne survint d'hémorragie du nez chez aucun de ceux qui étaient en proie à ces accidents, ou elles étaient très peu

abondantes. Nul ne fut dans le cas d'avoir des rechutes; ils mouraient le sixième jour dans la sueur. Mais chez les *phrénétiques*, tous les symptômes qui viennent d'être énumérés ne se montraient pas; le plus souvent la crise avait lieu le onzième jour; elle arrivait aussi le vingtième jour quand le *phrénitis* ne se déclarait pas dès le début, mais au troisième ou au quatrième jour; ceux qui étaient assez bien pendant cette première phase de la maladie, arrivaient au septième jour, à la période la plus aiguë de la maladie. Il y eut donc beaucoup de maladies, et parmi les malades on vit surtout mourir les adolescents; les jeunes gens; les hommes d'un âge mûr; ceux qui avaient la peau glabre, ceux qui l'avaient un peu blanche; ceux qui avaient les cheveux roides; ceux qui les avaient noirs; ceux qui avaient les yeux noirs; ceux qui vivaient dans la mollesse et l'oisiveté; ceux qui avaient la voix grêle; ceux qui l'avaient rauque; les bègues; ceux qui étaient violents. La plupart des femmes qui présentaient ces conditions succombèrent. Dans cette constitution, les malades étaient surtout sauvés par quatre signes; en effet, s'il survenait une hémorragie du nez, ou par la vessie un flux d'urines copieuses et déposant un sédiment abondant et louable, ou des perturbations du ventre avec des selles bilieuses apparaissant au temps convenable, ou des accidents dyssentériques [on guérissait]. Chez le plus grand nombre, la crise ne se fit pas par un seul de ces signes, mais il fallut passer par tous les quatre à la fois, et paraître en très grand danger; néanmoins, tous ceux qui passèrent par ces accidents réchappèrent. Tout ce que je viens de décrire arrivait aussi chez les vierges et chez les femmes. Toutes celles chez qui un de ces phénomènes se montra convenablement, ou chez qui les règles coulèrent abondamment, guérirent, et la maladie se jugea; je ne sache pas qu'il en soit morte une seule de celles chez qui les choses se passèrent bien. La fille de Philon eut une hémorragie abondante; mais le septième jour, ayant pris intempestivement le repas du soir, elle mourut. — Chez ceux qui, dans les

fièvres aiguës, surtout dans les *causus*, ont un écoulement involontaire de larmes, on peut s'attendre à une hémorragie par le nez, quand d'ailleurs les autres signes ne sont pas funestes; quand ils sont pernicieux, ce n'est pas une hémorragie, mais la mort que les larmes annoncent (7). Les parotides qui se formèrent dans ces fièvres, n'arrivèrent ni à résolution ni à suppuration chez quelques malades, bien que la fièvre eût cessé d'une manière critique; dans ces cas une diarrhée bilieuse ou la dyssenterie, ou des urines épaisses avec sédiment, les dissipèrent, comme cela arriva à Hermippus le Clazoménien. Pour ce qui est des phénomènes critiques, à l'aide desquels nous reconnaissons les maladies, ils furent ou semblables ou dissemblables. Il en fut ainsi chez deux frères qui tombèrent malades à la même heure; c'étaient les frères d'Épigène; ils étaient couchés près du théâtre; le plus âgé eut une crise le sixième jour, le plus jeune, le septième. Le mal reprit chez tous les deux à la même heure; il y eut une intermission [pendant six jours chez le premier], pendant cinq [chez le second]. Après la reprise du mal, une crise définitive arriva pour tous les deux le quatorzième jour; en tout quatorze jours. Chez le plus grand nombre, une crise arrivait au sixième jour; il y avait une intermission pendant six jours, et le cinquième jour après la rechute, la maladie se jugeait [définitivement]. Chez d'autres, la crise venait le septième; il y avait sept jours de relâche, et le troisième jour [après la reprise] la maladie était [définitivement] jugée. Chez d'autres, la crise arrivait le septième jour, et il y avait trois jours de relâche; la crise définitive se faisait le septième [après la récidive]. Chez d'autres, la [première] crise arrivait le sixième jour, la [première] rémission durait six jours, le mal reprenait pendant trois jours, puis il cessait un jour, reprenait un autre jour et se jugeait [définitivement], comme il arriva chez Évagon, fils de Daïtharsès. Chez certains, il se faisait une crise le sixième jour; le mal s'arrêtait pendant sept jours, et le quatrième jour après la reprise, il était jugé [définitivement], comme il arriva à la fille

d'Aglaïdas. La plupart des maladies, dans cette constitution, suivirent cette marche ; je ne sache pas qu'aucun malade ait échappé sans avoir éprouvé des rechutes suivant cet ordre, et tous ceux que j'ai connus réchappaient quand les récidives arrivaient chez eux de cette manière. Je ne sache pas non plus qu'aucun de ceux chez qui les choses se passèrent ainsi aît eu de nouvelles rechutes. Dans ces maladies, ceux qui succombaient mouraient communément le sixième jour, comme Épaminondas, Silénus et Philiscus, fils d'Antagoras. Quand il se formait des parotides, la maladie se jugeait le vingtième jour ; chez tous elles arrivaient à résolution sans suppurer, et le mal se portait vers la vessie. Chez Cratistonax, logé près du temple d'Hercule, et chez la servante de Scymnus le foulon, elles suppurèrent et ils périrent. Il y en eut qui eurent une crise le huitième jour, une intermission de neuf jours, une rechute et une crise définitive le quatrième jour après la rechute, comme Pantaclès qui demeurait près du temple de Bacchus. Il y en eut qui eurent une crise le septième jour, une intermission de six jours, une rechute et une [dernière] crise sept jours après la rechute, comme Phanocrite, couché chez Gnathon le peintre. Pendant l'hiver, vers le solstice d'hiver et jusqu'à l'équinoxe, régnèrent les *causus*, les *phrénitis*, et il mourut beaucoup de monde. Toutefois les crises se modifièrent. Chez la plupart, il en arrivait une première le cinquième jour, à dater de l'invasion ; la maladie avait une rémission de quatre jours, puis elle reprenait ; enfin, cinq jours après la reprise, arrivait une [dernière] crise; en tout quatorze jours ; les crises furent ainsi réglées chez presque tous les enfants, et aussi chez les personnes plus âgées. Il y en eut cependant chez qui une [première] crise se fit le onzième jour, une reprise le quatorzième, et une crise décisive le vingtième. S'il y avait des frissons le vingtième jour, la crise était différée au quarantième. Presque tous les malades avaient des frissons lors de la première crise. La plupart de ceux qui avaient eu ces frissons, lors de la première crise, les avaient aussi lors de la crise qui suivait la reprise du mal. Il y eut moins de fris-

sons pendant le printemps, plus pendant l'été, plus encore durant l'automne, et beaucoup plus durant l'hiver; mais les hémorragies disparurent.

SECTION TROISIÈME.

10. (8) Nous diagnostiquons les maladies d'après la nature humaine en général, et la nature particulière de chaque individu, d'après la maladie et le malade, d'après les choses qui lui sont administrées, d'après celui qui les administre, car tout cela contribue à rendre le diagnostic facile ou difficile, d'après la constitution générale de l'atmosphère, et d'après celle qui est propre à chaque division du ciel, à chaque contrée, d'après les habitudes, le régime, le genre d'occupations habituelles, l'âge, les discours, les mœurs, le silence, les idées, le sommeil, les insomnies, la nature et le moment des rêves, les mouvements des mains, les démangeaisons, les larmes, les paroxysmes, les excréments, les urines, les crachats, les vomissements. [Il faut encore observer] les substitutions des maladies; si les dépôts sont critiques ou pernicieux, [et considérer] la sueur, le froid, les frissons, la toux, l'éternument, le hoquet, la respiration, les éructations, les vents rendus avec ou sans bruit, les hémorragies, les hémorroïdes; il faut considérer ce qui résulte de ces signes et ce qu'ils comportent.

11. Il y a des fièvres continues, il y en a qui prennent pendant le jour et qui quittent dans la nuit; d'autres qui prennent pendant la nuit et qui quittent pendant le jour; il y en a *d'hémitritées*, de tierces, de quartes, de quintanes, de septimanes, de nonanes (9). Les maladies les plus aiguës, les plus fortes, les plus cruelles et les plus mortelles sont celles avec fièvre continue; la moins meurtrière de toutes, la plus supportable, mais la plus longue, c'est la fièvre quarte; non-seulement elle est bénigne en elle-même, mais encore elle préserve d'autres grandes maladies. Quant à celle qu'on appelle *hémitritée*, il s'y joint souvent des maladies aiguës; c'est aussi la plus mortelle; les phthisies et

toutes les autres maladies chroniques se compliquent principalement de l'*hémitritée*. La fièvre nocturne n'est guère mortelle, mais elle est de longue durée; la diurne est encore de plus longue durée. Il en est chez qui elle dégénère même en phthisie. La septimane est longue, elle n'est point mortelle; la nonane est plus longue, et non mortelle. La tierce légitime arrive vite à la crise, et elle n'est point mortelle. La quintane est la plus mauvaise de toutes; en effet, qu'elle précède la phthisie ou qu'elle s'y joigne, elle tue. Chacune de ces fièvres a sa marche, son type et ses paroxysmes particuliers. Par exemple, il en est chez qui la fièvre continue est très vive, présente dès le début un haut degré d'intensité, fait tomber immédiatement dans l'état le plus grave, et diminue aux approches de la crise et pendant la crise. Il en est d'autres chez qui elle commence doucement et d'une manière lente, croît, s'exaspère de jour en jour et éclate avec violence au temps de la crise. Chez d'autres, elle débute modérément, s'irrite et s'accroît jusqu'à ce qu'elle soit à son apogée, puis se calme jusque vers le temps de la crise et pendant la crise. Cela arrive dans toutes les espèces de fièvres et dans toute maladie; c'est d'après cette considération qu'il faut régler le régime. Il est encore beaucoup de signes importants et qui se rattachent directement à ceux-là; j'ai déja parlé des uns; je parlerai des autres. Il faut les apprécier par le raisonnement et s'en servir pour reconnaître chez qui la maladie sera aiguë et mortelle, ou guérissable, chez qui elle sera longue, mortelle, ou guérissable; dans quel cas il faut alimenter ou non, à quelle époque, en quelle quantité il faut le faire, et quelle substance on prescrira.

12. Les maladies qui redoublent aux jours pairs se jugent aux jours pairs, comme celles qui redoublent aux impairs se jugent aux impairs. La première période pour les maladies dont les crises arrivent aux jours pairs, est au 4e, au 6e, au 8e, au 10e, au 14e, au 30e, au 40e, au 60e, au 80e, au 120e jour; pour celles qui se jugent dans les jours impairs, la première période est au 3e, au 5e, au 7e, au 9e, au 11e, au 17e,

au 21ᵉ, au 27ᵉ, au 31ᵉ jour. Il faut savoir que, si la maladie se juge hors de ces époques, c'est un signe qu'elle récidivera et même qu'elle pourra devenir pernicieuse. On doit observer attentivement et savoir qu'à ces époques les crises décideront de la guérison ou de la mort, et qu'elles feront pencher la maladie d'une manière sensible vers le mieux ou vers le pire. Il faut savoir dans quelles périodes se fait la crise des fièvres erratiques, des tierces, des quartes, des quintanes, des septimanes, des nonanes.

Quatorze malades.

13. *Premier malade.* — Philiscus habitait près de la Muraille ; il s'alita. Dès le premier jour, fièvre aiguë ; il sua ; nuit laborieuse. — Le deuxième jour, tout s'exaspéra ; le soir un lavement lui procura une bonne selle ; nuit tranquille. — Le troisième jour au matin, et jusqu'au milieu du jour, il parut être sans fièvre ; mais le soir, fièvre aiguë avec sueur ; soif ; la langue se sècha ; il rendit des urines noires ; nuit agitée ; il ne reposa point (10) ; il eut des hallucinations (11) sur toutes choses. — Le quatrième jour, tout s'aggrava ; urines noires ; nuit plus supportable ; urines de meilleure couleur. — Le cinquième jour, vers midi, un peu de sang pur s'échappa des narines ; urines variées avec nuages floconneux, séminiformes, suspendus irrégulièrement ; ces urines ne déposèrent pas. Un suppositoire fit rendre quelques matières avec des vents. Nuit laborieuse ; sommeil léger, loquacité ; délire ; extrémités complétement froides et ne pouvant se réchauffer ; il rendit des urines noires ; il reposa un peu vers le matin ; devint aphone ; eut une sueur froide ; extrémités livides. — Vers le milieu du seizième jour, il mourut. — La respiration fut constamment grande, rare, comme chez quelqu'un [qui respire] par souvenir. La rate se gonfla et se développa en tumeur arrondie. Les sueurs restèrent froides jusqu'à la fin ; les paroxysmes [avaient eu lieu] aux jours pairs (12).

14. *Deuxième malade.* — Silénus habitait sur la Plate-

forme qui longe le rivage, près la maison d'Evalcidas. A la suite de fatigues, d'excès de vin et d'exercices intempestifs, il fut pris d'une fièvre très forte (13). Il commença par souffrir des lombes, puis il sentit de la pesanteur à la tête; il avait de la tension au cou. — Le premier jour, il rendit par en bas des matières bilieuses, sans mélange, écumeuses, fort colorées, abondantes; urines noires avec un dépôt noir; soif; langue sèche; la nuit il ne reposa point. — Le deuxième jour, fièvre aiguë; selles abondantes, plus ténues, écumeuses; urines noires; nuit pénible; il eut un peu d'hallucination. — Le troisième jour, tout s'exaspéra. Tension des hypocondres s'étendant de chaque côté jusqu'au nombril, mais sans tumeur (14); selles ténues, noirâtres; urines troubles, noirâtres; la nuit il ne reposa pas; grande loquacité; rire; chants; il ne pouvait demeurer tranquille. — Le quatrième jour, l'état fut le même. — Le cinquième jour, selles sans mélanges, bilieuses, liées, grasses; urines claires, transparentes; la connaissance revint un peu. — Le sixième jour, il sua un peu autour de la tête; extrémités froides, livides; grande jactation, il n'y eut point de selles; suppression d'urines; fièvre aiguë. — Le septième jour, aphonie; les extrémités ne s'étaient point encore réchauffées; les urines ne coulaient pas. — Le huitième jour, il eut une sueur froide de tout le corps; exanthèmes rouges après la sueur, ronds, petits, comme sont les pustules d'acné (15); ils persistèrent sans s'affaisser. Il rendit avec douleur et un peu d'éréthisme beaucoup d'excréments ténus, comme sans coction; il urina avec douleur et cuisson; les extrémités se réchauffèrent un peu; sommeil léger, comateux; aphonie; urines ténues, transparentes. — Le neuvième jour, même état. — Le dixième jour, le malade ne pouvait plus boire; état comateux; mais sommeil léger. Les selles étaient comme les précédentes; il rendit abondamment des urines épaisses, qui par le repos donnèrent un dépôt *crimnoïde* blanchâtre. Les extrémités redevinrent froides. — Le onzième jour, il mourut. — Du début à la terminaison de la maladie, respiration rare,

grande; battement continuel à l'hypocondre. Il était âgé d'environ vingt ans.

15. *Troisième malade.* — Chez Hérophon, fièvre aiguë. Au début, il eut quelques évacuations alvines avec ténesme, puis il rendit assez fréquemment des matières bilieuses. Il n'y avait point de sommeil; urines noires ténues. — Le cinquième jour au matin, surdité; tout s'exaspéra, la rate se gonfla; tension de l'hypocondre. Il rendit quelques selles bilieuses, noires; il délira. — Le sixième jour, il divagua; sueur dans la nuit; froid; le délire persista. — Le septième jour, refroidissement de tout le corps; soif; hallucinations; pendant la nuit, la connaissance revint; il reposa. — Le huitième jour, fièvre; diminution du volume de la rate; retour complet de la connaissance. Il ressentit d'abord de la douleur dans l'aine du côté de la rate, puis aux deux jambes; nuit tranquille; urines de meilleure couleur; elles avaient un peu de sédiment. — Le neuvième jour, il sua; la maladie fut jugée; il y eut une intermission. — Cinq jours après, la fièvre revint; aussitôt la rate se gonfla; fièvre aiguë; retour de la surdité. — Mais trois jours après la rechute, la rate s'affaissa; la surdité diminua; douleurs aux jambes; sueur dans la nuit. — Le quatrième jour, la maladie fut définitivement jugée. Il n'y eut pas de délire dans la rechute.

16. *Quatrième malade.* — A Thasos, la femme de Philinus était accouchée d'une fille; la purgation s'étant faite naturellement et tout allant bien du reste, quatorze jours après ses couches, elle fut prise de fièvre violente avec frisson. Elle commença par avoir des maux de cœur, des douleurs à l'hypocondre droit et aux parties génitales; les purgations se supprimèrent; l'introduction d'un pessaire soulagea ces douleurs; mais celles de la tête, du cou, des lombes persistèrent; il n'y avait point de sommeil; extrémités froides; soif; le ventre était brûlant; évacuations peu abondantes d'urines ténues, point colorées dans les commencements. — Le sixième jour, elle eut beaucoup d'hallucinations pendant la nuit, puis la

connaissance revint. — Le septième jour, soif; selles bilieuses foncées en couleur. — Le huitième jour, elle eut du frisson; fièvre aiguë; beaucoup de spasmes avec douleur; elle divagua beaucoup. Un suppositoire la fit aller du ventre; elle rendit beaucoup de matières avec une *perrirhée* bilieuse; il n'y avait point de sommeil. —Le neuvième jour, spasmes. —Le dixième jour, la connaissance revint un peu. —Le onzième jour, elle reposa; elle se souvint de tout. Les hallucinations revinrent bientôt. Au milieu des spasmes, elle rendait d'un seul coup, (quelquefois ceux qui l'assistaient étaient obligés de lui rappeler d'uriner), une urine abondante, épaisse, blanche, comme elle est quand on l'agite après un long séjour dans le vase; cette urine ne déposait point; par la couleur et la consistance, elle ressemblait à l'urine des bêtes de somme. Telles étaient les urines que j'ai vues. — Vers le quatorzième jour, battements dans tout le corps; grande loquacité; la connaissance revint par intervalles, mais bientôt les hallucinations recommencèrent. —Vers le dix-septième jour, elle était aphone. — Le vingtième jour, elle mourut.

17. *Cinquième malade.* — La femme d'Épicratès, logée chez Archigétès, étant sur le point d'accoucher, fut prise d'un frisson si violent qu'on ne put, disait-on, la réchauffer. —Le lendemain, même état. —Le troisième jour, elle acoucha d'une fille, et tout se passa comme il convient. — Le deuxième jour après l'accouchement, une fièvre aiguë la prit; douleurs au cardia et aux parties génitales. L'introduction d'un pessaire dissipa ces accidents, mais [il survint de la] douleur à la tête, au cou et aux lombes; il n'y avait point de sommeil. Elle rendit par les selles quelques matières en petite quantité, bilieuses, ténues, sans mélange; urines ténues, noirâtres. — La nuit du sixième jour, à compter du moment où elle fut prise d'une fièvre violente, elle eut des hallucinations. — Le septième jour, tout s'exaspéra; insomnie; hallucinations; soif; selles bilieuses, foncées en couleur. —Le huitième jour, elle fut reprise du frisson; elle reposa davantage. — Le neuvième jour, même état. — Le dixième jour, elle eut

les jambes très douloureuses ; les douleurs du cardia revinrent ; pesanteur de tête ; elle n'eut point d'hallucinations ; elle reposa davantage ; resserrement du ventre. — Le onzième jour, elle rendit des urines d'une bonne couleur, ayant un sédiment abondant ; elle se trouvait mieux. — Le quatorzième jour, retour du frisson ; fièvre aiguë. — Le quinzième jour, elle vomit des matières bilieuses, jaunes, assez abondantes ; elle eut de la sueur ; apyrexie ; mais dans la nuit, fièvre aiguë, urine épaisse avec sédiment blanc. — Le seizième jour, le mal s'exaspéra ; nuit agitée ; point de sommeil ; hallucinations. — Le dix-huitième jour, soif ; la langue était brûlée ; elle ne dormit pas, eut beaucoup d'hallucinations, et ressentit de fortes douleurs aux jambes. — Vers le vingtième jour au matin, elle eut quelques frissons ; tomba dans le *coma,* et par intervalles dormit paisiblement ; elle vomit des matières bilieuses, noires, en petite quantité ; surdité dans la nuit. — Vers le vingt-unième jour, pesanteur douloureuse dans tout le côté droit ; elle toussa un peu ; urines épaisses, troubles, rougeâtres, ne déposant pas par le repos ; du reste, tout alla mieux. Cependant elle n'eut point une nouvelle apyrexie. — Dès le début, pharynx douloureux et rouge ; gonflement de la luette ; flux d'humeur âcre, piquante, salée, qui persista jusqu'à la fin. — Vers le vingt-septième jour, apyrexie ; dépôts dans les urines ; douleurs au côté. — Vers le trente-unième jour, une fièvre violente la reprit ; le ventre fut troublé par des matières bilieuses. — Le quarantième jour, elle vomit un peu de matières bilieuses. — Le quatre-vingtième jour, la maladie fut [définitivement] jugée ; apyrexie [complète].

18. *Sixième malade.* — Cléonactidès, logé au-dessus du temple d'Hercule, fut pris d'une fièvre très forte, irrégulière ; au début, il eut des maux de tête, des douleurs au côté gauche et dans le reste du corps, avec sentiment de brisure. La fièvre redoublait, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; tantôt il suait, tantôt il ne suait pas ; les paroxysmes arrivaient avec violence, surtout aux jours critiques. — Vers le vingt-quatrième jour, il eut un refroidissement aux mains ; il vo-

mit des matières assez abondantes, [d'abord] bilieuses, jaunes, mais bientôt érugineuses. Il éprouva un soulagement général. — Vers le trentième jour, il eut pour la première fois une hémorragie par les deux narines ; elle revint irrégulièrement de temps en temps, jusqu'à la crise. Pendant tout le temps il n'eut ni dégoût, ni soif, ni insomnie. Urines ténues, mais colorées. — Vers le quarantième jour, il rendit des urines un peu rouges, qui déposaient un sédiment rouge abondant. Il se trouva mieux ; mais ensuite les urines varièrent, tantôt elles avaient un sédiment et tantôt [elles n'en avaient] point. — Le soixantième jour, dans les urines, sédiment abondant, blanc, homogène. Tout se calma. La fièvre eut une rémission. Urines ténues, mais de bonne couleur. —Le soixante-dixième jour, apyrexie ; la fièvre cessa pendant dix jours. — Le quatre-vingtième jour il fut repris de frisson ; fièvre aigüe ; il sua beaucoup. Sédiment rouge, homogène dans les urines. La maladie fut complétement jugée.

19. *Septième malade.* — Méthon fut pris d'une fièvre très vive ; pesanteur douloureuse aux lombes.—Le deuxième jour, ayant bu beaucoup d'eau, il alla convenablement du ventre. — Le troisième jour, pesanteur de tête, excréments ténus, bilieux, rougeâtres. — Le quatrième jour, tous les symptômes s'aggravèrent. A deux reprises, un peu de sang s'échappa de la narine droite ; nuit pénible ; selles comme au troisième jour ; urines noirâtres avec un nuage noirâtre, éparpillé ; il n'y avait point de dépôt. — Le cinquième jour, hémorragie abondante d'un sang pur par la narine gauche ; sueurs. La maladie fut jugée. Mais après la crise, il eut de l'insomnie et de la divagation ; urines ténues, brunes. On fit des affusions sur la tête. Il reposa et reprit connaissance. Il n'eut point de rechute, mais il fut pris de fréquentes hémorragies après la crise.

20. *Huitième malade.*—Érasinus qui habitait près la fosse du Bouvier, fut pris d'une fièvre violente après le repas du soir. Nuit pleine de trouble. — Le premier jour fut calme ; mais la nuit fut laborieuse. —Le deuxième jour tout s'ag-

grava ; pendant la nuit hallucinations. — Le troisième jour fut laborieux ; il eut beaucoup d'hallucinations. — Le quatrième jour, le mal fut insupportable ; il ne reposa pas de toute la nuit ; rêves et loquacité. Ensuite les symptômes devinrent pires, intenses et sinistres ; frayeur ; agitation. — Le cinquième jour, le matin, le calme se rétablit, et la connaissance revint entièrement. Mais avant le milieu du jour il tomba dans un délire furieux, il ne pouvait se contenir ; extrémités froides, livides ; les urines se supprimèrent. Il mourut vers le coucher du soleil. — Chez ce malade la fièvre s'accompagna de sueurs jusqu'à la fin ; hypocondres météorisés, tendus, douloureux. Urines noires avec des nuages floconneux sans dépôt. Il eut des selles solides. Soif jusqu'à la fin, mais jamais intense. Beaucoup de spasmes avec sueurs aux approches de la mort.

21. *Neuvième malade.* — Cliton, à Thasos, commença par ressentir une vive douleur au gros orteil, en se promenant. Il s'alita le jour même ; frissons ; nausées ; un peu de chaleur [fébrile]. La nuit il délira. — Le deuxième jour, gonflement de tout le pied ; rougeur autour des malléoles, avec tension ; phlyctènes noires ; fièvre aiguë ; délire furieux ; selles sans mélange, bilieuses, fréquentes. — Il mourut le deuxième jour de la maladie.

22. *Dixième malade.* — Le Clazoménien demeurant près le puits de Phrynichidès fut pris d'une fièvre très vive. Au début, il ressentit de la douleur à la tête, au cou, aux lombes. Aussitôt la surdité se déclara ; il n'avait point de sommeil ; il fut pris d'une fièvre aiguë ; l'hypocondre se gonfla avec tumeur ; la tension était médiocre ; langue sèche. — Le quatrième jour, il délira dans la nuit. — Le cinquième jour fut laborieux. — Le sixième jour, tout s'aggrava. — Mais au onzième, il y eut quelque relâche. — Dès le début de la maladie jusqu'au quatorzième jour, il rendit par le bas des matières ténues, abondantes, aqueuses, de couleur de bile. Il supporta cette évacuation sans en être fatigué. Le ventre se resserra ensuite. Jusqu'à la fin, urines ténues, mais de bonne

couleur, avec beaucoup de nuages suspendus irrégulièrement; elles ne déposaient pas. — Vers le seizième jour, il rendit des urines un peu plus épaisses, qui déposaient un peu; il se trouva mieux; la connaissance fut meilleure. — Le dix-septième jour, urines de nouveau ténues; il s'éleva des parotides douloureuses de chaque côté; délire; il n'y avait point de sommeil; douleurs aux jambes. — Le vingtième jour, apyrexie, la maladie fut jugée. Il n'y eut point de sueurs. La connaissance fut entière. — Le vingt-septième jour, violentes douleurs à la hanche droite; elles furent bientôt apaisées. Mais les parotides ne se résolvaient point, ni ne suppuraient; elles étaient toujours douloureuses. — Le trente-unième jour, diarrhée abondante, aqueuse et dyssentérique. Il rendit des urines épaisses; les parotides s'affaissèrent. --Vers le quarantième jour, il ressentit une douleur à l'œil droit; trouble de la vue qui se dissipa.

23. *Onzième malade.* — La femme de Droméadès accouchée d'une fille depuis deux jours, et tout allant comme il convient, fut prise le deuxième jour de frisson. Fièvre aiguë. — Dès le premier jour elle ressentit des douleurs à l'hypocondre; fut prise de nausées, de petits frissons, d'agitation. Les jours suivants elle ne dormit pas; respiration grande, rare, et aussitôt entrecoupée par une inspiration. — Le deuxième jour, à compter de celui où elle eut du frisson, elle rendit par le bas des excréments solides, louables; urines épaisses, blanches, troubles, comme elles le sont quand on les agite après un long séjour dans le vase; elles ne déposaient point; la nuit, il n'y eut point de repos. — Le troisième jour, vers le milieu de la journée, elle fut reprise de frisson; fièvre aiguë; urines [toujours] de même; douleur à l'hypocondre; nausées; nuit pénible; elle ne reposa point; elle eut des sueurs froides sur tout le corps, mais elle se réchauffa bientôt. — Le quatrième jour, la douleur des hypocondres se calma un peu, mais la tête resta pesante et douloureuse; il y eut un peu de *carus;* légère épistaxis; langue sèche; soif; urines ténues, huileuses; il y eut un peu de repos. Le cinquième jour, soif; nausées; urines semblables [aux précédentes]; point de selles;

vers le milieu du jour, elle eut beaucoup d'hallucinations, mais bientôt elle recouvra un peu la connaissance. S'étant levée, elle tomba dans le *carus;* froid; dans la nuit un peu de repos; elle eut des hallucinations. — Le sixième jour, au matin, elle fut reprise de frissons, mais elle se réchauffa bientôt; elle eut une sueur générale; extrémités froides; hallucinations; respiration grande, rare. Bientôt survinrent des spasmes qui commençaient à la tête. Elle mourut promptement.

24. *Douzième malade.* — Un homme qui avait [déja] un peu de chaleur [fébrile], prit son repas du soir et but beaucoup. Dans la nuit, il rendit tout par le vomissement; fièvre aiguë; douleur à l'hypocondre droit; phlegmasie de la partie intérieure, sans tumeur; nuit pénible; urine dès le début, épaisse, rouge, ne donnant point de sédiment quand on la laissait reposer; langue très sèche; soif peu vive.—Le quatrième jour, fièvre aiguë; douleur de tout le corps. — Le cinquième jour, urines homogènes, huileuses, abondantes; fièvre aiguë. — Le sixième jour au soir, beaucoup d'hallucinations; il ne reposa pas pendant la nuit. —Le septième jour, tout s'exaspéra; même état des urines; grande loquacité. Il ne pouvait se contenir; il rendait par le bas, avec éréthisme, des matières aqueuses, troubles, contenant des vers. La nuit fut également laborieuse. Le matin il eut du frisson; fièvre aiguë; sueurs chaudes; alors il parut sans fièvre; il ne reposa pas longtemps. Après ce sommeil, frissons; ptyalisme; le soir beaucoup d'hallucinations; peu après, il vomit quelques matières noires, bilieuses. — Le neuvième jour, froid; délire très prononcé; il ne reposa point. — Le dixième jour, douleurs aux jambes; tout s'exaspéra; délire. — Le onzième jour, il mourut.

25. *Treizième malade.* — Une femme grosse de trois mois qui demeurait sur le rivage, fut prise d'une fièvre très vive. Elle commença par ressentir des douleurs aux lombes. — Le troisième jour, douleur au cou, à la tête, à la clavicule, au bras droit. Bientôt la langue ne fit plus entendre de son. Le bras droit fut paralysé, avec spasmes, comme dans

la *paraplégie*. Elle eut un délire complet ; nuit pénible ; elle ne reposa point ; perturbation du ventre, avec déjections de matières bilieuses, peu abondantes, sans mélange. — Le quatrième jour, la langue était embarrassée, elle se délia. Les spasmes continuèrent où ils s'étaient déclarés ; les douleurs générales persistèrent ; tuméfaction de l'hypocondre avec douleur ; elle n'avait point de repos ; hallucinations générales ; perturbation du ventre ; urines ténues, de mauvaise couleur. — Le cinquième jour, fièvre aiguë ; douleur à l'hypocondre ; hallucinations générales ; selles bilieuses ; sueurs dans la nuit ; apyrexie. — Le sixième jour, la connaissance revint ; tout s'améliora ; mais la douleur persista à la clavicule gauche ; soif ; urines ténues ; elle n'eut point de repos. — Le septième jour, tremblement ; elle eut un peu de *carus ;* hallucinations peu prononcées ; les douleurs de la clavicule et du bras gauche persistèrent (16). Les autres symptômes se calmèrent. La connaissance revint complétement. Elle resta sans fièvre pendant trois jours. — Le onzième jour, rechute ; frissons ; retour de la chaleur brûlante. — Mais vers le quatorzième jour, elle eut des vomissements assez abondants de matières bilieuses, jaunes ; elle sua ; apyrexie ; la maladie fut jugée.

26. *Quatorzième malade.* — Mélidie, logée près du temple de Junon, ressentit d'abord une violente douleur à la tête, au cou et à la poitrine ; aussitôt elle fut prise d'une fièvre aiguë ; ses règles parurent en petite quantité ; douleurs générales, continues. — Le sixième jour, elle fut prise de *coma*, de nausées, de frissons ; rougeurs des joues ; un peu d'hallucination. — Le septième jour, elle sua ; la fièvre la quitta ; les douleurs persistèrent ; la fièvre revint ; sommeil léger ; urines jusqu'à la fin d'une bonne couleur, mais ténues. Selles ténues, bilieuses, mordicantes, en fort petite quantité, noires, fétides. Sédiment blanc dans les urines ; elle sua. — La maladie fut complétement jugée le onzième jour.

ÉPIDÉMIES.

LIVRE III.

SECTION PREMIÈRE.

1. *Premier malade.* — Chez Pythion, qui demeurait près le temple de la Terre, il survint tout d'abord le premier jour un tremblement des mains (17); fièvre aiguë; délire. — Le second jour, tout s'aggrava. — Le troisième jour, même état. — Le quatrième jour il y eut quelques selles sans mélange, bilieuses. — Le cinquième jour, tout s'aggrava, le tremblement persistait; sommeil léger; le ventre se resserra. — Le sixième jour, crachats variés, sanguinolents. — Le septième jour, la bouche se tordit. — Le huitième jour, tout s'exaspéra. Les tremblements persistèrent encore. Les urines, depuis le début jusqu'au huitième jour, [restèrent] ténues, avec énéorème nébuleux. — Le dixième jour le malade sua, rendit des crachats un peu cuits. La maladie fut jugée. — Les urines furent un peu ténues au temps de la crise; mais quarante jours après la crise, il survint au fondement un abcès, et le dépôt de la maladie se fit par strangurie (18).

2. *Deuxième malade.* — Hermocratès, logé près de la muraille neuve, fut pris d'une fièvre vive. Il commença par avoir des douleurs à la tête et aux lombes; tension de l'hypocondre [droit] sans tumeur; langue ardente dès le début; la surdité arriva sur-le-champ; il n'y avait point de sommeil; soif médiocre; urines épaisses, rouges, ne donnant pas de sédiment quand on les laissait reposer; il y eut des selles brûlantes, assez copieuses. — Le cinquième jour, il rendit des urines claires, avec énéorème, elles ne déposaient pas; pendant la nuit, il eut des hallucinations. — Le sixième jour, ictère; tout s'exaspéra; perte de connaissance. — Le septième jour fut très pénible: urines ténues, semblables [aux précédentes]. Les jours suivants, à peu près le même état. — Le onzième jour, tout semblait s'améliorer; le *coma* commença. Le malade rendit des urines plus épaisses, un peu rouges, avec de petits

corpuscules au fond du vase (19); elles ne déposaient point. La connaissance revint peu à peu. — Le quatorzième jour, il fut sans fièvre, ne sua pas, reposa, reprit entièrement connaissance. Urines toujours de même apparence. — Mais vers le dix-septième jour, il eut une rechute, et fut pris de chaleur. Les jours suivants, fièvre aiguë; urines ténues; hallucinations. —Au vingt-unième jour, il eut une nouvelle crise; apyrexie; il ne sua point; eut du dégoût pendant tout le temps; conserva une pleine connaissance; mais il ne pouvait discourir; langue sèche; point de soif; il reposa un peu, et tomba dans un état comateux. — Vers le vingt-quatrième jour, retour de la chaleur. Le ventre, relâché, rendait beaucoup de selles liquides; les jours suivants, fièvre aiguë; langue ardente. —Le vingt-septième jour, il mourut. —La surdité persista jusqu'à la fin. Les urines furent ou épaisses et rouges sans sédiment, ou ténues, incolores, avec énéorèmes. Le malade n'avait pu prendre aucun aliment (20).

3. *Troisième malade.* — Le malade logé dans le jardin de Déalque, ressentait depuis longtemps de la pesanteur à la tête et de la douleur à la tempe droite. Par une cause occasionnelle, il fut pris d'une fièvre violente, et s'alita. — Le deuxième jour, il s'échappa un peu de sang pur de la narine droite. Il rendit des excréments solides, louables. Urines ténues, variées, avec de petits énéorèmes semblables à de la grosse farine d'orge, séminiformes. — Le troisième jour, fièvre aiguë; selles noires, ténues, écumeuses, avec un dépôt livide; il avait un peu de *carus* et ne se levait qu'avec difficulté. Dans les urines sédiment livide, visqueux. — Le quatrième jour, il vomit des matières bilieuses, jaunes, en petite quantité, et après quelque temps d'intervalle, des matières verdâtres. Un peu de sang pur s'échappa de la narine gauche. Selles et urines semblables [aux précédentes]. Sueurs autour de la tête et des clavicules. La rate se tuméfia; douleur dans toute l'étendue de la cuisse; tension à l'hypocondre droit sans tumeur; dans la nuit il ne reposa point; il eut un peu d'hallucination. — Le cinquième jour, selles plus abondantes,

noires, écumeuses, avec un dépôt noir. La nuit il ne dormit pas; hallucinations. — Le sixième jour, selles noires, graisseuses, gluantes, fétides; il dormit; il avait plus sa connaissance. — Le septième jour, langue très sèche; soif; il ne reposa point; il eut des hallucinations. Urines ténues, n'ayant pas une bonne couleur. — Le huitième jour, selles noires liées en petite quantité; il dormit, reprit connaissance; soif médiocre. — Le neuvième jour, il eut des frissons; fièvre aiguë; sueurs; froid; hallucinations; déviation de l'œil droit; langue très sèche; soif; insomnie. — Le dixième jour, même état. — Le onzième jour, intelligence parfaite; apyrexie; sommeil, urines ténues vers le temps de la crise. Il resta deux jours sans fièvre. — Le quatorzième jour, elle revint; après cela, il ne reposa pas du tout pendant la nuit; hallucinations générales. — Le quinzième jour, urine trouble comme sont les urines qu'on agite après qu'elles ont déposé; fièvre aiguë; hallucinations générales; point de repos; douleurs aux genoux et aux jambes. L'introduction d'un suppositoire fit rendre des excréments solides, noirs. — Le seizième jour, urines ténues avec énéorème nuageux; hallucinations. — Le dix-septième jour au matin, extrémités froides, on couvrit le malade; fièvre; sueurs générales; un peu d'amendement; intelligence plus nette; il n'y eut point d'apyrexie; soif; vomissement de matières bilieuses, jaunes, en petite quantité; le ventre rendit des excréments [d'abord] solides, mais après quelque temps, noirs, en petite quantité, ténus; urines ténues qui n'étaient pas d'une bonne couleur. — Le dix-huitième jour, il avait perdu connaissance; il était tombé dans le *coma*. — Le dix-neuvième jour, persistance du même état. — Le vingtième jour, sommeil; intelligence parfaite. Sueurs; apyrexie; point de soif; mais les urines étaient ténues. — Le vingt-unième jour, il eut quelques hallucinations, un peu de soif; douleur à l'hypocondre, et battements au nombril jusqu'à la fin. — Le vingt-quatrième jour, sédiment dans les urines; intelligence parfaite. — Le vingt-septième jour, douleur à la hanche droite; les urines ténues

avaient un dépôt. Tout le reste allait très bien. — Le vingt-neuvième jour, douleur de l'œil droit; urines ténues. — Le quarantième jour, il rendit des selles pituiteuses, blanches, fréquentes. Il eut des sueurs abondantes, générales. La maladie fut définitivement jugée (21).

SECTION DEUXIÈME.

4. *Quatrième malade.* — A Thasos, Philistès avait depuis longtemps mal à la tête, quelquefois même il tombait dans le *carus ;* il s'alita. Par suite [d'excès] de boisson, une fièvre continue s'étant allumée, le mal de tête redoubla. D'abord il ressentit de la chaleur pendant la nuit. — Le premier jour il vomit des matières bilieuses, en petite quantité, d'abord jaunes, ensuite érugineuses, et en plus grande abondance. Il rendit ensuite des excréments solides. Nuit pénible. — Le deuxième jour, surdité, fièvre aiguë; hypocondre droit tendu et retiré en dedans. Urines ténues, diaphanes, avec des énéorèmes semblables à du sperme et en petite quantité; il eut un délire furieux vers le milieu du jour. — Le troisième jour fut pénible. — Le quatrième jour, spasmes; tout s'exaspéra. — Le cinquième jour au matin, il mourut (22).

5. *Cinquième malade.* — Chærion, qui était logé chez Démænetus, à la suite d'excès de boisson fut pris d'une chaleur brûlante. Il ressentit aussitôt une pesanteur douloureuse à la tête. Il n'avait point de repos; perturbations du ventre avec déjections de matières ténues, légèrement bilieuses. — Le troisième jour, fièvre aiguë; tremblement de la tête et notamment de la lèvre inférieure. Bientôt après, frissons et spasmes; hallucinations sur toutes choses; nuit pénible. — Le quatrième jour, il eut du calme et reposa un peu; il déraisonnait. — Le cinquième jour fut laborieux; tout s'exaspéra; délire; nuit pénible; il ne reposa point. — Le sixième jour, même état. — Le septième jour, retour du frisson; fièvre aiguë; sueurs générales. La maladie fut jugée. Chez ce malade les selles furent jusqu'à la fin bilieuses, en

petite quantité, sans mélange, et les urines ténues, de bonne couleur, avec un énéorème nuageux. — Vers le huitième jour, le malade rendit des urines de couleur plus belle encore et déposant un sédiment blanc peu abondant. La connaissance était parfaite; apyrexie; rémission. — Le neuvième jour la fièvre revint. — Vers le quatorzième jour, fièvre aiguë. — Le seizième jour il eut des vomissements assez fréquents de matières bilieuses, jaunes. — Le dix-septième jour, retour du frisson; fièvre aiguë; sueurs; apyrexie; la maladie fut [de nouveau] jugée. Après la rechute et la crise, les urines furent de bonne couleur, déposant un sédiment. Il n'eut point d'hallucinations pendant la rechute. — Le dix-huitième jour il eut un peu de chaleur et de la soif; urines ténues avec énéorème nuageux; quelques hallucinations. — Vers le dix-neuvième jour, apyrexie; douleur au cou; sédiment dans les urines. — La maladie fut jugée complétement le vingtième jour (23).

6. *Sixième malade.* — La fille d'Euryanax, vierge, fut prise d'une chaleur brûlante. Elle resta sans altération durant toute sa maladie. Elle n'avait point de goût pour les aliments. Elle rendait par le bas des matières en petite quantité; urines ténues, peu abondantes et pas d'une bonne couleur. Au commencement de sa fièvre elle eut des douleurs au fondement. — Le sixième jour, apyrexie; point de sueurs; la maladie fut jugée; l'abcès formé à la marge de l'anus suppura un peu, il s'ouvrit lors de la crise. — Le septième jour après la crise, elle fut reprise de frissons; elle ressentit un peu de chaleur et sua. — Le huitième jour, après la crise, elle n'eut pas beaucoup de frisson, mais les extrémités restèrent toujours froides. — Vers le dixième jour, à des sueurs succédèrent des hallucinations, et bientôt la connaissance revint. On prétendait que ces accidents étaient occasionnés par du raisin qu'elle avait mangé. — Le douzième jour après une intermission, elle eut de nouveau un délire très prononcé; perturbations du ventre avec déjections peu considérables, bilieuses, sans mélange, ténues, cuisantes. Elle se levait fréquemment [pour aller à la selle]. — Le septième jour, après

le retour des hallucinations, elle mourut. — Dès le début de sa maladie elle se plaignit de douleurs au pharynx, qui resta toujours rouge ; gonflement des amygdales ; flux abondant d'humeurs ténues, âcres ; toux grasse ; expectoration nulle. Elle eut un dégoût général durant toute la maladie et n'avait envie de rien ; elle ne fut pas altérée ; elle ne but presque pas ; silencieuse, elle n'articulait pas une parole ; abattue, elle désespérait d'elle-même. Il y avait en elle une disposition congéniale à la phthisie.

7. *Septième malade.* — Chez la femme affectée d'esquinancie, qui demeurait dans la maison d'Aristion, le mal commença par la langue. Extinction de la voix ; langue rouge, très sèche. — Le premier jour, frissonnement, puis chaleur. — Le troisième jour, frisson ; fièvre aiguë ; tuméfaction rouge et dure des deux côtés du cou et de la poitrine ; extrémités froides, livides ; respiration élevée ; la boisson était rendue par le nez ; la malade ne pouvait avaler ; suppression des urines et des selles. — Le quatrième jour tout s'exaspéra. — Le cinquième jour elle mourut d'esquinancie (24).

8. *Huitième malade.* — Le jeune homme qui demeurait sur la place des Menteurs fut pris d'une fièvre vive à la suite de travaux, de fatigues et de courses auxquelles il n'était pas habitué. — Le premier jour, perturbation du ventre avec déjections de matières bilieuses, ténues, abondantes ; urines ténues, noirâtres ; point de sommeil ; soif. — Le deuxième jour tout s'exaspéra ; les selles devinrent plus fréquentes et plus inopportunes ; point de sommeil ; trouble de l'esprit ; il eut de petites sueurs. — Le troisième jour fut pénible ; soif ; nausées ; jactations continuelles ; angoisses ; hallucinations ; extrémités livides et froides ; tension aux deux hypocondres sans tumeur. — Le quatrième jour, point de sommeil, la maladie empira. — Le septième jour, il mourut. Il était âgé d'environ vingt ans (25). — Maladie aiguë (26).

9. *Neuvième malade.* — La femme qui couchait chez Tisamène fut subitement attaquée de symptômes très pénibles d'*iléus.* Vomissements abondants ; elle ne pouvait garder de

boissson; douleurs aux hypocondres; douleurs dans les régions inférieures du ventre; tranchées continuelles; point de soif; élévation de la chaleur; extrémités froides jusqu'à la fin; nausées; insomnie; urines en petite quantité, ténues; selles sans coction, ténues, en petite quantité. Rien ne pouvait la soulager; elle mourut.

10. *Dixième malade.* — Une des femmes de service de Pantimidès, à la suite d'un avortement à un terme peu avancé, fut prise dès le premier jour d'une fièvre intense; langue très sèche; soif; nausées; insomnie; troubles du ventre avec déjections de matières ténues, abondantes et sans coction. — Le deuxième jour elle eut du frisson; fièvre aiguë; selles abondantes; elle ne dormit pas. — Le troisième jour les souffrances s'exaspèrent. — Le quatrième jour elle eut des hallucinations. — Le septième jour elle mourut. — Durant toute la maladie, les déjections furent abondantes, ténues, sans coction; urines en petite quantité, ténues. — *Causus.*

11. *Onzième malade.* — Une autre femme, mariée à Œcétès, à la suite d'un avortement au terme de cinq mois, fut prise d'une fièvre intense. Au début, elle tomba dans un état comateux, qui fut suivi d'insomnie; douleur aux lombes; pesanteur à la tête. — Le deuxième jour, troubles du ventre avec déjections de matières peu abondantes, ténues et d'abord sans mélange. — Le troisième jour, les déjections augmentèrent et devinrent de plus mauvaise nature; point de repos pendant la nuit. — Le quatrième jour, hallucinations; frayeurs; abattement; distorsion de l'œil droit; petites sueurs froides autour de la tête; extrémités froides. — Le cinquième jour, tout s'exaspéra; divagations sur plusieurs points; l'intelligence revint promptement; point de soif; insomnie; selles abondantes, inopportunes jusqu'à la fin; urines en petite quantité, ténues, noirâtres; extrémités froides, un peu livides. — Le sixième jour, même état. — Le septième jour elle mourut. — *Phrénitis.*

12. *Douzième malade.* — Une femme logée sur la place

des Menteurs, à la suite d'un premier accouchement laborieux, qui amena un garçon, fut prise d'une fièvre violente. Dès le début, soif; nausées; un peu de douleur du cardia; langue sèche ; troubles du ventre avec déjections de matières bilieuses, ténues, peu abondantes. Elle ne dormit point. — — Le deuxième jour, elle eut un léger frisson; fièvre aiguë; petite sueur froide autour de la tête. — Le troisième jour fut laborieux : déjections abondantes, sans coction, ténues. — Le quatrième jour elle eut du frisson, tout s'exaspéra; insomnie. — Le cinquième jour fut laborieux. — Le sixième jour, même état; selles liquides, abondantes. — Le septième jour, retour du frisson; fièvre aiguë; soif vive; grande jactation; vers le soir, sueurs froides générales; froid; extrémités froides; on ne pouvait les réchauffer. Dans la nuit, nouveaux frissons; on ne put réchauffer les extrémités; elle ne dormit pas; elle eut quelques hallucinations, et bientôt elle reprit connaissance. — Le huitième jour, vers le milieu de la journée, elle se réchauffa ; soif; état comateux ; nausées; vomissements de matières bilieuses, peu abondantes, jaunâtres; nuit pénible; elle ne reposa point; elle rendit d'un seul coup d'abondantes urines, sans le sentir. — Le neuvième jour, tout se calma ; état comateux ; vers le soir elle fut reprise d'un léger frisson ; vomit un peu de matières bilieuses. — Le dixième jour, frisson; redoublement de la fièvre; elle ne dormit pas un instant; le matin, émission d'urines abondantes avec dépôt; les extrémités se réchauffèrent. — Le onzième jour elle vomit des matières érugineuses, bilieuses; bientôt elle fut reprise de frisson; les extrémités redevinrent froides; vers le soir, frisson; sueurs froides; vomissements abondants; la nuit fut très laborieuse. — Le douzième jour, vomissement copieux de matières noires, fétides; hoquet fréquent; soif fatigante. — Le treizième jour elle vomit des matières noires, fétides, abondantes; frissons; vers le milieu du jour elle devint aphone. — Le quatorzième jour, flux de sang par le nez ; elle mourut. — La diarrhée et les frissonnements persistèrent jusqu'à la fin. Elle était âgée d'environ dix-sept ans. — *Causus.*

SECTION TROISIÈME.

QUATRIÈME CONSTITUTION.

13. [2] Année australe, pluvieuse; vents insensibles jusqu'à la fin. Comme il y avait eu de la sécheresse pendant l'année précédente, vers le lever d'Arcturus (un peu avant l'équinoxe d'automne), les pluies furent très abondantes avec les vents du midi. Automne sombre, nébuleux, très pluvieux. Hiver austral, pluvieux, doux. Mais longtemps après le solstice, vers l'équinoxe, froids de l'arrière-saison, et même vers l'équinoxe vents du nord et neiges qui ne durèrent pas longtemps. Au printemps, retour de la température australe; vents insensibles; pluies abondantes sans interruption jusqu'à la Canicule. Été serein, chaud; chaleurs étouffantes. Les vents étésiens soufflèrent peu et irrégulièrement. Vers le lever d'Arcturus, les pluies recommencèrent avec les vents du nord. L'année ayant donc été australe, humide et douce, la santé publique fut bonne durant l'hiver. J'en excepte les phthisiques, dont je parlerai ensuite.

14. [3] Vers le printemps, avec les froids qui régnèrent alors, il y eut beaucoup d'érysipèles, produits chez les uns par quelque cause apparente, chez les autres, sans cause; ils étaient de mauvaise nature, et enlevèrent beaucoup de monde. Bien des gens avaient des douleurs au pharynx. Changement dans le timbre de la voix; *causus; phrénitis*, aphthes à la bouche; tumeurs aux parties génitales; ophthalmies; anthrax (27); perturbations du ventre; dégoût; les uns étaient altérés, les autres ne l'étaient pas; urines troubles, abondantes, de mauvaise qualité. Le plus souvent les malades étaient dans un état comateux, avec alternatives d'insomnies; souvent absence de crises, ou crises difficiles; hydropisies; phthisies nombreuses. Telles furent les maladies qui régnèrent épidémiquement. Il y eut des individus atteints de chacune de

ces espèces de maladies; beaucoup en moururent. Chacune de ces affections se comportait de la manière suivante.

15. [4] Chez un grand nombre, l'érysipèle était dû à une cause occasionnelle; il survenait à la suite des causes les plus ordinaires, et autour des plus petites plaies, sur toutes les parties du corps, mais principalement à la tête; et surtout chez les sexagénaires. Pour peu qu'on négligeât ces érysipèles, et pendant même qu'on les traitait, il se faisait chez plusieurs de grandes inflammations phlegmoneuses; l'érysipèle croissait rapidement et s'étendait partout(28). Chez la plupart, le dépôt se faisait par suppuration; de très grandes portions de chairs, de nerfs (parties blanches, tendineuses et ligamenteuses) et d'os se détachaient. L'humeur qui se ramassait ne ressemblait point à du pus; c'était une autre espèce de matière putride; le flux était abondant et varié. Quand l'érysipèle envahissait la tête, les cheveux et les poils du menton tombaient; les os mis à nu s'exfoliaient; il y avait un écoulement abondant d'humeurs. Cela arrivait sans fièvre et avec fièvre; mais ces accidents étaient plus effrayants que funestes. La plupart de ceux chez qui la coction fit aboutir la maladie à des suppurations, réchappèrent. Ceux chez qui la phlegmasie et l'érysipèle disparaissaient sans qu'il se produisît quelque dépôt de cette nature, périrent en grand nombre. Les mêmes choses arrivaient sur quelque endroit du corps que l'érysipèle se portât dans sa marche vagabonde. Chez plusieurs individus, les bras et les avant-bras tombèrent en lambeaux. Quand il se portait sur les parois antérieures ou postérieures de la poitrine, ces parties étaient endommagées. Chez d'autres ou la cuisse, ou la jambe, ou le pied tout entier furent entièrement dépouillés. De tous les érysipèles, le plus fâcheux était celui qui attaquait le pubis et les parties de la génération. Voilà ce qu'il en était des érysipèles développés autour des plaies, et engendrés par une cause manifeste. Mais ils se déclarèrent chez plusieurs dans les fièvres, avant et durant la fièvre. Toutes les fois que le dépôt se faisait par suppuration, qu'il y

avait des perturbations du ventre opportunes, ou une évacuation d'urines favorables, l'érysipèle était jugé ; mais toutes les fois que rien de cela ne se manifestait, et que l'érysipèle disparaissait sans signes, la mort arrivait. Les érysipèles furent surtout très fréquents pendant le printemps ; ils régnèrent néanmoins durant l'été et l'automne.

16. [5] Chez quelques individus il se déclara un grand trouble ; il survint des tumeurs au pharynx, des phlegmasies à la langue, et des abcès aux gencives. Chez plusieurs la voix fournit aussi des signes ; elle était altérée et faussée (29) d'abord chez les phthisiques, au début de la maladie, ensuite chez ceux qui étaient attaqués ou de *causus* ou de *phrénitis*.

17. [6] Les *causus* et les affections *phrénétiques* commencèrent vers le printemps, après les froids. A cette époque un grand nombre d'individus tombèrent malades ; les accidents étaient très violents et souvent mortels. Voici quelle était la constitution des *causus* qui survinrent : au début, état comateux (30) ; nausées ; frissonnements ; fièvre non aiguë ; soif modérée ; le délire [particulier au *causus*] n'existait pas ; quelques gouttes de sang s'échappaient des narines ; les paroxysmes venaient communément aux jours pairs ; dans les paroxysmes, perte de mémoire ; résolution des membres ; aphonie ; les pieds et les mains étaient toujours plus froids [que le reste du corps] : ils étaient très froids surtout au temps des paroxysmes ; le retour de la chaleur était lent et incomplet ; la connaissance revenait et les malades parlaient ; ils étaient continuellement ou dans un état comateux sans [véritable] sommeil, ou bien dans l'insomnie avec douleurs. Chez la plupart, perturbations du ventre, avec déjections de matières crues, ténues, abondantes ; urines abondantes, ténues, qui ne présentaient rien de critique ni de favorable. Dans cet état il n'apparaissait aucun autre phénomène critique, il n'y avait ni hémorragie favorable, ni quelqu'un des dépôts critiques ordinaires ; chacun mourait pour ainsi dire fortuitement, d'une manière irrégulière ; le plus souvent, au temps des crises ; quelques-

uns avaient perdu la voix depuis longtemps, beaucoup étaient couverts de sueur. Voilà ce qui se passait ordinairement quand l'issue devait être fatale. Les symptômes étaient à peu près semblables chez les *phrénétiques*. Ils n'étaient pas fort altérés; aucun ne fut pris de délire furieux comme dans les cas ordinaires de *phrénitis*. Ils périssaient accablés dans une sorte de *cataphora*, avec engourdissement et de mauvais caractère.

18. [7] Il régnait encore d'autres espèces de fièvres, dont je parlerai. Chez plusieurs, aphthes, ulcérations à la bouche; fluxions abondantes vers les parties génitales; ulcérations; tumeurs internes ou externes aux aines; ophthalmies humides, tenaces, douloureuses; végétations sur les paupières, en dehors et en dedans; elles détruisirent la vue chez beaucoup de personnes; on les nomme *fics* (31). Il se formait aussi beaucoup de végétations sur les autres ulcères et sur les parties génitales; durant l'été, il y eut beaucoup d'anthrax et d'autres maux qu'on appelle pourriture; de larges *ecthyma* (32), et souvent de larges *herpès*.

19. [8] Chez un grand nombre d'individus, il y eut des accidents nombreux et menaçants du côté du ventre; d'abord des ténesmes douloureux chez plusieurs et principalement chez les enfants, et chez ceux qui n'avaient pas encore atteint l'âge de puberté; la plupart y succombaient. Il y eut beaucoup de personnes affectées de lienterie, de dyssenterie qui n'était pas non plus très douloureuse; déjections bilieuses, grasses, ténues et aqueuses. Chez plusieurs, la maladie consistait dans ces seules déjections qui survenaient sans fièvre; chez d'autres il y avait de la fièvre; tranchées douloureuses, mouvements abdominaux de mauvaise nature; évacuations, bien qu'une grande quantité de matières fussent retenues [dans les intestins]; ces évacuations ne dissipèrent pas les douleurs; il était mauvais de les solliciter par des remèdes, car les purgations nuisaient le plus souvent. Les choses étant ainsi, beaucoup de malades succombèrent rapidement; d'autres traînèrent plus longtemps. Enfin, pour le dire en résumé, tous les malades, et ceux dont l'affection

était longue, et ceux dont l'affection était aiguë, succombèrent aux accidents du côté du ventre, car le ventre les fit tous périr (33).

20 [9] Tous les malades, outre les divers symptômes dont j'ai parlé, avaient du dégoût à un degré que je n'ai jamais rencontré; mais surtout ceux [dont je viens de parler en dernier lieu] et parmi les autres malades, ceux qui étaient dans un état pernicieux. Les uns étaient altérés, les autres ne l'étaient point. Ni ceux [qui avaient des déjections] avec fièvre, ni les autres malades ne le furent beaucoup; ils se laissaient conduire pour la boisson comme on voulait.

21. [10] Les urines, abondantes, n'étaient pas en rapport avec les boissons ingérées, mais elles les surpassaient de beaucoup en quantité. Après l'émission, il y avait quelque chose de mauvais dans leur apparence : elles n'avaient ni la densité convenable, ni les signes de coction, ni ceux d'une purgation avantageuse. Or, des purgations avantageuses par la vessie, c'est le plus souvent d'un bon augure. Elles donnaient, au contraire, chez la plupart, des signes de colliquation, de trouble, de souffrances et d'absence de crises.

22. [11] C'était surtout les *phrénétiques* et ceux affectés de *causus* qui tombaient dans un état comateux. On rencontrait aussi cet état chez tous ceux qui étaient atteints de quelque autre grande maladie accompagnée de fièvre. En général, chez la plupart des malades il y avait ou bien un *coma* profond, ou bien des sommeils courts et légers.

23. [12] Il régna encore épidémiquement beaucoup d'autres espèces de fièvres : des tierces, des quartes, des nocturnes, des continues, des chroniques, des erratiques, des assodes, des irrégulières dans leur marche (34). Toutes ces fièvres s'accompagnèrent d'un grand trouble : chez la plupart il y avait des perturbations du ventre, des frissonnements, des sueurs non critiques. Les urines étaient comme je les ai déja décrites. Les maladies étaient le plus souvent chroniques, car les dépôts qui survenaient ne ju-

geaient pas la maladie, comme il arrive d'ordinaire. Chez tous, toutes les maladies, mais surtout ces dernières, arrivaient difficilement à la crise ou n'y arrivaient pas du tout, et devenaient chroniques. Chez un petit nombre la maladie se jugea le quatre-vingtième jour. Chez la plupart la maladie se terminait à l'aventure. — Quelques-uns de ces malades moururent hydropiques sans garder le lit; beaucoup d'autres maladies se compliquèreut d'enflure œdémateuse, et cela arriva plus particulièrement chez les phthisiques.

24. [13] La phthisie était de toutes les maladies la plus considérable et la plus funeste; elle enleva un grand nombre de malades. Plusieurs commencèrent à en être atteints dans l'hiver. Un grand nombre s'alitèrent, les autres pouvaient vaquer à leurs affaires. De ceux qui s'alitèrent, la plupart succombèrent à l'entrée du printemps; quant aux autres, la toux ne les quitta pas, elle se modéra seulement vers l'été; mais à l'automne tous s'alitèrent et un grand nombre moururent; quant aux autres, ils traînèrent pour la plupart longtemps. Chez le plus grand nombre le mal s'aggravait subitement au milieu des symptômes suivants: frissonnements répétés; le plus souvent fièvre continue, aiguë; sueurs inopportunes, abondantes, froides jusqu'à la fin; froid considérable; les malades ne se réchauffaient qu'imparfaitement. Le ventre se resserrait souvent et irrégulièrement, puis il se relâchait aussitôt, et vers la terminaison de la maladie, la diarrhée s'établissait chez tous les malades. L'humeur du poumon se portait tout entière vers le bas. Flux abondant d'urines non avantageuses; colliquation de mauvaise nature; la toux était violente, durait tout le temps, et amenait assez facilement et sans trop de douleur des crachats cuits et liquides. Chez ceux même qui ressentaient quelque douleur, la purgation des humeurs du poumon se faisait aisément. Le pharynx était modérément irrité; aucune humeur acrimonieuse ne tourmentait le malade. Il découlait de la tête une humeur visqueuse, abondante, blanche, aqueuse, écumeuse; mais le mal le plus grand qui tourmentait et les phthisiques et les autres malades

fut le dégoût, comme il a été dit plus haut. La boisson avec les aliments ne leur faisait aucun plaisir; ils n'étaient altérés en aucune façon : pesanteur du corps, état comateux; il y avait de l'œdème chez la plupart; ils finissaient par l'hydropisie. Ils avaient des frissonnements et du délire aux approches de la mort.

25. [14] L'apparence extérieure de ceux qui étaient prédisposés à la phthisie était celle-ci : peau glabre, blanchâtre, couleur de lentille, rosée; yeux fauves; les *leucophlegmatiques;* ceux qui avaient les épaules en ailes, et aussi les femmes [étaient attaqués de phthisie] (35). Chez les individus d'une constitution *mélancolique* et sanguine survenaient le *causus*, le *phrénitis*, la dyssenterie; chez les jeunes gens phlegmatiques le ténesme; chez les bilieux, des diarrhées chroniques, des déjections brûlantes et graisseuses.

26. [15] La saison la plus funeste pour tous les cas qui viennent d'être signalés, fut le printemps. Il fit périr le plus de malades. L'été fut plus favorable : pendant son cours, très peu moururent; mais durant l'automne, et sous les Pléiades, il y eut de nouveau beaucoup de morts. — Telle fut la quatrième constitution (36). — Or il me semble très conforme au raisonnement que l'été ait apporté une amélioration notable, car l'hiver arrivant dissipe les maladies de l'été, et l'été par sa présence met en fuite celles de l'hiver. Quoique l'été ne fût point d'abord suivant sa nature ordinaire, qu'il devînt subitement fort chaud, austral et calme, cependant il fut avantageux en substituant une autre constitution.

27. [16] J'estime qu'un point important de l'art est de pouvoir juger sainement des choses dont nous venons de traiter. Quiconque les connaît et sait bien en user ne me paraît pas pouvoir se tromper grandement dans la pratique. Il faut s'appliquer à connaître exactement les constitutions de chaque saison et de chaque maladie; les avantages communs dans les constitutions ou les maladies; les désavantages communs dans les constitutions ou dans les maladies; si la maladie est chro-

nique et mortelle, ou si elle est chronique, mais guérissable; si elle est aiguë et mortelle, ou si elle est aiguë, mais guérissable. D'après cela, on est parfaitement capable d'observer l'ordre des jours critiques, et de tirer de là son pronostic. A celui qui possède cette connaissance, il appartient de savoir quels malades il faut alimenter, quand et comment il faut le faire.

Seize malades.

28. [17] *Premier malade.* — A Thasos, un individu de Parium, logé au-dessus du temple de Diane, fut pris d'une fièvre aiguë; continue dès le début, *causale;* soif dès le début, état comateux, auquel succéda l'insomnie. Durant les premiers jours, perturbation du ventre; urines ténues. — Le sixième jour, urines huileuses; hallucinations. —Le septième jour, tout s'exaspéra; il ne reposa point; urines de même apparence; trouble de l'esprit; selles bilieuses, grasses.—Le huitième jour, un peu de sang s'échappa du nez; il vomit des matières érugineuses en petite quantité; il eut un peu de repos. — Le neuvième jour, même état. — Le dixième jour, tout s'améliora. — Le onzième jour, il eut des sueurs partielles, fut pris de froid, mais se réchauffa bientôt. — Le quatorzième jour, fièvre aiguë; selles bilieuses, ténues, abondantes; énéorèmes dans les urines; hallucinations. — Le dix-septième jour fut laborieux, car il n'y eut point de sommeil et la fièvre augmenta. —Le vingtième jour, sueurs générales; apyrexie; selles bilieuses; dégoût; assoupissement comateux. — Le vingt-quatrième jour, rechute. — Le trente-quatrième jour, [nouvelle] apyrexie; le ventre ne se resserra pas; retour de la chaleur. —Le quarantième jour, [nouvelle] apyrexie; le ventre se resserra, mais non pour longtemps; dégoût; petit retour de fièvre; mais tout cela était irrégulier, il y avait tantôt de l'apyrexie, tantôt de la fièvre; en effet, si elle cessait, et s'il y avait du soulagement, c'était pour revenir bientôt; le malade prenait en outre beaucoup d'aliments, et de mauvaise qualité; sommeil mauvais. Dans les reprises du mal il y avait des hallucinations; les urines

étaient épaisses à la vérité, mais troubles et de mauvaise nature; tantôt le ventre se resserrait et tantôt il se relâchait; mouvement fébrile continuel; selles copieuses, ténues. — Le cent vingtième jour, il mourut. — Depuis le premier jour, il eut continuellement des selles aqueuses, bilieuses, abondantes, et quand elles s'arrêtaient un moment, les matières [évacuées ensuite], étaient brûlées et sans coction. Urines mauvaises jusqu'à la fin. L'état comateux ne discontinua guère. Insomnie laborieuse; dégoût constant. — *Causus* (37).

29. *Deuxième malade.* — A Thasos, la femme qui demeurait auprès de la fontaine froide, étant accouchée d'une fille, et ses purgations n'allant point, elle fut prise d'une fièvre aiguë et de frissonnements trois jours [après sa délivrance]. Longtemps avant son accouchement, elle avait habituellement la fièvre, était alitée et avait du dégoût. Dès l'invasion du frisson, la fièvre fut continue, aiguë, avec frissonnements. —Le huitième jour et les suivants, hallucinations générales, promptement suivies du retour de l'intelligence; perturbations du ventre, avec selles abondantes, ténues, aqueuses, de couleur bilieuse; point de soif. —Le onzième jour, pleine connaissance, mais il y avait du *coma;* urines abondantes, ténues, noires; insomnie. — Le vingtième jour, quelques frissons, suivis bientôt du retour de la chaleur; un peu de divagation; insomnie; évacuations alvines de même apparence [que les précédentes]; urines aqueuses, abondantes.— Le vingt-septième jour, apyrexie; le ventre se resserra. Peu après, le malade ressentit à la hanche droite une douleur intense qui persista longtemps. La fièvre revint; urines aqueuses.— Le quarantième jour, la douleur de la hanche s'apaisa, mais il survint une toux fréquente, continue, humide; le ventre se resserra; dégoût; urines [toujours] de même apparence; la fièvre n'avait pas eu d'intermission complète; mais ses paroxysmes irréguliers, tantôt venaient, tantôt ne venaient pas. — Le soixantième jour, la toux cessa sans signes, car les crachats n'étaient pas arrivés au moindre degré de coc-

tion, et il ne s'était formé aucun des dépôts accoutumés ; la joue droite fut prise de mouvements spasmodiques ; état comateux ; les divagations recommencèrent, mais la connaissance revint bientôt. La malade avait de l'aversion pour toute espèce de nourriture. Les spasmes de la joue se dissipèrent, le ventre évacua un peu de matières bilieuses ; la fièvre fut très aiguë ; il y eut des frissonnements. — Les jours suivants, elle devint aphone ; cependant, elle recouvra la connaissance et la parole. — Le quatre-vingtième jour, elle mourut. — Les urines avaient été constamment noires, ténues et aqueuses ; l'état comateux avait persisté ; dégoût ; découragement ; insomnie ; emportements, agitation ; les humeurs *mélancoliques* troublaient son esprit (38).

30. *Troisième malade.* — A Thasos, Pythion, logé au-dessus du temple d'Hercule, à la suite de travaux, de fatigues et d'un mauvais régime, fut pris d'un grand frisson et d'une fièvre aiguë. Langue très sèche, bilieuse ; soif ; point de sommeil ; urines noirâtres, avec énéorème suspendu et sans dépôt. — Le deuxième jour, refroidissement des extrémités, surtout des mains et de la tête ; vers le milieu de la journée, perte de la parole ; aphonie ; respiration courte pendant longtemps ; retour de la chaleur ; soif ; la nuit fut très calme, il sua un peu de la tête. — Le troisième jour, calme pendant la journée ; le soir, vers le coucher du soleil, un peu de froid ; nausées ; trouble ; nuit laborieuse ; il n'y eut pas un moment de sommeil ; évacuation d'excréments solides, liés. — Le quatrième jour, calme vers le matin ; mais vers le milieu de la journée, exacerbation générale ; froid, perte de la parole, aphonie. Le mal était à son comble. La chaleur revint à la longue. Urines noires avec énéorèmes. La nuit fut calme, il y eut du repos. — Le cinquième jour, le malade parut soulagé ; il sentait cependant un poids dans le ventre, avec des douleurs ; altération ; nuit laborieuse. — Le sixième jour, vers le matin, il y eut du calme ; dans la soirée, les douleurs furent plus vives ; il y eut un paroxysme. Le soir, un lavement procura une bonne selle. Dans la nuit, il y eut

du repos. — Le septième jour, pendant la journée, nausées, un peu d'agitation; urines huileuses; pendant la nuit, grand trouble; divagation; pas un moment de repos. — Le huitième jour, le matin, un peu de repos; refroidissement rapide; aphonie; respiration courte et faible; le soir, le malade se réchauffa; il eut des hallucinations; à l'approche du jour, il fut un peu mieux; petites selles de bile pure. — Le neuvième jour, état comateux; nausées quand il se réveillait; peu de soif; vers le coucher du soleil, agitation; divagation; nuit mauvaise.—Le dixième jour, au matin, aphonie; grand froid; fièvre aiguë; sueurs abondantes; il mourut. — Chez ce malade les douleurs se montrèrent aux jours pairs (39).

31. *Quatrième malade.* — Le malade atteint de *phrénitis* s'étant alité dès le premier jour, vomit beaucoup de matières érugineuses et ténues; fièvre avec frissonnements; sueurs abondantes, continuelles et générales; pesanteur douloureuse à la tête et au cou; urines ténues avec un énéorème éparpillé, sans dépôt; il rendit beaucoup de matières par les selles; eut des hallucinations générales; ne dormit point. — Le deuxième jour, au matin, aphonie; fièvre aiguë; sueurs; battements dans tout le corps; spasmes pendant la nuit. — Le troisième jour, tout s'exaspéra; il mourut (40).

32. *Cinquième malade.* — A Larisse, un homme chauve ressentit subitement une douleur à la cuisse droite; nul remède ne le soulageait. — Le premier jour, fièvre aiguë, *causale*; il fut calme, mais les douleurs persistèrent. — Le deuxième jour, les douleurs de la cuisse diminuèrent, mais la fièvre augmenta; un peu d'agitation; il n'y avait pas de repos; extrémités froides; abondance d'urines qui n'étaient pas de bonne nature. — Le troisième jour, les douleurs de la cuisse cessèrent, mais l'intelligence s'égara; trouble, grande jactation. — Le quatrième jour, vers le milieu de la journée, il mourut. — Maladie aiguë.

33. *Sixième malade.* — A Abdère, Périclès fut pris d'une fièvre aiguë, continue, avec des douleurs; soif vive; nausées; il ne pouvait garder la boisson, il avait la rate un peu gonflée,

et la tête pesante. — Le premier jour, il eut une hémorragie par la narine gauche; cependant, la fièvre augmenta beaucoup; il rendit beaucoup d'urines troubles, blanches, qui ne déposaient point par leur séjour dans le vase. — Le deuxième jour, tout s'exaspéra; néanmoins, les urines étaient épaisses, mais elles déposaient davantage; les nausées diminuèrent; il y eut du repos. — Le troisième jour, la fièvre se modéra; abondance d'urines cuites qui déposaient beaucoup. La nuit fut calme. — Le quatrième jour, vers le milieu de la journée, sueurs abondantes, chaudes, générales; apyrexie; la maladie fut jugée. Il n'y eut point de rechute. — Maladie aiguë.

34. *Septième malade.* — A Abdère, la jeune vierge logée dans la Voie sacrée, fut prise d'une fièvre *causale.* Il y avait de la soif, de l'insomnie. Les règles apparurent pour la première fois. — Le sixième jour, beaucoup de nausées, rougeur, agitation, frissons. — Le septième jour, même état; urines ténues, mais de bonne couleur. Il n'y avait point de douleur au ventre. — Le huitième jour, surdité; fièvre aiguë; insomnie; nausées; frissonnements; intégrité de l'intelligence; urines [toujours] de même. — Le neuvième jour, même état, aussi bien que les jours suivants; la surdité persista. — Le quatorzième jour, trouble de l'esprit; la fièvre s'apaisa. — Le dix-septième jour, hémorragie nasale abondante; la surdité diminua un peu; nausées durant les jours suivants; persistance de la surdité et du délire. — Le vingtième jour, douleurs aux pieds; la surdité et le délire disparurent; un peu de sang s'écoula par le nez; sueurs; apyrexie. — Le vingt-quatrième jour, la fièvre revint; retour de la surdité; la douleur aux pieds persista. La connaissance se perdit. — Le vingt-septième jour, sueurs abondantes; apyrexie; la surdité disparut. La douleur aux pieds persista. Du reste, la maladie fut jugée complétement (41).

35. *Huitième malade.* — A Abdère, Anaxion qui logeait près de la porte de Thrace, fut pris d'une fièvre aiguë; dou-

leurs continuelles au côté droit ; toux sèche, point de crachats les premiers jours ; soif ; insomnie ; urine de bonne couleur, abondante, ténue. — Le sixième jour, délire ; les fomentations [sur le côté] ne servirent à rien. — Le septième jour fut laborieux, car la fièvre augmenta et les douleurs ne diminuèrent pas ; la toux était fatigante ; il y avait de la dyspnée. — Le huitième jour, j'ouvris la veine au pli du bras, le sang sortit en abondance et comme il faut ; les douleurs diminuèrent, mais la toux sèche persista néanmoins. — Le onzième jour, la fièvre diminua, il y eut de petites sueurs à la tête ; toux et expectoration plus humide. — Le dix-septième jour, il commença à rendre quelques crachats cuits ; il fut soulagé. — Le vingtième jour, il sua ; il était sans fièvre ; après la crise, il eut de la soif, et la purgation pulmonaire n'était pas bonne. — Le vingt-septième jour, la fièvre revint ; il toussa et expectora beaucoup de crachats cuits ; sédiments blancs abondants dans les urines ; point de soif ; respiration libre. — Le trente-quatrième jour, sueur générale ; apyrexie. La maladie fut tout à fait jugée (42).

36. *Neuvième malade.* — A Abdère, Héropythus avait mal à la tête, mais vaquait à ses affaires ; au bout de quelque temps, il fut obligé de s'aliter. Il habitait près de la Haute-Route ; il fut pris d'une fièvre *causale* aiguë. Dès le début, vomissements de matières bilieuses, abondantes ; soif ; grande agitation ; urines ténues, noires, tantôt surnagées par un énéorème, tantôt sans énéorème ; nuit laborieuse ; paroxysmes de la fièvre, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, et le plus souvent irréguliers. — Vers le quatorzième jour, surdité ; la fièvre redoubla ; urines [toujours] de même. — Le vingtième jour et les jours suivants, beaucoup d'hallucinations. — Le quarantième jour, hémorragies nasales abondantes ; l'intelligence était meilleure ; la surdité persistait, mais moins prononcée ; la fièvre diminua ; l'hémorragie revint fréquemment les jours suivants et en petite quantité. — Vers le soixantième jour, les hémorragies s'arrêtèrent, mais il survint une forte douleur à la hanche droite, et la fièvre aug-

menta. Peu de temps après, il fut pris de douleurs à toutes les parties inférieures; il arrivait, ou que la fièvre augmentait, et que la surdité devenait très grande, ou que [la fièvre] s'apaisait et que [la surdité] diminuait, mais que les douleurs des hanches et des parties inférieures augmentaient. — Vers le quatre-vingtième jour, tout s'amenda, mais rien ne cessa [entièrement]. Il rendit des urines de bonne couleur qui déposaient un sédiment abondant; le délire était moindre. — Vers le centième jour, perturbation du ventre avec déjections bilieuses abondantes, qui continuèrent longtemps; il y eut même des selles dyssentériques avec douleur; le reste s'améliora. — En somme, la fièvre disparut, la surdité cessa, la maladie fut définitivement jugée le cent-vingtième jour. — *Causus* (43).

37. *Dixième malade.* — A Abdère, Nicodémus, à la suite d'excès de femme et de boisson, fut pris d'une fièvre violente. Au début, nausées et cardialgie; soif; langue brûlée; urines ténues, noires. — Le deuxième jour, la fièvre redoubla; frissonnements; nausées; point de repos; vomissement de matières bilieuses jaunes; urines [toujours] de même; durant la nuit, il y eut du calme, du sommeil. — Le troisième jour, tout s'apaisa, le malade se trouvait bien; vers le coucher du soleil il fut de nouveau agité; nuit laborieuse. — Le quatrième jour, frissons; grande fièvre; douleurs de tout le corps; urines ténues, avec énéorème. [Pendant la nuit, retour du calme. — Le cinquième jour, les mêmes symptômes existaient, mais il y avait de l'amendement. — Le sixième jour, persistance des douleurs de tout le corps; énéorèmes dans les urines] (44); beaucoup d'hallucinations. — Le septième jour, amélioration. — Le huitième jour, tout s'améliora. — Le dixième jour et les jours suivants, il y avait encore des douleurs, mais elles étaient moins fortes; chez ce malade, les paroxysmes et les douleurs arrivèrent jusqu'à la fin surtout aux jours pairs. — Le vingtième jour, il rendit des urines blanches, ne donnant point de sédiment par le repos; il sua beaucoup; il parut

être sans fièvre; mais le soir la chaleur [fébrile] et les mêmes douleurs revinrent; frissons; soif; hallucinations. — Le vingt-quatrième jour, il rendit des urines copieuses, blanches, ayant un sédiment abondant; il eut une sueur chaude, abondante, de tout le corps; apyrexie; la maladie fut jugée (45).

38. *Onzième malade.* — A Thasos, une femme sujette à s'attrister (46), à la suite de chagrins motivés, fut prise d'insomnie, d'anorexie, de soif, de nausées; elle habitait près de Pylade, dans la Plaine. — Le premier jour, à l'entrée de la nuit, frayeur; grande loquacité; emportements; mouvements fébriles légers; le matin, beaucoup de spasmes; quand ces spasmes cessaient, elle divaguait et tenait des propos obscènes; souffrances nombreuses, grandes et continues. — Le deuxième jour, même état; point de repos; fièvre plus aiguë. — Le troisième jour, les spasmes cessèrent, elle fut prise de *coma*, de *cataphora* avec des alternatives de réveil en sursaut; elle se précipitait de son lit; elle ne pouvait se contenir; elle divaguait beaucoup; fièvre aiguë; la nuit elle eut une sueur chaude abondante de tout le corps; apyrexie; elle dormit, recouvra toute sa connaissance; la maladie fut jugée. — Vers le troisième jour, il y eut des urines noires, ténues, avec des énéorèmes généralement arrondis et ne déposant pas; vers la crise, les menstrues coulèrent abondamment,

39. *Douzième malade.* — A Larisse, une jeune vierge fut prise de fièvre *causale* aiguë; insomnie; soif; langue fuligineuse, sèche; urines de bonne couleur, mais ténues. — Le deuxième jour fut laborieux; elle ne dormit point. — Le troisième jour, elle eut plusieurs évacuations alvines aqueuses de couleur d'herbe. Les jours suivants, ces évacuations continuèrent, elles étaient supportées aisément. — Le quatrième jour, elle rendit des urines ténues en petite quantité, surnagées par un énéorème et ne déposant pas; la nuit elle eut des hallucinations. — Le sixième jour, hémorragies abondantes du nez; après des frissons, elle eut une sueur abondante, chaude, générale; apyrexie; la maladie fut jugée. Pendant la fièvre et même après la crise, les menstrues coulèrent; elles

[apparaissaient] alors pour la première fois, car cette jeune fille était encore vierge (47). — Durant toute la maladie, elle eut des nausées, des frissonnements, de la douleur aux yeux, de la pesanteur à la tête. Chez elle il n'y eut pas de rechutes; la maladie fut définitivement jugée. Les souffrances avaient eu lieu aux jours pairs.

40. *Treizième malade.* — A Abdère, Apollonius dépérissait depuis longtemps sans s'aliter, il avait les viscères engorgés, et depuis longtemps il ressentait habituellement une douleur au foie; enfin, il devint ictérique, il avait des flatuosités, la couleur de sa peau tirait sur le blanc; ayant un peu trop bu et trop mangé de bœuf, il se sentit échauffé et s'alita pour la première fois. Usant abondamment de lait cru et cuit de chèvre et de brebis, ayant [du reste] un mauvais régime, il en fut gravement incommodé, car la fièvre redoubla, le ventre ne rendait presque rien en proportion des aliments ingérés. Les urines étaient ténues, en petite quantité; il n'y avait point de sommeil. Météorisme du ventre, de mauvais caractère; grande soif; état comateux; gonflement de l'hypocondre droit, avec douleur; toutes les extrémités un peu froides; il divaguait un peu; il oubliait tout ce qu'il avait dit; la connaissance n'y était plus. — Vers le quatorzième jour, à dater de celui où il s'était alité avec de la chaleur et des frissons, il eut un délire furieux; cris; trouble; grande loquacité; puis retour de l'intelligence, mais aussitôt il se déclara un état comateux. Perturbations du ventre avec déjections de matières abondantes, bilieuses, sans mélange, crues; urines ténues, noires, en petite quantité; grande agitation; excréments variés; en effet ils étaient noirs, en petite quantité et érugineux, ou gras, crus et mordicants; d'autres fois même, ils ressemblaient à du lait. — Vers le vingt-quatrième jour, il y eut du soulagement; les autres symptômes restaient les mêmes, mais la connaissance revint un peu. Le malade ne se souvenait de rien depuis qu'il s'était mis au lit. Le délire revint bientôt. Tout alla en s'empirant. — Vers le trentième jour, fièvre aiguë; selles abon-

dantes, ténues; délire; extrémités froides; aphonie. — Le trente-quatrième jour, il mourut. — Chez ce malade jusqu'à la fin, à compter du jour où je le vis, il y eut des perturbations du ventre, des urines ténues et noires, un état comateux, de l'insomnie, du froid aux extrémités; le délire persista jusqu'à la fin. — *Phrénitis.*

41. *Quatorzième malade.* — A Cyzique, une femme étant laborieusement accouchée de deux jumelles, et n'ayant pas eu de purgations suffisantes, fut prise tout d'abord d'une fièvre aiguë avec frissonnements; pesanteur à la tête et au cou avec douleur; dès le début, insomnie; elle était silencieuse, avait un air refrogné et n'obéissait à rien; urines ténues et sans couleur; soif; beaucoup de nausées; troubles irréguliers du ventre, suivis de resserrement. — Le sixième jour, dans la nuit, elle divagua beaucoup, et ne reposa point. — Vers le onzième jour, elle eut un délire violent et recouvra de nouveau connaissance; urines noires, ténues et par intervalles huileuses; évacuations alvines, abondantes, ténues avec trouble. — Le quatorzième jour, beaucoup de spasmes; extrémités froides; la connaissance était encore perdue; les urines se supprimèrent. — Le seizième jour, aphonie. — Le dix-septième jour, elle mourut. — *Phrénitis* (48).

42. *Quinzième malade.* — A Thasos, la femme de Déalcès, logée dans la plaine, fut, à la suite de chagrins, prise de fièvre aiguë avec frissonnements. Dès le début, elle cherchait à s'envelopper [dans ses couvertures], et elle le fit jusqu'à la fin. Silencieuse, elle avait de la carphologie, effilait, grattait, ramassait des flocons, pleurait, puis riait; elle ne reposa point; éréthisme du ventre sans évacuations; elle buvait un peu quand on le lui rappelait; urines ténues peu abondantes; au toucher la fièvre était légère; froid des extrémités. — Le neuvième jour, elle eut beaucoup de divagations, revint ensuite à elle; taciturnité. — Le quatorzième jour, respiration rare, grande, et par intervalle devenant courte. — Le dix-septième jour, perturbation du ventre avec éréthisme. Les boissons mêmes passèrent sans sé-

journer [dans les intestins]. Insensibilité générale ; tension de la peau avec aridité. — Le vingtième jour, grande loquacité ; de nouveau revenue à elle, elle perdit la parole et eut la respiration courte. — Le vingt et unième jour, elle mourut. — Chez elle, pendant toute la durée de la maladie, la respiration fut rare et grande ; elle eut une insensibilité générale ; elle cherchait toujours à s'envelopper ; jusqu'à la fin il y eut ou une grande loquacité ou un silence [absolu]. — *Phrénitis.*

43. *Seizième malade.* — A Mélibée, un jeune homme échauffé par de longs et nombreux excès de boissons et de femmes, s'alita. Il avait des frissonnements, des nausées, de l'insomnie et de la soif. — Le premier jour, il évacua beaucoup d'excréments solides, avec une *périrrhée* considérable ; les jours suivants, il rendit beaucoup de matières aqueuses de couleur d'herbe ; urines ténues, peu abondantes, sans couleur ; respiration rare, grande par intervalles ; tension d'un hypocondre à l'autre, sans tumeur ; battement continu au cardia jusqu'à la fin. Il rendit des urines huileuses. — Le dixième jour, hallucinations modérées (il était de mœurs douces et paisibles) ; peau tendue et aride : déjections alvines, abondantes et ténues ou bilieuses et grasses. — Le quatorzième jour, tout s'exaspéra ; hallucinations ; beaucoup de divagations. — Le vingtième jour, délire furieux ; jactation ; point d'urines ; il ne gardait qu'une petite quantité de boisson. — Le vingt-quatrième jour, il mourut. — *Phrénitis.*

DU

RÉGIME DANS LES MALADIES AIGUES.

INTRODUCTION.

Jusqu'ici le lecteur ne connaît que la partie théorique et descriptive de la médecine hippocratique. Il a trouvé dans le *Pronostic* les bases de la pathologie générale du chef de l'école de Cos, dans le traité des *Airs, des Eaux et des Lieux* l'application de cette pathologie générale, je veux dire de la prognose à l'étude de l'étiologie des maladies ; enfin dans les *Épidémies* l'application de cette même prognose à l'observation et à la description des maladies. Toutes ces notions générales ont un but pratique que l'auteur n'a pas manqué d'indiquer, et qui ressort du reste avec évidence de presque toutes les pages de ces divers traités; mais, pour faire connaître dans tout son ensemble et dans toutes ses parties la médecine d'Hippocrate, il me reste à donner le traité du *Régime dans les maladies aiguës*, seul ouvrage de thérapeutique sorti des mains de ce grand maître qui soit arrivé jusqu'à nous.

Le traité du *Régime dans les maladies aiguës*, tel que nous le possédons aujourd'hui, et tel qu'il était connu des plus anciens critiques de l'école d'Alexandrie, d'Érasistrate, par exemple, ainsi que Galien le témoigne [1], est composé de deux parties, distinctes il est vrai, mais qui ont entre elles plusieurs points de contact et qui se prêtent une mutuelle lumière. La première est consacrée à l'exposition des principes qui servent de base pour régler le régime dans les maladies aiguës ; elle contient aussi quelques aperçus généraux sur le traitement de ces mêmes maladies. Hippocrate n'entre pas ici dans les détails particuliers ; il se proposait d'y revenir dans d'autres écrits, et il a même eu soin de donner l'indication de chacun des points dont il comptait s'occuper, nous laissant ainsi une idée très sommaire, il est vrai, mais très précieuse de ses études sur les maladies aiguës. Si l'on compare les indications éparses dans cette première partie avec les sujets traités dans la seconde,

[1] Com. IV, *in Hipp. de Vict. rat. in morb. acut.*; texte 5, t. XV, p. 744. Tout le commentaire de Galien étant contenu dans ce quinzième volume, je me contenterai d'indiquer les pages.

on y retrouvera quelques points du programme qu'Hippocrate s'était tracé, notamment le traitement propre à chaque espèce de maladies; et l'on sera porté à croire avec Galien [1] que cette seconde partie renferme des notes ébauchées, quelquefois même des passages complétement élaborés par Hippocrate lui-même et confusément rassemblés par un de ses disciples, qui a profité de l'occasion pour mêler aux doctrines et aux paroles du maître plusieurs choses de son propre fonds.

La seconde partie présente trop d'incohérences et d'incorrections, trop de passages incertains ou même complétement inextricables, pour que je la donne tout entière; je me suis borné à placer à la fin du volume quelques passages que j'ai crus capables d'éclairer ou de compléter la partie authentique du traité. Je ne m'arrêterai pas longtemps sur cette dernière partie. Les doctrines qui y sont contenues, pour avoir une origine fort ancienne, n'en sont pas moins accessibles à tous et compréhensibles par elles-mêmes. Je me contenterai d'indiquer le plan général et de faire ressortir les idées dominantes.

La polémique est le premier but et le fond même du traité du *Régime*. Hippocrate semble moins vouloir y établir ses propres doctrines qu'y combattre celles de ses confrères. — §. Ier. Il débute par une vive attaque contre les auteurs des *Sentences cnidiennes*, et le débat roule sur une des plus grandes et des plus importantes questions de pathologie générale, aussi bien au point de vue de la science antique qu'à celui de la science moderne. On a vu dans l'argument du *Pronostic*, qu'Hippocrate s'occupait surtout de l'issue et de la marche générale de la maladie, qu'il négligeait la distinction et la dénomination des unités morbides ou espèces particulières, et qu'il ne s'enquérait pas des symptômes spéciaux que pouvait offrir telle ou telle espèce · tout cela lui paraissait d'une très mince utilité pour la connaissance et le traitement des maladies. Au contraire, les médecins cnidiens s'attachaient à décrire exactement et dans leurs plus petits détails les symptômes que chaque malade présentait dans chaque cas particulier, et multipliaient les espèces de maladies en imposant un nom différent à tout état morbide qui n'était point identique avec un autre. Pour se prononcer avec entière connaissance de cause dans cette grave question, il faudrait avoir sous les yeux les pièces des deux parties : malheu-

[1] Com. IV, *in proœm.*, p. 732. Mais cf. aussi Com. III, texte 39, p. 705, où il dit : « Évidemment, les livres qu'Hippocrate se proposait d'écrire sur le traitement de chaque maladie aiguë, n'ont pas été conservés, ou n'ont jamais été composés. »

reusement les écrits de l'école de Cnide ont été la proie du temps, et nous ne connaissons le livre des *Sentences cnidiennes* que par quelques citations de Galien, qui certainement avait lu et médité cet ouvrage. Je réunis dans la première note les divers passages qui, dans les écrits du médecin de Pergame et aussi dans ceux de Rufus d'Éphèse, se rapportent de loin ou de près aux *Sentences cnidiennes*. Ainsi, d'une part, le lecteur parcourant le *Pronostic*, et de l'autre, ces fragments épars, il est vrai, mais jusqu'à un certain point suffisants pour juger de la nature et de l'importance de la question, pourra se faire une idée assez nette d'une polémique engagée, il y a plus de deux mille ans, entre deux écoles rivales, et continuée de nos jours sous d'autres noms et sous d'autres formes.

Le second point sur lequel Hippocrate combat les médecins cnidiens, c'est qu'ils n'avaient qu'un très petit nombre de médicaments, excepté pour les maladies aiguës, ce qui veut dire, suivant la remarque de Galien, qu'ils en employaient beaucoup pour ces dernières, comme cela se voit en effet dans le livre des *Sentences cnidiennes*, tandis que pour le traitement des maladies chroniques ils se bornaient aux purgatifs, au petit-lait et au lait, suivant les circonstances [1]. Il devait en être ainsi pour les maladies aiguës, qui paraissent surtout avoir attiré l'attention des Cnidiens; il semble en effet tout naturel que les agents thérapeutiques se multiplient avec les espèces de maladies contre lesquelles on les dirige.

Après les médecins cnidiens, Hippocrate attaque les *anciens* en général, qui suivant lui, étaient tout à fait ignorants des règles à suivre dans le régime des maladies aiguës sur le traitement desquelles le vulgaire se trompe complétement, parcequ'il ne sait pas reconnaître les nuances délicates qui distinguent, dans ce cas, le bon du mauvais praticien.

Le régime des maladies présente à résoudre une foule de problèmes qui touchent à la plupart des points de l'art médical et aux plus importants. Ces problèmes, dit Hippocrate, les médecins ne sont pas dans l'habitude de se les poser, et quand même ils le feraient, ils n'en trouveraient peut-être pas la solution [2].

[1] Com. I, t. 3, p. 423. On peut voir aussi dans Galien (*Traité du mélange et de la vertu des drogues simples*, liv. VI, *init.*, t. XI, p. 795), qu'Euryphon, regardé comme l'auteur des *Sentences cnidiennes*, avait écrit sur l'usage des médicaments, et qu'il avait également composé un traité sur les médicaments succédanés. (Gal., *de Succed.; init.*, t. XIX, p. 721.)

[2] Ce passage et bien d'autres qu'on pourrait relever dans les écrits d'Hippocrate, prouvent que l'esprit des chefs d'école, des fondateurs de secte, a toujours été le même, peu bienveillant et peu modeste.

La discordance qui régnait entre les médecins dans le traitement des maladies aiguës, discordance que l'auteur compare avec une spirituelle ironie à celle des aruspices quand il s'agit d'interpréter le vol des oiseaux ou les signes fournis par l'inspection des entrailles des victimes, était déja de son temps la source d'un grand discrédit pour l'art médical et pour ceux qui l'exerçaient.

§§. 4 et 5. Ces préliminaires établis, Hippocrate arrive à l'étude du régime dans les maladies aiguës. Il s'arrête tout d'abord à la *ptisane* (voir la note 5 sur la *ptisane*), qu'il regarde comme le meilleur aliment qu'on puisse trouver pour ces sortes de maladies: il en énumère les qualités et trace les règles à suivre dans son administration.

Pour bien saisir l'ensemble de la discussion et pouvoir suivre le raisonnement dans tous ses détails, il suffit de rappeler ici un principe nettement formulé dans la première section des *Aphorismes*, mais qu'il n'est pas toujours facile de retrouver ici au milieu des nombreuses considérations dont l'auteur l'a enveloppé. Ce principe, c'est la loi de l'habitude qui a une très grande puissance aussi bien dans l'état de santé que dans celui de maladie, et qu'il ne faut jamais perdre de vue, quoi qu'on fasse pour se conserver dans le premier état ou pour sortir du second [1] : la première conséquence de ce principe, c'est que tout changement brusque, en un sens ou en un autre, est essentiellement nuisible, et qu'il l'est d'autant plus que les circonstances sont plus défavorables; la seconde, c'est qu'il ne faut produire aucun changement sans en contre-balancer l'effet par un autre changement qui devient alors une sorte de compensation [2].

Or, c'était précisément sur ce point capital que la pratique des confrères d'Hippocrate différait absolument de la sienne. Les médecins de son temps avaient pour habitude de mettre à une diète absolue dès le début de la maladie, et d'administrer la *ptisane* et les boissons au fort de la maladie. En passant ainsi de l'alimentation à la diète absolue et surtout de la diète absolue à une alimen-

[1] Cf. sur l'influence de l'habitude, Galien, *de Consuetudine*. La traduction latine, publiée par N. Rhéginus, se trouve dans le t. VI de l'édit. de Chartier. Le texte grec a été publié pour la première fois par Dietz à la suite du livre *de Dissectione musculorum* (1 vol. in-12, Leipsig, 1832). Galien s'appuie principalement de l'autorité du traité du *Régime*, dont il rapporte un fragment, et du traité *de la Paralysie* d'Érasistrate, dont il cite également un passage.

[2] M. Littré (t. IV, p. 73, actuellement sous presse) a signalé les mêmes doctrines dans le traité *des Articulations*, §. 87, p. 327.

tation plus ou moins substantielle, ils opéraient à deux reprises un brusque changement qui ne pouvait manquer de nuire gravement au malade. Hippocrate, pour démontrer tout ce que cette manière de procéder avait de vicieux, apporte deux preuves principales : la première est fondée sur l'analogie, il s'agit des dommages qu'un homme ressent en changeant la quantité ou la qualité de son alimentation ordinaire, même pour une seule fois et d'une manière peu notable; la seconde est tirée de l'état même de maladie, et Hippocrate remarque ici avec une grande justesse que cette comparaison a une valeur décisive, puisque les deux termes sont identiques. Il établit par voie expérimentale que chez un malade les écarts de régime sont d'autant plus préjudiciables qu'ils arrivent plus loin du début de la maladie, et il en conclut avec pleine raison qu'il en est de même pour le passage de la diète à l'usage de la *ptisane* au fort de la maladie. Outre ces exemples empruntés aux organes digestifs, il en prend de divers ordres, des exercices, du coucher, du traitement des plaies.

De leur côté les confrères d'Hippocrate autorisaient leur pratique sur cet autre principe, que le passage de la santé à la maladie étant le résultat d'un grand changement, il fallait que le passage de la maladie à la santé fût opéré sur un autre grand changement.

Hippocrate ne nie pas que dans certains cas il faille mettre tout d'abord les malades à une diète absolue, mais il ne faut le faire que dans le cas où ils pourront supporter cette diète jusqu'à ce que la maladie ait dépassé le *summum* de son intensité, autrement on lui fournirait des armes au lieu de la combattre. Il faut consulter l'acuité du mal, l'âge, la force et les habitudes du malade; car en principe général, on doit dans la maladie régler le régime sur celui que le malade suivait dans l'état de santé. En résumé, il faut, d'un côté, commencer par alimenter les malades dès le début de la maladie quand ils doivent être mis plus tard à l'usage de la *ptisane* passée ou non passée; de cette manière les changements se feront peu à peu et seront tout à fait inoffensifs. D'un autre côté, on ne doit prescrire dès le début une diète rigoureuse que dans le cas où on pourra, sans danger pour le malade, la continuer jusqu'à ce que la maladie ait dépassé sa période d'extrême acuité.

Il faut que les commentateurs anciens aient mal étudié le traité du *Régime*, ou qu'ils aient apporté beaucoup de mauvaise foi dans son interprétation, ou enfin reconnaître que les doctrines d'Hippocrate y sont obscurément exposées, car les uns, et en particulier Érasistrate, au dire de Galien, l'ont accusé de faire périr ses malades d'inanition; les autres, et parmi eux Thessalus, lui ont reproché de

les gorger d'aliments, et des deux côtés les arguments étaient tirés des textes mêmes du traité qui nous occupe [1].

Hippocrate reproche encore aux médecins de son temps une erreur très grave, c'est de ne pas savoir distinguer les différentes espèces de faiblesses et de régler ainsi le régime sur des apparences trompeuses. Il est, dit-il, deux sortes de faiblesses, l'une qui provient de la vacuité des vaisseaux et à laquelle il faut opposer une alimentation capable de rétablir l'équilibre, l'autre qui provient de quelque irritation, de quelque souffrance interne ou de l'acuité du mal, et qu'il faut bien se garder de combattre par les aliments : confondre ces deux espèces de faiblesses est une grande preuve d'ignorance; toutefois la faute n'est pas la même dans les deux cas : dans le premier, c'est-à-dire ne pas reconnaître qu'un malade est faible par inanition, c'est ridicule; et dans le second, c'est-à-dire alimenter un malade quand la débilité provient de la nature ou de l'intensité du mal, c'est dangereux.

J'arrive maintenant à l'indication sommaire des divers points qu'Hippocrate passe successivement en revue, en me conformant à l'ordre qu'il a suivi.

§§. 4, 5 et 6. Quand l'intensité de la maladie permet de donner la *ptisane* entière, il faut, comme il a été déja dit, avoir égard aux habitudes du malade, et en second lieu considérer si la maladie a un caractère de sécheresse ou d'humidité : dans le premier cas, on sera très sobre de *ptisane* et on commencera par humecter le malade avec de l'oxymel ou une autre boisson; dans le second cas, on peut augmenter progressivement la quantité de *ptisane*. Plus les évacuations sont abondantes, plus il faut augmenter la dose, mais il faut la diminuer aux approches des crises et deux jours après.

Si au début d'une maladie les intestins sont encore remplis du résidu des aliments, il ne faut pas prescrire la *ptisane* entière ou passée, avant qu'il y ait eu une évacuation spontanée ou artificielle. Autre précaution : dans le cas de douleur au côté, on suspendra la *ptisane* jusqu'à ce que la douleur ait cédé aux moyens thérapeutiques; autrement on fait tomber le malade dans le plus grand danger. Autre précaution : il ne faut jamais donner la ptisane quand les pieds sont froids : ce symptôme indique que la chaleur est refoulée à l'intérieur et qu'un paroxysme est imminent.

§. 7. Après ces considérations générales, Hippocrate se livrant à une digression, entre dans l'examen des moyens propres à com-

[1] Cf. Gal. Com. I, textes 20, 25 et 44, p. 470, 478 et 501. — Com. III, t. 38, p. 702. — Cf. aussi Littré, t. I, p. 328 et suiv.

battre la pleurésie avec douleur sus ou sous-diaphragmatique ; il donne ainsi un spécimen de la manière dont il se proposait d'envisager la thérapeutique de chaque maladie en particulier ; vient ensuite (§. 8 à 13 inclusivement) cette longue discussion que j'ai résumée plus haut et dans laquelle il combat la méthode de ses confrères par les différents ordres de preuves que j'ai indiqués ; je n'y reviendrai pas.

L'usage de la *ptisane* étant réglé par voie expérimentale et par voie de raisonnement, Hippocrate passe successivement en revue le vin (§. 14), l'hydromel (§. 15), l'oxymel (§. 16) et l'eau (§. 17), considérés comme constituant une partie essentielle du régime et du traitement dans les maladies aiguës.

Il admet plusieurs espèces de vin et règle l'usage de quelques-unes d'après leur action sur le cerveau, les viscères abdominaux, l'appareil urinaire, et précise quelques cas où on doit employer ces diverses espèces ; il déclare en finissant qu'avant lui on n'avait rien dit sur les caractères relatifs à l'utilité ou aux inconvénients du vin. Toutefois Galien ne porte pas un jugement très favorable de ce chapitre, et il dit (*Com.* III, t. 1, p. 626) que non-seulement il est en désordre, mais incomplet.

L'hydromel convient moins dans les maladies aiguës bilieuses et dans celles avec engorgement inflammatoire, que dans les autres. Ses propriétés expectorantes, diurétiques, laxatives, sont modérées ; quand le miel est étendu il facilite davantage l'expectoration. Quand la décoction est très chargée elle provoque plutôt des selles de mauvais caractère. On se trouve quelquefois très bien et rarement mal d'employer exclusivement l'hydromel dans les maladies aiguës où il convient, car il a une vertu nutritive si réelle que, bu avant la *ptisane*, il produit une très grande plénitude. L'hydromel cuit n'a pas d'autres propriétés que l'hydromel cru.

Quand l'oxymel n'est pas trop acide, il est souverain dans les affections de poitrine ; quand il est trop acide, il peut rendre les crachats très visqueux au lieu de les atténuer et de les diviser, et met ainsi le malade en danger de suffocation. Dans l'oxymel l'acide corrige ce que le miel a de bilieux ; mais l'oxymel provoque quelquefois des déjections semblables à des raclures et qui deviennent funestes : il peut encore empêcher la sortie des gaz, causer de la faiblesse et produire le froid aux extrémités. En somme, il ne faut pas l'administrer seul dans les maladies aiguës ; il irriterait les intestins ; et quand on croit devoir en continuer l'usage durant tout le cours de la maladie, il faut que la proportion d'acide soit peu considérable.

L'eau n'a par elle-même aucune vertu spéciale : bue entre l'hy-

dromel et l'oxymel elle rend, il est vrai, l'expectoration plus facile, mais c'est par le seul fait du changement de boisson : elle cause une espèce d'inondation dans le corps, augmente la soif plutôt qu'elle ne la diminue, nuit aux hypocondres, abat les forces, gonfle la rate et le foie. Hippocrate promet aussi de parler des différentes eaux médicamenteuses (tisanes et infusions); mais ce travail est encore au nombre des autres *desiderata* de la collection.

La partie authentique finit par un chapitre étendu et très intéressant sur l'utilité des bains dans les affections de poitrine et sur la manière dont il faut les prendre pour qu'ils procurent de l'avantage (§. 18). Ici encore la grande loi de l'habitude est invoquée, et le médecin doit s'enquérir si le malade prend souvent ou non des bains dans l'état de santé, et s'il s'en trouve bien ou mal.

Si l'on veut se faire une idée exacte du traité du *Régime dans les maladies aiguës* et bien juger de la valeur des témoignages que les anciens nous ont laissés sur ce livre, il faut le regarder comme le *spécimen* d'un grand travail, comprenant non-seulement la diététique, mais la pharmaceutique générale et spéciale des maladies aiguës. De ce grand travail plusieurs parties annoncées dans celle qui nous reste, n'ont pas été faites ou sont perdues pour nous; et dans cette portion même que le temps n'a pas détruite, il ne faut voir qu'une ébauche et non un traité ayant reçu une complète élaboration. Pour arriver à une conception plus exacte encore du livre que nous possédons sous le titre de *Régime dans les maladies aiguës*, il convient d'établir une autre distinction : la première partie de cet écrit, celle que j'ai traduite, offre déja un commencement de rédaction et de coordination ; déja l'auteur avait essayé de séparer les principes généraux des faits de détails, et d'en faire un tout. Il y a plus, c'est que la seconde partie présente des passages parallèles qui se correspondent exactement, non-seulement pour le fond des idées, mais encore pour les expressions. Seulement, dans la première partie, beaucoup de détails inutiles ou redondants ont été élagués; le style est devenu plus laconique et plus soigné. Ainsi nous avons tout ensemble le premier jet et la révision. Toutefois cette révision n'est pas encore satisfaisante, sinon pour le style, du moins pour l'arrangement des matières : nous ne possédons donc dans cette première partie qu'un travail inachevé où les idées ne se suivent pas toujours, et où on trouve çà et là des digressions qui ne sont commandées par rien, travail publié sans doute après la mort d'Hippocrate, comme le remarque Galien [1].

[1] Com. II, texte 55, p. 624.

Quant à la seconde partie, il faut la considérer comme composée de quelques notes trouvées dans les papiers d'Hippocrate, notes dont quelques-unes avaient été déja classées et retouchées, et dont quelques autres n'avaient pas encore reçu de destination; enfin admettre que quelques morceaux, surtout vers la fin, y ont été interpolés par les disciples d'Hippocrate. »

Cette division fort ancienne en deux parties, dont l'une a reçu un commencement de rédaction, dont l'autre n'est qu'un recueil de notes, écrites il est vrai par Hippocrate, mais interpolées, a été acceptée par les uns et rejetée par les autres. Et c'est là précisément ce qui explique le désaccord qui existe entre les nombreux témoignages qui nous sont parvenus sur ce livre; mais on peut dire jusqu'à un certain point que ces témoignages sont aussi fondés et aussi acceptables les uns que les autres suivant le point de vue auquel on se place et la règle de critique que l'on suit. Quoi qu'il en soit, dans une histoire générale de la science ou seulement des doctrines d'Hippocrate, il me semble très permis de confondre les deux parties en une seule et de n'élaguer comme apocryphes que certains passages qui évidemment ne sont empreints ni de la touche ni de l'esprit du maître. »

Les témoignages sur le traité du *Régime* remontent aux premiers temps de l'école d'Alexandrie. On a déja vu qu'Érasistrate le connaissait tel que nous le possédons aujourd'hui, et qu'il le regarde comme appartenant à Hippocrate, contre lequel il dirige même une attaque indirecte dans la personne d'Apollonius et de Dexippe ses disciples. Bacchius a expliqué un mot qui se trouve dans ce traité [1], mais qui se retrouve également dans d'autres. Érotien range ce livre parmi ceux qui concernent la diète; il l'intitule de la *ptisane*, Περὶ πτισσάνης, et ne fait aucune distinction. Athénée (éd. de Casaub., p. 57), nous apprend que quelques critiques regardaient la seconde moitié comme illégitime, et que quelques-uns même rejetaient tout le traité comme apocryphe.

On connaît déja, en partie, l'opinion de Galien sur ce livre. Il pense, comme je l'ai déja dit, que la partie reconnue généralement comme authentique n'a été publiée qu'après la mort d'Hippocrate; quant à la partie regardée comme apocryphe, voici textuellement ce qu'il en dit: « Dans le livre du *Régime*, beaucoup de « médecins ont conjecturé avec vraisemblance que la partie qui « vient après le chapitre des *Bains* n'était pas d'Hippocrate; car, par « la force de l'exposition et par l'exactitude des préceptes, elle est

[1] Cf. Érot. gloss., p. 310, au mot Ποταίνια.

« de beaucoup inférieure à l'autre ; toutefois, ils n'ont pas une « opinion déraisonnable, ceux qui ont été déterminés à attribuer « cette partie à Hippocrate lui-même, car la pensée y est conforme « à sa doctrine, de sorte qu'on peut soupçonner qu'elle a été écrite « par quelqu'un de ses disciples; souvent même dans cette partie « la rédaction et la pensée sont tellement irréprochables, qu'on « revient à la croire composée par Hippocrate lui-même, qui se « préparait à rédiger un livre où, comme il l'a promis dans le « traité même du *Régime dans les maladies,* il devait enseigner le « traitement de chaque maladie en particulier. Toutefois, dans cette « partie on trouve des passages qui, évidemment, ne sont pas dignes « d'Hippocrate, et il faut penser qu'ils ont été ajoutés à la fin « des morceaux légitimes, comme cela est arrivé pour les dernières « parties des *Aphorismes :* car, les premières parties des écrits « [d'Hippocrate] étant dans la mémoire de beaucoup d'hommes, « ceux qui ont fait des additions les ont faites à la fin; c'est ce « qui paraît être arrivé pour le traité *des Plaies de tête,* pour le « second livre des *Épidémies;* de même dans le traité qui nous oc- « cupe on trouve des interpolations, surtout à la fin ; on y distin- « guerait donc pour ainsi dire quatre parties, l'une digne d'Hip- « pocrate pour la pensée et pour l'expression, deux autres, dont « l'une est digne de sa pensée seulement ; et l'autre de sa diction, « enfin une quatrième qui n'est digne ni de l'une ni de l'autre. « Dans l'exposition de chaque passage nous avons soin de distin- « guer chacune de ces espèces [1]. »

Un peu plus loin [2] il dit : si ce livre n'est pas écrit par Hippocrate, il est tout au moins fort ancien. Il dit encore [3] en parlant du chapitre relatif aux bains : si ce qui suit n'est pas entièrement digne d'Hippocrate, beaucoup de choses néanmoins sont tout à fait dans son esprit ; il en est de même pour ce qui vient après le morceau sur les bains. Ailleurs [4], il place ce traité au nombre de ceux qui ont été accordés avec raison à Hippocrate.

Enfin selon le même critique [5] le traité du *Régime dans les maladies aiguës* (la première partie sans doute) est regardé par tout le monde comme authentique.

Cœlius Aurélianus [6] nous a laissé sur le traité du *Régime* un

[1] Com. IV, *in prooem.*, p. 732.
[2] Com. IV, t. 5, p. 744.
[3] Com. III, t. 39, p. 705.
[4] *De diff. resp.* III, 1, p. 891, t. 7.
[5] Com. I, *in Progn.*, texte 4, p. 18, t. XVIII, 2e partie.
[6] *Morb. acut.*, II, 29, p. 142, éd. d'Alm.

témoignage fort important. « Hippocrate, dit-il, dans un livre qui « sert de règle (*in libro regulari*) et qu'il intitule du *Régime* « (*Diæteticus*), propose contre la péripneumonie un remède com- « posé de *coccus* et de *galbanum* infusés dans du miel attique, ou « bien de l'*abrotanum* dans de l'oxymel et mêlé à du poivre et à « de l'ellébore noir; il dit encore que de l'opoponax (*panacem*) (*pas- « tinaca opoponax*, Lin.) bouilli dans de l'oxymel et coulé est éga- « lement souverain. » C. Aurélianus ajoute : Soranus traite tout cela de songes et dit que l'oxymel a une propriété astringente nuisible. L'éditeur de Cœlius assure dans une note que ce passage ne se trouve dans aucun des écrits d'Hippocrate, et que le livre cité est perdu. Gruner (*Censura*, p. 67) et Sprengel partagent la même opinion; mais Ackermann (*Hist. litt. Hipp.* dans Kuehn, p. XCVIII) a montré que le passage en question se retrouve presque textuellement dans la partie regardée comme apocryphe; en effet on lit (texte de M. Littré, t. II, p. 464.) « Éelegme pour la péripneumonie : « *galbanum* et grains de pomme de pin (κόκκαλος) (*pinus picœa*, « Lin.) dans du miel attique. Autre médicament : aurone (ἀβρότονον), « (*artemisia abrotanum*, Lin.), dans de l'oxymel et du poivre. « Faites bouillir de l'ellébore noir (*helleborus orientalis*; Lin.) « et donnez-le à boire aux pleurétiques dès le début quand la « douleur est étendue; l'opoponax bouilli dans l'oxymel et coulé, « est très bon à prendre pour les douleurs étendues du foie et des « régions diaphragmatiques. »

Cette citation est précieuse puisqu'elle prouve que Cœlius n'admettait aucune division dans le traité du *Régime* et l'accordait tout entier à Hippocrate; elle nous montre en même temps que les préceptes du divin vieillard n'ont pas toujours reçu une aveugle sanction [1].

[1] Cœlius cite encore plusieurs fois le traité qui nous occupe, sous les titres divers mentionnés note a, p. 302. Dans le liv. IV, chap. III, p. 521, des *Maladies chroniques*, il attaque Hippocrate (en sa qualité de chef du *méthodisme*, Cœlius est plus porté à reprendre qu'à approuver Hippocrate, qui passait pour le père du *dogmatisme*) sur la manière dont il ordonne, dans son livre contre les *Sentences cnidiennes*, de traiter les *cœliacos* (ceux qui sont affectés des maladies des intestins ou de l'estomac). Il lui reproche de commencer par leur administrer l'ellébore, de leur faire manger du pain façonné de telle manière, qu'il serait à peine digéré par ceux qui se portent bien, enfin de leur donner de la bouillie (*pulentum*) et des semences de *fenugrec* (*fœnigræci semina*). — L'éditeur de Cœlius déclare qu'il n'a retrouvé nulle trace de ce passage dans le livre cité. Mais c'est pour n'avoir été faites que dans la partie regardée comme authentique, que les recherches d'Almeloveen ont été mises en défaut. Je crois avoir retrouvé

Palladius [1] pense qu'il faut lire le *Pronostic* avant le traité du *Régime dans les maladies aiguës* (qu'il attribue à Hippocrate sans distinction); et en cela il a grandement raison : les doctrines qui sont contenues dans le premier ouvrage rendent admirablement compte des doctrines qu'Hippocrate cherche à établir dans le second sur la ruine de celles de ses confrères.

Tous ces témoignages sont assurément très satisfaisants ; mais la considération même du livre emporte avec elle une plus grande preuve de légitimité que toutes les assertions des critiques les plus éclairés ; et pour se convaincre que ce livre est bien d'Hippocrate, il n'y a qu'à se rappeler qu'il confirme en tout point les doctrines du *Pronostic*, et qu'il n'a été fait en quelque sorte que pour les défendre contre celles des autres médecins et en particulier des cnidiens. Cette polémique contre l'école de Cnide ne pouvait guère être faite que par le chef de l'école de Cos, et c'est pour moi un caractère décisif d'authenticité.

DU RÉGIME DANS LES MALADIES AIGUES [a].

1. Ceux qui ont composé les sentences qu'on appelle *Cnidiennes* (1), ont décrit convenablement quels symptômes

dans la partie prétendue apocryphe un passage qui n'est pas sans analogie avec celui incriminé par Cœlius; en effet on lit : §. 21. « Chez les malades « qui ont le ventre inférieur chaud, et des selles âcres et irrégulières par un « effet de colliquation, il faut, s'ils sont en état de supporter l'*hellébore* « *blanc*, procurer des évacuations par le haut avec ce médicament; sinon il « faut leur donner, froide et épaisse, une décoction de blé de l'année; de la « *bouillie de lentille; du pain cuit sous la cendre* (trad. de M. Littré, t. II, « p. 501). » Comme on le voit, ce passage concorde en beaucoup de points avec celui que cite C. Aurélianus ; seulement il n'y est point fait mention du *fenugrec*, qui, dans Hippocrate, est appelé τῆλις (*Epid.*, v, p. 1157) ou βουκέρας (*de Morb. mul.*, I, p. 617. — Cf. encore Dioscoride *de Mat. med.*, II, 224, et Dierbach, p. 68.) Peut-être Cœlius a mal cité, ce qui lui arrive fréquemment; peut-être aussi notre texte est altéré.

[1] Com. *in lib. de fracturis*, p. 918, dans Foës, éd. de Chouet.

[a] ΠΕΡΙ ΔΙΑΙΤΗΣ ΟΞΕΩΝ; DE VICTUS RATIONE IN MORBIS ACUTIS (Foës, Vallesius, Heurnius et Vulg.); DE DIÆTA IN ACUTIS (*nonnulli*). Cet ouvrage a été cité très différemment par les anciens. Athénée (*Deipnos.*, II, p. 45) a rappelé toutes ces inscriptions diverses. Les uns, dit-il, l'intitulent : περὶ [διαίτης?] ὀξέων νοσημάτων (comme fait Galien en quelques passages); d'autres : περὶ πτισάνης (comme fait Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 15; Érotien, p. 22 et 262); d'autres πρὸς τὰς Κνιδίας [γνώμας? avec Galien,

éprouvent les malades dans chaque maladie, et aussi la manière dont certaines se terminent ; on pourrait en faire autant sans être médecin, pour peu qu'on s'informe avec soin auprès de chaque malade de ce qu'il souffre ; mais les notions que le médecin doit acquérir sans que le malade lui dise rien (2), sont presque toutes omises, bien qu'elles varient suivant les cas, et que plusieurs soient essentielles pour arriver à la connaissance rationnelle des signes positifs. Mais quand il s'agit de s'élever de cette connaissance aux traitements particuliers, je pense, en beaucoup de points, tout différemment de ce qui a été soutenu par les auteurs des *Sentences*. Je ne les approuve pas, non-seulement à cause de cela, mais encore parcequ'ils ne prescrivent qu'un petit nombre de remèdes, car leur traitement se réduit, pour l'ordinaire, sauf dans les maladies aiguës, à donner des médicaments purgatifs, du petit-lait et du lait, suivant la saison. Si ces remèdes étaient bons et suffisants pour les maladies contre lesquelles ils les conseillent, ils seraient assurément très dignes d'éloges, en ce qu'étant peu nombreux, ils rempliraient néanmoins les vues du médecin ; mais il n'en est pas ainsi. Ceux qui ont revu les *Sentences*, ont traité plus médicalement des remèdes qu'il convient d'administrer dans chaque maladie ; mais les anciens n'ont rien écrit sur le régime, rien du moins qui soit digne de remarque ; en cela ils ont négligé une partie très essentielle. Cependant ils n'ignoraient pas les formes diverses que revêt chaque maladie, et la multiplicité de leurs espèces. Quelques-uns même voulant donner un dénombrement bien exact des maladies, ne l'ont pas fait convenablement, car un dénombrement n'est point facile si on établit une espèce particulière de chaque maladie sur la seule différence d'un cas

Cœlius Aurélianus et le ms. 2253, ou δόξας? avec Pollux, *Onomast.*, X, 23].—Galien (Com. I, t. 17, p. 452), dit que ces diverses inscriptions résultent de ce qu'un point de ce livre a plus vivement frappé que les autres les yeux ou l'esprit des commentateurs. Le titre qu'il préfère, et qu'il reproduit le plus ordinairement est celui placé en tête de cette note. Étienne le consacre également dans ses commentaires sur les *Aphorismes* (éd. de Dietz, p. 255.)

avec un autre, et si à chaque état pathologique qui ne paraît pas identique avec un autre, on impose un nom différent.

2. Pour moi, j'aime qu'on applique son intelligence dans l'exercice de toutes les parties de l'art. Toute œuvre qui doit être faite bien et convenablement, il faut la faire bien et convenablement. Toute œuvre qui doit être faite rapidement, il faut la faire rapidement. Toute œuvre qui doit être faite proprement, il faut la faire proprement. Toute opération qui doit s'exécuter sans douleur, il faut la rendre la moins douloureuse possible ; et ainsi pour toute autre espèce de choses, il faut, se distinguant de ses confrères, tendre vers le mieux. J'estimerais surtout un médecin qui, dans les maladies aiguës, lesquelles sont les plus meurtrières, se distinguerait des autres par sa supériorité [à les traiter]. Les maladies aiguës sont celles que les anciens ont appelées pleurésie, péripneumonie, *phrénitis*, *léthargus*, *causus*, et aussi toutes les autres maladies qui tiennent de celles-ci, et dans lesquelles la fièvre est le plus souvent continue. En effet, quand il ne règne pas épidémiquement, et sous une forme commune une maladie pestilentielle, mais qu'il y a des maladies sporadiques qui ne (3) se ressemblent pas entre elles, ces maladies tuent plus de monde que toutes les autres ensemble. Le vulgaire ne discerne pas les médecins qui se distinguent de leurs confrères dans le traitement de ces maladies ; il se fait surtout le censeur ou l'apologiste des cures extraordinaires (4). Voici maintenant une grande preuve que les gens du peuple sont tout à fait hors d'état d'apprécier le traitement qui convient dans les maladies aiguës; en effet ceux qui ne sont pas médecins paraissent surtout l'être dans ces sortes d'affections; car il est facile d'apprendre les noms des substances que l'on doit administrer dans ce cas; et pourvu qu'on nomme la *ptisane* (5), telle ou telle espèce de vin, et l'hydromel, les gens du monde s'imaginent que les médecins disent tous les mêmes choses bonnes ou mauvaises; mais il n'en est pas ainsi; c'est précisément pour ces affec-

tions qu'il existe une grande différence entre les divers médecins.

3. Je crois donc qu'il convient de consigner par écrit, d'abord toutes les choses què les médecins ignorent et qui sont importantes à connaître, ensuite toutes celles qui peuvent produire un grand bien ou un grand mal. Les choses ignorées des médecins, les voici : Pourquoi, dans les maladies aiguës, certains médecins donnent-ils la *ptisane* non passée durant tout le cours de la maladie et pensent bien faire? Pourquoi d'autres médecins ne permettent-ils pas au malade de prendre la plus petite parcelle d'orge (car ils regardent cela comme un grand mal), mais donnent le *suc de ptisane* passé à travers un linge? Pourquoi d'autres proscrivent-ils également et la *ptisane* épaisse, et le *suc*, ceux-ci jusqu'à ce que la maladie soit arrivée au septième jour, ceux-là jusqu'à ce qu'elle soit complétement jugée? Les médecins n'ont pas coutume de se poser de pareils problèmes (6); peut-être en se les posant ne les résoudraient-ils pas. Cependant l'art tout entier est compromis aux yeux du vulgaire, à tel point, qu'il croit que la médecine n'existe absolument pas. Les médecins tiennent, dans les maladies aiguës, une conduite si différente les uns des autres, que celui-ci prescrit comme très bon ce que celui-là rejette comme très mauvais. Aussi, ceux qui jugent la médecine à ce point de vue, la comparent-ils à l'art de la divination. En effet, certains aruspices prétendent que le même oiseau, s'il vole à droite est favorable, et de mauvais augure s'il vole à gauche; on sait aussi que l'inspection des victimes sacrées fournit des oracles différents suivant les cas. Eh bien! il y a d'autres devins qui soutiennent, sur les mêmes choses, précisément le contraire de ceux-là (7). Je maintiens donc que ces sortes de recherches sont belles, et qu'elles se rattachent à presque tous les points de la médecine, et aux plus intéressants : elles peuvent beaucoup et pour le rétablissement de la santé des malades, et pour la conservation de celle des gens qui se portent bien, et pour l'accroissement des forces de ceux qui se livrent aux exer-

cices; enfin, elles s'appliquent à tout ce qu'on voudra.

4. Or, il me semble que la *ptisane* a été justement préférée à tous les autres aliments tirés des céréales, dans les maladies aiguës, et j'approuve fort ceux qui ont fait ce choix. Sa partie mucilagineuse est douce, liée, agréable, lubrifiante, légèrement humectante, et n'est pas altérante; elle lâche le ventre quand il en est besoin, elle n'a rien d'astringent, rien qui cause de trouble fâcheux, et ne se gonfle pas dans le ventre : car, pendant la cuisson, l'orge se gonfle autant qu'il lui est naturellement possible. Ceux qui font usage de la *ptisane* dans les maladies aiguës, ne doivent point en laisser, pour ainsi dire, un seul jour manquer leurs vaisseaux, mais la continuer [régulièrement], ne pas la suspendre, à moins qu'ils n'aient à prendre un purgatif ou un lavement. A ceux qui ont l'habitude de faire deux repas par jour, on en donnera deux fois; à ceux qui ne font qu'un repas par jour on n'en donnera qu'une fois le premier jour; puis allant progressivement, s'il est possible, on arrivera à en donner aussi deux fois par jour [en quantités égales], s'il semble qu'on doive augmenter le régime. Quant à la quantité, il convient, dans les premiers jours, de ne donner la *ptisane*, ni trop abondante ni trop épaisse, mais en proportion de la nourriture habituelle, pour ne pas laisser les vaisseaux trop vides. Pour ce qui est de l'augmentation de la dose de la décoction, si la maladie présente plus de sécheresse qu'on ne pensait, il ne faut pas augmenter la quantité, mais faire boire avant [la décoction], ou de l'hydromel, ou du vin, suivant que l'un ou l'autre convient, et je dirai quel est celui qui convient dans chaque état. Si la bouche s'humecte, si l'expectoration pulmonaire est louable, il faut, pour le dire en résumé, augmenter la dose de décoction. L'humectation prompte et abondante annonce que la crise sera prompte; au contraire, l'humectation lente et en petite quantité, annonce que la crise sera tardive. Toutes ces choses se comportent en général de cette manière; mais il reste encore beaucoup d'autres observations [particulières] très importantes sur les-

quelles il faut s'appuyer pour le pronostic ; il en sera question dans la suite. Plus la purgation est abondante, plus il faut augmenter la dose de *ptisane* jusqu'à la crise, [et l'on observera] surtout [un régime très exact] pendant les deux jours qui suivent la crise, dans les maladies où elle paraît s'opérer soit le cinquième, soit le septième, soit le neuvième jour, afin de se prémunir également contre le jour pair et le jour impair (8); après ce temps, on donnera le matin, la décoction, et le soir, on passera aux aliments solides. Ce régime convient surtout à ceux qui, dès le début, ont pris la *ptisane* entière. [En se conformant à ce précepte], les douleurs dans la pleurésie cessent d'elles-mêmes, quand les malades commencent à expectorer en quantité notable, et à être purgés [de leurs crachats]; les purgations sont plus complètes, et il se forme moins d'empyèmes qu'en suivant un autre régime; les crises sont plus simples, plus décisives, et la maladie est moins sujette à retour.

5. La *ptisane* doit être faite avec la plus belle orge, et extrêmement cuite, à moins que le malade ne doive user que du *suc de ptisane*. Car, outre ses autres qualités, l'onctuosité de la *ptisane* fait que l'orge en boisson ne cause aucun dommage; elle ne s'attache nulle part et ne séjourne pas en descendant en droite ligne à travers le thorax (9). Bien cuite, la *ptisane* est très mucilagineuse, n'est pas du tout altérante, subit facilement la coction, et ne résiste pas à la digestion, toutes conditions qui sont indispensables. Si donc l'on n'apporte pas toutes les précautions nécessaires pour que l'administration de la *ptisane* soit bien réglée, le malade en souffrira de beaucoup de manières. Et d'abord (10), si aux individus dont les excréments restent dans les intestins, on donne la décoction avant de les avoir évacués, on exaspère les douleurs, s'il en existe, ou on en fera naître immédiatement, s'il n'y en a pas, et la respiration deviendra plus fréquente, ce qui est un mal, car [cette fréquence] dessèche le poumon et fatigue les hypocondres, le bas-ventre et le diaphragme. Autre exemple, s'il existe une douleur de côté, continue,

qui ne cède pas aux fomentations émollientes, dans laquelle les crachats ne sont pas expulsés, mais sont devenus très gluants faute de coction, si on ne peut calmer cette douleur en relâchant le ventre ou en ouvrant la veine, suivant qu'on juge l'un ou l'autre de ces moyens convenable, et si on donne dans un pareil état la *ptisane*, la mort suivra de près son administration. C'est encore pour ces causes et pour d'autres plus puissantes, que ceux qui prennent la *ptisane* entière périssent le septième jour ou plus tôt, les uns tombant dans le délire, les autres étant suffoqués par l'orthopnée et par le râle. Les anciens regardaient ces individus comme *frappés* (11), surtout à cause de cela, et aussi parcequ'après leur mort on trouve leurs côtes livides, comme s'ils avaient été meurtris. La vraie cause de cela, c'est qu'ils périssent avant que la douleur soit dissipée, car ils deviennent bientôt haletants; en effet, la respiration fréquente et brusque rend, comme je l'ai déja dit, les crachats visqueux faute de coction, les empêche de sortir, et ces crachats arrêtés dans les bronches, produisent le râle. Quand on en arrive là, la mort est ordinairement imminente; car, d'une part, le crachat retenu empêche l'air extérieur d'entrer, et de l'autre, il le force à sortir promptement, de manière que le crachat et l'air se nuisent réciproquement: le crachat retenu rend la respiration fréquente, et la respiration fréquente rend le crachat plus visqueux, et l'empêche de sortir. Ces accidents surviennent si on use intempestivement de la *ptisane*, mais surtout si l'on mange ou si l'on boit des choses moins convenables que la *ptisane*.

6. En général, les précautions à prendre sont à peu près les mêmes et pour ceux qui sont à l'usage de la *ptisane* entière, et pour ceux qui prennent seulement le *suc de ptisane*. Quant à ceux qui ne prennent ni l'un ni l'autre, mais seulement des boissons, il est d'autres précautions. Il faut, en général, se conduire de la manière suivante: quand la fièvre prend peu de temps après le repas, avant que le ventre se soit débarrassé des excréments, et qu'il existe si-

multanément de la douleur ou qu'il n'en existe pas, on s'abstiendra de donner la décoction, jusqu'à ce que le résidu des aliments soit descendu dans la partie inférieure de l'intestin. On prescrira des boissons si le malade éprouve quelque douleur, de l'oxymel chaud en hiver, froid en été ; et s'il y a beaucoup de soif, de l'hydromel et de l'eau ; mais s'il survient par la suite quelque souffrance, ou s'il apparaît quelque signe de danger, on administrera la décoction en petite quantité et peu épaisse, encore ne sera-ce qu'après le septième jour, si le malade est fort. Dans le cas où le résidu d'un repas précédent ne serait pas évacué, après un nouveau repas, si l'individu est fort et dans la vigueur de l'âge, donnez-lui un lavement ; s'il est trop faible, mettez-lui un suppositoire, à moins que le ventre ne se relâche de lui-même et convenablement. Quant au temps opportun pour donner la décoction, on observera surtout les circonstances suivantes : au début et dans tout le cours de la maladie, lorsque les pieds sont froids, suspendez l'administration de la décoction, et surtout abstenez-vous de prescrire des boissons. Quand la chaleur sera redescendue aux pieds (12), vous pouvez alors donner quelque chose ; il faut se persuader que le choix du moment opportun est d'une très grande importance dans toutes les maladies, notamment dans les maladies aiguës, et plus spécialement dans celles qui sont accompagnées d'une fièvre intense et qui présentent beaucoup de danger. C'est dans ce cas surtout qu'il convient de débuter par le *suc de ptisane* et de passer ensuite à la *ptisane* en observant avec attention les signes exposés plus haut.

7. Quand une douleur de côté survient d'emblée ou après quelques jours [de prodromes] il n'est pas hors de propos d'essayer de la dissiper d'abord avec des fomentations chaudes (13). La meilleure est l'eau chaude dans une outre ou dans une vessie, et même dans un vase de cuivre ou de terre cuite (14). Dans ce dernier cas, il faut mettre préalablement quelque chose de mollet sur le côté pour rendre le contact plus supportable. Ce qui est encore d'un bon usage, c'est une éponge

grande, molle, imbibée d'eau chaude et exprimée ; mais il faut recouvrir la fomentation d'un linge (15) pour qu'elle serve plus longtemps et qu'elle reste en place, et aussi pour que la vapeur ne se mêle pas au souffle du malade, si toutefois il n'est pas utile que ce mélange ait lieu, et cela est quelquefois utile. De l'orge et de l'ers (16) [broyés], délayés dans du vinaigre coupé, mais plus acide qu'on ne pourrait le boire, bouillis et renfermés dans des sachets cousus, constituent aussi une bonne fomentation. On emploie le son de la même manière. Si l'on veut une fomentation sèche, le sel et le sorgho, torréfiés, mis ensuite dans des sachets de laine, sont très convenables, car le sorgho est léger et adoucissant. Ces sortes de fomentations dissipent aussi les douleurs qui s'étendent vers la clavicule, tandis que la saignée ne dissipe pas aussi sûrement une douleur [de côté], si cette douleur ne s'étend pas jusqu'à la clavicule. Si la douleur ne cède pas aux fomentations, il ne faut pas persister dans leur emploi, car elles dessèchent le poumon et le font tourner à la suppuration. Mais si la douleur se porte vers la clavicule, ou si une pesanteur se fait sentir soit au bras, soit vers la mamelle, soit au-dessus du diaphragme, il faut ouvrir, au pli du bras, la veine du dedans et ne point hésiter à tirer une grande quantité de sang, jusqu'à ce qu'il coule beaucoup plus rouge qu'il n'était, ou qu'il devienne livide de vermeil, de rouge qu'il était, car ces deux choses peuvent arriver. Quand la douleur est sous-diaphragmatique, et ne se fait pas sentir vers la clavicule, il faut lâcher le ventre avec l'ellébore noir ou avec l'euphorbe, mêlant à l'ellébore, ou le daucus de Crète, ou le séséli de Crète, ou le cumin, ou l'anis, ou quelque autre plante d'une odeur agréable, et à l'euphorbe le suc d'assa fœtida. Ainsi mélangées, ces substances ont une conformité d'action. L'ellébore évacue davantage et purge plus de matières critiques ; mais l'euphorbe entraîne mieux les vents ; l'un et l'autre dissipent les douleurs : beaucoup d'autres purgatifs les dissipent aussi, mais ceux-ci sont les meilleurs que je connaisse. Il est très bon d'administrer les purgatifs dans la

décoction, ceux surtout qu'il n'est pas trop repoussant de dissoudre, soit à cause de leur amertume, soit à cause de quelque autre qualité désagréable, soit à cause de leur volume, soit à cause de leur couleur ou pour toute autre qualité suspecte au malade. Il faut, immédiatement après l'administration du purgatif, donner de la *ptisane* en quantité, à peu de chose près égale à celle que l'on prend habituellement; puisqu'il est conforme à la nature d'en suspendre l'usage durant l'effet du purgatif. Quand cet effet sera passé, on fera prendre la *ptisane* en quantité moindre que d'ordinaire, et l'on arrivera ensuite à une dose de plus en plus grande si la douleur est dissipée et si rien autre ne s'y oppose. Ce que je dis s'applique également aux cas où il est convenable de prescrire seulement le *suc de ptisane.* [Je prétends en effet, qu'il vaut mieux en général, commencer dès le début à donner [un peu] de décoction que, tenant tout d'abord les vaisseaux vides, de commencer l'usage de cette décoction le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième, ou le septième jour, à moins que la maladie ne soit jugée dans cet espace de temps.] Des précautions préliminaires analogues à celles dont j'ai parlé, doivent être également prises dans ces cas (17).

8. Voilà ce que je sais sur l'administration de la décoction. Quant aux boissons, quelle que soit celle dont j'ai parlé qu'on veuille mettre en usage, mon sentiment est le même [que pour la *ptisane*]. Je sais bien que les médecins font tout le contraire de ce qu'il faut faire; ils veulent, en effet, au début des maladies, exténuer les malades pendant deux ou trois jours ou même plus, pour leur donner ensuite des décoctions et des boissons. Peut-être il leur semble qu'un grand changement étant survenu dans le corps, il est convenable de lui en opposer un autre très grand aussi. Changer n'offre pas, il est vrai, un mince avantage; mais le changement doit s'effectuer convenablement et avec sûreté; et certes, après le changement [c'est-à-dire après la diète absolue pendant les premiers jours] il faut apporter

encore plus de précaution dans l'administration des aliments [que si on alimentait un peu les malades dès le début]. Les malades qui seraient le plus incommodés, par un changement mal ordonné, seraient ceux qu'on mettrait [immédiatement après la diète absolue] à l'usage de la *ptisane* entière; ils le seraient aussi, ceux qui ne prendraient que le *suc de ptisane;* ils le seraient encore, mais moins que les précédents, ceux qui ne prendraient que des boissons.

9. Il faut aussi puiser des renseignements [pour le régime des maladies en observant] ce qui est utile dans celui des hommes en bonne santé; en effet, si chez les gens bien portants il résulte des différences très tranchées de telle ou telle alimentation, dans toute circonstance, et particulièrement dans les changements, comment ces différences ne seraient-elles pas encore plus prononcées dans les maladies et surtout dans les maladies très aiguës? Or, on sait bien qu'un régime mauvais pour le boire et pour le manger, mais toujours le même, est ordinairement plus salutaire à la santé que s'il était tout à coup et notablement changé en un meilleur. Car, soit chez les personnes qui font deux repas par jour, soit chez celles qui n'en font qu'un, les changements subits sont nuisibles et occasionnent des maladies. Ainsi, d'un côté, ceux qui n'ont pas l'habitude de faire un repas au milieu du jour, s'ils en font un, s'en trouvent bientôt incommodés, tout leur corps s'appesantit, ils se sentent faibles et lourds. Si malgré cela ils font leur repas du soir, ils ont des éructations aigres, quelques-uns même sont pris d'une diarrhée liquide, parceque l'estomac est surchargé, accoutumé qu'il était auparavant à avoir sa surface nettoyée, à n'être pas rempli et à n'avoir pas à cuire (digérer) des aliments deux fois par jour. Il est bon chez ces individus de rétablir l'équilibre par un autre changement. En conséquence, ils s'établiront dans un lit, comme on le fait après le repas du soir, pour passer la nuit, mais en se préservant du froid en hiver, de la chaleur en été : s'ils ne peuvent dormir, ils doivent marcher lentement, faire de suite et sans s'arrêter plusieurs tours de

promenade, ne pas manger le soir ou du moins très peu et des choses légères, ne guère boire, surtout ne pas boire de vin trempé. Les individus dont nous parlons seraient encore bien plus incommodés s'ils faisaient trois repas copieux dans la même journée, bien plus encore s'ils en faisaient davantage. Il est à la vérité des gens qui supportent très bien trois repas même très copieux, mais c'est qu'ils y sont habitués. D'un autre côté, si les individus qui ont l'habitude de faire deux repas, suppriment celui du matin, ils se sentent faibles, languissants. Inhabiles au travail, ils sont pris de cardialgie; il leur semble que leurs entrailles pendent; leurs urines sont [plus] chaudes [qu'à l'ordinaire] et pâles, leurs déjections sont brûlantes; chez quelques-uns, la bouche est amère, les yeux sont enfoncés dans les orbites; il y a des pulsations aux tempes; les extrémités se refroidissent, et la plupart de ceux qui ont omis le repas du milieu du jour sont hors d'état de prendre celui du soir; s'ils mangent, ils sentent un poids dans l'estomac et ils dorment beaucoup plus péniblement que s'ils avaient pris leur repas du milieu du jour. Puisque les gens en santé éprouvent de si grands effets d'un changement d'habitude dans le régime pendant une demi-journée seulement, il est clair qu'il n'est pas avantageux [dans les maladies] d'augmenter ou de diminuer [inconsidérément] l'alimentation. Or, si un individu qui n'a fait, contre son habitude, qu'un seul repas et qui a laissé toute la journée ses vaisseaux vides, se trouve pesant après avoir mangé [le soir] autant (18) que d'habitude, il est tout naturel que cet homme qui souffre et qui languit de ne pas avoir fait son repas du milieu du jour, s'il mange le soir plus qu'à son ordinaire, se sente encore bien plus pesant que dans le premier cas; enfin, si son abstinence a duré encore plus longtemps et qu'il commence tout d'abord par faire un bon repas, il sera encore plus pesant [que dans les deux cas précédents]. Quand on a laissé pendant un jour les vaisseaux vides, on contre-balance utilement ce changement en se tenant à l'abri du froid et du chaud, en évitant

toute fatigue (car on supporterait tout cela difficilement), en faisant le repas du soir plus léger que d'habitude, en ne mangeant pas de choses sèches, mais des substances humectantes, en ne prenant pas de boissons aqueuses, ni en moindre quantité que ne l'exige celle des aliments. Le lendemain, il faut que le repas du milieu du jour soit encore peu copieux, afin de revenir progressivement à ses habitudes. Ceux qui ont de la bile amère dans les voies supérieures supportent plus difficilement que les autres les écarts de régime. En général, ceux dont les voies supérieures sont surchargées de *phlegme*, supportent mieux l'abstinence ; aussi peuvent-ils, avec moins d'inconvénients, ne faire qu'un repas contre leur habitude. Ce que je viens de dire est une preuve certaine que les grands changements contraires à notre nature et à la structure de nos organes (19), sont les causes principales des maladies qui nous arrivent. Il n'est donc pas indifférent ni de produire à contre-temps de fortes déplétions vasculaires, ni de donner des aliments au fort de la maladie, surtout quand elles sont dans la période de phlegmasie, ni de faire tout à coup dans l'ensemble du traitement quelque changement, que ce soit en un sens ou en un autre.

10. On pourrait, relativement aux organes digestifs, ajouter encore bien des choses analogues ; par exemple, on supporte très facilement les aliments solides auxquels on est habitué, lors même qu'ils ne sont pas bons par nature ; il en est de même pour les boissons ; mais on digère difficilement les aliments solides auxquels on n'est pas habitué, lors même qu'ils sont bons ; il en est de même pour les boissons. S'il était question de tous les effets nuisibles que produisent, quand on en mange contre son habitude, ou la chair en grande quantité, ou l'ail, ou la tige, ou le suc d'assa fœtida, ou toute autre substance douée de qualités particulières énergiques, on s'étonnerait moins de voir de telles substances fatiguer plus fortement que d'autres les organes digestifs ; mais vraisemblablement [on sera plus étonné] (20) si on considère quel trouble, quel gonflement,

que de vents et que de tranchées produit la *maza* (21) chez un individu qui n'est pas habitué à en manger; quelle pesanteur, quelle tension du ventre produit le pain chez celui qui est habitué à la *maza* (22); quelle altération et quelle plénitude subite cause le pain chaud à cause de sa nature desséchante et de sa lenteur à parcourir les intestins; combien d'effets différents produisent, quand on n'y est pas habitué, les pains fabriqués avec de la pure farine, ou avec de la farine mêlée [au son], et aussi la *maza* sèche, ou humide ou gluante; quels effets produit la farine d'orge fraîche chez les individus qui n'y sont pas accoutumés, et quels effets produit la farine ancienne chez ceux qui sont habitués à la farine récente; [enfin si on considère] ce qui arrive quand on passe brusquement contre son habitude, de l'usage du vin à celui de l'eau [et réciproquement], ou seulement quand on substitue brusquement au vin trempé d'eau, du vin pur [et réciproquement]. En effet, le vin trempé produit une surabondance d'humidité dans les voies inférieures, et des vents dans les voies supérieures; le vin pur amène des battements vasculaires, de la pesanteur à la tête, et de la soif. Comme le vin blanc et le vin rouge substitués l'un à l'autre contre la coutume, quand même tous les deux seraient également généreux, produisent dans le corps des effets intenses différents, il sera moins étonnant de ne pouvoir substituer [impunément l'un à l'autre] du vin fort et du vin faible.

11. Toutefois, on pourrait en partie défendre le raisonnement contraire, [en disant que] dans ces exemples, le changement de régime survient quand le corps n'est arrivé par suite d'aucun changement, ni à un degré de force qui nécessite l'augmentation des aliments, ni à un degré de faiblesse qui oblige d'en diminuer la quantité. Cela est juste; aussi faut-il toujours prendre en considération la force des malades et le caractère de chaque maladie, la nature et les habitudes du malade, non-seulement pour les aliments solides, mais encore pour les boissons. Il faut se laisser beaucoup moins entraîner à augmenter les aliments [qu'à les diminuer];

car il est des cas où il est très avantageux de retrancher complétement la nourriture quand le malade peut résister, jusqu'à ce que la maladie soit arrivée à son *summum* et à coction. Je désignerai les cas où il faut agir ainsi. On pourrait encore ajouter beaucoup d'autres choses analogues à celles que je viens de dire. Mais voici une meilleure preuve, car il ne s'agit plus seulement d'une analogie avec le fait sur lequel j'ai disserté longuement, mais du fait lui-même, [ce qui] est l'enseignement le plus solide. En effet, il arrive qu'au début des maladies aiguës, les uns prennent des aliments solides le jour même de l'invasion du mal, les autres le lendemain; ceux-ci mangent indistinctement quoi que ce soit, ceux-là prennent du *cycéon* (23). Certes, toutes ces choses leur ont été plus nuisibles que s'ils s'étaient tenus à un autre régime. Cependant, les fautes qu'ils ont commises dans cette première phase de la maladie, leur ont été moins funestes que si, après avoir gardé une abstinence absolue pendant les deux ou trois premiers jours, ils se fussent mis le quatrième ou le cinquième à un pareil régime. Ce serait encore bien pis si, après avoir laissé pendant tous ces jours [du premier au cinquième] les vaisseaux vides, on se mettait à un semblable régime dans les jours qui suivent, avant que la maladie fût arrivée à coction. Une telle manière d'ordonner le régime entraînerait inévitablement la mort de presque tous les malades, à moins que la maladie n'eût un caractère tout à fait bénin. Les fautes commises au début des maladies ne sont pas aussi irremédiables [que celles commises plus tard]; mais elles se réparent avec beaucoup moins de peine. Aussi je pense que c'est un excellent précepte que celui de ne pas interdire dans les premiers jours de la décoction quelle qu'elle soit à ceux qui doivent dans peu de jours en prendre d'une espèce ou d'une autre. Les médecins qui emploient la *ptisane* d'orge, ignorent donc absolument que les malades s'en trouvent mal lorsqu'ils commencent par user de cette alimentation quand leurs vaisseaux ont été laissés vides pendant deux ou trois jours et même plus. De même ceux qui ne prescrivent que le *suc de*

ptisane, ne savent pas non plus que les malades sont incommodés lorsqu'on commence inconsidérément à leur donner de la décoction. Cependant, ils connaissent et aussi ils évitent les graves accidents qui sont produits lorsqu'avant la coction de la maladie, on fait passer à la *ptisane* d'orge le malade qui était à l'usage du *suc de ptisane*. Toutes ces choses sont de grandes preuves de la mauvaise direction que les médecins donnent au régime des malades. Ainsi, dans les maladies où il ne faut pas tenir les vaisseaux vides ceux qui doivent user plus tard de décoction, ils tiennent les vaisseaux vides; dans celles où il ne faut pas passer de la déplétion des vaisseaux à l'usage de la décoction, ils y passent, et le plus souvent ils passent précisément de la déplétion des vaisseaux à l'usage de la décoction, alors même que dans les maladies il conviendrait de passer de la décoction à la déplétion des vaisseaux, par exemple quand la maladie arrive à son paroxysme. Quelquefois, par suite de ce mauvais régime, des humeurs crues s'échappent de la tête, et des humeurs bilieuses des régions thoraciques, et produisent des insomnies qui mettent obstacle à la coction de la maladie. Les malades sont tristes et irritables; ils tombent dans le délire, ils ont les yeux brillants, les oreilles remplies de bourdonnements, les extrémités froides, les urines crues; les crachats sont ténus, salés et colorés d'une teinte légère sans mélange [d'autre teinte]; il y a des sueurs au cou et de l'anxiété. La respiration, dans le moment de l'expiration, est élevée, fréquente ou très grande; les sourcils se froncent d'une manière farouche; il y a des défaillances funestes; le malade rejette les couvertures de dessus sa poitrine, ses mains tremblent. Quelquefois la lèvre inférieure est agitée. Ces symptômes, quand ils se montrent pendant la période d'augment, annoncent un violent délire; ils entraînent le plus souvent la mort; ceux qui échappent ne doivent leur salut qu'à quelques dépôts, ou à une hémorragie nasale, ou à des crachats de pus épais; autrement ils ne réchappent pas. Je ne vois pas en effet que les médecins soient très

habiles à reconnaître dans les maladies les différentes espèces de faiblesses : celles qui viennent de la vacuité des vaisseaux; celles qui sont causées par quelque éréthisme, par quelque travail morbide intense ou par l'acuité de la maladie; à diagnostiquer toutes les affections qui revêtent des formes si diverses, suivant la nature et la constitution de chacun de nous. Cependant, le salut ou la mort est attaché à la connaissance ou à l'ignorance de ces choses. Certes, le mal est très grand, si à un malade débilité, soit par un travail interne, soit par l'acuité de la maladie, on prescrit des boissons, de la décoction ou des aliments solides, le croyant affaibli par suite de vacuité des vaisseaux. Mais il est honteux de méconnaître le cas où la faiblesse vient de la vacuité des vaisseaux et d'opprimer encore les forces par une diète sévère. Cette dernière faute entraîne bien quelque danger, moins cependant que la première, mais elle est beaucoup plus ridicule; car s'il arrive un médecin ou un homme du monde qui, voyant ce qui se passe, donne au malade à manger ou à boire (ce que le médecin avait formellement défendu), il sera évident qu'il l'aura soulagé. Ce sont de pareilles choses qui couvrent de mépris les praticiens aux yeux du vulgaire. Il lui semble que le médecin ou le particulier entré par hasard, a en quelque sorte ressuscité un mort. — Je décrirai ailleurs les divers signes propres à faire distinguer chacun des cas dont il est ici question.

12. Voici encore quelques observations analogues à celles qui viennent d'être faites sur l'appareil digestif. Quand tout le corps a été tenu longtemps dans un repos inaccoutumé, il n'a pas acquis plus de force [qu'il n'en avait auparavant]; et si après une longue oisiveté, on passe subitement au travail, on en éprouvera évidemment quelque effet nuisible. Il en est de même de chacune des parties du corps; ainsi, les pieds et les autres membres éprouveraient ces effets si on les faisait sortir par intervalles et tout à coup d'un repos habituel, pour les exercer violemment. Il en serait tout autant des dents, des yeux et généralement de tous les organes; un lit

plus mou ou plus dur que de coutume nous incommode, et s'il est en plein air contre l'habitude, il dessèche le corps. Il faut néanmoins que je rapporte des exemples de tous ces cas : Prenons un individu qui reçoive à la jambe une blessure ni très grave, ni tout à fait simple, et dont la chair ne soit ni très facile ni très difficile à cicatriser. S'il se couche dès le premier jour, s'il prend soin de sa jambe et ne se lève jamais, assurément il n'y aura pas de phlegmasie, et la cicatrisation s'opérera bien plus vite que s'il avait traité son mal tout en marchant. Mais que cet individu, au cinquième ou au sixième jour et même plus tard, se lève pour marcher, il souffrira beaucoup plus que s'il avait dès le principe traité sa plaie en marchant comme à son ordinaire. Enfin, que ce même individu prenne tout à coup une grande fatigue, il souffrira bien plus que si, se traitant de cette manière [c'est-à-dire tout en marchant un peu] il avait essuyé les mêmes fatigues pendant ces jours [c'est-à-dire pendant le cinquième, le sixième jour]. Pour en finir, tout cela concourt à prouver que les changements subits et extrêmes en quoi que ce soit, sont nuisibles. Il résulte de bien plus graves incommodités pour les organes digestifs, de passer subitement d'une abstinence rigoureuse à une nourriture extraordinairement abondante, que de changer une alimentation copieuse en abstinence. Au reste, tout le corps souffre également bien plus, de passer subitement d'un repos complet à un travail forcé ; chez ceux-ci [c'est-à-dire chez ceux qui font abstinence], il faut tenir le corps en repos ; de même, si on tombe tout à coup d'une grande fatigue dans l'inaction et l'indolence, il faut aussi faire reposer les organes digestifs, en diminuant la quantité d'aliments ; sinon, tout le corps est fatigué et devient pesant (24).

13. Je me suis très étendu sur les changements qui s'opèrent, soit dans un sens, soit dans un autre. La connaissance de ces considérations est utile à toutes choses, mais surtout à l'objet de ce traité, savoir : le passage de la déplétion vasculaire à l'alimentation par les décoctions dans les

maladies aiguës ; car il faut changer ainsi que je le prescris. On ne doit pas donner de décoctions avant que la maladie soit arrivée à coction, ou qu'il ait paru quelques-uns des signes que je décrirai, soit de vacuité ou soit d'éréthisme du côté des intestins ou des hypocondres. L'insomnie prolongée empêche la coction des aliments et des boissons; le changement contraire [c'est-à-dire trop de sommeil] relâche le corps, abat les forces et appesantit la tête.

14. Quant à l'administration du vin doux, du vin généreux, du vin blanc, du vin rouge, de l'hydromel, de l'oxymel, de l'eau, on doit, dans les maladies aiguës, la régler sur les observations suivantes : Le vin faible appesantit moins la tête que le vin généreux ; il attaque moins le centre phrénique ; il passe plus facilement à travers les intestins ; mais il grossit les viscères, tels que la rate et le foie. Il ne convient pas à ceux qui sont surchargés de bile amère; car il les altère, il engendre des vents dans la partie supérieure de l'intestin ; il n'est cependant pas si ennemi de la partie inférieure, qu'on pourrait le croire d'après les vents qu'il y développe. Les vents que le vin doux produit ne voyagent pas à travers le ventre, mais ils séjournent dans les hypocondres. Il est, en général, moins diurétique que le vin blanc généreux, mais il facilite mieux que celui-ci l'expectoration ; chez ceux qu'il altère, il convient moins que d'autre vin pour amener l'expectoration ; chez ceux qu'il n'altère pas, il convient mieux. Le vin blanc généreux se trouve déja connu en très grande partie pour ses qualités bonnes ou mauvaises, d'après ce que j'ai dit du vin doux. Comme il se porte plus à la vessie que l'autre, il est diurétique et apéritif, et en cette qualité il convient dans les maladies aiguës. Si à d'autres égards il est moins utile que le vin faible, néanmoins la purgation qu'il provoque par la vessie, est avantageuse, s'il expulse les matières convenables. Tous ces caractères sont très bons pour faire apprécier les qualités nuisibles ou avantageuses des diverses espèces de vin; ils étaient ignorés de mes devanciers. Vous emploierez le vin paillet et le vin rouge,

astringent dans les maladies aiguës, s'il n'y a ni pesanteur de tête, ni trouble du centre phrénique, si l'expectoration et les urines ne sont pas suspendues, si les selles sont humides et ressemblent à des lavures de chairs; dans ces circonstances il faut abandonner le vin blanc et tous ceux qui ont de l'analogie avec lui, pour prendre celui dont il est question. On doit savoir que plus le vin sera étendu d'eau, moins il nuira à tous les organes supérieurs et à la vessie, et que plus il est pur, plus il sera favorable aux intestins.

15. L'hydromel bu durant tout le cours d'une maladie, quand elle est aiguë, convient moins à ceux qui sont chargés de bile amère et qui ont des engorgements inflammatoires aux viscères, qu'à ceux qui ne sont pas dans cet état. Il n'altère pas autant que le vin doux; il adoucit le poumon; il procure une expectoration modérée, et calme la toux; car il a quelque chose de détersif qui rend les crachats plus coulants que ne le fait le vin paillet (25). L'hydromel est en outre suffisamment diurétique, si l'état des viscères ne contrarie pas cet effet. Il fait aussi couler les humeurs bilieuses, tantôt louables, tantôt plus foncées qu'il ne convient et trop écumeuses; ces effets se produisent surtout chez les bilieux dont les viscères sont engorgés. L'hydromel facilite davantage l'expectoration, il adoucit mieux le poumon quand il est aqueux; au contraire, quand il est bien chargé de miel, il provoque davantage les selles écumeuses, plus foncées en couleur par la bile et plus échauffées qu'il ne convient. Ces déjections entraînent de graves inconvénients, car elles n'éteignent point le feu des hypocondres, mais elles l'entretiennent, et produisent de l'anxiété, et la jactation des membres; elles ulcèrent les intestins et l'anus, accidents auxquels on remédie de la manière que j'indiquerai ailleurs. Si dans les maladies [aiguës] on suspendait les décoctions pour faire prendre l'hydromel à la place de toute autre boisson, le plus souvent on s'en trouverait bien, et presque jamais on ne s'en trouverait mal. J'ai suffisamment précisé le cas où il faut le donner, ceux où il faut s'en abstenir, et les raisons pour lesquelles on doit le donner. Le vulgaire

le condamne sous prétexte qu'il affaiblit ceux qui en boivent, et l'on a pensé, à cause de cela, qu'il précipitait la mort. Cette opinion a été émise à cause de ceux qui se laissent mourir de faim; car quelques individus ne prennent que de l'hydromel, s'imaginant qu'il a cette vertu [d'affaiblir]. Mais il n'en est rien du tout. Bu seul il soutient les forces mieux que ne ferait l'eau pure, à moins qu'il ne porte le trouble dans les entrailles. Il est quelquefois plus fortifiant, quelquefois moins que du petit vin blanc sans parfum, et auquel il ne faut pas beaucoup d'eau pour être altéré. Le vin et le miel et l'hydromel purs, diffèrent beaucoup quant à leur force respective; si, par exemple, on prend comparativement une quantité de vin pur deux fois plus considérable qu'une quantité quelconque de miel, on serait bien plus fortifié par le miel, pourvu toutefois qu'il ne cause pas de perturbations du ventre; car le miel laisse dans les intestins un résidu beaucoup plus abondant. Si, prenant d'abord la décoction d'orge, on boit de l'hydromel pardessus, il gonfle, il donne des vents, il fatigue les viscères de l'hypocondre; si on le boit avant la décoction, il n'incommode pas comme quand on le prend après; il est au contraire fort utile. L'hydromel cuit est beaucoup plus agréable à la vue que le cru; il est blanc, transparent, ténu; mais je ne lui connais point de vertu qui le distingue du cru. Il n'est pas plus doux, pourvu que ce soit du beau miel; il est à la vérité moins nourrissant, et il fait moins d'excréments que le cru; mais l'efficacité de l'hydromel n'est attachée à aucun de ces effets. On emploie surtout le miel préparé de cette manière, s'il n'est pas beau, s'il n'est pas pur, ou s'il est beau et peu parfumé; car la coction le débarrasse de la plupart des impuretés qui lui donnaient un aspect repoussant.

16. Vous reconnaîtrez que ce qu'on appelle l'oxymel, est une boisson d'un excellent usage dans la plupart des maladies aiguës. Il rend la respiration aisée, et facilite l'expectoration. Voici les circonstances qui rendent son emploi opportun : s'il est très acide, il n'exerce pas une médiocre influence sur les crachats qui sont difficilement expectorés;

il pousse les crachats arrêtés, il rend plus glissante la surface de la trachée, il la dilate en quelque sorte, et soulage beaucoup le poumon, car tous ces effets adoucissent cet organe, et s'il les produit, il procure un grand soulagement. Mais il arrive quelquefois, lorsqu'il est trop acide, qu'au lieu de pousser les crachats au dehors, il les épaissit et devient nuisible. Il en est surtout ainsi chez les individus gravement malades qui ne peuvent ni tousser ni expectorer les crachats qui obstruent les poumons. Il faut donc interroger les forces du malade pour régler l'administration de l'oxymel, et le prescrire si on espère [sauver le malade]; il faut, si on le prescrit, le faire prendre tiède, à petites doses, et pas en grande quantité à la fois. Peu acide, il humecte la bouche, le pharynx, il fait expectorer et calme la soif, il est bon pour les hypocondres et pour les viscères qu'il renferme. Le vinaigre empêche les mauvais effets du miel, il enlève au miel ce qu'il a de bilieux; il fait sortir les vents, pousse aux urines, humecte en même temps la partie inférieure des intestins, évacue des matières semblables à des raclures; il devient quelquefois nuisible dans les maladies aiguës, surtout parcequ'il empêche les vents de s'échapper et qu'il les fait remonter; et aussi parcequ'il affaiblit un peu et qu'il refroidit les extrémités. Je ne reconnais à l'oxymel que ce seul inconvénient qui mérite d'être signalé. Il est utile de donner un peu de cette boisson la nuit, à jeun, avant de prendre la décoction; mais quand il s'est écoulé un temps assez long après l'ingestion de la décoction, rien n'empêche d'en faire boire. Quant à ceux qui sont à l'usage exclusif des boissons, sans prendre de décoctions, il ne convient pas de leur faire prendre l'oxymel incessamment et pendant tout le cours de la maladie, d'abord parcequ'il crisperait et irriterait la surface des intestins (car il agit avec plus d'intensité sur un intestin vide de tout excrément et aussi quand les vaisseaux sont vides), ensuite parcequ'il enlèverait à l'hydromel sa vertu nutritive. Lors donc qu'on jugera convenable de donner l'oxymel copieusement et pendant tout le cours de la maladie, il ne faut mettre de

vinaigre que juste la quantité nécessaire pour qu'on s'aperçoive de sa présence. De cette manière il ne produira aucun des mauvais effets qu'on pourrait en redouter, et on en tirera tous les fruits qui sont à en tirer. Pour le dire en un mot, l'acidité du vinaigre réussit mieux à ceux qui ont une surabondance de bile amère qu'à ceux chez qui domine la bile noire. Ce qu'il y a d'amer, elle le dissout, le convertit en *phlegme* en le mettant en mouvement ; mais ce qu'il y a de noir elle le fait fermenter, le met en mouvement et le divise à l'infini, car l'acide fait sortir les matières noires. En général, il est plus contraire aux femmes qu'aux hommes, car il produit des hystéralgies.

17. Quant à l'usage de l'eau dans les maladies, je ne vois guère quelles vertus je pourrais lui attribuer ; elle n'a la propriété ni de calmer la toux chez les péripneumoniques, ni de faciliter l'expectoration. Elle est inférieure à toutes les autres boissons, si on la prend seule ; toutefois, l'eau bue entre l'oxymel et l'hydromel peut faciliter l'expectoration, et cela, à cause du changement opéré dans la qualité des boissons ; car elle produit dans le corps une sorte d'inondation. Loin d'apaiser la soif, elle rend la bouche amère, car elle est bilieuse pour les natures bilieuses ; elle est mauvaise pour les hypocondres ; elle est détestable, très bilieuse et très affaiblissante quand elle arrive dans des organes vides ; elle gonfle la rate et le foie quand ces viscères sont échauffés ; elle cause des gargouillements ; elle flotte dans les intestins, car elle passe difficilement à cause de sa qualité froide et crue ; elle ne sollicite ni les selles ni les urines ; elle nuit encore en ce que, par nature, elle ne laisse aucun résidu excrémentiel. Si on en boit quand on a les pieds froids, elle produit chacun de ces effets avec plus d'intensité, quel que soit celui qu'elle provoque. Dans les maladies [aiguës], quand on soupçonne une forte pesanteur de tête ou un trouble des centres phréniques, il faut s'abstenir entièrement du vin et faire boire de l'eau, ou bien du vin léger, paillet, bien trempé, peu odorant, et après ce vin on

fera prendre de l'eau par-dessus. Ainsi seraient atténués les fâcheux effets que le vin pourrait avoir sur la tête et sur l'intelligence. Pour ce qui est des cas où il faut avoir de préférence recours à l'eau, de ceux où il faut en donner beaucoup, de ceux où il faut en faire boire modérément, enfin, de ceux où il faut la donner chaude ou froide, je viens de les indiquer en partie précédemment; je signalerai les autres dans l'occasion. Quant à l'opportunité de l'administration des autres boissons, telles que l'eau d'orge, le jus d'herbes, la décoction de raisins secs, de marc d'olives, de froment, de carthame (*carthamus tinctorius*), de baies de myrthe, de grains de grenade et autres, il en sera question à propos de chaque maladie en particulier; [je parlerai] également des autres remèdes qu'on emploie.

18. Les bains conviennent dans beaucoup de maladies; pour les unes quand ils sont fréquents, pour les autres quand ils sont rares. Il arrive souvent qu'on les emploie peu, faute des ustensiles nécessaires chez les particuliers. En effet, peu de maisons sont fournies de tout ce qu'il faut, et des serviteurs dont il est besoin (26). Or, si on ne prend pas les bains convenablement, ils nuisent beaucoup. On doit avoir une pièce qui ne fume point, beaucoup d'eau qui se renouvelle incessamment et qui ne vienne point à flots, à moins que cela ne soit nécessaire. Habituellement, on ne fait point de frictions détersives, et si on en fait, il faut se servir d'une substance plus chaude et plus étendue [d'eau ou d'huile] que d'habitude (27); avant, et immédiatement après, on pratiquera une affusion assez abondante. Il faut que le trajet pour arriver à la baignoire soit court, et qu'on puisse y entrer et en sortir commodément (28). Celui qui prend le bain doit être à son aise, ne point parler, n'avoir rien à faire par lui-même. C'est aux autres à pratiquer les affusions et les onctions, à avoir ensuite toute préparée de l'eau tiède à divers degrés [pour la sortie du bain] (29), à faire les affusions rapides et rapprochées. Il faut se servir d'éponges au lieu de brosses, ne pas laisser le corps trop se sécher avant de

l'oindre; il convient de sécher la tête le plus possible en l'essuyant avec des éponges (30), et de ne pas laisser refroidir ni les extrémités, ni la tête, ni le reste du corps. Le malade ne doit pas entrer au bain [immédiatement] après avoir pris quelque bouillie ou quelque boisson; il ne doit pas non plus en prendre immédiatement après en être sorti. Dans la maladie, il faut prendre en grande considération, si en bonne santé on aimait les bains, et si on était habitué à en prendre; les individus qui sont dans ce cas desirent les bains plus que d'autres, ils en retirent du profit et souffrent d'en être privés. Le bain vaut en général mieux dans la péripneumonie que dans les *causus ;* il calme les douleurs de côté, celles de la poitrine, celles du dos; il cuit les crachats, en facilite l'expectoration. Il rend la respiration plus aisée, enlève les lassitudes, car il assouplit les membres et amollit la peau. Il est diurétique, il dissipe la pesanteur de tête; il rend coulant le *phlegme* qui doit sortir par le nez. Tels sont les avantages attachés au bain pris avec toutes les précautions convenables; mais si on omet une ou plusieurs de ces précautions, il est à craindre que le bain ne nuise plus qu'il ne serve, car chaque omission faite par les serviteurs, peut occasionner un grand mal. Le bain ne convient dans les maladies, ni à ceux qui ont le ventre extraordinairement humide, ni à ceux qui l'ont extraordinairement resserré et qui ne peuvent pas évacuer; ni aux malades affaiblis, ni à ceux qui ont des nausées, ni à ceux qui ont des envies de vomir, ni à ceux qui regorgent de bile, ni à ceux qui ont des hémorragies du nez, à moins qu'elles ne soient pas aussi abondantes qu'il le faudrait, et l'on en connaît la mesure; si donc l'hémorragie n'est pas suffisante, on fera bien de donner le bain soit à tout le corps, soit à la tête seulement, suivant qu'on le juge convenable. Quand toutes les commodités sont réunies, et que le malade paraît se devoir bien trouver du bain, il faut l'y mettre chaque jour, et même ce ne serait pas une chose nuisible que d'en donner deux fois par jour à ceux qui les aiment. Il paraît, en général, mieux con-

venir aux malades qui prennent la *ptisane* entière qu'à ceux qui usent seulement du *suc* de *ptisane*. Il convient aussi quelquefois, mais peu souvent, à ceux qui ne prennent que des boissons. Néanmoins, il en est aussi quelques-uns de ces derniers à qui les bains sont utiles. D'après ce que j'ai dit, il sera facile de déterminer si les bains sont utiles ou non, concurremment avec ces diverses espèces de régime. Ceux qui ont besoin de quelques-uns des avantages que le bain procure, et qui présentent les symptômes qu'il soulage, doivent être baignés; ceux au contraire qui n'en ont aucun besoin et qui offrent les symptômes que le bain n'améliore pas, ne doivent pas être baignés (31).

APHORISMES.

INTRODUCTION.

C'est assurément aux *Aphorismes* qu'Hippocrate doit sa grande popularité; ce livre est entre toutes les mains; il est dans toutes les bibliothèques, non seulement des médecins, mais encore des gens du monde; beaucoup de personnes ne connaissent même le chef de l'école de Cos que par les *Aphorismes,* et réduisent toutes ses productions à cet ouvrage. Du reste, comme le remarque très bien Gruner (*Censura,* p. 43), Hippocrate s'est acquis tant de gloire par la rédaction de ce livre, qu'il suffirait, en l'absence de tous les autres, pour assurer à son auteur une immortelle renommée. Toutes les formules d'éloges ont été épuisées pour les *Aphorismes,* et nul écrit de l'antiquité n'a peut-être été autant exalté; nul n'a plus occupé les savants, et n'a donné lieu, toute proportion gardée, à des travaux plus nombreux et plus variés, à de plus laborieuses recherches, à des commentaires plus étendus, à des éditions et traductions plus multipliées [1].

C'est en commentant un aphorisme qu'un auteur ancien (Cf. Dietz, Schol. *in Aph.,* p. 465, note 2), disait: *Nous savons qu'Hippocrate ne s'est jamais trompé!* Étienne d'Athènes, dans la préface de ses *scholies* sur les *Aphorismes* (éd. de Dietz, p. 238), dit: « Cet ouvrage est très utile à ceux dont les études sont perfectionnées et à ceux dont elles ne le sont pas encore; à ceux qui ont commencé tard à apprendre la médecine; à ceux qui fréquentent les écoles; à ceux qui sont obligés de voyager et de parcourir les villes; à ceux qui ont des dispositions naturelles et à ceux qui n'en ont pas; à ceux qui ont la conception facile, et à ceux qui l'ont plus lente. Il est utile à ceux qui sont perfectionnés dans la médecine et à ceux qui ont des dispositions naturelles, parcequ'il leur rappelle ce qu'il y a de principal dans ce qu'ils ont

[1] On peut voir dans Ackermann, dans Pierer et dans Haller (*Hist. lit.,* p. LXIV à XCIV;—*De scriptis Hipp.,* p. CLIII à CLXXXI;—*Bibl. med.,* t. I, p. 40 à 59) la liste effrayante des manuscrits, éditions, traductions anciennes et modernes en toutes langues, en prose et en vers; des commentaires généraux ou partiels; enfin des dissertations de toute nature.

appris avec plus de détails ; il l'est également à ceux qui ne sont pas perfectionnés et à ceux qui sont obligés de voyager, parcequ'il leur présente en résumé ce qui est dit plus longuement dans d'autres ouvrages. » Galien avant Étienne avait fait les mêmes éloges du genre aphoristique en général, et des *Aphorismes* en particulier, qui sont un modèle de ce genre (Com. I, *in Prorrh.*, t. 4). Commentant le texte suivant de l'*Appendice* au traité du *Régime* : « Vous saignerez dans les maladies aiguës, si le mal vous paraît intense, si les malades sont dans la vigueur de l'âge, et s'ils ont de la force, » Galien dit : « Ce texte est digne d'Hippocrate, et je suis étonné qu'il ne l'ait pas reproduit dans les *Aphorismes*, car dans cette courte sentence il y a une grande portée comme dans chaque aphorisme. » Suidas (*Lexicon in voc.* Ἱπποκράτης) a renchéri sur tous ces éloges, en disant *que les Aphorismes dépassent l'étendue de l'esprit humain !*

A côté de ces jugements anciens je place celui d'un homme dont le goût littéraire, dont l'érudition variée et facile sont connus et appréciés de tout le monde, de M. Pariset enfin. « Quelle « autre main, dit-il (*Dédicace* de sa trad. des *Aph.*), que celle « d'Hippocrate eût été digne d'écrire le livre des *Aphorismes* ? « Non que ce livre soit absolument parfait, l'ordre y manque dans « quelques parties ; on y rencontre des répétitions inutiles et des « propositions erronées ; mais, pris dans son ensemble, est-il en « médecine un ouvrage où brille plus d'originalité, de finesse, de « vérité, de profondeur ? Quel autre livre ouvre d'un mot à la pen- « sée un horizon plus vaste et plus éclairé ? Le propre de ce grand « homme est de féconder l'entendement de ses lecteurs ; il leur « communique quelque chose de sa force ; il semble leur attacher « des ailes pour les élever jusqu'à lui. Mille écrivains, du reste, « ont été frappés dans Hippocrate de ce style nerveux, concis, pit- « toresque, qui donne la vie aux objets les plus inanimés. »

On sait d'ailleurs que les *Aphorismes* ont longtemps servi de textes aux leçons des professeurs, que les étudiants d'autrefois les apprenaient avec soin, et que ceux de nos jours ont encore, pour la plupart, conservé la louable coutume d'en placer quelques-uns à la suite de leur thèse pour le doctorat.

Suivant Étienne (éd. de Dietz, p. 239), Soranus avait divisé les *Aphorismes* en trois sections, Rufus en quatre, et Galien en sept ; je dirai plus loin ce que c'est que la huitième section. Ackermann (*Hist. liter. Hipp.*, p. LXI, éd. de K.) remarque avec raison que Galien a bien adopté et conservé ce partage en sept sections, mais qu'il ne paraît pas en être le premier auteur, car il

n'eût pas manqué de le dire et de s'en faire honneur [1]; et lorsqu'il cite d'anciens textes des *Aphorismes*, il le fait comme si cette division était admise depuis longtemps. Ackermann regarde en conséquence la division de Soranus et de Rufus non comme antérieure, mais comme parallèle à celle que Galien a suivie. M. Littré (t. I, p. 105) a aussi remarqué que : « malgré les divisions et les coupures différentes, les *Aphorismes* se sont toujours suivis dans le même ordre : Marinus, ajoute-t-il, en fournit une preuve. Dans la septième section, au lieu de : *dans les brûlures considérables les convulsions ou le tétanos est fâcheux*, Marinus lisait : *dans les blessures considérables*, ajoutant que l'aphorisme suivant justifiait cette leçon [Gal. Com. *in Aph.*, VII, 13]. En effet, l'aphorisme suivant est relatif aux blessures, et il a conservé la place qu'il avait du temps de Marinus et de Galien. Or, celui-ci est antérieur d'une cinquantaine d'années au médecin de Pergame, qui a laissé les *Aphorismes* dans l'ordre où ils étaient avant lui. »

Ces réflexions sur les diverses coupures qu'on a fait subir aux *Aphorismes* m'amènent tout naturellement à dire quelques mots des nombreuses tentatives qui ont été faites pour les ranger suivant un ordre systématique. Ces tentatives doivent être jugées en elles-mêmes et appréciées dans leur exécution. Considérées en elles-mêmes, elles n'ont d'autre résultat que de faire disparaître entièrement cette antique physionomie, ce caractère original qui donnent aux *Aphorismes* une grande partie de leur valeur, et qui en font un monument précieux pour l'histoire de l'école de Cos ; elles n'aboutissent qu'à faire perdre de vue le système prognostique qui a présidé à la rédaction de cette espèce de *compendium* de la médecine et de la chirurgie des Asclépiades. D'ailleurs ces tentatives ne me paraissent pas s'appuyer sur un principe solide. En effet, quel but peut-on se proposer avec ces éditions prétendues méthodiques? Je ne suppose pas que l'on veuille, de nos jours surtout, faire, avec les *Aphorismes* classés d'après les règles de la nosologie actuelle, un livre pratique devant servir à former les étudiants et à guider les praticiens, en leur fournissant des notions précises sur tel ou tel point d'étiologie, de diététique ou de pathologie médico-chirurgicale. D'ailleurs, que de lacunes dans ce prétendu *Vade-mecum!* combien de nos divisions modernes aux-

[1] Je remarque aussi que dans son ouvrage *de Libris propriis* (cap. 6, p. 35, t. XIX), il se contente de dire qu'il a encore fait sept commentaires sur les *Aphorismes* ; il est également évident, d'après les commentaires de Galien, que la distinction de chaque aphorisme est fort ancienne.

quelles rien ne répond dans les *Aphorismes!* et dès lors quel mauvais service rendre à Hippocrate que de le montrer si incomplet! Assurément il vaut beaucoup mieux, dans son intérêt, laisser à l'ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre cet ensemble imposant qui captive l'esprit et qui donne une grande idée de l'auteur. On pourra peut-être trouver quelques motifs spécieux dans le desir de présenter la somme des connaissances d'Hippocrate sur un point donné, et de faciliter ainsi les recherches faites dans cette direction; mais il me semble qu'on pourrait obtenir à moins de frais et avec moins d'inconvénients ce résultat, à l'aide d'une bonne table analytique par ordre de matières; on aurait ainsi l'ouvrage original et une classification plus ou moins en harmonie avec les connaissances de notre époque. Du reste, ces éditions ne dispensent point des éditions vulgaires, car, malgré le soin que les auteurs prennent ordinairement de marquer la section et le rang de l'aphorisme, malgré les tables de concordance que quelques-uns ont placées à la fin de leur volume, il est très difficile et très long d'y retrouver une citation faite d'après les éditions ordinaires. — Il est encore une considération qui fortifie mon opinion sur les éditions systématiques, c'est que, dans le livre des *Aphorismes*, beaucoup de sentences se tiennent, se prêtent un mutuel appui, s'expliquent l'une par l'autre, sentences que l'on est souvent obligé de séparer pour les faire rentrer dans les divisions qu'on a tracées d'avance, et qui, ainsi isolées, se comprennent à peine, ou perdent toute la valeur et l'importance qu'elles ont dans leur ordre primitif. Ceci est surtout très évident si, dans ces classements, on essaye de substituer le texte grec aux traductions. Galien et les autres commentateurs anciens ont, du reste, très bien compris la relation qui existe entre un grand nombre de sentences, et ils n'ont pas manqué de s'en servir pour leur interprétation.

Après avoir apprécié en elle-même l'idée d'un classement des *Aphorismes*, j'ai voulu juger par les tentatives déja faites et par ma propre expérience les résultats auxquels on pouvait arriver à l'aide de ce classement; j'ai donc étudié avec un soin particulier quelques-unes de ces éditions systématiques, mais surtout les deux dernières, celles de MM. Dezeimeris, Quénot et Wahu, comme représentant le mieux notre nosologie actuelle; frappé bientôt des nombreuses irrégularités qu'elles présentent, du vague des divisions qui y sont admises, je me suis moi-même mis à l'œuvre, et après de nombreux essais, après avoir exploré les *Aphorismes* dans tous les sens, après avoir tenté vingt classifications, je me suis convaincu, ce dont j'étais à peu près persuadé d'avance, que

la faute n'était pas du côté des éditeurs, mais tenait à la nature même du livre. En effet, dans les *Aphorismes*, véritable résumé de la médecine prognostique de l'école de Cos, la pathologie y est envisagée d'une manière toute synthétique, qui diffère absolument de notre méthode descriptive, née de la prépondérance que le diagnostic local a pris de nos jours, et qui consiste, d'une part, à isoler les unités morbides, et de l'autre à étudier pour chacune d'elles les causes, les symptômes, la marche, la terminaison, le diagnostic, les variétés, la thérapeutique, enfin l'anatomie pathologique. Dans les *Aphorismes*, au contraire, on ne rencontre (à part les sentences relatives à la diététique et à la thérapeutique générale), on ne rencontre, dis-je, que des propositions prognostiques. Dans les unes on trouve l'interprétation des signes qui se montrent dans un état pathologique déterminé; dans les autres les signes sont étudiés en eux-mêmes, et indépendamment des maladies. Souvent aussi dans un même aphorisme sont réunies plusieurs maladies et plusieurs signes, en sorte qu'il faut séparer ce qui est uni, comme il faut souvent aussi réunir ce qui est séparé. Je remarque encore qu'un certain nombre d'aphorismes ne trouvent point de place régulière dans aucune des divisions que l'on peut admettre et que d'autres doivent être à la fois classés dans plusieurs catégories. Enfin, et c'est à mon avis la plus grande preuve de l'inutilité de ces classements, on ne peut raisonnablement admettre que des divisions très vagues, dans lesquelles on fait figurer une foule de sentences disparates, et dont quelques-unes rentrent à peine sous le titre auquel on les rapporte; en sorte qu'on n'apprend véritablement rien de plus au lecteur que ce qu'il peut apprendre lui-même en parcourant les sentences, telles qu'il les trouve dans leur ordre primitif. Il y a plus, c'est qu'on ne peut même pas, dans ce cas, se passer d'une table analytique, comme l'a bien senti M. Dezeimeris lui-même. Si l'on voulait éviter cette banalité des divisions, on tomberait infailliblement dans l'excès opposé, et il faudrait admettre presque autant de cases qu'il y a d'aphorismes. Je n'ai pas besoin de rapporter ici des exemples particuliers de tous ces inconvénients, que je signale d'une manière générale; j'en pourrais fournir un grand nombre, car j'ai assez appris par moi-même à les connaître [1].

[1] Voici du reste le sentiment de M. Lallemand sur ce point: « Il y aurait un avantage incontestable à grouper les aphorismes par ordre de matière, mais on peut obtenir les mêmes résultats à l'aide d'une table alphabétique; et le plus important est d'être sûr de s'entendre, de pouvoir trouver promptement le texte indiqué dans une citation. Or, cela serait impossible aujourd'hui, si chaque traducteur ou commentateur avait adopté une classification particulière. » (Trad. des *Aph.*, p. viij.)

En résumé, la tentative d'une édition systématique des *Aphorismes* me paraît une idée malheureuse, et son exécution me semble très difficile, pour ne pas dire impossible; toutefois, la donnée étant admise et appliquée, s'il fallait me prononcer sur le mérite relatif de l'une ou de l'autre de ces nombreuses éditions [1], je n'hésiterais pas à me décider en faveur de celle que M. Dezeimeris a publiée en 1841. L'auteur a su échapper, autant qu'il était en son pouvoir et dans la nature de son sujet, aux difficultés que je signalais tout à l'heure.

Ire Section. Je me suis longuement arrêté, dans la première note, sur le premier aphorisme, qui est dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres, qui devrait être gravé en lettres d'or sur le fronton des écoles, et mis en tête de tous les traités de médecine. — Dans le deuxième, Hippocrate établit que les évacuations artificielles doivent être réglées sur les évacuations naturelles; il revient sur la même idée dans l'aphorisme vingt et unième, et aussi dans l'aphorisme deuxième, sect. IV. Les médecins anciens perdent rarement de vue cette considération, que les œuvres de la médecine doivent se régler sur les opérations de la nature, et que les procédés curatifs de la première doivent être souvent une imitation des procédés curatifs de la seconde. Cette considération est féconde en applications pratiques, et elle est malheureusement trop négligée de nos jours. — Le troisième aphorisme est en quelque sorte le point de départ, le principe de tous ceux qui suivent sur le régime des malades. — L'aphorisme douzième est remarquable: il résume les indications générales qui doivent servir à régler le régime; il se lie intimement à ceux qui le précèdent, et l'en séparer comme on le fait dans les éditions systématiques, c'est assurément lui faire perdre toute sa valeur et laisser les autres propositions incomplètes. — Cette première section se termine par quelques propositions sur la thérapeutique. On devra la lire parallèlement au Traité du *Régime*, dont elle semble un résumé; elle se distingue des autres par l'enchaînement rigoureux qu'un certain nombre de propositions ont entre elles, et par la clarté, la précision et la beauté du style. On peut la regarder comme un travail achevé.

La IIe section est surtout consacrée au prognostic; toutes les pro-

[1] J'en compte plus de trente dans Ackermann; j'ajoute : Dezeimeris, *Résumé de la médecine hippocratique, ou Aphorismes d'Hippocrate, classés dans un ordre systématique*, Paris, 1841, in-32; Quénot et Wahu, avec ce titre singulier et inexact : *Aphorismes d'Hippocrate, comprenant le Serment, les Maximes d'hygiène et de pathologie, les Pronostics, la Diététique, la Thérapeutique et la Gynécologie*; tirés des documents de la Bibliothèque du Roi; in-18. Paris, 1843.

positions y ont une grande généralité, et sont pour la plupart indépendantes les unes des autres. On y remarque aussi un certain nombre de sentences sur la thérapeutique générale et spéciale, sur la diététique, sur les crises ; enfin, dans le trente-huitième aphorisme on retrouve cette grande loi de l'habitude, si fortement établie dans le traité du *Régime*.

La III[e] section est tout entière consacrée à l'appréciation des saisons et des différents âges, considérés comme causes déterminantes ou modificatrices des maladies. Une grande partie de cette section doit, pour être bien comprise, être lue comparativement avec le traité des *Airs, des Eaux et des Lieux*, dont elle paraît extraite en grande partie.

On peut diviser la IV[e] section en deux séries bien distinctes : la première, qui s'étend jusqu'à la vingtième sentence inclusivement, comprend une suite de propositions sur l'emploi des purgatifs. J'ai retrouvé en substance la plupart de ces propositions dans le traité *des Purgatifs* de Rufus. (Ed. de De Matthæi, p. 3 et suiv.)[1]. — La seconde partie est consacrée à l'exposition et à l'interprétation des signes dans un certain nombre de maladies déterminées et notamment dans les fièvres. Comme il est rare de trouver des traces de diagnostic dans les écrits hippocratiques, on remarquera les sentences trente-huitième et trente-neuvième toutes vagues qu'elles sont. Les derniers aphorismes de cette section traitent de la valeur prognostique des urines en général, et en particulier dans leurs rapports avec les maladies des voies urinaires.

V[e] Sect. Elle peut être divisée en trois séries. La première doit être regardée comme la continuation de la seconde partie de la IV[e] section ; ainsi que cette dernière, elle roule sur les signes prognostiques propres à chaque maladie en particulier. — Dans la seconde série, l'auteur étudie les effets du froid et du chaud sur l'organisme en général, et comme moyen thérapeutique dans diverses maladies, notamment dans les affections chirurgicales, et plus particulièrement dans les plaies. M. Magendie, dans de savantes leçons au collége de France, a entrepris une suite de très curieuses expériences sur les effets physiologiques de la chaleur et du froid, effets jusqu'alors peu connus ou mal étudiés. Malheureusement ces expériences, qui ont conduit à des résultats tout à fait inattendus et en désaccord avec certaines lois physiologiques admises généralement, mais

[1] On consultera avec fruit sur la médecine purgative et sur les médicaments purgatifs dans la collection hippocratique, la dissertation suivante : *de Hippocratis methodo alvum purgandi* ; par C. O. Seidenschnur ; Lipsiæ, 1843, in-4°, 58 pp.

a priori, n'ont pas été poussées jusqu'au bout, et les premières n'ont pas été publiées. Les effets thérapeutiques du froid ont été étudiés avec soin par M. La Corbière [1].

Il serait très curieux de comparer ici les données de la science moderne avec celles de la science d'Hippocrate; mais ni le cadre que je me suis tracé, ni les limites qui me sont imposées, ne me permettent d'entrer dans ces détails. — La troisième partie est, à quelques aphorismes près, consacrée tout entière à la gynécologie, ou étude des maladies propres aux femmes à l'état de vacuité ou de gestation.

Pour peu qu'on ait fait attention aux divisions que j'ai signalées, et aux divers ensembles que présente chaque section, on demeurera convaincu qu'un plan a été primitivement suivi pour la coordination des *Aphorismes*, plan assurément très imparfait et qui n'a aucune analogie avec celui que nous nous tracerions aujourd'hui, mais qui représente fidèlement un antique système médical et qui, par conséquent, doit être respecté.

VI[e] Section. Les sentences renfermées dans cette section sont très variées : elles ont toutes rapport à l'interprétation des signes particuliers dans un très grand nombre de maladies. La chirurgie y domine plus que dans les autres sections.

Le début de la VII[e] section est tout à fait remarquable. Les vingt-quatre premières sentences contiennent l'exposition et l'appréciation des épiphénomènes, des complications dans les maladies et de la succession des maladies elles-mêmes les unes aux autres. Il en est de même des dernières sentences. Les aphorismes intermédiaires sont encore consacrés au prognostic. Cette section présente un très grand nombre de répétitions des autres sections, surtout de la IV[e] et de la VI[e]. — Dans son commentaire sur la quatre-vingt-unième (vulg. 83[e]) sentence, Galien dit : « Cet aphorisme est le dernier dans la plupart des exemplaires; dans certains, il s'en trouve encore quelques-uns. Parmi ces aphorismes, les uns sont la reproduction d'aphorismes légitimes, les autres sont plus courts, les autres un peu plus développés, d'où j'ai conclu qu'il n'était pas nécessaire de les admettre. »

Ce sont précisément ces aphorismes, au nombre de six, qui forment le commencement de notre VIII[e] section, que beaucoup d'éditeurs ont omise en totalité ou en partie comme fausse et tout à fait apocryphe. Mais aucun avant M. Littré n'a eu des données cer-

[1] *Traité du froid; de son action et de son emploi*, intus *et* extra, *en hygiène, en médecine et en chirurgie.* (Paris, 1839, 1 vol. in-8° en 4 part.) Les hydropathes, au milieu de leurs rêveries, ont aussi présenté sur ce point quelques considérations utiles.

taines sur cette VIIIe section. Ce critique a établi d'une manière positive qu'elle est composée de deux parties : l'une contenant les aphorismes que Galien signale, mais qu'il n'a pas voulu commenter, et qui sont, comme je l'ai dit, les six premiers [1] ; l'autre est constituée par un long morceau emprunté au traité *des Semaines*, traité sur lequel il y a plusieurs témoignages anciens, mais dont on ne connaissait que le nom avant que M. Littré l'ait exhumé d'une vieille traduction latine où il était enfoui. Cette précieuse découverte a jeté un jour tout nouveau sur la VIIIe section des *Aphorismes* et sur l'opuscule des *Jours critiques*, qui est aussi tout entier formé aux dépens du traité *des Semaines*. D'un autre côté, c'est grace à l'existence de ces deux morceaux qu'on doit de posséder un spécimen du texte grec original de ce traité *des Semaines*, dont il ne reste plus qu'une traduction latine très barbare, ainsi qu'on le voit par les fragments que M. Littré en a donnés dans son *Introduction générale* (p. 384 et suiv.), d'où j'ai extrait ces divers renseignements. Suivant M. Littré « le livre *des* « *Semaines* est un traité des fièvres fondé sur deux opinions qui « ont la prétention de tout expliquer, à savoir que les choses natu- « relles sont réglées par le nombre sept, et que le principe vital est « composé du chaud et du froid élémentaires, dont les variations « constituent les affections fébriles. Ce traité est du même auteur que « le livre des *Chairs*, et probablement aussi que le livre du *Cœur*.» (*Introd.* p. 409.) Nous apprenons par Galien (voir plus loin p. 337, l. 8), et par le huitième aphorisme de la VIIIe section (reproduit en partie dans l'opuscule des *Jours critiques*), que l'auteur professait sur la conformité des maladies avec les saisons une doctrine contraire à celle d'Hippocrate.

Les témoignages anciens sur les *Aphorismes* sont nombreux, et remontent à une époque très reculée, jusqu'à Dioclès de Caryste, médecin fameux, que l'on a appelé le second Hippocrate, et qui paraît avoir vécu peu de temps après le chef de l'école de Cos. Voici ce que dit M. Littré sur le témoignage de Dioclès au sujet des *Aphorismes* : « Par sa date et par ses connaissances spéciales, « Dioclès est un des témoins les plus essentiels pour l'histoire des

[1] Bosquillon, dans son édition grecque-latine de 1784, t. II, p. 131, et dans la traduction française, p. 201, remarque que la VIIIe section manque dans les manuscrits les plus anciens, et qu'il ne l'a retrouvée que dans ceux du XVe siècle ; en second lieu, qu'à partir du n° 7, les derniers aphorismes de cette section ne sont donnés que dans un manuscrit (le ms. 2146 du XVIe siècle). Aussi M. Littré pense avec raison que les aphorismes tirés du traité des *Semaines*, ont été ajoutés à une époque très récente. — Foës dit également dans ses *notes* que les derniers aphorismes ne se trouvaient pas dans les bons manuscrits.

« livres hippocratiques; il a vécu à une époque où il a pu connaître « parfaitement les hommes et les choses. Or, Dioclès combattant « un aphorisme [II, 34], dans lequel Hippocrate dit qu'une « maladie est d'autant moins grave que la saison y est plus con« forme, nomme le médecin de Cos par son nom. » Ce passage nous a été conservé par Étienne (éd. de Dietz, p. 326), et la citation de ce commentateur est confirmée par une autre de Galien, qui, dans son commentaire sur le même aphorisme, dit : « la doctrine contraire est soutenue par Dioclès et par l'auteur du traité *des Semaines.* » Nous sommes donc assurés, par un témoin presque contemporain, que les *Aphorismes* sont bien d'Hippocrate, ou du moins qu'ils lui ont été attribués dès la plus haute antiquité. D'autres témoins, dont l'autorité n'est guère moins imposante, puisqu'ils vivaient près de trois cents ans avant Jésus-Christ, et qu'ils avaient puisé à des sources plus pures, plus directes et plus rapprochées de l'époque d'Hippocrate que celles qui sont arrivées jusqu'à nous, déposent en faveur de l'authenticité des *Aphorismes*.

Bacchius, contemporain de Philinus qui avait été *auditeur* d'Hérophile, Héraclide de Tarente et Zeuxis, tous deux empiriques, furent, au dire de Galien [1], les premiers qui commentèrent les *Aphorismes*. Le même critique nous apprend aussi [2] que Glaucias regardait le traité des *Humeurs* comme appartenant à un Hippocrate autre que le grand Hippocrate auteur des *Aphorismes*.

Après les critiques de l'école d'Alexandrie, nous trouvons Asclépiade qui vivait à Rome vers l'an 60 av. J. C., sous Crassus et Pompée, et qui avait composé sur les *Aphorismes* un commentaire, dont Érotien (*Gloss.*, p. 300) et Cœlius Aurélianus (*de Morb. acut.*, III, 2), citent le second livre. Thessalus de Tralles fournit un témoignage d'un autre genre; il avait composé un ouvrage pour réfuter les *Aphorismes*. Galien traite fort mal Thessalus, et il prétend qu'il aurait dû apprendre avant de critiquer [3].

Érotien, que l'on peut en quelque sorte regarder comme l'anneau qui attache la chaîne des témoignages anciens à celle des témoignages comparativement plus modernes, place les *Aphorismes* à côté des *Épidémies* dans les *Mélanges* (*Gloss.*, p. 22). Après Érotien vient Sabinus qui avait commenté les *Aphorismes*, ainsi que cela ressort indirectement d'un passage où Galien dit [4] que Julien, au com-

[1] Com. *in Aph.* VII, texte 70, p. 186, t. XVIII.

[2] Com. I, in lib. de *Hum. in proœm.*, p. 1, t. XVI. Cf. aussi Littré, t. I, p. 89.

[3] *Gal. adv. Julianum*, §. 1, p. 247 et suiv., t. XVIII.

[4] *Adv. Julianum*, §. 111, p. 255, t. XVIII. Cf. aussi Littré, t. I, p. 103.

mencement de son commentaire, s'était beaucoup plus occupé des explications de Sabinus que du texte de son auteur. D'ailleurs, Étienne, p. 239, dit que Sabinus reconnaissait les *Aphorismes* comme légitimes. Si Soranus (d'Éphèse?) et Rufus n'ont pas commenté cet ouvrage, ils s'en sont du moins occupés, car on a vu plus haut qu'ils l'avaient divisé d'une manière particulière. Il est également vraisemblable, d'après *deux* passages de Galien [1], que Marinus avait travaillé sur les *Aphorismes*. Quintus avait aussi fait un commentaire qui a été rédigé par son disciple Lycus de Macédoine [2]. Ce Lycus avait également composé pour son propre compte un commentaire contre les *Aphorismes*. Galien, comme on doit bien le penser, juge Lycus très défavorablement. Dans son premier commentaire sur le traité *des Humeurs* (texte 24, p. 198, t. XVI), il dit : « Qui pourrait supporter l'impudence de Lycus, l'ignorance d'Artemidore, le bavardage et les discours insensés de beaucoup d'autres! »

Galien cite encore Numésianus et Dionysius comme ayant commenté les *Aphorismes*; il estime particulièrement Numésianus [3].

Le Pseudo-Oribaze (p. 8, éd. de 1535) nous apprend aussi que Pélops, disciple de Numésianus, et maître de Galien, avait donné une traduction très littérale des *Aphorismes*. Enfin, le dernier commentateur qui soit connu avant Galien, c'est Julien qui avait écrit un ouvrage en quarante-huit livres contre les *Aphorismes*. Le médecin de Pergame a écrit une réfutation du deuxième livre.

Paul Manuel, en tête de son édition grecque des *Aphorismes* (Venise, 1542), Ackermann (*Lib. cit.*, p. LX et suiv.), et Gruner (*Cens.*, p. 44 et suiv.), ont recueilli avec soin les divers textes où Galien exprime son sentiment sur les *Aphorismes*; il me suffira d'en rapporter quelques-uns

Dans son traité de la *Dyspnée* (III, 1,) Galien dit que les *Aphorismes* sont accordés avec raison à *Hippocrate*. Dans son traité des *Crises*, il regarde les *Aphorismes* comme un véritable *compendium*, ou abrégé des matières traitées plus au long dans les autres traités du médecin de Cos [4]; il pense qu'ils ont été rédigés après les *Epidé-*

[1] Com. *in Aph.* VI, texte 13 et 54, p. 113 et 163.

[2] Com. *in Aph.* III, *in proœm.*, t. XVII, p. 562. Cf. aussi Littré, t. I, p. 105 et 106.

[3] Com. *in Aph.* IV, texte 69, p. 751 et V, 44, p. 837, t. XVII; Com. I, *in lib. de Hum.*, t. 24, p. 197, t. XVI.

[4] C'était aussi le sentiment d'Étienne (p. 239) qui compare les *Aphorismes* au traité de Galien, intitulé *l'Art* [*médical*] (Ἡ τέχνη [ἰατρική]), ouvrage qui a joui dans le moyen âge d'une immense réputation.

mies; il les regarde comme l'œuvre de la vieillesse d'Hippocrate, comme le dernier legs d'une expérience consommée. Ce livre contient, en effet, sur la nature, les signes, l'issue et les causes des maladies, sur le régime et sur la thérapeutique des propositions qui sont évidemment dictées par un grand praticien ; on y retrouve de nombreux passages qui sont évidemment l'abrégé d'autres passages des traités du *Pronostic, du Régime, des Airs, des Eaux et des Lieux*, et des livres chirurgicaux.

Galien reproduit souvent cette idée que les *Aphorismes* sont un *compendium* de la médecine d'Hippocrate. Ainsi, il dit (Com. I, *in Progn.*, t. 4), qu'ils contiennent en abrégé les signes prognostiques de ce qui arrive en nous par suite de l'influence de l'air, qu'ils présentent les notions principales sur les maladies épidémiques (Com. III, *in Progn.*); qu'Hippocrate y donne un *épitome* des âges, des saisons dans leurs rapports avec les maladies; des constitutions épidémiques, des signes à tirer des urines et des prognostics à porter dans les maladies des femmes (*de Dyspn.*)

Toutefois, Galien avait bien reconnu que plusieurs sentences avaient été interpolées, que ce traité avait beaucoup souffert surtout vers la fin; il le dit positivement dans la préface de son commentaire sur l'appendice du traité du *Régime*. (Voir mon *Introduction* à ce traité, page 300). Ailleurs (Com. *in Aph.* VI, 24), il déclare qu'il aurait mieux valu effacer les aphorismes apocryphes que de les laisser subsister. J'ai, du reste, eu soin dans mes notes de signaler tous les aphorismes qu'il regarde comme suspects, déplacés ou inutilement répétés, surtout pour la VIIe section; j'ai parlé plus haut de l'origine de la VIIIe.

Je ne m'arrêterai pas longtemps maintenant sur les critiques qui sont venus après Galien. Domnus et Attalion, personnages tout à fait inconnus, sont mentionnés comme commentateurs des *Aphorismes* par le Pseudo-Oribaze (p. 8); Théophile (p. 457 et 501), rapporte deux passages sur les *Aphorismes*, de Philagrius, qu'il appelle médecin *periodente* (voir note 5 de la Loi.). Après Philagrius vient Gésius (Schol. *in Hipp.*, p. 343); après Gésius, Asclépius (p. 458), qui s'était imposé la tâche d'expliquer Hippocrate par lui-même, et qui est sans doute le même personnage qu'Étienne appelle *le nouveau commentateur.* Enfin, Damascius, Théophile et Étienne eux-mêmes ont fait des commentaires, dont le texte grec a été publié pour la première fois par Dietz. Ces commentaires ne sont en général qu'un abrégé clair et précis de ceux de Galien. Celui d'Étienne est plus original, il contient des explications utiles et des renseignements précieux. Je

termine cette introduction en traduisant un passage de sa préface :

« Rufus, Sabinus, Soranus, Pélops et Galien, témoignent de l'authenticité des *Aphorismes*; et cet écrit est regardé comme si légitime, que les commentateurs s'en servent comme d'une règle pour déterminer si les autres livres sont authentiques ou apocryphes. Du reste, la forme de l'exposition, la profondeur des choses qui y sont contenues, l'élégance de la phrase, prouvent assez que cet ouvrage est digne du grand génie d'Hippocrate. »

APHORISMES [a].

PREMIÈRE SECTION.

1. La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte [à s'échapper], l'empirisme est dangereux, le raisonnement est difficile. Il faut non-seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore [être secondé par] le malade, par ceux qui l'assistent et par les choses extérieures (1).

2. Dans les perturbations du ventre et dans les vomissements qui arrivent spontanément, si les matières qui doivent être purgées sont purgées, c'est avantageux et les malades le supportent facilement; sinon, c'est le contraire. De même pour une déplétion vasculaire [artificielle], si elle est telle qu'elle doit être, elle est avantageuse et les malades la supportent facilement; sinon, c'est le contraire. Il faut donc considérer le pays, la saison, l'âge et les maladies dans lesquelles il faut ou non [recourir] à une déplétion (2).

3. Chez les athlètes, un état de santé porté à l'extrême est dangereux (3); car il ne peut demeurer à ce point, et, puisqu'il ne peut ni demeurer stationnaire, ni arriver à une amélioration, il ne lui reste plus qu'à se détériorer. C'est pourquoi il faut se hâter de faire tomber cette exubérance de santé, afin que le corps puisse recommencer à se nourrir; il ne faut cependant pas pousser l'affaissement à l'extrême, car ce serait dangereux; mais le porter à un degré tel que la na-

[a] ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ. — APHORISMI. (*Vulg.*) SENTENTIÆ DEFINITÆ. (*Nonnulli.*)

ture de l'individu puisse y résister. De même les déplétions poussées à l'excès sont dangereuses, et à leur tour les réplétions poussées à l'extrême sont dangereuses (4).

4. Le régime exigu et rigoureusement observé, est toujours dangereux dans les maladies de long cours, et dans les maladies aiguës où il ne convient pas ; en effet, le régime poussé à la dernière exiguïté est fâcheux ; et à son tour la réplétion poussée à l'extrême, est fâcheuse (5).

5. Les malades soumis à un régime exigu, y font [nécessairement] des infractions ; par conséquent, ils en éprouvent plus de dommage ; car toute infraction est alors plus grave que si elle était commise dans un régime un peu plus substantiel. Par la même raison, un régime très exigu, parfaitement réglé et rigoureusement observé, est dangereux pour les personnes en santé, parcequ'elles supportent les écarts plus difficilement [que d'autres]. Ainsi donc, un régime exigu et sévère est en général plus dangereux qu'un régime un peu plus abondant (6).

6. Mais dans les maladies extrêmes, les moyens thérapeutiques extrêmes employés avec une sévère exactitude, sont très puissants (7).

7. Ainsi donc, quand la maladie est très aiguë, et que les phénomènes morbides (8) arrivent immédiatement à un point extrême, il est nécessaire de prescrire [dès le début] un régime extrêmement exigu ; mais quand il n'en est pas ainsi, et qu'il est permis de donner des aliments plus abondants, on s'écartera d'autant plus [de la sévérité du régime] que la maladie sera plus éloignée, par la modération de ses symptômes, de l'extrême acuité.

8. Quand la maladie est à sa période d'état, il est nécessaire de prescrire un régime très sévère.

9. Mais il faut savoir calculer si [les forces] du malade suffiront avec ce régime pour [passer] la période d'état de la maladie, et prévoir si le malade cédera le premier ne pouvant suffire avec ce régime, ou si la maladie cédera la première et s'affaiblira.

10. Dans les maladies qui arrivent promptement à leur période d'état, il faut, dès le début, prescrire un régime exigu; dans celles qui y arrivent plus tard, il faut, à cette époque et un peu auparavant, diminuer le régime; mais antérieurement, il faut nourrir plus abondamment, afin que les forces du malade puissent suffire.

11. Mais dans les paroxysmes il faut supprimer les aliments, car en donner alors serait nuisible. Dans toutes les maladies où les paroxysmes reviennent au milieu d'une période, il faut les supprimer pendant les paroxysmes.

12. Les maladies elles-mêmes, les saisons de l'année, la comparaison réciproque de leurs périodes, soit qu'elles arrivent tous les jours, tous les deux jours, ou à de plus longs intervalles, font connaître la marche des paroxysmes et la constitution [de la maladie]. Il faut encore avoir égard à ce qui apparaît [dans les maladies] (9). Par exemple, chez les pleurétiques, si les crachats arrivent dès le début, ils abrégent le cours de la maladie; mais s'ils se font longtemps attendre, ils la prolongent. Les urines, les selles et les sueurs indiquent aussi si les maladies se jugeront facilement ou difficilement; si elles seront longues ou de courte durée.

13. Les vieillards supportent très bien l'abstinence; les personnes dans l'âge mûr, moins bien; les jeunes gens très mal; les enfants moins que tous les autres, surtout ceux d'entre eux qui sont très vifs (10).

14. Dans l'âge de croissance, on a beaucoup de chaleur innée; il faut donc une nourriture abondante; autrement le corps se consume; chez les vieillards, au contraire, il y a peu de chaleur innée, voilà pourquoi ils n'ont besoin que de peu de combustible (d'aliments) (11), car une trop grande quantité l'éteindrait; c'est aussi pour cela que les fièvres ne sont pas aussi aiguës chez les vieillards [que chez les jeunes gens], car leur corps est froid.

15. En hiver et au printemps les cavités sont naturellement chaudes, et le sommeil est prolongé; il faut donc pendant ces deux saisons, donner une nourriture

plus abondante ; les enfants et les athlètes en sont la preuve (12).

16. Le régime humide convient à tous les fébricitants, mais surtout aux enfants et à ceux qui sont habitués à user d'un semblable régime.

17. [Il faut savoir quels sont ceux] à qui [il convient] de donner des aliments en une seule ou en deux fois, en plus ou moins grande quantité et par fractions. On doit avoir quelque égard pour les habitudes, la saison, le pays et l'âge.

18. En été et en automne, les aliments sont très difficilement supportés, en hiver très facilement ; vient ensuite l'été (13).

19. Ceux dont les paroxysmes arrivent au milieu de périodes, il ne faut point leur donner d'aliments, ni les forcer à en prendre [au moment du paroxysme], mais leur retirer ceux qu'on leur a permis en attendant la crise (le paroxysme).

20. Quand les maladies se jugent, ou qu'elles sont complétement jugées, ne mettez rien en mouvement, ne sollicitez rien de nouveau à l'aide de purgatifs ou d'autres irritants, mais laissez en repos.

21. Les matières qui doivent être évacuées, poussez-les là où elles se portent le plus, [si toutefois] elles suivent une voie convenable.

22. Purgez, mettez en mouvement les matières cuites, mais non celles qui sont crues ; [ne purgez pas] non plus au début des maladies, à moins qu'il n'y ait orgasme (14) ; mais le plus souvent il n'y a pas orgasme.

23. N'appréciez pas les matières évacuées sur leur quantité ; mais considérez si celles qui doivent être évacuées [l'ont été] et si le malade supporte facilement [ces évacuations]. Lorsqu'il faut les pousser jusqu'à *lipothymie*, faites-le, si les forces du malade y suffisent.

24. Dans les maladies aiguës, il faut rarement purger au début, et ne le faire [si cela est nécessaire] qu'après avoir bien jugé de toutes les circonstances.

25. Si les matières qui doivent être purgées sont purgées, c'est avantageux, et les malades le supportent bien, sinon c'est le contraire (15).

DEUXIÈME SECTION.

1. La maladie dans laquelle le sommeil cause quelque dommage (1) est mortelle; mais si le sommeil procure de l'amélioration, elle n'est pas mortelle.

2. Quand le sommeil apaise le délire, c'est bon (2).

3. Le sommeil et l'insomnie prolongés l'un et l'autre outre mesure, c'est mauvais.

4. Ni la satiété, ni la faim, ni quelque autre chose que ce soit ne sont bonnes, si elles dépassent les limites naturelles.

5. Les lassitudes (3) spontanées présagent les maladies.

6. Chez ceux qui ont quelque partie du corps attaquée d'une maladie douloureuse, et qui le plus habituellement ne ressentent pas leurs douleurs, l'esprit est malade (4).

7. Il faut réparer lentement les corps qui ont mis longtemps à dépérir, et vite ceux qui ont dépéri en peu de temps.

8. Au sortir d'une maladie, avoir de l'appétit et le satisfaire sans prendre de forces, est une preuve qu'on use de trop de nourriture; mais si la même chose arrive quand on mange sans appétit, il faut savoir qu'une évacuation est nécessaire (5).

9. Quand on veut purger les corps, il faut rendre les voies faciles et les humeurs coulantes (6).

10. Plus vous nourrirez un corps rempli d'impuretés, plus vous lui nuirez.

11. Il est plus facile de réparer [les forces] avec des boissons [alimentaires] qu'avec des aliments solides.

12. Dans les maladies, ce qui reste [des humeurs nuisibles] est une source habituelle de récidive (7).

13. Quand la crise arrive, la nuit qui précède le paroxysme est laborieuse; celle qui suit est ordinairement plus calme (8).

14. Dans les flux de ventre, les changements dans les excréments sont avantageux, à moins qu'ils ne se fassent en mal.

15. Quand le pharynx est malade et quand des *abcès* apparaissent sur le corps, il faut examiner les excrétions, car si elles sont bilieuses, le corps participe à la maladie [et il ne faut pas donner d'aliments]. Si elles ressemblent à celles des gens en santé [le corps n'est pas malade et] on peut nourrir le corps en sûreté (9).

16. Quand il y a privation d'aliments (10), il ne faut pas fatiguer.

17. Quand on a ingéré plus d'aliments qu'il ne convient naturellement, cela cause une maladie; la guérison le prouve.

18. Le résidu des aliments qui sont promptement et complétement assimilés, est promptement éliminé (11).

19. Dans les maladies aiguës, les pronostics de guérison ou de mort ne sont pas toujours (12) infaillibles.

20. Ceux qui ont les cavités humides quand ils sont jeunes, les ont sèches quand ils vieillissent. Ceux, au contraire, dont les cavités sont sèches quand ils sont jeunes, les ont humides quand ils vieillissent (13).

21. Le vin pur apaise la faim [canine] (14).

22. Toute maladie qui vient de réplétion, la déplétion la guérit; toute maladie qui vient de déplétion, la réplétion la guérit; et pour les autres, leurs contraires.

23. Les maladies aiguës se jugent en quatorze jours.

24. Le quatrième jour est indicateur des sept; le huitième est le commencement d'un second septénaire; le onzième est *théorète*, car il est le quatrième du second septénaire; le dix-septième est également *théorète*, car il est le quatrième après le quatorzième, et le septième après le onzième (15).

25. Les fièvres quartes d'été sont ordinairement de peu de durée; celles d'automne sont longues, surtout celles qui se déclarent aux approches de l'hiver.

26. Il vaut mieux que la fièvre vienne à la suite d'un spasme que le spasme à la suite de la fièvre.

27. Il ne faut pas se fier aux améliorations qui ne sont pas rationnelles, et ne pas non plus trop redouter les accidents fâcheux qui arrivent contre l'ordre naturel; car le plus souvent [ces phénomènes] ne sont pas stables [et n'ont pas coutume ni de persister, ni de durer longtemps] (16).

28. Dans les fièvres qui ne sont pas tout à fait superficielles (légères), il est fâcheux que le corps reste dans son état ordinaire et ne perde rien, ou qu'il maigrisse plus qu'il n'est dans l'ordre naturel. Le premier cas présage la longueur de la maladie, le second indique de l'asthénie.

29. Quand les maladies débutent, si on juge à propos de mettre quelque chose en mouvement, qu'on le fasse; mais quand elles sont à leur apogée, il vaut mieux laisser en repos.

30. [Car] au commencement et à la fin [des maladies], tout est plus faible; mais à leur apogée tout est plus fort (17).

31. Au sortir d'une maladie, bien manger sans que le corps profite, c'est fâcheux.

32. Ceux qui, entrant dans une convalescence incomplète, commencent par manger avec appétit sans profiter, finissent le plus souvent par perdre l'appétit. Mais ceux qui ont d'abord un défaut très prononcé d'appétit et le recouvrent ensuite, se tirent mieux d'affaire (18).

33. Dans toute maladie, conserver l'intelligence saine et prendre volontiers les aliments qui sont offerts, c'est bon; le contraire est mauvais.

34. Dans les maladies, il y a moins de danger pour ceux dont la maladie est surtout conforme à leur nature, à leur âge, à leur constitution, et à la saison, que pour ceux dont la maladie n'est pas en rapport avec quelqu'une de ces choses (19).

35. Dans toutes les maladies, il est avantageux que [les parois de] la région ombilicale et du bas-ventre conservent de l'épaisseur. Il est fâcheux qu'elles soient affaissées et émaciées; ce dernier cas n'est pas favorable pour purger par en bas.

36. Ceux qui ont le corps sain et qui prennent des médicaments purgatifs, perdent bientôt leurs forces. Il en est de même de ceux qui [se purgent lorsqu'ils] usent d'une mauvaise nourriture (20).

37. Il est mauvais de donner des médicaments purgatifs à ceux qui se portent bien (21).

38. La boisson et la nourriture un peu inférieures en qualité, mais plus agréables, doivent être préférées à celles de meilleure qualité, mais qui sont moins agréables.

39. Les vieillards sont en général moins sujets aux maladies que les jeunes gens; mais les maladies chroniques qui leur surviennent ne finissent le plus souvent qu'avec eux.

40. Les enrouements (bronchites) et les coryzas n'arrivent pas à coction chez les personnes très âgées.

41. Ceux qui éprouvent de fréquentes et complètes défaillances, sans cause apparente, meurent subitement.

42. Résoudre une *apoplexie,* quand elle est forte, est impossible; quand elle est faible, ce n'est pas facile.

43. Les pendus détachés de la potence, quand ils ne sont pas encore morts, ne reviennent pas à la vie s'ils ont de l'écume à la bouche (22).

44. Ceux qui sont naturellement très gros sont plus exposés à mourir subitement que ceux qui sont maigres.

45. Les changements, surtout ceux d'âge, de lieux, d'habitudes de vie, opèrent la guérison des épileptiques quand ils sont jeunes.

46. Deux souffrances survenant en même temps, mais sur des points différents, la plus forte fait taire la plus faible (23).

47. Au moment où le pus va se former, la douleur et la fièvre sont plus intenses qu'après sa formation.

48. Dans tout mouvement du corps, quand on commence à se fatiguer, se reposer soulage immédiatement.

49. Ceux qui sont accoutumés à supporter des travaux qui leur sont familiers, les supportent plus facilement, quoi-

que faibles ou vieux, que ceux qui n'y sont pas habitués, quoique forts et jeunes.

50. Les habitudes de longue date, quoique mauvaises, sont ordinairement moins nuisibles que les choses inaccoutumées ; il faut donc changer quelquefois [ses habitudes] en des choses inaccoutumées (24).

51. Évacuer ou remplir, échauffer ou refroidir beaucoup et subitement, ou mettre le corps en mouvement de quelque autre manière que ce soit, est dangereux ; car tout ce qui est excessif est contraire à la nature ; mais ce qui se fait peu à peu n'offre aucun danger [dans les choses accoutumées], et surtout quand on change une chose en une autre.

52. Quand on agit d'une manière rationnelle et que les résultats ne sont pas ce qu'on avait droit d'attendre, il ne faut pas passer à autre chose, si le motif (l'indication) qui faisait agir dans le commencement subsiste.

53. Ceux qui ont les cavités humides quand ils sont jeunes se rétablissent plus facilement d'une maladie que ceux qui les ont sèches ; mais dans la vieillesse ils se rétablissent plus difficilement, car le plus souvent leur ventre se sèche en vieillissant.

54. Une taille élevée et noble n'est pas disgracieuse dans la jeunesse, mais dans la vieillesse, elle est incommode et plus désavantageuse qu'une petite (25.)

TROISIÈME SECTION.

1. Ce sont surtout les vicissitudes des saisons qui engendrent les maladies, et principalement dans les saisons les grandes variations de froid, de chaud et aussi, par la même raison des autres qualités (1).

2. Parmi les divers naturels, les uns se trouvent bien ou mal de l'été, les autres de l'hiver.

3. Les maladies, comparativement les unes aux autres et aussi les âges, se trouvent bien ou mal de certaines saisons, de certaines régions, de certains régimes (2).

4. Dans les saisons, lorsque pendant la même journée il survient [habituellement] tantôt du froid, tantôt du chaud, il faut s'attendre aux maladies automnales.

5. Le *notus* (vent du midi) rend l'ouïe obtuse, la vue trouble, la tête pesante, le corps lourd et faible; quand ce vent domine, on éprouve les mêmes accidents dans les maladies. Si le vent est du nord, il y a des toux, des maux de gorge (3), de la sécheresse du ventre, de la dysurie, de l'horripilation (4), des douleurs de côté et de poitrine; lorsque ce [vent] domine, il faut s'attendre aux mêmes accidents dans les maladies.

6. Quand l'été est semblable au printemps, il faut s'attendre à des sueurs abondantes dans les fièvres.

7. Dans les temps de sécheresse, il survient des fièvres aiguës; et si cette sécheresse persiste pendant une grande partie de l'année, elle produit une constitution telle qu'il faut s'attendre à voir régner de semblables maladies.

8. Dans les saisons bien constituées, où chaque chose arrive en son temps, les maladies marchent régulièrement et se jugent très bien. Dans les saisons mal constituées, les maladies marchent irrégulièrement et se jugent difficilement.

9. En automne, les maladies sont très aiguës et en général très meurtrières. Mais le printemps est très salubre et la mortalité n'y est pas considérable.

10. L'automne est mauvais pour les phthisiques.

11. Pour ce qui est des saisons, si l'hiver est sec et boréal et le printemps pluvieux et austral, il surviendra nécessairement en été des fièvres aiguës, des ophthalmies et des dyssenteries, surtout chez les femmes et chez les hommes dont la constitution est humide.

12. Mais si l'hiver est austral, pluvieux et doux; si au contraire le printemps est sec et boréal, les femmes qui doivent accoucher au printemps, avortent (accouchent prématurément) pour la moindre cause; celles qui arrivent à terme, mettent au monde des enfants faibles et infirmes qui meurent bientôt ou qui traînent une vie chétive et valétudinaire. Chez

les autres individus, il survient des ophthalmies sèches (5) et des dyssenteries; chez les vieillards, des catarrhes qui les enlèvent promptement.

13. Si l'été est sec et boréal et l'automne pluvieux et austral, en hiver il survient des céphalalgies, des toux, des enrouements, des coryzas, et chez quelques-uns des phthisies.

14. [Si l'automne] est boréal et sans pluie, c'est avantageux pour ceux dont la constitution est humide et pour les femmes; mais les autres individus auront des ophthalmies, des fièvres aiguës, des coryzas (6); quelques-uns même des *mélancolies*.

15. Quant aux constitutions de l'année, en somme les sèches, sont plus saines et moins meurtrières que les pluvieuses.

16. Les maladies qui sévissent habituellement dans les constitutions pluvieuses, sont: les fièvres de long cours, les flux de ventre, les pourritures, les épilepsies, les *apoplexies* et les esquinancies. Dans les constitutions sèches, ce sont les phthisies, les ophthalmies (7), les arthrites, les stranguries et les dyssenteries.

17. Quant aux constitutions journalières, les boréales donnent au corps de la densité, du ton, de l'agilité et une bonne couleur; elles rendent l'ouïe fine; mais elles irritent les yeux et augmentent les douleurs de côté s'il en existait préalablement. Les constitutions australes relâchent les pores, humectent le corps, rendent la tête pesante et l'ouïe dure, causent des vertiges et produisent de la faiblesse dans les mouvements des yeux (8) et de tout le corps.

18. Quant aux saisons, c'est au printemps et au commencement de l'été que les enfants et ceux qui se rapprochent de cet âge se trouvent le mieux et jouissent de la meilleure santé. Pendant l'été et le commencement de l'automne, ce sont les vieillards; pendant le reste de l'automne et pendant l'hiver, ce sont les personnes d'un âge moyen.

19. Toutes les maladies surviennent dans toutes les saisons; toutefois certaines maladies naissent ou s'exaspèrent plutôt dans certaines saisons.

20. En effet, au printemps : les *manies*, les *mélancolies*, les épilepsies, les flux de sang, les esquinancies, les coryzas, les enrouements, les toux, les lèpres, les lichens, les dartres farineuses, les exanthèmes ulcéreux en grand nombre, les *abcès* et les arthrites.

21. En été : quelques-unes de ces maladies, et de plus : les fièvres continues, les *causus*, les fièvres tierces et quartes, les vomissements, les diarrhées, les ophthalmies, les douleurs d'oreille, les ulcérations à la bouche, les ulcérations des parties génitales, les *idroa* (9).

22. En automne : la plupart des maladies de l'été, et de plus : les fièvres quartes, les fièvres erratiques, les maladies de la rate, les hydropisies, les phthisies, les stranguries, les lienteries, les dysseuteries, les coxalgies, les esquinancies, les asthmes, les *iléus*, les épilepsies, les *manies*, les *mélancolies.*

23. En hiver : les pleurésies, les péripneumonies, les *léthargus*, les coryzas, les enrouements, les toux, les douleurs de poitrine, les douleurs de côté, les maux de reins, les céphalalgies, les vertiges, les *apoplexies.*

24. Voici les maladies particulières aux divers âges : chez les petits enfants et les nouveau-nés, les aphthes, les vomissements, les toux, les insomnies, les frayeurs [pendant le sommeil], les phlegmasies du nombril, les suintements d'oreilles.

25. Chez ceux qui arrivent à l'époque de la dentition : la démangeaison douloureuse des gencives, les fièvres, les spasmes, les diarrhées, surtout chez les enfants qui poussent leurs dents canines, chez ceux qui sont gros et chez ceux qui ont le ventre sec.

26. Chez les individus plus âgés : les maladies des amygdales, les luxations en dedans de la vertèbre du cou (10), les asthmes, les calculs, les vers lombriques, les ascarides, les tumeurs pédiculées, le satyriasis, la strangurie, les abcès scrophuleux et les autres tumeurs, mais surtout celles qui viennent d'être mentionnées.

27. Chez ceux qui sont encore plus âgés et qui approchent

de la puberté : la plupart de ces maladies, mais surtout les fièvres chroniques et les flux de sang par le nez.

28. Chez les enfants : la plupart des maladies [de longue durée] se jugent en quarante jours; mais il en est qui se jugent en sept mois, d'autres en sept ans, d'autres enfin qui se prolongent jusqu'à la puberté. Celles qui persistent pendant l'enfance et qui ne se dissipent pas [chez les garçons] à l'époque de la puberté, et chez les filles à la première apparition des menstrues, deviennent habituellement chroniques.

29. Chez les jeunes gens, règnent les crachements de sang, les phthisies, les fièvres aiguës, les épilepsies et les autres maladies (11), mais surtout celles qui viennent d'être mentionnées.

30. Chez ceux qui ont dépassé cet âge : les asthmes, les pleurésies, les péripneumonies, les *léthargus*, les *phrénitis*, les *causus*, les diarrhées chroniques, les *choléra*, les dyssenteries, les lienteries et les hémorroïdes.

31. Chez les vieillards : les dyspnées, les catarrhes avec toux, les stranguries, les dysuries, les douleurs des articulations, les maladies des reins, les vertiges, les *apoplexies*, les cachexies, les démangeaisons de tout le corps, les insomnies, les flux de ventre, les écoulements des yeux et du nez, les amblyopies, les *glaucoses* (12), les duretés de l'ouïe.

QUATRIÈME SECTION.

1. Administrez un médicament purgatif aux femmes enceintes, s'il y a orgasme, du quatrième au septième mois; faites-le rarement chez celles qui ont dépassé ce terme. Il faut prendre des précautions pour les petits fœtus et pour ceux âgés [de plus de sept mois] (1).

2. Évacuez avec les médicaments purgatifs les matières dont l'issue spontanée soulage [en pareille circonstance]; mais faites cesser les évacuations qui ont un caractère opposé.

3. Si les matières qui doivent être purgées sont purgées,

c'est avantageux et on supporte bien [cette évacuation]; sinon, on la supporte mal (2).

4. En été, il faut surtout purger par en haut, en hiver par en bas (3).

5. Pendant et avant la Canicule, les purgatifs sont nuisibles.

6. Purgez par en haut ceux qui sont maigres, en évitant [de le faire] pendant l'hiver.

7. Purgez par en bas ceux qui vomissent difficilement et qui ont un embonpoint moyen, en évitant [de le faire] en été.

8. Il faut éviter de purger les phthisiques par le haut (4).

9. Purgez largement par en bas les *mélancoliques*. [Dans les autres circonstances], d'après le même raisonnement, faites le contraire [quand le cas l'exige] (5).

10. Dans les maladies très aiguës, s'il y a orgasme, administrez sur-le-champ un médicament purgatif; car temporiser dans ces circonstances, c'est mauvais.

11. Ceux qui ont des tranchées, des douleurs à la région ombilicale et des maux de reins qui ne cèdent ni aux médicaments purgatifs, ni à d'autres remèdes, tombent dans l'hydropisie sèche.

12. Purger par en haut en hiver ceux dont les intestins sont affectés de lienterie, c'est mauvais.

13. Quand on veut donner l'ellébore à ceux qui sont difficilement purgés par en haut, il faut, avant de l'administrer, humecter (6) leur corps par une nourriture plus abondante et par le repos.

14. Quand on a pris l'ellébore, il vaut mieux se livrer à des mouvements que de se laisser aller au sommeil et au repos; la navigation (7) prouve en effet que le mouvement trouble le corps.

15. Si vous voulez que l'ellébore agisse davantage, donnez du mouvement au corps; si vous voulez au contraire arrêter son action, laissez dormir et faites éviter les mouvements.

16. L'ellébore est dangereux pour les personnes dont les chairs sont saines : il provoque des spasmes.

17. Chez un sujet qui n'a pas de fièvre (8), du dégoût, du *cardiogme*, de la *scotodinie* (vertiges ténébreux) et de l'amertume à la bouche, indiquent qu'il faut purger par en haut.

18. Les douleurs [qui réclament une purgation], si elles siégent au-dessus du diaphragme, indiquent qu'il faut purger par en haut ; si elles siégent au-dessous, qu'il faut purger par en bas (9).

19. Ceux qui pendant l'action des médicaments purgatifs ne sont point altérés, ne cessent pas d'être purgés avant que la soif arrive.

20. Chez ceux qui sont sans fièvre, s'il survient des tranchées, de la pesanteur aux genoux, des douleurs aux lombes, c'est un signe qu'il faut évacuer par en bas.

21. Les déjections noires, semblables à du sang noir, qui viennent [depuis longtemps] spontanément, avec ou sans fièvre, sont très mauvaises. Plus la couleur en est dépravée, plus elles sont mauvaises. Quand il en est ainsi par l'effet d'un purgatif, c'est meilleur. Alors, quelque variété de couleurs qu'elles présentent, elles ne sont pas funestes.

22. Lorsqu'au début des maladies, il y a un flux de bile noire par en haut ou par en bas, c'est mortel.

23. Ceux qui, épuisés par une maladie aiguë ou chronique, par une plaie, ou par toute autre cause, ont un flux de bile noire ou de matières semblables à du sang noir, meurent le lendemain.

24. Si la dyssenterie tire son origine de la bile noire, c'est mortel.

25. Rendre du sang par en haut, quelque apparence qu'il ait, c'est mauvais ; mais par en bas, c'est bon (10).

26. Quand on est pris de dyssenterie, rendre des matières semblables à des lambeaux de chair (11), c'est mortel.

27. Chez ceux qui dans les fièvres ont d'abondantes hémorragies, de quelque partie que ce soit, le ventre se relâche pendant la convalescence.

28. La surdité survenant chez ceux qui ont des déjections bilieuses, les fait cesser; et chez ceux qui ont de la surdité, s'il survient des déjections bilieuses, elles la font cesser.

29. Dans les fièvres, quand des frissons se manifestent au sixième jour, la crise est difficile.

30. Chez ceux qui ont des paroxysmes, si la fièvre reprend le lendemain à l'heure à laquelle elle a cessé la veille, la crise est difficile.

31. Chez ceux qui éprouvent un sentiment de lassitude dans les fièvres, il se forme des dépôts (12) sur les articulations et surtout près des mâchoires.

32. Mais chez ceux qui relèvent d'une maladie, s'il y a quelque partie souffrante, c'est là que se forment les dépôts.

33. Également, si quelque partie est souffrante avant la maladie, c'est là que se fixe le mal (13).

34. Chez un individu pris de fièvre, s'il survient de la suffocation sans qu'il y ait de tumeur au pharynx, c'est mortel.

35. Chez un individu pris de fièvre, si le cou se tourne subitement et si la déglutition est très difficile, sans qu'il y ait de tumeur [au cou] (14), c'est mortel.

36. Chez les fébricitants, les sueurs sont bonnes si elles commencent au troisième, au cinquième, au septième, au neuvième, au onzième, au quatorzième, au dix-septième, au vingt et unième, au vingt-septième, au trente et unième, au trente-quatrième jour, car ces sueurs jugent les maladies. Celles qui n'arrivent pas ainsi présagent [la mort], des souffrances, la longueur de la maladie et des rechutes (15).

37. Des sueurs froides avec une fièvre aiguë, présagent la mort; mais avec une fièvre moins intense, la longueur de la maladie.

38. Le siége de la sueur indique celui de la maladie.

39. Là où se fait sentir la chaleur ou le froid, là est le siége de la maladie.

40. Quand il survient dans tout le corps des changements, soit qu'il se refroidisse et redevienne ensuite chaud, soit

qu'il présente tantôt une couleur, tantôt une autre, c'est une preuve que la maladie sera longue.

41. Des sueurs abondantes arrivant pendant le sommeil, sans cause apparente, indiquent que le corps a usé de trop d'aliments. Mais si cela arrive quand on n'a pas pris de nourriture, c'est une preuve qu'on a besoin d'être évacué (16).

42. Des sueurs abondantes, froides ou chaudes et continuelles, annoncent, si elles sont froides, une longue maladie; si elles sont chaudes, une maladie de moindre durée.

43. Les fièvres sans intermission et qui redoublent d'intensité de trois en trois jours, sont très dangereuses; mais si elles ont des intermissions, de quelque façon que ce soit, elles ne présentent point de danger.

44. Chez ceux qui ont des fièvres de long cours, il survient des tumeurs ou des abcès aux articulations (17).

45. Ceux qui, à la suite des fièvres, ont des tumeurs, ou des douleurs aux articulations, prennent trop d'aliments.

46. Si un frisson revient plusieurs fois dans une fièvre qui n'a pas d'intermissions, chez un malade déja affaibli, c'est mortel.

47. Dans les fièvres qui n'ont pas d'intermissions, les crachats livides sanguinolents, les fétides et les bilieux sont tous mauvais; mais quand ils sortent bien, ils sont bons; il en est de même des déjections alvines et des urines. S'il ne se fait par ces voies aucune évacuation convenable, c'est mauvais (18).

48. Dans les fièvres qui n'ont pas d'intermissions, si l'extérieur est froid, l'intérieur brûlant, et s'il y a de la soif, c'est mortel.

49. Dans une fièvre qui n'a pas d'intermission, si la lèvre, le sourcil, l'œil, la narine se dévient; si le malade, déja affaibli, ne voit plus, n'entend plus, quel que soit celui de ces signes qui apparaisse, la mort est proche (19).

50. Lorsque, dans une fièvre qui n'a pas d'intermissions, il survient de la dyspnée et du délire, c'est mortel.

51. Dans les fièvres, les aposthèmes qui ne se dissipent

pas aux premières crises, annoncent la longueur de la maladie.

52. Dans les fièvres ou dans les autres maladies, quand on pleure avec motif, cela n'a rien d'inquiétant ; mais quand on pleure sans motif, c'est inquiétant (20).

53. Lorsque dans une fièvre il se dépose sur les dents une matière gluante, la fièvre devient plus intense

54. Quand une toux sèche et peu irritante se prolonge dans les fièvres *causales*, les malades n'ont pas beaucoup de soif.

55. Les fièvres qui viennent à la suite des bubons, sont toutes mauvaises, excepté les éphémères (21).

56. Chez un fébricitant, quand il survient de la sueur sans que la fièvre s'apaise, c'est mauvais ; car la maladie se prolonge, et c'est un signe d'humidité surabondante (22).

57. La fièvre survenant chez un individu en proie à un spasme ou au tétanos, résout la maladie (23).

58. Chez un individu pris de *causus*, l'invasion d'un frisson en est la solution.

59. La fièvre tierce régulière se juge en sept périodes au plus tard.

60. Chez les fébricitants, qui ont de la surdité, une hémorragie du nez ou des perturbations du ventre résolvent la maladie.

61. Chez un fébricitant, si ce n'est pas dans les jours critiques (24) que la fièvre s'en va, elle a coutume de récidiver.

62. Lorsque dans une fièvre on devient ictérique avant le septième jour, c'est mauvais, [à moins qu'il n'y ait des déjections alvines liquides] (25).

63. Quand le frisson vient chaque jour dans les fièvres, chaque jour aussi elles se résolvent.

64. Lorsque dans les fièvres on devient ictérique le septième, le neuvième, [le onzième] ou le quatorzième jour, c'est bon, si l'hypocondre droit n'est pas dur ; sinon, c'est mauvais (26).

65. Dans les fièvres [aiguës], une chaleur brûlante au ventre et du *cardiogme*, c'est mauvais.

66. Dans les fièvres aiguës, les spasmes et les fortes douleurs aux viscères [abdominaux], c'est mauvais.

67. Dans les fièvres, les frayeurs (27) ou les spasmes pendant le sommeil, c'est mauvais.

68. Dans les fièvres, la respiration brisée est mauvaise, car elle indique un spasme.

69. Chez les individus qui ne sont pas sans fièvre, des urines d'abord épaisses, grumeuses (28), peu copieuses, devenant ensuite abondantes et ténues, soulagent. Cela arrive surtout quand elles déposent dès le commencement de la maladie, ou bientôt après.

70. Chez les fébricitants, des urines troubles et semblables à celles des bêtes de somme (jumenteuses) indiquent qu'il y a ou qu'il y aura céphalalgie (29).

71. Chez ceux dont la maladie doit se juger [pour leur salut] le septième jour, l'urine présente, au quatrième, un nuage rouge ; et les autres [excrétions critiques] sont comme il convient (30).

72. Chez tous les malades, les urines transparentes et blanches (incolores) sont funestes : elles s'observent surtout chez les *phrénétiques* (31).

73. Chez tous ceux dont les hypocondres météorisés sont parcourus par des borborygmes, s'il survient une douleur aux lombes, le ventre s'humecte, à moins qu'il ne se fasse une éruption de vents ou une abondante évacuation d'urines. Ces choses arrivent dans les fièvres (32).

74. Quand il y a lieu de craindre un dépôt sur les articulations, un flux d'urines abondantes, très épaisses et blanches, telles qu'on commence à les rendre le quatrième jour, dans certaines fièvres, avec sentiment de lassitude, détourne ce dépôt. S'il survient une hémorragie du nez, elle délivre aussi très promptement.

75. Rendre avec les urines du sang et du pus, indique l'ulcération des reins ou de la vessie (33).

76. Chez ceux qui rendent avec des urines épaisses de petits morceaux de chair ou (34) des corps piliformes, ces matières sont fournies par les reins.

77. Chez ceux qui rendent avec des urines épaisses des matières furfuracées, il existe une affection psorique de la vessie (35).

78. L'apparition spontanée (36) du sang dans les urines, indique la rupture de quelque petite veine des reins.

79. Chez ceux dont les urines déposent des matières sablonneuses, la vessie ou les reins contiennent des pierres (37).

80. Si les urines contiennent du sang et des grumeaux, s'il y a de la strangurie, et s'il survient des douleurs au périnée, à l'hypogastre et au pubis, c'est un signe que la vessie et ses dépendances (38) sont malades.

81. Si on rend avec les urines du sang, du pus et (39) des matières furfuracées, et si elles ont une odeur fétide, c'est une preuve que la vessie est ulcérée.

82. Quand des abcès se forment dans l'urètre, s'ils suppurent et se rompent, c'est la solution [de l'ischurie] (40).

83. D'abondantes évacuations d'urine pendant la nuit annoncent une petite selle.

CINQUIÈME SECTION.

1. Un spasme après l'ellébore, c'est mortel.

2. Un spasme survenant à la suite d'une blessure (1), c'est mortel.

3. A la suite d'un flux de sang abondant, un spasme ou le hoquet, c'est mauvais (2).

4. A la suite d'une superpurgation, un spasme ou le hoquet, c'est mauvais.

5. Si un homme ivre est pris subitement d'aphonie et de spasmes, il meurt, à moins qu'il ne survienne un accès de fièvre ou qu'il ne recouvre la parole en arrivant à l'époque à laquelle les vapeurs du vin se dissipent (3).

6. Ceux qui sont pris de tétanos, meurent en quatre jours; s'ils passent ce terme, ils guérissent.

6 *bis*. Une fièvre aiguë survenant chez un individu pris de spasme et de tétanos, résout la maladie (4).

7. Quand l'épilepsie se manifeste avant la puberté, on peut en être délivré ; quand elle vient à vingt-cinq ans, elle dure ordinairement (5) jusqu'à la mort.

8. Les pleurétiques qui ne sont pas purgés (6) en quatorze jours, deviennent empyématiques.

9. La phthisie se déclare surtout depuis l'âge de dix-huit jusqu'à celui de trente-cinq ans.

10. Quand l'esquinancie disparaît, elle se porte sur le poumon, et les malades meurent en sept jours ; s'ils passent ce terme, ils deviennent empyématiques (7).

11. Chez ceux qui sont en proie à la phthisie, si les crachats qu'ils rejettent en toussant (8) répandent une odeur fétide quand on les met sur des charbons ardents, et si les cheveux tombent, c'est mortel.

12. Les phthisiques chez lesquels les cheveux tombent, meurent s'il survient de la diarrhée.

13. Ceux qui rejettent en toussant (9) du sang écumeux, le rejettent du poumon.

14. La diarrhée survenant chez un individu pris de phthisie, c'est mortel.

15. Si ceux qui deviennent empyématiques à la suite d'une pleurésie, sont purgés en quarante jours à dater de celui où la rupture de l'empyème a eu lieu, ils sont délivrés ; sinon, ils tombent dans la phthisie.

16. Le chaud produit les effets suivants sur ceux qui en usent trop souvent ; il relâche les chairs, affaiblit les *nerfs*, engourdit l'esprit, provoque des hémorragies et des *lipothymies* ; ces accidents vont jusqu'à la mort (10).

17. Le froid [cause] des spasmes, le tétanos, des lividités, des frissons fébriles.

18. Le froid est l'ennemi des os, des dents, des *nerfs*, de l'encéphale, de la moelle épinière ; le chaud leur est favorable.

19. Il faut réchauffer les parties refroidies, excepté celles qui sont le siége d'une hémorragie, ou qui vont le devenir (11).

20. Le froid est mordant pour les plaies; il durcit la peau environnante, produit des douleurs qui arrêtent la suppuration; des taches noires, des frissons fébriles, des spasmes et le tétanos.

21. Il arrive quelquefois que dans le tétanos survenu sans plaie chez un jeune homme robuste, au milieu de l'été, une abondante affusion d'eau froide rappelle la chaleur; or, la chaleur combat le tétanos.

22. Le chaud favorise la suppuration, mais non dans toutes les plaies; [quand il produit cet effet] c'est un grand signe de salut. Il ramollit et amincit la peau, calme la douleur, les frissons, les spasmes et le tétanos; il dissipe la pesanteur de tête; il est très utile dans les fractures des os, il l'est surtout pour les os qui sont mis à nu, notamment pour les os de la tête qui présentent des ulcères; [il convient] pour toutes les parties que le froid mortifie ou fait ulcérer et pour les herpès rongeants; il est bon pour les maladies de l'anus, des organes génitaux, de la matrice, de la vessie. Dans tous ces cas, le chaud est favorable et facilite la crise; au contraire, le froid est nuisible et éteint la vie.

23. Il faut appliquer le froid dans les circonstances suivantes: quand une hémorragie [a lieu ou] va avoir lieu (12), non sur le siége même de l'hémorragie, mais au voisinage; sur les phlegmons ou sur les inflammations dont la couleur tourne au rouge par le récent afflux du sang, car le froid noircit les inflammations anciennes; sur les érysipèles non ulcérés, car il est nuisible à ceux qui le sont.

24. Les choses froides, telles que la neige et la glace, sont ennemies de la poitrine; elles provoquent la toux, les hémorragies et les catarrhes.

25. Une abondante affusion d'eau froide amende et diminue les tumeurs et les douleurs sans plaie aux articulations, la goutte, les spasmes; elle dissipe aussi la douleur, car un léger engourdissement dissipe la douleur

26. L'eau qui s'échauffe et qui se refroidit rapidement est très légère.

27. Quand on a envie de boire pendant la nuit, et qu'on s'endort avec toute sa soif, c'est bon.

28. Les fumigations aromatiques font apparaître les menstrues. Elles seraient très souvent utiles dans d'autres circonstances si elles ne produisaient pas des pesanteurs de tête.

29. Administrez un médicament purgatif aux femmes enceintes, s'il y a orgasme, du quatrième au septième mois; mais soyez plus réservé après ce terme. Il faut ménager les petits fœtus et ceux qui sont âgés de plus de sept mois (13).

30. Il est mortel pour une femme enceinte d'être prise de quelque maladie aiguë.

31. Saigner une femme enceinte la fait avorter, surtout si le fœtus est très développé.

32. Chez une femme qui vomit du sang, l'éruption des menstrues fait cesser ce vomissement.

33. Une hémorragie du nez, chez une femme dont les menstrues ne viennent pas, c'est bon.

34. Une femme enceinte, dont le ventre se relâche abondamment, court risque d'avorter.

35. Chez une femme en proie à des accès hystériques (14), ou au milieu d'un accouchement laborieux, un éternument est avantageux.

36. Chez une femme, les menstrues qui n'ont pas de couleur déterminée, et qui ne reviennent pas toujours à la même époque et avec la même apparence indiquent qu'il faut purger (15).

37. Chez une femme enceinte, si les seins s'affaissent subitement, elle avorte.

38. Chez une femme enceinte de deux jumeaux, si l'une des deux mamelles s'affaisse, elle avorte de l'un ou l'autre fœtus, du garçon si c'est la droite, de la fille si c'est la gauche.

39. Quand une femme qui n'est ni enceinte ni nouvellement accouchée, a du lait, ses règles sont supprimées.

40. Chez une femme, un afflux de sang sur les mamelles présage la *manie* (16).

41. Voulez-vous savoir si une femme a conçu, lors-

qu'elle est sur le point d'aller dormir? faites-lui boire de l'hydromel pourvu qu'elle n'ait pas pris le repas du soir (17); si elle ressent des tranchées, elle est enceinte; si elle n'en éprouve pas, elle n'a point conçu.

42. Une femme a bonne couleur si elle est enceinte d'un garçon; si c'est d'une fille, elle a mauvaise couleur.

43. Si un érysipèle (inflammation) survient à la matrice chez une femme enceinte, c'est mortel.

44. Les femmes extraordinairement maigres qui deviennent enceintes avortent à deux mois jusqu'à ce qu'elles aient engraissé (18).

45. Chez les femmes qui, ayant un embonpoint modéré, avortent à deux ou à trois mois sans cause apparente, les cotylédons (19) de la matrice sont pleins de mucosités; ils ne peuvent résister au poids du fœtus et se rompent.

46. Chez les femmes extraordinairement grasses qui ne conçoivent pas, l'épiploon comprime l'orifice [interne] de la matrice, et elles n'enfantent point avant d'avoir maigri.

47. Si la matrice inclinée sur l'ischion suppure, elle a nécessairement besoin d'être pansée avec des mèches de charpie (20).

48. Les fœtus mâles sont surtout à droite, les femelles à gauche.

49. Pour faire sortir l'arrière-faix, donnez un sternutatoire et comprimez la bouche et les narines.

50. Si vous voulez arrêter les règles d'une femme, appliquez sur les seins une ventouse aussi grande que possible (21).

51. Chez les femmes enceintes, l'orifice de l'utérus est fermé.

52. Chez une femme enceinte, si beaucoup de lait coule par les mamelles, c'est une preuve que le fœtus est faible. Si les mamelles sont fermes, c'est une preuve que le fœtus est bien portant.

53. Quand une femme est sur le point d'avorter, ses mamelles s'affaissent. Mais si elles reprennent leur fermeté, il y aura de la douleur soit aux mamelles, soit aux ischions, soit

aux yeux, soit aux genoux, et l'avortement n'a pas lieu.

54. Chez les femmes dont l'orifice de la matrice est dur, cet orifice est nécessairement fermé (22).

55. Les femmes enceintes qui sont prises de fièvre et qui deviennent brûlantes (23), sans cause apparente, ont un accouchement laborieux et dangereux, ou elles courent risque d'avorter.

56. A la suite d'une *perte*, un spasme ou (24) la *lipothymie*, c'est mauvais.

57. Quand les règles sont trop abondantes, il en résulte des maladies; si elles ne coulent pas, les maladies [qui sont la suite de cette suppression] proviennent de l'utérus (25).

58. A la suite de l'inflammation du rectum et de l'utérus et de la suppuration des reins, arrive la strangurie (26). A la suite de l'inflammation du foie, arrive le hoquet.

59. Quand une femme n'a pas conçu, et que vous voulez savoir si elle peut devenir féconde, enveloppez-la d'un manteau et faites-lui des fumigations par en bas. Si l'odeur vous paraît arriver à travers son corps jusqu'à ses narines et à sa bouche, sachez que ce n'est pas d'elle que dépend la stérilité (27).

60. Si les menstrues apparaissent [en abondance] (28) chez une femme enceinte, il est impossible que le fœtus se porte bien.

61. Chez une femme, si les menstrues manquent sans qu'il survienne ni frissons ni fièvre, et si elle éprouve des nausées, jugez qu'elle est enceinte.

62. Les femmes qui ont la matrice froide et dense n'engendrent pas; celles qui ont la matrice très humide n'engendrent pas non plus; il en est de même de celles qui l'ont sèche et ardente, parceque la semence y dépérit faute d'aliment. Les femmes dont la matrice offre un mélange exact de ces qualités sont aptes à concevoir (29).

63. On observe quelque chose d'analogue chez les hommes: en effet, ou le *pneuma* à cause de la trop grande raréfaction du corps s'échappe au dehors au lieu de projeter la

semence; ou ce liquide ne peut sortir à cause de la trop grande densité [du corps]; ou la semence ne peut à cause de la trop grande froideur [du corps] s'échauffer de manière à s'amasser dans ses réservoirs; ou la même chose arrive à cause de la trop grande chaleur [du corps].

64. Donner du lait à ceux qui ont de la céphalalgie, c'est mauvais. Il est également mauvais [d'en donner] aux fébricitants, à ceux dont les hypocondres météorisés sont parcourus par des borborygmes, à ceux qui sont altérés, à ceux qui dans une fièvre aiguë ont des évacuations alvines bilieuses, et à ceux qui rendent beaucoup de sang par les selles. Il convient au contraire aux phthisiques quand ils n'ont pas trop de fièvre; il est également bon d'en donner dans les fièvres lentes et de longue durée, pourvu qu'il n'y ait aucun des signes qui viennent d'être mentionnés; enfin [il est bon] dans les cas de consomption extraordinaire (30).

65. Ceux dont les plaies sont accompagnées de gonflement, n'ont ordinairement ni spasmes ni délire violent. Mais si la tuméfaction disparaît brusquement, les spasmes et le tétanos arrivent, quand la plaie est par derrière; quand elle est par devant, il survient un délire violent, ou des douleurs aiguës au côté, ou des empyèmes, ou la dyssenterie, si le gonflement était très rouge (31).

66. Si dans les blessures graves il ne survient point de tuméfaction, c'est mauvais (32).

67. Les tumeurs molles (arrivées à coction) sont avantageuses; les crues (rénittentes) sont mauvaises.

68. Chez un individu qui a des douleurs à l'occiput, l'ouverture de la veine droite qui est au front (veine *préparate*), procure du soulagement.

69. Chez les femmes, les frissons commencent ordinairement par les lombes, et montent le long du dos jusqu'à la tête. Chez les hommes, ils commencent aussi plutôt par la partie postérieure que par la partie antérieure du corps, par exemple par les coudes et les cuisses. Les hommes ont aussi la peau rare, les poils en sont la preuve (33).

70. Ceux qui sont en proie à la fièvre quarte ne sont pas pris de spasmes ; et si on est d'abord en proie à des spasmes et que la fièvre quarte survienne ensuite, elle les fait cesser.

71. Ceux qui ont la peau tendue, sèche et dure, meurent sans suer. Ceux qui l'ont lâche et rare, meurent avec des sueurs.

72. Les ictériques n'ont pas beaucoup de flatuosités.

SIXIÈME SECTION.

1. Dans les lienteries chroniques, des éructations acides, quand il n'en existait pas au début, c'est un bon signe.

2. Ceux dont les narines sont naturellement très humides et le sperme fort aqueux, traînent une vie maladive ; ceux qui se trouvent dans le cas contraire se portent mieux (1).

3. Dans les dyssenteries de long cours, du dégoût, c'est mauvais ; quand il est accompagné de fièvre, c'est plus mauvais.

4. Les ulcères autour desquels le poil tombe, sont de mauvaise nature.

5. Dans les douleurs de côté, de poitrine ou de toute autre partie, il importe de noter si elles diffèrent beaucoup.

6. Les affections des reins et celles de la vessie se guérissent difficilement [surtout] chez les vieillards.

7. Les douleurs qui surviennent au ventre sont légères quand elles sont superficielles ; mais plus intenses quand elles sont profondes.

8. Des ulcères survenant sur le corps chez les hydropiques, ne se guérissent pas facilement.

9. Les larges exanthèmes ne causent pas beaucoup de prurit (2).

10. Chez celui qui a une douleur locale et chez celui qui a des douleurs générales à la tête, un écoulement d'eau ou de sang par les narines, ou par la bouche, ou par les oreilles, résout la maladie (3).

11. Chez les *mélancoliques* et chez les néphrétiques, quand il survient des hémorroïdes, c'est bon.

12. Quand on guérit des hémorroïdes anciennes, si l'on n'en conserve pas une (4), il est à craindre qu'il ne survienne une hydropisie ou une phthisie.

13. L'éternument survenant chez un individu pris de hoquet le fait cesser.

14. Chez un individu attaqué d'hydropisie, quand l'eau qui est dans les veines se répand dans le ventre, c'est la solution (5).

15. Chez un individu attaqué de diarrhée ancienne, un vomissement spontané arrête la diarrhée.

16. La diarrhée survenant chez un individu attaqué de pleurésie ou de péripneumonie, c'est mauvais.

17. Il est bon pour un individu qui a une ophthalmie d'être pris de diarrhée.

18. Les plaies profondes de la vessie, de l'encéphale, du cœur, du diaphragme, des intestins grêles, de l'estomac ou du foie, sont [le plus souvent] mortelles (6).

19. Lorsqu'un os ou un cartilage, ou un nerf, ou la partie mince de la joue, ou le prépuce, ont été divisés, ils ne peuvent ni repousser ni se réunir (7).

20. Si du sang est épanché dans une cavité qui n'est pas naturelle, il se transforme nécessairement en pus (8).

21. Des varices et des hémorroïdes survenant chez les *maniaques*, résolvent la *manie*.

22. Les douleurs (9) qui descendent du dos aux coudes, la saignée les guérit.

23. Si la crainte ou la tristesse persévère longtemps, cela tient à la *mélancolie*.

24. Si une partie des intestins grêles est divisée, elle ne se réunit plus (10).

25. Il n'est pas bon qu'un érysipèle situé à l'extérieur se porte au dedans; s'il passe de l'intérieur à l'extérieur, c'est bon.

26. Quand il survient des tremblements dans le *causus*, le délire les dissipe (11).

27. Les empyématiques ou les hydropiques opérés par le

fer ou par le feu, succombent infailliblement si le pus ou l'eau est évacué tout d'un coup (12).

28. Les eunuques ne deviennent ni goutteux ni chauves (13).

29. Les femmes ne sont pas sujettes à la *podagre* avant la cessation de leurs règles (14).

30. Les enfants ne sont pas sujets à la *podagre* avant d'avoir usé des plaisirs vénériens.

31. L'usage du vin pur, ou les bains, ou les fomentations, ou la saignée, ou une potion purgative, guérissent les douleurs des yeux.

32. Les bègues sont surtout attaqués de diarrhées de long cours.

33. Les personnes qui ont des éructations acides ne sont guère sujettes aux pleurésies.

34. Chez les chauves il ne survient pas [ordinairement] de varices volumineuses; mais s'il survient des varices volumineuses chez ceux qui sont chauves, leurs cheveux repoussent.

35. La toux survenant chez les hydropiques, c'est mauvais.

36. La saignée résout la dysurie; mais il faut ouvrir les veines internes (15).

37. Chez un individu pris d'esquinancie, il est bon qu'il survienne un gonflement au cou (16).

38. Il vaut mieux ne pas traiter ceux qui ont des cancers occultes. Les malades meurent bientôt s'ils font des remèdes; s'ils n'en font pas, ils vivent plus longtemps (17).

39. Les spasmes viennent de plénitude ou de vacuité; il en est de même du hoquet.

40. Chez ceux qui ont des douleurs à l'hypocondre sans inflammation, s'il survient de la fièvre, elle résout la douleur.

41. Quand une collection purulente existe dans quelque partie du corps et ne se manifeste pas au dehors, c'est à cause de l'épaisseur du pus ou des parties (18) qu'elle ne se manifeste pas.

42. Chez les ictériques, il est funeste que le foie devienne dur.

43. Chez ceux qui ont la rate gonflée et dure, s'il survient une dyssenterie de long cours, l'hydropisie ou la lienterie vient la compliquer et les malades sont perdus (19).

44. Ceux chez qui un *iléus* survient à la suite de la strangurie, meurent en sept jours, à moins qu'avec l'invasion de la fièvre il n'arrive un flux abondant d'urines (20).

45. Quand une plaie dure un an ou plus longtemps, l'os s'exfolie nécessairement, et il en résulte des cicatrices profondes.

46. Ceux qui, avant la puberté, sont atteints de gibbosité par suite d'un asthme ou de toux, sont perdus (21).

47. Ceux à qui la saignée ou les purgatifs [de précaution] conviennent, doivent être saignés ou purgés au printemps.

48. La dyssenterie survenant chez ceux qui ont la rate gonflée et dure, c'est avantageux.

49. Les affections goutteuses, quand la phlegmasie a cessé, disparaissent en quarante jours.

50. Chez ceux dont l'encéphale est profondément divisé, il survient nécessairement de la fièvre et un vomissement bilieux (22).

51. Ceux qui, en pleine santé, sont pris tout à coup de maux de tête, deviennent subitement aphones, et dont la respiration est stertoreuse, meurent en sept jours, à moins que la fièvre ne survienne.

52. Il faut aussi faire attention à ce que l'on entrevoit du globe de l'œil pendant le sommeil; car si à travers les paupières entr'ouvertes, une partie du blanc de l'œil apparaît, sans qu'il y ait eu diarrhée ou administration de purgatifs, c'est un signe suspect et tout à fait mortel.

53. Les délires gais sont moins dangereux; les délires sérieux sont plus dangereux.

54. Dans les maladies aiguës avec fièvre, la respiration gémissante est mauvaise.

55. Les affections goutteuses [et les affections *maniaques*]

se déclarent principalement au printemps et à l'automne (23).

56. Dans les maladies *mélancoliques*, les déplacements [de la matière peccante] sont dangereux : ils annoncent ou l'*apoplexie* du corps, ou des spasmes, ou la *manie*, ou la cécité.

57. On est surtout exposé à *l'apoplexie* depuis l'âge de quarante jusqu'à celui de soixante ans.

58. Si l'épiploon est sorti, il doit nécessairement se gangrener.

59. Chez ceux qui sont attaqués d'une coxalgie chronique, quand l'*ischion* (la tête du fémur) sort de sa cavité et y rentre de nouveau, il se forme des mucosités (24).

60. Chez ceux qui sont attaqués d'une coxalgie chronique, quand l'*ischion* sort de sa cavité, le membre s'atrophie et la claudication s'ensuit si l'on ne cautérise pas.

SEPTIÈME SECTION.

1. Dans les maladies aiguës, le refroidissement des extrémités, c'est mauvais.

2. Sur un os malade, de la chair livide, c'est mauvais.

3. A la suite d'un vomissement, le hoquet et la rougeur des yeux, c'est mauvais.

4. Du frisson à la suite de la sueur, ce n'est pas avantageux.

5. A la suite de *manie*, la dyssenterie, l'hydropisie ou l'extase, c'est bon.

6. A la suite d'une maladie chronique, du dégoût et des évacuations alvines sans mélange (1), c'est mauvais.

7. A la suite d'un excès de boisson, le frisson et le délire, c'est mauvais.

8. A la suite de la rupture interne d'une collection purulente, surviennent la résolution des membres, le vomissement et la défaillance.

9. A la suite d'une hémorragie, le délire ou un spasme, c'est mauvais.

10. A la suite de l'*iléus*, un vomissement ou le hoquet, ou un spasme, ou du délire, c'est mauvais.

11. A la suite d'une pleurésie, la péripneumonie, c'est mauvais (2).

12. Le *phrénitis* à la suite d'une péripneumonie, c'est mauvais.

13. A la suite de fortes brûlures (3), les convulsions ou le tétanos, c'est mauvais.

14. A la suite d'un coup sur la tête, la stupeur ou le délire, c'est mauvais (4).

15. A la suite d'un crachement de sang [arrive] un crachement de pus (5).

16. A la suite d'un crachement de pus, la phthisie et un flux de ventre (6), c'est mauvais. Quand les crachats se suppriment, le malade meurt.

17. A la suite d'une phlegmasie du foie, [arrive] le hoquet (7).

18. A la suite d'une insomnie, [arrive] un spasme ou du délire (8).

18 *bis*. A la suite du *léthargus*, le tremblement, c'est mauvais (9).

19. Un érysipèle autour d'un os dénudé, [c'est mauvais] (10).

20. A la suite d'une érysipèle de mauvaise nature, [arrive] la gangrène ou la suppuration (11).

21. A la suite de fortes pulsations dans les plaies, [arrive] une hémorragie (12).

22. A la suite de longues douleurs du ventre, [arrive] la suppuration.

23. A la suite de selles sans mélange, [arrive] la dyssenterie.

24. A la suite d'une division des os [de la tête, arrive] le délire si elle pénètre dans l'intérieur [du crâne] (13).

25. A la suite d'une potion purgative, un spasme, c'est mortel.

26. A la suite de violentes douleurs dans la région du ventre, le refroidissement des extrémités, c'est mauvais.

27. Le ténesme survenant chez une femme enceinte la fait avorter.

28. Quand un os ou un cartilage, ou un nerf quelconque du corps est divisé, il ne pousse plus et ne se réunit plus (14).

29. Chez un individu attaqué de *leucophlegmasie*, s'il survient une forte diarrhée, elle résout la maladie.

30. Chez ceux qui dans une diarrhée rendent des selles écumeuses, il descend du *phlegme* de la tête.

31. Chez les fébricitants, des dépôts *crimnoïdes* dans les urines, annoncent que la maladie sera longue.

32. Lorsqu'il y a dans l'urine des hypostases bilieuses et qu'elle est ténue à sa partie supérieure, c'est un signe que la maladie sera aiguë (15).

33. Chez ceux dont les urines ne sont pas homogènes, il y a un grand trouble dans le corps.

34. Quand des bulles apparaissent à la surface des urines, elles indiquent qu'il y a une maladie des reins et que cette maladie sera de longue durée (16).

35. Quand il y a sur les urines une épistase (17) grasse et agglomérée, elle indique qu'il y a une maladie des reins, et que cette maladie est aiguë.

36. Lorsque les signes précédents se montrent chez les néphrétiques, et qu'il s'y joint des douleurs aux muscles du rachis, si ces douleurs siégent dans les régions superficielles, attendez-vous à un abcès externe; mais si elles siégent surtout dans les régions profondes, attendez-vous plutôt à un abcès interne.

37. Vomir le sang si on est sans fièvre, c'est salutaire; mais si on a de la fièvre, c'est dangereux : on doit recourir aux rafraîchissants et aux styptiques.

38. Les *catarrhes* qui se font dans le ventre supérieur (la poitrine), suppurent en vingt jours.

39. Si on urine du sang et des grumeaux, si on a de la strangurie, et si on est pris de douleurs au périnée, à l'hypogastre et au pubis, c'est un indice que la vessie et ses dépendances sont malades (18).

40. Si tout à coup la langue perd la faculté d'articuler, ou si quelque autre partie est *apoplectique* (paralysée), cela tient à la *mélancolie*.

41. Si le hoquet survient chez les personnes âgées à la suite d'une superpurgation, ce n'est pas bon.

42. Quand une fièvre ne vient pas de la bile, si on fait sur la tête des affusions abondantes d'eau chaude, il y a solution de la fièvre.

43. La femme ne devient pas ambidextre.

44. Les empyématiques opérés par le fer ou par le feu, réchappent si le pus coule pur et blanc ; mais ils sont perdus s'il est sanguinolent, bourbeux, fétide (19).

45. Ceux qui ont une collection purulente au foie et qui sont opérés par le feu, réchappent si le pus coule pur et blanc, car dans ce cas le pus est dans une poche ; mais s'il ressemble à du marc d'olives, ils sont perdus.

46. Dans les douleurs d'yeux, saignez après avoir fait boire du vin pur et après de grands bains d'eau chaude (20).

47. Si un hydropique est pris de toux, il est désespéré (21).

48. Le vin pur et la saignée guérissent la strangurie et la dysurie ; mais il faut ouvrir les veines internes (22).

49. Chez un individu pris d'esquinancie, s'il se manifeste de la tuméfaction et de la rougeur sur la poitrine, c'est bon, car le mal se porte au dehors (23).

50. Ceux dont le cerveau est *sphacélé* (24), meurent en trois jours ; s'ils passent ce terme, ils guérissent.

51. L'éternument vient de la tête, le cerveau étant échauffé et la cavité de la tête devenant humide. Alors l'air qui y est renfermé s'échappe au dehors ; il fait du bruit à cause de l'étroitesse de son issue.

52. Chez ceux qui ont des douleurs à la région du foie, s'il survient de la fièvre, elle dissipe la douleur.

53. Ceux à qui il convient de tirer du sang des veines, doivent être saignés au printemps (25).

54. Quand du *phlegme* est renfermé entre le diaphragme

et l'estomac (26) et y cause de la douleur ne pouvant s'ouvrir une issue ni dans l'une ni dans l'autre cavité (la poitrine ou l'estomac), s'il est transporté par les veines dans la vessie, il y a solution de la maladie.

55. Quand le foie plein d'eau se rompt sur l'épiploon (27), le ventre se remplit d'eau et les malades meurent.

56. Le vin mêlé avec partie égale d'eau, dissipe l'anxiété, le bâillement et le frisson (28).

57. Quand des abcès se forment dans l'urètre, s'ils suppurent et se rompent, il y a solution de la douleur (29).

58. Ceux dont le cerveau a éprouvé une commotion par une cause quelconque, deviennent nécessairement aphones sur-le-champ (30).

59. Il faut faire souffrir la faim à ceux dont les chairs sont humides, car la faim dessèche le corps (31).

60. Chez un individu pris de fièvre, et qui ne présente pas de tuméfaction au pharynx, s'il survient tout à coup de la suffocation et si la déglutition ne peut se faire qu'avec peine, c'est mortel.

61. Chez un individu pris de fièvre, si le cou se tourne subitement, et si la déglutition est impossible, sans qu'il existe de tumeur au cou, c'est mortel.

62. Quand il survient dans tout le corps des changements, soit qu'il se refroidisse et redevienne chaud, soit qu'il présente tantôt une couleur, tantôt une autre, c'est une preuve que la maladie sera longue (32).

63. Des sueurs abondantes et continuelles, chaudes ou froides, indiquent un excès d'humidité ; il faut donc en provoquer la sortie, par le haut, chez les individus forts, par le bas chez les faibles (33).

64. Les fièvres qui n'ont pas d'intermission et qui redoublent tous les trois jours, sont très dangereuses ; mais si elles ont des intermissions, de quelque façon que ce soit, c'est un signe qu'elles sont sans danger.

65. Chez ceux qui ont des fièvres de long cours, il survient des tumeurs ou des douleurs aux articulations (34).

66. Ceux qui, à la suite des fièvres, ont des tumeurs ou des douleurs aux articulations, prennent trop d'aliments (35).

67. Si vous faites prendre à un fébricitant et à un homme sain la même nourriture, vous donnerez de la force à l'homme sain et vous rendrez plus malade celui qui l'est déja (36).

68. Il faut examiner [dans une maladie] si les matières qui sortent par la vessie ressemblent à celles qui en sortent dans l'état de santé. Quand elles ne leur ressemblent pas du tout, elles sont mauvaises. Quand elles ressemblent aux urines des personnes saines, elles ne sont point mauvaises.

69. Lorsque les déjections, si vous les laissez reposer et si vous ne les agitez pas, donnent un dépôt semblable à des raclures, la maladie est peu de chose, si ce dépôt est en petite quantité; s'il est considérable, elle est grave : il faut alors purger. Si, avant de le faire, vous prescrivez des bouillies, plus vous en donnerez, plus vous ferez de mal (37).

70. Quand les déjections alvines sont crues, elles proviennent de la bile noire; si elle est abondante, la maladie est plus forte; si elle est peu abondante, la maladie est plus faible (38).

71. Dans les fièvres qui n'ont point d'intermission, les crachats livides, les sanguinolents, les bilieux ou les fétides, sont tous mauvais. Cependant s'ils sortent bien ils sont bons. Quand les évacuations qui se font par la vessie ou par les intestins, ou par quelque autre partie que ce soit, s'arrêtent avant que tout soit purgé, c'est mauvais (39).

72. Il faut rendre les voies faciles quand on veut purger. Si on veut rendre faciles les voies supérieures, il faut resserrer le ventre. Si on veut rendre faciles les voies inférieures, il faut l'humecter (40).

73. Quand le sommeil et l'insomnie sont prolongés l'un et l'autre outre mesure, il y a maladie (41).

74. Dans les fièvres qui n'ont pas d'intermission, si l'extérieur est froid, et l'intérieur brûlant, et s'il y a de la fièvre, c'est mortel (42).

75. Dans une fièvre qui n'a pas d'intermission, si la lèvre, ou la narine, ou l'œil, ou le sourcil est dévié ; si le malade, affaibli, ne voit plus, n'entend plus; quel que soit celui de ces signes qui apparaisse, la mort est proche (43).

76. A la suite de la leucophlegmasie arrive l'hydropisie (44).

77. A la suite de la diarrhée, la dyssenterie (45).

78. A la suite de la dyssenterie, la lienterie (46).

79. A la suite du sphacèle (nécrose) de l'os, il y a séparation (47).

80. A la suite du vomissement de sang, il y a corruption et expectoration purulente ; à la suite de la phthisie, un flux qui vient de la tête; à la suite de ce flux, la diarrhée ; à la suite de la diarrhée, la suppression des crachats ; à la suite de cette suppression, la mort (48).

81. Il faut examiner les qualités des évacuations qui se font par la vessie, par les intestins et [les excrétions] qui se [font] par les chairs, et examiner aussi si le corps s'éloigne en quelque chose de l'état naturel ; s'il s'en éloigne peu, la maladie est peu de chose ; s'il s'en écarte extrêmement, elle est mortelle.

HUITIÈME SECTION.

1. Ceux qui deviennent *phrénétiques* après quarante ans, ne guérissent ordinairement pas ; en effet, il y a moins de danger pour ceux dont la maladie est conforme à leur nature et à leur âge.

2. Dans les maladies, quand on pleure avec motif, c'est bon ; quand on pleure sans motif, c'est mauvais.

3. Chez ceux qui ont des fièvres quartes, s'il survient un flux de sang par les narines, c'est funeste.

4. Les sueurs arrivant dans les jours critiques, abondantes et rapides, sont dangereuses. [Elles le sont également] celles qui tombent du front comme goutte à goutte ou en ruisselant, et celles qui sont très froides et abondantes, car de telles sueurs se font jour avec une très grande force, un très grand travail et une pression prolongée.

5. A la suite d'une maladie chronique, un flux de ventre, c'est mauvais.

6. Ce que les remèdes ne guérissent pas, le fer le guérit; ce que le fer ne guérit pas, le feu le guérit; ce que le feu ne guérit pas, il faut le regarder comme incurable.

7. Les phthisies arrivent surtout depuis dix-huit jusqu'à trente ans.

8. Les choses qui arrivent suivant la nature [du corps] dans une phthisie, sont toutes intenses et mortelles. D'un autre côté, si on est malade dans la saison [conforme à la maladie], la saison combat avec la maladie, comme l'été avec le *causus* et l'hiver avec l'hydropisie; car la nature triomphe; cela est encore plus à craindre pour les maladies de la rate.

9. La langue noire et sanguinolente, si quelqu'un de ces signes est absent, ce n'est pas très mauvais, car c'est une preuve que la maladie sera plus faible.

10. Dans les maladies aiguës, il faut faire les observations suivantes [pour savoir] si le malade doit mourir ou s'il doit réchapper :

11. Le testicule droit, froid et pris de spasme, c'est mortel.

12. Les ongles noirs, les doigts des pieds et des mains froids, rétractés ou relâchés, annoncent que la mort est proche.

13. Les lèvres livides, pendantes, renversées, froides, c'est mortel.

14. Les oreilles froides, transparentes, rétractées, sont des signes de mort.

15. Celui qui a des vertiges ténébreux, qui évite la lumière, qui se plaît dans la solitude, qui est pris d'un sommeil profond et d'une chaleur brûlante, ne laisse aucun espoir.

16. Celui qui entre dans un violent délire, qui ne reconnaît personne, n'entend plus, ne comprend plus, est à la mort.

17. Tels sont les signes évidents d'une mort prochaine ; en outre le ventre se gonfle et se remplit de vents.

18. Mais le terme fixé pour la mort a lieu quand la chaleur de l'ame s'élève des régions supérieures de l'ombilic vers les régions situées au-dessus du diaphragme, et quand tout l'humide est consumé. Après que le poumon et le cœur ont perdu leur humidité, la chaleur se concentrant dans les lieux mortels (les parties supérieures), le *pneuma* s'exhalant en abondance [chasse] la chaleur par le moyen de laquelle le tout avait été consolidé en un ensemble. D'un autre côté, en partie à travers les chairs, en partie à travers les soupiraux qui sont dans la tête et par lesquels nous appelons le vivre, l'ame ayant quitté l'habitation du corps, livre le froid et mortel simulacre, à la bile, et au sang, et au *phlegme*, et à la chair.

NOTES.

NOTES DU SERMENT.

1. Apollon, fils de Jupiter, dieu du soleil et de la médecine, eut pour fils Esculape, qui à son tour eut pour fils Podalyre et Machaon, et pour filles Hygie (la *Santé*) et Panacée (le *Remède universel*).— Cf. pour les livres relatifs à l'histoire des dieux de la médecine et de leur culte, L. Choulant, *Bibl. medic. historica*, §. V, p. 28 et suiv., et les *Addit.* par J. Rosenbaum, p. 8 et suiv. Je signalerai plus particulièrement les ouvrages suivants: C. F. Hundertmark, *Exercit. de princip. diis art. med. tutel. ap. vet. Græc. atque Rom.*; Lipsiæ, 1735, in-4°, reprod. dans *Opuscula ad med. hist. pertinentia* d'Ackermann; Norimb. 1797, in-8°, p. 1 à 48;—*Institut. hist. med.* d'Ackermann, Norimb., 1792, in-8°.— Cf. aussi, pour l'histoire des *Asclépions* (temples où Esculape était honoré), Hundertmark, *Dissertation citée*, p. 37, note 1 et M. Malgaigne, *Lettres sur l'hist. de la chirurgie*, Paris, 1842, in-8°, l. 9, p. 59 et suiv.—L'histoire des dieux de la médecine est une des questions les plus confuses de l'archéologie mythologique; et il appartiendrait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'élucider ce point important, qui touche aux limites de l'histoire et de la fable.

2. Cette invocation de tous les dieux et de toutes les déesses se rencontre presque toujours dans les formules de serment de l'antiquité.

3. Ἀδελφοῖς ἴσον ἄῤῥεσι, *germanis fratribus*. Meibom veut que ἄῤῥεσι signifie *virilibus*, *strenuis*, *generosis*, pensant qu'Hippocrate fait allusion à la coutume où les Grecs étaient de confier les emplois publics à ceux qui par leurs belles actions avaient rendu service à la république (cf. p. 85 et suiv.). Cette interprétation est forcée et rien ne l'autorise.

4. Il ressort évidemment de ce passage que les médecins stipulaient avec leurs élèves une certaine rétribution appelée δίδακτρον, (de διδάσκειν, apprendre), par les anciens Grecs, et διδασκαλικίον par les Byzantins (Meib., p. 88). Nous savons du reste positivement par le témoignage de Platon (*voyez* la *Notice biographique* en tête du vol.,) qu'Hippocrate enseignait la médecine pour de l'argent.

5. Παραγγελίης τε καὶ ἀκροήσιος. Les παραγγελίαι sont les préceptes

généraux accessibles à tous et divulgués par le maître, soit dans des leçons orales, soit dans des écrits rédigés ordinairement sous forme aphoristique (Cf. Meib., 98, 9). — Les ἀκροάσεις sont les leçons orales auxquelles les adeptes seuls étaient admis, et dans lesquelles le maître traitait des questions scientifiques transcendantes. Cette division de l'enseignement, que l'on retrouve dans l'école de Pythagore, mais enveloppée sous la forme mystique de l'initiation égyptienne, était suivie par Platon (Cf. Galien *de Subst. facult. nat.*, t. IV, p 758 [1]), mais surtout par Aristote, ainsi que nous le voyons dans Aulu-Gelle (*N. att.*, XX, 5). Aristote appelait les préceptes vulgaires ἐσωτερικά, et les leçons réservées pour les adeptes ἀκροαματικά. Ainsi, quand le *Serment* fut rédigé, les mots de la langue usuelle n'avaient pas été remplacés par des termes techniques, dont le chef du péripatétisme paraît être l'inventeur. Cette considération porte à penser que cette pièce date d'une époque où la division de l'enseignement n'était pas encore nettement opérée, ou du moins formulée, c'est-à dire à l'époque de Platon. — Heurn et Dacier entendent par *les autres parties de l'art* (τῆς λοιπῆς ἁπάσης μαθήσιος), l'application pratique aux cas particuliers. L. Choulant (*Hist. litterar. Jahrbuch*, 2e année, Leipzig, 1839, p. 114) pense que l'auteur désigne par les παραγγελίαι, les leçons de petite chirurgie, et l'étude des symptômes au lit du malade, par les ἀκροάσεις, les cours scientifiques, et par λοιπὴ μάθησις un cours de clinique pour les élèves avancés. Mais il admet aussi l'autre interprétation.

6. Οὐδὲ γυναικὶ πεσσὸν φθόριον δώσω. Le serment est à ma connaissance le seul livre de la collection hippocratique où se trouve le mot πεσσός [2]. Mais on trouve dans les différents écrits qui la composent, par exemple dans le traité des *Lieux dans l'homme*, et surtout dans les traités relatifs aux maladies des femmes et à la génération, la mention de formes médicamenteuses qui, sous le nom générique de πρόσθετον ou πρόσθεμα (que les traducteurs latins rendent tantôt par *pessus*, tantôt par *subditium*), ré-

[1] Galien semble placer le *Timée* parmi les livres acroatiques ; la nature même de ce livre autoriserait ce sentiment; je ne sache pas du reste qu'on ait fait attention à ce passage de Galien.

[2] Je remarque d'une part que le verbe δώσω n'est guère applicable à un pessaire tel que le définissaient les anciens ; et d'une autre que Soranus (*de Arte obstetrica*, etc., texte grec, éd. de Dietz, p. 59), qui cite ce passage, ne semble pas avoir eu sous les yeux un texte qui portât πεσσόν ; voici ses paroles : « Il y en a qui rejettent les médicaments abortifs, invoquant le témoignage d'Hippocrate, qui dit : οὐδ' ἂν οὐδενὶ φθόριον [δώσω]; » c'est-à-dire, je ne donnerai rien d'abortif.

pondent exactement aux πεσσοί des auteurs plus récents [1]. Πρόσθετον ou πρόσθεμα, avec ou sans φάρμακον (ce qui est introduit, apposé), désigne toute espèce de médicaments destinés à être introduits, soit dans le vagin, soit dans l'anus. Cette expression par cela même est très vague, et l'on ne peut reconnaître son sens précis que par l'examen du contexte. Les auteurs hippocratiques se servent très souvent de προστιθέναι φάρμακον, pour indiquer l'application d'un pessaire, et Hippocrate emploie aussi le mot προσθεμένη pour désigner une femme dans le vagin de laquelle on a introduit un pessaire médicamenteux (Cf. *Epid.* I, mal. 4 et 5 ; — Gal., Com. III, *in Epid.* I, text. 4 et 5, p. 270 et 277, t. XVII, 1re part. ; — *de Superfœt.*, p. 49, l. 46, éd. de Bâle). Galien (Com. III, *in Epid.* I, text. 4, p. 270, t. XVII) fait observer que dans Hippocrate προσθεμένη seul, c'est-à-dire sans l'adjonction du mot βάλανος (suppositoire), se dit indifféremment d'une femme à qui on a mis un pessaire ou un suppositoire. Ainsi, l'examen du contexte est le seul moyen de déterminer avec quelque sûreté le sens précis de προσθεμένη. — Quoi qu'il en soit, je vais m'arrêter un instant sur l'historique du mot πεσσός et des pessaires. Les modernes définissent un *pessaire*, « un instrument topique de forme et de nature extrêmement variées, destiné à être introduit dans le vagin pour y soutenir l'utérus, soit dans sa chute, soit dans ses renversements, ou pour y contenir une hernie vaginale ». (Gerdy, *Traité des pansements*, 2e éd., p. 57). Les anciens définissaient un πεσσός de la laine cardée, arrondie en forme de doigt et imprégnée de médicaments. (Cf Celse, V, 21, 1 ; — Antyllus, dans son premier livre *des Médicaments externes* dans Paul d'Égine, VII, 24, p. 138, *verso*, ligne 47, et éd. d'Est., p. 694 ; — Paul d'Égine, III. 61, p. 52, *verso*, l. 20, et p. 481, éd. d'Est. ; — Oribase. *Collect. med.*, X, 25, dans Est., p. 398, et dans De Matthæi, p. 322). Ainsi, le πεσσός des anciens, au lieu d'être comme notre pessaire un instrument mécanique consistait en un mélange de médicaments dont on enduisait des corps plus ou moins résistants, arrondis ou allongés, qui facilitaient l'introduction de ces médicaments et les retenaient dans le vagin. On trouve dans la collection hippocratique quatre formes principales de pessaires. 1°. La première consiste en un mélange introduit à l'aide d'une sonde (μήλη) recouverte ou non de laine (*de Superfœt*, p. 50, l. 13, éd. de Bâle). L'auteur n'indique ni la figure ni la matière de cette sonde ; mais il est probable qu'elle était en plomb ou en étain comme toutes celles dont il est question dans les traités relatifs aux maladies

[1] Ce que l'auteur du traité *des Maladies des femmes* (p. 609, éd. de Foës) appelle collyre (κολλύριον), paraît être un mélange médicamenteux introduit dans le vagin sans le secours d'aucun corps résistant.

des femmes (Cf. Foës, *OEcon.*, au mot μήλη). 2°. La seconde espèce est très singulière; elle est décrite dans le traité de la *Nature de la femme* (Foës, p. 586). L'auteur veut qu'on prenne un morceau de *chair* de bœuf (σάρκα βοός) de la grosseur du gros orteil et de la longueur de six travers de doigt, qu'on l'enduise d'un mélange dont il donne la composition, puis qu'on l'entoure de laine trempée préalablement dans le même mélange, qu'on exprime le tout et qu'on introduise ce pessaire dans le vagin, en ayant soin d'attacher un fil de lin à l'extrémité libre, afin de pouvoir le retirer plus facilement. Cette dernière précaution a été renouvelée par Antyllus pour les pessaires ordinaires (Paul d'Égine, VII, 24). 3°. On trouve très souvent la mention de pessaires faits avec des résines, avec la tige, les fruits et le bulbe de certaines plantes, etc., recouverts ou non de laine, et trempés dans des médicaments; 4°. les pessaires les plus usités étaient faits avec une mèche de laine repliée sur elle-même, probablement attachée avec du fil, imprégnée de mélanges de diverse nature. — Le premier auteur qui à ma connaissance ait donné au προσθετὰ φάρμακα d'Hippocrate le nom de πεσσοί, est Soranus (p. 58 et suiv., 232 et 260, éd. de Dietz). Ce mot désigne pour lui tantôt le mélange médicamenteux lui-même, tantôt le véritable πεσσός. Cette double signification se retrouve dans Galien (t. XII, p. 332), dans Myrepsus (éd. d'Est., p. 556), et dans d'autres auteurs encore. — M. Malgaigne, dans sa belle et savante édition d'Ambroise Paré (t. I, *Introd.*, p. xcv, et t. II, p. 742 et suiv.), ne fait pas remonter l'invention des pessaires solides au delà du xv[e] siècle; il la rapporte à Matthieu de Gradi. Ces pessaires étaient en cire, revêtus de laine, trempés dans des mélanges médicamenteux, et placés à demeure dans le vagin pour soutenir la matrice. L'assertion de M. Malgaigne ne me paraît pas exacte. Les pessaires solides employés contre les chutes de matrice remontent jusqu'aux auteurs de la collection hippocratique. On trouve en effet dans le II[e] livre du traité des *Maladies des femmes* (p. 650, éd. de F.), la mention de grosses canules de plomb laissées à demeure dans le vagin pour ramener à sa position naturelle la matrice déviée. On voit aussi dans le II[e] livre de ce même ouvrage (p. 656); dans le traité des *Femmes stériles* (p. 687), et dans celui de la *Nature de la femme* (p. 564), que l'on se servait contre les chutes de matrice, d'éponges soutenues à l'aide d'un bandage fixé autour des reins. Paul d'Égine (III, 52) et Aetius (*Tetrab.* IV, *Serm.* IV, *cap.* 76), d'après Soranus, se servaient aussi, dans le même cas, de gros pessaires de laine bien serrée. Toutefois les anciens paraissent attacher presque autant d'importance aux substances dont ces pessaires étaient imprégnés, qu'à leur puissance méca-

nique. Antyllus (*loc. cit.*) divisait les πεσσοί en trois classes : les émollients contre l'inflammation ; les apéritifs pour attirer les purgations et ouvrir l'orifice de l'utérus ; les astringents pour resserrer la matrice relâchée ou pour la *relever* lorsqu'elle est tombée. — Cf. pour de plus amples détails, Triller, *Clinotechnia*, Francfort et Leipzig, 1774, in-4°, p. 192 et suiv.

7. Ce passage a grandement embarrassé les commentateurs, et a donné lieu aux opinions les plus paradoxales (Cf. entre autres Haller, *Bibl. med.*, t. I, p. 65, et Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. VII, p. 209). La seule qui me paraisse admissible, c'est que dès le temps d'Hippocrate, l'opération de la taille rentrait dans les *spécialités*, et qu'il y avait des *lithotomistes* [1], comme il y en a eu dans les temps plus modernes, comme il y a de nos jours des lithotribes. Nous pouvons, du reste, appuyer cette assertion sur le témoignage d'Hérodote. Il nous apprend en effet qu'en Égypte il y avait des médecins pour toutes les maladies : des médecins pour les yeux, pour la tête, pour les dents ; des médecins *pour les régions du ventre* (τῶν κατὰ νηδὺν), et d'autres pour les maladies invisibles (*Hist.*, II, 84). Qu'y a-t-il donc d'étonnant que quelques années plus tard Hippocrate parle de gens qui s'occupent spécialement de lithotomie? — Cf. Meibom, chap. 16e, mais surtout Boerner, qui est moins diffus et plus clair. — F. Boerneri *super locum Hippocratis in jurejurando maxime vexatum, meditationes*, Lipsiæ, 1741, in-4°, 22 pages, reproduit dans *Noctes guelphicæ*, p. 135 et suiv.

8. Galien (*de optimo Medico*, t. I, p. 59) dit : « Celui qui aime véritablement la science et l'étude ne doit ni s'enivrer, ni se gorger de nourriture, ni s'abandonner aux plaisirs de Vénus, en un mot il ne doit pas se faire l'esclave de son ventre et de ses honteux penchants. Le vrai médecin doit être l'ami de la modération comme de la vérité. »

[1] C'est par abus qu'on a donné ce nom à ceux qui s'occupent de l'opération de la taille, et qu'on a appelé *lithotomie* l'opération elle-même. *Lithotomie* (de λίθος et τέμνω) signifie proprement section de la pierre. Or, dans l'opération de la taille on ne coupe pas ordinairement la pierre, mais seulement les chairs. Cet abus de langage vient sans doute de l'inintelligence d'un passage de Celse (VII, 26, 3), où il est dit qu'Ammonius (d'Alexandrie) avait été surnommé λιθοτόμος ; mais Celse prenait ce mot dans son acception littérale, et non pas dans le sens que nous attachons aujourd'hui au mot *lithotomiste*. En effet, cet Ammonius est l'inventeur d'un procédé qui consistait à briser, à l'aide d'un instrument qu'il avait imaginé, la pierre dans la vessie, quand elle était trop grosse pour passer à travers l'incision des parties molles. L'invention d'Ammonius contient en germe celle de la lithotritie.

9. Ἐκλαλέεσθαι, littéralement *bavarder*, manuscrits 2145, 2140, Bâle, Heurn, Meibom., au lieu de ἐκκαλέεσθαι de Foës, de quelques manuscrits, entre autres de 2255.

NOTES DE LA LOI.

1. Πάγχυ βαιοί. Βαιός avec le sens qu'il a ici ne se trouve en prose que dans Hippocrate. (Cf. *Th. ling. gr.*, éd. Didot, au mot βαιός.)

2. Les manuscrits et les imprimés, y compris l'édition de P. Manuel faite sur les manuscrits de Venise (1542), ont τρόπου εὐφυέος; j'ai lu avec Foës et Coray τόπου; quelques lignes plus bas j'ai suivi la même correction.

3. Platon, dans sa *République*, liv. III, disait : « Les médecins seraient très habiles s'ils commençaient dès l'enfance à s'appliquer à l'étude de l'art, et s'ils se familiarisaient le plus possible avec les malades. »

4. Plutarque a dit, dans son traité de l'*Éducation des enfants*: « De même que dans l'agriculture il faut choisir une bonne terre, un laboureur habile, des semences de bonne qualité, ainsi dans l'éducation, la nature répond au sol, le maître à l'agriculteur, ses préceptes et ses enseignements aux semences. »

5. On appelait *périodeutes* (ambulants) les médecins qui parcouraient les villes et fréquentaient les cours des princes, soit pour se perfectionner, soit pour exercer la médecine à prix d'argent. Les *périodeutes* appartenaient généralement à l'ordre des *Asclépiades*, et Hippocrate lui-même avait certainement parcouru différentes villes pour y pratiquer la médecine. Mais il y avait aussi d'autres médecins *périodeutes*. Ainsi Démocède, de l'institut de Pythagore, exerça la médecine avec distinction et bonheur à Égine, à Athènes, à Samos, et ensuite à la cour du roi de Perse. (Hérod., III, 131.) — Étienne (éd. de Dietz, p. 501) parle aussi d'un oculiste *périodeute* qui s'était rendu très célèbre à Rome, du temps de Galien. Cf. sur les *Périodeutes*, Choulant, *lib. cit. Geschichte der Asclepiaden* (*Histoire des Asclépiades*), p. 111 et suiv. ; — Littré, t. I, p. 10 et suiv. ; — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. I, p. 270 et suiv.

6. Μὴ λόγῳ μοῦνον, ἀλλὰ καὶ ἔργῳ ἰητροὺς νομίζεσθαι, c'est à-dire qu'il faut joindre la théorie à la pratique. Cette opposition de πρᾶγμα et de ἔργον à λόγος et à ὄνομα, est très fréquente chez les auteurs grecs, et en particulier dans la collection hippocratique ; elle constitue des idiotismes dont le sens varie. (Cf. sur ce sujet, Boisson., *Adnot. in Eunap.*, Amsterd., 1822, p. 420-424 et 599.)

7. Καὶ ὄναρ καὶ ὕπαρ (mot à mot, le rêve pendant le sommeil, la vision réelle pendant la veille) est une locution proverbiale fréquemment employée par les auteurs grecs pour signifier *toujours, toute la vie;* ou, comme nous disons, *jour et nuit;* ὄναρ et ὕπαρ, séparés l'un de l'autre, signifient *en rêve et en réalité*, comme on le voit dans saint Basile, *contra Fœneratores*, éd. Sinner, p. 74 et 485 de son *Delectus SS. Patrum græcorum.* Paris, 1842.

NOTES DE L'ART.

1. Αἰσχροποιεῖν. 2255, Imp. Samb. ont en glose ἀτιμάζειν (discréditer).

2. Ὡς μὲν οἴονται, τοῦτο διαπρησσόμενοι, οὐχ ὃ ἐγὼ λέγω. J'ai adopté cette leçon des manuscrits 2255 et 2145, déja signalée par Foës, de préférence au texte vulgaire, donné aussi par 2253 et 2140, qui porte ὡς μὲν οἴονται οὐ τοῦτο διαπρησσόμενοι ὃ ἐγὼ λέγω; c'est-à-dire qu'ils n'arrivent pas au résultat dont je parle, ainsi qu'ils se l'imaginent.

3. Ἱστορίης οἰκείης. Quelques manuscrits ont en glose γνώσεως. D'après Gorris, il faudrait traduire : de leur propre impéritie : ce qui s'écarte un peu de la pensée de l'auteur : en effet, il veut dire que ceux qui n'arrivent pas à vilipender les arts ont au moins le plaisir d'avoir fait parade de leur savoir; ce qui est une espèce d'ironie.

4. La rédaction de cette phrase la rend fort obscure. L'auteur entend sans doute qu'il est des choses qu'il vaut mieux avoir découvertes que laissées dans le néant, par opposition à celles qu'il est indifférent ou mauvais de découvrir.

5. Avec 2253 et Galien (*Gloss.*, p. 448), je lis κακαγγελίη μᾶλλον φύσιος, mot à mot, plutôt une mauvaise preuve de nature. 2253, 2145, tous les manuscrits consultés par Foës et 2140 portent καταγγελίη; 2255, Imp. Samb. ont même en glose παράστασις (preuve), κατηγορία (attribut); mais avec cette leçon le sens resterait incomplet ou indécis.

6. Τῇ κακίῃ ὑπουργέειν, avec 2253 et Gorr. Les textes vulgaires, les trois manuscrits 2140, 2255, 2145 ont κακίης ὑπ., qui est un solécisme.

7. Ἐς ἰητρικὴν ἐμπορευομένοις, vulg. et les manuscrits, entre autres 2140, 2145, 2255. Ce dernier mot signifie, suivant une glose en marge du manuscrit 2255, et citée aussi dans l'*Économie* de

Foës, ceux qui voyagent pour un gain honnête. C'est en effet le sens le plus ordinaire de ce mot; mais les nouveaux éditeurs du *Trésor grec* d'Estienne, blâment avec juste raison cette interprétation dans le passage dont il s'agit. Ἐμπορ. ne vient pas ici de ἔμπορος (marchand), mais de ἐν πορεύω, et il signifie, comme dans d'autres exemples rapportés par MM. Dindorf: *ceux qui font invasion à main armée* [dans le domaine de la médecine], tournure élégante que j'aurais dû conserver dans ma traduction. Le manuscrit 2253 porte ἐπιπορευομένοις, qui a quelquefois la même signification qu'ἐμπορ., mais qui veut dire surtout attaquer.—Je consigne ici une remarque importante de M. Dübner sur ces scholies mises en marge des manuscrits par les grammairiens: *Fuerunt enim magistri Græculi, singula verba aut phrases singulas, explicuisse contenti, mentem scriptoris et rerum sententiarumque tenorem minime curantes: quare sæpissime accidit, ut voces dictionesve, si per se species, tolerabiliter exponantur; si rationem totius loci, falso et inepte.* (*Scholies* de Thucydide, éd. Did., p. 135.)

8. Διὰ τουτέους οὓς ψέγει, vulg. 2255, 2145, 2140, ce qui signifie: à cause de ceux qu'il censure. 2253 a διὰ τουτέους τοὺς ψέγειν ἐθέλοντας, texte que j'ai suivi.

9. J'ai suivi pour toute la fin de ce paragraphe, depuis *car s'il est possible*, le texte du manuscrit 2253: il est si différent du texte vulgaire, auquel il est supérieur en tout point, que je crois devoir les mettre en parallèle sous les yeux du lecteur, en donnant également la traduction de Foës, pour qu'on juge mieux de l'importante restitution à laquelle je suis arrivé à l'aide de ce manuscrit.

Texte de Foës.

Εἰ γὰρ δὴ ἔστι γ' ἰδεῖν τὰ μὴ ἐόντα, ὥσπερ τὰ ἐόντα, οὐκ οἶδ' ὅπως ἄν τις αὐτὰ νοήσειε μὴ ἐόντα; ὥσπερ τὰ ἐόντα, ἅ γε εἴη καὶ ὀφθαλμοῖσιν ἰδεῖν, καὶ γνώμῃ νοῆσαι ὡς ἔστιν, ἀλλ' ὅπως μὴ οὐκ εἴη τοῦτο τοιοῦτον.

Texte du ms. 2253.

Εἰ γὰρ δὴ ἔστι γε ἰδεῖν τὰ ἐόντα ὥσπερ τὰ μὴ ἐόντα [οὐκ ἰδεῖν, πῶς ἄν τις[1]] αὐτὰ νομίσειε μὴ ἐόντα ἅ γε εἴη καὶ ὀφθαλμοῖς ἰδεῖν καὶ γνώμῃ νοῆσαι ὡς ἔστιν. κ. τ. λ.

Traduction de Foës. — *Si enim, quæ minime existunt, velut ea, quæ existunt, videre licet, haud scio quanam quis ratione,*

[1] Cette excellente leçon est donnée en marge, par une autre main que celle qui a écrit le manuscrit. Le texte primitif portait comme le texte vulgaire οὐκ οἶδ' ὅπως ἄν τις.

ea quæ non sunt animo complecti queat, non secus ac ea, quæ sunt, quæ quidem quod sint, et oculis intueri, et mente comprehendere licet. Neque istud aliter contingere potest...

10. Tous les manuscrits, Alde, Bâle et les autres imprimés portent : ἤδη. Gorr. propose εἴδη. Foës, tout en conservant ἤδη, traduit comme s'il y avait εἴδη. J'ai suivi cette dernière leçon, la seule qui s'accorde avec le contexte. — Du reste, rien n'est plus fréquent dans les manuscrits que ce changement de εἴδη en ἤδη.

11. Τὰ μὲν γὰρ ὀνόματα φύσιος (φύσεως, 2253) νομοθετήματά ἐστιν. Foës, qui traduit : *Nomina namque lege quadam naturæ sunt sancita*, rattache φύσιος à νομοθ. — Dans les manuscrits, dans les textes de Bâle et d'Heurn, la virgule est après ὀνόματα. Cette leçon et la traduction de Foës sont contraires à l'idée de l'auteur, qui dit que les noms sont des choses arbitraires et non pas réglées par la nature, tandis que les *formes* sont des productions de la nature. Du reste, φύσιος pourrait bien n'être qu'une addition récente ainsi que me le suggère M. Dübner ; cet érudit fonde cette opinion sur la présence de la forme attique φύσεως dans un manuscrit qui conserve presque toujours les formes ioniennes. Si on adopte ce mot, il faut traduire : les noms des choses de la nature.

12. Ces explications seraient, en effet, très nécessaires. Nous n'avons plus ces traités auxquels l'auteur renvoie ; on doit supposer qu'ils roulaient sur des questions de métaphysique.

13. La médecine est encore définie dans le traité des *Airs* : « L'addition et la soustraction (πρόσθεσις καὶ ἀφαίρεσις) ; la soustraction de ce qu'il y a de surabondant, l'addition des choses qui manquent : celui, ajoute l'auteur, qui sait très bien faire ces deux choses, est un excellent médecin ; et plus on s'écarte de cette science, plus on s'écarte de l'art. » — Un peu plus haut, on lit : « La faim est une maladie, car tout ce qui cause à l'homme quelque dommage est appelé maladie ; quel est donc le remède de la faim? c'est ce qui apaise la faim, c'est-à-dire la nourriture ; la nourriture est donc le remède de la faim. De même la boisson apaise la soif, et, encore une fois, l'évacuation guérit la plénitude et la réplétion guérit la vacuité ; la fatigue guérit le repos, le repos la fatigue ; en un mot, les contraires se guérissent par leurs contraires (p. 570, éd. de K.[1]) ». Platon a donné de la médecine une définition presque toute semblable : « La médecine, pour le dire en un mot, est la science de ce qui

[1] Il existe sur cette définition de la médecine une dissertation de J. P. Knopff, intitulée : *Comment. ad locum Hippocratis : Medicina est additio et detractio*. Jena, 1800, in-8°, 11 pp.

dans le corps demande la réplétion et l'évacuation. » (*De Symp.*, p. 186, éd. Steph. — Cf. aussi Thiersch, *Specimen ed. Symp. Plat.*, Gottinguæ, 1808; — M. Littré, t. I, p. 67; — Galien, *de Meth. med.*, XI, 12, p. 772.) — Cette définition d'Hippocrate et de Platon est évidemment celle à laquelle Galien donne la préférence. Je regrette de ne pouvoir rassembler ici toutes les définitions que les anciens ont données de la médecine; je vais au moins indiquer les sources où on pourra les trouver : Galien, *de Constitutione artis med.*, cap. 20, p. 330; — *Ars medica*, cap. 1, p. 307, t. I; — *de Sectis*, cap. 1, p. 67, t. I : *Définition des empiriques*; — *de Optim. Sect.*, cap. 26, p. 175, t. I : *Définition des méthodistes*; — *Introd. seu med.*, cap. 6, t. XV, p. 686 : recueil de *Définitions*, dont chacune est l'objet d'une appréciation critique; — *Definitiones med.*, *def.* 9 : recueil de *Définitions* sans critique; — *de Simpl. med. temp. ac facult.*, V, 2, p. 708, t. XI. — Cf. aussi Celse (I, *in proœm.*) et Gorris, *Def. med.*, au mot ἰατρική.

14. Ταῦτα οὐ δύναται, Bâle et vulg. — Ταῦτα δύναται, Serv., 2145, 2140, 2255 (où la négation est rétablie à la marge). Πάντα δύναται, 2253 (la négation est omise par incurie); πάντα ταῦτα οὐ δύναται, dans les *Définit. méd.* (*def.* 9.) Calvus a lu πάντα οὐ δύναται. J'ai suivi cette dernière leçon comme la plus conforme à l'idée dominante de tout le traité, et comme donnant la raison de ce qui précède immédiatement, à savoir, que la médecine ne doit rien entreprendre pour ceux que l'excès du mal a vaincus.

15. 2253 n'a pas la négation; elle est indispensable.

16. Τῆς τύχης εἶδος ψιλόν; c'est-à-dire qu'ils n'ont pas voulu se confier à la fortune.

17. C'est ce qui a fait dire à Pline qu'un très grand nombre de nations vivent sans médecins, mais non sans médecine.

18. Ὅτι δρῶντές τι, ἢ μὴ δρῶντες, 2255, 2145 et vulg. 2253 remplace tous ces mots par ἰδρῶντες (*sic*), ce qui n'a aucun sens.

19. Παροχῇ, vulg. et Bâle. — Quelques manuscrits, entre autres 2253, 2145, 2140, 2255, Alde et Serv. ont ταραχῇ (trouble). 2255 a παροχή rétabli à la marge. Foës traduit *promiscuum usum*, sens du mot παροχή.

20. Au lieu de la leçon vulgaire : καὶ εἴτι τ'ἐβλάβησαν καὶ τὸ βλαβῆναι· [καὶ ὅ,τι ἦν τὸ βλάψαν], donnée par Bâle, conservée par Foës et Heurn, j'ai lu καὶ ὅ, τι τὸ βλάψαν, ἐν τῷ βλαβῆναι avec 2145, 2255 et le texte primitif de 2140, qui a le texte vulgaire en interligne, et d'une autre main que celle qui a écrit le manuscrit; avec ces manuscrits j'ai également retranché les mots entre crochets, vestiges d'un texte d'abord correct, mais singulièrement altéré par les

copistes. 2253, Imp. Samb. n'offrent qu'incomplétement cette heureuse restitution.

21. Le texte de 2253 est tout à fait irrégulier; il porte simplement πάντα ταῦτα τῆς ἰητρικῆς ἐστιν, au lieu de π. τ. τ. ἰ. ὄντα εὑρήσει.

22. Le texte vulgaire et les manuscrits 2145, 2255 portent: ὅπου δὲ τούτων ἔνεστιν ἑκάτερον, πῶς τοῦτο οὐκ ἂν τέχνης ἔργον, ἀλλ'ἀτεχνίης εἴη, qu'il faudrait traduire : Quand ces deux choses se rencontrent à la fois, comment cela ne serait pas l'œuvre de l'art, mais de l'absence de l'art. J'ai adopté le texte de 2253 que voici : ὅπου τε τούτων ἔνεστιν ἑκάτερον, οὐκ ἔτι ἂν τοῦτο ἔργον ἀτεχνίης εἴη.

23. C'est-à-dire qu'elle n'existe que par son nom.—2253 n'a pas: seulement.

24. Le texte vulgaire porte ἡ δὲ ἰητρικὴ, καὶ ἐν τοῖς διὰ τί προνοουμένοισι φαίνεταί τε καὶ ἔτι οὐσίην ἔχουσαν. Celui de 2253 est de beaucoup préférable; je le mets sous les yeux du lecteur : ἡ δὲ ἰ., κ. ἐν τοῖσι δ. τ. πρ. φ. γε καὶ ἀεὶ οὐσ. ἐ.

25. 2253, dont j'ai suivi le texte, porte ἀποθνησκόντων καθιστᾶσι ἀτυχίην ἀναιτίαν. (ils rendent innocente la fortune), τὴν δὲ τῶν τὴν ἰητρικὴν μελετησάντων σύνεσιν αἰτίην, au lieu de : ἀπ. ἀκρησίην, οὐκ αἰτίην καθ. (ils ne regardent pas comme cause l'intempérie des humeurs), τ. δ. τῶν ἰη. κ. τ. λ. — 2145, 2255 ont ἀκρισίην (défaut de crise) : c'est peut-être un iotacisme pour ἀκρησίην.

26. Le texte de 2253 est tout à fait altéré par l'omission de plusieurs mots, omission qui tient à la similitude des divers membres de cette phrase.

27. 2253 ajoute le mot *grand*, que n'ont pas les manuscrits et les textes ordinaires.

28. Ὁ κρέσσον ἐστὶ, vulgaire 2255, 2145, 2140. 2253 a οὔ κρ. Leçon dont je ne saurais me rendre compte.—Pour le second membre de phrase, j'ai tâché de suivre le texte de ce manuscrit, qui est plus complet que celui des autres, quoiqu'un peu irrégulier.

29. J'ai suivi, pour le sens de ce passage obscur, Foës et Gorris; avec Heurn, il faudrait traduire: Il n'est pas encore constant qu'on puisse triompher de fortes maladies avec de faibles remèdes; mais qui doutera qu'on ne puisse, avec de très forts remèdes, triompher de très fortes maladies.

30. Le manuscrit 2253 n'a pas la négation, elle est indispensable.

31. Ἀλλά. Ce mot est ajouté par 2253.

32. Le texte vulgaire, celui de 2255 et de 2145 portent : οἱ μὲν οὖν μεμφόμενοι τοῖσι τοῖς κεκρατημένοισι μὴ ἐγχειρέουσι, κ. τ. λ. — 2253 a οἱ. μ. ο. μ. τους τ. κ. μὴ ἐγχειρέοντας.

33. Bâle, Foës, les manuscrits 2140, 2255, 2145 portent : οὐ

μὴν οὕτως ἀφρόνων οἱ ταύτης τῆς δημουργίας [δημουργίης 2253] ἔμπειροι,.. ἀλλὰ λελογισμένων, κ. τ. λ. C'est le texte que j'ai suivi. 2253 a οὐ μὴν οὐ. ἄφρονες..... λελογισμένος; en sorte qu'il faudrait traduire ainsi la première partie de cette phrase: « Ceux qui sont expérimentés dans la pratique de l'art ne sont pas si insensés; ils n'ont besoin ni qu'on les blâme, ni qu'on leur donne des éloges. » — Quant à la fin elle ne me paraît plus alors présenter aucun sens, et je ne vois dans ce moment aucune restitution possible.

34. Ce membre de phrase manque dans 2253, 2145, 2140, 2255; il a été rétabli à la marge dans ce dernier manuscrit. On le trouve dans le texte de Bâle: il est nécessaire.

35. Le texte vulgaire porte ἐξανθεῦντα εἰς τὴν χροιὴν, ἢ οἰδαίνοντα. 2253 a ἐξ. εἰς τ. χ. ἢ χροιῇ, que j'ai plutôt interprété que traduit.

36. Au lieu de οἰδαίνοντα, que portent les textes vulgaires, je lis οἰδήμασι avec les manuscrits 2253, 2145, 2140 et 2255, qui a le texte vulgaire à la marge. Tout le reste de ce passage est entièrement corrompu dans le manuscrit 2253.

37. Στερεόθητος, vulg. Serv. lit: ξηρότητος, de la sécheresse.

38. Νηδὺν. Suivant Érotien, qui citant ce passage dans son (*Gloss.*, p. 260), dit: Hippocrate appelle ainsi toute espèce de cavité. —Au lieu de πᾶν γὰρ τὸ ἀσύμφυτον (toute partie qui n'a pas d'adhérences naturelles), Erotien lit ξύμφυτον. Foës (p. 30, note 26) regarde cette leçon comme vicieuse, et avec raison, puisqu'elle serait précisément en contradiction avec ce que l'auteur dit immédiatement après. M. Ermerins (περὶ Διαίτης, p. 222) a donc tort de la défendre.

39. Τῆς κεφαλῆς κύκλος. Cette expression singulière, qui ne se retrouve, à ma connaissance, que dans ce traité, prouve que le mot κεφαλή servait à désigner la tête en général plutôt que le crâne proprement dit; et qu'à l'époque où ce traité a été rédigé, il n'y avait encore aucun terme technique pour dénommer l'ensemble de la charpente osseuse de la tête, c'est-à-dire le crâne.

40. Πολλῶν διαφυσίων μεστόν. Διάφυσις est pris dans la collection hippocratique pour signifier tantôt un intervalle, tantôt un point de jonction, un moyen de réunion ou de séparation. (*Voir* ce mot dans l'*Économie* de Foës et dans le *Thes. ling. græcæ* de Didot.) — Cette espèce d'anatomie générale, qui, suivant l'auteur, faisait de son temps l'objet d'études spéciales, marque une direction médicale toute particulière, et assigne au traité de *l'Art* un caractère tout à fait tranché parmi les autres écrits de la collection.

41. Προστεταμένα, avec 2253, 2255, 2140, Bâle et Foës, au lieu de προστεταγμένα (arrangés), que portent quelques textes et quelques manuscrits, entre autres celui de Serv. et 2145.

42. Les manuscrits 2253, 2255, 2140, 2145, Bâle, Gorris, Heurn, Foës, ont ὕπαφρον (écumeux, spumeux). Le glossaire d'Érotien (p. 374) porte ὕποφρον, qui est expliqué par κρυφαῖον (caché). Ne pouvant me rendre un compte exact de la leçon d'Érotien, j'ai cru devoir me décider pour la leçon des manuscrits.

43. Les textes vulgaires 2255, 2145, portent ἀλλ' εἰ δυνατόν; mais 2253 m'a fourni ἤ déjà noté par Merc.

44. Ce passage est complétement défiguré dans les manuscrits et les imprimés; mais 2253 m'a fourni une restitution si inespérée et si heureuse, que je crois devoir mettre en regard les deux textes; voici d'abord le texte vulgaire : Μετὰ πλείονος μὲν γὰρ πόνου, καὶ οὐ μετ' ἐλάσσονος χρόνου τοῖσι ὀφθαλμοῖσιν ὁρᾶται τε καὶ γιγνώσκεται, ce qui n'est ni régulier ni raisonnable. 2253 porte : μ. π. μ. γ. π. κ. οὐ. μ. ἐ. χ., ἢ εἰ τοῖσιν ὀφθαλμοῖσιν συνεωρᾶτο γιγνώσκεται. Gorris avait soupçonné cette correction d'après son *Codex germanicus* et l'édition des Aldes qui présentent quelques traces de la leçon de 2253. 2255, 2140 et 2145 ont le texte vulgaire à de très légères modifications près.

45. Ce passage est mutilé dans 2253.

46. Gorris veut qu'on entende : Si le malade peut résister jusqu'à ce que sa maladie soit connue, il résistera bien jusqu'à ce qu'elle soit guérie.

47. C'est-à-dire si le remède est appliqué en même temps que le mal et s'il en suit tous les développements.

48. Διά τε τὴν τῶν σωμάτων στεγνότητα avec 2255, 2140, leçon déjà signalée par Triller (*Op.*, t. II, p. 186), au lieu de στενότητα (densité) des textes vulgaires, et de 2253.

49. Pour ce premier membre de phrase, je me conforme à la leçon primitive de 2255, à celle de 2145 et aussi de 2253. Gorris l'avait soupçonnée : elle souriait à Foës, qui néanmoins a suivi le texte vulgaire, suivant lequel il faudrait traduire : Le mal gagne de vitesse... et à cause du resserrement des organes... et à cause de la négligence des malades : ils temporisent en effet. — Pour le membre de phrase suivant (voir l'*errata*), le texte vulgaire est évidemment tronqué. Il porte : λαμβανόμενοι δὲ ὑπὸ τῶν νοσημάτων, ἐθέλουσι θεραπεύεσθαι. 2255 a : οὐ λαμβανόμενοι γὰρ, ἀλλὰ εἰλημμένοι ὑπὸ κ. τ. λ.

50. Le texte de 2253 est altéré, surtout par la présence d'une négation qui est inadmissible.

51. Le texte vulgaire porte καὶ τοῖσι τούτων ὁμοίοισι αἱ πλεῖσται [δημιουργίαι]. 2253 intercale σχήμασιν (primitivement χυμασιν, *sic*) entre ὁμοίοισι et αἱ πλ. En suivant ce texte, il faudrait sans doute traduire : Et de beaucoup d'autres semblables par leur mode d'être.

52. Le texte vulgaire et 2140 ont : Ἰητρικὴ δὲ τοῦτο μὲν, τῶν ἐμπύον·

τοῦτο δὲ τὸ ἧπαρ ἢ τοὺς νεφρούς..... νοσεύντων. 2253, 2145, 2255 ont τοῦτο μὲν τῶν ἐμπύον (ἐμπυῶν, 2253, leçon admissible), τοῦτο δὲ τῶν, τὸ ἧπαρ ἢ τῶν τοὺς νεφοὺς κ. τ. λ. : τῶν était indispensable.

53. Le texte vulgaire, 2255, 2145, 2140, ont ἀποστερομένη δεινοψίη τά πάντα, κ. τ. λ. 2253 a : ἀπ. τι ἰδεῖν ὄψει; ἦ (certes, assurément) τά πάντα κ. τ. λ.

54. Je mets encore en regard le texte de Foës et celui de 2253. Foës : φωνῆς τε γὰρ λαμπρότητα καὶ βραδυτῆτα, καὶ ῥεύματα. 2253 : φ. τ. γ. λ. καὶ τρηχύτητα, καὶ πνεύματος ταχύτητα. καὶ βραχύτητα (pour βραδύτητα) καὶ ῥευμάτων; j'ai conservé ῥεύματα du texte vulgaire ; avec 2253 il faudrait sans doute traduire : la lenteur ou la célérité de la respiration et des flux.

55. Ὑδάτων θερμῶν ἀποπνοίῃσι τεκμαίρεται, Foës et les manuscrits. 2253 porte : θ. ὑ. ἀ. περὶ ὅσα τεκμ.; mot à mot : il jugera de ces choses, c'est-à dire de la maladie.

56 Ce passage est mutilé dans le manuscrit 2253.

57. L'auteur insiste beaucoup sur cette recommandation : elle est pour lui capitale. Galien l'avait renouvelée en s'appuyant sur Hippocrate (Com. II, *in Aph.* 29). Celse disait qu'il est d'un médecin prudent de ne pas toucher à ceux qui ne peuvent être sauvés afin de ne pas paraître le bourreau de celui qui a succombé à son malheureux sort. Toutefois, Avicenne a remarqué, et c'est une remarque qui sera toujours vraie et qui modifie un peu le précepte absolu des anciens, qu'il faut se souvenir des ressources de la nature, qu'il ne faut pas avoir l'air d'abandonner le malade, bien qu'en réalité on n'agisse pas efficacement; que jusqu'au dernier moment il faut au moins soulager ; mais qu'il ne faut pas jouer la vie du malade par de grands remèdes ou de grandes opérations, quand on n'a pas des espérances bien fondées, car on se rend volontairement homicide.

58. J'ai adopté le texte vulgaire, conservé par 2253, et j'ai suivi l'interprétation de Foës.

59. Οὐ τὸ λέγειν καταμελετήσαντες, 2253, 2145, 2140, Bâle, Foës. 2255, Imp. Samb., Fev. portent : καταμελήσαντες. Suivant cette leçon, il faudrait traduire : Ils ne négligent pas de soigner leurs discours, mais, etc.

NOTES DU MÉDECIN.

1. « Dans Platon [*Polit.* III, p. 408, E] Socrate est d'un sentiment bien opposé à celui-cy, car il veut que le médecin ait eu toutes sortes de maux, et qu'il soit fort valétudinaire; et cela par deux

raisons : La première, afin qu'il connaisse toutes les maladies par sa propre expérience: Et la seconde, afin qu'il paraisse qu'il entretient et conserve sa vie par la force de son Art. » (Dacier, t. I, p. 172).

2. Avec Foës, j'ai suivi, pour ce membre de phrase, la leçon de Mercuriali, signalée aussi par Mack.

3. Καὶ ἐπιεικέα. Ces mots sont ajouté par 2255, Imp. Samb. et Fev.

4. Σκοπὸν δὲ ἐπὶ τῆς ἐξουσίης. Il faudrait, comme Foës le propose, lire σκοπεῖν [χρή]. A moins qu'on ne voie dans ce membre de phrase un titre marginal passé dans le texte; δὲ aurait été ajouté plus tard pour le rattacher à ce qui le précède.

5. Les anciens prenaient les plus grandes précautions pour placer dans l'obscurité ceux qui étaient affectés de maux d'yeux, pour les éloigner du feu, de la fumée et des vents. (Cf. Triller, *Clinotechnia*, p. 181 et suiv.) Cet auteur a réuni, selon sa coutume, les textes relatifs à ce sujet; toutefois, il a oublié de mentionner Galien, qui en a parlé dans son commentaire sur le traité de l'*Officine*, §. 5, 8 et suiv.

6. Τοὺς δὲ δίφρους ὁμαλοὺς εἶναι [χρὴ]; *sellæ altitudine sint æquales* (Gorris, Foës, Heurn). Si l'on interprète, comme je l'ai fait d'abord, que les siéges doivent être égaux en hauteur, on ne comprend guère l'utilité d'une pareille recommandation; si l'on entend avec Heurn que les siéges ne doivent pas être vacillants, le précepte est bien banal; Dacier traduit *ni trop haut, ni trop bas*, ce qui n'est pas dans le texte.—Ne pourrait-on pas regarder δίφρους comme signifiant non pas un siége dans l'acception restreinte de ce mot, mais une espèce de lit chirurgical destiné aux opérations, et traduire ὁμαλοὺς par uni, c'est à-dire sans inégalités ?

7. Ἀπομάγμασι. Ce mot peut être pris dans le sens que je lui ai donné; mais il peut signifier aussi, comme Foës paraît l'entendre, les choses qui servent à absterger ou à déterger; et ces choses sont pour les yeux des compresses, et pour les blessures des éponges. Ces deux sens sont également conformes au texte et également bons pris en eux-mêmes.

8. Σπόγγοις. Les anciens médecins grecs appelaient aussi σπόγγοι les amygdales, parcequ'ils les comparaient à des éponges chargées d'absorber les humeurs de la bouche et de les excréter de nouveau. —Cf. Galien (*Gloss.*, p. 564), au mot σπόγγος, et Hipp., *Épid*, IV, p. 328, lig. 41, éd. de Bâle; cf. aussi Érotien, gloss, p. 326, au mot σπογγοειδές, et Foës, *OEcon.*, au mot σπόγγος.

9. Les καταπλάσματα ne désignaient pas seulement, pour les anciens, ce que nous appelons aujourd'hui *cataplasmes*, mais toute espèce de mélanges, ou véritablement médicamenteux, ou simplement adoucissants, maintenus ou non avec un linge. Dans le traité des *Fractures*, ainsi que l'a fait voir M. Littré (tome III,

page 31), καταπλάσσειν, joint à l'idée d'une application de médicaments quelconques, celle d'une application médicamenteuse soutenue par un bandage contentif; ce mot ne veut dire *cataplasme* qu'autant qu'il est déterminé par une apposition, comme par exemple dans le passage (p. 236, l. 3) où le mot μᾶζα y est joint et désigne un cataplasme de farine d'orge.

10. Ἀφ' ἧς ὠφελεῖσθαι τὸν θεραπεύοντα. Gorris, Foës et Mack veulent θεραπευόμενον (très utile à celui qui est mis en traitement). Avec 2253, Bâle et Heurn, j'ai conservé la leçon vulgaire, tout aussi naturelle que cette correction.

11. Eunape, dans sa vie d'Ionicus, loue ce médecin de ce qu'il savait bien appliquer un bandage sur une partie malade, et de ce qu'il savait varier les incisions d'après la nature des régions sur lesquelles il opérait. (Cf. Eunape, éd. Boisson., p. 106, et, p. 422, la note de Coray, qui m'a fourni ce rapprochement.) Le portrait qu'Eunape trace d'Ionicus a plus d'un trait de ressemblance avec le bon médecin dont le type est si souvent représenté dans la collection hippocratique, et surtout dans le traité de la *Bienséance* (περὶ Εὐσχημοσύνης).

12. Cette pratique était plus capable de nuire que d'être utile aux malades; de nos jours les opérations en plusieurs temps sont des faits exceptionnels.

13. Le mot μαχαιρίς, que j'ai traduit ici par *lancette*, désigne en général un grand nombre d'instruments de diverses formes, coupant des deux côtés et de la pointe. Dans la collection hippocratique, ces diverses espèces ne peuvent souvent se distinguer les unes des autres que par leurs usages, ou ne le sont positivement que par des épithètes plus ou moins vagues. Ainsi, le *machaire* qui sert à extraire le fœtus mort (*de Fœtus excis.*) ne pouvait être de même forme que les *machaires* dont il est ici question, et qui répondent parfaitement à nos lancettes dites à grain d'orge et à grain d'avoine. A la fin du §. 6, il est aussi parlé de *machaires* convexes. Dans le livre II des *Maladies* (p. 150, l. 47, éd. de B.), l'auteur parle du μαχαιρὶς ὀξυβελής (*machaire* très pointu) et du μ. στηθοειδής (*machaire* de la poitrine), ou, comme le veulent quelques uns, μ. ξιφοειδής (*machaire* en forme d'épée), leçon qui me paraît très probable. Ces *machaires* servaient à l'opération de l'empyème.

14. Κιρσός (varice) signifiait, pour les anciens comme pour nous, toute dilatation anormale des veines, aussi bien des jambes que des autres parties (*voir* ce mot dans Foës, *Œcon.*); ils pensaient que cette dilatation tenait à un afflux de sang épais et *mélancolique*.— Voici ce que dit des varices l'auteur du traité *des Ulcères* ou plutôt *des Plaies* (*in fine*): « Quand il y a sur la partie antérieure des jambes,

des varices noires, superficielles ou profondes, qui semblent demander une évacuation de sang, il ne faut pas y toucher avec le scalpel. Souvent l'incision a occasionné de grandes plaies. Il suffira d'y faire des piqûres de temps en temps, suivant le besoin. »

15. Φαμέν. Ce mot, qui manque dans le texte vulgaire, est donné par 2255, et Imp. Samb.

16. Tout ce passage sur la forme des ventouses a une grande analogie avec un passage de l'*Ancienne médecine* (t. I, p. 626, l. 22, éd. Littré), où l'exemple des ventouses est invoqué pour démontrer la théorie de l'attraction des humeurs par les organes suivant leur forme. Et c'est précisément le parallélisme de ces deux passages qui m'a fait corriger le texte vulgaire. Il porte μὴ γαρτρώδη, προμήκη τὸ πρὸς τὴν χεῖρα μέρος (il faut que la ventouse... n'ait pas un gros ventre, et qu'elle soit allongée, etc.) Mais Imp. Samb., qui lit γ. μὲν μὴ πρ., me paraît avoir la bonne leçon : je l'ai adoptée, conformément au passage de l'*Ancienne médecine.* 2255 a μὴ [μὲν?] γ. μὴ πρ. Je n'ai pu consulter d'autres manuscrits que 2255; il est le seul de tous ceux qui sont à la Bibliothèque royale qui contienne le *Médecin.* — J'ajoute une seconde remarque : le faux Timée de Locres parle aussi de ventouses; mais, au lieu d'expliquer leur action par leur forme, il l'explique par l'horreur que la nature a du vide. Ainsi, dit-il : l'air [du corps] étant consumé par le feu, les ventouses attirent les liquides [qui prennent la place de l'air]. Il apporte cet exemple à l'appui de sa théorie sur la respiration. (Cf. Timée, éd. Steph., 102; cf. aussi H. Martin, *Études sur le Timée de Platon,* notes 169 et 173, §. 2.) — Antyllus, dans son second livre des *Remèdes évacuants* (éd. de De Matthæi, p. 141; et dans Oribase, *Collect. med.,* VII, 16, p. 315, éd. d'Est), distingue, quant à la matière, trois espèces de ventouses : celles de verre, de corne et d'airain; il rejetait celles d'argent comme s'échauffant trop et trop vite; celles d'airain étaient le plus en usage; on se servait aussi de celles de verre, quand il s'agissait d'apprécier la quantité de sang qu'on évacuait au moyen des scarifications. On employait les ventouses de corne, principalement pour la tête, d'où il est difficile de détacher celles d'airain, et aussi pour les individus que la vue du feu effraye. Les ventouses différaient aussi par leur forme, surtout celles faites en airain. « Celles qui sont allongées, dit l'auteur, attirent mieux que celles qui sont plates; celles qui sont plates sont plus appropriées à la tête, parcequ'elles tirent moins; celles qui ont les bords larges sont très bonnes pour les surfaces planes; celles qui les ont étroits sont préférables pour les surfaces arrondies et grêles; celles qui ont le col étroit conviennent quand il n'est pas besoin de scarifier, mais quand on veut attirer fortement. L'attraction se fait

au moyen de la flamme, quand on se sert de ventouses d'airain ou de verre, mais elle se fait sans feu avec les ventouses de corne. Ces dernières sont percées à leur fond; on attire fortement par ce trou (Antyllus ne dit pas par quel moyen), et l'on ferme immédiatement le trou avec le doigt ou avec de la cire. » — On trouve beaucoup d'autres renseignements sur les ventouses et la scarification dans Galien, dans la collection d'Estienne et dans l'*Histoire de la chirurgie* de Peyrilhe et Dujardin.

17. Διὰ σαρκός, Serv. Le texte vulgaire omet la préposition.

18. Οὐ γὰρ οἴονται, vulgaire et 2255. Gorris propose οὐ γὰρ οἷόν τε; Foës se conforme à cette correction, et alors il faudrait traduire : Le col d'une ventouse n'est pas large, s'il ne peut embrasser, etc. On voit que ces deux sens convergent.

19. Je lis ἀφεστῶσι avec Serv. et 2255. Si on adoptait ἐφεστῶσι des textes vulgaires, il faudrait traduire : Dans les flux qui sont retenus, c'est-à-dire, qui ne peuvent suivre leur cours et s'échapper au dehors.

20. Κατακρούειν. Érotien (Gloss., p. 212 et Galien, Gloss., p. 494) expliquent ce mot par κατασχίζειν [κατασχάζειν?] (*diffindere vel discindere*), que j'ai traduit par le terme technique. (*Voir* l'*OEcon.* de Foës, au mot κατὰ κουρήν.

21. Εὐτονωτέρη, avec 2255, Bâle et vulg. Martinus veut qu'on lise ἀτονωτέρη, ce qu'il faudrait probablement traduire : La chair est trop faible [pour qu'on doive la scarifier]. Cornarius avait adopté cette leçon.

22 Nos scarificateurs sont munis de lancettes qui ont à peu près cette forme.

23. Je complète ce passage sur la saignée par un autre tiré du traité *des Ulcères* (*in fine*) : « Après avoir coupé une veine, tiré le sang nécessaire et détaché la ligature, si le sang ne s'arrête pas, il faut, qu'il s'agisse du bras ou de la jambe, tenir la partie dans une situation contraire [à celle qu'on remarque propre à favoriser l'issue du sang], afin qu'il se fasse un retrait de ce liquide; on restera plus ou moins de temps dans cette situation, et le sang s'arrêtera. On fera le bandage dans la même position, ayant soin de ne pas laisser de caillots sur l'ouverture; mettant une compresse double imbibée de vin, et par-dessus, de la laine lavée que l'on aura trempée dans l'huile. Quelque fort que soit l'écoulement du sang, il se ralentit à mesure que le sang reflue. S'il restait des caillots sur la plaie, elle s'enflammerait, et il s'y formerait du pus. » Consultez pour l'histoire chirurgicale de la saignée, *Histoire de la chirurgie* (t. I, p. 205), par Dujardin, où sont cités les divers passages d'Hippocrate qui regardent cette opération; t. II par

Peyrilhe (p. 471 et suiv.), où l'on trouve une très bonne description de la saignée d'après Antyllus, qui était entré sur cette opération dans les plus grands détails, et dont le manuel opératoire ne laisse presque rien à desirer. — Le texte grec de ce passage d'Antyllus se trouve dans l'édition de De Matthæi (p. 127 et suiv.). Oribase (*Collect. med.*, VII et suiv., p. 303, éd. d'Estienne) a réuni sur la saignée ce que Galien et Antyllus avaient écrit sur cette opération; c'est à lui que nous devons de posséder le précieux morceau d'Antyllus. — On peut aisément retrouver tous les passages de Galien concernant la saignée dans les diverses tables de ses œuvres.—Cf. aussi Celse (II, 10, p. 64, éd. de Milligan). — Gruner a publié un morceau intéressant sur la saignée (Ἀνώνυμος περὶ φλεβοτομίας, *Anonymi fragmentum de venæ sectione*, Jéna, 1779 et 1780, in-4°, ensemble 31 p.; texte trad. lat. et notes). Ce morceau, tiré d'un manuscrit de Moscou, avait été communiqué à Gruner par De Matthæi. - Bernard, dans ses *Reliquiæ* (Jéna, 1795, in-8°), donne sur ce fragment quelques notes et quelques conjcetures. — J.-J. Walbaume, dont la thèse a été imprimée dans le 5e volume des *Disputationes chirurgicæ* de Haller (Lausanne, 1756, in-4°, p. 477 à 533; fig.), a fait des études très érudites sur l'histoire de la saignée. Le meilleur précis qui ait été fait dans les temps modernes sur cette opération est, à mon avis, celui de Louis, publié d'abord dans l'*Encyclopédie*, et reproduit ensuite sans nom d'auteur en 1 vol. in-12; Paris, 1778, sous le titre de : *Précis sur l'histoire, les effets et l'usage de la saignée*, 96 pages.

24. Ὀδοντάγρησι. Il faut supposer que cet instrument était une espèce de tenailles.—Cf. sur les tenailles (*vulsellæ* ou *forcipes*) en général, et sur celles-ci en particulier, Kuehn, *Progr. de instrum. chirurg. veterib. cog. et nuper effossis*, 1823, in-4°, p. 10. — Cf. aussi Celse (VII, 12, 1).

25. Σταφυλάγρησι. — Je n'ai trouvé aucun renseignement sur la forme que les anciens avaient donné à cet instrument.

26. *Voir* sur le mot abcès, φῦμα, la note 142 des *Coaques*.— Les préceptes que l'auteur donne sur le traitement des abcès décèlent un bon praticien; ils sont encore confirmés dans les traités de chirurgie les plus récents, entre autres dans l'excellent *Compendium de chirurgie*, par MM. Bérard et Denonvilliers (t. I, p. 195). Il n'est qu'un seul point sur lequel la chirurgie moderne soit en progrès, c'est qu'elle a reconnu que dans certains cas, réduit à sept par les auteurs du *Compendium* (p. 186, 2e col.), il ne faut pas attendre la maturité de l'abcès pour l'ouvrir.

27. Ἕλκος est un de ces mots dont la signification mal déterminée

est une grande source d'embarras pour les interprètes et les commentateurs : tantôt il veut dire un ulcère proprement dit, soit que la solution de continuité naisse spontanément de cause interne, soit qu'une véritable blessure (τρῶμα ou τραῦμα) prenne les caractères de l'ulcère ; ainsi, dans le traité *des Maladies*, liv. IV, p. 173, lig. 30, éd. de Bâle, l'auteur parle d'ulcères qui viennent compliquer une blessure ; tantôt il veut dire une solution de continuité produite par une cause externe, c'est-à-dire une blessure ; tantôt enfin il est pris dans le sens général de notre mot *plaie*. — Cf. Foës, *OEcon.*, au mot ἕλκος. *Voyez* aussi le traité *des Ulcères*, où ce mot sert surtout à désigner les plaies récentes.

28. Quelle est cette marche conforme à la nature ? L'auteur ne le dit point. Il faut admettre ici une lacune et supposer avec Martin et Dacier, p. 175, qu'il désigne les ulcères qui se développent uniformément.

29. Πάσαις δὲ κοινὸν τὸ συμφέρον, Imp. Samb., et Dacier, p. 176, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, au lieu de πᾶσαι δὲ κοιναὶ τοῦ συμφέροντος, que donnent 2255 et le texte vulgaire, ce qu'on pourrait traduire : Tous se ressemblent par le mode de traitement qui leur convient.

30. Je trouve la raison de ce mode de pansement dans le traité des *Ulcères*, où il est dit : « Lorsque vous voulez vous servir du cataplasme (καταπλάσιος), il ne faut pas l'appliquer sur la surface de l'ulcère, mais à l'entour, afin de laisser une issue au pus et d'amollir les indurations. » Un peu plus loin, l'auteur fait la même recommandation. — On lit aussi dans ce traité : « Quand les bords de l'ulcère sont enflammés, il est bon de mettre des cataplasmes autour de l'ulcère... Il faut souvent absterger la surface des ulcères avec des éponges, et l'essuyer souvent aussi avec des compresses sèches et propres ; et quand on applique les médicaments, on les retient ou non avec des compresses. » — Cf. note 9 ci-dessus.

31. Πολιτικαὶ στρατιαὶ καὶ πολεμικαί. L'auteur me semble vouloir dire qu'il est rare de voir au sein des villes des batailles entre les citoyens ou les ennemis du dehors. — Cf. sur la médecine militaire des Grecs et des Romains, Kuehn, *de Med. milit. ap. vet. Græc. Romanosque conditione* ; Lipsiæ, 1824 à 1827, Progr., in-4°.

32. Le texte vulgaire porte οὐκ ἂν παραλίποιτο τρωματίας ἀγνοηθεὶς, ὅταν χειρουργῆται μὴ προσηκόντως. J'ai lu avec M. Dübner ὃς ἂν au lieu de ὅταν.

33. Un traité *des Blessures et des traits* a jadis fait partie de la collection hippocratique. Érotien le connaissait ; il est mentionné dans de vieux manuscrits (cf. Littré, Introd., p. 424). Serait-ce à

ce traité aujourd'hui perdu que l'auteur renverrait? Cette conjecture, que M. Littré a faite sans y attacher une grande importance (*loc. cit.*, p. 414), ne me semble guère probable, car si le traité *du Médecin* et celui *des Traits et blessures* étaient du même auteur, pourquoi Érotien n'aurait-il parlé que du second?

NOTES DES PRORRHÉTIQUES.

1[re] *S.* — 1. Galien, dans son Glossaire (p. 512), explique le mot κῶμα par καταφορά, c'est-à-dire par somnolence ou propension [morbide] au sommeil. Dans son traité *de Comate secundum Hippocratem* (t. VII, p. 652), il distingue deux espèces de *cataphora* avec les médecins les plus renommés, et d'après le témoignage des faits eux-mêmes. Ce qu'il y a de commun dans ces deux espèces, c'est que les malades ne peuvent lever les paupières, mais qu'ils les sentent se refermer comme entraînées par un poids, et qu'ils veulent dormir. Ce qu'il y a de particulier dans chacune d'elles, c'est que les uns dorment aussitôt profondément et longtemps, tandis que les autres sont en proie à l'insomnie et s'agitent sans cesse ; leur esprit est à chaque instant troublé par des images fantastiques qui détournent le sommeil, de sorte qu'ils restent dans leur insomnie, mais qu'ils ne peuvent se lever et faire ce que font ceux qui sont éveillés. Ils ont beaucoup moins de force morale que s'ils étaient éveillés; ils sont accablés. Hippocrate a coutume d'appeler *coma* le *catophora*, qu'il soit avec sommeil ou avec insomnie ; quand il veut exprimer la première forme, il se sert simplement du mot *coma;* quand il veut montrer que les malades ont un *coma* avec insomnie, il dit κωματώδεις ἀγρύπνους, pour marquer que le sommeil est le plus ordinairement lié au *coma.* Galien distingue avec Hippocrate deux sortes de *cataphora vigil*, l'un auquel il donne l'épithète de νωθρή (*cataphora* avec engourdissement), l'autre qu'il désigne simplement par le terme générique καταφορά. Ce qu'il y a de commun dans les deux espèces de cataphora vigil, et ce qui les distingue du *cataphora* avec sommeil, c'est que les malades délirent et sont disposés à se lever, entendent le bruit, comprennent la voix, sentent quand on les touche, lèvent les yeux sur celui qui le fait, et s'agitent spontanément. Mais parmi ceux qui sont affectés de *cataphora vigil*, les uns sont plus agités, les autres le sont moins et ont besoin d'une plus grande excitation pour sortir de leur accablement; c'est de cette espèce de *cataphora* qu'Hippocrate entend parler quand il lui donne l'épithète de νωθρή. — Les diverses

espèces de *coma* et particulièrement le *coma* avec sommeil existent toujours dans le *léthargus;* le *coma* ou *cataphora vigil* simple, avec ou sans engourdissement, se montre quelquefois dans le *phrénitis,* comme Hippocrate le remarque dans le III[e] livre des *Épidémies*[1] (§. 17, p. 276). – Cf. aussi sent. 34 du *Prorrh.*, et le Com. de Gal., t. 33, p. 577, t. XVI. – Cf. encore Com. I, *in Prorrh.*, t. 1, p. 494, t. XVI; Com. III, t. 95, p. 705; Com. I, *in Epid.*, III, t. 1, p. 540, t. XVII, où il résume en ces termes son sentiment sur le mot coma : « Le *coma* est une propension au sommeil (καταφορά), et je dis qu'il y a propension au sommeil alors que les malades ne peuvent se tenir éveillés, n'ont plus les yeux ouverts, mais clos, soit qu'il y ait sommeil profond, soit qu'il y ait sommeil léger, soit qu'il y ait insomnie. » — Ainsi pour Galien καταφορά et κῶμα sont synonymes, ou plutôt le *cataphora* est un terme générique qui embrasse les diverses espèces de *coma.* Toutefois, je remarque que dans le III[e] livre des *Épid.*, 11[e] malade, 3[e] série, p. 287, le *cataphora* et le *coma* se trouvent réunis et distingués l'un de l'autre, d'où il faut, ce me semble, conclure que le sens de ces deux mots n'est pas aussi précis pour Hippocrate que pour Galien. — Le *carus* (κάρος) et le *catoché* (κάτοχος ou κατοχή) sont encore des espèces mal déterminées du genre *cataphora.* Néanmoins, le *carus* paraît signifier, soit un sommeil lourd et profond avec perte de sentiment et de mouvement, les fonctions respiratoires restant intactes, ce qui est toujours un très grand signe de danger; soit un sommeil profond dont il est difficile de faire sortir, qui dure quelquefois plusieurs jours, et qui est souvent critique après une insomnie prolongée.—Le *catoché* désigne plus particulièrement une affection cérébrale avec *sopor*, engourdissement, rigidité et immobilité du tronc et des membres, enfin avec écartement des paupières et fixité du regard, comme il arrive chez ceux qui sont en catalepsie. – Cf. pour le *catoché,* Galien, Com. II, *in Prorrh.*, t. 90, p. 683, t. XVI ; pour le *carus* et le *catoché*, Foës, *OEcon.*, et Gorris, *Def. med.*, aux mots κάρος et κάτοχος et aussi Gruner, *Antiq. morb.*, p. 260.

1[re] *S.* — 2. Ἆρά γε φρενιτικοί εἰσιν; Αρα avec l'accentuation circonflexe, c'est-à-dire ἆρα marque le doute ; ἄρα avec l'accentuation aiguë est syllogistique, conclut un raisonnement, et doit se traduire par *donc* (cf. Gal., Com. I, *in Prorrh.*, t. 1, p. 495, et surtout *de*

[1] Galien remarque à ce propos qu'Hippocrate n'est pas un de ces hommes qui font des pléonasmes, et qu'il ne dit pas, comme Homère, de l'huile liquide (ὑγρὸν ἔλαιον) ou du lait blanc (γάλα λευκόν) sans qu'il faille marquer une distinction.

Comate sec. Hipp., cap. 3, p. 660, t. VII). — Εἰσίν, au dire de Galien, manquait dans beaucoup d'anciens exemplaires. Ceux qui suivent cette leçon se demandent si Hippocrate a entendu que les malades dont il parle sont déjà ou deviendront *phrénétiques*; mais avec la seconde leçon (et Galien l'adopte), Hippocrate ne se demande pas si les malades, avec les symptômes qu'il vient de décrire, sont déjà ou deviendront *phrénétiques*, mais bien s'ils sont véritablement ou non *phrénétiques*, ce qui est très différent. Galien justifie ce doute par la définition même du *coma* que j'ai donnée plus haut. En effet, s'il y avait eu, dans le cas particulier, du *coma* avec somnolence, nul doute que les malades n'étaient pas *phrénétiques*; s'il y avait eu dès le début un état complet de veille, avec les symptômes décrits, nul doute encore qu'ils étaient *phrénétiques*; si au contraire il y avait du *coma* vigil, symptôme qui n'est pas lié intimement au *phrénitis*, mais qui l'accompagne quelquefois, il était permis de poser un doute, surtout au début de la maladie où tout est obscur. — Galien explique ensuite ce qu'il faut entendre par ἐν ἀρχῇσι, que quelques interprètes regardaient à tort comme superflu (*de Comate*, cap. 4). Ἀρχή désigne 1°. l'invasion, le début de la maladie; 2°. la première période de la maladie, qui s'étend du début au 4e jour: c'est ce dernier sens qu'il faut lui donner dans ce passage.

2e *S*. — 3. Κοιλίης περίπλυσις, flux de matières ténues et liquides (Gal., Com. I, p. 506, et Com. I, in lib. *de Hum.*, t. 19, t. XVI, p. 105. Cf. aussi Arétée, *de Caus. et sign. morb. acut.*, p. 24, l. 57, éd. L. B.). Flux diarrhéique me semble rendre assez exactement l'interprétation de Galien.

3e *S*. — 4. Les textes vulgaires portent αἱ δασεῖαι γλῶσσαι. Galien préfère τραχεῖαι. J'ai suivi son interprétation. Certains commentateurs, dont l'explication a même été mise en glose dans quelques manuscrits, entre autres dans le 2254, et dans un autre, collationné par Foës, rapportent δασεῖαι (épais) à l'embarras de la parole : Galien les blâme avec raison.

3e *S*. — 5. *Voir* note 11 des *Épidémies*.

5e *S*. — 6. Ἐνύπνια ἐναργῆ. Lefèvre de Villebrune et M. Pariset traduisent ἐναργῆ par *significatifs*; mais cette interprétation ne répond ni au sens du mot, ni au commentaire de Galien. Suivant ce dernier, il s'agit de rêves qui ont tellement d'évidence que les malades se lèvent et parlent comme si l'objet de ces rêves avait de la réalité (Com. I, *in Prorrh.*, t. 5, p. 525).

6e *S*. — 7. Ἀνάχρεμψις. J'ai suivi l'interprétation de Galien. Ce mot se dit ordinairement de l'expulsion de pituite épaisse et visqueuse adhérente à la trachée-artère et à la gorge (Foës, *Œcon.*).

7e *S.* — 8. Suivant Galien (Com. I, t. 7, p. 527), Hippocrate dit avec raison que la fièvre s'est refroidie et non pas apaisée, car cela ne serait pas juste : en effet, la fièvre est concentrée vers les parties internes, bien qu'elle ne se manifeste plus à l'intérieur. Car on ne dit pas qu'un malade a de la fièvre seulement quand sa peau présente au toucher une chaleur fébrile, mais surtout quand cette chaleur est concentrée à l'intérieur et dans les viscères. En effet, dans le *causus* pernicieux, l'intérieur brûle, l'extérieur est modérément chaud (*V.* note 28 du *Pronostic*, et note 12 du *Régime*).

8e *S.* — 9. Προεξαδυνατησάντων. Bâle et vulg. : Les manuscrits 2245 et 2254 portent : προαποδησάντων. Érotien (*Gloss.*, p. 286), explique ce dernier mot par προαναφωνησάντων (absence de voix par suite de prostration des forces). On regarde ce passage d'Érotien comme se rapportant à la 8e sentence des *Prorrh.* Mais Galien lit le texte vulgaire et ne fait nulle mention de cette leçon donnée par les manuscrits et par Érotien ; il dit seulement que quelques exemplaires n'avaient pas ἐξ. Il est donc probable que προαποδησάντων se rapporte à quelque passage perdu de la collection hippocratique, et que la leçon des manuscrits est une conséquence de la glose d'Érotien. D'ailleurs, cette glose porte : « Les délires chez les malades dont la voix est affaiblie sont très bons ; c'est-à-dire les *phrénitis* qui surviennent à la suite de l'affaiblissement des forces, c'est bon. » Ce qui est une nouvelle preuve que cette explication ne se rapporte pas à notre passage.

11e *S.* — 10. Les manuscrits 2145 et 2254 ont un texte très altéré, qui est celui de la 275e sentence des *Coaques*. 2254 a rétabli à la marge le texte vulgaire que portent l'édition de Bâle et Galien : je m'y suis conformé.

14e *S.* — 11. Τοῖσι ἐξισταμένοισι μελαγχολικῶς. Il faut entendre, dit Galien, un délire violent et *férin*, qui arrive quand le cerveau est inondé de bile jaune fortement échauffée, car nous avons appris dans ce commentaire (t. 10, p. 534) qu'elle se change alors en bile noire. Galien blâme aussi Hippocrate de n'avoir pas marqué tout le danger d'une telle affection, qui est nécessairement pernicieuse.

15e *S.* — 12. J'ai suivi une des interprétations que Galien donne dans son commentaire (t. 15, p. 546 et suiv.) ; il ne se prononce pas plus pour l'une que pour l'autre, disant que tous les mots qui composent cette sentence peuvent être réunis ou séparés.

16e *S.* — 13. Βραχυπόται, qui boivent peu à la fois et à de longs intervalles. — Cf. Gal., Com. III, *in Epid.*, III, t. 17, p. 755. Suivant Galien, Com. I, t. 16, p. 551, quelques exemplaires por-

taient βραχυπόπαι, ce qui veut dire sans doute, qui craignent les plus petites choses.

19e *S*.—14. Le texte de Bâle, adopté par Foës, est défiguré ; celui des manuscrits 2145 et 2254 est mutilé ; Galien en avait un autre sur lequel il a fait son commentaire : je m'y suis conformé.

22e *S*. — 15. Ἀλγήματα ἀραιά. — J'ai suivi l'interprétation d'Érotien (*Gloss.*, p. 38) et surtout de Galien (Com. I, t. 22, p. 558). Ce dernier entend des douleurs avec phlegmasie ; quand le malade ne les sent pas toujours, il y a nécessairement quelque lésion cérébrale, car, s'il s'agissait de douleurs causées par les vents, l'intermittence dans la sensation n'aurait ni la même gravité ni la même signification.

25e *S*. — 16. Πνεῦμα πρόχειρον. Πρόχειρον signifie littéralement qui est sous la main, et aussi qui est à la portée de tout le monde, qui est facile à trouver. J'ai plutôt interprété que traduit ce mot ; et en cela je me suis conformé à Galien, qui dit (Com. I, texte 24, p. 560) : Hippocrate appelle la respiration apparente (πρόχειρον, mot qui est opposé à κρυφαῖον, ce qui est caché), celle qui est accompagnée d'un mouvement très prononcé des épaules, mouvement que l'on aperçoit à travers les vêtements. Plus loin, il ajoute : Hippocrate appelle cette respiration *élevée* (μετέωρον), parceque les parties supérieures du thorax s'élèvent comme pour aider à la respiration. — Toutefois, cette interprétation du mot μετέωρον n'est pas toujours aussi précise pour les anciens et pour Galien lui-même. Ainsi, il dit (Com. II, *in Epid.*, III, texte 4, p. 595, t. XVII) que ce mot peut s'entendre de l'orthopnée, c'est-à-dire de la nécessité où sont les malades de se tenir debout pour respirer. Il rapporte aussi que, d'après Sabinus, le πνεῦμα μετέωρον devait s'entendre de ceux qui respirent par l'extrémité des narines, à cause de l'inflammation de la trachée, inflammation qui fermait ce canal et ne laissait pas l'air entrer dans le poumon. Galien trouve cette interprétation obscure, et il croit que Sabinus voulait désigner ceux qui meuvent les ailes du nez en respirant, phénomène qui a lieu dans la gêne de la respiration.

26e *S*. — 17. « Hippocrate, dit Galien (Com. I, t. 25, p. 562) appelle délire *férin* (θηριώδης) celui dans lequel les malades frappent des pieds, crient, mordent, s'irritent, prenant ceux qui les approchent pour des ennemis. » Cette sentence doit, suivant le même critique, s'entendre de la manière suivante : « Lorsque vous voyez quelqu'un pris de délire, si ce délire vient à cesser pour un peu de temps, sachez que son esprit n'est pas troublé par la fièvre, mais par une diathèse *phrénétique* qui se développe sourdement, diathèse

qui, après avoir pris du développement, paraîtra férine. » C'est pour rendre cette interprétation que j'ai traduit dans le *Prorrhétique* ἐπ' ὀλίγον par : pour un peu de temps ; mais dans les *Coaques*, j'ai mis : en peu de temps, ce sens me paraissant plus naturel.

30e *S*. — 18. Les textes de Bâle et de Foës portent ἀφώνως τελευτῶσι. 2254, 2145 ont ἄφωνοι, ce qui est conforme aux Coaques. Mack a également suivi cette dernière leçon, qu'il a admise sans autorité de manuscrits. Cf. aussi, 1er *mal., Épid.*, I.

32e *S*. — 19. Galien (t. 31, p. 576) explique μώρωσις par νωθρότης, état d'engourdissement; et plus loin (Com. III, t. 94, p. 696), à propos de μεμωρωμένα, il dit : « Hippocrate appelle ainsi ce qui cause de l'hébétude; c'est un symptôme sans délire, qui rend le malade semblable à ceux qui sont naturellement hébétés et tels que deviennent certains vieillards. Cet état a beaucoup d'analogie, mais il n'est pas identique avec celui que Thucydide appelle ἄγνοια, quand il dit, dans la description de la peste, que ceux qui réchappaient s'oubliaient eux-mêmes et oubliaient leurs proches. » — 2145 et 2254 ont κακὸν δὲ καὶ ἐπὶ ἰκτέρῳ κώφωσις, au lieu de κακὴ... μώρωσις. Dans 2254, μώρ. est rétabli en surcharge.

36e *S*. — 20. Le texte vulgaire porte, πνεῦμα ἅλις ξὺν τόνῳ διέρχεται. Il existe plusieurs leçons de ce membre de phrase : ainsi, Galien (t. 35, p. 584) nous apprend que certains manuscrits portaient ἅλις (qu'il explique par ἀθρόον), et de plus συχνόν (en grande quantité), et qu'au lieu de τόνῳ (leçon qu'il approuve et que j'ai suivie), d'autres manuscrits portent γόνῳ εἴκελον διέρχεται (il sort quelque chose d'analogue à de la semence); enfin, qu'au lieu de πνεῦμα, certains manuscrits portent φλέγμα. Les manuscrits 2254, 2145, Imp. Samb., Fevr. et Vat. portent : il s'échappe d'un seul coup (ἅλις) une grande quantité (συχνόν) de phlegme avec douleur (σὺν πόνῳ.). Φλέγμα au lieu de πνεῦμα est donné par le manuscrit 2253 pour la sentence parallèle des *Coaques*. Galien semble préférer cette leçon aux autres, car il en donne l'explication médicale.

37e *S*. — 21. Les manuscrits 2145 et 2254 donnent cette sentence ainsi qu'il suit : « Dans le cours d'une fièvre, les douleurs à la cuisse ont quelque chose qui annonce le délire, surtout si l'urine présente un énéorème uniforme. Il en est de même de ce qui regarde la vessie (καὶ ὅσα περὶ κύστιν τοιαῦτα). Suivant Galien (Com. II, t. 36, p. 589), certains exemplaires avaient cette leçon au lieu de καὶ οἷα περὶ ἤχους τοιαῦτα, que porte notre texte. Mais il ne paraît pas que ces exemplaires diffèrent, pour la première partie de cette sentence, du texte vulgaire.

37e *bis S*. — 22. Cette sentence est ajoutée par 2254 et 2145.

La sentence 37, telle que la donnent ces deux manuscrits, et la 37e *bis* qu'ils ajoutent, n'en forment qu'une inextricable, qui se lit à la marge d'Imp. Samb. et de Fevr., et qui, dans un manuscrit de Mercuriali, se retrouve à la place de la 1re sentence du *Prorrh.* (Voir Mack, p. 103 et 106).

39e *S.* — 23. Θολερὸν πνεῦμα. Cette expression est fort obscure au dire de Galien (Com. II, t. 38, p. 595; Com. I, *in lib. de Hum.,* t. 24, p. 201, t. XVI, et Com. II, *in Prorrh.,* t. 94, p. 698). Il n'a retrouvé dans aucun des ouvrages légitimes d'Hippocrate cette épithète θολερόν appliquée à la respiration, tandis qu'elle sert souvent à caractériser l'air ou l'urine. Quelques interprètes pensaient qu'il s'agissait de la dyspnée; mais évidemment, dit Galien, l'auteur avait une autre idée en se servant de cette expression; peut être a-t-il entendu que la respiration s'accompagne de beaucoup de vapeurs. Quelques interprètes ont changé θολερόν en θαλερόν (bien fleurie), ce qui voudrait dire, selon eux, respiration grande; d'autres conservent θολερόν qu'ils expliquent par δυσῶδες (qui sent mauvais); d'autres enfin pensent qu'il s'agit d'une respiration rauque (πνεῦμα βραγχῶδες). Galien, dans son Glossaire (p. 482), explique θολερόν par respiration grande et précipitée.

41e *S.* — 24. C'est-à-dire à l'aide d'un lavement ou d'un suppositoire. Cette explication est donnée par les manuscrits 2254 et Imp. Samb., sans doute d'après le Com. de Galien (texte 40, p. 600).

41e *S.*—25. Σπυραθώδεα, 2254 et Imp. Samb. ont en glose περιφερῆ (rondes), d'après le Com. de Galien (t. 40, p. 599) qui dit: « On appelle σπυράθους les crottes de chèvre; elles sont rondes et sèches et ont une forme arrêtée. Ces matières sont telles chez les malades, parce qu'elles séjournent longtemps dans le canal intestinal et qu'elles sont desséchées par la chaleur intérieure. » [Abondante] est ajouté par 2145.

45e *S.* — 26. C'est-à-dire que les parois abdominales sont tirées, non par leur propre force, mais par l'action du diaphragme, qui est lui-même enflammé, ou qui est tiraillé par suite de l'inflammation de la plèvre. Ce symptôme est ordinaire dans le *phrénitis.* (Gal., Com. II, t. 44, p. 606.)

46e *S.* — 27. L'ὄμμα πεπηγός (œil fixe par suite de la paralysie des muscles) est opposé à l'ὄμμα ἵππος, qui désigne un état d'agitation spasmodique, une rotation perpétuelle, une véritable danse de Saint-Whit.—Cf. Foës, *OEcon.,* au mot ἵππος; Galien, Com. II, *in Prorrh.,* t. 45, p. 609; Pierquin (voir note 7 du *Pron.*).

47ᵉ *S.* — 28. Quelques manuscrits, au dire de Galien (Com. II, texte 46, p. 611), ont κλαυθμώδης (gémissante), au lieu de κλαγγώδης (retentissante). Κλαυθ. est donné par Fevr., Serv., 2145 et 2254.

52ᵉ *S.* — 29. D'excrétion ou de coction (Gal., t. 51, p. 619).

55ᵉ *S.* — 30. Je me suis conformé pour cette sentence à l'interprétation de Galien (t. 54, p. 631).

56ᵉ *S.* — 31. Galien (Com. II, t. 55, p. 632; Com. II, in lib. *de Hum.*, t. 10, t. XVI, p. 245, et Com. II, *in Epid.*, III, *in Proœm.*, p. 580) blâme Hippocrate d'avoir exprimé cette sentence d'une manière trop absolue et sans aucune distinction, « car, dit-il (Com. *in Prorrh.*, p. 632), comme il y a un grand nombre de parties diverses dans les hypocondres, les fièvres causées par les douleurs de ces diverses parties ne sont pas toutes également malignes. » Il ajoute un peu plus loin (p. 633) : « La grandeur de la fièvre répond constamment à celle de l'inflammation, et comme il n'arrive pas nécessairement que les parties nobles situées dans les hypocondres soient toujours violemment enflammées, il en résulte que la fièvre n'est pas toujours très aiguë. »

57ᵉ *S.* — 32. C'est-à-dire sans qu'il y ait eu de sueurs, de vomissements, de déjections alvines, de dépôts critiques, la langue restant aride et les urines crues (Gal., t. 56, p. 634).

59ᵉ *S.* — 33. Οὖρα ἐπίπονα. Quelques manuscrits, au dire de Galien (Com. II, t. 58, p. 636), portaient : *des urines cuites* οὖ. πέπονα; c'est aussi la leçon de 2145 et de Fevr. Suivant le même critique, Rufus d'Éphèse, qui s'efforçait toujours de conserver les anciennes leçons, blâme beaucoup Zeuxis, médecin très ancien de la secte des empiriques, d'avoir défendu le texte οὖρα πέπονα, puisque la coction des urines est toujours placée par Hippocrate au nombre des meilleurs signes. Zeuxis soutenait son opinion en disant qu'il s'agissait d'urines purulentes et épaisses, ignorant sans doute que cette qualité des urines était aussi placée au nombre des bons signes. Enfin, d'autres interprètes, en conservant πέπονα, prétendaient que l'auteur voulait parler d'urines qui arrivent promptement à coction, mais qui ne persévèrent pas longtemps dans cet état. Galien rejette également cette explication. — Il nous apprend aussi (p. 638) que πονηρά (sont funestes, leçon donnée par Fevr. et Imp. Samb., au lieu de πονηρόν des textes vulgaires sans doute d'après ce Com.), manquait dans quelques exemplaires après ἐπίπονα et ne se trouvait qu'à la fin de la sentence.

63ᵉ *S.* — 34. Voir la note 1 ci-dessus.

66ᵉ *S.* — 35. Je suis 2145, qui a κακοί, au lieu de κακόν. — Ga-

lien (t. 66, p. 649) donne à cette première partie de la 66e sentence un autre sens, que voici : « Dans une maladie, si après avoir sué on éprouve un refroidissement extraordinaire, suivi immédiatement du retour de la fièvre, le cas n'est pas sans danger. »

67e *S.* — 36. Avec 2254, 2145 et Vat., je lis καυματώδεα ῥίγεα, au lieu de κωματώδεα, que portent Foës et Bâle. Galien ne se prononce pas pour l'une ou pour l'autre leçon ; il les trouve également justes.

71e *S.* — 37. J'ai suivi le texte et le Commentaire de Galien, confirmés par le texte et les scholies du manuscrit 2254.

72e *S.* — 38. Οὖρα ἐζυμωμένα. Galien compare cette fermentation de l'urine au phénomène qui se passe quand on verse sur la terre du vinaigre très acide ou de la bile noire, ou pendant la panification ; il explique aussi comment se fait le bouillonnement du vinaigre sur la terre (Com. III, t. 74, p. 659).

78e *S.* — 39. Je me suis conformé, pour la première partie de cette sentence, au Com. de Galien (texte 80, p. 666).

89e *S.* — 40. Ici les manuscrits 2145, 2254 (Imp. Samb., pour la 22e sentence des *Coaques*), répètent la fin de la 86e sentence et le commencement de la 87e.

90e *S.* — 41. Le texte vulgaire n'a pas la négation. Galien (texte 92, p. 688) juge qu'elle est nécessaire. Foës l'a admise.

91e *S.* — 42. Le texte porte οἷσι φωναὶ ἅμα πυρετοῖσιν ἐκλείπουσαι μετὰ κρίσιν, τρομώδεες καὶ κωματώδεες τελευτῶσι. Au dire de Galien (Com. II, t. 93, p. 693), les uns entendaient ἐκλείπουσαι, de la disparition de la voix seulement, la fièvre persistant ; les autres de la disparition de la voix et de la fièvre. Suivant ces derniers, il faut interpréter cette sentence de la manière suivante : « Ceux chez qui, la fièvre paraissant éteinte (non pas sans signe, mais après une mauvaise crise), il survient de l'aphonie après la crise, ceux-là meurent dans les tremblements et dans le *coma*. » Galien ne se prononce pas. J'ai suivi la première interprétation. Le lecteur adoptera celle qui lui conviendra le mieux ; il est difficile, dans des passages aussi obscurs, d'avoir une opinion arrêtée.

93e *S.* — 43. 2145 et presque tous les manuscrits donnent ainsi cette sentence : « Quand il survient du *coma* à la suite de distorsion des yeux, c'est promptement pernicieux. Chez ceux dont la respiration est élevée, la voix obscure, et qui ont des déjections écumeuses, la fièvre a un paroxysme. » Le texte que j'ai traduit est celui de Galien ; il est reproduit par Bâle, Foës et Mack.

94e *S.* — 44. Cette sentence est très obscure, le style en est incorrect. J'ai suivi le texte de Galien, confirmé par le manuscrit 2253 pour la 253e sentence parallèle des *Coaques*.

95e *S.* — 45. Οὐρέοντες μέλανα δεδασυμένα. Galien (Com. III, t. 97, p. 713) nous apprend que le mot δεδασυμένα avait donné lieu à diverses interprétations : les uns entendaient des urines hérissées [à leur superficie] de petits corpuscules blancs, et semblables à des cheveux; d'autres, des urines surnagées d'une écume irrégulièrement dispersée; d'autres enfin, des urines épaisses, ayant à leur superficie une pellicule ténue, mais très dure et semblable à du sable. J'ai suivi le sens littéral du mot. — Dioscoride lisait ὑπομέλανα au lieu de μέλανα. J'ai adopté cette leçon, que Galien paraît approuver.

98e *S.* — 46. Le texte vulgaire porte : ἐκ τουτέων ἄχολα ἐξίστανται, ce qui ne présente aucun sens raisonnable. Galien (Com. III, texte 100, p. 720) lit ἐφίστανται; leçon excellente, que j'ai suivie avec Foës et Mack.

100e *S.* — 47. Le texte vulgaire porte : κατὰ λεπτόν : certains éditeurs, au dire de Galien (Com. III, t. 102, p. 727), lisaient ὑπὸ λεπτόν. Parmi les interprètes, les uns entendaient ces mots de l'intestin grêle, les autres du sacrum, les autres de l'os large (os des îles); d'autres enfin pensaient que l'auteur voulait parler de douleurs qui se font sentir à de petits intervalles, tantôt dans les intestins, tantôt dans les lombes ; quelques-uns même écrivaient ὑπὸ πλευρόν. — *Comme en parcourant des sinuosités*, ἀλγήματα πρὸς ὑποχόνδρια γριφόμενα. Ce mot est très embarrassant ; sa forme est incertaine, et les traces de sa véritable racine sont perdues. J'ai suivi, pour son interprétation, Galien, qui dans son Glossaire (p. 454), l'explique par ἐπανειλουμένα (entortillés ; *dolores involuti et circumpræcordia implicati et irretiti*, Foës). Bacchius (*voy.* p. 32, *Introd. au Prorrh.*) l'expliquait par συνεγγίζοντα καὶ συνάπτοντα (qui s'attachent); le scholiaste qui rapporte cette interprétation la blâme ; car, suivant lui, γριφόμενα indique une marche sinueuse.— Cf. du reste sur les différentes interprétations que ce mot a reçues dans l'antiquité, Galien (Com. III, texte 102, p. 728 et suiv.)

104e *S.* — 48. Tous les anciens manuscrits et tous les interprètes, suivant Galien (Com. III, t. 106, p. 738), portent : ἐν φάρυγγι ἰσχνῷ ; ce solécisme, ajoute-t-il, suffirait pour faire croire que le *Prorrhétique* n'est pas d'Hippocrate, à moins qu'on ne mette la faute sur le compte des copistes, qui en font souvent de très grandes. Artémidore et Dioscoride ont écrit ἰσχνῇ, car il est reconnu par tout le monde que φάρυγξ est féminin.

106e *S.* — 49. D'après Galien (texte 108, p. 742), il y avait deux manières d'interpréter cette phrase : les uns faisaient dépendre le *quelque chose de spasmodique* de la réunion des dou-

leurs lombaires, de la céphalalgie et des violents efforts d'expectoration; suivant les autres, et il semble être de leur avis, ce quelque chose de spasmodique dépendait de la douleur des lombes, compliquée de l'une ou de l'autre des circonstances qui viennent d'être mentionnées.

110e *S*. — 50. J'ai suivi l'interprétation de Galien. Le texte vulgaire, donné aussi par 2254, est à peu près intraduisible. Le texte de 2145 est encore plus altéré.

111e *S*. — 51. Au lieu de purgations (καθάρσιες), que donne le texte vulgaire, Galien (texte 112, p. 752) préfère *évacuations* (κενώσιες). Ces deux mots se trouvent dans le manuscrit 2254, et dans Imp. Samb.

113e *S*. — 52. J'ai suivi le texte préféré par Galien (texte 114, p. 754). — 2254, 2145, Imp. Samb. et Fevr. ont : des urines purulentes et écumeuses, ce qui provient du Commentaire de Galien, où il est dit que les uns lisaient *purulentes*, les autres *écumeuses*. — Après cette 113e sentence, 2254 porte : Chez ceux qui semblent revenir à eux, l'obscurcissement de la vue avec défaillance et un spasme, indiquent que la mort est proche.

116e *S*. — 53. Τὰ ὑποψάθυρα ὑγρὰ διαχωρήματα. « Les Attiques, dit Galien (Com. III, t. 118, p. 760), écrivent ψαθυρά, tous les autres Grecs ψαδυρά. Ils appellent ainsi la viande présentant les conditions opposées à celle qui est dure, fibreuse, qui se dissout avec peine, et qui est difficile à mâcher. Ce mot appliqué aux excréments est fort embarrassant, et il eût été juste que l'auteur de ce livre nous apprît dans quel sens il le prenait. Puisque les devins eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux, nous, simples interprètes, nous resterons dans un bien plus grand embarras. Celui-ci entend qu'il s'agit de selles simplement liquides, celui-là de selles aqueuses, n'ayant aucune consistance; ceux-ci de selles non grasses, ceux-là de selles non visqueuses; d'autres d'excréments semblables à de l'huile non mélangés à d'autres humeurs; d'autres de selles liquides contenant des excréments solides et bilieux, et sans coction; d'autres enfin, de selles qui se dissolvent facilement : ils comparent ces selles a du sable humecté, aggloméré et pressé dans les doigts. » Galien approuve cette interprétation; il ajoute que les excréments sont tels chez ceux qui mangent des poires en abondance, du millet ou du pain d'orge. « Dioscoride, *toujours prompt à changer les leçons obscures*, lisait ὑποψέφαρα (noirâtres), car dans Pindare ψέφας veut dire *ténèbres* (τὸ σκότος). »

118e *S*. — 54. Je renvoie au Commentaire de Galien (texte 120, p. 771), qui rapporte un fait de sa clientèle propre à éclairer cette

sentence très obscure et diversement interprétée par les commentateurs anciens.

121e et 122e *S.* — 55. Quelques exemplaires présentent la fin de la 121e sentence ainsi : εἰ τοῦτο ποιεῖ σπασμώδεα, et le commencement de la 122e ἐν ἱδρῶτι πτύελα κ. τ. λ. ; mais dans d'autres σπασμώδεα est uni avec ou sans l'article τά à la 122e sentence (Gal., t. 123 et 124, p. 775 et 777) ; en sorte qu'il faudrait traduire : *Une expectoration spasmodique.* J'ai suivi, avec Foës, le texte que Galien semble préférer ; l'autre leçon est donnée par la 350e sentence des *Coaques.* Galien nous apprend encore que quelques-uns lisaient ἀνιδρωτί (sans sueur ou non dans la sueur), au lieu de ἐν ἱδρῶτι ; leçon qu'il désapprouve, et qui se retrouve dans les *Coaques.*

123e *S.* — 56. Je me suis conformé, pour la fin de cette sentence, aux leçons de 2254, 2145, et Imp. Samb. ; pour compléter la pensée, j'ai ajouté les mots entre crochets.

126e *S.* — 57. Galien (Com. III, t. 128, p. 786) interprète cette sentence de la manière suivante : « Une hémorragie nasale arrivant, lorsqu'il y a déjà des sueurs ou qu'il en survient, elles amènent un refroidissement général, lequel annonce que la maladie est de mauvaise nature. Le refroidissement qui ne se fait sentir qu'aux extrémités est plus fâcheux [parceque la chaleur est concentrée à l'intérieur]. »

128e *S.* — 58. Le texte de cette sentence est incertain. 2145, 2254 ont : « Des hémorragies avec de petites sueurs, sont de mauvais caractère. Les malades meurent subitement en parlant. » — Quelques-uns, au dire de Galien (t. 130, p. 790), écrivaient : Des hémorragies avec sueur et tremblement. Le texte que j'ai traduit est celui auquel Galien semble attacher le plus d'importance, et qui est ainsi conçu : τὰ αἱμορραγέοντα, ἐφιδροῦντα τραύματα (ou τρώματα) κακοήθεα. Il s'agit sans doute de violentes hémorragies traumatiques, dont l'auteur du *Prorrhétique* n'a compris ni la source, ni la nature, ni la valeur prognostique.

131e *S.* — 59. Δύσκολα. Ce mot manque dans 2145, 2254, Imp. Samb., Galien, et dans les sentences parallèles des *Coaques.* Il existe dans Foës, Bâle et le texte de Chartier : c'est peut-être une glose du mot ἐκλυόμενα, qu'Héringa (*Obs. crit.*, p. 111) voudrait changer en ἐκλοιούμενα (s'il survient de la pâleur). Mais le texte vulgaire est consacré par le Com. de Galien.

136e *S.* — 60. De *catoché,* de céphalalgie, sont ajoutés par 2145 et 2254.

137e *S.* — 61. Βλέφαρα ὀδυνώδεα, sont ajoutés au texte vulgaire par 2145, 2254, et Imp. Samb.

139e *S*. — 62. Le texte vulgaire porte ἰχωρώδεες. Quelques-uns écrivaient χολώδεες, ainsi que nous l'apprend Galien (t. 141, p. 801), qui ajoute : Si on se rappelle ce qui a été dit plus haut (Com. III, t. 125, p. 780), on saura comment on peut défendre l'une ou l'autre leçon.

145e *S*. — 63. La saignée fait cesser ces hémorragies en opérant une révulsion. Il faut ouvrir la veine brachiale du côté de la narine par où le sang coule, ou des deux si l'hémorragie est double (Galien, Com. III, t. 147, p. 810). — Les manuscrits 2145 et 2254 portent : Il en est chez qui des hémorragies... provoquent des spasmes.

146e *S*. — 64. Je suis pour ce dernier membre de phrase 2145, 2254, et Imp. Samb. Le texte vulgaire est altéré.

147e *S*. — 65. Tous les manuscrits sont altérés dans cet endroit. Le texte de 2254 ne présente même pas de traces de la bonne leçon, traces que l'on retrouve dans 2145 et Bâle. Le texte vulgaire porte τὰ πρὸς αὐγὰς ὀχλέοντα. Galien dit qu'Hippocrate a parlé des σκοτώδεα (nuages ténébreux) qui apparaissent devant les yeux. Je me suis conformé à ce commentaire.

148e *S*. — 66. Ici le commentaire de Galien est tout à fait altéré. Je n'en ai pu tirer aucune interprétation positive. Toutefois, Galien paraît avoir lu καὶ ἢν ἐπιστάξῃ (si les épistaxis se réitèrent), ou peut-être ἢν ἐπίσταξις ἐῇ, qui manque dans 2146 et 2254, et qu'il regarde comme inutile.

151e *S*. — 67. J'ai suivi Galien, Bâle et Foës. 2145, 2254 ont : Les frissons sont funestes.

156e *S*. — 68. Dans tous les exemplaires, dit Galien (t. 158, p. 819), j'ai trouvé ἐκ στροφωδέων; il n'y a que Dioscoride qui écrive ἐκ τροφιωδέων [1], rapportant ces mots aux urines qui ont un dépôt épais Mais tous les commentateurs pensent qu'il s'agit de selles liquides qui arrivent à la suite de tranchées, et qui ont un dépôt limoneux.

[1] Le texte de Kuehn est tout à fait incorrect ; ainsi, il donne la leçon de Dioscoride identique à celle du texte vulgaire, et d'un autre côté ἐκτροφωδέων y est écrit en un seul mot : de plus, on y lit στροφώδεα οὖρα pour τροφιώδεα. — 2145 et 2254 reproduisent la leçon de Dioscoride et de Capiton, seulement ils ont ἐκ τροφιώδεος, au lieu de ἐκ τροφιωδέων, le singulier pour le pluriel.—On remarquera que nos manuscrits reproduisent ordinairement les leçons de Dioscoride et d'Artémidore Capiton, signalées par Galien. Il serait difficile de décider si elles y sont arrivées de l'édition même de ces deux érudits par des copies originales ou du commentaire de Galien. La solution de ce problème fournirait des données précieuses sur la valeur de certaines leçons qu'on ne peut guère attribuer à des erreurs de copistes.

159e *S.* — 69. La fin de la 159e sentence se trouve mêlée à la 160e, tronquée dans 2145 et 2254.

162e *S.* — 70. Galien (t. 164, p. 829) loue ceux qui rejettent cette sentence comme apocryphe; elle ne semble, en effet, qu'une rédaction corrompue de la précédente. Elle manquait dans quelques exemplaires; dans d'autres, elle était écrite à peu près comme la précédente. Pour le sens, j'ai suivi le texte des manuscrits 2145 et 2254,

163e *S.* — 71. J'ai suivi les leçons de 2145 et 2254, confirmées par Galien (t. 165, p. 830 et suiv.) en les modifiant légèrement, conformément à la sentence parallèle des *Coaques*.

166e *S.* — 72. Au dire de Galien (t. 168, p. 836), quelques-uns lisaient : κοιλίης μέλανα, κοπρώδεα, χολώδεα; mais il n'a pas trouvé χολώδεα dans les anciens manuscrits, et les commentateurs du *Prorrh.* ne connaissaient pas cette leçon. Il y a plus, c'est que χολώδεα, qui signifiait pour les anciens médecins des excréments colorés par la bile jaune, ne pouvait être synonyme de μέλανα. Capiton avait ce dernier mot dans son texte même; Dioscoride ne l'avait qu'à la marge de son édition.

170e *S.* — 73. Galien, si toutefois j'ai bien compris son texte qui est altéré (t. 172, p. 840) voudrait qu'au lieu de καταμωλυνθέντα (qui s'affaisse peu à peu sans signe), on lût ἐξαίφνης ἀφανισθέντα (qui disparaissent promptement); « car, dit-il, la disparition subite de quelque diathèse douloureuse, sans qu'il apparaisse de dépôts aux parties extérieures, prouve que la métastase des humeurs nuisibles s'est faite sur les viscères. »

NOTES DU PRONOSTIC.

1. Voici quelques passages du commencement du IIe livre des *Prorrhétiques* qui complètent ce que dit l'auteur du *Pronostic*.

« Certains médecins ont la réputation de faire très souvent des prédictions magnifiques et merveilleuses, des prédictions telles que n'en ont jamais fait ni moi, ni personne que je sache. En voici, par exemple, quelques-unes : Un homme paraissait mortellement malade; le médecin qui le soignait et tout le monde en pensait ainsi : survient un autre médecin qui prétend que le malade ne mourra pas, mais qu'il perdra la vue. Un autre malade semblait

être dans un état désespéré, un médecin arrive et prédit qu'il en relèvera, mais qu'il aura la main estropiée. Un troisième ne semblait pas devoir vivre longtemps ; le médecin assure qu'il en guérira, seulement qu'il aura les doigts des pieds noircis et gangrenés. On cite d'autres prédictions de ce genre. Il en est d'une autre espèce ; ce sont celles qui s'achètent et dont on fait un trafic. Ainsi, l'on vend à ceux-là des morts, à ceux-ci des folies, à d'autres différentes maladies ; et pour les choses du présent comme pour celles du passé, on fait toujours des prédictions, et toujours on dit la vérité. Voici une troisième espèce de prédictions. C'est celle qui a rapport aux athlètes ou à ceux qui, pour quelque maladie, vont s'exercer aux fatigues du gymnase ; pour ceux-là, on peut deviner s'ils ont négligé de prendre de la nourriture ou s'ils ont pris une nourriture contraire à l'ordonnance, s'ils ont bu avec excès, s'ils se sont abstenus de promenade ou s'ils se sont trop adonnés aux plaisirs de Vénus ; enfin, rien de tout cela ne peut rester caché, et le malade ne peut pas désobéir à l'ordonnance que le médecin n'en soit parfaitement instruit. Voilà toutes les espèces de prédictions dont on parle. Pour moi, je ne ferai pas de semblables prédictions, je décrirai seulement les signes auxquels on peut reconnaître si un malade reviendra à la guérison ou s'il mourra, et j'assignerai l'époque plus ou moins éloignée de sa guérison ou de sa mort. J'ai parlé des dépôts et de la manière dont on devait les étudier, et je me figure que ceux qui ont prédit des mutilations ou d'autres accidents analogues, s'ils avaient leur bon sens, ont fait ces prédictions après que le mal s'était fixé et que la rétrocession du dépôt était manifestement impossible, et non avant la formation de ce dépôt. Je me plais à croire que c'est de cette façon, plus humaine qu'on ne le prétend (puisqu'on a fait de ces prédictions un objet de commerce et d'échange), que l'on a pu prédire des morts, des *manies*, des maladies. Tel est mon avis sur ce point ; et je ne vois pas, du reste, qu'il soit difficile de faire de pareilles prophéties quand on veut s'y exercer. »

Après avoir rapporté plusieurs cas où il est possible de faire des prédictions, l'auteur ajoute :

« Je pourrais faire beaucoup de prédictions semblables ; mais je ne veux écrire que des choses parfaitement constatées. Je recommande de mettre dans les prédictions, comme dans tout le reste de l'art, une extrême réserve ; se souvenant que, si prédire et rencontrer juste est un moyen de se faire admirer des malades, en revanche, prédire et se tromper attire sur soi la haine des malades, et de plus fait croire qu'on a perdu la raison. Voilà pourquoi je recommande la circonspection dans les prédictions comme dans les

autres choses : car j'entends et je vois dans le monde juger très mal les actions et travestir les paroles des médecins. »

« En touchant le ventre *et des vaisseaux*, on se trompera moins que si on ne les touchait pas. »

« L'odorat donne encore beaucoup d'excellents signes dans les fièvres. Chez les fiévreux les odeurs sont en effet très diverses. Chez les individus dont la santé est bonne et la vie régulière, je ne vois pas à quelle épreuve servirait l'odorat. »

« Ensuite, l'ouïe sert à reconnaître l'état de la voix *et de la respiration* : elle ne fournirait pas non plus de renseignements précis chez les gens en santé. »

« Quand le médecin connaîtrait le caractère des maladies et la constitution des malades, il ne doit pas hasarder de prédictions. »

« Ce n'est pas quand le mal n'est pas encore fixé, que la respiration devient plus difficile, la fièvre plus aiguë, le ventre plus tendu : voilà pourquoi aucune prédiction n'est sûre, avant que la maladie soit constituée ; c'est alors qu'on doit signaler tous les accidents qui suivent une marche irrégulière. »

« Ce qui provient de l'indocilité est évident : tels sont la dyspnée et d'autres phénomènes semblables, qui disparaîtront le lendemain, s'ils dépendent de quelques fautes que le malade aura faites. On peut prévoir et prédire ces crises sans se tromper. »

« Il faut étudier l'intelligence et le caractère des malades, ainsi que les forces de leur organisation ; car, pour les uns il est aisé de faire ce qui est prescrit ; pour les autres c'est très difficile. »

2. *Πρὶν ἢ τὸν ἰητρὸν τῇ τέχνῃ πρὸς ἕκαστον νούσημα ἀνταγωνίσασθαι.* M. Littré traduit : « avant que le médecin ait pu combattre par son art chacun des accidents. » Je me suis conformé à la première explication d'Étienne, p. 70, qui dit : « Ou bien il s'agit des diverses maladies dont un seul homme peut être attaqué, ou d'une seule maladie considérée dans son ensemble, c'est-à-dire dans ses causes, dans ses symptômes et en elle-même. » Je suppose qu'Hippocrate entendait les diverses maladies dont pouvaient être attaqués les malades qu'il vient d'énumérer.

3. M. Littré traduit : « Il importe....... de discerner s'il y a quelque chose de divin (*εἴ τι θεῖον*), dans les maladies, car c'est encore un pronostic à prendre. » Je crois avoir rendu plus exactement le texte et la pensée de l'auteur en traduisant : Car ceci éclaire le pronostic (*καὶ τουτέου τὴν πρόνοιαν ἐκμανθάνειν*).—Ce mot *θεῖον* a beaucoup embarrassé les commentateurs et a donné lieu à des explications toutes plus inadmissibles les unes que les autres. — Au lieu de s'en référer au sens précis et rigoureux de ce mot (pris constamment

par Hippocrate comme signifiant *influction divine*), et au contexte du *Pronostic*, les critiques, et Galien à leur tête, ont fait dépendre leur interprétation d'une question indirecte et secondaire d'authenticité. En effet, voyant que le *divin* dans les maladies était combattu par Hippocrate dans d'autres écrits qui lui sont généralement attribués, par exemple dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, et trouvant au contraire que le *divin* était admis dans le *Pronostic*, regardé comme appartenant aussi à Hippocrate, ils en ont conclu que le mot θεῖον n'avait pas dans le *Pronostic* la signification qu'il a dans l'autre traité, ne pouvant admettre qu'il y ait eu contradiction dans la pensée d'Hippocrate. C'est à cette manière illogique de procéder qu'on doit les opinions nombreuses qui ont été émises sur ce point, et que Richter (*de Divino Hippocratis* ; Gotting., 1739, in-4°, 68 p.) a très bien résumées.

Voici l'analyse de la discussion de Galien sur ce point (Com. I in *Progn.*, t. 4, t. XVIII, 2e part., p. 17 et suiv.). Certains commentateurs pensaient que le θεῖον signifiait la colère des dieux, et ils racontaient à l'appui plusieurs histoires de maladies envoyées par la colère divine ; mais ils n'apportaient aucune preuve que ce fût là la pensée d'Hippocrate, comme cela est du devoir des bons interprètes, qui ne doivent pas dire seulement ce qui leur semble bon, mais aussi ce qui est dans la pensée de l'auteur, même quand ce serait faux. Galien rejette cette interprétation, parceque, dit-il, dans le traité du *Régime dans les maladies aiguës* [1] que personne ne lui refusera, et dans celui de la *Maladie sacrée*, il s'est beaucoup étendu contre ceux qui rapportaient les maladies à la colère des dieux. Galien combat également ceux qui prétendaient que le θεῖον signifiait le genre des jours critiques [2], observant qu'Hippocrate n'a pu regarder les jours critiques comme divins, puisqu'il en connaissait la cause. Enfin, il soutient que le θεῖον doit s'entendre de l'influence secrète de l'air, du génie épidémique qui produit les maladies. Hippocrate, dit-il, voulant faire servir le *divin* à l'exercice de la médecine, n'a pas dû vouloir parler d'une chose dont lui seul avait la connaissance, mais qui pouvait

[1] Galien entend sans doute le passage où Hippocrate parle de βλητοί (*frappés*) ; mais Hippocrate énonce seulement le fait et ne combat pas l'opinion vulgaire sur ce point (*voir* p. 308). Il est aussi à remarquer que Galien ne parle pas du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, où le θεῖον est cependant fortement combattu.

[2] Le premier auteur de cette opinion semble être Xénophon de Cos ; son explication se retrouve dans le manuscrit 2255 d'où M. Littré l'a exhumée (*Voir* t. I, p. 75 et 76.)

être évidente pour tous, car il serait ridicule de recommander de savoir une chose qu'on n'enseignerait pas du tout. Ainsi, Galien tombe précisément dans l'erreur qu'il reprochait indirectement à Xénophon. D'ailleurs, comme le fait très bien remarquer Richter, Hippocrate n'aurait certainement pas appelé *divine* l'influence de l'air, dont il parle si manifestement dans le *Pronostic*, et dont il croyait si bien connaître la nature et les lois. Pour sortir de ce passage embarrassant, le parti le plus sûr, et ce parti est celui qu'a pris M. Littré (voir page 193 de mon édit.), c'est de conserver au mot θεῖον sa véritable signification et d'admettre qu'Hippocrate, auteur du *Pronostic* et du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, a changé d'opinion pendant le temps qui s'est écoulé entre la rédaction de l'un et de l'autre ouvrage.

4. Χλωρόν; ce mot doit être placé au nombre des expressions obscures (ἀσαφὴς ῥῆσις), comme dit Galien. Il est difficile d'en préciser le sens, parceque tantôt il signifie jaune verdâtre, et tantôt pâle ou jaunâtre. Toutefois, si l'on s'en tient à la nature et aux commentaires anciens, il indique ici la couleur mixte qui tient à la fois du jaune et du vert, et que Galien (Com. I, texte 7, p. 31) dit être personnifiée par celle des choux et des laitues. — Suivant Étienne (p. 84) « le jaune ou pâle (ὠχρόν) vient du refroidissement; le jaune verdâtre d'un refroidissement plus prononcé; le brun noir ou livide d'un refroidissement plus intense encore, et enfin, le noir d'un très grand refroidissement. » — Cf. aussi Foës, *OEcon.*, au mot χλωρόν; et sur le *Facies hippocratique*, Gal., Com. II, in lib. *de Hum.*, texte 28, t. XVI, p. 302 et *suiv.*

5. M. Littré traduit : « Un tel état morbide, quand les causes indiquées plus haut ont ainsi décomposé la physionomie, se juge, etc. » — Le texte prête, il est vrai, à l'amphibologie; mais la suite des idées et l'explication positive de Galien (texte 8, *in fine*) me semblent établir l'interprétation que j'ai suivie.

6. Étienne (p. 90) fait ici une remarque importante : « Cette divergence, dit-il, est produite par la paralysie ou par l'état spasmodique des muscles qui meuvent l'œil : si c'est par la paralysie, le globe de l'œil est entraîné du côté opposé au muscle paralysé; si c'est par suite d'un état convulsif, il est entraîné du côté où les muscles sont ainsi affectés; le strabisme résulte de ce dernier cas. On reconnaît que la divergence tient au spasme parceque les yeux sont douloureux et rapetissés. » Cet état dépend d'une altération des centres nerveux, comme le fait aussi remarquer Galien (t. 10, *init.*, p. 46). — Galien (p. 47) rapporte le changement de la couleur blanche de la sclérotique en rouge, soit à une inflammation de cette mem-

brane, soit à une forte congestion sanguine du cerveau ou des méninges, d'où résulte une injection des vaisseaux. Quant à la teinte livide ou noire de ces mêmes vaisseaux, il la regarde comme une suite du refroidissement précurseur de la mort. — Cf. aussi Étienne, p. 90 et 91.

7. Περὶ τὰς ὄψιες. Ὄψις signifie proprement la *vision* ; en passant dans le langage scientifique, ce mot servit à exprimer tout ensemble la vision et les parties de l'œil qu'on crut plus spécialement chargées de cette fonction. Ce mot est très souvent employé par Hippocrate ; dans certains passages, il est évidemment synonyme de κόρη pris dans le sens de *pupille* [1]. Dans d'autres, il signifie non seulement la pupille, mais toute la partie colorée de l'œil, c'est-à-dire la pupille, l'iris et la cornée transparente, que le vulgaire et les peintres désignent sous le nom de *voyant* et sous celui de *prunelles*. De là l'embarras de déterminer dans tous les cas le sens précis d'ὄψις. Dans le *Pronostic* et dans les sentences parallèles des *Coaques*, quand l'auteur veut désigner le globe de l'œil, il se sert toujours de ὀφθαλμός ou de ὄμμα. Il me semble, du reste, que les passages du *Pronostic* et des *Coaques* où il est question des ὄψιες, peuvent très bien se rapporter, soit à la pupille proprement dite, soit à toute la partie colorée de l'œil. Par exemple, dans le passage qui nous occupe où les ὀφθαλμοί sont évidemment, par le contexte même, distingués des ὄψιες, il s'agit de petits amas ou filaments de mucus (λημία) qui se rassemblent quelquefois près du bord de la cornée dans certaines ophthalmies. Quand l'auteur dit trois lignes plus bas que les ὄψιες, ont perdu leur éclat et sont ternes, il désigne encore tout le *voyant* de toute la partie colorée de l'œil. Ce qui est dit de l'agitation des ὄψιες (*Pron.*, p. 69, l. 27; *Coaq.*, sent. 218, p. 282) peut encore se rapporter à la *prunelle* du vulgaire, car il semble en effet que c'est moins le globe oculaire tout entier que la partie colorée qui se meut dans les divers mou-

[1] Rufus (*de Appell. part. corp. hum.*, p. 18, l. 27, éd. de 1554), dit : « Ce qu'on voit au milieu de l'œil s'appelle ὄψις ou κόρη. » — Ce dernier mot est aussi quelquefois employé dans la collection comme synonyme d'ὄψις pris dans la plus grande étendue de sa signification, mais dans la 218e sentence des *Coaques*, κόρη est évidemment opposé à ὄψις. — Cf. aussi Meletius (*de Fabr. corp. hum.*, éd. d'Oxford, p. 68) sur les différents noms de la pupille et sur l'étymologie de ces noms. — Primitivement, comme on le voit dans Platon (Timée, t. I, p. 180 et suiv., et t. II, note 21, p. 157, éd. de M. Martin, ὄψις signifiait le feu visuel qui sortait de l'œil, et qui était véritablement l'organe de la vue en se combinant à la lumière émanée des corps. Platon appelle les pupilles les ouvertures des yeux par où sort le feu visuel (t. I, p. 182).

vements de l'œil. Il est vrai que dans ce cas on pourrait, sans fausser la pensée de l'auteur, mettre *œil* à la place de *prunelles*, mais on ferait perdre au texte sa physionomie originale qu'il vaut toujours mieux conserver quant cela est possible; mais traduire comme l'ont entendu Galien (Com. I, *in Progn.*, t. 10), Étienne et Foës, ὄψις par *œil* dans le premier passage où il est question des λημία, et dans les *Coaques* (sent. 218) de l'αὐγὴ, ce serait faire un véritable contre-sens, et substituer un fait d'observation à un autre. Du reste, je n'ai imprimé ces observations qu'après les avoir soumises à M. le docteur Sichel; l'opinion d'un homme si versé dans la pratique et dans la littérature de l'ophthalmologie, est pour moi d'une très grande autorité et sera une garantie pour le lecteur. — D'après Galien (Com. I, t. 10, p. 48), j'ai traduit [ὀφθαλμοὶ] ἐναιωρεύμενοι par *s'ils* [*les yeux*] *sont très agités* (p. 67, l. 14). M. Sichel n'est point de cet avis : ἐναιωρεύμενοι lui paraît signifier *tournés en haut, renversés*, ce qui est symptôme fréquent dans les maladies cérébrales; il appuie cette interprétation sur le sens du mot ἐναιώρημα, qui désigne précisément pour les urines ce qui s'élève en haut, c'est-à-dire les énéorèmes. Foës (*OEcon.*, au mot ἐναιωρεύμενοι) me semble pencher vers la même interprétation, et il regarderait ce passage du *Pronostic* comme correspondant à celui des *Coaques* (sent. 218), où il est dit que le noir (la cornée) se cache sous la paupière supérieure. — M. Pierquin, dans une note intitulée : *Observations pour servir à l'histoire de la pathophthalmie*, partage l'opinion de Galien et rejette absolument l'autre interprétation; quant à moi, je me range volontiers à l'avis de M. Sichel, et aussi de Foës, et je substitue à ma première traduction : S'ils [les yeux] sont renversés ou tournés en haut.

8. Σκοπέειν δὲ χρὴ καὶ τὰς ὑποφάσιας. Pour rendre convenablement la pensée d'Hippocrate, il faudrait donner à cette phrase une forme conditionnelle, et traduire, suivant l'interprétation de Galien (texte 11, p. 52) : Si les paupières sont entr'ouvertes, il faut considérer quelle partie de l'œil apparaît à travers leur ouverture. — Autrement, il semblerait, ce qui est contraire à la réalité, que tous les malades dorment les yeux ouverts, phénomène qui évidemment pour Hippocrate n'est qu'un fait exceptionnel. — Érotien (*Gloss.*, p. 370) explique ὑποφάσιας par les mouvements des yeux apparaissant à travers les paupières.

9. Ἢν δὲ καμπύλον ἢ ῥικνὸν γένηται. Galien dit : « La plupart des exemplaires donnent ainsi le commencement de cette phrase (c'est-à-dire ἢν δὲ καμπύλον et non ἢν δὲ κ. ἢ ῥ· comme le veut M. Greenhill dans son édition de Théophile, p. 307); mais d'autres, au lieu de

καμπύλον, ont ῥικνόν. » Ces deux mots sont donc, suivant Galien, une variante l'un de l'autre et ne coexistaient pas dans les manuscrits. Aussi M. Littré, se conformant à la leçon la plus ordinaire, d'après Galien, expulse ῥικνόν. Mais comme beaucoup de manuscrits présentent ces deux mots, comme Galien explique l'un (καμπύλον), que Théophile explique l'autre (ῥικνόν), qu'Étienne les explique tous les deux et qu'ils ne sont pas synonymes, je les ai admis. Voici les interprétations anciennes qui ont été données. Suivant Galien (t. 12, p. 54) ῥικνόν veut dire contracté, resserré (συνεσταλμένον), comme il arrive aux corps soumis à un très grand froid. Καμπύλον signifie la tension résultant soit du spasme, soit de la paralysie d'un des muscles qui ferment l'œil. — Étienne, qui lisait ῥικνὸν (p. 95) dit : « Le ῥικνόν est une atrophie avec plissement; « καμπύλον signifie distorsion, soit par suite d'un spasme, soit par « suite d'une paralysie. » — Théophile (*de Fab. corp. hum.*, IV, 18, p. 155) dit : « Un des muscles qui ferment l'œil venant à être « malade, un seul conserve ses fonctions; il se produit une brisure « rectiligne (κλάσις κατ᾽ εὐθεῖαν γραμμήν) sur le milieu de la pau- « pière : c'est ce qui constitue le ῥικνόν, (c'est-à-dire le plisse- « ment horizontal de la paupière). »

10. Ὑγρόν. Galien (t. 13, p. 57) dit qu'Hippocrate se sert du mot ὑγρὸς pour signifier la position moyenne et la souplesse que prennent les corps humides. — Foës, Heurn, Bosquillon et M. Pariset se conforment au sens de Galien, que j'ai aussi adopté. M. Littré traduit : *et le corps entier en moiteur*. Mais le malade ne peut, et même ne doit pas être toujours en moiteur quand le médecin vient le visiter.

11. Ἀλυσμός se dit d'un malade pour qui toutes les positions sont insupportables, qui en change à chaque instant, et dont les membres sont irrégulièrement placés (Galien, t. 16, p. 61). Dans son *Glossaire* (p. 424), le même auteur dit : « Ἀλυσμὸς est ce que quelques-uns appellent irrésolution (ἄλυσις), perplexité ou anxiété (ἀπορία) et aussi jactation (ῥιπτασμός); ἀλυχή, déplaisir, malaise, a la même signification. — Comme on le voit, ce mot est pris tout à la fois au sens moral et au sens physique. Cf. aussi Érotien (*Gloss.*, p. 32) qui critique les interprétations que ses devanciers avaient données du mot ἀλυσμός; il l'explique par ἀπορία et ἀμηχανία, qui ont à peu près la même signification.

12. M. Littré donne ainsi le texte de ce membre de phrase : καὶ τὰ σκέλεα ὑπτίου κειμένου ξυγκεκαμμένα εἶναι ἰσχυρῶς, καὶ διαπεπλεγμένα, et traduit par : « Il est encore funeste que.., ses jambes soient dans un rapprochement extrême ou dans un extrême écartement. » — Je

ferai d'abord observer que M. Littré voulait certainement imprimer διαπεπλιγμένα (de πλίσσω), qui veut dire écartées au lieu de διαπεπλεγμένα (de πλέκω), qui signifie entrelacées, leçon qui se trouvait dans quelques manuscrits de Galien. En second lieu, M. Littré met *ou* au lieu de *et*; mais tous les textes, sauf celui du *Cod. med.*, portent καί et non pas ἤ. Dès lors sa traduction ne peut subsister, car on ne peut pas dire que les jambes sont extrêmement rapprochées et très écartées. De plus, ξυγκεκαμμένα ne me semble pas vouloir dire rapprochées, mais fléchies. Celse (liv. II, cap. 6), traduisant ce passage, met *genua contracta*. En donnant à ξυγκεκαμμένα son vrai sens, on peut adopter διαπεπλεγμένα (entrelacées) ou διαπεπλιγμένα (écartées), avec ἤ ou καί.

13. Ἀνακαθίζειν, que Celse (II, 4) traduit par *residere* (*erectus sedere*), signifie être sur son séant et non pas se lever, comme le traduit M. Littré. Il ne s'agit pas en effet de se lever par suite de délire, mais de s'asseoir par suite d'orthopnée; c'est, du reste, le sens positif de Galien et des autres interprètes.

14. Le texte vulgaire porte: « Grincer des dents... est un signe de délire violent et de mort probable; [cependant il faut savoir prédire le danger qui doit résulter de ces deux choses]; mais si le malade, etc. » — L'examen du contexte, l'étude du commentaire de Galien, la comparaison de la sentence parallèle des *Coaques* m'ont engagé à modifier l'ordre du texte vulgaire. D'abord, les mots qui se trouvent ici entre crochets, et que dans ma traduction j'ai rejetés à la fin du paragraphe, ne paraissent pas s'être trouvés dans les manuscrits de Galien, et manquent dans la sentence parallèle des *Coaques*, ce qui m'autorise à les regarder comme une glose marginale passée dans le texte, glose qui me semble plutôt se rapporter au second qu'au premier membre de phrase; d'ailleurs, ces mots laissés à leur place ordinaire rendent la phrase obscure et coupent la suite des idées. En effet, Hippocrate dit que dans une fièvre le grincement des dents, s'il n'est pas accompagné de délire, annonce une mort probable, mais que le grincement des dents, s'il est accompagné de délire, annonce une mort certaine; il y a donc une opposition entre ces deux membres de phrase, opposition qui me semble détruite par la présence des mots que j'ai mis entre crochets, et qui ne se retrouve pas dans la traduction de M. Littré.

15. M. Ermerins (dans son édition du *Régime dans les maladies aiguës*, p. 108) voudrait corriger le commencement de ce §. sur la 260[e] sentence des *Coaques*, et rétablir ainsi dans tout son entier un parallélisme incomplet dans le *Pronostic*. Ainsi, suivant M. Ermerins, il faudrait traduire: La respiration *fréquente et pe-*

tile, par opposition à la respiration grande et rare. Cette correction me paraît juste; toutefois je ferai remarquer que Galien avait sous les yeux le texte vulgaire et qu'il l'adopte. – Cf. pour les différentes modifications de la respiration, Gal., Com. I, in *Progn.*, t. 24 et 25, mais surtout son traité de la *Dyspnée*, et plus particulièrement le second livre, auquel il renvoie pour l'explication de ce passage. Cf. aussi son ouvrage *sur l'Utilité* et celui *sur les Causes de la respiration*. Cf. encore Étienne (*lib. cit.*, p. 158 et suiv.)

16. Au dire de Galien (Com. I, in *Progn.*, t. 26, p. 85), l'édition de Dioscoride portait : « Les sueurs sont très mauvaises quand elles sont froides et qu'elles sont répandues seulement autour de la tête et du cou, car elles présagent la mort ou la longueur de la maladie. » — Galien ajoute : « Viennent ensuite sur les sueurs plusieurs choses qui manquent dans certains exemplaires, et qui ont été rejetées avec raison comme apocryphes par quelques éditeurs, et entre autres par Artémidore et Dioscoride. » — M. Littré n'a point trouvé ce passage dans le manuscrit 2228, mais tous les autres le donnent avec une grande diversité de leçons; du reste, il n'est pas indigne d'Hippocrate, et Etienne (p. 114) lui accorde autant d'importance qu'à ce qui précède.

17. Ὑποχόνδριον ou Ὑποχόνδρια. Pour bien faire comprendre ce qu'Hippocrate entendait par hypocondre ou les hypocondres, je vais rappeler la division de l'abdomen d'après les modernes. On distingue d'abord trois régions médianes : une supérieure, l'épigastre ; une moyenne, la région ombilicale; une inférieure, l'hypogastre; ensuite, de chaque côté, trois régions latérales, qui se correspondent et gardent le même nom à droite et à gauche, savoir : les hypocondres, séparés par l'épigastre ; les flancs, séparés par la région ombilicale ; enfin, les fosses iliaques, séparées par l'hypogastre.— Hippocrate désigne toute la partie sous-ombilicale du ventre, y compris les fosses iliaques, tantôt sous le nom d'ἦτρον (*Aph.* II, 35), tantôt sous celui d'ὑπογάστριον (*Aph.* IV, 80), tantôt sous la dénomination très vague de ἄλλη κοιλίη, le reste du ventre (*Pronost.*, §. 7, *voir* note 22). Dans la 71e sentence du *Prorrh.*, la région de la vessie et du pubis paraît être désignée sous le nom d'ἥβη; mais les commentateurs anciens n'étaient pas d'accord sur la signification de ce mot, et suivant Galien (Com. II, in *Prorrh.*, t. 71, p. 654, t. XVI), quelques-uns le prenaient dans le sens de puberté. Hippocrate distingue, la région ombilicale sous le nom de τὰ περὶ ὀμφαλὸν μέρεα (*Coaq.*, sent. 295); et les flancs sous celui de κενεῶνες (*Voir* ci-après, note 26). Les mots ὑποχόνδριον ou ὑποχόνδρια paraissent désigner quand ils s'appliquent aux parois abdominales,

une région bornée en avant et en haut par le rebord des fausses côtes, en bas par une ligne horizontale qui passe au-dessus de l'ombilic, et sur les côtés par les flancs (κενεῶνες), dont les limites sont indéterminées. Quand ces mots s'appliquent aux parties profondes, tantôt ils veulent dire les viscères placés sous les fausses côtes et à l'épigastre, tantôt ils s'étendent à tout l'intérieur du ventre. Ainsi, d'une part, quand ὑποχόνδριον désigne les parois musculeuses, il ne comprend guère que l'épigastre, et fait défaut à son étymologie (ὑπὸ τὸν χόνδρον, sous le cartilage), c'est-à-dire sous les fausses côtes, cartilagineuses à leur extrémité. Et quand il sert à désigner les parties profondes, quelquefois il est employé dans les véritables limites de cette étymologie, mais souvent il les dépasse de beaucoup. — On retrouvera très facilement ces diverses significations en parcourant le §. 7, la fin du §. 8 du *Pronostic*, et surtout le chap. XII des *Coaques*. — Hippocrate divisait aussi les hypocondres en droit et en gauche. Suivant Galien (Com. I, in *Epid.*, I, t. 5, p. 531, t. XVII), ὑποχόνδριον seul signifie quelque fois l'hypocondre droit comme le plus noble.—Mais le plus souvent ce mot désigne les deux hypocondres, ou plutôt toute la région des hypocondres; on en a un exemple dans le passage qui fait le sujet de cette note.

18. C'est-à dire, suivant Galien, quand tout l'hypocondre n'est pas également chaud ou également froid, également douloureux ou indolore, également tendu ou souple (Com. I, *in Progn.*, t. 27, p. 87, et Com. II, in lib. *de Hum.*, t. 10, t. XVI, p. 244.)

19. Σφυγμός. Quelques exemplaires, au dire de Galien (Com. I, texte 28, p. 88, et d'Étienne, p. 117), portent παλμός, palpitation produite par un *pneuma* flatulent; « mais suivant Galien la première leçon était la plus répandue, et il faut entendre ce mot soit des pulsations qui accompagnent les grandes inflammations, soit du mouvement, sensible pour le malade, de la grande artère qui est le long du rachis; car il est évident qu'il s'agit ici d'une grande pulsation, d'un mouvement violent des artères, tantôt sensible pour le malade seul, tantôt visible pour ceux qui l'assistent. Le mot σφυγμός n'était pris par les anciens que dans ce dernier sens, mais Hippocrate l'a étendu à tout mouvement des vaisseaux, et paraît avoir eu une connaissance réelle du pouls. » — Cf. aussi Foës, *OEcon.*, au mot σφυγμός et Galien, Com. in lib. *de Hum.*, t. 24, p. 203, t. XVI.

20. « Hippocrate a coutume d'appeler οἴδημα toute élévation contre nature; les médecins modernes appellent seulement ainsi une tumeur insensible au toucher et molle; et celle qu'ils appellent vulgairement *phlegmon*, Hippocrate la distingue par les mots dure et

douloureuse ; car il se sert du mot φλεγμονή, au lieu de φλόγωσις » (phlogose, inflammation). (Gal., Com. I, textes 29 et 30, p. 91 et *suiv.* Cf. aussi Étienne, p. 119 et *suiv.*)

21. M. Littré a expulsé de son texte ce membre de phrase ; mais il est donné par quatre manuscrits. Galien, il est vrai, ne le commente pas; toutefois son commentaire ne l'expulse pas non plus. La sentence parallèle des *Coaques* justifie d'ailleurs en partie la restitution que j'ai faite.

22. « Il faut savoir, dit Étienne (p. 122), qu'Hippocrate n'appelle pas κοιλίη seulement l'estomac, les intestins et le thorax, mais aussi la rate et le foie ; et c'est de ces viscères qu'il parle ici, puisqu'il s'agit des hypocondres. » — Je m'en tiens à l'interprétation de Galien, suivant lequel Hippocrate semble marquer ici une différence entre l'hypocondre et les autres parties du ventre. *Voir* note 17 ci-dessus.

23. Διαπυήματα. Hippocrate appelle ainsi toute tumeur contre nature renfermant du pus en abondance et arrivé à coction (Gal., Com. I, texte 40, p. 102). C'est ce que nous appelons abcès, collections purulentes, ou, avec les anciens, *aposthèmes*.

24. Ces propriétés physiques ont été également reconnues par les modernes comme constituant les qualités du pus *louable* (cf. entre autres l'excellent article que M. P.-H. Bérard a consacré au *pus*, dans le 26e vol. du *Dict. de médecine*).

25. Ὕδρωπες. Voici deux passages de la collection hippocratique qui complètent ce qui est dit ici sur les hydropisies.

« Il y a deux espèces d'hydropisie : l'une qui est sous-cutanée [1], et qu'il est impossible de guérir quand elle attaque ; l'autre avec

[1] Ὑποσαρκίδιος. Il s'agit sans doute de notre *anasarque* (ἀνὰ σάρκα ou κατὰ σάρκα des médecins modernes ; Galien, Com. IV, in lib. *de Diæt. in acut.*, t. 93, p. 891, t. XV). L'auteur de l'*Introductio* seu *Medicus*, t. XIV, p. 746, dit qu'il y a pour Hippocrate deux espèces d'hydropisie, la tympanite et l'ascite; dans toutes les deux, l'eau est entre les intestins et le péritoine, mais dans la première il y a plus de gaz que d'eau, puis il ajoute : Dans l'hydropisie sous-cutanée, toutes les parties solides du corps se fondent en eau ; Hippocrate la juge incurable. Comme on voit, il y a confusion dans la pensée ou dans l'expression de l'auteur. — Cœlius Aurélianus (*Morb. Chron.*, VIII, 3, p. 368) dit qu'Hippocrate et Dioclès divisaient les hydropisies en ascite et en sous-cutanée. M. Ermerins (p. 264) remarque qu'il n'a jamais trouvé le mot ἀσκίτης dans Hippocrate. L'auteur du *Traité des Maladies* (liv. I, t. 1er, éd. de K., p. 168), place l'anasarque avec la phthisie, au nombre des maladies incurables. — Voyez du reste pour l'histoire de l'hydropisie le *Dict. de Méd.*, t. XVI, art. *Hydrop.*, par M. Littré ; et *Comp. de Méd.*, art. *Anasarque* et *Hydropisie*.

empbysème, qui ne guérit que par un bonheur exceptionnel, et surtout à l'aide de l'exercice, des fumigations, de la tempérance et par l'usage d'aliments secs et mordicants; c'est le moyen de faire couler les urines et de fortifier. Quand il y a de l'oppression, qu'on est en été, que le sujet est vigoureux, à la fleur de l'âge, on doit lui tirer du sang du bras, lui donner du pain chaud trempé dans du vin rouge et de l'huile, lui permettre le moins de boisson possible, lui prescrire un grand exercice, le mettre à l'usage de la viande de porc bien charnue et cuite avec du vinaigre, afin qu'il puisse supporter les promenades sur un terrain inégal. » (Extrait de l'*Appendice* au traité du *Régime dans les maladies aiguës*, trad. sur le texte de M. Littré, t. II, p. 496, §. 20.)—« Le scrotum devient transparent; la région des clavicules, le cou et la poitrine maigrissent; ces parties se fondent, s'écoulent vers le ventre; les parties inférieures se remplissent d'eau. On tombe dans le dégoût: la constipation est quelquefois grande, quelquefois le ventre est relâché; les urines ne coulent point comme il faudrait; le corps est parcouru de temps à autre par des frissons irréguliers. Quelquefois il survient de la fièvre. Le visage s'enfle chez quelques-uns; chez d'autres, non. Quelquefois, quand la maladie est longue, la peau des jambes se rompt, et il en coule des eaux. On tombe dans l'insomnie; on devient très faible, surtout des lombes. Quand on a mangé ou bu, on sent de plus violentes douleurs à la rate, la respiration devient fréquente. Tels sont les symptômes de l'hydropisie. Quelquefois elle n'affecte que le ventre, avec ou sans fièvre; le ventre augmente de volume, les jambes s'œdématient; toutes les parties supérieures deviennent grêles, chez ceux qui sont dans ce cas. Les symptômes, en général, sont plus doux, quand il ne se fait point d'œdème aux jambes; on supporte alors le mal d'autant plus facilement que les jambes s'enflent moins. » (Ext. du traité *des Maladies*, liv. IV, p. 514 et 515, éd. de F.). — L'auteur du traité des *Affections* (Foës, p. 522), après avoir rappelé les diverses causes de l'hydropisie ascite, dit que si l'on ne peut la guérir par les médicaments et le régime, il faut recourir à l'incision (paracentèse) pour évacuer les eaux. On doit faire cette incision près de l'ombilic ou en arrière près de l'os des îles (ὄπισθεν κατὰ τὴν λαγόνα); il ajoute que quelques-uns réchappent au moyen de cette opération.

26. Ἀπὸ τῶν κενεώνων. Hippocrate appelle κενεῶνας la partie comprise latéralement entre les dernières fausses côtes et le bord de l'os des îles (τῆς τοῦ λαγόνος ὀστοῦ) (Galien, Com. II, texte 1, p. 112; Étienne, p. 128). Érotien (*Gloss.*, 218) donne aussi la même définition. Suivant la remarque de Galien et d'Étienne, ces

parties semblent, en effet, plus vides que celles qui placées au-dessus et au-dessous, sont circonscrites par les côtes et par le bassin. Hippocrate se sert très souvent du mot κενεών; cf. Eustach., *Adnot. in Erot.; loc. cit.* — Celse traduit ce mot par *ilia*.

27. « Quand ces tumeurs commencent à se former, dit Galien (texte 3, p. 119), le plus souvent elles s'affaissent, après s'être élevées tout d'abord, en sorte que, pour le vulgaire, elles semblent tout à fait disparues; mais bientôt elles s'élèvent de nouveau, pour s'affaisser et pour s'élever encore. Quand il s'est passé un peu de temps, elles restent pour toujours proéminentes; elles diffèrent de celles qui se forment dans les flancs, en ce que celles-ci se vident par la pression, étant composées d'une humeur phegmatique, et non pas, comme celles-là, d'un *pneuma* flatulent. »

28. Le refroidissement des extrémités dans une affection aiguë tient à une vive inflammation des viscères, inflammation qui se révèle à l'extérieur par un vif développement de chaleur anormale; c'est ce qui est appelé fièvre *lypirie*. (Gal., Com. II, in *Prog.*, t. IV, p. 121, t. 18. — Cf. aussi Com. II, in lib. *de Vict. rat. in morb. acut.*, t. 45, t. XV, p. 512; et les notes 12 du *Régime dans les malad. aig.* et 8 du *Prorrh.*)

29. Hippocrate, avec les anciens, divisait le jour en trois parties : la première de six heures du matin à dix heures; la seconde, de dix à deux heures après midi; la troisième, de deux à six heures du soir (Bosquillon, *notæ in Progn.*, p. 160).

30. Λειποθυμία (défaillance). Ce mot vient de τοῦ θυμοῦ *seu* θυμοειδοῦς, λεῖψις, perte de la faculté vitale, comme λειποψυχία, (de ψυχή et λείπειν) signifie perte de la faculté animale : ces deux mots sont pris comme synonymes. Dans la *lipothymie* ou *lipopsychie*, il y a perte de la sensibilité et du mouvement, avec persistance de la circulation et de la respiration, tandis que ces deux fonctions sont suspendues dans la syncope. La *lipothymie* est regardée généralement comme le premier degré de la syncope. — Cf. Gorris, *Défin. méd.*, au mot λειποθυμία : — Nysten, *Dict. des termes de médecine*, 8ᵉ éd.; — Gal., *de Meth. med. ad Glauc.*, I, 15, t. XI, p. 48; — *de Sympt. caus.*, III, 9, t. VIII, p. 252; — Com. V, in *Aph.* 56, t. XVIII, p. 852, où il dit que la *lipothymie* est le symptôme de toute évacuation immodérée. — Cf. encore Gruner, *Antiq. morb.*, p. 255 et suiv.

31. Ἕλμινθας στρογγύλας. Galien (Com. in *Aphor.* III, 26) et Étienne (p. 153) distinguent trois espèces de vers : les ascarides, petits vers qui se trouvent principalement dans le gros intestin (*ascarides vermiculaires*), et qui se développent surtout chez les

bêtes de somme dont la digestion se fait mal; les lombrics (στρογγύλαι), vers arrondis qui se développent principalement dans la partie supérieure des intestins et jusque dans l'estomac, sont très fréquents chez les enfants; les vers plats (ténias), qui atteignent quelquefois une longueur énorme, sont moins fréquents et se rencontrent dans toutes les portions de l'intestin.—Cf. aussi Paul d'Égine, IV, 57.

32. M. Littré traduit comme s'il ne s'agissait que d'une seule espèce d'excréments; mais quand Galien (Com. II, in *Prognost.*, texte 21, p. 140; Com. II, in lib. *de Hum.*, texte 19, p. 184, t. XVI) et Étienne (p. 154 et suiv.) n'établiraient pas positivement qu'il faut entendre ici deux espèces d'excréments, le texte même devrait, ce me semble, conduire à cette interprétation. C'était, du reste, celle de Vallésius et de Bosquillon (t. II, note, p. 164). — *Érugineux* manque dans le commentaire de Galien, dans Étienne et dans le manuscrit collationné par Bosquillon.

33. M. Littré traduit : « Surtout s'il se termine par une évacuation, etc. » L'interprétation que j'ai adoptée me semble ressortir du contexte même; elle est, du reste, appuyée sur le commentaire de Galien (texte 25, p. 145).

34. Galien distingue dans l'urine le sédiment ou hypostase, qui s'attache au fond du vase; les suspensions, qui sont appelées nuages (νεφέλαι) quand elles descendent vers le fond du vase; énéorèmes (ἐναιωρήματα) quand elles montent vers le haut (Com. II, texte 26, p. 146); cf. aussi Étienne, p. 171.—Je remarque que dans cet endroit il y a beaucoup de désordre dans son commentaire.

35. Φλέγμα. Galien, dans son *Glossaire* (p. 590), dit : « Ce mot ne signifie pas seulement toute humeur blanche et froide, mais encore la phlogose (inflammation). » Foës, dans son *Economie*, a recueilli avec grand soin les passages les plus importants de la collection où ce mot est employé dans l'une ou l'autre acception; on trouve un exemple de la seconde, §. 18, p. 78, note 49. Galien (*De Differ. feb.*, II, 6, p. 347, t. VII) dit que le mot φλέγμα n'est pas employé pour désigner une humeur froide et blanche seulement par Hippocrate, mais par tous les anciens médecins et par les Grecs en général. « Prodicus, ajoute-t-il dans son traité sur la *Nature de l'homme*, se trompe sur ce mot, auquel il donne une étymologie extraordinaire, mais je n'ai pas le temps ici de m'arrêter sur de pareilles choses. » Ailleurs (*de Naturalibus facultat.*, II, 9, t. II, p. 130), il nous apprend que ce Prodicus, sur les néologismes duquel Platon s'est longuement étendu, appelait βλένναν (*mucus*) ce que les autres nommaient φλέγμα, et qu'il réservait ce nom à ce qu'il y avait de brûlé, de cuit outre mesure dans les sucs; faisant dériver φλέγμα

de περφλέχθαι (de φλέγω, brûler). Galien revient encore sur ces innovations de Prodicus dans son commentaire sur le traité *de Alimento* (Com. III, t. 17, p. 325, t. XV) : quoi qu'en dise l'illustre médecin de Pergame, je me rangerais volontiers à l'avis de Prodicus, qui, par sa division, faisait cesser une contradiction choquante entre les deux significations si opposées du mot *phlegme;* et en cela il se rapprochait beaucoup plus que les autres médecins anciens des idées modernes — Nous désignons encore sous le nom générique de *mucus,* ou mucosités, les diverses humeurs comprises sous les dénominations de φλέγμα ou de βλέννα.

36. Le texte vulgaire porte : « Le vomissement le plus avanta-« geux est celui qui est composé de *phlegme* et de bile mélangés « le plus exactement possible. Les matières vomies, etc. ; » puis, « car, moins les matières sont mélangées, etc. » Évidemment ce membre de phrase : « les matières vomies, etc. » ne se trouve pas à sa place dans le texte vulgaire ; il interrompt la suite des idées, et il m'a semblé que je pouvais, sans trop de témérité, lui donner celle qu'il occupe dans ma traduction. — « Hippocrate, dit Galien (Com. II, t. 38, t. XVIII, p. 165), a montré clairement par le contexte ce qu'il appelle *pur* (τὸ ἄκρατον), en l'opposant à ce qui est mélangé (τὸ μεμιγμένον). Nous disons qu'un vin est pur quand il n'y a pas d'eau du tout ou qu'il y en a très peu ; et les autres choses sont dites *pures* chez les Grecs quand elles existent seules par elles-mêmes, et qu'elles ne sont mélangées à aucune autre. Or, nous voyons quelquefois la bile jaune être rejetée épaisse et tout à fait jaune par les vomissements et les déjections alvines ; souvent nous la voyons sortir plus liquide et moins jaune, on l'appelle alors proprement bile jaune-pâle (ὠχρά). Elle est entièrement mélangée avec une humeur phlegmatique, ténue ou aqueuse. Hippocrate veut donc qu'aucune humeur ne paraisse pure, mais qu'elles soient mêlées les unes avec les autres ; car la bile pure indique une grande chaleur et le *phlegme* pur un grand froid. »

37. Εἰ δὲ καὶ πάντα τὰ χρώματα... ἐμέει. Galien (Com. II, t. 40, p. 169) dit que l'on peut entendre πάντα τὰ χρώματα soit des couleurs qui viennent d'être indiquées, soit d'autres couleurs mêlées avec elles : c'est ce dernier sens que M. Littré paraît avoir suivi, car il traduit : « des matières de toutes les couleurs. »

38. Περὶ τὸν πλεύμονα καὶ τὰς πλευράς. Voilà la pneumonie nettement distinguée de la pleurésie ; mais l'auteur, confondant le siége véritable de la maladie et celui de la douleur, rapporte la pleurésie non à la plèvre, mais aux parois mêmes de la poitrine. Πλευρά signifie proprement côte ; c'est par extension que les parois de la poitrine,

ordinairement désignées sous le nom de πλευρόν, furent appelées πλευραί. La plèvre s'appelait chez les Grecs ὑπεζωκώς (*membrana succingens*). (Cf. Gal. *de Adm. anat.*, VII, 2, t. 2, p. 591). — Suivant M. Littré (t. I, p. 237), Dioclès avait reconnu que c'est la plèvre qui est malade dans la pleurésie.

39. Ταχέως καὶ εὐπετέως. Galien dit (t. 43, p. 170) : « ταχέως veut dire dès le début de la maladie ; car ταχέως s'entend de deux manières : il signifie ou la première période de toute la maladie, ou l'espace de temps que l'action met à se faire. Εὐπετέως veut dire facilement et promptement. » M. Littré n'a traduit que ce dernier mot.

40. Le texte porte ξυμμεμιγμένον... τὸ ξανθὸν ἰσχυρῶς, κ. λ. M. Littré traduit par : « la portion rouillée doit être dès lors en forte proportion dans le crachat. » Je crois avoir mieux suivi Galien, qui dit (t. 44, p. 173) : ἰσχυρῶς se rapporte à ξυμ. et non à ξανθ.; il signifie ici λίαν et μάλιστα ; il ajoute que ceci doit s'entendre pour les crachats comme pour les vomissements (§. 13, *init.*). — *Voir* aussi note 36.

41. Ἀλλὰ πλήρης ἐὼν ζέῃ ἐν τῇ φάρυγγι. Toute littérale qu'est ma traduction, elle ne rend pas la vérité et la beauté de ce texte.

42. Κόρυζα. Chez les anciens, ce mot désigne tantôt l'humeur qui s'écoule du nez dans le coryza (Gal., Com. II, *in Progn.*, t. 49, p. 180, t. XVIII; Theoph. *de Fab. corp. hum.*, p. 200), et tantôt cette maladie elle-même (Gal., *de Sympt. caus.*, III, 11, t. VII, p. 263; Théoph., *lib. cit.*, p. 133 et 143). — Quand le cerveau est plein d'humeur, et que cette humeur s'écoule dans le palais (ὑπερῷον, l'arrière-gorge ?) on appelle cela catarrhe (κατάῤῥους); quand c'est dans la trachée-artère, rhume (βράγχος); quand c'est dans les narines, coryza. — Cf. Th. Nonnus, *Epid. de curat. morb.*, cap. 22, t. I, p. 88, éd de Bernard. Gothæ et Amstelod., 2 vol. in-8°, 1794.

43. Il est assez difficile de déterminer de quelles collections purulentes il s'agit ici ; la traduction doit rester vague comme le texte. Galien (Com. II, texte 57, p. 196) et Étienne (p. 189) pensent qu'il est encore question des collections de la poitrine, mais de celles qui sont froides.

44. M. Littré traduit : « Le côté dans lequel le malade éprouve la sensation gravative est celui où s'est opéré l'empyème. » Cette traduction me semble ou ne pas rendre le fait que l'auteur a voulu exprimer, ou le rendre d'une manière obscure.

45. Ἐμπύους. « Ἐμπύος signifie littéralement, qui a une collection purulente, qu'elle soit encore rassemblée dans la partie qui a été prise tout d'abord de phlegmasie, ou qu'elle se soit déja rompue ; mais

les médecins ont coutume d'appeler ἐμπύους ceux surtout qui ont une collection purulente dans le thorax et dans le poumon. »—Gal., Com. II, texte 60, p. 201).

46. Πτυαλισμός. Ce mot signifie, pour les anciens comme pour les modernes, une sécrétion surabondante avec expuition fréquente de la salive. (*Voir* Foës, *OEcon.*, à ce mot.)

47. Je me suis conformé, pour la traduction de ce passsage, au texte, que M. Littré a très heureusement restitué, et à sa judicieuse interprétation.

48. Le texte imprimé par M. Littré porte μηδὲ εὔλυτοι. J'ai retranché la négation avec M. Ermerins (voir note 79, p. 78 de sa thèse), et conformément à la sentence parallèle des *Coaques.* Galien (Com. II, t. 65, p. 212) ne se prononce pas entre ces deux leçons, sur lesquelles il disserte longuement.

49. Οἷσιν ἂν... τοῦ φλέγματός τι ἐγγίνεται. Galien veut qu'on interprète φλέγμα par chaleur contre nature, qui produit l'érysipèle (inflammation) ou ce qu'on appelle proprement *phlegmon*, et non par humeur pituiteuse (Com. II, texte 66, p. 214). M. Littré traduit par engorgement; il faudrait, je crois, ajouter inflammatoire. (*Voir* note 35.)

50. Cf. *Aph.* VII, 44 et 45.

51. Ἢν δὲ μήτε τὸ οὖρον μηδὲν ἐνδιδοίη. Ce texte est fort obscur suivant Galien; j'ai suivi l'interprétation qui lui paraît la plus claire et en rapport avec le contexte. Suivant l'autre (que M. Littré a adoptée et que Dioscoride avait déjà défendue), il faudrait traduire : si l'urine ne fournit aucun caractère d'amendement; mais on ne voit pas à quoi revient cette dernière interprétation, puisqu'il n'a pas été question antécédemment des mauvais caractères de l'urine.

52. « Puisque Hippocrate, dit Galien (Com. III, t. 4, p. 240), a circonscrit les trois semaines en vingt jours, il a dit que ces périodes ne pouvaient pas être comptées par des jours entiers; en effet, ni les mois ni l'année ne peuvent être comptés par des jours entiers, comme il l'a dit avec vérité, car l'année n'est pas composée seulement de trois cent soixante-cinq jours, mais de la quatrième partie d'un jour, et en outre d'à peu près une centième partie. Chaque mois est un peu plus court que trente jours et un peu plus long que vingt-neuf. Les anciens Grecs, comme cela est encore en usage dans plusieurs villes, appelaient mois l'espace de temps compris entre deux conjonctions (δυοῖν συνόδοιν) de la lune et du soleil. Celui qui veut connaître exactement le temps avec les démonstrations propres, peut consulter l'ouvrage qu'Hipparque a consacré à ce sujet, et aussi celui que j'ai fait *sur l'Année* (Περὶ τοῦ ἐνιαυσίου

χρόνου; ces ouvrages sont perdus). » — Cf. aussi sur les mois et leurs différents noms, Gal., Com. I, *in Epid.* I, t. 1, 15 à 24, t. XVII.

53. Ἀλλοφάσσοντες. « La signification de ce mot peu usité chez les Grecs est assez obscure : les uns l'interprètent par délire, et c'est le sens le plus raisonnable, car ἀλλοφάσσειν veut dire qui parle à tort et à travers (ἄλλοτε φάσκειν ἄλλα); les autres pensent qu'il faut entendre que les malades ne peuvent garder aucune position, qu'ils sont dans l'anxiété; d'autres qu'ils parlent à tort et à travers; d'autres enfin qu'ils ont les yeux très agités. » (Gal., Com. II, texte 8, p. 249.)

54. Cf., pour les maladies de l'oreille chez les anciens, Th. Nonnus, *lib. cit.*, cap. 74 et suiv.; cf. aussi *Liste littéraire philocophe* (p. 282 à 327), par C. Guyot, dr en méd., et R.-T. Guyot, dr en droit, 1 vol. in-8°, Groningue, 1842.

55. Συνάγχη de ἄγχω, étouffer. Ce mot, dont la signification est très étendue, désigne pour les anciens tout obstacle à la respiration ou à la déglutition dans quelque partie que ce soit de l'arrière-gorge, au-dessus des poumons ou de l'estomac (cf. Arétée, *de Signis. acut.*, I, 7, p. 11, éd. de K.); tandis que nous appelons angine les phlegmasies des membranes muqueuses comprises entre l'arrière-gorge d'une part, le cardia et l'origine des bronches d'une autre part, restreignant ainsi le sens de συνάγχη pour l'arrière-gorge, et l'étendant pour les tubes laryngiens et pharyngiens.—Il est souvent très difficile de rapporter avec quelque sûreté les esquinancies (je me suis servi de ce mot pour mieux me rapprocher de la physionomie et du vague de l'expression antique) des anciens aux diverses espèces d'angine admises de nos jours, et même de savoir positivement si ce mot désigne une véritable angine, ou seulement une inflammation du voile du palais et des amygdales. La plupart des médecins grecs, suivant Galien (Com. III, in *Prog.*, t. XVIII, 267), disaient συνάγχη quand il y avait suffocation avec douleur et rougeur au pharynx (arrière-gorge), et se servaient du mot κυνάγχη [1] s'il y avait suffocation sans douleur ni rougeur au pharynx. Cette espèce d'angine est la première dont parle Hippocrate; mais Galien fait remarquer que, précisément dans ce passage, certains vieux exemplaires portaient αἱ συνάγχαι, au lieu de κυν., ce qui prouve bien qu'il est inutile de discuter sur un σ ou sur un κ, quand les faits sont clairs par eux-mêmes. Du reste, ajoute-t-il, Hippocrate, peu soucieux

[1] Suivant Arétée (*loc. cit.*) ce mot [composé de κύων, chien, et ἄγχω], vient ou de ce que cette maladie est fréquente chez les chiens, ou de ce que chez les malades, la langue sort de la bouche comme cela a lieu chez ces animaux en bonne santé.

des noms, s'attache plutôt aux choses.—Cf. aussi *de Locis affect.*, IV, 6, p. 247, t. VIII, où Galien fait à peu près les mêmes observations. Il y a une grande confusion, de grandes contradictions dans les auteurs, entre les mots κυνάγχη et συνάγχη, à cause de la facilité avec laquelle les copistes ont écrit l'un pour l'autre; et malgré toute sa patiente sagacité, Gruner (*Antiquit. morb. Vratislaviæ*, 1774, in-8°, p. 245 et suiv.) n'a pu parvenir à débrouiller ce chaos.

56. Γαργαρεών (*gurgulio*) est ce que nous appelons la luette, comme on le voit d'après l'emploi qu'Hippocrate fait de ce mot et d'après les définitions qu'en ont données Érotien (*Gloss.*, p. 108); Rufus (*de Appel. part.*, p. 21, lig. 5); l'auteur des *Défin. méd.* (*Déf.* 89); Galien (*de Comp. med. secund. loc.*, VI, 8, p. 959, t. XII). Ce dernier dit que les anciens lui donnaient aussi le nom κίων (*columella*), mais que les modernes l'appellent tous κιονίς. Rufus fait également synonymes κίων et γαργαρεών. Érotien (*loc. cit.*) dit que le nom de γαργαρεών (d'où vient notre mot *gargarisme*) a été donné à la luette, parce qu'elle titille la trachée-artère (le larynx). Il ajoute : « Aristote appelait cette partie σταφυλοφόρον, porte-grain de raisin; (Cf. Aristote, *Anim. hist.*, I, 9, *vulgo*, 11, t. I, p. 23, 7, éd. de Schneider; et aussi dans les *Adnot.*, t. III, p. 38), parcequ'elle a quelque analogie avec un grain de raisin quand elle est enflammée; mais il faut savoir que σταφυλή désigne une maladie de cette partie, et non cette partie elle-même. » Nonnus (*lib. cit.*, cap. 22) dit : « Cette partie [la luette] est appelée γαργαρεών à l'état physiologique; σταφυλή quand son extrémité ressemble à un grain de raisin et qu'elle se gangrène; κιονίς quand elle est enflammée et épaisse comme une petite colonne (κίων); ἱμᾶς quand elle est effilée comme une lanière de cuir. » Suivant Meletius (*de Corp. hum. fab.*, éd. d'Oxford, cap. 10, p. 83), « les médecins appelaient indifféremment la luette γαργαρεών, κιονίς et σταφυλή; γαργαρεών, parceque le bruit se fait autour de cette partie quand on se gargarise; σταφυλή, parcequ'elle distille des humeurs ou que son extrémité a quelque analogie avec un grain de raisin; enfin κιονίς, parcequ'elle verse des humeurs, ou parce qu'elle ressemble à une colonne. — Comme on le voit, ces diverses définitions, tour à tour empruntées à l'état physiologique et à l'état pathologique, ont été prises les unes pour les autres, suivant le point de vue auquel on s'est placé. Le contexte peut seul décider dans les divers cas de la signification précise de chacun de ces mots.

57. Σταφυλή (*uva* ou *uvula*, grain de raisin). Ce mot désigne, suivant Hippocrate (*voir* ci-après p. 432), pour Érotien (*loc. cit.*), pour Galien (*lib. cit.*, p. 960), une maladie particulière de la luette; d'après

Érotien, *κιονίς* et *ἱμᾶς* désignent aussi une maladie de la luette, ce qui n'est pas tout à fait d'accord avec Galien (*voir* note 56) et avec Arétée, qui appelle la luette *γαργαρεών* ou *κιονίς*, et qui réserve le nom de *κίων* ou de *σταφυλή* à deux maladies particulières : dans la première, la luette, également gonflée ressemble à une petite colonne (*κίων*, *columella*); dans la seconde, à une grappe de raisin (*σταφυλή*) (Cf. *de Morb. acut. sign.* I, 8, p. 15 et suiv. de l'éd. de K.; *de Morb. acut. ther.*, I, 8, p. 228, et les notes importantes de P. Petit sur ces passages). — Voici deux textes de la collection hippocratique sur le *σταφυλή*. « Le *σταφυλή* se forme quand du *phlegme* tombe de la tête dans la luette, qui devient pendante et rouge, et même noire, si la maladie dure longtemps; alors il faut la couper, autrement on suffoquerait. » (*de Morb.*, II, Foës, p. 464). — « Si un *σταφυλή* survient au pharynx, l'extrémité de la luette se remplit d'eau, s'arrondit, devient transparente et intercepte la respiration... Quand on en est là, il faut saisir la luette avec le doigt, l'amener vers le palais et l'exciser (sans doute avec les *σταφυλάγρησι*, *voir* note 25 *du Médecin*), et prescrire ensuite un gargarisme » (*lib. cit*, Foës, p. 471). — L'auteur du traité de la *Dentition* (p. 267, éd. de Foës), appelle la luette *σταφυλήν*, et dit que les enfants en naissant l'ont quelquefois trop grande; il parle aussi (p. 268), des ulcères serpigineux (aphthes) qui se portent des amygdales (*παρίσθμια*) à la luette (*σταφυλή*).

58. M. Littré traduit : « Si elle (la fièvre) a des intermissions, si elle reprend d'une manière irrégulière, et si on est à l'approche de l'automne, le dépôt sera une fièvre quarte. » — L'interprétation que j'ai suivie me paraît plus conforme au texte et au commentaire de Galien; du reste, dans la collection hippocratique, la fièvre quarte est très souvent considérée comme dépôt. *Voyez* surtout *Épidém.*, I, p. 243, ligne 8 de mon édition; et *de Morbis*, II, p. 474, édit. de Foës.

59. Μαρμαρυγαί. Ce mot se trouve dans Platon (*Timée*, p. 182, E., éd. de M. Martin). « Le mot éclat, dit M. Martin (t. II, note 129, « p. 293), me paraît être celui qui approche le plus de traduire en « notre langue le mot grec *μαρμαρυγάς*, qui signifie à la fois la lu» mière vive et vacillante, et l'impression qu'elle produit. » — Le mot étincelles me semble aussi une traduction fidèle de *μαρμαρυγαί*, et rentrer très bien dans la première partie de l'interprétation de M. Martin.

60. « Il faut savoir, dit Étienne (p. 226), que quelques exemplaires portent : chez ceux qui ont trente-cinq ans ; d'autres ont : quarante ans. En disant trente-cinq ans, Hippocrate marque la fin

de l'âge mûr et le commencement de l'âge de retour ; en disant cinquante ans, il marque la fin de l'âge de retour et le commencement de la vieillesse. » — D'après cette explication, M. Littré a substitué πέντε καὶ τριήκοντα à τριήκοντα du texte vulgaire.

61. Περί τε τῶν τεκμηρίων καὶ τῶν σημείων. Étienne (p. 230) dit que par les τεκμήρια Hippocrate a entendu ce qu'il y a de scientifique dans le raisonnement, et que par les σημεῖα il indique ce qu'il y a de conjectural dans l'expérience. Le médecin doit donc être à la fois dogmatique et empirique. — D'après Galien (Com. III, t. 39, p. 311), le τεκμήριον est le signe certain, c'est-à-dire celui dont on peut tirer un pronostic assuré de salut ou de mort. Il avait fait un livre intitulé : περὶ Τεκμηρίου καὶ σημείου, qui est perdu. (Com. I, in lib. *de Diæt. in acut.*, t. 1, p. 420, t. XV.)

62. En mentionnant spécialement la Libye, l'île de Délos et la Scythie, disent Érotien (*Gloss.*, p. 238), Galien (Com. III, *in Progn.*, t. 40) et Étienne (p. 231), Hippocrate n'a pas entendu trois climats particuliers, mais trois grandes divisions du monde habitable ; la Libye est prise pour l'Afrique, comme exemple de pays chaud ; la Scythie pour l'Europe, comme exemple de pays froid ; l'île de Délos pour l'Asie, comme exemple de pays tempéré ; ce qui revient à dire que tous les signes bons ou mauvais ont la même valeur dans tous les pays comme dans tous les temps. « Ils se sont donc gravement trompés, ajoute Bosquillon (notes sur le *Pronostic*, p. 193), ceux qui pensent que les préceptes d'Hippocrate ne sont applicables qu'à son époque et dans sa patrie. La nature est partout la même, et ne dépérit pas par la succession des siècles. » Cette assertion est une grave erreur ; la preuve du contraire est établie et par la succession des systèmes médicaux, dont la plupart trouvent leur origine première dans des modifications permanentes ou accidentelles de la nature ; et par la variété des formes que les maladies revêtent aux diverses époques, dans les différents climats, sous l'influence des modifications de toute espèce, enfin par la disparition de maladies autrefois connues, et par l'apparition d'autres maladies jusqu'alors ignorées. Ces considérations me paraissent un des fondements les plus solides de la philosophie de l'histoire et de la science médicales.

63. Cf. Introduction au *Pronostic*, p. 63, dernier alinéa, introduction au *Rég. dans les mal. aiguës*, p. 392 ; Gal., Com. III, *in Progn.*, t. 42, p. 317, et Étienne, p. 231.

64. La dernière partie de cette sentence, ainsi que Galien le fait remarquer (Com. III, t. 42), se rapporte à ce qu'Hippocrate a dit plus haut sur la crise et les signes des maladies aiguës et de celles qui en naissent. Il nomme seulement les maladies qui offrent

quelques particularités et qu'il regardait comme typiques, comprenant dans sa pensée toutes les maladies analogues et qui se comportaient d'après les mêmes signes.

NOTES DES COAQUES.

1re *S.* — 1. Voici l'ordre dans lequel le manuscrit 2253 présente les premières sentences des *Coaques* : 1; 2; 6; 7; 8; 3 et 9 réunis avec suppression, dans le n° 8 du dernier membre de phrase (suppression qui n'existe pas dans 2254 et dans 2145); 10; 11, 12 réunis; 13; 14; 15 et 16 réunis avec suppression du commencement du n° 16 jusqu'à *deviennent empyématiques* (il en est de même pour le manuscrit 2254); 17; 18; 19; 20; 4 et 5 réunis. — 2254 2145, et Imp. Samb. suivent à peu près l'ordre du texte vulgaire; ils ont : 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8; répétition du n° 3 (il ne paraît pas qu'Imp. Samb. ait cette répétition); 9, 10, 11, jusqu'à *mais celui qui a du frisson*, etc., puis 6, puis continuation de 11. — J'ai traduit ἐφιδροῦντες par : « se couvrent de sueurs générales : » en effet, ἐφίδρωσις signifie ou une petite sueur générale et passagère sans utilité, ou une sueur bornée aux parties supérieures (Gal., Com. III, *in Prorrh.*, t. 41, p. 601, t. XVI), ou enfin une sueur qui apparaît au milieu d'autres symptômes, par exemple, φρικώδεες ἐπιδροῦντες (ceux qui suent au milieu de frissons). — Cf. pour de plus amples détails, Foës, *OEcon.*, au mot ἐφίδρωσις. — Sur le mot ἐπανενέγκαντες de ἐπαναφέρειν (revenir à eux), cf. Foës, *in Coaq.*, p. 118; et au lieu de : meurent lorsqu'ils semblent revenir à eux, lisez : lorsqu'ils reviennent à eux.

6e *S.* — 2. Imp. Samb. n'a pas cette sentence. 2253 lit ἄπνοια, perte de la respiration, pour ἄγνοια, perte de la mémoire : cette leçon ne peut se soutenir.

7e *S.* — 3. Le texte vulg. a ὑπολέθρια; 2253 a ὑπολέθριον; Imp. Samb. donne ὑπό τι ὀλέθρια, leçon incorrecte.

8e *S.* — 4. Les textes vulg., 2145, 2254, portent οὔρου γὰρ ἀπόληψιν καὶ ἐπώδυνον; j'ai effacé καί avec 2253 et la 75e sentence du *Prorrh.*

11e *S.* — 5. L'édition d'Alde n'a pas ces premiers mots de la 11e sentence. (*Voir* aussi note 1 sur l'ordre des sentences, dans les manuscrits 2254, 2145, et Imp. Samb.)

20e *S.* — 6. Avec 2253, j'ai rattaché la 20e sentence à la 19e, à l'aide du mot *mais*. Cette 20e sentence est très incorrecte et présente dans les manuscrits une grande variété de leçons. J'ai

d'abord restitué l'ensemble du texte sur celui de 2253 et de la sentence parallèle du *Prorrh.*, texte reconnu par Galien; en second lieu, au mot φλεβοδονώδεα (agitation des vaisseaux), donné par 2253, 2254 et peut-être par 2145, expression inusitée et étrangère selon Galien (Com. III, *in Prorrh.*, t. 103, p. 731, t. XVI), j'ai substitué φλεδονώδεα (délire loquace), qui paraît lui sourire davantage. Suivant le même Galien, quelques auteurs avaient lu φλεβοτονώδεα (tension des veines). Quelques-uns de nos manuscrits, Bâle et Foës (qui traduit néanmoins comme s'il y avait φλεδονώδεα) portent φλεγματώδεα, qui n'a ici aucune signification.

24e *S.* — 7. Avec Foës et Mack, qui adoptent le texte de la 149e sentence parallèle du *Prorrh.*, j'ai lu ἅμα ἱδρώσαντα, au lieu de ἀνιδρώσαντα des textes vulgaires et des manuscrits. — En traduisant: « Il y a de l'insomnie et absence de coction, » j'ai suivi le texte vulg. qui a : μὴ ἀγρυπνεῦντα, μὴ πεπαινόμενον. Le texte de Bâle, pour la 149e sentence du *Prorrh.*, porte : « Πεπαινομένα (quand la coction est faite); leçon reproduite par 2145 et 2254 pour la 24e sentence des *Coaques*, et approuvée par Foës qui ne traduit néanmoins ni μ. π., ni π. Il est difficile de se prononcer pour l'une ou l'autre leçon, Galien n'en disant rien pour la 149e sentence du *Prorrh.*

26e *S.* — 8. Pour saisir le sens de cette sentence, dont le texte est fort incertain, il faut recourir aux *Épid.* I, 1re const., p. 243, l. 20, à la note de Foës sur ce passage, p. 120, et sur celui des *Épid.*, p. 945. — 2253 n'a ni les deux derniers mots de la 26e sentence, ni les trois premiers de la 27e.

30e *S.* — 9. Κρήγυον. Galien (*Gloss.*, p. 506) explique ce mot par ἀγαθόν, bon. Suivant Érotien (*Gloss.*, p. 234), il signifie ou vrai ou bon. Hésychius l'interprète par bon, avantageux, salutaire. Ce mot est inusité dans la collection hippocratique (*voir* p. 89 de mon éd., note 1, *in fine*).

32e *S.* — 10. Ἀκρώμιον. Hippocrate (*des Articulations*, éd. de M. Littré, t. IV, p. 10 et suiv., et §. 13, p. 116), et Galien dans son commentaire sur ce passage Com. I, t. 61, t. XVIII, p. 400), appellent l'acromion un petit os particulier à l'homme qui sert à tenir l'omoplate à la clavicule. Galien répète la même chose dans son traité *de l'Usage des parties* (XIII, 10 et 11, p. 122 et 128, t. IV). Rufus (*de Appell. part.*, p. 21, l. 27), l'appelle aussi le lien de la clavicule et de l'omoplate. Suivant le même auteur, Eudème, anatomiste contemporain d'Hérophile, disait que l'acromion est un petit os. — L'auteur du traité *de Ossibus ad tyrones* (cap. 14, p. 766, t. II), livre attribué à Galien, et dont Oribase a extrait son anatomie des os, n'a pas sur l'acromion une idée aussi arrêtée. Voici ce

qu'il en dit : « L'omoplate, depuis le point où elle commence au rachis (angle inférieur) augmente peu à peu de volume jusqu'à la région de l'acromion (bord cervical), où elle s'unit à la clavicule par synartrose ; quelques anatomistes appellent cette réunion acromion ; mais d'autres pensent qu'auprès de ces deux os joints ensemble, il y en a un troisième qu'on trouve seulement chez l'homme ; ils l'appellent *cataclide* (κατακλεῖδα) ou acromion. » D'après M. Littré (t. IV, p. 12), Cocchi regardait l'acromion des anciens comme le petit cartilage qui existe quelquefois dans la capsule articulaire de l'acromion avec la clavicule. Mais rien ne justifie positivement cette ingénieuse interprétation. Quant à la clavicule (κλείς), ce mot désigne l'os que nous connaissons sous ce nom, et aussi la région claviculaire. — Les anciens croyaient que cet os n'existe que chez l'homme. Ils pensaient que son usage est de donner de l'écartement au thorax et de faciliter les mouvements du bras (cf. Meletius, p. 89 et Théophile, p. 199).

33e *S.* — 11. Les fièvres *assodes*, suivant Galien (Com. IV, in lib. *Diæta in acut.*, t. 40, p. 813, t. XV), sont celles dans lesquelles les malades ont de l'anxiété et sont tourmentés.

34e *S.* — 12. Ἀναυδία, impossibilité de parler, perte de la parole ; ἀφωνία, impossibilité de rendre un son, perte de la voix, aphonie. On trouve ces deux mots réunis dans les *Épid.*, III, 3e mal., 2e sér. — Cf. Foës, p. 122, 1046 et 1098.

37e *S.* — 13. *Voir* note additionnelle aux *Épidémies*.

39e *S.* — 14. Καὶ φωνὴ ὡς ἐν ῥίγει. Ce texte n'est qu'à l'état de conjecture dans Foës, mais il est donné positivement par 2253 ; cette interprétation est confirmée, en outre, par le commentaire de Galien sur la 42e sentence du *Prorrh.*, où il explique que dans le frisson la voix est tremblante. — 2145 a καὶ φωνὴ δὲ ἐκ ῥίγους. — Bâle, Imp. Corn., n'ont pas ces mots.

43e *S.* — 15. Περὶ στῆθος δῆξις, vulg. 2253 et 2255 ; 2145, Imp. Samb., Calv. Serv. Merc. in marg. lisent ῥῆξις (déchirure).

46e *S.* — 16. Cette sentence est omise par 2145 et Imp. Corn.

50e *S.* — 17. Κακόν est ajouté par Imp. Corn.

54e *S.* — 18. Cette sentence est omise par Imp. Samb.

57e *S.* — 19. Ἐν ὀξέσι est ajouté par Imp. Samb.

59e *S.* — 20. Πρὸς χεῖρα ἀναΐσσοντες. Cette locution se dit ou de ceux dont l'artère de l'avant-bras est prise d'un mouvement spasmodique, d'une sorte de tremblement, et dont la main est également agitée d'un peu de tremblement ; ou de ceux qui au moindre attouchement des mains tressaillent et sont pris d'une exaltation furieuse. Cf. Foës, p. 225 et *Œcon.* au mot ἀναΐσσειν. Ce mot signifie

littéralement sauter, se précipiter, attaquer : il se trouve fréquemment dans la collection au figuré et au sens propre.

60e *S*. — 21. Les mots *paraplégie* et *apoplexie* de πλήσσω ou πλήξω n'expriment dans Hippocrate que les apparences extérieures communes des maladies auxquelles ils s'appliquent, c'est-à-dire l'instantanéité des phénomènes et la perte du mouvement et du sentiment. Ils ne répondent donc nullement à la signification de ces deux termes chez les modernes. Ils sont employés assez indistinctement pour expliquer toute espèce de résolution ou paralysie. Ainsi, on lit dans le traité *des Maladies* (liv. Ier, *init.*, p. 168, t. II, éd. de K.) : « *Apoplectiques des pieds et des mains;* » dans l'*Aphorisme* 40 de la septième section et dans le IIe livre des *Prorrh.* (p. 131, éd. de Mack) : « *Si quelque partie du corps est apoplectique;* » dans le IIe livre des *Épidémies* : « *Il n'y avait pas de paraplégies de tout le corps.* » (Cf. Gal., Com. II in *Epid.* 2, t. 37, p. 379, t. XVII). Néanmoins le mot *paraplégie* est plus particulièrement appliqué à la paralysie d'une partie quelconque du corps, et l'*apoplexie* à la paralysie générale, ou du moins très étendue (cf. Galien, Com. III in *Prorrh.*, t. 162, t. XVI, p. 826). Hippocrate (*App. au Régime*, §. 5, p. 406, éd. de M. Littré) attribue la *paraplégie* à l'obstruction des vaisseaux par la masse des humeurs et par l'air qui les parcourt. — Ce n'est que bien après Hippocrate que le mot apoplexie a été appliqué, non plus seulement à la paralysie, mais à l'affection cérébrale qui en est la cause. L'auteur des *Définitions médicales* (*déf* 244, t. XIX, p. 415 et suiv.); Léon (*Comp. med.*, cap. 5, p. 113) disent qu'il y a apoplexie lorsque l'on tombe tout à coup privé de sentiment et de mouvement par suite de l'obstruction des ventricules du cerveau. Le même auteur des *Définitions médicales* (*déf.* 245, p. 415) s'exprime ainsi sur l'apoplexie et la paraplégie : « L'apoplexie diffère de la *paraplégie* comme le tout de la partie, car les *apoplectiques* sont entièrement *paraplectiques*, mais les *paraplectiques* ne sont pas entièrement *apoplectiques*. Il y a encore cette différence que dans la paraplégie l'esprit reste sain, et qu'une ou plusieurs parties du corps seulement sont en résolution; mais chez les *apoplectiques* l'intelligence est abolie, et tout le corps est paralysé. On appelle *paraplectiques* ceux dont la partie droite ou gauche du corps seule est paralysée. » — C'est ce que nous appelons hémiplégie, réservant le nom de paraplégie à la paralysie qui affecte la partie supérieure ou inférieure du tronc. — Cf. pour de plus amples détails Foës, *OEconomie*, aux mots ἀποπληξία et παραπληξία; Greenhill (*Adnot. ad Theoph.*, p. 321); Kraus (*Kritisch*

etymolog. medicinisches Lexicon, p. 110, Gœttingue, 1843.)

61ᵉ *S.* — 22. Πνιγμός, vulg.; 2145 et 2254 avaient primitivement πυρετός, mauvaise leçon, et qui n'est pas en conformité avec la doctrine du *Pronost.*, du 2ᵉ liv. du *Prorrh.* et des *Aphorismes* sur les maladies du pharynx. Quelques manuscrits de Foës, de Calvus, de Merc. ont conservé πυρετός. — 2253 a tout à la fois πνιγμός et πυρετός.

66ᵉ *S.* — 23. Τὰ πελιδνὰ γινόμενα. Les πελιδνὰ appelés aussi par les Grecs πελιώματα, désignent les taches livides superficielles qui marquent l'extinction de la chaleur native et qui annoncent la mort. Cf. Foës, p. 126 et *Œcon.* au mot πελιδνόν.— Quelques manuscrits portent πελιώματα. Dans 2145 τὰ πελ. γιν. sont remplacés par le barbarisme πελιανόμενα.

67ᵉ *S.* — 24. J'ai suivi pour cette sentence le texte de Mack : il est le plus régulier de ceux que je connais.

69ᵉ *S.* — 25. Le texte vulgaire donne : « Ceux qui après des refroidissements non sans fièvre ont de petites sueurs aux parties supérieures et de l'agitation, deviennent *phrénétiques* et sont bientôt dans un péril extrême. » Le texte de la 27ᵉ sentence du *Prorrh.*, qui d'ailleurs se trouve en partie, mais singulièrement altéré, dans le manuscrit 2253, tout à fait corrompu dans 2145, mais conservé à peu près intégralement dans 2254, m'a paru plus régulier ; je l'ai donc adopté.

73ᵉ *S.* — 26. Βουβών désigne, dans Hippocrate, tantôt la région inguinale proprement dite, tantôt les glandes de l'aine, tantôt l'inflammation de ces mêmes glandes (d'où notre mot *bubon*). Quelquefois même le mot βουβῶνες signifie les glandes enflammées de l'aisselle, du cou. (Cf. Foës, *Œcon.*, au mot βουβών.)

74ᵉ *S.* — 27. Ἀκρισίαι. 2253, 2254, 2142, Imp. Samb., ont ἀκρησίαι (intempérie). Corn., Bâle et Alde donnent ἀκρασίαι (intempérance). Toutes ces leçons peuvent se soutenir,

75ᵉ *S.* — 28. Le sens fourni par 2253 est un peu différent ; le voici : « A la suite de douleurs, il se produit beaucoup de fièvres pernicieuses et de longue durée. »

77ᵉ *S.* — 29. Σκαρδαμύσσουσι. « Σκαρδαμύσσειν ou καρδ... signifie proprement, suivant les Attiques, mouvoir continuellement les paupières et les fermer (clignoter); cela vient de κάρδαμος (*nasurtium*, cresson alénois), qui fait mouvoir continuellement les paupières si on met cette plante en contact avec elles. » (Erot., *Gloss.*, p. 194; cf. aussi Foës, p. 569, et *Œcon.*, au mot Σκαρδ.)

79ᵉ *S.* — 30. Avec 2253, j'ai réuni les sentences 78ᵉ et 79ᵉ, tout en conservant la division de Foës. Ce texte est infiniment supérieur à

celui des autres manuscrits (y compris 2145 et 2254) et des imprimés, suivant lequel on ne comprend ni la 78e, ni la 79e sentence prises isolément.

81e *S.* — 31. M. Ermerins (περὶ Διαίτης, p. 238) voudrait que, conformément à un passage parallèle de l'Appendice au *Traité du Régime des maladies aiguës* (§. 17 de son éd.; §. 8, p. 427, t. II, éd. de M. Littré), on lût ἴλιγγοι, vertiges, au lieu de λεπτοί (faibles), et que l'on traduisît : *Les fièvres acccompagnées au début de vertiges, de battements, etc.*, leçon que je préférais au texte vulgaire, auquel j'ai dû ajouter *plus tard*, afin de le rendre compréhensible.—*Avec battements à la tête et urines ténues* manque dans 2253. — Cette sentence est encore rendue fort obscure par la divergence de ponctuation des imprimés et des manuscrits; j'ai suivi celle qui m'a paru la plus logique ; elle est du reste appuyée sur le passage parallèle du *Régime* cité plus haut.

83e *S.* — 32. Voici encore un texte très altéré. Celui de 2253 est le plus régulier; il se rapproche du texte des sentences 112 et 113 du *Prorrh.* Dans 2145, cette sentence est étrangement défigurée par la répétition de tout un membre de phrase qui a été souligné plus tard. — 2253, 2145, 2254, Bâle, Foës ont ὑμενώδεες οὐρήσιες. Serv. avait trouvé sur un manuscrit ἀφρώδεες, et sur un autre πυώδεες, écumeuses, purulentes. Ἀφρώδεες est la leçon consacrée par Galien pour la 113e sentence du *Prorrh.* (Com. III, texte 114, p. 754, t. XVI). Οὐρήσιες ὑμενώδεες sont, suivant Foës (p. 129), des urines qui contiennent des pellicules ou du mucus membraniforme. (Voyez l'*errata.*)

89e *S.* — 33. Παραφροσύνη ἐν πνεύματι... καὶ ἐν πνεύματι καὶ λυγμῷ. Ce texte est celui des manuscrits 2145, 2254; pour l'interpréter, il n'est pas besoin de sous-entendre, avec Duret, μινυθώδει (*in respiratione minutula*), car πνεῦμα seul est souvent pris, dans Hippocrate, pour signifier la dyspnée. (*Voir* Foës, p. 130.) — 2253 et Bâle donnent ἐμπυήματι (dans l'empyème) pour le premier membre de phrase. P. Martian défend cette leçon. (*Voir* Mack, p. 149, n. 61.) — Pour le second membre de phrase, Bâle a encore ἐμπυήματι; mais les autres manuscrits ont ἐν πνεύματι.

90e *S.* — 34. 2145 et 2254 ont ἀγαθόν; 2253, conformément à la 5e sentence du *Prorrh.*, omet ce mot; mais le commentaire de Galien sur cette sentence le réclame. — Il semble même que 2253 réunit les sentences 90e et 91e, et que le κακόν (c'est mauvais) de la 91e se rapporte à la 90e; mais ce sens me paraît improuvé par le commentaire de Galien. Imp. Samb., un *Cod. reg.* de Foës, Fev. et Calv. ont ἐν ἀρχῇ, ce qui signifierait : Les rêves au début.

92e *S.* — 35. 2253 donne cet aphorisme d'une manière toute différente. « Dans ce cas (c'est-à-dire dans le *phrénitis*) les changements, c'est un mauvais signe; le ptyalisme, c'est également mauvais. » Le texte de 2253 semble la réunion et l'abrégé de celui des deux sentences 12 et 28 du *Prorrh.* Est-ce une rédaction primitive? est-ce une erreur du copiste?

94e *S.* — 36. Tous les manuscrits consultés par Foës et ceux de Calv. réunissent en une seule les sentences 93 et 94, et leur texte devrait être traduit : « Parmi les individus qui ont un transport *mélancolique*, ceux qui sont pris de tremblement et de ptyalisme sont-ils phrénétiques? » 2254, 2253, Bâle, ont le texte que j'ai suivi.

98e *S.* — 37. J'adopte les leçons de 2253, de 2254 et des *Cod. reg.* de Foës. Je me suis, du reste, conformé à l'interprétation de ce dernier.

99e *S.* — 38. Je suis les leçons de 2253 : elles sont infiniment supérieures à celles du texte vulgaire presque inintelligible; de plus, elles donnent un sens conforme à celui de la 19e sentence des *Prorrh.*

101e *S.* — 39. Avec 2145, 2254 et vulg.; ou bien en se conformant à 2253 : « Dans le *phrénitis*, les fréquents changements avec spasme sont funestes. »

103e *S.* — 40. Λέγε. Ce mot manque dans 2253.

106e *S.* — 41. Quelques manuscrits, au dire de Foës, portent πυρετοὶ λυγγώδεες. C'est la leçon que j'ai suivie comme très hippocratique, suivant Foës (p. 132). Les autres manuscrits, entre autres 2253, 2254, ont ἰλιγγώδεες (fièvres avec vertiges); leçon adoptée par Foës et par Mack. 2145 n'a pas le mot en litige. — Au lieu de εἰλέων (affection iliaque), 2253, Bâle et quelques manuscrits consultés par Foës lisent ἰδέων, avec sueurs chaudes, d'après Hésychius. — Cette leçon, approuvée par Houllier, ne me paraît pas du tout hippocratique.

112e *S.* — 42. Avec 2253, je détache ce membre de phrase de la 111e sentence pour le rendre à la 112e, où il trouve, ce me semble, sa place naturelle. Je m'appuie, en outre, sur la 136e sentence des *Prorrh.* — 2145, Fevr. ont : Ceux qui crient, au lieu de : Ceux qui toussent.

114e *S.* — 43. Φλυζάκια. Ce mot est généralement pris dans le sens de pustule, tumeur circonscrite contenant une matière purulente. — Cf. Foës, note sur cette sentence, p. 133, *OEcon.*, au mot φλυζάκιον, et Galien, *Gloss.*, au mot φλυζάκια. — Dans cette 111e sentence, je serais tenté de voir la mention de la petite vérole, dans laquelle, en effet, il se forme assez souvent des dépôts critiques

ou des parotides. J'ai observé ce phénomène chez plusieurs malades dans une grande épidémie à l'hôpital de Dijon.

115e *S.* — 44. *Altéré*, manque dans 2253, existe dans 2254.

118e *S.*— 45. Cette sentence est reproduite dans *Aph.*, IV, 44, et VII, 65; — seulement les *Aphorismes* n'ont pas : Et si cela arrive, etc. M. Ermerins (thèse citée, p. 127) remarque, avec raison, que ces abcès ne sont pas toujours critiques, et par conséquent qu'ils peuvent ne pas toujours être avantageux. — Dans l'*errata*, j'ai supprimé les mots entre crochets que j'avais introduits à tort.

119e *S.* — 46. Ou bien avec 2253, d'autres manuscrits et Bâle : Dans une fièvre aiguë [la rétraction de l'hypocondre] fait dégénérer le mal de tête en *phrénitis*, etc.— Les mots entre crochets sont omis dans 2253.

120e *S.* — 47. Τὰ λειπυρικά. Dans les *Définitions médicales* (ouvrage attribué à Galien) les fièvres *lipyries* sont définies : « Les fièvres dans lesquelles la superficie du corps et les extrémités sont froides, tandis que les parties profondes sont brûlantes; les matières des excrétions sont retenues; il y a de la soif, la langue est rugueuse, le pouls est petit et lent. On dirait que la chaleur s'est concentrée à l'intérieur. » (*Def.* 190, t. XIX, p. 399.) — La même définition ressort du Com. IV in *Aphor.* 45; mais dans le Com. II, in *Progn.*, t. 4, t. XVII, p. 121, Galien range aussi dans l'espèce des *lipyries* une fièvre où les extrémités seulement sont froides et où les parois des cavités splanchniques sont plus chaudes que d'habitude. Aetius (*lib.* II, *Tetrab.* 2, *Serm.* I, cap. 89, p. 217, éd. d'Est.) dit qu'on appelle fièvre *lipyrie* celle qui s'allume quand il se développe un érysipèle (inflammation) dans le ventre. — Actuarius (*de Meth. med.*, II, 1, p. 172 et 173, éd. d'Est., et p. 424, ed. d'Ideler) dit que la fièvre *lipyrie* amène un frisson très fort, mais qu'elle ne développe pas une très grande chaleur, et que c'est de là qu'elle tire son nom (λείπεται πυρὸς ἤτοι θέρμης); car une humeur très froide parcourt la superficie de la peau.

120e *S.* — 48. Χολέρα signifie littéralement flux de bile, et c'est par un grand abus de langage qu'on a donné ce nom au *choléra* oriental, dans lequel les évacuations n'étaient pas bilieuses, mais ressemblaient à de la décoction de riz, ce qui était même un des caractères pathognomoniques de cette maladie. — Hippocrate appelait du nom de χολέρα deux maladies différentes : l'une, véritable *choléra*, χολέρα ὑγρά, ou simplement χολέρα, était caractérisée par des déjections et des vomissements bilieux, accompagnés de tranchées; l'autre, appelée par abus χολέρα, et distinguée du vrai *choléra* par l'épithète de ξηρά (*choléra* sec), provenait des mêmes

causes que le vrai *choléra*, c'est-à-dire de l'âcreté et de la corruption des humeurs, s'accompagnait de tranchées, de météorisme du ventre, de borborygmes ; mais le malade, loin d'avoir des déjections alvines abondantes, avait de la constipation. – Cf. Hippocrate, *Epid.* V, p. 549, éd. de K. ; — *Appendice* au traité *du Rég. dans les mal. aig.*, §. 19, p. 495, t. II, éd. de M. Littré ; — Gal., Com. IV, in lib. *de Diæta in morb. acut.*, t. 90, p. 885, t. XV ; — *Introd.* seu *Med.*, *lib. Gal. attrib.*, 13, *in medio* ; et Foës, *OEcon.*, au mot χολέρα.

121[e] *S.* — 49. Je lis : hypocondre droit avec 2253, 2145, Imp. Samb., et conformément à l'*Aph.* IV, 64. Le texte vulgaire a : *les hypocondres* ; Foës l'a suivi, mais à tort, ce me semble.

122[e] *S.* — 50. 2253 a en surcharge : vomissements (leçon admise par Duret), au lieu de : flux de sang.

123[e] *S.* — 51. Je suis le texte de 2253. — 2145, 2254 ont le texte vulgaire.

125[e] *S.* — 52. Avec Foës, les manuscrits et la plupart des textes imprimés, je lis χρήσιμον ; Imp. Corn. et Holl. lisent κρίσιμον : c'est un signe critique.

126[e] *S.* — 53. Je lis avec 2253 : tuméfaction. — Les autres manuscrits et les textes vulgaires ont : avec tension.

128[e] *S.* — 54. Il faut entendre ceci du mouvement des artères temporales appréciable pour les assistants ou sensible pour le malade. (*Voir* la note 19 du *Pronostic.*) — *Sans hoquet* manque dans 2253.

134[e] *S.* — 55. J'ai préféré au texte de Foës, qu'on retrouve dans les manuscrits, et qui ne donne aucun sens raisonnable, celui de L. de Villebrune, comme très conforme à celui de la 81[e] sentence du *Prorrh.* C'est aussi d'après cette sentence que Mack a restitué son texte.

136[e] *S.* — 56. Le texte vulgaire très embarrassant, au dire de Foës, porte : Καῦσοι ὑποτροπιάζειν εἰώθασι, καὶ ἡμέρας τέσσαρας ἐπισημήναντες, ἔπειτα ἐφιδροῦσι· εἰ δὲ μὴ, τῇ ἑβδόμῃ καὶ δεκάτῃ. Ce qu'il faudrait traduire : « Les *causus* ont coutume de récidiver ; et après qu'ils se sont manifestés pendant quatre jours, les malades suent ; sinon, c'est le septième et le dixième [qu'ils récidivent]. » — 2145, 2254 n'ont pas κ. δεκ. ce qui est conforme au traité *des Crises*, où il est dit que les maladies ont coutume de récidiver aux jours critiques, c'est-à dire aux jours impairs. D'autres manuscrits, suivis par Foës, portent ἑνδεκάτῃ (le onzième). — J'ai adopté le texte de 2253, qui m'a semblé lever cette difficulté ; le voici : Καῦσοι ὑποτροπιάζειν εἰώθασιν ἡμέραις ε' εἶτα ἐξιδροῦσιν (suent

abondamment)· εἰ δὲ μὴ τῇ ζ'. Toutefois, je dois faire remarquer que ce texte fait disparaître καὶ ἡμ. τ. ἐπι. qui expriment peut-être un fait d'observation ; du reste, je n'ai rien trouvé, dans la description des *causus* donnée dans les livres I et III des *Épidémies*, qui justifiât plutôt l'une que l'autre leçon. J'espère que M. Littré jettera quelque lumière sur cette sentence si obscure.

139e *S.* — 57. *Voir* note additionnelle des *Épidémies*.

139e *S.* — 58. J'ai suivi le texte de 2253 ; seulement j'ai conservé : « Sont assoupis,.... ont les pulsations lentes ; » mots qui manquent dans ce manuscrit.

141e *S.* — 59. Je me conforme en partie au texte du manuscrit 2253. — Voir l'*errata*.

143e *S.* — 60. 2145 a χωρία, régions. Foës dit que tous les manuscrits ont μέρεα (parties) ; avec Bâle il a conservé χωρία.

144e *S.* — 61. « La phthisie (φθίσις) diffère de la phthoë (φθοή) ; car la phthisie se dit d'une manière générale de tout amaigrissement et consomption du corps, la phthoë se dit particulièrement de l'amaigrissement, de la consomption du corps par suite d'un ulcère. Φθίσις vient de φθίνειν, qui veut dire : amoindrir, diminuer, μειοῦσθαι » (*Def. med.*; *def.* 261). L'auteur du livre attribué à Galien, et intitulé *Introd.* seu *Medicus* (cap. 13, *in med.*, t. XIV, p. 745), dit que la φθίσις ἰσχιαδική d'Hippocrate est une suppuration des parties qui tiennent à l'os sacré ἱερὸν ὀστοῦν (*sacrum* ; *voyez*, sur les diverses significations d'ἱερὸν ὀστοῦν, Greenhill, *Adnot. in Theoph.*, p. 324), et par suite de laquelle tout le corps tombe en consomption. Hippocrate disait aussi : la φθίσις νεφρῖτις (phthisie néphrétique) ; la φθίσις ὄπισθεν (phthisie des parties postérieures) ; la φθίσις νωτιάς (la phthisie dorsale) ; la φθίσις ἕξιος (phthisie de toute la constitution) ; la phthisie des yeux par suite d'ophthalmie (φθινώδεες ὀφθαλμίαι). Cf. Foës, p. 139, et *OEcon.*, aux mots φθεινάδες νοῦσοι et φθινῶδες.

148e *S.* — 62. Le texte vulgaire, 2145 et 2254 portent : en cinq ou en sept périodes ; mais avec l'*Aphorisme* IV, 59, le livre des *Crises*, et avec 2253, je n'ai admis que le nombre sept.

149e *S.* — 63. Je me suis guidé pour cette sentence sur le manuscrit 2253, dont le texte est plus régulier que celui des éditions vulgaires.

150e *S.* — 64. Voyez *Introd.* aux *Coaques*, p. 94, premier *alinéa* ; Foës, p. 140, et aussi le livre des *Crises*.

155e *S.* — 65. Cette sentence manque dans 2253, et avec raison : c'est une répétition littérale et inutile de la 85e sentence. Elle existe dans 2254 et 2145.

156e et 157e *SS.* — 66. Ces deux sentences ont beaucoup embarrassé

les commentateurs. Je crois être arrivé, par voie de comparaison et sur l'autorité des manuscrits, à une double et importante restitution. Je mets d'abord la traduction du texte vulgaire (donné par Bâle, Foës, Duret et Mack) sous les yeux du lecteur ; il faudra ainsi une moins longue discussion pour juger de la valeur du résultat auquel je suis arrivé. — « Le spasme survenant dans la fièvre et cessant le jour même, c'est bon. — Le spasme survenant dans la fièvre fait cesser la fièvre le jour même, le lendemain ou le troisième jour; mais dépassant l'heure à laquelle il avait commencé, c'est mauvais. » — Si on ne considère dans ce texte que la suite des idées, on reconnaît immédiatement qu'il y a un très grand désordre dans la seconde sentence; qu'il n'y a nul rapport logique, et qu'il existe même une contradiction entre les deux membres de phrases qui la composent; car il est ridicule de dire que le spasme survenant dans la fièvre la fait cesser le premier, le deuxième et le troisième jour, et d'ajouter que s'il dépasse l'heure à laquelle il a commencé, c'est mauvais; mais si avec mes manuscrits et aussi avec Imp. Samb. et Calvus, on écrit : « Le spasme survenant dans la fièvre et cessant le jour même, c'est bon, mais dépassant, etc., c'est mauvais ; » les idées se suivent parfaitement; l'opposition que l'auteur a voulu marquer subsiste, et sa pensée ressort dans toute son intégrité. Le texte de cette seconde sentence établi, il reste pour la première : « Le spasme survenant dans la fièvre la fait cesser le premier, le deuxième ou le troisième jour, » mais le contraire est positivement établi dans tous les livres hippocratiques, et notamment dans *Aph.* II, 26; IV, 57; V, 5, 70; *Coaq.* 354, 356 où il est dit, d'une part, que la fièvre survenant dans le spasme le fait cesser; et d'une autre, que le spasme survenant dans la fièvre, c'est pernicieux. Foës s'était bien aperçu de cette contradiction, mais il n'a pas osé la faire disparaître. J'ai cru pouvoir être plus hardi sans être téméraire. J'ai donc lu pour la première sentence πυρετὸς ἐν σπασμῷ, au lieu de σπασμὸς ἐν πυρετῷ, qui se trouve dans tous les imprimés et manuscrits. Cette inversion, du reste, est très explicable par le bouleversement que ces sentences ont éprouvé, et par la proximité de la seconde, qui commence et qui doit commencer par σπασμὸς ἐν πυρετῷ. Du reste, dans le traité des *Lieux dans l'homme*, on lit : « Si la fièvre survient par suite de spasmes [le spasme] cesse le jour même ou le lendemain. » Ainsi, j'ai rétabli la suite des idées dans la seconde sentence, la doctrine dans la première, et j'ai marqué l'opposition qui, dans la pensée de l'auteur, existait entre ces deux sentences, la première servant à constater un fait positif : la cessation du spasme par un accès de fièvre; la se-

conde servant à établir un pronostic conditionnel. En effet, le spasme dans la fièvre étant essentiellement mauvais, il ne pouvait être considéré comme bon, ou plutôt comme moins nuisible, que par son peu de durée.

158ᵉ *S.* — 67. 2253, dont je suis en partie le texte, a : Sont accablés et pâlissent.

160ᵉ *S.* — 68. Ou, suivant quelques-uns, aiguë et passagère. Le mot en litige manque dans 2253; du reste, j'ai suivi le texte de ce manuscrit.

161ᵉ *S.* — 69. 2145, Imp. Samb. et les manuscrits consultés par Foës n'ont pas ἀπυρέτοισι; quelques imprimés ont ἐν πυρετοῖσι, contrairement aux *Aphor.* 5, V; 51, VI; Bâle a ἄπυρ.

164ᵉ *S.* — 70. « Mais sont remplis d'ascarides (ἀσκαριδώδεες δὲ γενόμενοι) » se trouvait réuni à la sentence suivante; je lui ai rendu sa véritable place d'après 2253. M. de Mercy n'a fait que conjecturer cette restitution. Cependant, il a connu le manuscrit 2253, dont il n'a nullement profité. — 2254, 2145 n'ont pas cette correction, que Foës avait déjà signalée, et qui, du reste, s'appuie encore sur la 168ᵉ sentence parallèle du *Prorrh.*

168ᵉ *S.* — 71. Βρέγμα, le sinciput, le *vertex*, est la région supérieure moyenne antérieure et latérale de la tête, formée par les pariétaux, qui sont appelés quelquefois βρέγματα (cf., entre autres, Théoph., p. 129, l. 17; et *Adnot.* de Greenhill, p. 301). Hippocrate, qui désigne le crâne par τὸ ὀστέον τῆς κεφαλῆς (*voir* aussi note 39 du traité de l'*Art*), emploie le mot βρέγμα, non pour désigner un os particulier, mais une région : ainsi, il dit dans son traité des *Plaies de tête* (§. 2, p. 188, t. III, texte de M. Littré) : « Le point où l'os de la tête est le plus faible et le plus mince est le βρέγμα; c'est dans cette région que l'os de la tête a sur lui le moins de chair et la moins épaisse, et c'est aussi dans ce point qu'il recouvre la masse la plus considérable du cerveau.... C'est au βρέγμα que le cerveau ressent avec le plus d'intensité les lésions qui surviennent aux chairs et à l'os. » C. Aurélianus (*Chron. pass.*, I, 4) et Hésychius appellent βρέγμα le milieu de la tête. Homère, bien avant Hippocrate, avait distingué le βρέγμα; il dit (*Il.* V, 587, éd. B.), en parlant de Mydon tué par Antiloque : Κύμβαχος ἐν κονίῃσιν ἐπὶ βρεχμόν τε καὶ ὤμους, il tomba de son char la tête la première sur le *sinciput* et les épaules.

172ᵉ *S.* — 72. « Chez ceux qui ont un affaiblissement de la vue avec de la rougeur aux yeux et un prurit au front, une hémorragie spontanée ou artificielle est avantageuse. Ce cas est simple. — Quant aux douleurs de la tête et du front produites par l'impression

d'un grand vent ou celle du froid après qu'on a eu très chaud, elles se guérissent surtout complétement par le coryza. On est encore soulagé par l'éternument et l'excrétion, soit spontanée, ce qui est de beaucoup préférable, soit artificielle, des mucosités nasales; mais le coryza n'est complet que lorsqu'il s'y joint de la toux. — Des douleurs opiniâtres dans toute la tête, qui arrivent sans cause apparente chez des sujets grêles doivent faire prévoir pour l'avenir une maladie plus redoutable. — Si, abandonnant la tête, la douleur descend au cou et au dos pour remonter de nouveau à la tête, c'est encore plus fâcheux; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'elle occupe à la fois la tête, le cou et le dos. On peut dans ce cas espérer quelque soulagement d'un dépôt, d'une expectoration purulente, d'un flux hémorroïdal, d'un exanthème universel; une dartre farineuse à la tête est également avantageuse. — Il est des individus qui éprouvent des engourdissements et un violent prurit qui occupe soit la tête, soit une partie seulement, avec un sentiment de froid souvent répété; si ce froid parcourt toute la tête, sachez si le prurit s'étend jusqu'à la pointe de la langue; s'il en est ainsi le mal est à son comble, et la guérison sera très difficile : dans la supposition contraire, elle sera facile. Le seul moyen de soulagement serait, comme je l'ai dit plus haut, la formation d'un dépôt; mais les dépôts sont ici plus rares que dans les autres cas. — Quand il y a des vertiges ténébreux avec ces douleurs, la guérison est difficile, et c'est un signe de *manie ;* cet état affecte souvent les vieillards. — Les autres maladies de la tête, chez les hommes, bien que violentes et opiniâtres, sont sans danger. Elles affectent les jeunes garçons et les filles du même âge, surtout aux approche des règles. Quant aux femmes, elles éprouvent dans les céphalalgies les mêmes choses que les hommes; mais elles ressentent moins qu'eux les prurits et les accidents de l'atrabile, si ce n'est après l'âge où les règles ont complétement cessé. » (Extraits du *Prorrh.*, liv. II, p. 138, éd. de Mack.) — Celse (II, 8), a très élégamment traduit une partie de ce passage.

173e *S*. — 73. Ce passage est tout à fait altéré. Les manuscrits et les imprimés ne m'ayant fourni aucune restitution satisfaisante, j'ai suivi la leçon adoptée par Mack, déja signalée par Foës d'après Opsopœus et confirmée par le manuscrit 2145, qui porte : *μετὰ δίψης μὴ ἰδίουσι*, au lieu de *μ. δ. νηδιούσης* ou *νηδυούσης* que Foës traduit par *inexhausta siti*.

175e *S*. — 74. Les *Cod. reg.* de Foës, 2145, et Imp. Samb. ont *ἄγρυπνοι* au lieu de *ὑπάγρυπνοι*. Celte leçon est conforme à la 38e sentence du *Prorrh.*

180e *S.* — 75. Bâle, Foës impriment οὔροισι πέποσι. Avec Mack, j'ai lu ἐπιπόνοις, c'est-à-dire : qui causent de la douleur en sortant. En effet, des urines cuites (πέποσι) ne sont jamais regardées comme un mauvais signe et ne se rencontrent pas d'ailleurs avec le concours des symptômes que l'auteur a groupés ensemble.

183e *S.* — 76. Tous les manuscrits que j'ai consultés, sauf 2253 et les imprimés, portent : « il se forme au visage des tumeurs avec *coma.* » Je me suis guidé sur la 165e sentence du *Prorrh.*, et j'ai détaché μετὰ κώματος de la 183e sentence des *Coaq.*, pour la mettre au-devant de la 184e. Peut-être faudrait-il lire καύματος au lieu de κώματος, si l'on conservait la disposition du texte vulgaire.

185e *S.* — 77. Ce mot manque dans 2253, dont j'ai d'ailleurs suivi le texte; celui des imprimés étant irrégulièrement construit. L. de Villebrune, sans connaître ce manuscrit, s'est en partie rencontré avec lui.

186e *S.* — 78. 2253 ne donne pas le sens interrogatif des imprimés. — Pour rapprocher cette sentence de la 92e des *Prorrh.*, L. de Villebrune affirme que tous les manuscrits ont : « Quand il y a chaleur vive, » au lieu de : « Quand il y a *coma.* » Il a contre lui l'autorité de 2253.

187e *S.*—79. 2253 réunit la dernière phrase de la 187e sentence à la 188e. 2145 en fait une sentence à part.—Galien (*de Loc. affect.*, l. II, t. VII, p. 92) dit qu'on n'était point d'accord sur l'acception du mot σφάκελος, et qu'on l'employait dans les différentes significations de douleur vive et forte, d'inflammation violente qui fait craindre la gangrène, de gangrène même ou de corruption de la partie enflammée, de tout spasme en général, de spasme des parties nerveuses manifesté ou prêt à se manifester à la suite des grandes inflammations, de tension forte ou de putréfaction.—Ainsi, le mot σφάκελος, appliqué au cerveau, ne doit rien faire préjuger sur la nature anatomo-pathologique de la maladie qu'il sert à désigner, et je ne saurais dire quelle idée les anciens y rattachaient. Peut-être voulaient-ils exprimer l'acuité de la douleur; peut-être aussi s'imaginaient-ils que dans les maladies qu'ils appelaient de ce nom, le cerveau, vu la gravité des symptômes, devait avoir subi une altération notable, une sorte de corruption. Du reste, dans les passages suivants que je mets sous les yeux du lecteur, on retrouvera des symptômes qui appartiennent soit au ramollissement du cerveau, soit à l'arachnitis suraiguë de la base, soit à une violente congestion cérébrale, avec d'évidentes complications d'affections graves du cœur.

« *Sphacèle du cerveau.* Quand le cerveau se sphacèle, on sent des douleurs à la tête, au rachis et au cardia. On a des défaillances

avec sueurs, des insomnies, des hémorragies du nez, souvent même des vomissements de sang. Le cerveau tombe dans le sphacèle, quand il est échauffé ou refroidi outre mesure, quand la bile ou la pituite s'y portent avec excès. Toutes les fois que cela arrive, la moelle épinière reçoit trop de chaleur. De là proviennent les douleurs au rachis. On tombe dans des défaillances, quand la bile ou la pituite se portent vers le cœur. On meurt ordinairement le troisième ou le quatrième jour. » (*De Morb.*, II, éd. de Foës, p. 463.) — « *Sphacèle du cerveau.* Quand le cerveau est sphacélé, on sent à la tête des douleurs qui se portent au cou et à l'épine; on perd l'ouïe. La tête devient froide, tout le corps enfle; on perd subitement la parole; le sang coule des narines; la peau prend une couleur livide. Si la maladie n'est pas forte, on est soulagé par l'hémorragie ; quand la maladie est violente, on meurt promptement. » (*De Morb.*, III, p. 488, éd. de Foës.)— « *Autre maladie.* Quand le cerveau se sphacèle, les douleurs s'étendent de l'occiput vers l'épine : le froid s'empare du cardia. Il s'y joint des sueurs fréquentes. Le sang sort par le nez, et souvent aussi on le vomit, et l'on meurt dans les trois jours. Si on arrive au septième jour, on guérit ordinairement. Si on vomit le sang ou si on le rend par le nez, il ne faut point faire de lotions chaudes et ne point administrer de boissons tièdes, mais faire boire du vinaigre blanc, coupé avec de l'eau. Si le malade est faible, on y joint la *ptisane*. Si le vomissement du sang ou l'hémorragie du nez sont excessifs, on boit de l'eau blanchie avec de la farine. Pour l'hémorragie du nez, on applique des compresses sur les veines du bras et sur celles des tempes, et l'on bande fortement. Quand il n'y a aucun de ces deux symptômes, et qu'on sent des douleurs à l'occiput, au cou, à l'épine, avec du froid au cardia, on réchauffe le dos, la poitrine, l'occiput, le cou, à l'aide de fomentations faites avec de la farine d'orobe. Par ce moyen on procure du soulagement; mais on ne réchappe guère de cet état. » (*De Morbis*, II, p. 468.) — « *Sphacèle du cerveau.* Quand le sphacèle du cerveau commence, on sent à la partie antérieure de la tête une douleur qui, d'abord, n'est pas grande. Il survient de l'enflure et des taches livides: la fièvre et les frissons arrivent; il faut alors faire des incisions aux endroits tuméfiés; et après avoir nettoyé l'os, le ruginer jusqu'au diploé; puis soigner comme dans le cas des fractures [1]. » (*De Morb.*, II, p. 469.) — « *Carie* [2]. Lorsqu'un os se carie, il devient doulou-

[1] Ce passage explique la fin de la 187e sentence.

[2] L'auteur, en plaçant la carie des os du crâne à côté du sphacèle du cer-

reux. Avec le temps il s'affaiblit, se gonfle et se fracture. Si vous incisez la chair qui le recouvre, vous le trouvez augmenté de volume, rugueux, et quelquefois corrodé jusqu'au cerveau. S'il est corrodé de part en part, le mieux est de le laisser, et de traiter aussitôt la plaie convenablement; mais quand il n'est pas fort endommagé, qu'il est cependant rugueux, il convient de le ruginer jusqu'au diploé, et de le panser comme ci-dessus. » (*De Morb., ib.*)

189e *S.* — 80. « Et quelqu'autre signe fâcheux » manque dans 2253; 2245, 2254 ont ces mots.

198e *S.* — 81. Tout ce qui précède manque dans 2253, mais existe dans les autres manuscrits. — Au lieu de : « urines rougeâtres » du texte vulgaire, Serv. a lu : « très rouges. » — Le texte vulgaire et les manuscrits portent ἀφώνους... συμβαίνει πνίγεσθαι (il arrive que ces sujets [devenus] aphones sont suffoqués). La sentence parallèle des *Prorrh.* a γίνεσθαι, leçon d'Imp. Corn., de Serv., et confirmée par Galien (Com. in *Aph.* VI, 51). Ces deux leçons me semblent avoir des droits égaux à être conservées.

203e *S.* — 82. 2254, Bâle, Foës, Mack, ont τάχα φέρονται, leçon que j'ai adoptée. 2253, 2145, Serv. ont κάτω φέρονται.

207e *S.* — 83. Mack lit avec Duret, contre l'autorité de tous les manuscrits et imprimés [κἢν μὲν] κρίσιν ποιήσῃ: *tunc si judicationem fecerint.* — Ce sens ne me paraît pas admissible.

211e *S.* — 84. Cette sentence se retrouve plus claire et plus développée dans le livre des *Jours critiques* (t. II, éd. de K., p. 150, ligne 1re).

218e *S.* — 85. Suivant M. Sichel, qui a bien voulu me communiquer les remarques importantes qu'il a faites sur cette 218e sentence, la disproportion apparente du volume des deux yeux, est un symptôme très fréquent dans les affections cérébrales graves; ce phénomène dépend de la chute incomplète de l'une des paupières, ce qui fait paraître l'œil plus petit. C'est ainsi qu'aujourd'hui le peuple dit encore dans le cas d'affaissement plus marqué ou de gonflement de l'une des paupières : « J'ai un œil plus petit que l'autre. » — Αἰγίς, que M. Sichel n'a pas retrouvé dans les autres auteurs médicaux, lui semble désigner ici, comme dans le livre II du *Prorrh.* (t. I, p. 215, éd. de K.), une opacité superficielle de la cornée ou un léger épanchement entre la cornée et la conjonctive. — Foës traduit : *Albescentem humorem concretum et tenuem.* Mais dans le passage du livre II du *Prorrh.*, il donne à αἰγίς le sens de petite

veau, semble établir une certaine analogie de nature entre ces deux maladies.

cicatrice blanche apparaissant sur la cornée, à la suite de l'ulcération de cette partie. C'est aussi l'interprétation de Galien dans son *Glossaire* (p. 412) : il serait difficile de se décider plutôt pour un sens que pour un autre. — M. Sichel ne s'explique pas comment le blanc de l'œil peut s'agrandir aux frais du noir autrement que dans l'atrophie et la phthisie du globe, ou dans l'hydrophthalmie et quelques maladies semblables, où la cornée augmente aussi en proportion. Peut-être s'agit-il d'un agrandissement *apparent* du blanc de l'œil par une paralysie du muscle orbiculaire ou un spasme de l'élévateur.

218e δ'. — 86. Λαμπηδόνος ἔκθλιψις. En disant que le feu qui jaillit des yeux empêche la papille de se contracter, l'auteur attribue à la sortie du feu intérieur de l'œil un phénomène qu'il savait sans doute dépendre aussi de l'action de la lumière extérieure sur la pupille. Mais les yeux étincelants et le resserrement de la pupille sont deux faits qui dépendent d'une cause commune, l'état inflammatoire du cerveau, et qui ne paraissent avoir entre eux aucune relation de causalité. Ἔκθλιψις, à côté de λαμπ., paraît à M. Sichel une répétition vicieuse du même mot placé à côté d'ἔξω (saillie des yeux) ; et il faut supposer qu'il y avait primitivement un mot signifiant sortie, émission, ou peut-être exagération à la lumière. Quelques manuscrits, et entre autres 2253, donnent ἔκλαμψις (vif éclat). Cette leçon, qui souriait à Foës, pourrait à la rigueur se soutenir, quoiqu'elle fasse une sorte de pléonasme avec λαμπηδ. Du reste, ἐκλάμπειν est souvent employé par Hippocrate pour désigner des yeux étincelants. — Pour la phrase suivante, le texte vulgaire porte : καὶ βλεφαρίδων καμπυλότης, καὶ πῆξις ὀμμάτων, συνεχέως τε μύειν [1]. Suivant M. Sichel, il s'agit, d'une part, de la contraction spasmodique des paupières, et, d'une autre part, de la fixité de l'œil jointe au clignement, c'est-à-dire au resserrement des paupières. « Πῆξις ὀμμάτων (je transcris ici textuellement la note de M. Sichel) veut dire fixité du globe. Ce symptôme peu rare est noté dans d'autres passages hippocratiques [*Prorrh.* 46 et *Coaq.* 225]. Μύειν veut dire *cligner* comme le myope, c'est-à-dire resserrer les paupières comme une personne qui ne peut supporter une lumière trop vive, et qui cependant a besoin de se servir de ses yeux pour voir. C'est dans ce sens qu'Aristote (*Hist. anim.*) emploie ce dernier mot ; et Galien (Com. in *lib.* V, *Epid.*, p. 234, t. XVII, éd. de K.) le définit de même. Peut-être qu'ici Hippocrate

[1] Le manuscrit 2253 que j'avais d'abord suivi porte : κ. βλ. κ. κ. πῆξις ὄμματα σ. μ., ce texte n'est pas régulier. (Voir l'*errata*.)

a confondu la paralysie des paupières (blépharoptosis), symptôme cérébral dangereux, avec une contraction permanente (συνεχέως) de ces voiles membraneux, les deux états présentant à peu près la même apparence. Au moins serais-je doublement disposé à le penser. En effet, la pathologie prouve que l'immobilité des yeux et le *ptosis* dépendant de la paralysie des nerfs oculaires, surtout du moteur oculaire propre, se trouvent fréquemment réunis; et la syntaxe indique, par la particule τε, qu'Hippocrate parle de la coexistence de ces deux affections. » — Χρώματα μεταβάλλειν (changer de couleur) correspond, d'après M. Sichel, au passage parallèle du *Pronostic*, où il est dit que la couleur du visage est entièrement changée. Le sens que j'ai adopté me semble à la fois conforme au texte et à l'observation.

220e *S.* — 87. Ἐπαναστάσιες, mot vague qui, suivant Foës, peut signifier la proéminence apparente des yeux par suite du gonflement des paupières (ce qui me paraît être le véritable sens), ou avec Dioscoride, les pustules qui par suite de l'âcreté des humeurs se forment sur l'œil. Foës traduit : *erumpentes eminentiæ*, pour comprendre ainsi les deux interprétations.

225e *S.* — 88. 2145 n'a pas cette sentence.

226e *S.* — 89. Σπασμῶδες συντόμως. Ce dernier mot manque dans 2253.

228e *S.* — 90. Il faut entendre ceci des fièvres ardentes et malignes, dans lesquelles la chaleur ne se montre pas à l'extérieur, mais où elle est concentrée dans la profondeur des viscères, qui sont brûlants (*voir* note 47 des *Coaques*, et *Aph.* IV, 48). Le texte vulgaire et les manuscrits portent : surtout s'il y a une hémorragie. J'ai admis la négation avec Mack, et conformément aux *Épidémies*, liv. I, 3e const., §. 8. — 2253 réunit les sentences 227 et 228.

230e *S.* — 91. Il s'agit évidemment de la partie postérieure de la langue, c'est-à-dire de la base, comme on le voit par la fin de la sentence.

232e *S.* — 92. Καὶ ἀσώδης. Cette locution est très étrange, et l'on ne sait trop ce que veut dire une langue nauséeuse; il s'agit sans doute d'une sensation nauséabonde. — Si on lit avec 2253 ἀσώδεες au lieu de ἀσώδης, peut-être pourrait-on traduire : La langue extraordinairement ramollie, les malades ayant des nausées, etc. — Calvus avait lu ἀπολυομένη (qui a perdu la force de se mouvoir, tombée en résolution), au lieu de ἀπαλυνομένη, leçon que j'ai suivie.

237e *S.* — 93. 2253 a ἕλκεα ἐκποιήσῃ. J'ai tâché de suivre cette leçon au lieu de traduire, comme le porte le texte vulgaire : Les ulcères suppurent (ἕλ. ἐκπυήσει).

238e *S.* — 94. Περὶ τὴν ὑπερῴην. Ὑπερῴα est la paroi supérieure de la bouche, le palais. Galien (Com. I, *in Epid.* VI, t. 3, p. 821, t. XVII) dit : « On appelle ὑπερῴαν la partie de la région supérieure de la bouche, qui est élevée au delà [en avant] des conduits qui descendent du nez dans la bouche. » Le palais était aussi appelé οὐρανίσκος, à cause de la ressemblance de sa forme avec celle du firmament (οὐρανός). *Def. med.*, lib. Gal. attrib.; *def.* 88.

239e *S.* — 95. Κίνδυνος εἰς ὀστέου ἀνάπλευσιν ἐλθεῖν. Il s'agit probablement de quelque collection purulente formée dans l'intérieur du maxillaire inférieur ou supérieur. Toutefois, ἀναπλέω signifie flotter, et Foës traduit : *Periculum est os fluctuet;* en adoptant ce sens, il faudrait entendre sans doute qu'il y a un flot de pus, une fluctuation ; ou encore, avec Houllier et Cornarius, qu'il s'agit d'une nécrose du maxillaire par suite de suppuration, et qu'il se détache des parcelles d'os nageant dans du pus. M. Malgaigne, à qui j'ai soumis ce passage, pense avec moi que ces trois interprétations sont admissibles.

246e *S.* — 96. Cette sentence, qui manque dans 2253, existe dans 2254 et 2145. Elle est répétée plusieurs fois dans les *Coaques*.

256e *S.* — 97. 2253 donne une tout autre leçon, qui me paraît très suspecte ; en voici le sens tel qu'il m'a été possible de le constituer : « Sont-ils également en danger, ceux qui sont affectés [d'aphonie] à la suite d'une rechute ? Ce sont ceux-là surtout qui sont pris d'un saignement de nez et dont le ventre se relâche. » — 2254, 2145 ont le texte vulgaire.

260e *S.* — 98. Je réunis en une seule note différentes remarques sur cette sentence. 2145 et Imp. Samb. n'ont pas le mot « fréquente. » Dans le *Pronost.*, au contraire, il y a « fréquente » mais « petite » manque. *Voir* note 15 de ce traité. — La leçon que j'ai suivie, et qui est donnée par 2253, est plus précise et me semble préférable. — « L'inspiration petite et l'inspiration grande » manque dans 2253. — 2145 présente cette sentence dans un assez grand désordre : ainsi, après « fuligineuse, elle est mortelle, » il a : « Mais la respiration facile, » etc.; puis il ajoute : « La respiration petite et fréquente, grande et rare, c'est mauvais ; » puis il recommence la 260e sentence tout entière. — Il paraît qu'Imp. Samb. avait quelque leçon analogue.

264e *S.* — 99. Ou, avec Foës et Heurn : Il se forme des parotides bénignes. Le texte porte : ἐπιεικέως τὰ παρὰ οὖς.

269e *S.* — 100. Avec 2253, 2254 et en partie 2145, Heurn, Lef. de Villeb. et Calvus, je détache les premiers mots de la 268e sent. pour les réunir à la 269e. En suivant le texte vulgaire, il faudrait traduire la fin de la 268e : « produisent des spasmes et des douleurs au

cou et au dos ; » et le commencement de la 269ᵉ : « Avec une fièvre aiguë, des spasmes, c'est pernicieux. »

270ᵉ et 271ᵉ *SS.* — 101. Pour 270 et 271, je me suis en partie conformé aux leçons de 2253 ; la correction la plus importante est d'avoir rattaché à la 271ᵉ les derniers mots de la 270ᵉ. Le texte vulgaire porte : *S.* 270ᵉ : « Les douleurs, etc., produisent des spasmes, lesquels se propagent du visage au pharynx (καὶ κατὰ φάρυγγα) ; » *S.* 371ᵉ : « Les individus pâles (ὠχροί), frêles (ἰσχνοί), etc. » — 2253 a οἱ κατὰ φάρυγγα ὄχλοι, ἰσχνοί, κ. τ. λ. Cette leçon est évidemment la reproduction de celle de Dioscoride, qui, suivant Galien (Com. III in *Prorrh.*, t. 115, p. 757, t. XVI), lisait, pour la 114ᵉ sentence parallèle du *Prorrh.* ὄχλοι συχνοί (ἰσχνοί?), au lieu de ἦχοι συχνοί, (bruits nombreux), que donne le texte vulgaire, tandis que l'édition de Capiton portait : ἴσω καὶ κατὰ φάρυγγα ἰσχνοὶ ὦχροι (le manuscrit 2145 donne aussi ὠχροί). — Quoi qu'il en soit, la restitution de Dioscoride ne donne pas un texte bien régulier ; je n'ai pu en tirer parti qu'en l'interprétant plutôt qu'en le traduisant. — La division que j'ai adoptée paraît être aussi celle de Dioscoride et de Capiton ; elle avait été suivie certainement par d'autres éditeurs au dire de Galien (*loc. cit.*), qui se plaint de ce que les modernes sont toujours prêts à changer arbitrairement les vieilles leçons dans les passages obscurs des anciens livres.

274ᵉ *S.* — 102. Le texte porte : κοιλίη ταραχώδης, ναρκώδης. Foës traduit : *Alvus perturbata cum torpore*, sens dont je ne me rends pas compte. J'ai cru qu'on pouvait rendre ναρκώδης indépendant de κοιλίη, et le rapporter au malade. Quelques-uns, entre autres Duret, lisent δακνώδης, interprétant que la perturbation du ventre est accompagnée d'une sensation mordicante. Cette correction est très plausible.

280ᵉ *S.* — 103. Comme pour la note 98, je réunis sous un seul numéro les diverses remarques que j'ai à présenter sur cette sentence. — « Il faut s'attendre » est donné par 2253 ; « chez ces malades » (τουτέοισι) est aussi une leçon de 2253. Bâle et Foës ont : τοῦτο. Foës conjecturait τούτοισι, adopté par Mack. — 2145 a : « Cela survient dans la première période. » — A ces mots se terminent les *Coaques* dans ce manuscrit et dans tous les autres de la Bibliothèque Royale, excepté dans 2253 et 2254. — « S'il en était ainsi » est encore donné par 2253.

281ᵉ *S.* — 104. Ce passage est assez obscur ; je crois qu'il s'agit, d'une part, de collections purulentes, profondes et circonscrites, et d'une autre, de suppuration superficielle et diffuse. Voilà pourquoi j'ai ajouté [et situées profondément], pour rétablir le parallélisme

des deux membres de phrase. M. Ermerius (thèse citée, p. 65) ne veut pas qu'on rattache l'idée de profonde à ἐν κιθῶνι, renfermée dans une poche (un kyste). Il s'appuie sur l'*Aph.* VII, 45.

285e *S.* — 105. Il s'agit ici des vers lombrics. Ce texte, du reste, est assez obscur; les traducteurs ne sont pas d'accord; j'ai suivi Foës.

288e *S.* — 106. Foës fait observer que tous les manuscrits édités joignent ce numéro au précédent; il l'en sépare avec raison, et il a pour lui l'autorité de 2253. Mack veut qu'on lise : « Ceux chez lesquels la phlegmasie a passé à suppuration, ceux-là rendent, etc. »

289e *S.* — 107. Καύματος avec 2253, 2254, Bâle et les autres imprimés. Mais le *Pronost.* et les manuscrits consultés par Foës ont κώματος. Du reste, dans les manuscrits et les imprimés, il y a une grande fluctuation entre κῶμα et καῦμα, et il est souvent difficile de se décider plutôt pour l'une que pour l'autre leçon.

291e *S.* — 108. 2253, 2254 et Bâle rattachent, mais à tort, ces premiers mots à la sentence précédente, ce qui rend la construction impossible. La division de Foës est fortifiée par le n° 164 des *Prorrh.* et par *Aph.* IV, 73.

293e *S.* — 109. 2253, 2254 et Bâle ont : ἐκχλοιοῖ au lieu de ἐκχέοι de Foës. Suivant cette dernière leçon, il faudrait traduire : « Le ventre, rendant des matières visqueuses, laisse échapper des matières peu excrémentielles; » ou, « peu de matières excrémentielles. »

296e *S.* — 110. Les textes vulgaires, les manuscrits n'ont pas la négation. Foës l'a rétablie en se référant à un passage parallèle du traité des *Crises* et du IIe livre des *Épid.*, sect. 6 (voir sa note, p. 166).

315e *S.* — 111. Pour la traduction de cette sentence, je m'en suis référé à la 70e sentence du *Prorrh.*, tout en conservant en partie le texte vulgaire.

318e *S.*— 112. Καὶ φωνὴ ὡς ἐν ῥίγει. Le texte vulgaire et 2254 ont φωΐδες ἐν ῥίγει (n'ont-ils pas des taches rouges dans le frisson)? Mais Foës, tout en suivant ce texte, penche pour celui que j'ai adopté. Sa conjecture est presque une certitude si l'on se réfère au *Prorrh.* n° 42 et au Com. de Gal. sur cette sentence, t. 41, p. 600, t. XVI; à l'*ed. Ald.*, qui a : καὶ φωνῇ δῶς ἐν ῥίγει; à 2253, qui donne : καὶ φωμῆδῶς ἐν ῥίγει, traces évidentes d'une bonne leçon dès longtemps défigurée dans les bons manuscrits, et complétement altérée dans ceux qui sont inférieurs.—Φωΐδες désigne les taches rouges qui viennent aux jambes lorsqu'on se tient trop près du feu.

321e *S.* — 113. Ce numéro est altéré dans tous les manuscrits, même dans 2253. Foës en a heureusement rétabli le sens d'après le n° 107 du *Prorrh.*; il lit ὑπάφωνον au lieu de ὑπὸ ἄφωνον des textes

vulgaires et des manuscrits, et il traduit par *suspectus*. Mack lit ὑπόφοβον, et traduit *metuendus*; j'ai suivi cette leçon reconnue par Galien pour la 107ᵉ sentence du *Prorrh.* — 2253 réunit 320 et 321, comme Galien réunit 106 et 107 du *Prorrh.*

324ᵉ *S.* — 114. Cf. pour l'explication de cette sentence le Iᵉʳ livre du traité des *Maladies des femmes*, consacré en grande partie à l'étude des accidents provenant des dérangements de toute nature dans le flux menstruel. — Cf. aussi Galien, Com. V, *Aph.* 57 et ma note sur cet aphorisme.

333ᵉ *S.* — 115. Ce dernier membre de phrase, qui manque dans Foës, est donné par 2253, 2254, Bâle et Heurn. — Il rend plus complet le parallélisme du n° 140 du *Prorrh.* et de celui-ci.

339ᵉ *S.* — 116. Cette sentence est fort obscure. La restauration de L. de Villebrune est inadmissible. J'ai tâché de tirer parti du texte tel que le donnent les manuscrits, y compris 2253 et 2254 et les imprimés, en me référant, avec Foës, à un lieu parallèle du IIᵉ livre du *Prorrh. in fine* et à Celse, II, 7. On retrouve dans cette sentence quelques-uns des symptômes de l'hystérie et de la chlorose.

343ᵉ *S.* — 117. Hippocrate (du *Régime dans les maladies aiguës*, *Append.*, §. 7, éd. de M. Littré) veut qu'auparavant on réchauffe le malade par des frictions.

349ᵉ *S.* — 118. Je lis ἄπυροι σπασμοί avec 2253. Foës approuve cette leçon, quoiqu'il conserve ἄπειροι (spasmes qu'on n'a pas encore éprouvés), du texte vulgaire et des manuscrits, entre autres de 2254. Le texte de la 119ᵉ sentence du *Prorrh.* consacré par Galien, est préférable, au point de vue médical, à celui de la 349ᵉ sentence des *Coaq.* Voyez l'*errata*.

355ᵉ *S.* — 119. Cette sentence, oubliée d'abord dans 2253, a été restituée au bas de la page par la même main qui a écrit le manuscrit.

358ᵉ *S.* — 120. 2253, 2254 et Bâle font de ce qui suit une sentence à part, mais en y rattachant les trois premiers mots de la 359ᵉ sentence. Cette division me paraît inadmissible.

359ᵉ *S.* — 121. *Voir* note 21 ci-dessus.

361ᵉ *S.* — 122. « Le τετάνος est la tension et la rigidité de tous les nerfs et de tous les muscles du corps. Autre définition : le tétanos est un spasme en ligne droite avec tension du cou, serrement des mâchoires avec impossibilité de mouvoir le cou dans un sens ou dans un autre (*Definit. med.*; *defin.* 237). » Galien définit le tétanos une tension égale des muscles de la partie postérieure et antérieure du corps (*de Palpit. Tremor.*, etc.; *in fine*, t. VI, p. 641).

Il donne à peu près la même définition (Com. IV in *Aph.*, 57); et il ajoute que le tétanos est un spasme, mais que les parties ne paraissent pas agitées de mouvements spasmodiques, parce que la tension est égale en avant et en arrière. — C'est ce que nous appelons le *tétanos droit.* Ailleurs (*de Motu musculorum*, cap. 8, t. IV, p. 404) il dit : « Il y a tétanos quand les parties sont tirées dans un sens opposé par les muscles antagonistes. » — Ainsi, le mot *tétanos* est une expression générale qui signifie la tension avec rigidité, tension droite ou courbe d'une partie du corps ou du corps tout entier. L'opisthotonos, l'emprosthotonos, signifiaient chez les anciens, comme chez nous, la courbure du corps en arrière ou en avant. Il semble aussi que ces mots servaient à désigner seulement le spasme et non le tétanos des parties antérieures ou postérieures; ils s'appliquaient aussi à la courbure en avant ou en arrière du cou seulement. C'est dans ce sens que Celse (VI, 31) prend ces mots; il n'applique aussi le nom de tétanos en général qu'au cou et non aux autres parties du corps. Je ne sache pas que le mot *pleurosthotonos* (courbure latérale) soit employé par Hippocrate et par Galien.—Cf. aussi *Études sur Platon,* par M. Martin, t. II, p. 356; J. C. Stark, *de Tetano ejusque speciebus; pars prior: Historiam complectens;* Iéna, 1778, in-8°.

368ᵉ *S.* — 123. Avec Mack et Duret, je lis πνιγμοῦ, au lieu de σφυγμοῦ des manuscrits et des imprimés. Foës conserve σφυγμοῦ, et entend, quand il y a de violentes pulsations.

371ᵉ *S.* — 124. J'ai suivi le texte vulgaire. 2253, 2254 ont παχύ épais), au lieu de ταχύ, promptement.

375ᵉ *S.* — 125. Je suis Foës et Bâle avec 2253 et 2254. Le texte de Duret est un texte d'imagination, comme en beaucoup d'autres passages.

379ᵉ *S.* — 126. Πάμπνοι, Bâle, Foës et 2254. 2253 avait παμποίαι (παντοίαι?) « variés » leçon que Foës approuve, et qui est conforme à un passage parallèle du liv. III des *Maladies*: une main étrangère a changé ce mot en πάμπνοι.

380ᵉ *S.* — 127. Je suis le texte proposé en note par Foës; il trouve quelque appui dans un lieu parallèle du liv. III des *Maladies*. Le texte vulgaire, pour lequel les manuscrits ne fournissent aucune correction, porte : « Parmi les pleurétiques, ceux qui ont de la rougeur au-dessus de l'oreille et qui sont brûlants comme les pleurétiques, etc. »

382ᵉ *S.* — 128. Μετὰ σπασμάτων. Σπάσμα et ses dérivés sont très souvent employés dans le traité *des Maladies*. Suivant Foës (p. 177 et *OEcon.*), ce mot désigne un spasme avec distension des fibres

charnues ou tendineuses, principalement des muscles du thorax, spasme qui suit quelquefois le frisson du début des pleurésies, et qui est accompagné d'un sentiment de resserrement et d'oppression. Galien applique le mot σπάσμα (ῥῆγμα des médecins modernes) aux déchirures musculaires par suite de distension poussée outre mesure (Com. III, in lib. *de Officina med.*, t. 31, p. 832, t. XVIII, 2ᵉ part.). C'est dans ce sens que M. Littré traduit σπάσματα (*de l'Officine du médecin*, §. 22, p. 327, t. III). Il paraît aussi d'après Galien (*loc. cit.*), qu'Hippocrate est le premier qui ait parlé de ces σπάσματα.

384ᵉ *S.* — 129. Ces bulles qui se forment sur l'huile quand on y trempe un fer rouge sont petites et fort rapprochées, ce qui me fait croire que l'auteur a voulu parler du développement très prononcé que prennent, chez les phthisiques, les papilles de la langue, dont la couleur tire alors quelquefois sur le livide par suite de l'intensité de la congestion. Il n'est pas rare, en effet, de voir ce phénomène se montrer avant le crachement de sang, lequel est toujours précédé d'une turgescence vers les parties supérieures. D'ailleurs ce hérissement des papilles est aussi un des symptômes de la gastrite chronique qui accompagne presque constamment la phthisie.

386ᵉ *S.* — 130. J'ai suivi l'interprétation de Foës et le texte de Mack. Le texte vulgaire porte : Il est avantageux que les douleurs amollissent le ventre. — « Amollir » est ici pour relâcher.

392ᵉ *S.* — 131. C'est-à-dire s'il ne survient aucun signe qui puisse hâter ou retarder la mort; et si la maladie se tient dans la moyenne ordinaire, la mort arrive au quatorzième jour. Pour adopter l'interprétation de Foës (cf. p. 179 et suiv.), il me semble qu'il faudrait lire : S'il survient quelque bon ou quelque mauvais signe au lieu de : s'il n'en survient pas. Voici du reste la traduction de Celse: *Sputum etiam biliosum, et purulentum, sive separatim ista, sive mixta proveniunt, interitus periculum ostendunt. Ac si circa septimum diem tale esse cœpit, proximum est, ut is circa quartumdecimum diem decedat, nisi alia signa meliora pejorave accesserint : quæ, quo leviora graviorave subsecuta sunt, eo vel seriorem mortem, vel maturiorem denuntiant.* (II, 6, p. 44, éd. de Millig.)

393ᵉ *S.* — 132. Le texte vulgaire porte : οὔρων διαχώρησιν. J'ai suivi la leçon de Duret et de Mack, approuvée par Foës, et qui porte : οὖρον, διαχ.

393ᵉ *S.* — 133. La négation est indispensable ; je l'ai admise avec les principaux éditeurs, en me référant au passage parallèle du *Pronostic.*

395ᵉ *S.* — 134. J'ai traduit conformément au commencement du §. 18 du *Pronostic*. Le texte vulgaire porte : Chez ceux qui, par suite de péripneumonie, ont des dépôts aux oreilles ou aux parties inférieures, ces dépôts suppurent et deviennent fistuleux.

396ᵉ *S.* — 135. Le texte porte simplement ἀνεκαθάρθησαν. J'ai ajouté les mots entre crochets pour ne point laisser d'amphibologie, comme le font les traducteurs latins. *Purgés* doit être pris ici dans le sens de *débarrassés* entièrement. *Voir* aussi *Aph.* V, 8 et 15.

397ᵉ *S.* — 136. Foës conjecturait : *plus dangereuses* au lieu de *moins dangereuses*. — L. de Villebrune admet cette conjecture. Ce sens est plus médical, mais tous les textes et les manuscrits que j'ai consultés ont la leçon que j'ai suivie.

398ᵉ *S.* — 137. Cf. sur cette sentence Hippocrate *de Morbis*, I ; *de Alimento*, t. 2, p. 21, ligne 11, éd. de K., et Gal., Com. IV in lib. *de Alim.*, t. 2, p. 376, t. XV. Cf. aussi Arétée, *de Sig. morb. acut.*, I, 10, p. 23, éd. de K.

400ᵉ *S.* — 138. Il semble qu'Hippocrate n'établit aucune dissemblance entre le poumon gauche et le droit, et admet trois lobes (πτέρυγες, ailes) aussi bien pour l'un que pour l'autre. Toutefois, on peut croire qu'il connaissait le véritable nombre et la disposition des lobes du poumon, car dans le traité de l'*Anatomie* (*initio*), livre qui fait partie de la collection, et qui est évidemment du temps d'Hippocrate, sinon de lui, on lit : Le poumon a cinq proéminences (ὑπερκορυφώσιας) qu'on appelle lobes (§. 2, éd. de Triller, dans *Op.*, t. 2, p. 259). Cette division du poumon est admise par tous les anatomistes anciens. Théophile (p. 102) dit même que le cinquième lobe (le petit, l'inférieur, placé à droite) ne sert pas à la respiration, mais à protéger la veine cave inférieure dans le trajet qu'elle parcourt pour se rendre au cœur après avoir traversé le diaphragme.

400ᵉ *S.* — 139. Ἀορταί. Les bronches sont appelées dans la collection hippocratique, tantôt *artères*, tantôt *aortes*, preuve évidente que les auteurs de cette collection assimilaient, soit pour leur structure, soit pour leurs fonctions, les artères et les bronches [1] ; mais je ne sache pas que le mot ἀορτή y soit employé pour désigner l'artère aorte, qui ne paraît pas avoir été désignée vulgairement sous ce nom d'ἀορτή avant Aristote. Dans la collection, elle est appelée la grande veine ou simplement *artère*. La trachée-artère est appelée

[1] M. Littré (tome I, p. 201 et suiv.) a parfaitement établi que les auteurs hippocratiques appelaient artères la partie du système vasculaire que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom. Je renvoie à cette partie du livre de M. Littré pour tout ce qui regarde l'anatomie et la physiologie du système vasculaire. C'est un point tout à fait neuf de son travail.

tantôt βρόγχος, tantôt ἀρτηρίη. Βρόγχος désigne quelquefois le larynx seulement. Cf. Foës, *Œcon.*, aux mots βρόγχος, ἀρτηρίη et ἀορτή.

400e *S.* — 140. Le traité des *Lieux dans l'homme* nous fournit l'explication de ce passage des *Coaques;* il y est dit (p. 414, éd. de Foës) : « Lorsqu'il se fait de la tête sur le poumon un flux à travers la bronche (trachée-artère) et les aortes (les bronches), le poumon étant sec par nature, attire en lui autant d'humidité qu'il peut, et à mesure qu'il se remplit, il devient plus volumineux. Quand il est complétement plein, le lobe se gonflant s'applique de chaque côté sur les parois du thorax, et cela cause une péripneumonie ; quand il ne s'applique que sur un côté, c'est une pleurésie. » — Cf. aussi *de Morb.*, II, p. 482, éd. de Foës, sur les maladies appelées *le Poumon rempli* et *le Poumon s'appliquant contre les parois de la poitrine;* l'auteur signale cette dernière maladie comme difficile à guérir et ordinairement mortelle.

400e *S.* — 141. *Voir* note 11 du *Régime dans les maladies aiguës.*

404e *S.* — 142. Φύματα. « Par comparaison avec les productions de la terre, on a appelé φύματα toute tumeur contre nature qui arrive spontanément, surtout celles qui se forment à l'extérieur. » (Gal., Com. in *Epid.*, VI, p. 451, 18.) Dans le Com. III, in *Aph.* 26, Galien complète cette définition. « On appelle proprement φύματα des phlegmons spontanés qui se développent promptement, qui s'élèvent promptement aussi en pointe, et qui suppurent promptement. Ces tumeurs se forment principalement aux aines, vers les mâchoires, en un mot, vers les parties qui ont beaucoup de glandes et qui sont aptes à recevoir en elles les humeurs superflues. » — Celse traduit φύματα par *abcessus.* — Je pourrais rassembler bien d'autres passages qui prouvent que le mot φῦμα répond exactement à notre mot *abcès.* Employé par Hippocrate pour désigner une maladie de poumon, il signifie quelquefois une véritable vomique; mais le plus souvent il correspond à ce que nous appelons *tubercule.* Cela est surtout évident dans le traité des *Maladies*, liv. I, p. 453; liv. II, p. 481, éd. de Foës; et dans celui des *Articulations* (§. 41, p. 177, t. IV, éd. de M. Littré), où l'auteur établit un rapport très remarquable entre la gibbosité et la présence dans les poumons de φυμάτων σκληρῶν (durs) καὶ ἀπέπτων (et crus), ajoutant que ces incurvations de l'épine résultent souvent de ce que les ligaments des vertèbres ont été en communication avec ces masses tuberculeuses. — Ainsi, les anciens assimilaient les tubercules des poumons à de véritables abcès, qui avaient leurs périodes de crudité et de coction, considérant la marche générale de cette maladie et la nature de l'ex-

pectoration qui accompagne les tubercules suppurés; tandis que notre mot *tubercule* rappelle plutôt l'origine, la forme et la première période de cette production pathologique accidentelle.

409e *S*. — 143. Comme les hippocratiques recouraient surtout à la succussion en vue de l'opération de l'empyème, je réunis ici ce que j'ai à dire sur ce moyen diagnostique, et sur cette opération elle-même. Quinze jours après que l'épanchement du pus s'était opéré dans la poitrine, on faisait baigner le malade ; ensuite on le plaçait sur un siége, une personne lui tenait les mains, le médecin l'agitait lui-même par les épaules, et il écoutait de quel côté se faisait le bruit [1]. De ce côté devait exister la maladie, et il y faisait la section. Hippocrate désirait que la maladie fût du côté gauche, comme le moins dangereux à attaquer. Si l'épaisseur ou la quantité du pus empêchait d'entendre aucun son, ce qu'il dit arriver quelquefois, il ouvrait du côté où la douleur et la tuméfaction étaient le plus sensibles, mais plutôt par derrière que par devant, et à la partie la plus déclive, pour donner au pus une issue plus facile. Il commençait par une incision à la peau avec le *machaire* de la poitrine (ou en forme d'épée. (*Voir* note 13 du *Médecin*.) Puis avec un autre *machaire* plus aigu et plus étroit, entouré d'un linge jusqu'à un

[1] Ce n'est pas la seule trace dans les écrits hippocratiques, de l'auscultation immédiate appliquée aux maladies de poitrine. Déja Laennec (*Traité de l'Auscultation*, chap. III, p. 48, éd. de M. Andral) avait relevé le passage suivant : « Quand il se fait un amas d'eau dans les poumons il y a de la fièvre avec de la toux; les ongles se recourbent, les malades éprouvent les accidents de l'empyème; mais l'hydropisie du poumon a une marche plus lente que l'empyème. Si après avoir appliqué longtemps l'oreille contre les parois de la poitrine, on entend un bruit semblable à celui du vinaigre bouillant, et si le malade est ainsi attaqué depuis quelque temps il se fera une rupture dans la cavité de la poitrine. » L'auteur ajoute quelques lignes plus bas, qu'on doit ouvrir la poitrine là où l'on a entendu le bruit (*de Morbis*, II, p. 485, édit. de Foës). Laennec pense que le bruit perçu par Hippocrate était celui de la respiration mêlé à un peu de râle crépitant. — M. Pariset, dans son brillant éloge de Laennec (p. 26), a signalé d'autres passages de la collection hippocratique sur l'auscultation immédiate. Voici ses paroles : « Pendant une orthopnée, et parmi les efforts d'une toux sèche et violente, il (Hippocrate) saisit dans les poumons une sorte de chant [τὰ στήθεα ἀείδειν δοκέει]; (*de Morb.*, III, éd. de V. D. Land. VII, 16). Il va jusqu'à surprendre le murmure, le cri du sang dans ses vaisseaux; et ce cri il le compare au cri du cuir qui sert pour la chaussure [τρίζει τὸ αἷμα οἷον μάσθλης] (*de Morb.*, II, t. II, p. 275, éd. de K.). » On remarquera aussi les sentences 386 et 388 des *Coaques*; enfin dans le §. 14 du *Pronost.*, p. 75, note 41, il est parlé du bouillonnement qui se fait dans la trachée.

demi-pouce de sa pointe, il pénétrait dans la poitrine. Quand il avait évacué autant de pus qu'il le jugeait à propos, il fermait l'ouverture avec une tente de linge, attachée à un fil. Tous les jours il évacuait la même quantité de pus. Le dixième jour, où tout le pus était sorti, il injectait par l'ouverture du vin et de l'huile tiède pour nettoyer le poumon. Le matin il donnait issue à l'injection du soir, et le soir à celle du matin. Dès que le pus devenait clair et un peu gluant, il introduisait dans l'ouverture une canule d'étain. A mesure que la poitrine se desséchait, il diminuait la canule, et laissait ainsi peu à peu consolider la plaie. Si le pus était blanc et parsemé de filets sanguinolents, c'était un signe presque certain que le malade en réchapperait; mais si le premier jour il ressemblait à du jaune d'œuf, et si le lendemain il était épais, d'un vert pâle et d'une odeur fétide, il jugeait que le malade en mourrait (*de Morb.*, II, p. 476, ed. de Foës, et *ibid.*, p. 483). Quelquefois il faisait cette opération avec le cautère actuel. Les cautères dont se servaient les auteurs hippocratiques étaient ou épais, ou allongés, ou cunéiformes, ou recourbés à une extrémité, et à l'autre, larges comme une obole. (Cf. *de Varia ustionem adhib. ration. ap. Hipp.*, par C. F. G. Moldenhawer. Berlin, 1818, in-8° de 32 pages.)

410° *S.* — 144. C'est-à-dire en brun foncé ou en noir. Ce phénomène tient à l'action de l'acide hydrosulfurique sur le métal de la sonde, faite soit avec du fer, soit avec un alliage de cuivre et d'un autre métal (*æs*, χαλκός, airain). On sait que l'acide hydrosulfurique se développe dans le pus fétide, et c'est sans doute de ce pus qu'il est parlé dans la 410° sentence.

421° *S.* — 145. Quelques manuscrits portent : avec suffocation; au lieu de : avec fièvre (Foës). 2254 n'a pas cette sentence.

424° *S.* — 146. Je lis ξηρά avec Sev., au lieu de σκληρά des imp. et des manuscrits, bien que cette leçon puisse, à la rigueur, subsister, car ces deux mots sont quelquefois pris l'un pour l'autre dans Hippocrate.—Cette sentence est fort obscure. Foës interprète : « L'orthopnée donne lieu à une hydropisie sèche. » Il me semble plus rationnel, plus médical de traduire comme je l'ai fait, en suivant la ponctuation de 2253, 2254 et Bâle. (Voir *Introduction aux Coaques*, p. 96, lig. 2.)

426° *S.* — 147. J'ai adopté la division que Foës propose dans ses notes, bien qu'elle ne soit appuyée sur aucun manuscrit. J'ai puisé mes motifs dans le contexte. Duret et Mack lisent : s'épaissir. Les manuscrits et les imprimés ont la leçon que j'ai adoptée.

430° *S.* — 148. « Quant aux suppurations internes provenant de blessures faites par une lance, ou un glaive, ou un trait, tant que

la plaie, par l'ancienne ouverture extérieure, reçoit le souffle du dehors, elle attire la fraîcheur par cette voie qui lui sert également à dissiper la chaleur interne et à se purger facilement du pus et des autres matières. Lorsque la plaie guérit en même temps au dehors et au dedans, la cure est complète; si elle guérit au dehors et non au dedans, il en résulte un empyème. Lorsqu'elle guérit au dedans et au dehors, mais que la cicatrice est faible, inégale et livide, la plaie se rouvre quelquefois et il se forme ainsi un empyème. Elle se rouvre aussi si l'on prend trop de fatigue, si la cicatrice est faible, si le *phlegme* et la bile s'y jettent, si l'on tombe dans quelque maladie. Toutes les fois qu'on a quelque plaie de cette espèce, ou si elle guérit au dehors avant que l'intérieur soit cicatrisé, on sent des douleurs aiguës accompagnées de toux et de fièvre. La plaie se rafraîchit d'elle-même en s'ouvrant de nouveau, parce que la chaleur est trop forte au dedans; elle pousse la chaleur avec le pus dont elle se purge. Il y faut beaucoup de soin : la guérison en est longue; quelquefois même on ne l'obtient point : il arrive que les chairs et la plaie trop échauffées par la chaleur du corps, attirent un excès d'humidité; en sorte qu'elle ne peut ni se dessécher, ni bourgeonner, ni arriver à cicatrisation. Les malades, après avoir langui longtemps, périssent à la suite des accidents précédemment indiqués. Lorsque la blessure a intéressé quelqu'une des grosses veines, que le sang s'est épanché dans l'intérieur, et s'y est putréfié, il se forme un empyème. Si le pus est expectoré, si la veine ouverte se referme, et si la plaie guérit tant en dedans qu'en dehors, l'on recouvre entièrement la santé; mais si la plaie ne peut guérir en dedans, ni la veine ouverte se refermer, de sorte qu'elle continue de donner du sang de temps en temps, soit qu'on le rende en vomissant ou en crachant, soit qu'il se putréfie et qu'il occasionne un crachement de pus, on périt ordinairement ou de quelque grande hémoptysie, ou bien parcequ'on tombe à la longue dans cet état funeste dont j'ai déja si souvent parlé (la phthisie). Souvent aussi les veines qui ont été ouvertes par quelque blessure, ou dans les fatigues du travail, ou dans les exercices du gymnase, ou de toute autre manière, après qu'on les croit fermées et consolidées, se rouvrent en d'autres temps, pour des causes légères de la même espèce que celles qui ont causé la première hémorragie, et l'on meurt alors promptement avec une hémoptysie abondante ; ou bien, on vomit un sang récemment extravasé, on crache toute la journée un pus épais et abondant, et l'on meurt de la manière que j'ai indiquée ci-dessus. » (*De Morb.*, I, éd. de Foës, p. 455-6.)

432ᵉ *S.* — 149. *Voir* note 143 ci-dessus.

434e *S.* — 150. J'ai suivi le texte de Foës. Le texte des manuscrits et de Bâle est altéré.

435e *S.* — 151. Arétée (*de Curat. chron. morb.*, I, 8) rejetait ces épreuves comme ne servant à rien pour le diagnostic de la phthisie; mais, dit Foës, il ne s'agit ici que du présage de la mort et non de découvrir la maladie, qui est supposée connue. — Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de très vrai dans l'observation de l'auteur hippocratique, je veux dire le mauvais pronostic qu'on doit porter chez les phthisiques quand les crachats tombent au fond de l'eau, car c'est la preuve de la présence du pus et de l'absence de l'air dans ces crachats.

438e *S.* — 152. Cf. note 148; traité des *Affections internes*, p. 536, éd. de Foës; *de Morb.*, I, p. 450; *de Locis in hom.* (pass.).

442e *S.* — 153. Foës, suivi par Mack, lit φθισικοῖσι τῶν μακρῶν, et traduit : *Præsertim vero his qui ex longo intervallo tabidi existunt.* — En adoptant son texte, je devrais mettre : « chez ceux qui sont attaqués de phthisie depuis longtemps. » Mais, outre que la phrase n'est pas correcte, 2253, Bâle, qui a ici un astérique, et Heurn réunissent τῶν μακρῶν au commencement du numéro suivant. 2254, qui omet le no 443 (qu'Imp. Samb. regarde comme ajouté par une main étrangère), n'a pas les mots en litige au no 442. Ils me paraissent donc avoir été réunis à tort à cette 442e S.

444e *S.* — 154. Τὰ ἀμυχώδεα ἐξανθίσματα. Je suis l'interprétation de Foës. (Voir son *Œcon.*, au mot ἀμυχή.)

445e *S.* — 155. Ce texte est fort obscur; les Aldes et 2253 le marquent d'un astérique. Je n'ai voulu admettre aucune des corrections plus ou moins ingénieuses qui ont été proposées : elles sont toutes arbitraires. Je m'en tiens à la lettre du texte vulgaire tel qu'il est reproduit par les manuscrits, il donne un sens dont on peut se rendre compte. — J'admets avec Foës qu'il s'agit probablement d'une sécheresse des organes respiratoires, causée par une sorte de matière putride et de gangrène. Du reste, Galien donne au mot ξηρή cette signification. (Voir son *Gloss.*, p. 530.)

446e *S.* — 156. Ἠπατικοῖσι. J'ai cru qu'on pouvait dire *hépatiques*, comme on dit *phthisiques*, *hydropiques*, etc. Les anciens appelaient ἠπατικοί les individus atteints d'une inflammation du foie. Galien donne aussi ce nom à ceux qui, sans avoir une affection déterminée, ont une faiblesse et une intempérie de cet organe. (Cf. Foës, p. 189.)

451e *S.* — 157. Ἀμόργη (*amurca*). Galien (Com. VII, in *Aph.*, 57), dit qu'on appelle ainsi le dépôt de l'huile.

454e *S.* — 158. Les manuscrits ne m'ayant fourni aucune lu-

mière sur cette sentence, qui est presque inintelligible, j'ai adopté le sens qui m'a paru le plus raisonnable.

467e *S*. — 159. Λειεντερία, *levitas intestinorum* (Celse), est, suivant Galien, une maladie dans laquelle les aliments et les boissons traversent rapidement le canal intestinal et sortent à l'état de crudité, tels qu'on les a pris. C'était aussi la définition de Praxagore (Com. I in *Aph.* VI). « La lienterie est due à des ulcères semblables aux aphthes ou à la faiblesse de la faculté assimilatrice, faiblesse qui est une conséquence de l'intempérie de toutes les parties du ventre. (Com. in *Aph.* IV, 12). » Dans le traité *de Affectionibus* (p. 522, éd. de Foës), la *lienterie* est définie : « Déjection sans douleur des aliments non putréfiés ou à l'état de crudité (c'est-à-dire non digérés), et imprégnés d'humidité. » L'auteur du IIe livre des *Prorrh.*, (p. 217, éd. de K.), admet que dans la lienterie les matières peuvent être ou très âcres, ou noires et liées et de mauvaise odeur. — Galien reprend très sévèrement Érasistrate d'avoir dit que les anciens faisaient consister la lienterie dans l'évacuation des aliments à l'état de crudité, mais mêlés à du sang et à des mucosités. Il affirme que ni les auteurs hippocratiques ni les médecins plus récents et contemporains d'Érasistrate, tels que Philotime, Hérophile et Eudème, n'ont donné une semblable définition. (Com. in *Aph.* VI, 1.) Érasistrate ne me paraît pas s'être autant éloigné des définitions données par les hippocratistes que le prétend Galien : en effet, pour l'auteur du traité *des Affections*, comme pour Dioclès, dans son livre intitulé : *Affection, Cause, Thérapeutique* (cf. Gal., *loc. cit.* et *de Locis affect.*, t. VIII, p. 185), la présence de mucosités ou d'humeurs était un élément essentiel de la lienterie; et les selles noires dont parle l'auteur du *Prorrh.* sont probablement des selles sanguinolentes. — Cf. aussi sur la dyssenterie : Ackermann, *Dyssent. antiquitates,* Lips., 1777, in-8o; cet ouvrage est plein d'érudition.

472e *S*. — 160. Rufus (*de Morbis Vesicæ et Renum*, p. 117, éd. de De Matthæi) dit : « Quand vous ne voulez pas opérer, employez une sonde, ou faites coucher le malade, ou retournez-le deçà et delà, afin que la pierre se déplace, et l'homme pourra uriner. Quand il est debout, la pierre bouche l'urètre. » — L'impossibilité d'uriner quand on est debout, et la possibilité quand on est couché ou même assis est un des signes présomptifs de la pierre; il a été signalé par les anciens (*voir* Foës, note sur cette sentence, p. 192) et par les modernes. — La sentence suivante est remarquable par le diagnostic différentiel que l'auteur y établit.

474e *S*. — 161. J'ai suivi le texte approuvé par Foës et adopté

par Cornarius. Le texte vulgaire ne me paraît avoir aucun sens.

480[e] *S.* — 162. Le texte des *Coaques* porte τὰ ἐξαίφνης ἀποπληκτικὰ λελυμένως ἐπιπυρετήσαντα. (...σαντι est donné par la 82[e] sent. des *Prorrh.*), Galien dit (Com. II, texte 84, p. 672, t. XVI.) : « Hippocrate, en écrivant d'une manière inusitée λελυμένως ἐπιπυρετήσαντι, a donné matière aux interprétations des sophistes. Certains interprètes ont joint λελ... à ἀποπλ...; les uns l'interprètent par μετρίως (les apoplexies soudaines modérées); les autres lui donnent le sens de paraplégie, c'est-à-dire perte du mouvement et du sentiment. » Galien considère comme la véritable leçon λελ. ἐπιπ., qu'il interprète : une fièvre non aiguë et chaude, mais faible.

482[e] *S.* — 163. Le mot λευκοφλεγματία désigne tantôt l'*anasarque*, tantôt une cacochymie caractérisée par une surabondance de *phlegme* dans les vaisseaux et dans toute l'économie. (Cf. Foës, *OEcon.*, à ce mot.) Prise dans ce dernier sens, la *leucophlegmasie* des anciens représente notre constitution dite lymphatique.

488[e] *S.* — 164. Quelles sont ces parties inférieures ? Il est probable qu'Hippocrate entend les lombes et les hanches, qui sont fortement endolories dans la gravelle.

489[e] *S.* — 165. Ces éruptions sont également signalées comme funestes dans le liv. VII des *Épid.* Pour ce numéro, dont le texte est évidemment altéré, et sur lequel les manuscrits ne m'ont rien appris, j'ai suivi Foës dans sa traduction et dans ses notes.

495[e] *S.* — 166. Πονηρόν. Je conserve ce mot avec les manuscrits et les imprimés. Foës, et en cela il est d'accord avec Imp. Corn., voudrait que, conformément au *Pronostic*, on lût πόνον ; en sorte qu'il faudrait traduire : *cela indique de la souffrance et du délire.* — Le sens est suffisant; il est inutile d'admettre de correction.

Chap. XXVI. — 167. Extraits du II[e] livre des *Prorrhétiques* (p. 128 et suiv., éd. de Mack). « Pour prévoir les terminaisons des plaies, il faut scruter la constitution des malades, et savoir si elle est favorable ou non à la guérison de ces affections. Il faut savoir ensuite qu'il est pour chaque âge des plaies d'une guérison très difficile; et qu'enfin il est, entre les lieux où siégent les plaies, des différences très considérables. Sachez aussi ce qu'il y a pour chaque cas de favorable ou de contraire; et vous connaîtrez dans toutes les circonstances quelle sera l'issue du mal; tandis que, faute de pareilles notions, vous ignorerez comment se comporteront les plaies. — Voici les signes d'une bonne constitution : Des membres agiles et bien proportionnés, des viscères en bon état, un embonpoint modéré, des chairs souples, un teint blanc, ou brun, ou vermeil. Ces

nuances sont bonnes quand elles sont sans mélange, car il est mauvais qu'il y ait un mélange de vert, de pâle ou de livide. Toute constitution opposée à celle que je viens de décrire est une mauvaise constitution. »

« Les blessures les plus mortelles sont celles des gros vaisseaux du cou et des aines; ensuite celles de l'encéphale et du foie; puis celles des intestins et de la vessie. Ces blessures sont, à la vérité, très dangereuses; mais il n'est pourtant pas impossible d'en réchapper, comme on le croit. — Il arrive quelquefois que le sujet blessé n'a ni fièvre ni inflammation; comme il arrive aussi que, sans cause connue, la fièvre s'allume et qu'une partie s'enflamme. — On meurt par toute espèce de blessures. Il est beaucoup de veines, petites et grosses qui tuent par l'hémorragie si elles s'ouvrent dans un état d'orgasme, tandis qu'ouvertes dans d'autres circonstances, elles soulagent notablement. — Il est beaucoup de plaies qui, faites dans des lieux presque indifférents et ne présentant rien de redoutable, deviennent si douloureuses que le malade ne peut respirer ni rester en repos. — D'autres, par la douleur d'une blessure qui ne paraissait pas redoutable, quoique respirant avec liberté, ont été pris de délire et de fièvre, et sont morts. Ces accidents se sont montrés parceque chez les individus le corps avait naturellement de l'aptitude à la fièvre, et que leur esprit était facile à se troubler. — Un point capital est de faire surveiller avec soin et fort longtemps tous les accidents fâcheux. »

« Les ulcères rongeants, dont la pourriture est très profonde et les chairs très noires et très sèches, sont les plus mortels; ceux d'où suinte un *ichor* noir sont funestes et dangereux. Les pourritures blanches et baveuses sont moins mortelles, mais elles sont récidives, et deviennent chroniques. »

« Les plaies de tête les plus mortelles sont celles qui pénètrent dans l'encéphale. Elles sont toutes très redoutables, qu'il y ait dénudation considérable, enfoncement ou fracture de l'os [1]. Si la plaie extérieure a peu d'étendue et que la fracture en ait beaucoup, il y a plus de danger; et si l'accident a lieu près de la suture et dans les régions supérieures de la tête, c'est tout à fait redoutable. — Dans toutes les plaies de la tête ou les contusions un peu considé-

[1] Hippocrate, dans le traité des *Plaies de tête,* divise les lésions du crâne en : 1° fractures simples ; 2° contusions simples ; 3° fractures avec enfoncement ; 4° hédra ou eccopé (c'est-à-dire simple entamure de l'os) ; 5° fracture par contre-coup. — Il reconnaissait l'état de l'os, soit par la vue, soit avec la sonde, soit à l'aide de la rugine.

rables et récentes, il faut s'informer si le malade est tombé, s'il a été pris d'assoupissement. Dans l'un ou l'autre cas, il faut se tenir sur ses gardes, parceque la blessure peut avoir intéressé l'encéphale; si la plaie n'est pas récente, il faut recourir aux autres signes et les peser avec attention. — Il est très avantageux que celui qui a une plaie de tête ne soit pas pris de fièvre, d'hémorragie, d'inflammation ou de douleur quelconque. Si quelqu'un de ces accidents survient, il est moins dangereux qu'il se montre dès le début et qu'il dure peu de temps. — Si dès le début de la fièvre il survient du délire, ou une *apoplexie* (paralysie) de quelque membre, le malade succombera, à moins qu'il ne se sauve ou par l'ensemble des signes heureux, ou par quelques-uns des plus favorables, ou par sa bonne constitution. Examinez bien quelle est la voie de salut, car il y a encore quelque espoir de sauver le malade; mais s'il se guérit, il perdra nécessairement l'usage du membre sur lequel se sera fixé le mal. »

« Les grandes plaies des articulations qui ont complétement divisé les *nerfs* (parties tendineuses) servant de moyens d'union, estropient nécessairement le malade. — S'il reste du doute sur l'état des parties *nerveuses*, et que le mal ait été fait par un instrument pointu, il vaut mieux que la plaie soit en ligne droite que d'être oblique : peu importe d'ailleurs que le trait soit pesant et émoussé. Mais il faut considérer et la profondeur de la plaie et les autres signes : par exemple, si l'articulation suppure, elle se raidira (ankylose fausse ou vraie); s'il s'y forme un gonflement opiniâtre (tumeur blanche?) ce gonflement à la langue la rendra également raide; et il persistera même après la guérison de la plaie. Aussi, lorsque l'on a à traiter une articulation fléchie, il faut de temps en temps la plier et l'étendre.. — S'il y a apparence qu'un *nerf* doit s'exfolier, il est bon de prédire qu'il y aura claudication, surtout si un des *nerfs* des extrémités inférieures est relâché. — Vous reconnaîtrez aux signes suivants qu'un nerf doit s'exfolier : il s'écoule pendant longtemps un pus blanc, épais; l'articulation dès le principe est douloureuse et enflammée. Ces signes sont les mêmes lorsqu'un os doit s'exfolier. — Un coude déchiré, vivement enflammé, passe à la suppuration et réclame nécessairement l'emploi des incisions et du feu. »

« Dans les affections de la moelle épinière qui arrivent soit après une chute, soit par quelque autre cause, soit spontanément, le malade perd l'usage de ses jambes; il ne sent rien quand on le touche au ventre ou à la région de la vessie. Dans les premiers temps, il ne rend ni selles ni urines, si ce n'est par des moyens ar-

tificiels; à mesure que la maladie se prolonge, ces évacuations ont lieu sans qu'il en ait le sentiment; enfin peu de temps après il meurt. »

Hippocrate trépanait dans les trois premiers jours pour les fractures et les contusions; l'enfoncement de l'os lui paraissait remplacer le trépan; l'ecopé était une lésion trop légère pour réclamer cette opération. Comme M. Littré l'a très bien démontré dans son *Argument* du traité des *Plaies de tête*, Hippocrate ne trépanait pas pour donner issue au sang ou aux autres liquides épanchés, mais pour enlever la partie contuse et pour prévenir l'inflammation; pratique qui a été renouvelée par quelques chirurgiens modernes. Hippocrate se servait du trépan perforatif et du trépan à couronne, qu'il mettait sans doute en mouvement avec un archet. Quand il était appelé dans les trois premiers jours de l'accident, il ne pénétrait pas immédiatement jusqu'à la méninge dans la crainte qu'étant trop longtemps exposée à l'air, elle ne devînt fongueuse. Mais quand un long espace de temps s'était écoulé depuis la blessure, il pénétrait tout de suite dans l'intérieur du crâne. Pendant l'opération du trépan, il recommande d'ôter par intervalle l'instrument, et de le tremper dans l'eau froide; avec cette précaution l'os ne s'échauffera pas, et se nécrosera dans une moins grande étendue. Il recommande également d'incliner toujours le trépan sur le point le plus épais du crâne, d'en suivre les progrès avec une sonde, et d'ébranler le cercle osseux pour le faire sauter. (Cf. le traité des *Plaies de tête*, passim, et l'*Argument* de M. Littré, t. III, p. 150 et suiv.).

502e *S.*— 168. Ἐπίπλοον (*omentum*), tire son nom de ce qu'il flotte entre les intestins et les parois du ventre (Gal., *de Us. part.*, IV, 2, t. III, p. 295). Ce mot représente à peu près pour les anciens ce que nous appelons aujourd'hui épiploon. Hippocrate (*de Nat. Mul.*, p. 218, l. 5, ed. de Bâle) faisait descendre l'épiploon jusque sur la matrice, et il pense que quand la femme est grasse, le poids de l'épiploon en ferme l'orifice et empêche la semence d'arriver dans son intérieur. La même idée est reproduite dans le traité *des Femmes Stériles* (p. 295, l. 31) et dans *Aph.* V, 46. Suivant Galien, Érasistrate croyait que l'épiploon ne servait à rien. (Com. III, in lib. *de Alim.*, t. 14, p. 308, t. XV. — *De Nat. facult.*, II, 4, p. 91, t. III).

508e *S.* — 169. Le mot μηρός, que j'ai traduit par *cuisse*, signifie chez les anciens tantôt le fémur, tantôt la cuisse proprement dite. Cf. Greenhill, *Adnot. in Theoph.*, p. 285.

509e *S.* — 170. Ῥαχίτη μυελός. Je n'ai retrouvé que dans les *Coaques* et dans le traité *des Mal.*, Ier liv., (p. 447, éd. Foës) d'où

cette sentence est tirée, les mots ῥαχίτη μυελός pour désigner la moelle épinière : tantôt elle est appelée simplement μυελός (*de Locis in homin.*, p. 142), tantôt νωτιαῖος (de νῶτον, dos), (*de Gland.*, p. 272 et 273; *Coaq.*, sent. 512); enfin νωτιαῖος μυελός (*Aph.* V, 18; *Prorrh.* II, p. 132, éd. de Mack) et dans le traité *des Chairs*, (p. 249) où il est dit : « La moelle procède du cerveau; il n'y a pas en elle plus de substance grasse et glutineuse que dans le cerveau; elle a été nommée à tort moelle, car elle ne ressemble pas à la moelle contenue dans les os; elle est revêtue de membranes tandis que l'autre moelle n'en a pas.» — Je me suis longuement étendu sur la synonymie des centres nerveux donnée par Hippocrate, par Galien et par ses successeurs dans ma thèse intitulée : *Exposit. des connaissances de Galien sur l'anat., la phys. et la path. du syst. nerv.* (p. 191 et suiv.). J'y ai donné aussi la description de la moelle d'après Galien et les autres anatomistes grecs (p. 38 et suiv.). Je me permets d'y renvoyer le lecteur, s'il desire avoir sur ce point de plus amples détails.

509e *S.* — 171. Le texte vulg. porte : τὰ ἐντὸς νεῦρα. Imp. Samb., Holl., Opsop., lisent τὰ ἔντερα. Foës m'autorise à suivre cette leçon : je crois que le contexte la commande.

510e *S.* — 172. Ἐς τὴν ὀφρὺν. Ὀφρύς signifie, selon les anciens, tantôt le sourcil proprement dit, tantôt l'os frontal. — Cf. Théophile, éd. de Greenhill. — Les auteurs de chirurgie et d'ophthalmologie notent aussi les plaies de cette région comme une des causes de l'amaurose. M. Malgaigne est d'avis que dans les plaies et contusions de la région du sourcil, c'est moins la lésion des nerfs propres à cette région qui produit l'amaurose, que la commotion transmise au nerf optique par le choc qui accompagne l'action vulnérante (*Anat. chirurg.*, t. II, p. 381). Souvent, en effet, le chirurgien est obligé de porter le fer ou le feu sur la région sourcilière, de diviser les nerfs qui la parcourent (j'ai été moi-même témoin de plusieurs faits de ce genre), sans qu'il en résulte d'amaurose.

511e *S.* — 173. Σύριγγες. Ce mot vient de l'analogie qu'on a trouvée entre les fistules et les joncs creux dont on faisait des flûtes (Gal., Com. II in *Pron.*, t. 64, p. 209, t. XVIII, 2e partie, et Com. III in lib. *de Hum.*, t. 28, p. 463, t. XVI). Les anciens (Gal., *de Tum. præt. nat.*, cap. 5, p. 718, t. VII; — Paul d'Égine, IV, 49 et VI, 77; — *Defin. med.; defin.* 421; Celse, V, 28, 12), définissent la fistule un conduit calleux, étroit et long, quelquefois sinueux, ayant une ouverture qui ne peut pas se cicatriser ou qui se cicatrise difficilement, et par laquelle sort de l'humeur à certaines époques. Dans le traité *des Fistules* que nous avons sous le nom d'Hippocrate,

il n'est question que des fistules à l'anus, de leur traitement et d'autres maladies du gros intestin, particulièrement de l'inflammation et de la chute du rectum. — Pour la description des procédés mis en usage par Hippocrate dans l'opération de la fistule à l'anus, je renvoie à Dujardin (*Hist. de la chirurg.*, p. 113 et suiv.), et à Sprengel (*Hist. de la méd.*, trad. de M. Jourdan, t. VII, p. 264 et suiv.). Je dirai seulement que l'auteur se servait, pour reconnaître l'étendue et la nature de la fistule, d'un *speculum ani* (κατοπτήρ), et qu'il traitait ces fistules soit par les tentes enduites de médicaments, soit par la ligature, procédé renouvelé de nos jours. Il voulait aussi qu'on ramenât les fistules borgnes internes à la condition des fistules complètes, pour les soumettre au même traitement. Et il termine en disant que la fistule borgne ne guérit pas si elle n'est incisée, c'est-à-dire ouverte à sa partie supérieure.

512e *S.* — 174. Cette sentence présente quelques mots qui demandent une explication. La *néphrite* (νεφρῖτις) signifie dans Hippocrate tantôt une maladie des reins en général, tantôt la présence de calculs dans les reins, tantôt l'inflammation de cet organe. Il s'agit sans doute du calcul qui, suivant Hippocrate, est une maladie commune à l'enfance. — Par le flux de sang (ῥοῦς αἱματηρός), les uns ont entendu qu'il s'agissait de pertes utérines, qu'Hippocrate dit être fréquentes chez les jeunes filles; d'autres, que l'auteur voulait parler de flux sanguin en général et particulièrement de l'épistaxis. — Il est probable qu'il faut regarder les fluxions sur la moelle (κατάῤῥους νωτιαῖος) comme se rapportant à la phthisie dorsale dont la description est plusieurs fois donnée dans le IIe livre des *Maladies*, dans le traité des *Affections internes* et dans celui des *Glandes*. — Le *chordapsus* (χορδαψός) est pour Galien (*de Locis affectis*, VI, 2), et pour les auteurs anciens (cf. Foës, *OEcon.*, au mot χορδαψός), synonyme d'*iléus*. (*Voir* note 191 des *Coaques*). Ce mot tire son origine de χορδῆς ἅπτεσθαι (être tendu comme une corde), parceque, dans la maladie qu'il désigne, l'intestin grêle semble au toucher tendu et résistant. — Par *écrouelles* (χοιράδες), il faut entendre toute tumeur froide, glanduleuse (de nature scrofuleuse), et particulièrement les tumeurs des glandes du cou. (Cf. Foës, *OEcon.*, au mot χοιράς, et notes sur cette sent., p. 201).

Chap. XXVIII. — 175. On complétera ce chapitre avec les *Aph.* 28 à 63, de la Ve section et avec les notes que j'y ai ajoutées. On aura ainsi en abrégé presque tout ce qui se trouve fort au long dans les traités relatifs aux maladies des femmes.

514e *S.* — 176. Στόματα ἀφθώδεα peut s'entendre soit d'aphthes

à la bouche, soit d'aphthes à la vulve. En effet, il n'est pas rare de voir chez les femmes prés d'accoucher de véritables aphthes, soit à la bouche, soit à la vulve, où ils simulent même les ulcérations vénériennes.

514e *S.* — 177. Ἐπιφόροισιν. J'ai suivi, pour ce mot, l'une des interprétations données par Galien (Com. III in *Prorrh.*, t. 105, p. 737, t. XVI). L'autre sens d'ἐπίφορος n'est pas applicable ici, puisqu'il signifie : « Qui conçoit facilement et qui accouche promptement. »

518e *S.* — 178. *Voir* note 1 du *Prorrh.*

518e *S.* — 179. Bâle, 2254, ont κενεαλγικῶς, douleurs des flancs. Foës, tout en admettant ce texte, traduit comme s'il y avait κεφαλαλγικῶς (*ex capitis dolore*) ; 2253 a κενεαγγικῶς. J'ai suivi ce texte, comme le plus sûr et le plus rationnel ; il avait été admis par L. de Villebrune comme la vraie leçon, peut-être d'après Servinus, Duret et Mack.

526e *S.* — 180. Cf. sur cette sentence très obscure Foës, p. 204.

535e *S.* — 181. *Voir* note 48 des *Coaques*, p. 441.

539e *S.* — 182. Ce texte est fort obscur. Je dois à M. Danyau de lui avoir donné un sens médical, sans trop m'écarter des textes imprimés ou manuscrits. Hippocrate parle des infiltrations qui se font aux grandes lèvres, quand l'utérus, soit par l'abondance des eaux, soit par la présence de deux fœtus, est énormément développé : ces infiltrations sont analogues à celles du scrotum chez l'homme dans le cas d'orthopnée par suite de quelques maladies du cœur. Quand elles existent, il n'est pas rare de voir survenir l'éclampsie (les *spasmes* d'Hippocrate) après la délivrance.

543e *S.* — 183. Les manuscrits 2253, 2254 et Bâle ont ῥαγῇ, s'il y a quelque déchirure. Foës a ῥιγῇ ; mais il approuve beaucoup l'autre leçon, qui est, en effet, plausible. Cela doit s'entendre de déchirures de l'utérus ; quant au transport à la cuisse, M. Danyau pense qu'il s'agit du *phlegmasia alba dolens*.

560e *S.*—184. Les manuscrits 2253, 2254 et Bâle ont : ἐν ὑποῤῥοφῇ ; Foës lit : ἐν ὑποφορῇ. J'ai suivi la première leçon ; la seconde signifie : « S'il y a des selles abondantes. »

566e *S.* — 185. Les manuscrits 2253, 2254 et Bâle réunissent la fin de 565 à 566, en sorte qu'il faudrait traduire : « De même dans les cas de superpurgation, etc., ceux qui doivent vomir, etc. » — Mais il n'y a aucune liaison entre ces deux termes. Foës a donc eu raison de les séparer. D'ailleurs cette correction est appuyée sur *Aph.* IV, 34 ; VII, 41.

570e *S.* — 186. J'ai suivi le texte conjectural de Foës, comme

plus conforme à la doctrine hippocratique, comme plus en harmonie avec le contexte lui-même : l'auteur, vantant d'abord les heureux effets de l'ellébore, fait ensuite une restriction. Le texte vulgaire porte : « Et il détourne (ou même il guérit) les grandes suppurations internes. » —Oribase (*Collect. med.*, VIII, 8) nous a conservé de Ctésias, contemporain d'Hippocrate, mais plus jeune que lui, un fragment singulier sur l'ellébore ; il a été signalé, pour la première fois, par M. Littré ; le voici tel qu'il l'a traduit : « Du temps de mon père et de mon grand-père, dit Ctésias, on ne donnait pas l'ellébore, car on ne connaissait ni la mesure, ni le mélange, ni le poids suivant lesquels il fallait l'administrer. Quand on prescrivait ce remède, le malade était préparé comme devant courir un grand danger. Parmi ceux qui le prenaient, beaucoup succombaient, peu guérissaient ; maintenant l'usage en paraît plus sûr. »

CHAP. XXX. 187. — Cf. sur les urines : *de Urinis comp.*, dans les œuvres de Galien, t. XIX, p. 602 ; *de Urinis lib.*, *ibid.*, p. 574 ; *de Urinis*, ex Hipp. et quib. aliis, *ibid.*, p. 609 ; Théophile, *de Urinis*, éd. de Guidot, Lugd. Batav., 1703, reproduit dans *Phys. et med. græc. min.*, ed. d'Ideler, t. I, p. 261; Actuarius, *de Urinis*, dans *Phys. et med.*, etc., t. II, p. 3 ; Anonymi, *Synopsis de Urinis*, *ibid.*, p. 307.) — Parmi les modernes, on lira avec fruit la *Séméiotique des urines*, par M. Becquerel, et le beau traité des *Maladies des reins*, par M. Rayer.

580e *S.* — 188. Après ces mots, vient un membre de phrase dont le sens est inextricable, et qui parait très suspect à Foës. Les interprétations diverses qu'il cherche à en donner ne sont pas plus compréhensibles les unes que les autres ; j'ai passé ce membre de phrase, sur lequel les manuscrits ne m'ont rien appris. On peut le traduire littéralement : « Pour les urines ténues, c'est tout autrement que pour les urines troublées. »

582e *S.* — 189. Je suis l'interprétation de Foës.

590e *S.* 190. Ce texte est embarrassant. J'ai suivi Foës en mettant quelques mots complémentaires entre crochets.

592e *S.* — 191. Εἰλεός. Sous le mot *iléus*, les anciens ont confondu une foule d'affections diverses des intestins, et particulièrement de l'intestin grêle, depuis la colique venteuse jusqu'à la gangrène, y compris le *volvulus*, très bien décrit dans le deuxième livre du traité *de Morbis*. Parmi ces affections, les unes constituent de véritables maladies, qui ont reçu plus tard, par suite du progrès des connaissances anatomiques, un nom déterminé ; les autres ne sont que des symptômes communs à diverses maladies Ce mot est une très grande source d'embarras dans l'étude de la pathologie an-

cienne, et il est tout à fait surabondant dans la nosologie moderne, d'où il faut le rayer, comme l'ont très bien démontré les auteurs du *Compendium* de médecine pratique (t. V, p. 149 et suiv.). Dans l'impossibilité où je suis ici de reconnaître chacune des affections désignées dans la collection sous le nom d'*iléus*, et d'étudier comparativement l'emploi de ce mot chez les médecins grecs et latins venus après les hippocratistes, je renvoie à l'*Économie* de Foës et à Gorris (*Definit. med.*), où plusieurs passages ont été rapportés, mais sans critique médicale, il est vrai.

607ᵉ *S.* — 192. Le texte vulgaire et les manuscrits ajoutent : ἦρά γε τουτέοισι τὰ ἀλγήματα. Ces mots, qui manquent dans la 21ᵉ sentence du *Prorrh.*, ont été, ce me semble, tirés du commencement de la 22ᵉ sentence du *Prorrh.*, mais avec de notables changements; je les ai donc supprimés.

608ᵉ *S.* — 193. J'ai rendu ψαφερόν par *grumeleux*, et ψαθαρόν par *friables*; ces deux mots ont à peu près la même signification ; on écrit indifféremment ψαθυρόν ou ψαθαρόν. — *Voir* aussi note 53 du *Prorrh.*, p. 409.

609ᵉ *S.* — 194. Κακόν. Imp. Samb. et Serv., suivis par Mack, n'ont pas ce mot. 2254 le donne. Foës l'adopte avec Bâle.

616ᵉ *S.* — 195. « Je suis sûr, dit L. de Villebrune, qu'Hippocrate avait écrit λαγόνας, *tend les îles* (les flancs) comme par un retrait sur eux-mêmes, et non σιηγόνας, les joues. » Outre que cette affirmation est singulière, elle est tout au moins en défaut devant les manuscrits; elle l'est devant l'expérience de tous les jours; on sait en effet que les selles abondantes tirent et creusent les joues, et qu'elles météorisent le ventre.

620ᵉ *S.* — 196. Je suis le texte de 2253.

626ᵉ *S.* — 197. Je suis le texte vulgaire et celui des manuscrits. Duret veut le corriger sur celui de la sentence du *Prorrh.* Ces corrections sont tout à fait arbitraires et inutiles. Foës n'avait fait que les proposer.

628ᵉ *S.* — 198. *Voir* note 32 des *Épidémies*.

633ᵉ *S.* — 199. Cette sentence manque dans Imp. Corn.

642ᵉ *S.* — 200. D'après les variantes discordantes des manuscrits et des Imprimés, et surtout d'après 2253 et 2254, il est évident que le texte de ces quatre numéros a subi de graves altérations. Je me suis arrêté à celui de Foës, tout en lui reconnaissant un grand vice, à savoir, de faire disparaître des mots qui sont donnés par 2253, 2254, Bâle et Alde ; mots dont la présence permet de supposer quelque lacune. J'espère que le savant éditeur d'Hippocrate éclaircira ce passage si embarrassant. Pour le n° 242, j'ai suivi

la division de 2254, comme la plus probable et comme se rapprochant de celle du *Prorrh.*, sent. 38.

NOTES DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

1. Hippocrate, dit Coray (*Int.*, p. lxvij), dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux,* dans la troisième section des *Aphorismes*, dans les *Épidémies,* dans le second livre du *Régime* en trois livres, réduisait les vents à deux classes principales, ceux du nord et ceux du sud, regardant sans doute, comme Aristote [*Polit.*, VI (vulg. IV), 4, t. II, p. 186, éd. de M. Barth. St.-H.; et *Meteor.*, II, 46], tous les autres comme appartenant à l'un ou à l'autre de ces vents principaux, suivant qu'ils participaient aux qualités de l'un ou de l'autre. Les vents occidentaux, par exemple, c'est-à-dire tous les vents inclusivement qui soufflaient entre le coucher d'hiver et le coucher d'été, étaient censés appartenir au vent du nord; comme les vents orientaux, placés entre le lever d'hiver et celui d'été, étaient désignés par le nom générique de vents du sud. Cette assertion est vraie pour les *Aphorismes*, pour les *Épidémies,* et peut-être aussi pour le second livre du *Régime,* mais assurément elle ne l'est pas pour le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux,* où Hippocrate distingue positivement les vents en quatre groupes, ceux du sud, ceux du nord, ceux de l'ouest et ceux de l'est (cf. §§. 3, 4, 5 et 6, *init.*). Hippocrate nomme encore les vents *étésiens* (nord-ouest) dans les *Épidémies* : ces vents sont purement locaux, comme est le *Cenchron*, dont il est parlé page 211 et note 48; ils rentrent dans la classe des vents septentrionaux. — Les vents étésiens (ἐτησίαι), qui soufflaient après le solstice d'été et le lever de la canicule, étaient, suivant Coray (p. lxxx), des vents du nord-ouest pour les habitants des climats occidentaux, et des vents du nord-est pour ceux qui habitaient des climats orientaux. Ils soufflaient pendant la nuit et cessaient pendant le jour. (Cf. Arist., *Met.*, II, 5 et 6). — Pour de plus amples détails sur la nature, la théorie et les différentes roses des vents chez les anciens et aussi chez les modernes, cf. Coray (t. I, *Introd.*, p. lxvj à lxxxv), et principalement Ideler (*Meteorot. vet.*, p. 55 à 87, et 110 à 136).

2. Hippocrate avait quelque idée de la pesanteur spécifique des eaux, car il dit qu'elles diffèrent par leur poids (σταθμῷ) et par leur saveur. Il était probablement arrivé à ce résultat en pesant un même vase rempli de diverses espèces d'eau [1]. Aux §§. 7 et 8, il

[1] Dans un livre attribué à Galien (*de Ponderibus et mensuris*, t. XIX,

loue les eaux légères, celles qui ne sont point primitivement chargées de matières étrangères ou qui en ont été plus ou moins complétement dépouillées; il considère aussi la légèreté comme une qualité de ce qui est ténu.

3. Coray trouvait avec raison ce passage altéré, et il voulait qu'on lût : « Si elles (les eaux) sont sans odeur, molles, et si elles viennent de lieux élevés (*qualités des bonnes eaux*), ou si elles viennent de lieux pierreux et de rochers, et si elles sont dures, saumâtres et crues (*qualités des mauvaises eaux*). » C'était à peu près le sens de Calvus. (Coray, t. II, p. 1 et suiv.).

4. M. Littré traduit : « Il étudiera les divers états du sol qui est tantôt nu et sec, tantôt boisé et arrosé, etc. » Rien dans le texte ne me semble correspondre à *tantôt*; il ne s'agit pas d'un même sol qui présente alternativement diverses apparences, mais de diverses espèces de sol. J'ai, du reste, Coray avec moi.

5. « Pour bien entendre tout ce passage, il faut se rappeler la manière dont les anciens divisaient leurs saisons. Il n'y avait que l'équinoxe de printemps qui indiquât le commencement de cette saison. Leur été commençait avec le lever [héliaque] [1] des Pléiades et était divisé en deux parties, dont la seconde, désignée par le nom ὀπώρα (saison des fruits), commençait avec le lever [héliaque] de la canicule [Sirius], à laquelle Homère donne pour cela même le

p. 761), on trouve plusieurs expériences semblables sur la différence de pesanteur entre l'eau et divers autres corps. Cf. aussi *de Cognos. curand.-que animi morbis*, cap. 7, t. V, p. 98. — Galien paraît n'attacher aucune importance au poids comparatif des eaux, car il ne le prend jamais en considération quand il énumère leurs qualités. Suivant Athénée (*Deipnos.*, II), Érasistrate blâmait ceux qui regardaient le poids des eaux comme un moyen de discerner les bonnes des mauvaises. Il en est, dit Paul d'Égine, qui s'assurent de la bonté des eaux par le poids; ce caractère, réuni à d'autres, a de la valeur; seul, il ne mérite aucune confiance (*de Re medica*, I, 50). Bien qu'il soit possible, dans l'état actuel de la science, de déterminer rigoureusement la pesanteur spécifique d'un corps, la réflexion de Paul d'Égine conserve encore toute son importance, et il faut toujours recourir aux autres caractères, surtout à ceux qui nous sont révélés par la chimie. On retrouve dans plusieurs écrits de la collection hippocratique la proposition suivante : l'eau qui s'échauffe rapidement et qui se refroidit de même est légère. (*Aphor.* V, 26; *Epid.*, II, p. 438, éd. K., etc.) Il est difficile de savoir s'il s'agit dans ces passages de la légèreté prise au sens positif, ou si, avec Galien (Com. in *Aph.* V, 26; in *Epid.*, II, t. 12, t. XVII; *Ptisana*, cap. 2, p. 818, t. VI, et aussi *Théophile* et *Damascius*, p. 459, éd. de Dietz) il faut l'entendre au sens figuré de la facilité à être digérée.

[1] On entend par lever *héliaque* d'un astre, l'époque de l'année où cet astre se lève une heure juste *avant* le soleil. — Le coucher *héliaque* a lieu quand l'astre se couche une heure *après* le soleil.

nom d'ὀπωρινὸς ἀστήρ (*Iliad.*, V, 5; X, 27). Le lever [héliaque] d'Arcturus commençait leur automne; et cette époque, qui était celle de la vendange, devançait, du temps de Galien, de douze jours l'équinoxe de cette saison. Le coucher [héliaque] des Pléiades marquait l'entrée de l'hiver (Hipp., *de Diæta*, III, §. 2, t. I, p. 242, éd. de Lind.). [Cf. aussi Galien, Com. in *Epid.*, I, t. 1, p. 15 et suiv., t. XVII.] Ils expriment quelquefois cette époque par le simple nom de la constellation, de manière qu'il est impossible de les entendre sans le secours du reste de la narration. C'est ainsi qu'Hippocrate, du moins à ce que prétend Galien [*loc. cit.*], (Foës, *Œcon.*, au mot πληϊάς) emploie le nom πληϊάς pour indiquer le coucher des Pléiades. » Coray, t. II, p. 198. — Les signes qui accompagnent le lever et le coucher [héliaques] des astres « sont pour la plupart des vents qui s'élèvent ou des pluies qui tombent; en un mot, des changements de temps quelconques qui arrivent aux environs des équinoxes et des solstices ou des quatre saisons de l'année marquées chez les anciens par le lever ou par le coucher [héliaques] de certaines étoiles. Ils précèdent ou ils suivent le commencement de chaque saison, de quelques jours, même de quelques semaines; il est rare qu'ils coïncident au point précis de ces temps » (Coray, p. 148). « Hippocrate regarde la Canicule comme l'époque la plus dangereuse de toutes les vicissitudes; et cela, par la raison qu'elle est précédée, suivie et accompagnée des plus grands changements dans l'état de l'atmosphère » (*ibid.*, p. 197).

6. Εἰ δὲ δοκέοι τις ταῦτα μετεωρολόγα εἶναι. Coray (t. II, §. 8, p. 10), rend μετεωρολόγα par: « rêveries météorologiques, » se fondant sur ce qu'au temps de Socrate l'astronomie était tombée en si grand discrédit, à cause du charlatanisme dont on avait entouré cette science, qu'Aristophane, pour rendre le chef de l'Académie plus ridicule, l'accusait de météorologie. Le sens que j'ai adopté me semble plus sévère et plus conforme au contexte et à la pensée d'Hippocrate. M. Littré (t. II, p. LIII et p. 14) l'a abandonné pour suivre celui de Coray.

7. C'est-à-dire les vents qui, pour me servir des termes de la science moderne, soufflent des différents points de l'horizon, situés du côté du sud, au delà du cercle solsticial d'hiver. Les vents dont il est parlé au §. 4 sont au contraire ceux qui soufflent des différents points de l'horizon, situés du côté du nord, au delà du cercle solsticial d'été. Ceux dont il est question au §. 5 sont les vents qui soufflent des points de l'horizon situés du côté de l'orient ou de l'occident, entre les deux cercles solsticiaux d'hiver et d'été. Je renvoie du reste, pour plus de détails, aux traités élémentaires

d'astronomie. — On trouvera des notions très exactes et très curieuses sur l'astronomie ancienne dans les *Études sur le Timée de Platon*, par M. Martin, t. II, p. 39 et suiv., p. 63 et suiv.

8. Le texte vulgaire porte *μὴ μετέωρα*. Coray (§. 9, p. 18) et M. Littré ont avec raison effacé la négation; en effet, *μετέωρα* veut dire *superficielles*.

9. M. Littré a expulsé de son texte les mots entre crochets fournis par le manuscrit 2255, mais qui manquent dans 2146 et dans la traduction latine (manuscrit 7027), traduction barbare, mais dont M. Littré a tiré un très grand profit dans certains passages. — Coray (§. 9, p. 19), a admis cette phrase; je l'ai fait aussi, en la distinguant par des crochets : on peut la regarder comme une glose.

10. Ἡ *γὰρ κραιπάλη μᾶλλον πιέζει*. Κραιπάλη, en latin *crapula*, en français *ivresse*, est ainsi défini par Galien (Com. in *Aph.* V, 5) : « Il est évident que tous les Grecs appellent *κραιπάλας* les accidents que le vin développe du côté de la tête; quelques-uns même avaient donné, pour appuyer leur interprétation, l'étymologie de ce mot en disant qu'il venait de *κάρηνον πάλλεσθαι* (frapper, agiter la tête.) — La phrase qui suit, et qui est entre crochets, se trouve dans l'éd. de Chartier, t. VI, p. 190. Coray l'a admise; M. Littré la rejette. Si j'ai, dans ma traduction, donné asile à toutes ces phrases suspectes, c'est moins pour reproduire fidèlement des textes que je ne crois pas authentiques, que pour donner aux lecteurs une idée de l'état des manuscrits, et lui montrer comment les interpolations prennent naissance, et mettent le critique en défaut quand il ne reste plus de trace de leur furtive invasion.

11. — Extraits du Traité *de la Maladie sacrée* [1].

« Quant à la maladie qu'on appelle *sacrée*, voici ce qui en est. Elle ne me semble ni plus divine ni plus sacrée que les autres; elle a la même nature que le reste des maladies, et pour origine les mêmes causes que chacune d'elles. Les hommes lui ont attribué une nature et une cause divines, par ignorance, et à cause de l'étonnement qu'elle leur inspire; car elle ne ressemble en rien aux maladies ordinaires. Aussi, d'un côté, à cause de la difficulté de la bien connaître, on continua d'y rattacher quelque chose de divin, et de l'autre, à cause de la facilité de la méthode thérapeu-

[1] ΠΕΡΙ ΙΕΡΗΣ ΝΟΥΣΟΥ. De morbo sacro. — Cf. sur les différents noms que cette maladie a reçus dans l'antiquité et sur les raisons de ces diverses dénominations, Dietz, p. 93 et suiv.; Étienne, p. 336, éd. de Dietz, et Greenhill, *Adnot. in Theoph.*, p. 340.

tique dirigée contre elle (car on l'a traitée à l'aide de purifications et d'enchantements), on en entreprend volontiers le traitement. S'il suffit qu'une chose soit surprenante pour être réputée divine, il n'y aura pas qu'une seule maladie sacrée, mais un très grand nombre. J'en citerai qui ne sont ni moins étonnantes ni moins prodigieuses, et que cependant personne ne songe à regarder comme sacrées. Exemple : les fièvres quotidiennes, tierces et quartes ne me paraissent pas moins sacrées, ne me semblent pas avoir une origine moins divine que cette maladie, quoiqu'elles n'excitent pas l'étonnement. Autre exemple : je vois des gens devenir, sans cause occasionnelle manifeste, *maniaques* et aliénés, et faire beaucoup de choses étranges. Il y en a, je le sais, qui dans le sommeil crient et gémissent; certains se sentent pris de suffocation, d'autres sortent de leur lit, s'échappent de la maison et délirent jusqu'à ce qu'ils soient éveillés; après quoi ils se trouvent aussi bien portants, aussi sensés qu'auparavant; seulement ils sont un peu pâles et affaiblis. Ces faits n'arrivent pas seulement une seule fois, mais très souvent. Il en est beaucoup d'autres, et de très divers, sur chacun desquels il serait trop long de discourir.

« Ceux qui les premiers ont attribué à cette maladie un caractère sacré, je les compare aux magiciens d'aujourd'hui, aux purificateurs, aux jongleurs, aux charlatans, tous gens qui se font passer pour très pieux et pour en savoir plus [que le reste des humains]. Mettant donc en avant la Divinité pour voiler leur impuissance à prescrire un remède efficace contre l'épilepsie, et pour ne pas rendre leur ignorance évidente pour tout le monde, ils se sont imaginé que cette maladie était sacrée, et débitant les discours les plus propres à étayer cette opinion, ils ont constitué le traitement de manière à se mettre à couvert contre tout événement, en prescrivant des purifications et des expiations, en interdisant les bains et un très grand nombre de substances alimentaires qui ne conviennent pas aux malades, à savoir : parmi les poissons de mer, le mulet, le mélanure, le muge et l'anguille; parmi les viandes, la chair de chèvre, de cerf, de cochon et de chien, car ces viandes produisent des perturbations abdominales; parmi les oiseaux, le coq, la tourterelle, l'outarde, et généralement tous ceux qui passent pour offrir une très grande résistance à la digestion; parmi les végétaux, la menthe, l'ail, l'ognon, car les choses âcres ne conviennent pas aux malades. Ils proscrivent les habillements noirs, car le noir est un signe de mort; ils ne veulent pas que les malades couchent sur des peaux de chèvre, qu'ils en portent pour vêtement, qu'ils croisent les pieds et les mains l'un sur l'autre, car toutes ces

choses mettent obstacle à la guérison. Toutes ces prescriptions, ils les font [soi-disant] pour apaiser la Divinité, laissant entendre qu'ils savent bien d'autres choses, et se ménagent par avance des moyens d'exeuse, de manière à conserver pour eux, si le malade réchappe, l'honneur de la guérison et la réputation d'habileté; et s'il succombe, de trouver la sûreté dans leur apologie, et d'avoir un prétexte plausible pour persuader qu'ils ne sont pas les auteurs de la mort, mais bien les dieux. Car eux n'ont administré aucun remède, ni sous forme solide, ni sous forme liquide; ils n'ont fait prendre aucun bain affaiblissant qui puisse en rien les rendre responsables. — Il me semble que [d'après leurs idées], on ne devrait trouver personne en bonne santé parmi les Libyens, qui habitent avant dans les terres, puisqu'ils couchent sur des peaux de chèvre, qu'ils en mangent la chair, qu'ils n'ont point de lits, point de vêtements, point de chaussures, qui ne soient faits de peaux de chèvre; car ils n'ont pour troupeaux que des chèvres et des bœufs. Si faire usage de peaux de chèvre, si se nourrir de leur chair fortifie la maladie, et si au contraire s'abstenir de cette alimentation la guérit, assurément un dieu n'en est en rien l'auteur, et les expiations ne sont d'aucune utilité; et dès lors que les aliments nuisent ou sont utiles, la puissance du dieu est annihilée. Ceux donc qui suivent pour les maladies ce mode de traitement ne me paraissent les regarder ni comme sacrées ni comme divines; car si elles cèdent à ce mélange de cérémonies expiatoires et de prescriptions médicales, pourquoi ne pourrait-on pas, avec des moyens semblables, en préserver les hommes ou les y faire tomber, en sorte qu'il n'y aurait plus moyen d'admettre une cause divine, mais seulement une cause tout humaine? Car celui qui est capable de conjurer ce mal (l'épilepsie), par des purifications et des opérations magiques pourrait certainement aussi la chasser par l'emploi d'autres moyens; et par cette raison même toute intervention divine est complétement anéantie.

« Par de tels discours et de telles machinations, ces individus se posent comme en sachant plus que le vulgaire, qu'ils abusent en mettant sans cesse en avant les expiations et les purifications; car presque tout ce qu'ils disent a trait à la Divinité et aux génies. Quant à moi, leurs discours ne me paraissent pas favoriser la piété, mais bien plutôt l'impiété; ils sont dictés comme s'il n'y avait point de dieux, et, comme je le montrerai, leur piété et leur invocation du principe divin ne sont que de l'impiété et du sacrilége. Ceux qui prétendent pouvoir faire descendre la lune, obscurcir le soleil, donner le beau et le mauvais temps, faire tomber la pluie ou ame-

ner la sécheresse, rendre la terre et la mer stérile, et mille autres choses semblables dont ils assurent avoir trouvé le pouvoir, soit par l'initiation, soit par quelque autre moyen, soit par l'étude, ceux-là, dis-je, qui entreprennent de pareilles choses, je les regarde comme des impies, comme croyant qu'il n'y a pas de dieux, ou que s'il y en a, ils sont sans puissance et ne sauraient arrêter ceux qui commettent les plus grands crimes. Comment avec de telles idées n'offensent-ils pas les dieux? Car, si par la magie ou par des sacrifices on purifiait la lune, on obscurcissait le soleil, on donnait le bon ou le mauvais temps, je ne croirais pas qu'il y eût là quelque chose de divin, mais seulement une action tout humaine, puisque la puissance de la Divinité serait vaincue par la volonté des hommes et lui serait asservie (éd. de Dietz, p. 1 à 14).

« L'épileptique imite-t-il la chèvre, rugit-il, a-t-il des convulsions du côté droit, on dit que la mère des dieux (Cybèle) est l'auteur du mal. Ses cris sont-ils plus forts et plus aigus, on les assimile aux hennissements des chevaux, et on dit que c'est Neptune. Les excréments sortent-ils involontairement, ce qui arrive quelquefois par la violence du mal, on fait dériver le nom de cette maladie d'Hécate. Ses cris sont-ils perçants comme ceux des oiseaux, c'est Apollon le berger qui a produit le mal. Si le malade écume et frappe du pied, c'est Mars. La nuit, quand il y a des terreurs, des alarmes, du délire et que le malade effrayé se précipite de son lit et s'enfuit, on attribue ces phénomènes aux artifices d'Hécate ou à la visite des ombres des Héros. Aussi emploient-ils des purifications et des enchantements, et ils rendent, ce me semble, la Divinité bien perverse et bien injuste. On purifie ceux qui sont en proie à cette maladie comme s'il s'agissait de gens couverts de sang ou d'autres souillures, d'individus qui ont pris quelque breuvage magique ou qui ont commis quelque sacrilége, tandis qu'il faudrait agir tout autrement à leur égard, c'est-à-dire sacrifier, prier, les exposer dans les temples et adresser des supplications aux dieux. Mais on ne fait rien de tout cela, on veut les purifier, et ces purifications consistent à les enfoncer dans la terre, à les plonger dans la mer, à les transporter sur de hautes montagnes, où personne ne peut les approcher, que personne ne peut gravir, tandis qu'il faudrait les porter dans les temples et les consacrer au dieu, si le dieu est véritablement l'auteur de leur mal. Mais je ne pense pas que le corps de l'homme puisse être souillé par un dieu, et que ce qu'il y a de plus impur émane de ce qu'il y a de plus pur. Il me semble qu'un homme pourrait plutôt être purifié et sanctifié par un dieu, s'il avait reçu quelque souillure étrangère ou quelque dom-

mage, qu'il ne pourrait être souillé par lui. En effet, la Divinité purifie et efface les crimes les plus grands et les plus sacriléges; elle est notre protectrice. Nous-mêmes, autour des temples, nous plantons des bois consacrés aux dieux et nous traçons des limites qu'il n'est pas permis de franchir à moins d'être purifié; et quand nous sommes entrés, on nous soumet à des aspersions, non parceque nous sommes encore souillés, mais pour effacer les taches que nous aurions pu contracter auparavant. Voilà, ce me semble, ce qu'il en est des purifications. Cette maladie n'a donc à mon avis rien de plus divin que les autres; elle a la même nature que le reste des maladies; elle a pour origine la même cause occasionnelle que chacune d'elles; ce qu'elle a de divin dans sa nature et dans ses causes, elle le tire des mêmes circonstances que toutes les autres choses. Elle n'est pas moins curable que les autres maladies, pourvu qu'elle ne soit pas tellement fortifiée par le temps qu'elle résiste aux remèdes qu'on lui oppose. Elle a son principe dans l'hérédité comme toutes les autres maladies, car si des parents *phlegmatiques* mettent au monde des enfants *phlegmatiques;* les bilieux, des enfants bilieux; les phthisiques, des enfants phthisiques; si ceux dont la rate est engorgée et dure ont des enfants dont la rate est engorgée et dure, rien n'empêche que les parents qui sont atteints de l'épilepsie aient des enfants qui en soient également atteints, puisque la semence émane de toutes les parties du corps, viciée si elle émane des parties viciées, saine si elle émane des parties saines. Voici encore une grande preuve que cette maladie n'a rien de plus divin que les autres, c'est qu'elle attaque les constitutions *phlegmatiques,* et nullement les bilieuses. Si elle était plus divine que les autres, on la verrait s'attaquer indistinctement à toutes les constitutions; elle n'aurait pas plus de préférence pour les *phlegmatiques* que pour les bilieuses (p. 14 à 22).

« Les petits enfants qui sont attaqués de cette maladie, meurent pour la plupart si le *phlegme* est très abondant et très humide, car les veines ne peuvent, à cause de l'étroitesse de leur canal, recevoir un flux épais et abondant; le sang est refroidi et coagulé, ce qui cause la mort. Si le flux est petit, et qu'il se jette sur les deux vaisseaux [que l'auteur fait partir du cœur et du foie pour se rendre au cerveau, p. 22], ou sur un seul, l'enfant survit, mais en conservant quelques marques de la maladie : ou sa bouche, ou ses yeux sont déviés, ou son cou est distordu, ou ses mains sont contractées (p. 36-38).

« Chez les adolescents, si le flux est petit et s'il se fait à droite, ils ne réchappent pas sans en porter des marques. Mais il est à craindre

que la maladie ne s'alimente et ne s'aggrave si on n'a pas recours aux médicaments convenables. Voilà ce qui en est pour l'enfance et pour l'âge qui vient après. Quant aux adultes, cette maladie, quand elle les attaque, ni ne les tue ni ne les estropie (p. 38-40). Quand cette maladie attaque les vieillards, elle les tue ou les rend *paraplectiques* (p. 40). Après l'âge de vingt ans, cette maladie n'attaque plus personne, ou du moins en très petit nombre, à moins qu'on y soit sujet depuis l'enfance » (p. 46).

Pour montrer que l'épilepsie vient d'une réplétion du cerveau par le *phlegme*, l'auteur dit :

« On peut reconnaître la vérité de ceci sur les brebis, qui sont sujettes à être attaquées de cette maladie, et surtout sur les chèvres chez qui elle est très fréquente. Si on ouvre la tête d'une chèvre, on trouve le cerveau humide, plein d'eau et exhalant une mauvaise odeur. D'où il ressort évidemment que ce n'est pas un dieu qui afflige ici le corps, mais bien la maladie. Il en est de même pour l'homme. Quand l'épilepsie date de longtemps, il n'y a plus de guérison possible, parceque le cerveau, dissous par le *phlegme*, se liquéfie (p. 46-48).

« Ceux qui sont familiarisés avec cette maladie pressentent les attaques : ils fuient les hommes et se retirent dans leur maison si elle est proche; sinon ils se réfugient dans quelque endroit solitaire, afin de n'être vus que du plus petit nombre d'individus possible; ils se voilent aussitôt dans leur chute : ils le font, non par un motif de honte que leur inspire leur maladie, mais par crainte du génie qui les persécute. Les petits enfants, dans leur inexpérience [de ce qui va leur arriver], tombent partout où ils se trouvent; mais après plusieurs attaques et quand ils ont appris à les pressentir, ils se jettent dans les bras de leur mère ou de leur père, ou des personnes qu'ils connaissent le plus, par la crainte et la peur que leur cause la maladie; car, certes, les enfants ne connaissent pas le sentiment de la honte (p. 48-50).

« Il faut que les hommes sachent qu'il ne nous vient ni plaisir, ni gaîté, ni joie, ni amusement, si ce n'est du cerveau. Par lui aussi nous viennent la tristesse, le chagrin, l'abattement et les pleurs. Par lui nous sentons, nous pensons, nous voyons, nous discernons ce qui est honteux de ce qui est beau, ce qui est mal de ce qui est bien, ce qui est désagréable de ce qui ne l'est pas, basant notre jugement pour certaines choses sur la coutume, pour d'autres sur l'avantage qui peut nous en revenir, appréciant, suivant le temps, ce qui est agréable et ce qui ne l'est pas; car les mêmes choses ne nous plaisent pas constamment. C'est encore par le cerveau que nous tom-

bons dans le délire, dans la *manie;* c'est par lui que nous viennent la erainte et les terreurs, aussi bien pendant le jour que pendant la nuit; les rêves, les erreurs, les soucis, l'oubli des choses présentes, l'inertie et l'imprudence. Nous recevons ces fâeheuses influenees du eerveau toutes les fois qu'il est malade, qu'il est plus chaud, plus froid, plus humide, plus see qu'il ne l'est naturellement, ou qu'il est extraordinairement affecté. L'agitation du cerveau fait que la vue et l'ouïe ne sont pas assurées. On voit, on entend une chose pour une autre; or, la langue artieule toujours dans le sens des impressions de la vue et de l'ouïe; et toutes les fois que le eerveau demeure en repos, l'homme conserve le sentiment (p. 54-58).

« D'après cela, je suis fondé à eroire que le eerveau exeree dans l'homme le plus grand empire. Quand il est sain, il est pour nous l'interprète des ehangements qui surviennent dans l'air. L'air lui donne la faculté de sentir. Les yeux, les oreilles, la langue, les pieds et les mains exéeutent tout ce que le eerveau a pensé; et tant qu'il est en eontaet avec l'air, il communique la sensibilité au eorps. Le eerveau est le messager de l'intelligenee, car le *pneuma*, aussitôt que l'homme l'aspire, se rend d'abord au cerveau, d'où il se distribue dans tout le reste du eorps, après avoir laissé dans l'eneéphale ee qu'il a de plus subtil, d'où naissent le sentiment et l'intelligence. En effet, s'il se répandait d'abord dans le eorps pour se rendre ensuite au eerveau, il laisserait l'intelligenee dans les ehairs et dans les veines, et arriverait à l'eneéphale échauffé, impur, ehargé des vapeurs humides des sueurs et du sang, en sorte qu'il ne serait plus parfait. Je soutiens done que le cerveau est l'interprète de l'intelligence.

« Quant au *centre phrénique* (diaphragme φρένες, de φρήν, esprit, sentiment; ef. sur ce mot Greenhill, p. 286, et Dietz, p. 183) c'est par l'effet du hasard qu'il a reçu le nom [de *phrénétique*]; et il l'a conservé bien plus par habitude que pour l'avoir mérité réellement et par nature; ear je ne sais en vérité quelle puissance de sentir ou de penser possède le *centre phrénique*, si œ n'est que quand on est frappé par quelque mouvement inopiné de joie ou de douleur, il reçoit une eommotion et tressaille, à eause de son peu d'épaisseur, et pareequ'il est de toutes les parties du eorps la plus minee et la plus tendue, et aussi parceque'il n'a pas de cavité pour y recevoir les impressions bonnes ou mauvaises, et qu'il est également ébranlé par ces deux sortes d'impressions, à cause de la faiblesse de sa nature. Le *centre phrénique* n'est pas plus sensible que les autres parties du corps, et son nom est aussi vain que la raison qui le lui a fait donner. De même, pour le cœur, on a nommé oreillettes des parties qui

n'ont aucune puissance acoustique. Il y a des gens qui prétendent que nous sentons par le cœur, et qu'il est le siége des chagrins. Mais il n'en est pas ainsi. Le cœur tressaille comme le diaphragme et même davantage, mais pour les mêmes causes. Le cœur et le diaphragme ne sont pour rien dans l'exercice de la sensibilité; le cerveau en est seul chargé. Comme le cerveau est de toutes les parties la première en contact avec l'air et le premier aboutissant de la sensation, de même, s'il se fait dans l'air un changement notable sous l'influence des saisons, le cerveau devient différent de lui-même. Aussi le cerveau sent le premier; et je déclare que c'est lui qui est le siége des maladies les plus grandes, les plus mortelles et les plus difficiles à reconnaître pour ceux qui manquent d'expérience » (p. 60 à 66).

12. Ἠπιάλους καὶ πυρετοὺς... καὶ ἐπινυκτίδας. Ἠπίαλος est un de ces mots dont la signification est loin d'être arrêtée. On le traduit ordinairement par *febris lenis*. D'autres, au contraire, prétendent que c'est une fièvre de mauvais caractère, dans laquelle le chaud et le froid se font sentir en même temps; cf. entre autres Galien, *de Diff. feb.*, II, 96, t. VII, p. 347. Il y en a qui ne donnent ce nom qu'au frisson seulement ou au froid par lequel débute une fièvre (Hésychius). Érotien (*Gloss.*, p. 172) définit les fièvres épiales, celles qui sont accompagnées d'horripilation et de frisson. Coray serait porté à penser, d'après un passage d'Aristophane (Schol. in *Vesp.*, 1038), et un autre de Théognis (V, 176), qu'ἠπιάλος signifie l'*incubus* des Latins, le cauchemar des Français. Pour laisser à chacun la liberté d'entendre ce passage comme il voudra, j'ai cru qu'il fallait franciser le mot grec dans ma traduction. Je remarque que dans le IV[e] livre des *Épidémies* (p. 521, t. III, éd. de K.), le mot ἠπιαλώδεες est évidemment pris dans le sens de fièvre, et qu'il se trouve à côté de τριταιοφυέες. — Les ἐπινυκτίδες sont des espèces de pustules qui viennent pendant la nuit (Gal., *de Meth. med.*, II, 2; Celse, V, 5). Celse dit : « C'est une très mauvaise pustule que celle appelée ἐπινυκτίς. Sa couleur est ordinairement ou livide, ou noirâtre, ou blanche. Autour d'elle se développe une violente inflammation; et quand cette pustule est ouverte, on trouve dans son intérieur une ulcération muqueuse, semblable par sa couleur à l'humeur qui la remplit. La douleur qu'elle produit surpasse de beaucoup sa grosseur, car une fève est plus large qu'elle. » Paul d'Égine (IV, 9, p. 62 v°) dit : « Les ἐπινυκτίδες sont des ulcérations phlycténoïdes (pustuleuses) rougeâtres qui se développent spontanément; quand elles se rompent, il en sort un *ichor* sanguinolent. » Cette définition a été re-

produite par Actuarius (*de Meth. med.*, II, 11, p. 188, éd. d'Est., et texte grec, éd. d'Ideler, p. 457); par Rufus, dans Oribase (*Collect. med.*, XLIV, 10, texte grec publié par Mgr. A. Mai dans ses *Classici auctores*, t. IV, p. 13. Rome, 1831). Cf. aussi Gruner (*Antiq. morb.*, p. 148 et suiv.). — M. Cazenave pense que les ἐπινυκτίδες d'Hippocrate répondent à notre *urticaire*.

13. Et non pas, ce me semble : « A moins que l'ophthalmie ne sévisse d'une manière générale, » comme le traduit M. Littré. Le texte porte : ἢν μή τι κατασχῇ νούσημα.

14. Ἠλιωθέωσι τὴν κεφαλὴν, ἢ ῥιγώσωσι. Foës rapporte ῥιγώσωσι comme ἠλιωθέωσι à la tête et non au corps en général, ainsi que le fait M. Littré, et aussi Coray (§ 14). Le sens de Foës me semble plus conforme à l'idée médicale qu'Hippocrate exprime ici.

15. Je traduis εὔτονοι par *nerveux* et non par *robuste* pour conserver à ce mot sa physionomie antique. Pour les auteurs de la collection hippocratique, il ne représentait pas ce que nous sommes convenus d'appeler la prédominance du système nerveux, mais les attributs de la force. Les premiers anatomistes confondaient sous la même dénomination de τόνος les tendons et les nerfs, ils leur attribuaient la même propriété, celle de servir activement au mouvement, deux erreurs auxquelles Galien lui-même n'a pu se soustraire entièrement. (*Voir* ma thèse sur Galien, p. 76.) Les anciens appelaient donc εὔτονος tout homme bien constitué pour les exercices violents, en un mot tout homme robuste. Chez nous encore les gens du monde disent volontiers d'un homme fort qu'il est très nerveux. La locution *se fouler un nerf* n'a pas d'autre origine que cette erreur anatomique, aussi ancienne que la science elle-même.

16. Καὶ εὐθέως ῥήγνυσθαι τὰ ὄμματα. La fonte de l'œil (Littré); la rupture de l'œil (Foës et de Mercy); la perte de la vue (Dacier, Coray).—La phrase qui, quatre lignes plus haut, est entre parenthèses, paraît à Coray une glose marginale. Elle manque dans Calvus et dans le manuscrit de Gadaldinus.

17. Il suffit de considérer les opinions des anciens sur le rapport qui existe entre les climats et la longévité pour se convaincre des données vagues sur lesquelles ils les avaient appuyées. Ainsi Hérodote (III, 22 et 23) parle de la longévité des Éthiopiens, et Asclépiade (dans Plut., *de Placit. phil.*, V, 30) dit qu'ils étaient vieux à trente ans. Aristote pensait qu'on vivait plus longtemps dans les pays chauds, Pline dans les pays froids, Galien dans les pays tempérés, en Ionie, par exemple. (Voyez *Coray*, t. II, §. 29, p. 56 et suiv.).

18. C'est-à-dire qu'elles ne sont pas irritées, viciées par *le phlegme* ou *pituite* (*voir* pour le *phlegme* note 33 du *Pronostic*).

19. Les relations de tous les voyageurs confirment cette observation. Il est établi que dans les climats chauds la puberté est plus hâtive et la passion de l'amour plus précoce et plus vive que dans les pays froids. Toutefois, il ne faut pas oublier que le régime, l'éducation, le plus ou moins d'exercice, les influences physiques locales et les affections morales, apportent de notables modifications aux influences générales du climat, considéré sur une vaste échelle.

20. Pline appelait le printemps la saison génitale. Il est tout naturel que dans une ville où la température ressemble à celle du printemps les femmes soient fécondes.

21. Ἑλώδεα καὶ στάσιμα καὶ λιμναῖα. Coray traduit : « les eaux de marais, d'étang, et toutes les eaux dormantes en général. » M. Littré, « les eaux dormantes, soit de marais, soit d'étang. » Il me semble d'après l'examen du contexte, qu'il s'agit, non pas seulement de deux espèces d'eaux stagnantes, mais bien de trois espèces; et j'ai été confirmé dans mon opinion par Rufus (édit. de De Matthæi, p. 179), qui, au commencement de son chapitre sur les eaux : dit : Τὰ μὲν στάσιμα τῶν ὑδάτων (καλῶ δὲ τὰ ἐκ τῶν φρεάτων). Φρέαρ signifie, puits, citerne, fosse; j'ai réuni toutes ces acceptions en adoptant le mot *réservoirs*, et j'aurais pu ajouter *artificiels*.

22. Cf. sur l'usage de l'eau et sur ses propriétés le traité de l'*Usage des liquides*; et le *Régime dans les maladies aiguës*, §. 17, p. 324 de mon édit.

23. Σπλῆνας... μεγάλους καὶ μεμυωμένους. Ce dernier mot est fort embarrassant : ma traduction rentre dans l'interprétation d'Hésychius. Le mot *dur*, qu'ont adopté Coray et M. Littré, rentre mieux dans l'explication de Galien, si toutefois il est certain que cette explication se rapporte au passage en question, car, dans son Glossaire, on lit : μεμολυσμένους, au lieu de μεμυωμένους; et il explique ce mot par « *desséchés*; ou, suivant quelques-uns, par *devenus squirreux et durs* comme des pierres. » (*Voir* p. 522 et la note; *voir* aussi Coray, t. II, p. 95, §. 29).

24. Κοιλίας... τὰς ἄνω καὶ τὰς κάτω. Il faut entendre, avec la plupart des interprètes, l'estomac et les intestins, et non pas, comme quelques-uns (cf. Septalius, Com. III, t. 5, p. 162) la poitrine et le ventre proprement dits. Dans ma traduction, j'ai conservé la physionomie du texte. — Cf. du reste sur tout ce passage, Coray, t. II, p. 99 et Septalius (*loc. cit.*)

25. Μανιώδεα νοσεύματα. Maladies accompagnées de *manie*, plutôt encore qu'affections *maniaques*, comme je l'ai d'abord traduit. Coray (p. 102) entend toute espèce de délire aigu ou chronique, symptomatique ou idiopathique. Mais il faut remarquer que, pour

les auteurs anciens, y compris Hippocrate (Foës, *Œcon.*, au mot μανία), μανίη ou μανία désigne le plus souvent un délire violent. M. Greenhill, dans son édit. de Théophile, p. 119, note de la p. 185, 10, a rassemblé avec beaucoup de soin les principales autorités à l'appui de cette interprétation. Toutefois Foës (*loc. cit.*) rappelle que dans les *Aphorismes* VI, 21 et 56, le mot μανία est pris par Galien dans le sens de délire chronique ou *mélancolie*.

26. Κῆλαι. « Κήλη signifie toute espèce de tumeur qui se forme dans le scrotum. On la nomme, 1° hydrocèle, quand elle est formée par de l'eau ; 2° entérocèle, quand c'est par une anse d'intestins ; 3° hydro-entérocèle, quand c'est par une anse d'intestins et de plus par une hydrocèle (peut-être devrait-on plutôt entendre par ce mot l'amas de sérosité plus ou moins considérable qui s'amasse dans le sac herniaire); 4° circocèle (varicocèle), quand c'est par quelques vaisseaux ou par tous les vaisseaux dilatés qui nourrissent le testicule ; 5° hydro-circocèle, quand c'est par une hydrocèle et une varicocèle ; 6° porocèle (πωροκήλη), quand c'est par des callosités formées dans une portion du scrotum ; 7° épiplocèle, quand c'est par une partie de l'épiploon tombée dans le scrotum ; 8° entéro-épiplocèle [1], quand c'est à la fois par l'épiploon et l'intestin ; 9° l'entéro-porocèle, dont l'auteur ne donne pas la définition (*Defin. med.*, t. XIX, p. 447; *def.* CDXXII à CDXXXI). » L'auteur de *l'Introduction* ou *le Médecin* (cap. 19, t. XIV, p. 788), étendant la signification du mot κήλη aux tumeurs du testicule lui-même, ajoute le sarcocèle et la stéatocèle (tumeur formée par une matière semblable à du suif, et qu'on peut rapporter aussi bien au testicule qu'au scrotum), mais il ne dit rien des tumeurs inscrites plus haut sous les numéros 3, 5, 8, 9. Galien (*de Tum. præt. nat.*, cap. 15, t. VII, p. 729) dit aussi que les médecins modernes appellent κήλας toutes les tumeurs qui siégent auprès des testicules. Toutefois le κήλη, dans Galien lui-même et dans les autres auteurs grecs, sert aussi à désigner des tumeurs d'autres parties, par exemple celles de l'aine (bubonocèle), celles du cou (bronchocèle), ou des tumeurs gazeuses (pneumatocèles) ; mais dans ce cas κήλη est toujours uni à un autre mot qui en limite la signification ; comme on l'a vu plus haut, quand il est employé seul, il semble s'appliquer exclusivement aux tumeurs de la région scrotale. — Après ces considérations, je crois qu'il aurait été plus exact de traduire κῆλαι par « tumeurs scrotales » que par « hernies. » D'ailleurs, je ne sache pas qu'il soit fait mention d'une

[1] Galien dit (*de Tum. præt. nat.*; *loc. cit.*) qu'on a outre-passé ici le pouvoir d'accoupler les mots. Qu'eût-il donc pensé de certaines nomenclatures modernes?

manière positive de véritables hernies dans toute la collection hippocratique.

27. L'auteur du commentaire attribué à Galien sur le traité qui nous occupe (§. 10, 2[e] section) regarde la formation de cette hydropisie comme due au changement en eau du sang destiné à la matrice. Quand cette accumulation a persisté pendant le laps de temps marqué pour la gestation, la matrice est sollicitée par une sorte d'instinct et il se fait une espèce d'accouchement, *parceque les choses contre nature qui existent dans notre corps sont soumises aux facultés naturelles*. L'auteur du traité de *Nat. mulieb., init.*, donne les signes de l'hydropisie de la matrice: «les menstrues, d'abord faibles et de mauvaise qualité, cessent bientôt tout à fait; le ventre se gonfle, les mamelles se sèchent et la femme semble être enceinte. Au toucher, le col de la matrice paraît grêle (ἰσχνόν); la fièvre survient, et bientôt il se fait sentir des douleurs au bas-ventre, aux lombes, aux flancs. Cette maladie vient surtout d'avortement.» — Cf. aussi sur l'hydropisie de la matrice *Soranus, de Arte obstetricia, et de Morb. mul.*, p. 276, éd. de Dietz.

28. Στυπτηρίη, ἢ ἄσφαλτον ἢ νίτρον; longtemps on a vu que le νίτρον des anciens était le nitre, opinion déja réfutée par Matthiole, commentateur de Discoride; on sait maintenant à peu près positivement que le νίτρον est le minéral alcalin naturel appelé *natrum nativum* [carbonate de soude impur].—Cf. Dierbach (*Die arzneimittel des Hippokrates, u. s. w.*; Matière médicale d'Hippocrate, etc.). Heildelberg, 1824, 8°, p. 240.; cf. aussi *Hist. de la Chimie*, par M. Hœfer, t. I, p. 52 et 130. — Le στυπτηρίη est l'*alumen nativum* de Waller (Dierbach, p. 246); l'ἄσφαλτον est le *bitumen asphaltum* de Waller (Dierbach, p. 211). — Le θεῖον est le *sulfur nativum* que les anciens tiraient de Mélos et de Lipara, mais surtout de Mélos, où il était en si grande abondance que l'air était chargé de ses vapeurs, et qu'il colorait la terre en jaune (Dierbach, p. 239).

29. Καὶ τὸν οἶνον φέρειν ὀλίγον οἷά τε ἐστί. «Il ne faut qu'une très petite quantité de vin pour les altérer (Coray, §. 36); elles ne demandent que peu de vin (Chailly, p. 23 et note 36, p. 127); elles peuvent porter un vin léger (Littré, t. II, p. 31).» La traduction de M. Littré ne me paraît pas présenter un sens bien plausible; celle de Chailly est incomplète à force d'être laconique; celle de Coray, fondée sur l'interprétation de Casaubon, in *Ath. Deipnos.*, II, p. 58) et de Septalius (Com. III, p. 204), est assurément la plus satisfaisante; en effet, Hippocrate a voulu dire que les eaux dont il parle sont si excellentes qu'il leur faut très peu de vin pour perdre

leurs qualités et pour prendre celles du vin par un exact et prompt mélange, de même qu'on dit qu'un vin est généreux quand il peut supporter beaucoup d'eau sans perdre les siennes. — Pour Hippocrate, la première marque de l'excellence des eaux, c'est de n'avoir besoin que d'une petite quantité de vin pour être altérées. La deuxième marque, c'est d'être très propres à la cuisson des substances alimentaires, et en particulier des légumes, la troisième c'est de bouillir et de se réduire facilement en vapeur [1]. Comme Hippocrate regarde les eaux réfractaires (ἀτέραμνα) et dures [2], c'est-à-dire les eaux chargées de substances terreuses, comme ayant les qualités contraires, il avait appris, par la voie expérimentale, ce que la chimie moderne a démontré scientifiquement, savoir, que la présence des sels rend les eaux peu propres à la cuisson, et en retarde l'ébullition.

30. Il me semble que pour être dans le vrai et dans les limites de l'expérience, il faudrait prendre précisément le contre-pied de ce que dit l'auteur. En effet, les eaux très propres pour la cuisson ne sauraient relâcher le ventre, puisqu'elles ne contiennent point de matières salines, tandis que les eaux dures et réfractaires, que ce soit des eaux salines proprement dites ou des eaux calcaires, dérangent plus ou moins les entrailles. Ainsi, les idées qu'Hippocrate émet ici sur les qualités des eaux sont purement théoriques, et rien ne les justifie.

31. Le texte vulgaire, auquel M. Littré s'est conformé, porte : « Non-seulement sur les eaux de marais, mais sur la mer et sur tout ce qui renferme quelque humidité. » Coray, d'après Calvus et un lieu parallèle du traité *de la Maladie sacrée* (t. II, p. 339, éd. de Lind), a traduit : « C'est non-seulement dans les eaux stagnantes et de la mer que le soleil opère, il agit de même, etc. » J'ai suivi

[1] Comme on le voit, ce n'est pas Rufus qui, le premier, a parlé de ce moyen de reconnaître la bonté des eaux, ainsi que semble le croire M. Hœfer (*Op. cit.*, p. 75.)

[2] Hippocrate nous apprend qu'il faut entendre par eaux réfractaires celles qui sont impropres à la cuisson, et c'est aussi la définition de Galien qui dit : « Dans la bonne eau, les fruits, la viande et les légumes cuisent très vite ; dans les mauvaises, et ce sont les eaux appelées par les anciens ἀτέραμνα ou ἀτεράμονα, les substances cuisent très lentement. » Les caractères assignés par Hippocrate aux eaux réfractaires sont précisément ceux des eaux séléniteuses ou chargées de sulfate de chaux, qui sont en effet impropres à la cuisson des légumes et de la viande. — Cf. Com. IV in *Epid.*, IV, t. 10, p. 157, et p. 339, t. XVII ; cf. aussi son *Gloss.* au mot Ἀτέραμνα, qu'il explique par difficile à digérer et dur ; et Érotien (*Gloss.*, p. 58), où il dit qu'ἀτέραμνα signifie, qui est difficilement modifié.

la correction d'Ideler (*Meteor. vet.*, p. 88). Cf. Arist., *Probl.*, I, 53; II, 9, 15, 36, 37; V, 34; et Théoph., *de Sud.*

32. Voir l'*Introduction* à ce traité, p. 182, lig. dern., et ajouter avec Coray (t. II, p. 125) : « Pour peu qu'on fasse attention à ce que dit Hippocrate plus bas, il est facile de voir qu'il n'avait en vue que les pluies d'orage, ordinairement plus fréquentes dans les pays chauds qu'ailleurs. »

33. Ἀφέψεσθαι καὶ ἀποσήπεσθαι. Tous les manuscrits et presque tous les imprimés ont ἀποσήπεσθαι, qui veut dire *se corrompre*, et qui ne peut convenir ici. Il faut donc admettre une correction quelconque. M. Littré (t. II, p. 36, et note 4) traduit, sans toucher au texte, mais en se conformant au sens général : « Il faut faire bouillir l'eau pour en prévenir la corruption. » Coray veut qu'on lise ἀποσήθεσθαι (être filtrées), leçon que j'aurais certainement adoptée si j'avais retrouvé dans la collection hippocratique une notion quelconque sur l'opération du filtrage appliquée à la purification de l'eau. Comme l'ébullition, et ensuite la déposition était un moyen très usité dans l'antiquité, j'ai pensé qu'il s'agissait de ce moyen, et j'ai traduit comme s'il y avait ὑφίστασθαι. On pourrait peut-être aussi tirer le même sens d'ἀποτίθεσθαι (mettre en réserve), que Coray propose également (t. II, p. 130). — L'ébullition et la déposition sont aussi le seul procédé que Galien propose pour purifier les eaux limoneuses et celles qui ont une mauvaise odeur (Com. III in lib. *de Hum.*, t. 3, p. 362, t. XVII. Com. IV in *Epid.*, VI, t. 10, p. 157 et suiv., t. XVII) ; toutefois, il mentionne celui que les Égyptiens mettaient en usage pour améliorer l'eau du Nil, et qui consistait à la faire passer deux ou trois fois à travers des vases d'argile [1] ; puis à la laisser refroidir pendant la nuit, et enfin à la faire bouillir une seconde fois avant de s'en servir. Athénée avoue néanmoins que le filtre ne suffit pas pour purifier toutes les eaux. Suivant le même auteur (dans Chartier, t. VI, p. 493) et suivant Rufus (*Op. cit.*, 494, et éd. d'Est., p. 153), on purifiait les eaux en grand au moyen de fosses tapissées d'argile, de pierres, ou de bois, et communiquant avec la mer ou les marécages. Dioclès (Chart., *loc. cit.*) conseille de purifier les eaux avec des blancs d'œufs et de l'argile. — La distillation, assez bien indiquée par Aristote (*Meteor.*, passim, et surtout II, 2), plus explicitement

[1] Ces vases ne sont pas des vases distillatoires, mais des vases argileux, laissant l'eau filtrer à travers les pores d'une pâte peu cuite. On emploie encore ces vases en Orient, et notamment en Égypte. En Espagne on les nomme *alcarazas* ; ils servent à tenir l'eau fraîche. (Cf. M. Hœfer, *Hist. de la Chimie*, t. I, p. 175.)

décrite par son commentateur Alexandre d'Aphrodise, a été perfectionnée par les Arabes. (Cf. *Hist. de la Chimie*, par. M. Hœfer, t. I, 91.)

34. C'est-à-dire que la pierre se forme par déposition.

35. Après avoir dit que la pierre s'engendre, chez les enfants, soit par l'usage d'un lait impur, quand ils sont encore à la mamelle, soit par l'usage d'une alimentation terreuse (γεωτραγίη), quand ils sont plus âgés, l'auteur du IVe livre *des Maladies*, qui est sans doute le même que celui du traité *des Maladies des femmes* (cf. M. Littré, t. I, p. 373 et suiv.), énumère les signes qui font reconnaître la présence de la pierre dans la vessie. Ils sont au nombre de cinq : « 1° avant d'uriner, on sent des douleurs ; 2° l'urine sort goutte à goutte, comme dans le cas de strangurie ; 3° elle est sanguinolente, parceque la pierre fait des déchirures dans la vessie ; 4° la vessie est enflammée. Cela ne se voit point, mais on le juge par le prépuce [1]; 5° on rend quelquefois du gravier ; quelquefois il sort deux ou un plus grand nombre de petites pierres. » (*De Morb.*, IV, p. 513, édit. de Foës.) Il y a lieu de s'étonner que l'auteur du IVe liv. *des Maladies* ne dise rien de l'emploi de la sonde pour s'assurer de la présence de la pierre, car il est dit, dans le Ier livre *des Maladies* (si ce livre n'est pas du même auteur que celui du quatrième, il est au moins de la même époque) que le médecin doit savoir sonder et reconnaître la pierre dans la vessie (p. 448).

36. Tout ce passage sur la pierre chez les femmes est fort obscur et altéré ; il présente, surtout pour la fin, une grande variété de leçons dans les manuscrits. Au dire de l'auteur du commentaire attribué à Galien, il a beaucoup embarrassé les anciens interprètes. Coray en a fait une paraphrase plutôt qu'une traduction ; M. Littré en a donné une explication qui ne me semble ni satisfaisante ni parfaitement exacte. Voici, je crois, comme il faut concevoir ce passage : Hippocrate, admettant que la pierre se forme moins fréquemment chez la femme que chez l'homme, assigne deux causes à cette différence : 1°. chez les femmes l'urètre est plus large que chez les hommes; l'urine en jaillit à flots, et empêche ainsi qu'il se fasse de dépôt dans la vessie ; 2°. les femmes boivent plus que les hommes, ce qui fait que

[1] Ἀκροποσθίη. Cf. sur ce mot Foës, *OEcon.* Il s'agit sans doute ici de l'habitude qu'ont les calculeux de tirailler l'extrémité du pénis, habitude dont parle l'auteur du traité des *Airs, des Eaux et des Lieux.* On sait aussi que la présence d'un calcul dans la vessie détermine de la chaleur, de la démangeaison au gland et de la rougeur à l'entrée de l'urètre. Peut-être aussi faut-il, dans le passage qui nous occupe, voir une allusion à ces phénomènes, et prendre ἀκροποσθίη comme signifiant l'extrémité du pénis.

les matières salines sont délayées et ne peuvent s'agglomérer. Quant au membre de phrase placé entre l'énoncé de ces deux causes, qui commence par : *chez elles en effet...*, et qui finit par : *des parties génitales;* il faut, soit qu'on la regarde comme une interpolation, soit qu'on l'accepte comme d'Hippocrate, il faut, dis-je, la considérer comme tout à fait indépendante de ce qui le suit ou de ce qui le précède ; et n'y voir qu'une observation servant à établir une sorte de parallélisme entre ce que l'auteur a dit plus haut de la pierre chez les garçons (p. 205, liv. 4) et ce qu'il dit ici de cette affection chez les filles. Cette observation est évidemment déplacée ; elle devrait se lire après : *Ajoutez que les filles boivent plus que les garçons;* il est vrai qu'elle est liée à ce qui précède par un γάρ; mais on peut très bien admettre que ce γάρ a été précisément introduit par suite du déplacement ou de l'interpolation de la phrase. Quant à la phrase entre parenthèses, phrase regardée comme interpolée par le commentateur arabe, et suivant lui par d'autres critiques, il me semble qu'on devrait la reporter également entre parenthèses après ces mots : *Chez elles, en effet, l'urètre est court et large.*

37. J'ai suivi pour ce passage altéré la correction de Coray ; elle est satisfaisante ; et ne fait pas une très grande violence au texte vulgaire. Sur la foi du manuscrit latin 7027, qui porte : *Et calido corpore non consistente* sanguine *neque venis*, M. Littré a traduit : « Ni le sang ni les veines... ne peuvent se resserrer. » Cette restitution m'a paru trop hardie et trop éloignée des idées hippocratiques pour que j'aie cru devoir l'admettre.

38. Le morceau qui commence par *les villes* et fini par *phagédénique* avait été déplacé dans tous les manuscrits et se trouvait après : *Froides en hiver* (§. 3, p. 196, lig. 13). Dans cet endroit il ne se lie ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit. Plusieurs éditeurs s'étaient aperçus de ce désordre ; quelques-uns même, entre autres Gadaldinus, Passiénus, et surtout Coray, s'étaient efforcés d'y remédier ; mais, procédant seulement par voie de conjectures, ils n'étaient arrivés, à l'aide de morcellements, qu'à des restitutions arbitraires et sans autorité. M. Littré est arrivé à une restitution certaine, à l'aide du manuscrit 7027, qui présente ce morceau dans la place où l'a mis le savant éditeur d'Hippocrate. Je renvoie, pour de plus amples détails, à son IIe volume, p. 16, note 4, et p. 48, note 5. Je ferai seulement remarquer que cette restitution pouvait encore être assurée sans le secours du manuscrit latin par la seule considération d'un long morceau des *Airs, des Eaux et des Lieux*, interpolé, on ne sait comment, dans certains manuscrits,

au milieu du traité des *Plaies de tête*, morceau qui, dans cette transposition, a été coupé de telle façon que le texte en litige se trouve justement entre le passage après lequel M. Littré l'a transposé et celui qui commence par : « Les habitants ont la tête humide, » p. 196, lig. 15; en sorte qu'on pouvait le rattacher soit à l'un, soit à l'autre; et un peu de réflexion aurait décidé en faveur du premier.

39. « Il y a *mélancolie* quand les malades, étant sans fièvre, délirent, déraisonnent et desirent mourir. » (Leo, *Conspect. med.*, II, 13, p. 119, publié par M. Ermerins dans ses *Anecdota* (Leide, 1840, in-8°). Cf. pour les textes anciens sur la *Mélancolie*, Greenhill (*loc. cit.*), Nonnus (*lib. cit.*, cap. 33), Foës (*OEcon.*), et Gorris (*Def. med.*) à ce mot.

40. Tous les manuscrits, y compris le manuscrit latin 7027, ont cette phrase, que j'ai mise entre crochets parcequ'elle a été rejetée par la plupart des éditeurs. — Le manuscrit 2255 fait de tout le paragraphe 10 un traité à part, qu'il intitule : περὶ Προγνώσεως ἐτῶν, et qu'il attribue à Hippocrate ou à quelque autre ancien médecin.

41. Sur la foi du manuscrit latin 7027, M. Littré traduit : « Comme l'humidité y est entretenue par des pluies abondantes et par des neiges, etc. » Mais ce sens me paraît en contradiction avec tout ce qu'Hippocrate a dit jusqu'ici de l'Asie, et avec ce qu'il dit ailleurs des bonnes qualités d'un climat. J'aime mieux admettre la négation avec Coray. La correction est plus simple, la phrase moins torturée, et le sens plus logique.

42. M. Littré croyait d'abord qu'il y avait une lacune après : « triomphe nécessairement de tout. » M. Petersen soutient le contraire dans son édition du traité des *Airs, des Eaux et des Lieux*. M. Littré paraît s'être rangé à son avis, et je crois avec raison. En effet, Hippocrate ajoutant que la forme des animaux est très variée, après avoir dit que l'attrait du plaisir l'emporte naturellement sur tout, fait allusion soit à la bestialité, soit aux accouplements d'animaux de diverses espèces, étendant jusque sur les brutes la mauvaise influence du climat. Toutefois, il existe nécessairement une autre lacune immédiatement avant : *Voilà donc en effet*. — « Hippocrate, dit M. Littré (t. II, p. 57, note 4), n'ayant pas encore parlé des Égyptiens et des Libyens, et disant : *Voilà les observations que j'ai faites sur ces peuples*, il est évident que tout un chapitre consacré aux Égyptiens et aux Libyens a été omis par la faute des copistes. Nulle trace de cette omission ne se trouve dans les citations des auteurs anciens, à moins qu'on ne

considère comme relatif au chapitre perdu le passage suivant de Galien (t. XVI, p. 292, éd. de K.) : « Nous devons entendre toutes les constitutions décrites par Hippocrate comme les constitutions des parties de la terre habitée qui jouissent d'un climat régulier... *A cette catégorie appartiennent les parties sèches et chaudes de l'Égypte et de la Libye*, excepté la plage maritime de ces contrées. » C'est peut-être une allusion au chapitre, aujourd'hui perdu, du livre d'Hippocrate sur les Égyptiens et les Libyens. »

43. Le Palus Méotide est désigné aujourd'hui sous le nom de mer d'Azof ou Azow.

44. « Il est d'autant plus difficile aujourd'hui de déterminer la vraie position géographique de ce peuple, qui n'existe plus, que les anciens mêmes en parlent d'une manière très vague. Pline le place près de la ville de *Cerasus*, et non loin d'un autre peuple appelé *Macrones*, et qui pourrait bien être le même que celui de *Macrocéphales*. Hippocrate semble leur donner la même position, puisqu'après avoir annoncé clairement qu'il va parler *des peuples situés à la droite du levant d'été, et qui s'étendent jusqu'au Palus Méotide*, il commence par les Macrocéphales, et finit par les habitants du Phase ou les Colchiens, comme plus voisins du Palus Méotide, et par conséquent plus septentrionaux que les premiers » (Coray, t. II, p. 223). Quant à la coutume d'altérer la forme naturelle de la tête qu'Hippocrate attribue aux Macrocéphales, elle est très répandue chez les nations sauvages ou à demi policées, comme l'ont observé tous les géographes et les voyageurs.

45. *Voir* extraits de la *Maladie sacrée*, p. 481.

46. Coray a ἀμελίην. Il a traduit : *par la négligence des hommes*. M. Littré a lu ὁμιλίην, *fréquentation*. Je préfère de beaucoup cette leçon appuyée sur une glose d'Érotien (*Gloss.*, p. 272).

47. « Le Phase, rivière de la Colchide, naissait dans l'Arménie, coulait de l'est à l'ouest, et tombait dans le Pont-Euxin ; elle répondait au *Phasi* actuel et à la partie du *Rioni*, qui, grossie du Phase, se rend à la mer Noire. » (Bouillet, *Dict. univ. d'hist. et de géog.*) Procope, et après lui Chardin, disent que le Phase est très rapide; Agricola, avec Hippocrate, qu'il est très lent : le père Lambert concilie ces deux opinions en assurant, comme témoin oculaire, que ce fleuve est, en effet, très rapide à sa source en se précipitant des montagnes, et qu'il est très lent en coulant dans les plaines. (Coray, p. 232.)

48. « Il est à présumer que les Colchidiens appelaient leur fâcheux vent d'un nom qui avait la même signification que le mot κέγχρων des Grecs, à cause de sa qualité *dessiccative* et mordante. » (Coray, t. II, p. 243.)

49. Les Sauromates ou Sarmates, les Γεωργοί d'Hérodote, habitaient une vaste contrée située au nord du Pont-Euxin (mer Noire), entre le Don ou Tanaïs et la Vistule. Les Sauromates sont des Slaves regardés par les anciens comme autochthones. Ils subirent dès les temps les plus reculés l'invasion des Scythes (qui appartiennent à la race tartare); et c'est de ce mélange des Scythes conquérants et des esclaves Sauromates, devenus tributaires, que naquirent, dit-on, les *Amazones*. Entre 200 et 400 ans après J. C., les Sauromates, après avoir chassé les Tartares ou Scythes, formèrent un grand empire sous le nom de Slavonie, et c'est de la dispersion de ces mêmes Slaves que se formèrent, en 530 après J. C. la nation russe ou les Ruthéniens (ce qui veut dire *dispersés*); les Polonais (*Polonie*, habitants des champs); les Bohèmes (*Bojonie*, combattants).

50. M. Littré traduit : « aussi ressemblants entre eux qu'ils diffèrent des autres peuples. » Il m'a semblé que ma traduction rendait plus exactement le texte et la pensée de l'auteur. Hérodote a dit aussi que les Égyptiens ne ressemblaient qu'à eux-mêmes. — Ce passage fournit une nouvelle preuve de l'existence de la lacune signalée dans la note 42; car nulle part il n'est question de cette explication qu'Hippocrate dit avoir donnée au sujet des Égyptiens.

51 *Le désert de la Scythie* paraît être les steppes de l'Ukraine, qui forment, en effet, un vaste plateau, arrosé par le Dniéper, le Don ou Tanaïs et le Bog ou Boug, ou encore Bug.

52. Ces chars sont encore en usage dans la Tartarie, chez les Cosaques, sous les noms de kibitka et de britchka; ils sont recouverts de peaux ou de toiles et fabriqués en planches ou en osier. Pour ce qui est des bœufs qui n'ont point de cornes, il paraît, d'après les notes qu'a bien voulu me communiquer M. le Dr Chotomski, qui a beaucoup fréquenté les Cosaques ou Scythes, que les bœufs ont en réalité de très grandes cornes, mais que les Tartares les coupent presque toujours. Ainsi, l'auteur, ou ceux qui lui ont appris ces particularités, n'a jugé probablement que sur les apparences. Du reste, Hérodote (IV, 28, 29) et Strabon (VII, p. 471) disent la même chose qu'Hippocrate, sans doute par la même raison.

53. Ἱππάκη. C'est encore ce fromage desséché au soleil que les Tartares emportent avec eux dans leurs expéditions militaires. — « Les Scythes, dit l'auteur du quatrième livre *des Maladies*, après « avoir versé le lait dans des vaisseaux de bois, le battent jusqu'à « ce qu'il se sépare en trois parties distinctes. La plus légère et la « plus huileuse, qu'ils appellent le *beurre*, vient surnager à la sur-

« face. La partie la plus pesante gagne le fond, et c'est à cette par-
« tie qu'ils donnent le nom d'*hippace*, après l'avoir fait sécher. Ce « qui reste au milieu de ces deux parties est le *petit-lait*[1]. »

54. Je suis la leçon du manuscrit 2146 signalée par M. Littré, et au lieu de ὅτι du texte vulgaire, je lis, avec M. Dübner, ὅθι.

55. Faut-il entendre que tous les hommes se ressemblent entre eux, et qu'il en est de même des femmes, ou plutôt ne faut-il pas supposer une inversion, et lire que les femmes ressemblent aux hommes et *vice versâ?* En effet, la surcharge de graisse rend les formes presque semblables chez les femmes et chez les hommes.

56. Οὐ σπαργανοῦνται ὥσπερ ἐν Αἰγύπτῳ. Hippocrate parle encore des maillots dans le traité des *Fractures*, §. 22, p. 492, t. III, éd. de M. Littré; et il semble même, par ce passage, que les pièces de linges servant à emmailloter l'enfant étaient attachées d'une manière lâche, afin de ne pas empêcher toute espèce de mouvement. Platon (*de Leg.*, VII) recommande d'emmailloter les enfants jusqu'à deux ans. Aristote ne se prononce pas; il dit seulement : « Il importe de savoir jusqu'à quel point il convient de laisser aux enfants la liberté de leurs mouvements; pour éviter que leurs membres délicats se déforment, quelques nations se servent de machines qui assurent à ces petits corps un développement régulier (*de la Politique*, IV, vulg. VII, 15, éd. de M. B. St.-Hil.). M. Chotomski m'a assuré que les Tartares n'emmaillottent pas plus leurs enfants que ne le faisaient les Scythes, leurs ancêtres.

57. « Pour qu'une femme puisse concevoir, il faut, suivant Hippocrate, le concours de trois circonstances : la première est qu'elle soit d'un tempérament qui tienne le milieu entre une extrême humidité et la sécheresse, la froideur et la chaleur, l'obésité et la maigreur; la seconde, que la matrice soit bien conformée et dans un état moyen, analogue à celui du corps, et située d'ailleurs dans une direction qui favorise l'intromission de la liqueur séminale dans le temps de la copulation; la troisième enfin consiste dans le choix du temps de la copulation. Il voulait qu'elle eût lieu dans les premiers moments ou vers la fin de l'écoulement périodique des règles, parcequ'il supposait qu'à ces deux époques l'orifice n'était ni trop ouvert pour empêcher que la liqueur séminale ne fût entraînée par les menstrues (ce qui arriverait au milieu

[1] Hérodote (IV, 2) ajoute cette particularité, que les Scythes employaient à ce travail des prisonniers de guerre, auxquels ils crevaient les yeux.

de cet écoulement), ni trop resserré pour la recevoir. » (Coray, p. 324.)

58. Εὐνουχίαι. Ce mot signifie tout ensemble ceux qui ont subi l'opération de la castration avant la puberté, ceux qui sont venus au monde sans testicules (*Aphor.* 26, VI) et les impuissants, comme dans ce passage (cf. Foës, *OEcon*). Selon M. Chotomski, il y a encore parmi les Tartares beaucoup d'individus affectés d'impuissance par suite de l'équitation, et ils se délivrent de cette maladie en recourant aux sorciers et sorcières, qui leur prescrivent toutes sortes de sortiléges; ou plutôt ils en sont tout naturellement délivrés parcequ'ils ne montent pas à cheval pendant le temps qu'ils exécutent les prescriptions de leurs enchanteurs. Cette maladie des Scythes a une grande analogie avec celle qu'Hérodote (I, 105) nomme *maladie féminine* (νοῦσος θήλεια), et dont furent atteints les Scythes qui pillèrent le temple d'Ascalon. Toutes deux me paraissent tenir à la même cause, je veux dire à l'équitation, qui, en comprimant habituellement les veines honteuses, empêche l'afflux du sperme aux testicules, amortit, éteint même tout à fait les desirs de la chair. Hérodote a parlé de cette impuissance en poëte, mais Hippocrate, malgré ses erreurs et sa crédulité, l'a considérée plutôt en physiologiste. — Cf. du reste C. G. Stark, de ΝΟΥΣΩ ΘΗΛΕΙΑ, *apud Herodotum Prolusio*. Jéna, 1827, in-4°, 64 p.; J. Rosenbaum, *Geschichte der Lustseuche*. Halle, 1839, in-8°, Ier vol. (*Histoire de la syphilis chez les anciens*), §. 14, p. 141 et suiv. M. Rosenbaum regarde la *maladie féminine* comme due à la pédérastie; M. Littré (t. II, p. XXXIX et suiv.) a résumé toute la discussion de M. Rosenbaum sur ce point.

59. Κέδματα. Érotien (p. 206) explique ce mot par diathèse chronique sur les articulations. Galien (*Gloss.*, p. 498 et Com. V in *Epid.*, VI, t. 22, p. 283, t. XVII) dit que les κέδματα sont des diathèses chroniques, sortes de flux qui siégent aux articulations en général, et surtout à celle de la hanche. Étienne (Com. V in *Epid.*, VI, p. 143, éd. de Dietz) dit que le κέδμα est une diathèse *phlegmatique* ou rhumatismale (par fluxion) dans la région de l'os des iles (περὶ τὴν λαγόνα). Hésychius dit que quelques-uns regardent les κέδματα comme des affections qui siégent dans le voisinage des parties génitales. Suivant Prosper Martian, les κέδματα, qu'il faut bien distinguer de la *sciatique*, de l'*arthritis* et de la *podagre*, sont des douleurs chroniques, mais peu violentes, des articulations. Je partage entièrement l'opinion de Prosper Martian. — Il est évident, par le contexte même, qu'Hippocrate borne les κέδματα aux articulations, puisqu'il en fait une cause du raccourcissement de la

jambe; et ce qui me confirme encore dans cette croyance, c'est que dans d'autres traités de la collection (*de Locis in hom.*, t. II, p. 116, éd. de K.; *de Morbis*, lib. I, t. II, p. 169, éd. de K.), on voit les κέδματα précéder ou suivre la sciatique et la podagre; ce qui suppose que l'auteur regardait toutes ces affections comme ayant le même siége et comme analogues, quoique n'étant pas absolument les mêmes, mais non pas comme appartenant à des classes différentes, ainsi que le pense Van-Swieten. L'auteur du VIIe livre *des Épidémies* (*in fine*, p. 367, ligne 43, éd. de Bâle) semble distinguer les tumeurs aux aines et les κέδματα. Mais ce passage est trop altéré pour qu'on puisse en tirer une indication certaine.

60. Hippocrate répète ailleurs cette même observation sur les effets de la saignée des veines des oreilles [1]. Elle est une suite des connaissances angiologiques encore trop peu avancées du temps d'Hippocrate. Dans le traité *des Veines* qu'on trouve parmi ses écrits, mais qui appartient vraisemblablement à son gendre Polybe, il est dit que « les veines jugulaires se portent de la tête en passant près des oreilles, au cou, qu'elles traversent; d'où elles continuent intérieurement le long de l'épine, et passent près des lombes pour se porter aux testicules, etc. » (Coray, p. 349.) — Hérodote (V, 187) rapporte que les Libyens nomades avaient coutume de se brûler les veines du haut de la tête, et même les tempes, avec de la laine non dégraissée, dans la persuasion que leur bon état de santé tenait à cette pratique.

61. J'ai suivi pour ce passage le texte de M. Littré (cf. p. 82, note 6, t. II). Celui de Coray est inadmissible (cf. p. 365 et suiv.).

62. Le texte vulgaire porte : κρηναῖά τε καὶ στάσιμα... καὶ ἑλώδεα (des eaux qui viennent de sources, et qui sont stagnantes, etc., et non pas, ce me semble, comme traduit M. Littré, « des eaux de source, et des eaux stagnantes marécageuses. ») Il y a d'abord une sorte de contradiction entre *eaux de source* et *eaux stagnantes*, comme M. Littré lui-même paraît l'avoir bien compris; ensuite, des eaux de source ne sont pas de mauvaises eaux. Le contexte me paraît donc, sous deux points de vue, expulser κρηναῖα. Coray (p. 384) conjecture ἠρεμαῖα, mais ce mot a la même signification que στάσιμα, et ferait pléonasme; j'ai mieux aimé lire, avec Cornarius, φρεατιαῖα (eaux de puits, de réservoir). *Voyez*, du reste, §. 7, *initio*.

[1] Hippocrate, *de Genit.*, §. III, t. I, p. 129, et de *Locis in homin.*, §. VIII, t. I, p. 566, éd. de Lind.

NOTES DES ÉPIDÉMIES

1. — D'après le témoignage de Galien (Com. III in *Epid.* III, t. I, p. 647, t. 17), les trois premières constitutions du premier livre n'étaient pas précédées, dans les manuscrits, du mot κατάστασις ; mais dans la plupart des exemplaires il se trouvait en tête de la quatrième. L'édition de Dioscoride portait même θερμὴ καὶ ὑγρά (notre texte vulgaire porte κατάστασις λοιμώδης) d'où Galien conclut avec raison que le mot κατάστασις ne vient pas d'Hippocrate, mais de gens tels que ceux qui ont mis les *Caractères* à la suite des histoires des malades. J'ai néanmoins laissé subsister le mot *constitution*, non comme la reproduction d'un texte, mais comme un point de repère pour le lecteur.

2. — Καὶ τουτέων τοῖσι περὶ παλαίστρην καὶ γυμνάσια. M. Littré traduit : « Qui se livrait aux exercices gymnastiques de la palestre ; » cette traduction ne me semble pas assez rigoureuse : Hippocrate et Galien (Com. I in *Epid.*, I, t. 12) paraissent distinguer les exercices de la palestre et ceux du gymnase, à l'aide de la particule καί. Γυμνάσιον désigne les exercices de quelque espèce qu'ils soient (Gal., *de Sanit. tuend.*, II, 2, t. VI, p. 85), ou le lieu dans lequel se font ces exercices; παλαίστρα veut dire plus particulièrement la lutte ou le lieu dans lequel on s'y exerce. Antyllus, dans son 30e livre *de Auxiliis* (p. 120, éd. de De Matthæi, et dans Orib., *Collect. med.*, VI, 32, p. 298, éd. d'Est.), a consacré un chapitre à la *palestre*.

3. Cette phrase, que j'ai mise entre deux crochets pour la séparer nettement de celles qui l'entourent, est fort embarrassante. Les explications que Galien a données de sa présence dans le lieu où elle se trouve, la manière dont M. Littré a voulu la rattacher à celle qui la précède, en la mettant entre deux parenthèses et en ajoutant au texte dans sa traduction, ne me satisfont pas. Je suis porté à la regarder comme une annotation marginale qui se rapporte évidemment à la fin du §. 2, et qui aura été insérée dans le texte, mais dans un endroit pour lequel elle ne paraît nullement destinée.

4. M. Littré met : *qui se rompait;* j'ai cru rendre plus exactement la pensée du commentaire de Galien, et aussi être plus conforme à la réalité en adoptant : *qui se détachait.* « Dans ces ophthalmies, dit Galien (Com. II in *Epid.*, I, t. 6, p. 95), celles qui sont produites par le froid, il se forme ordinairement de la chassie, qui se détache difficilement, à cause de la densité des tuniques de l'œil, densité produite par l'action du froid. »

5. Περίῤῥοαι μετὰ πόνου χολώδεες. Avec Desmars (*lib. cit.*, p. 64), j'ai rendu περίῤῥοαι par *perirrhée*, comme on a fait de διάῤῥοια diarrhée. (Baillou, t. I, *Definit. med.*, p. 264, éd. de Genève), Foës et M. Littré, entendent qu'il s'agit ici d'un écoulement d'humeurs par la vessie. Mais, comme le remarque Desmars (pour Foës et Baillou), ce sentiment est difficile à concilier avec un certain nombre de passages de la collection, où περίῤῥοος est pris évidemment pour désigner les évacuations alvines (cf. entre autres *Épid.* I, 4[e] malad., p. 258; *Épid.* III, 16[e] malad., p. 290, et *Coaq.*, sentence 639. — Cf. aussi Foës à ce mot). Oribase (édit. de De Matthæi, p. 209) dit : Hippocrate appelle *perirrhée* un flux très ténu mêlé à des excréments solides. Toutefois, il paraît que Galien (Com. II in *Epid.*, I, t. 8, p. 103) interprétait περίῤῥοαι dans le sens que Foës a adopté.

6. « Il y eut un temps, dit Galien (Com. II in *Epid.*, I, t. 50, « p. 148), où je regardais ce précepte comme de peu d'importance « et comme indigne d'Hippocrate; il me semblait d'une évidence « générale que le devoir du médecin est de travailler à soulager le « malade, ou du moins de ne pas lui nuire. Mais, après avoir vu « plusieurs médecins célèbres blâmés avec raison pour la conduite « qu'ils avaient tenue, soit en saignant, soit en prescrivant des « bains, des purgatifs, du vin ou de l'eau froide [qui devinrent « nuisibles], je compris bientôt qu'Hippocrate, comme beaucoup « d'autres praticiens de son temps, avait éprouvé de pareils mé- « comptes, et que je devais désormais prendre toutes mes mesures « s'il m'arrivait de prescrire un remède [important], pour calculer « d'avance, non-seulement quel soulagement le malade pourrait en « retirer si ce remède atteignait son but, mais quel dommage il pour- « rait en souffrir s'il le manquait; je n'ai donc jamais rien administré « sans avoir pris garde à ne pas nuire au malade, dans le cas où « je manquerais mon but. Quelques médecins, semblables à ceux « qui lancent les dés, prescrivent des traitements qui sont très « funestes aux malades s'ils manquent leur but. Ceux qui com- « mencent l'étude de notre art, croiront, je le sais, comme je l'avais « cru aussi, que ce précepte, *soulager ou du moins ne pas nuire*, « n'est pas digne d'Hippocrate; mais les praticiens, j'en suis « parfaitement sûr, en comprendront toute la portée; et, si jamais « il leur arrive de nuire à leurs malades par l'administration in- « tempestive de quelque remède énergique, ce sera surtout alors « qu'ils concevront la portée du conseil qu'Hippocrate leur a laissé.» Le précepte d'Hippocrate et les réflexions de Galien trouveraient plus d'une application de nos jours; il est malheureusement beau-

coup de médecins pour qui le malade n'est qu'un sujet d'expériences, dont la science est le prétexte, mais dont le vrai but n'est que trop souvent l'intérêt personnel. — On remarquera aussi avec Galien (*loc. cit.*, t. 48), les analogies d'une partie de ce passage des *Épidémies* avec le début du *Pronostic*.

7. Ce signe pronostique, énoncé d'une manière tout à fait générale et jeté sans liens au milieu de la description du *causus* et du *phrénitis*, me semble une interpolation. — La même idée est reproduite dans les *Aphorismes*, IV, 52; VIII, 2, et dans d'autres livres de la collection.

8. Il en est quelques-uns, dit Galien (Com. III in *Epid.*, t. 1, p. 204), qui pensent que ce passage (le §. 10) a été interpolé, parcequ'il est semblable, par la forme et par la pensée, à ce qui est écrit dans le livre *des Humeurs*, et que j'ai commenté ailleurs (*Voyez* Com. I in lib. *de Hum.*). — Tout le commentaire de Galien est important à lire : on y trouve une interprétation détaillée et satisfaisante des moyens pronostiques et diagnostiques que l'auteur énumère. — Il explique de la manière suivante le mot τρόπος, que j'ai traduit par *mœurs* (lign. 9 du §.) « Les anciens emploient le mot τρόπος dans deux acceptions, soit pour signifier le moral, soit pour signifier les variétés, les espèces, comme les diverses formes de régime, les diverses espèces de fièvres. Ici donc, il signifie ou le moral du malade, ou les différentes espèces de discours qu'il tient, puisqu'il a été question de discours immédiatement auparavant. » — « La succession (ou plutôt la substitution des maladies), dit Galien, (p. 216), est pernicieuse ou critique, suivant la nature de la maladie elle-même, ou suivant les lieux qu'elle occupe, car si la substitution se fait en une maladie plus bénigne et sur un lieu moins important, elle est salutaire; si elle se fait en une maladie plus mauvaise et sur des lieux plus nobles, elle est pernicieuse. » — Galien s'arrête dans son explication aux *hémorragies* et *aux hémorroïdes*; il semble ne pas avoir eu sous les yeux le dernier membre de phrase : *il faut considérer,* etc., qui est peut-être une interpolation plus récente encore que celle de tout le paragraphe.

9. « Quelques médecins, dit Galien, assurent n'avoir jamais vu aucune période dépasser le quatrième jour (c'est-à-dire aucun type périodique au delà du type quarte), d'autres prétendent, comme Hippocrate, en avoir vu. Quant à moi, qui depuis ma jeunesse ai dirigé mon attention sur ce point, je n'ai jamais vu de fièvre septimane, de nonane, ni manifeste, ni douteuse; j'ai vu quelques fièvres quintanes douteuses, mais jamais d'exactes et de mani-

festes, comme des quotidiennes, des tierces et des quartes. — Je ne crois pas que le fait ait besoin d'une démonstration logique; il est du domaine de l'expérience et doit être jugé par elle. En effet, si on a vu manifestement des paroxysmes arriver régulièrement le septième ou le neuvième jour, non une fois, mais deux ou trois fois, ce sera assez; on aura la persuasion que cela est en effet; mais si quelqu'un, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, n'a vu aucun des nombreux malades qu'il a traités présenter les paroxysmes suivant ce type, il sera constant pour lui qu'il n'y en a point de cette espèce. Peut-être aussi, comme Dioclès, pourrait-on démontrer rationnellement que le sentiment d'Hippocrate n'est pas fondé; car vous ne trouverez ni signes ni humeurs sur lesquels vous puissiez asseoir l'existence des fièvres quintanes, septimanes, nonanes. Du reste, Hippocrate n'a pas cité de fait particulier de malade à l'appui de ces assertions générales, comme il convenait de le faire ici, et comme il l'a fait dans beaucoup d'autres circonstances (Com. III, t. 2, p. 222 et suiv.) » J. Franck, dans ses *Praxeos medicæ præcepta* (traduct. de l'*Encyclopédie des sciences médicales*, t. I, p. 124), dit avoir vu quelquefois la fièvre quintane, et il cite divers auteurs qui l'ont aussi observée; il ne dit rien de positif sur la fièvre septimane : quant aux fièvres mensuelles, il pense qu'on doit les rapporter aux règles, aux hémorroïdes, aux vers, et ne pas les regarder comme des intermittentes vraies. Borsieri (*Instit. med. pract. de feb. int.*, §. 64, p. 92 et suiv., éd. de Leo, Berlin, 1843), cite également un grand nombre d'auteurs qui disent avoir vu quelques unes de ces fièvres dont Galien nie l'existence. Voici, sur ce point, l'opinion de M. Chomel (*Pathol. génér.*, 3e éd., p. 357) : « On a admis aussi des types *quintanes*, *sextanes*, mais on ne les a que très rarement observés, et plusieurs médecins ont pensé qu'on devait considérer comme accidentelle la réapparition de quelques fièvres suivant ces types insolites. Quant aux fièvres intermittentes, mensuelles, annuelles, il n'est personne aujourd'hui qui en admette l'existence. »

10. Ἐκοιμήθη. M. Littré traduit ce mot par *dormir*, et le fait synonyme d'ὑπνεῖν avec Foës. Il m'avait semblé que cela n'était pas exact, car autre chose est de *dormir*, autre chose est de *reposer*. On dit d'un malade qu'il *repose* lorsque son agitation et ses douleurs sont calmées; un malade peut reposer et ne pas dormir; et même on peut dire qu'un malade *dort* et ne *repose* pas. J'ai trouvé mon opinion confirmée par Desmars, critique judicieux et qu'on peut suivre ordinairement avec sûreté. Cf. ouvrage déjà cité, p. 287.

11. Παρακρούω *seu* παρακρούομαι est employé quarante-neuf

fois dans les quarante-deux histoires de malades. Lorsque la présence des objets n'excite pas dans l'ame des idées conformes à ces mêmes objets, si le malade voit des objets qui n'existent pas, entend des sons différents de ceux qui frappent les oreilles des assistants, etc., il y a παράκρουσις, erreur, imposture des sens, en un mot *hallucination*, définie dans le *Dict.* de Nysten : toute erreur des sens par lesquelles un individu croit voir, entendre, toucher des objets qui n'existent pas. Παρακρούειν exprime l'erreur de l'imagination, qui peut s'étendre sur peu ou beaucoup d'objets, ou sur tous les objets ; d'où Hippocrate dit : παρακρούειν σμικρά, πολλά, πάντα ; et, comme le remarque très bien Desmars (*loc. cit.*, p. 280), nous trouvons souvent dans les histoires πάντα παρέκρουσε, mais non πάντα παρελεγε, seulement σμικρά ou πολλὰ παρέλεγε.

Je réunis ici l'interprétation des principales expressions servant à caractériser dans les *Épidémies* les espèces de délire ; j'emprunte une partie de ces remarques à Desmars, critique éclairé et érudit. — Λῆρος, que j'ai rendu par le mot *délire*, παράληρος, ληρεῖν, παραληρεῖν, sont employés douze fois dans les histoires. Παράληρος se trouve encore quatre fois dans les constitutions, savoir : une fois dans la première, une fois dans la deuxième, et deux fois dans la quatrième. Il est employé négativement dans les descriptions des *causus* de la deuxième et quatrième constitution, dans lesquelles Hippocrate dit que les malades n'étaient point παράληροι ; et deux fois positivement dans la description des phthisies de la première et quatrième constitution ; d'où il suit que παράληρος exprime le délire propre des *causus* ; autrement il n'eût pas été convenable de faire entrer dans leur description la négative de ce symptôme. Aétius (Tetrab. II, serm. II, cap. 22), dit que λῆρος diffère de μώρωσις en ce que dans celui-ci les discours du malade ont une suite ; mais dans le délire, les propos n'ont aucune connexion. Παραφρονεῖν exprime le délire commun des fièvres, tant du *causus* que du *phrénitis*. Hippocrate, dans le *Pronostic* et dans le *Régime*, n'emploie pas d'autre terme pour exprimer le délire en général ; ainsi παραφρονεῖν emporte la dépravation de l'imagination et du raisonnement, avec passion ou affection de l'ame. — Παραφέρεσθαι marque spécialement un transport, un mouvement corporel. — Παρακόψαι est, suivant Galien, une espèce de délire supérieure aux précédentes. Ἐκμανῆναι exprime le délire furieux. (*Voir* note 25 du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux.*) Παραλέγειν est employé treize fois dans les histoires des malades, et une fois seulement dans les constitutions. Galien ne nous laisse pas ignorer sa signification ; au chap. 10, liv. II du

traité *de la Dyspnée*, il dit que παραλέγειν n'exprime pas un véritable délire, mais un état semblable à celui de l'ivresse, qui est causé par la plénitude du cerveau; et à la fin du 11[e] chap. du III[e] liv., il dit qu'Hippocrate a coutume de se servir de ce terme pour exprimer la plus petite espèce de délire. Il signifie une dépravation du jugement ou du raisonnement, et par conséquent l'espèce de délire la plus légère. Cette dépravation se manifeste par les discours d'un malade qui dit une chose pour une autre, qui parle sans bien comprendre ce qu'il dit, et souvent ne dit pas ce qu'il voudrait dire.

« Hippocrate, dit Galien (Com. I in *Prorrh.*, p. 492), semble appeler φρενῖτις un délire (παραφροσύνη) continu dans une fièvre aiguë. Il dit *continu*, car le délire ordinaire arrive quelquefois dans la période d'état des fièvres violentes, mais disparaît dans la période de déclin. On dit qu'un homme est pris de *manie* (μαίνεσθαι), quand il a du délire sans fièvre, mais qu'il a le φρενῖτις quand il y a de la fièvre; quand le délire n'arrive que dans la période d'état, on se sert des termes παρακόψαι, παραχθῆναι, παραληρῆσαι ou παραφρονῆσαι ; mais pour qu'on se serve du mot *phrénitis*, il faut deux conditions : la fièvre et la continuité du délire. » Cf. aussi Galien, Com. I in *Epid.*, III, t. 2, p. 481. Le mot *phrénitis* sert encore à désigner l'espèce de fièvre dans laquelle le délire se montre de cette manière. C'est donc un terme servant à la fois à nommer un symptôme et une véritable maladie (cf. note addit. aux *Épid.*).

12. Galien (Com. III in *Epid.*, III, t. 84, p. 784) fait remarquer qu'Hippocrate a l'habitude de récapituler, à la fin de plusieurs histoires, les symptômes les plus importants et qui ont eu le plus d'influence sur la mort du malade. Je remarque, en effet, que sur neuf observations où se trouve cette récapitulation, il y a huit cas de mort. Sans doute, Hippocrate voulait en cela attirer davantage l'attention sur les signes fâcheux.

13. Πῦρ ἔλαβεν. « Hippocrate a coutume d'appeler Πῦρ une fièvre très violente » (Gal., Com. III in *Epid.*, I, p. 265, 2[e] mal.; 4[e] mal., p. 272).

14. Ὑποχονδρίου ξύντασις... ὑπολάπαρος, une tension molle de l'hypocondre. Ὑπολάπαρος, dit Galien, signifie *vide, sans tumeurs*, comme il en survient dans les hypocondres enflammés. En effet, quand l'hypocondre est tiré par le diaphragme enflammé, il ne présente pas de tumeur. » (Com. III in *Epid.*, I, t. 2, p. 263.) — En traduisant : *sans rénitence*, avec M. Littré, on ne rend peut-être pas toute la pensée d'Hippocrate, du moins comme l'interprète Galien. — Cf. aussi Érotien, *Gloss.*, p. 264.

15. Ἴονθοι, *vari* chez les Latins. « Ἴονθος est une petite tumeur dure qui se développe sur la peau du visage, et qui est remplie d'une humeur épaisse. » (Gal., *de Remed. parab.*, I, 6, t. XIV, p. 352. — *De Comp. med. secund. loc.*, V, 3, t. XII, p. 822. — Cf. aussi Celse, VI, 5). — Cælius Aurélianus (*Acut. morb.*, II, 10, p. 102), définit les ἴονθοι des taches (*maculæ*) semblables à des gouttes de sueur (*scatebræ*). L'ἴονθος me semble comprendre à la fois l'*acne simplex* et l'*acne indurata*. — L'acné des modernes est une phlegmasie pustuleuse des follicules sébacés. Quant à l'éruption elle-même qu'Hippocrate compare à l'*acne*, M. Cazenave, à qui j'ai soumis ce passage, comme tous ceux qui regardent les maladies de la peau, la regarde comme une miliaire dont les vésicules ont en effet une certaine dureté, et persévèrent longtemps; cette miliaire se forme souvent à la suite de la sueur.

16. L'auteur dit, au commencement de l'observation, que le malade souffrait de la clavicule et du bras droit; puis, au sixième jour et enfin au septième, il dit : « La douleur de la clavicule gauche persista; » évidemment il y a une lacune, ou bien il faut lire partout *à gauche* ou partout *à droite*. Ni Galien ni M. Littré n'avertissent de cette contradiction. — Tous les manuscrits de M. Littré ont le texte vulgaire, que j'ai cru devoir adopter, en signalant cette difficulté avec Vallésius (p. 120).

17. C. J. Weigel (*Dissert. de delirii trementis pathologia*, *Lipsiæ*, 1836, in-4°, *Introd.*, p. 3 et 4) est à ma connaissance le premier qui ait rapporté la maladie de Pythion au *delirium tremens*; il l'a fait également pour le cinquième malade de ce même livre. — Il rapporte aussi à cette maladie le cas de Timocratès, V^e^ livre *de Epid.* M. Littré (t. II, p. 382) note également un passage de *l'Appendice* au traité *du Régime*, t. II, p. 451, qui se rapporte évidemment au *delirium tremens*.

18. Dans le troisième livre, à la suite d'un certain nombre d'histoires de malades, se trouvent des *Caractères* qui résument, sous une forme énigmatique, la raison de l'issue heureuse ou malheureuse de la maladie à tel ou tel jour. Ces caractères ont grandement embarrassé les commentateurs, et ont donné lieu, dans l'antiquité, à beaucoup d'ouvrages dont les auteurs se combattaient les uns les autres, sans qu'aucun pût prouver directement qu'il avait raison et que son adversaire avait tort. L'origine de ces caractères est fort incertaine; toutefois les critiques anciens, sauf Zénon, s'accordent à les regarder comme apocryphes; et rapportent ces caractères à Mnémon de Sida; mais les uns pensaient que lui-même en était l'auteur, et qu'il les avait interpolés sur l'exemplaire de

la bibliothèque d'Alexandrie, soit qu'il voulût se faire plus tard un mérite de leur explication auprès de ses disciples, soit qu'il ne l'ait fait que pour son usage particulier et comme un moyen mnémotechnique; d'autres croyaient que Mnémon avait seulement apporté de Pamphylie à la bibliothèque d'Alexandrie un exemplaire déja muni de ces caractères; M. Littré pencherait pour cette dernière opinion. D'après le témoignage de Galien, ces caractères n'existaient dans les très anciens manuscrits qu'à partir de la septième histoire de malade du III[e] liv. D'un autre côté, ces caractères variaient beaucoup suivant les exemplaires, et Galien en conclut avec raison qu'ils sont apocryphes. Cette divergence existe aussi dans nos manuscrits; les interprétations sont loin d'être unanimes; certaines séries n'ont pas même pu recevoir d'explication plausible. Je me suis donc décidé à rejeter en note ces caractères, et à ne donner, avec Foës et M. Littré, que l'explication de ceux sur lesquels on a le moins varié. Cette histoire des caractères a été disséminée par Galien dans son commentaire sur le III[e] livre des *Épidémies*. M. Littré a rassemblé avec soin tous les passages qui y sont relatifs; il en a même éclairci quelques-uns assez obscurs. J'ai extrait cette note de la longue et érudite discussion à laquelle il s'est livré, tom. III, p. 28 et suiv.

Voici du reste, d'après Galien (Com. II in *Epid.*, III, t. 4, p. 611), la clef générale de ces *Caractères* : Le ΠΙΘ (πιθανόν, il est probable) commençait toutes les séries de caractères, et le υ (ὑγεία, santé) ou le θ (θάνατος, mort) indiquant la terminaison par la santé ou par la mort, les fermait toutes; immédiatement avant le υ ou le θ se trouve [les lettres indiquant] le nombre de jours que la maladie a duré, ou celui dans lequel le malade est mort. Les caractères placés entre ceux-ci et le ΠΙΘ étaient figurés par les lettres qui indiquent les éléments de la voix, à part le δ avec iota souscrit. Ils signifiaient α, *avortement*, ἀποφθορά ou *perte*, ἀπώλεια; γ, *urine semblable à de la semence*, γονοειδὲς οὖρον, le δ, avec iota souscrit *sueur*, ἱδρώς, ou *diarrhée*, διάῤῥοια, ou *diaphorèse*, διαφόρησις, ou διαχώρησις, comme le conjecture M. Littré; en un mot, on veut qu'il signifie une *évacuation quelconque*; ε, *rétention*, ἐποχή, ou *siége*, ἕδρα; ζ, *recherche* (c'est-à-dire ce qu'il faut rechercher), ζήτημα; θ, *mort*, θάνατος, comme il a été dit plus haut; ι, *sueur*, ἱδρώς; κ, *crise*, κρίσις, ou *affection cœliaque*, κοιλιακὴ διάθεσις; μ, *manie*, μανία, ou *matrice*, μήτρα; ν, *jeunesse*, νεότης, ou *mortification*, νέκρωσις; ξ, *bile jaune*, ξανθὴ χολή, et aussi *quelque phénomène extraordinaire et rare*, ξένον τι καὶ σπάνιον, ou *irritation*, *démangeaison*, ξυσμός, ou *sécheresse*, ξηρότης;

ο, *douleur*, ὀδύνη, ou *urine*, οὖρον; quelques-uns disent que l'ο, lorsqu'il a l'υ placé en haut (ȣ), comme on a coutume d'écrire ȣτως [1], signifie *urine*; π, abondance, πλῆθος, ou crachat, πτύελον, ou chaleur brûlante πυρόν (πῦρ?), ou fièvre, πυρετός, ou affection du poumon, πνεύμονος πάθος; ΠΘ, *probable*, πιθανόν; ρ, *flux*, ῥύσις, ou *frisson*, ῥῖγος; φ, *phrénitis*, φρενῖτις, ou *phthisie*, φθίσις; σ, *spasme*, σπασμός, ou *maladie de l'œsophage ou de la bouche*, στομάχου ἢ στόματος κάκωσις; τ, *accouchement*, τόκος; υ, *santé*, ὑγεία, ou *hypocondre*, ὑποχόνδριον; χ, *bile*, χολή, ou *bilieux*, χολῶδες; ψ, *froid*, ψῦξις; ω, *crudité*, ὠμότης.

1er *malade*. ΠΘ. ȣ. μ. υ. *Interprétation :* Il est probable que c'est par la quantité d'urines évacuées que le malade guérit au 40e jour.

19. « Hippocrate a pu fort bien dire, sans contradiction, que l'urine présenta quelques petites choses en bas et qu'elle ne forma pas de dépôt; il y eut commencement de dépôt, mais non dépôt; et cette distinction est tout à fait conforme à la remarque de Galien, qui dit que ces urines *plus épaisses, un peu rouges et avec de petites choses en bas*, étaient intermédiaires entre les urines favorables et les urines funestes. » (M. Littré, p. 36.)

20. — 2e *mal*. ΠΘ. ε. δ. κ. ζ. θ. *Interp. :* Il est probable que, à cause de la suppression des selles, la mort arriva le 27e jour.

21. — 3e *mal*. ΠΘ κ. δ. ο. δ. μ. υ. *Interp. :* Galien ne dit rien de ces caractères, qui sont donnés par M. Littré d'après les manuscrits, et on peut les expliquer de la manière suivante, d'après les règles tracées plus haut : Il est probable que la crise s'étant faite par les selles, les urines et les sueurs, le malade guérit au 40e jour.

22. — 4e *mal*. ΠΘ. φ. δ. ε. θ. *Interp.* Galien ne fait encore aucune mention de ces caractères; je suis l'interprétation de M. Littré : Il est probable que le *phrénitis* et les évacuations causèrent la mort le 5e jour.

23. — 5e *malade*. ΠΘ. χ. π. δ. ȣ. κ. υ. *Interp. :* Galien n'a pas non plus ces caractères, on peut les interpréter : Il est probable que la guérison arriva au 20e jour, par suite de l'abondance des évacuations bilieuses et des urines.

24. — 7e *mal*. ΠΘ. δ. ε. ε. θ. *Interp. :* Il est probable que la suppression des selles fut cause de la mort au 5e jour.

25. — 8e *mal*. ΠΘ. ξ. ζ. θ. *Interp. :* Il est probable que quelque phénomène étrange fut cause de la mort au 7e jour. D'autres interprètes suivant Galien, lisant ζ au lieu de ξ, disaient que ce carac-

[1] Ce qui prouve, comme le remarque M. Littré, l'ancienneté de la ligature ȣ.

tère signifiait : Il faut chercher quelle fut la cause de la mort ; mais aucun n'était d'accord sur l'objet de cette recherche.

26. Galien dit : « Entre ce malade et le suivant se trouve le mot ὀξύ ; on peut le rattacher à l'un ou à l'autre, mais, comme à la fin de l'observation précédente se trouve le mot *esquinancie,* on aura mis à la fin de celle-ci, comme à la fin de certaines autres [ainsi qu'on peut le voir en parcourant les histoires du troisième livre], un mot pour mémoire et pour faire ressortir ce qu'il y a d'utile dans l'observation. Je pense donc qu'il vaut mieux rattacher ὀξύ à l'histoire précédente qu'à la suivante. Ces mots ont été sans doute interpolés par ceux qui ont ajouté les caractères. » (Com. II in *Epid.*, III, texte 5, p. 617 ; voir aussi t. 7, p. 653.)

27. Ἄνθραξ. L'auteur des *Définitions médicales* (*défin.* 384) définit l'anthrax : un ulcère escharrotique avec grande inflammation des parties environnantes ; ou (*défin.* 337) un ulcère escharrotique et rongeant avec un flux abondant, et quelquefois accompagné de bubons et de fièvre. Les mêmes définitions se retrouvent dans les divers ouvrages de Galien (cf. Foës au mot ἄνθραξ). L'anthrax d'Hippocrate paraît se rapporter à notre *charbon malin* ou *pestilentiel.*

28. Ce passage est fort incertain. M. Littré traduit, en se conformant au commentaire de Galien : « L'érysipèle se développait « pour une cause occasionnelle quelconque, sur les lésions les plus « vulgaires, sur de toutes petites plaies, en quelque point du corps « qu'elles siégeassent, mais surtout chez les personnes d'environ « soixante ans, et à la tête ; chez beaucoup, pour peu qu'on négli- « geât le traitement de ces lésions, chez beaucoup aussi, même pen- « dant qu'on les soignait ; de grandes inflammations survenaient, « et rapidement l'érysipèle étendait ses ravages dans tous les sens. » La traduction que j'ai adoptée n'est pas rigoureusement conforme au Commentaire de Galien ; mais elle m'a paru présenter une suite d'idées plus logique que celle qui ressort de ce Commentaire. J'ai soumis mes doutes et mon interprétation au meilleur juge en pareille matière, à M. Littré lui-même. Il a trouvé mes doutes légitimes et mon interprétation plausible et conforme au texte.

29. Κακούμεναι καὶ κατίλλουσαι. Je renvoie pour l'histoire de ce dernier mot à la longue et très savante note (la 21e) de M. Littré, t. III, p. 76 et suiv.

30. « Galien dit que quelques-uns écrivaient καυματώδεες, *brûlants,* au lieu de κωματώδεες, *comateux,* à tort, attendu qu'Hippocrate, énumérant ici des symptômes qui ne sont pas des symptômes ordinaires du *causus,* a dû énoncer le *coma,* symptôme rare, et non la

chaleur brûlante, symptôme tellement habituel qu'il est pour ainsi dire pathognomonique. » (M. Littré, p. 181.)

31. Σῦκον. Ce terme est très embarrassant; il se présente chez les Grecs avec des significations différentes (cf. Lorry, *de Morb. cutaneis*, p. 422 et suiv.; 433 et suiv.), et cela ne doit point étonner; les maladies de la peau, comme, du reste, presque toutes les autres maladies, ont été dénommées d'après les apparences les plus grossières et d'après leur ressemblance avec des objets vulgaires. Ainsi, σῦκον désigne toute espèce de tumeur arrondie, molle et ressemblant à une figue (qui est appelée σῦκον). Galien, dans son *Glossaire*, p. 570, faisant certainement allusion au passage des *Épidémies* qui nous occupe, dit que ces fics sont des élévations charnues qui se forment sur les paupières; ailleurs (*de Med. comp. secund. loc.*, V, 3, t. XII, p. 823), il regarde les fics comme une maladie propre au menton, maladie connue aujourd'hui sous le nom de *mentagre* ou *sycosis*. Galien compare aussi les ἴονθοι (voir note 16 ci-dessus) aux σῦκα, et il assigne à ces derniers comme caractère différentiel, d'être composés à la fois de l'humeur épaisse contenue dans les ἴονθοι, et d'une autre humeur ichoreuse qui fait que les *fics* s'ulcèrent promptement. On sait, en effet, que les pustules de la *mentagre* se rompent quelque temps après leur apparition, laissent suinter une humeur ténue et se recouvrent de croûtes. Quant aux fics dans le sens où les prend Hippocrate, M. Cazenave les rapporterait volontiers à l'*acne sebacea*, qui se développe, en effet, très souvent dans l'épaisseur des paupières et donne lieu à des suintements.

32. Ἐκθύματα. « Il paraît évident que ἔκθυμα vient de ἐκθύειν, qui veut dire ἐξορμᾶν (sortir impétueusement). Ces éruptions naissent spontanément sur la peau; elles tirent leur origine des humeurs superflues, mais dont la qualité n'est point mauvaise. Les humeurs ténues produisent plutôt des ulcérations que des tumeurs; les humeurs épaisses élèvent la peau en tumeur. » (Gal., Com. III in *Epid.*, III, t. 51; Com. II in *Epid.*, II, t. 18, p. 354. — Cf. aussi Érotien, *Gloss.*, au mot ἐκθύει; et Foës, *OEcon.*, au mot ἔκθυμα.) M. Cazenave pense que ce mot représente exactement l'éruption pustuleuse un peu élevée, connue depuis Willan sous le nom d'ecthyma; mais il croit, avec grande apparence de raison, qu'il en est du mot *herpes* chez les Grecs, comme il en était du mot *dartre* il y a quarante ans, c'est-à-dire que l'*herpes* désigne toute espèce d'éruption chronique rampant sur la peau, ordinairement vésiculeuse et souvent ulcéreuse. (Cf. aussi Lorry, *de Morb. cut.*, 310 et suiv.)

33. « La très longue peste (peste Antonine) qui sévit de notre temps enlevait aussi presque tous les malades par les évacuations alvines. Les matières évacuées étaient colliquatives, et ce symptôme paraît être constant dans la fièvre vulgairement appelée pestilentielle, mais on le voit aussi survenir sans qu'il y ait peste. » (Galien, Com. III in *Epid.*, III, t. 57, p. 709.) Galien dit aussi (t. 58) que le dégoût (dont parle Hippocrate, immédiatement après le passage auquel cette note appartient) était un des symptômes constants dans la peste, et qu'il fit mourir beaucoup de monde ; presque tous ceux qui purent triompher de cette répugnance et prendre la nourriture qu'on leur donnait réchappaient, le plus grand nombre préférait mourir que de prendre quelque chose, et ce symptôme était surtout très prononcé chez ceux qui avaient le ventre très-malade.

34. « Hippocrate, dit Galien (Com. III, t. 64, p. 715), a désigné nominativement les fièvres tierces et quartes, et implicitement la fièvre quotidienne, en disant *fièvres nocturnes ;* car il y a deux espèces de fièvre quotidienne : dans l'une le paroxysme, arrive pendant le jour, dans l'autre pendant la nuit ; de là vient qu'elles ont reçu deux noms pour les désigner. Hippocrate a énoncé que les fièvres qui régnèrent alors étaient des fièvres à paroxysmes nocturnes ; mais rappelons-nous encore que, dans le I[er] et le II[e] livre des *Épidémies*, Hippocrate, rapportant l'histoire particulière de plusieurs malades et retraçant des constitutions tout entières, n'a jamais décrit ni de fièvre quintane, ni de septimane, ni aucune autre de plus longues périodes ; qu'il ne l'a pas fait dans le III[e] livre, ni avant ni après ce passage. Je soupçonne donc que le passage du premier livre, où il est question des fièvres dont les périodes sont plus longues que celles de la fièvre quarte, a été interpolé. » *Voir* aussi note 9 ci-dessus.

35. Pour tout ce passage, j'ai suivi les interprétations de Galien, t. 70, p. 722. — J'omets ses explications et ses discussions théoriques sur la valeur des mots employés par Hippocrate, pour n'en présenter que le sens d'après son commentaire. — Λεῖον veut dire chez les Grecs sans poils, c'est-à-dire glabre. — « Pour savoir ce que sont les yeux fauves (χαροποί), il faut se rappeler ce vers d'Homère (*Od.*, XI, 610) :

Les ours sauvages et les porcs et les lions aux yeux fauves.

« Les *leucophlegmatiques* sont ceux dont la peau est molle et boursouflée comme celle des individus pris de l'espèce d'hydropisie appelée leucophlegmasie. »—« Quant à ce qu'Hippocrate dit : Les femmes aussi (γυναῖκες οὕτως), on peut l'interpréter de deux manières, ou que les femmes furent comme les hommes atteintes de

phthisie quand elles présentaient les mêmes conditions, ou que cette maladie, qui attaqua beaucoup d'hommes en raison de leur idiosyncrasie, attaqua beaucoup plus de femmes à cause de la nature générale de leur constitution plus humide et plus froide. » Galien ajoute que les femmes furent sans doute plus sujettes à la phthisie que les hommes, et parmi elles, les femmes qui avaient les constitutions signalées plus haut.

36. Ce que j'ai traduit ainsi n'était représenté dans le plus ancien Ms. de Galien que par un Δ ; d'autres portaient τετάρτῃ, d'autres τεταρταῖοι, d'autres n'avaient rien. *Voyez* sur les diverses interprétations de ce signe ou de ces mots Galien, Com. III in *Epid.*, III, t. 71, p. 730, ou dans le IIIe vol. de M. Littré, p. 99. — « Après la *constitution* pestilentielle, dit Galien (Com. III, t. 71, p. 722), se trouve l'exposition de seize malades jusqu'à la fin du livre, puis vient un morceau dont Dioscoride me paraît avoir exactement jugé en pensant qu'il devait être placé immédiatement après la *constitution.* C'est cette place qu'il lui a assignée dans son édition, et c'est là aussi que nous en présenterons l'explication ; nous dirons seulement qu'il nous semble que ce passage a été ajouté non par Hippocrate lui-même, mais par quelque autre. » — « Tous nos manuscrits, dit M. Littré, t. II, p. 100, ont ce paragraphe à l'an-« cienne place, c'est-à-dire après les seize malades ; ce qui prouve « qu'aucun ne provient de l'édition de Dioscoride, et qu'ils déri-« vent tous directement des anciens exemplaires. Cette disposition « a été suivie par les éditions d'Alde, de Froben et de Mercuriali. « La transposition effectuée par Dioscoride et approuvée par Galien « a été adoptée par Foës et par Van der Linden. Je l'ai adoptée à « mon tour ; le contexte paraît l'exiger impérieusement. »

37. — 1er *mal.* ΠΘ.π.φ.α.υ.ρ.κ.θ. *Interp.* : Il est probable que l'affaiblissement produit par la fièvre, le *phrénitis* et l'affection de l'hypocondre causèrent la mort le 120e jour.

38. — 2e *mal.* ΠΘ. δ. λ. ε. π. θ. *Interp.* : Il est probable que la suppression des lochies causa la mort au 80e jour.

39. — 3e *mal.* ΠΘ. ι. π. ι. θ. *Interp.* : Il est probable que l'abondance des sueurs causa la mort le 10e jour.

40. — 4e *mal.* ΠΘ. ι. σ. θ. *Interp.* : Il est probable que les sueurs et les spasmes causèrent la mort. (L'indication de la date manque.)

41. — 7e *mal.* ΠΘ. ȣ. κ. ζ. υ. *Interp.* : Il est probable quo les urines amenèrent la guérison au 27e jour.

42. — 8e *mal.* ΠΘ. π. δ. λ. δ. υ. *Interp.* : Il est probable que l'évacuation des crachats procura la guérison au 34e jour.

43. — 9e *mal.* ΠΘ. χ. δ. ρ. κ. υ. *Interp.* : Il est probable quo les évacuations bilieuses amenèrent la guérison le 120e jour.

44. Les mots entre crochets ont été restitués par M. Littré d'après deux manuscrits, d'après le *Cod. med.* de Foës et d'après Galien [*de Diff. resp.*, II, 13, t. VII, p. 885.]

45. — 10ᵉ *mal.* ℛ. χ. δ. ι. κ. δ. υ. *Interp.* : Il est probable que les évacuations bilieuses et les sueurs amèneront la guérison au 24ᵉ jour.

46. — 10ᵉ « Δυσάνιος est expliqué par Critias, dans son livre *sur la nature de l'Amour ou des Vertus*, par « celui qui s'afflige des petites choses, et qui pour les grandes s'afflige plus que les autres hommes et reste plus longtemps chagrin et morose. » (Gal., Com. III in *Epid.*, III, t. 82, p. 778, et *Gloss.*, p. 358; cf. aussi Érotien, *Gloss.*, p. 116.)

47. Παρθένος. M. Littré, avec Grimm, veut que ce mot signifie : *qui n'était pas nubile*, puisqu'on peut être vierge et avoir ses règles. Je ne souscris pas à cette interprétation. Il me semble qu'il y a au fond de cette expression une idée morale et physiologique qu'il ne faut pas perdre. Une jeune fille était dite vierge, παρθένος, tant qu'elle n'avait pas eu ses règles, parcequ'on supposait qu'elle n'avait pu avoir, avant cette époque, de rapports sexuels. C'est comme si l'auteur avait dit : « Elle n'avait pas ses règles, donc elle était vierge. »

48. — 14ᵉ *mal.* ℛ. μ. τ. ι. ζ. θ. *Interp.* : Il est probable que l'affection maniaque, suite de l'accouchement, causa la mort le 17ᵉ jour.

Note additionnelle. — Dans son introduction aux Iᵉʳ et IIIᵉ livres des *Épidémies*, M. Littré, grace à de très laborieuses et très sagaces recherches, présentées avec un rare talent d'analyse, est parvenu à déterminer d'abord d'une manière générale dans quelles parties de nos cadres nosologiques devaient être rangées les maladies dont il est parlé dans cet ouvrage et à préciser ensuite ce que l'on devait entendre par les diverses espèces de fièvres qu'Hippocrate désigne par des noms propres. Je vais présenter ici les conclusions de cet important travail, et je me servirai volontiers des propres paroles de l'auteur.

« 1°. Les fièvres rémittentes et pseudo-continues des pays chauds diffèrent des fièvres continues des pays tempérés, et en particulier de celles de Paris ; 2°. les fièvres décrites dans les *Épidémies* d'Hippocrate diffèrent également de nos fièvres continues ; 3°. les fièvres décrites dans les *Épidémies* ont, dans leur apparence générale, une similitude très grande avec celles des pays chauds ; 4°. la similitude n'est pas moins grande dans les détails que dans l'ensemble ; 5°. dans les unes comme dans les autres, les hypocondres sont, pour un tiers des cas, le siége d'une manifestation toute spéciale ; 6°. dans les unes comme dans les autres, la langue peut se sécher dès les trois premiers jours ; 7°. dans les unes comme dans les autres, il y a des apyrexies plus

ou moins complètes; 8°. dans les unes comme dans les autres, la marche peut être extrêmement rapide, et la maladie se terminer en trois ou quatre jours, soit par la santé, soit par la mort; 9°. dans les unes comme dans les autres, le cou est le siége d'une sensation douloureuse ; 10°. dans les unes comme dans les autres, il y a une forte tendance au refroidissement du corps, à la sueur froide et à la lividité des extrémités (t. II, p. 566, 567).

« Sous le nom de fièvres *continues*, πυρετοὶ ξυνεχέες, Hippocrate a compris toutes les fièvres qui n'ont pas d'intermissions régulièrement caractérisées. Il nous a donné lui-même la définition de la fièvre hémitritée [ou *triléophye*] : C'est, dit-il, une fièvre se relâchant un jour, s'exaspérant un autre [*Epid.*, I, p. 240]. Cette définition rentre dans celle des fièvres continues (p. 568). — Le *causus* est une variété des fièvres rémittentes et continues dont Hippocrate a rapporté des exemples dans ses *Epidémies*. La définition du *causus* est, suivant les anciens : *fièvre accompagnée d'une grande ardeur, n'accordant aucun repos au corps, desséchant et noircissant la langue, et faisant naître le desir du froid* (p. 571). -- Le *phrénitis* est une variété de ces fièvres. Galien confirme lui-même cette communauté entre le *causus* et le *phrénitis*, en disant dans son commentaire : La pléthore bilieuse, se portant sur le foie et l'estomac, engendra les *causus*; se portant sur la tête, engendra les *phrénitis*. » Galien fait du *causus* et du *phrénitis* deux maladies de même nature (t. II, p. 571).—Hippocrate place le *léthargus* entre le *phrénitis* et le *causus*, qui sont des fièvres rémittentes : Galien dit que le *phrénitis* peut se changer en *léthargus;* enfin Cælius Aurélianus y signale des paroxysmes et des rémissions. Tout cela autorise pleinement à conclure que le *léthargus* des anciens est, comme le *phrénitis* et le *causus*, une variété des fièvres rémittentes et continues des pays chauds. Soranus le définit : *une somnolence aiguë avec des fièvres aiguës, un pouls grand, lent et vide* (t. II, p. 573, 574).—Si l'on s'était tenu rigoureusement dans la détermination d'Hippocrate qui, par *continues*, entendait à la fois les fièvres rémittentes et continues, on aurait reconnu que cette désignation appartenait à une autre maladie que nos fièvres continues, qui ne sont pas susceptibles d'être indifféremment rémittentes ou continues. C'est là, je le répète encore, le caractère essentiel qui distingue de nos fièvres continues, les fièvres des pays chauds et toutes celles qui doivent à des conditions locales d'être comparables à celles des pays chauds (t. II, p. 576). »

NOTES DU RÉGIME DANS LES MALADIES AIGUES.

1. SUIVANT Galien (Com. I in *Epid.*, VI, t. 29, p. 886, t. XVII), Euryphon passait pour l'auteur des *Sentences cnidiennes*. Mais Hippocrate, dont le témoignage a une valeur décisive dans cette question, puisqu'Euryphon était son contemporain, dit positivement : *ceux qui ont rédigé, ceux qui ont revu*, et non pas *celui* : les *Sentences* sont donc une œuvre collective représentant l'ensemble des découvertes et des doctrines de l'école de Cnide.

Cette question d'origine établie, je vais maintenant, comme je l'ai annoncé, p. 293, réunir ici tout ce qui regarde les *Sentences cnidiennes*, en traduisant d'abord les quelques fragments qui nous en restent ; et ensuite les passages où Galien nous fait connaître ce livre indirectement. Les fragments sont au nombre de trois ; ils ont été signalés pour la première fois, je crois, par M. Ermerins, dans son édition du *Régime* (p. 99 et suiv.)

Le premier est tiré du commentaire cité plus haut. Galien, expliquant un passage très obscur de ce livre, où l'auteur parle de fièvres πεμφιγώδεες ἰδεῖν δεινοί, dit : Dans le livre des *Sentences cnidiennes,* on lit : « On urine peu chaque fois, on éprouve un sentiment de brûlure ; l'urine est surnagée d'un πέμφιξ comme une toile d'araignée et semblable à de l'huile verte. » L'autre fragment est tiré du même commentaire (p. 888). Galien, à propos des πυρετοὶ πελιοί (fièvres livides) de l'auteur hippocratique dit : Euryphon appelle ces fièvres πελιάς, et il a écrit ce qui suit : « On est pris d'une fièvre livide ; de temps en temps il y a des grincements de dents, des douleurs de tête, des maux d'entrailles, des vomissements de bile. Dans les accès de douleurs, on ne peut regarder en haut parce que la tête est pesante ; le ventre devient sec ; tout le corps prend une couleur livide ; les lèvres sont comme celles d'un individu qui aurait mangé des mûres ; le blanc des yeux devient livide ; le regard est égaré comme celui d'un homme qui suffoque. Il arrive quelquefois que les symptômes sont moins intenses, et qu'il y a de fréquents changements [1]. » Enfin, le troisième frag-

[1] Ce passage est d'autant plus remarquable qu'il se trouve presque textuellement dans le IIe livre *des Maladies* (*in fine*, p. 166. éd. de B.). Quelques critiques de l'antiquité regardaient ce deuxième livre tout entier comme sorti de l'école de Cnide. Cette opinion n'est pas sans fondement, car les espèces de maladies y sont multipliées et décrites à la manière des Cnidiens.

ment se retrouve dans Rufus (*de Appell. corp. hum.*, p. 30, l. 9, éd. de Goupil), où on lit : Ce qui suit est écrit dans les *Sentences cnidiennes* : « S'il y a une *néphrite*, les signes suivants se manifestent : on rend des urines épaisses, purulentes ; on ressent des douleurs dans les flancs, dans les lombes, dans les aines, dans le bas-ventre et quelquefois dans les muscles psoas-iliaques [1]. »

J'arrive aux témoignages indirects sur les *Sentences*.

« Les médecins de Cnide, dès le début, décrivent sept maladies de la bile ; un peu plus loin, ils ont distingué douze maladies de la vessie ; plus loin encore, quatre maladies des reins. Indépendamment des maladies de la vessie, ils ont signalé quatre stranguries, puis trois tétanos, quatre ictères, trois phthisies. Ils considéraient uniquement les variétés des corps, que beaucoup de causes modifient, et laissaient de côté la similitude des diathèses qu'observe Hippocrate, se servant, pour déterminer ces diathèses, de la méthode qui, seule, peut faire trouver le nombre des maladies. » [Galien, t. VII, p. 427.] (Trad. de M. Littré, t. 2, p. 199.) Galien renvoie, pour de plus amples éclaircissements, à son traité de la *Méthode thérapeutique*, à son livre *des Éléments d'après Hippocrate*, à son traité *de la Différence des maladies*. « Non-seulement, dit encore Galien (t. 1, p. 419), les médecins qui ont écrit les *sentences cnidiennes* n'ont rien omis des accidents que les malades éprouvent, mais encore ils en ont décrit quelques-uns d'une manière beaucoup plus étendue qu'il ne convenait, comme je le montrerai. Ce n'est pas l'objet de l'art de ne rien omettre des choses qui peuvent être connues, même du vulgaire. Ce n'est pas là le but du médecin, qui doit décrire tout ce qui est utile pour le traitement, de sorte qu'il lui faudra souvent ajouter certaines choses que le vulgaire ignore complétement, et en retrancher beaucoup que le vulgaire connaît, si elles ne paraissent pas devoir concourir à la fin que l'art se propose. » *Voir* aussi note 2 ci-après. — Galien (t. 4, p. 424) nous apprend que la seconde édition des *Sentences cnidiennes* avait beaucoup de choses semblables à la première, mais qu'elle en différait par des suppressions, des additions et des modifications, et il ajoute que c'est cette seconde édition qu'Hippocrate regardait comme plus médicale que la première.

2. « Ceux, dit Galien (Com. III, *in fine*, p. 278), qui regardent Hippocrate comme *dogmatique*, pensent qu'il faut entendre par ces choses que le malade ne dit pas les lieux affectés, les diathèses

[1] L'auteur appelle ces muscles *ἀλώπεκας* (renards). Il dit qu'on nomme ainsi les muscles placés au-devant des lombes, et non les muscles postérieurs du rachis, comme le veut à tort Clitarque.

dont ils sont le siége et les causes; ceux qui le jugent *empirique* croient qu'il s'agit des saisons, des régions, des âges, des mœurs et de la constitution de l'atmosphère. Quant à moi, je regarde toutes ces indications comme très utiles, aussi bien celles des dogmatiques que celles des empiriques; mais Hippocrate, parlant dans ce traité de plusieurs indications propres à régler le régime, ne mentionne aucune de celles-là, si ce n'est les habitudes. » — Galien énumère ensuite les diverses indications signalées par Hippocrate comme devant servir à régler l'administration de la *ptisane*. Je crois inutile de rapporter tous les passages relevés par Galien; j'aurais pu moi-même en ajouter plusieurs autres, mais le lecteur les remarquera facilement à une simple lecture, une fois son attention éveillée sur ce point. « Tels sont, ajoute Galien en finissant, toutes les choses que le malade ne dit point, et qui sont ignorées des Cnidiens. »

3. M. Littré ne juge pas la négation nécessaire, et il la supprime, s'appuyant du commentaire de Galien (Com. I, t. 8): il est vrai que cette négation manquait dans les exemplaires que le médecin de Pergame avait sous les yeux; mais il est vrai aussi que ce critique s'étonne de son absence, et qu'il voudrait la rétablir comme la meilleure leçon. En effet, avec la leçon contraire le sens est évi demment torturé. J'ai donc admis la négation avec M. Ermerins M. Littré, que j'ai consulté sur cette restitution, est d'avis qu'elle cadre très bien avec le contexte. Le mot *sporadiques* semble, en effet, impliquer l'idée de dissemblance des maladies, sans quoi ce serait ou de maladies endémiques ou de maladies épidémiques qu'il s'agirait; or c'est le contraire, puisque les affections sporadiques sont opposées aux maladies pestilentielles qui règnent épidémiquement, affections qui, pour Hippocrate, ne sont qu'une espèce particulière des maladies épidémiques proprement dites. (*Voir* Introd des *Épid.*, p. 225.)

4. Ce passage est fort obscur; je me suis conformé au texte et à l'interprétation de M. Littré, la seule qui soit admissible. (*Voir* t. II, note 10, p. 235 et suiv.)

5. Hippocrate appelle πτισάνη une décoction d'orge non passée, c'est-à-dire contenant le grain; c'est ce que nous appellerions une crème ou une bouillie d'orge. Tantôt il appelle cette préparation πτισάνη, tantôt πτισάνη ὅλη (*ptisane* entière), tantôt πτ. κριθώδης (*ptisane* d'orge; Galien, Com. I, t. 25, p. 478), tantôt πτ. παχείη (*pt.* épaisse), tantôt enfin πτ. ἀδιήθητος (*ptisane* non passée). Il appelle χυλός ou πτισάνης χυλός, la décoction d'orge passée et ne contenant plus que la partie mucilagineuse tenue en suspension par suite de la coction. Il oppose souvent le χυλός à la

πτισάνη (§. 5, *init.*, et §. 6, *in fine*), ou aux boissons qui ne sont chargées d'aucun principe nutritif, et que nous appelons *infusions* ou *tisanes*. Galien (Com. III, t. 31, p. 690) dit que le ῥόφημα, que j'ai traduit par *décoction*, et le χυλός sont une même chose; mais je me crois fondé à ne pas partager cette manière de voir, et à regarder le mot ῥόφημα comme un terme générique servant à désigner toute espèce de bouillie, et plus particulièrement la bouillie d'orge: en effet, Hippocrate oppose souvent le *suc* à la *ptisane*, mais jamais la *ptisane* au ῥόφημα, tandis qu'il oppose ce dernier mot à χυλός. Il dit ῥοφεῖν en parlant de l'administration de la *ptisane;* ailleurs il se sert de ῥόφημα πτισάνη pour désigner la *ptisane;* ailleurs encore il dit que le ῥόφημα ne doit pas être trop épaissi; enfin il parle souvent des ῥοφήματα en général comme pouvant servir à alimenter, et il les oppose aux aliments solides. Cette interprétation du mot ῥόφημα semble être aussi celle de Dierbach (*lib. cit.*, p. 12). — Galien a consacré un traité à la préparation de la *ptisane* (περὶ Πτισάνης βιβλίον, t. VI, p. 816 et suiv. dans l'éd. de Kuehn); il dit l'avoir composé pour qu'il serve de guide aux médecins de son temps inexperts dans l'administration de la *ptisane* et du *suc* de *ptisane*. Je vais en extraire les points les plus intéressants. Il faut d'abord choisir la meilleure eau, et Galien énumère toutes les qualités que doit avoir cette eau, soit par sa nature, soit par son goût, soit par sa couleur. Après le choix de l'eau vient celui de l'orge, qui ne doit être ni trop récente, ni trop vieille: trop récente, elle est gonflée par une humidité superflue et par des gaz; trop vieille, elle a perdu ses qualités: elle doit être soigneusement séparée de toute substance étrangère; mais avant que de s'en servir définitivement, il faut encore l'essayer; et si elle se gonfle bien par la coction, elle convient pour la *ptisane* [1]. Pour faire cette préparation, il y en a qui écrasent préalablement l'orge dans un mortier, la font ensuite bouillir rapidement, et jettent dans la décoction, soit de l'amidon, soit du cumin, soit du miel; mais c'est le plus mauvais procédé. Le meilleur, le voici, suivant Galien: on fait d'abord macérer l'orge dans l'eau froide, ensuite on la tourne dans les mains jusqu'à ce que la petite pellicule (la glume) soit détachée; après quoi on broie l'orge plus fortement dans les mains jusqu'à ce que tout ce qui est paille soit enlevé, à moins qu'on ne

[1] Dioscoride (*Mat. med.*, II, 108, 235, éd. de Sprengel) conseille de préparer de la manière suivante l'orge qu'on veut conserver pour la *ptisane*: la monder, la faire sécher au soleil, la monder de nouveau et la faire sécher une seconde fois, enfin la saupoudrer avec les petites parcelles qui en tombent lorsqu'on la monde, et la mettre ensuite en réserve.

veuille faire la *ptisane* plus détersive. On doit d'abord faire bouillir l'orge à grand feu, et ensuite conduire la décoction à feu doux jusqu'à consistance de suc[1]. C'est quand la *ptisane* est faite de cette manière qu'elle possède véritablement toutes les qualités qu'Hippocrate lui attribue. Galien renchérit encore sur ces excellentes propriétés, qu'il énumère fort au long ; après quoi il récapitule les principales circonstances qui doivent régler l'emploi de la *ptisane* ou du *suc*.—Paul d'Égine (I, 78, p. 11 *rect.*, éd. grecque, et p. 370, éd. d'Est.) préparait la *ptisane* avec une partie d'orge, 15 part. d'eau, et une quantité suffisante d'huile[2], avec addition de vinaigre quand l'orge était gonflée, et d'un peu de sel quand la coction était parfaitement achevée. Quelquefois il ajoutait un peu de poireau ou d'aneth. La préparation décrite par Oribase (*Collect. med.*, IV, 1, p. 248, éd. d'Estienne) est exactement celle de Galien, et il paraît la lui avoir empruntée. M. Milligan, dans ses notes sur Celse (p. 68), regarde la *ptisane* comme un extrait assez consistant pour être façonné en tablettes ; quand ces tablettes étaient de nouveau dissoutes dans l'eau, elles prenaient le nom de *crème* [ῥόφημα] ou *suc* [χυλός] de *ptisane*. Je n'ai pas retrouvé dans mes lectures de trace d'une pareille manière de considérer la *ptisane*.—Cette préparation était regardée tantôt comme médicament, tantôt comme aliment, ainsi qu'on peut le voir dans Pline (XVIII, 15), et dans Athénée X, p. 455 ; (cf. Ermerins, p. 126). Comme condiment de la *ptisane*, Arétée (*loc. cit.*, 1, 10) conseille l'aneth, le sel, le poivre, un peu de pouliot, d'ognon ou de poireau. — Les anciens avaient d'autres préparations faites comme la *ptisane*, et dont quelques-unes même portaient ce nom, bien qu'il fût surtout réservé à la décoction d'orge : ainsi, ils mentionnent la *ptisane* de froment criblé que les anciens, et entre autres Dioclès et Philotinus, au dire de Galien (*de Aliment. facult.*, I, 6, tome VI, p. 496), appelaient πτ. πυρίνη ; l'auteur du traité *des Maladies* et Aristote (*Prob.*, I, 27) parlent aussi de cette *ptisane*, qu'ils nomment également πυρίνη ; il y avait encore des *ptisanes* de fèves, nourriture des gladiateurs, suivant Galien (*lib. cit.*, cap. 19, p. 529 et suiv.); de riz (Celse, VII, 2, p. 109, éd. de Milligan ; — Pline, XVIII, 13, Cf. Ermerins, p. 127) ; de lentilles (Gal., *loc. cit.*, cap. 18 ; — Celse, VI, 3) ; d'avoine (Paul d'Égine, *loc. cit.* ; — Alex.

[1] Les anciens se sont accordés sur la nécessité de bien faire cuire l'orge pour la *ptisane*. — Cf. entre autres Arétée, *Ther. morb. acut.*, I, 235 ; *Ther. morb. chron.*, I, 4 ; Alex. de Tralles, VI, I, p. 209, éd. d'Est.

[2] Arétée (*Ther. morb. acut.*, I, 10, p. 235) conseille aussi l'addition de l'huile, mais en petite quantité.

de Tralles, I, 13); de citrons (Alex. de Tralles, *loc. cit.*), et peut-être d'après Cæl. Aurélianus (*Morb. chron.*, VI, 8, p. 539) de la *ptisane* d'olives ἐλαιοπτίσσανον, ou.... πτισάνην, comme le veut M. Ermerins.

6. Suivant Galien, ces problèmes ne se rapportent pas seulement à la manière d'administrer la *ptisane*, ni à l'ensemble du régime dans les maladies aiguës, ni au régime en général, ni à la thérapeutique en général, ce qui n'est cependant pas une trop mauvaise interprétation, mais à tout l'ensemble de l'art. Il se fonde sur la fin même du paragraphe (Com. I, t. 15, p. 445).

7. Galien (Com. I, t. 15, p. 441) s'est longuement arrêté sur la divination et sur les différents noms donnés aux diverses espèces de divinations et à ceux qui en font métier. On consultera ce Commentaire avec intérêt.

8. « Hippocrate, dit Galien (Com. I, texte 24, p. 476), appelle ici crise la solution complète de la maladie, ou un changement assez notable pour que le malade paraisse hors de danger; il conseille d'ajouter à la crise deux jours, afin qu'on se garde du retour des paroxysmes, soit dans les jours pairs, soit dans les jours impairs. En effet, il arrive quelquefois que les malades, se fiant sur l'apparente solution de la maladie, n'observent pas de régime, et fournissent ainsi au paroxysme, qui se fait par périodes, une occasion de retour. »

9. Κατὰ τὴν τοῦ θώρακος ἴξιν. « Ἴξις, dit Galien (Com. I, t. 28, p. 482), signifie ordinairement en droite ligne (εὐθυωρία), quelquefois le mouvement lui-même. Hippocrate veut dire ici que la *ptisane* descend en droite ligne, c'est-à-dire sans s'arrêter à travers le thorax par l'œsophage, jusqu'à l'estomac. » M. Littré traduit : « Nulle part elle n'adhère ni ne s'arrête, passant par les conduits qui traversent la poitrine; » ce qui me semble faire perdre de vue la physionomie originale du texte. Cf. aussi Foës, *OEcon.*, au mot καθ' ἴξιν.

10. Le texte vulgaire porte ὁκόσοισι γὰρ σῖτος αὐτίκα ; mais, d'après le commentaire de Galien, il faut lire : αὐτίκα ὁκόσοισι κ. τ. λ. J'ai fait ressortir ce texte en mettant *et d'abord*.

11. Οἱ ἀρχαῖοι βλητοὺς ἐνόμιζον εἶναι. « Cette opinion, dit Galien (Com. I, t. 34, p. 491), s'est formée chez les anciens, à cause de la rapidité de la mort chez ces malades [ce qu'Hippocrate exprime par ces mots : *surtout à cause de cela*], et parceque chez quelques-uns le côté paraît livide après la mort, ce qui provient de ce que cette partie (la poitrine) est le siége (ῥίζα, la racine) de l'inflammation [1]. » On voit également dans la 400e sentence des *Coaques*,

[1] Jusqu'à présent mon attention n'avait pas été éveillée sur la relation

que les anciens se servaient du mot βλητός pour désigner les individus affectés de maladies graves du poumon et présentant des lividités sur les parois de la poitrine. Ainsi, βλητός est pris tantôt dans son sens propre, et tantôt dans son sens figuré, pour désigner ceux qui sont frappés de mort subite à la suite de maladies aiguës, comme l'interprète Hésychius. C'est ainsi que l'auteur du traité *des Maladies* (liv. II, p. 463 et 469, éd. de Foës) se sert de βλητός en parlant d'un individu en apoplexie, ou en proie à une affection grave du cerveau.

12. Καταβῇ ἐς τοὺς πόδας. Galien (Com. II, t. 45, p. 512) fait remarquer que καταβῇ est tout à fait essentiel dans la pensée de l'auteur; car autre chose est que la chaleur redescende aux pieds, c'est-à-dire quitte les parties profondes où elle s'était concentrée; autre chose est que les pieds deviennent chauds, c'est-à-dire qu'ils s'échauffent sans que la chaleur abandonne les parties profondes, comme cela arrive au plus haut point du paroxysme; car, au commencement, la chaleur se concentre à l'intérieur; dans la période d'augment, elle gagne les extrémités; au *summum* du paroxysme, elle se répand uniformément; dans le déclin, elle quitte les parties profondes pour redescendre aux pieds.—*Voir*, du reste, note 28 du *Pronostic*, et dans les extraits du *Régime*, §. 7, p. 527.

13. « Hippocrate, dit Galien (Com. II, t. 2, p. 518) appelle θερμάσματα (*fomenta*) tout ce qui sert à réchauffer le corps de quelque manière que ce soit. Il y a des fomentations tout à fait humides; il y en a de sèches; il y en a qui sont un mélange de ces deux qualités : les unes sont irritantes, les autres ne le sont pas, d'autres enfin sont un mélange de substances irritantes et de substances qui ne le sont pas. La première espèce de fomentation dont parle Hippocrate est humide et non irritante; la seconde est à la fois humide et sèche, irritante et non irritante; la troisième est ou irritante ou non irritante.

14. Celse (II, 17) dit qu'on se sert pour fomentations d'outres remplies d'huile, ou de vases d'argile remplis d'eau : on les appelle *lenticulæ* à cause de leur forme [analogue à celle des lentilles].

qui peut exister entre certaines affections graves du poumon et les lividités cadavériques des parois de la poitrine; je n'ai que de vagues souvenirs d'avoir observé ces lividités peu de temps après la mort dans les cas de gangrène du poumon. On sait, du reste, que l'abdomen devient promptement verdâtre chez les individus morts de maladies graves des viscères qui y sont contenus. J'espère que mes propres observations et celles que je pourrai trouver dans les auteurs me fourniront des renseignements précis sur ce point intéressant.

Soranus (*de Arte obst.*, p. 222) les appelle φακωτούς (lenticulaires).

15. Le texte vulgaire porte περιστέγειν τε ἱματίῳ τὴν θάλψιν χρή. M. Littré, suivi par M. Ermerins, change, sur l'autorité du manuscrit 2253, ἱματίῳ en ἄνω; mais dans sa traduction il a suivi le texte vulgaire. Toutefois, il défend, dans la note 6, p. 270, la leçon qu'il a imprimée : il pense que par ἄνω l'auteur a entendu qu'il fallait recouvrir la partie supérieure de la fomentation, afin d'empêcher que la vapeur ne monte vers la bouche du malade. Mais Hippocrate ne veut pas seulement empêcher cet effet, en conseillant l'emploi d'un linge, il veut aussi maintenir la fomentation en place et lui conserver sa chaleur; or, il me semble que le linge, entourant toute la fomentation (d'ailleurs, c'est le sens de περιστέγειν), remplirait beaucoup mieux ce dernier but que placé seulement à la partie supérieure; et, d'un autre côté, le premier but que M. Littré veut seul exprimer dans son texte n'en serait pas moins bien atteint; il le serait même mieux encore. — Cælius Aurélianus, qui cite ce passage, avait lu ἱματίῳ (*de Morb. acut.*, II, 19, p. 123).

16. L'ers (ὄροβος) est l'*ervum ervilia* de L., le *vicia ervilia* de Wild.; le sorgho (κέγχρος) est l'*holcus sorgho* de L.; l'ellébore noir dont il est parlé un peu plus bas est l'*helleb. orientalis* de L., *officinalis* de Salisb.; l'euphorbe (πεπλίος) est l'*euphorbia peplus* de L.; le daucus de Crète (δαῦκος) est l'*athamanta cretensis* de L.; le séséli de Crète (σέσελι) est le *tordylium officinale* de L.; le cumin (κύμινον) est le *cuminum cyminum* de L.; enfin l'anis (ἄνησσον) est le *pimpinella anisum* de L. (Cf. Dierbach, *op. cit.*, et Dioscoride, *Mat. med.*, à ces divers mots. Cf. aussi Ermerins, p. 153 et suiv.)

17. Cette dernière phrase, suivant Galien (Com. II, t. 16, p. 545), signifie que dans le cas où il convient de commencer par le *suc de ptisane*, il faut préalablement recourir à la saignée, aux lavements ou aux suppositoires, comme Hippocrate l'a ordonné pour les malades que l'on met tout d'abord à l'usage de la *ptisane* entière; d'où il suit que cette phrase devrait se trouver immédiatement avant le passage que j'ai mis entre crochets, et non pas après ce passage, qui me semble déplacé, et qu'il est difficile de rattacher à ce qui précède. — Pour peu qu'on lise avec attention le traité *du Régime*, on trouvera que la suite du raisonnement est assez souvent interrompue par des réflexions, des narrations incidentes, dont il n'est même pas toujours possible d'expliquer logiquement la présence; d'où il résulte que si, à l'aide d'une réflexion soutenue, on peut saisir l'ensemble de ce raisonnement, il n'est cependant pas toujours facile d'en rattacher les diverses parties les

unes aux autres. C'est sans doute ce qui a fait plusieurs fois avouer à Galien qu'Hippocrate exprime ses idées avec désordre. Toutefois, il cherche à atténuer ce reproche en disant : « Il n'est pas possible qu'Hippocrate, dans ce seul livre, ait dit toutes choses convenablement, et ait enseigné une doctrine parfaitement ordonnée, d'autant plus qu'il en était l'inventeur. Mais à celui qui a étudié ces choses exposées de travers et en désordre (διεστραμμένως τε καὶ ἀτάκτως), et qui a consacré toute sa vie à l'étude de l'enseignement qui ressort des faits, il ne sera pas impossible d'introduire la clarté et l'ordre dans celui d'Hippocrate » (Com. II, t. 36, p. 583). Galien termine cette dernière réflexion, qui s'applique évidemment à lui, en renvoyant à son traité de la *Méthode thérapeutique*, où il a traité avec soin et d'une manière lucide tous les points particuliers qui n'ont été qu'indiqués avec peu d'ordre par Hippocrate.

18. Tout ce passage, qui commence par : « Puisque les gens en santé, » et qui finit par : « Dans les deux cas précédents, » est très altéré dans les imprimés et les manuscrits ; il a été parfaitement restauré par M. Littré, d'après le commentaire de Galien et d'après ses propres conjectures (cf. t. II, notes 24, p. 290 ; 32, 38, p. 291 ; 1, p. 292 et suiv.).

19. Περὶ τὰς φύσιας ἡμῶν καὶ τὰς ἕξιας. « Dans Hippocrate, le mot nature (φύσις) signifie beaucoup de choses : ici il marque évidemment la *crase* (κρᾶσιν, mélange des humeurs, tempérament) ; ἕξις veut dire la constitution (κατασκευή) des parties, constitution qui fait que la bile se porte abondamment vers les voies supérieures ou vers les inférieures, et qui fait que les viscères sont en équilibre ou pendants. En effet, quand l'estomac est grand par nature, il établit l'équilibre des autres viscères, lors même que le ventre est vide ; quand il est petit, s'il est plein, il affermit les viscères ; s'il est vide, il les laisse s'affaisser : d'où il semble aux malades que leurs entrailles pendent ; de même pour la bile, quand elle flotte dans les parties supérieures, cela tient à la structure particulière du conduit qui la verse du foie dans le duodénum : il arrive, en effet, que chez certains individus une ramification de ce conduit se porte à l'estomac ; chez le plus grand nombre la bile se porte tout entière par en bas. » (Gal., Com. II, t. 31, p. 570.)

20. M. Littré traduit : « Mais considérez combien, etc. » Ma traduction, commandée par le contexte, me semble marquer l'opposition qui existe dans la pensée de l'auteur entre cette phrase et la précédente, opposition qui disparaît dans la version de M. Littré. — J'ai, du reste, suivi le Com. de Galien (t. 34, p. 576).

21. Μάζα. Le sens de ce mot varie un peu suivant les auteurs.

Toutefois, il paraît désigner plus particulièrement une espèce de gâteau fait avec de la farine d'orge délayée, soit dans de l'oxymel, soit dans de l'oxycrat, soit dans de l'hydromel, soit dans de l'eau, suivant Érotien (*Gloss.*, au mot μάζα, p. 248); soit avec du lait, soit avec une autre liqueur, suivant Athénée (lib. XIV). — Cf. Ermerins (p. 169 et suiv.) et surtout Foës, *OEcon.*, aux mots μάζα, μάζα ἄτριπτος et μάζιον.

22. Ce membre de phrase, qui commence par : « Quelle pesanteur, » manque dans le texte vulgaire. M. Littré l'a restitué d'après trois manuscrits de la bibliothèque royale et deux autres collationnés par Dietz. Il existe dans le texte qui accompagne le commentaire de Galien (éd. de K., t. 34, p. 574), ce que M. Littré n'a pas noté. — Il me serait difficile de trouver dans ce commentaire une allusion positive à ce passage, qui manquait peut-être dans les exemplaires que Galien avait sous les yeux.

23. Le cycéon (κυκεών) était une préparation faite ordinairement avec du vin, de la farine d'orge grillée, du miel, de l'eau et du fromage (cf. Littré, t. II, p. 305; Ermerins, p. 176, et Foës, *OEcon.*, au mot κυκεών). Suivant Érotien (*Gloss.*, p. 206), le cycéon est une boisson dans laquelle on délaye de la farine d'orge. — Du reste, on peut voir, en recourant à l'*Économie* de Foës, que le mot cycéon désigne, chez les auteurs hippocratiques et chez les médecins grecs et latins, des préparations très variables, mais dont la farine d'orge paraît toujours faire la base.

24. Tout ce passage, qui commence par : *Au reste*, a été très heureusement restitué par M. Littré (t. II, note 21, p. 324; et note 14, p. 326). J'ai suivi son interprétation, tout en m'écartant un peu de la succession des phrases dans son texte.

25. Ce passage est fort embarrassant. M. Littré a discuté avec beaucoup de sagacité les divers sens qu'il présente, soit en admettant le texte vulgaire, soit en se conformant à celui du Ms. 2253, dont la bonté est déja connue du lecteur, et par le *Cod. med.* de Foës. J'ai adopté ce dernier texte comme donnant la leçon la plus simple, le plus en rapport avec la comparaison qu'Hippocrate a commencée entre le vin et l'hydromel. Du reste, elle souriait à M. Littré, qui, conservant néanmoins le texte vulgaire, traduit de la manière suivante d'après l'interprétation de Galien : « Il (l'hydromel) calme la toux, possédant une vertu détersive, il est vrai, mais qui étant peu active laisse le crachat s'épaissir plus qu'il ne convient. »

26. « Il semble que du temps d'Hippocrate les bains n'étaient pas encore disposés dans les maisons particulières; car il dit que

dans peu de maisons on trouvait les ustensiles nécessaires et le nombre de serviteurs convenable ; quand il ajoute qu'il faut une chambre à l'abri de la fumée, une grande quantité d'eau et le reste, cela prouve que l'on chauffait encore, dans les maisons particulières, l'eau dans des bassines, et qu'on la versait dans les baignoires. » (Gal., Com. III, t. 40, p. 706). Cette dernière observation de Galien porte à croire, comme le remarque M. Littré (t. II, p. 212), que de son temps, à Rome, on ne faisait pas chauffer l'eau pour les bains dans les maisons, mais qu'on la portait toute chaude des établissements publics.

27. « On ne doit pas faire de frictions détersives à un malade, à moins qu'il n'en ait besoin pour motif de propreté ou pour cause de *prurit*, car le malade doit être baigné sans fatigue et sans éprouver aucune incommodité. Les frictions détersives se font soit avec des médicaments irritants, soit avec des substances desséchantes dont l'action est précisément contraire à la vertu ou à l'usage du bain. Si donc le malade doit y être soumis pour les raisons indiquées plus haut, il faut que l'action de la substance servant à la friction soit tempérée par de l'eau ou de l'huile. » (Gal., Com. III, t. 41, p. 707.)

28. « Ceci, dit Galien, est également applicable aux bains qu'on prend dans les établissements publics et à ceux qu'on prend dans sa maison ; c'est ce que l'on met aussi maintenant en pratique dans les camps quand on veut baigner quelqu'un et que la localité ne renferme pas de bains publics. La baignoire ne doit être ni trop élevée ni trop étroite. (Gal., Com. III, t. 42, p. 709.)

29. Galien nous apprend (p. 711) que les médecins de son temps avaient l'habitude de prescrire des ablutions après le bain, pour que le malade ne passât pas subitement d'une température chaude à une température froide en l'exposant à l'air immédiatement après un bain chaud. « En effet, ajoute-t-il, les pores étant ouverts et les fibres relâchées par le bain chaud, il convient de resserrer les uns et de raffermir les autres par le repos et les affusions d'eau tiède, pour fortifier le corps et empêcher qu'il ne lui arrive quelque dommage par l'impression de l'air froid. C'est dans cette intention que ceux qui se portent bien se jettent dans l'eau froide après un bain chaud, transition trop brusque pour les malades. Pour régler la température et la quantité de cette eau, il faut prendre en considération d'abord la diathèse du corps, ensuite la nature particulière du malade, son âge, la saison, le pays, enfin l'état atmosphérique. Ceux qui font préparer de l'eau tiède à trois degrés de température ont grandement raison : ainsi, le malade est succes-

sivement soumis à des affusions d'une eau d'abord tout à fait tiède, puis d'une autre qui l'est moins, puis enfin d'une eau presque froide. Hippocrate en se servant du mot πολὺ κέρασμα a voulu marquer et la quantité d'eau tiède, et peut-être les diverses espèces de cette eau, car πολὺ signifie aussi beaucoup d'espèces (πολυειδές). »

30. « Les médecins de notre époque, dit Galien (Com. III, t. 46, p. 713), ne se servent ni d'éponges ni de brosses pour essuyer les malades après le bain; mais ils les enveloppent dans un linge. Quelques-uns même les mettent dans des couvertures épaisses pour les faire suer, mais il n'est pas toujours nécessaire de faire suer abondamment les malades; car souvent ce n'est pas pour produire une évacuation dans le corps, mais, au contraire, pour le remplir d'humidité, parcequ'il est trop sec, qu'on fait baigner un malade. Ces derniers ne doivent pas suer avant que d'entrer au bain, et ils doivent être promptement essuyés quans ils en sortent. » — Galien (t. 48, p. 716) préfère le linge aux éponges pour essuyer la tête, à moins qu'on ne s'en serve immédiatemet après les affusions d'eau tiède. — Si, du reste, on veut avoir de plus longs renseignements sur l'histoire médicale et archéologique des bains chez les anciens, on les trouvera dans Oribase (*Collect. med.*, X, 1, 6, p. 386, éd. d'Estienne). Ces divers chapitres sont empruntés soit à Galien, soit à Antyllus, soit à Hérodote. Le texte grec d'Antyllus et d'Hérodote se trouve dans l'édition de De Matthæi (p. 277 et suiv.). On pourra consulter aussi Aëtius (*Tetr.* I, *serm.* 3, p. 146 et suiv.); Paul d'Égine (I, 51 et suiv., éd. d'Est., p. 359 et p. 7 *recto*, éd. grecque de 1528). Galien, dans ses divers ouvrages sur l'hygiène et les médicaments, a beaucoup écrit sur les bains, et a fourni de nombreux passages aux auteurs que je viens de mentionner. Choulant, dans sa *Bibl. med. hist.*, p. 158, et Rosenbaum, dans ses *Additamenta*, p. 53, ont donné la liste des ouvrages relatifs à l'histoire des bains chez les anciens et les modernes. On pourra recourir aussi à la *Collectio de Balneis*, publiée à Venise, en 1553, in-fol.

31. Cette dernière phrase est altérée soit dans les textes vulgaires, soit dans les manuscrits. Elle est restée incomprise jusqu'à M. Littré qui l'a très-heureusement restituée (cf. t. II, p. 373 et suiv.). J'ai suivi son texte et son interprétation.

Extraits de l'Appendice au traité du Régime dans les maladies aigues.

1. Causus.— Le *causus* naît quand les petites veines desséchées, pendant l'été, attirent à elles les humeurs âcres et bilieuses; une

fièvre intense se développe ; le corps, comme accablé de lassitude, éprouve un sentiment de déchirure; il est en proie à la douleur. Cette maladie vient, pour l'ordinaire, à la suite de longues marches ou d'une soif prolongée, alors que les veines, se desséchant, se remplissent d'humeurs âcres et chaudes. La langue est rude, sèche et fort noire ; le malade ressent au ventre des douleurs mordicantes, les selles sont liquides, jaunâtres ; il est fortement altéré; il y a de l'insomnie et des troubles intermittents du *centre phrénique.* Donnez dans ce cas de l'eau, de l'oxymel cuit et étendu d'eau, autant que le malade en veut. Si la bouche est amère, il faut faire vomir et lâcher le ventre par des lavements. Si le mal ne cède point, purgez avec du lait d'ânesse cuit. Rien de salé ni d'amer n'est bon dans ce cas; le malade s'en trouverait mal. Ne permettez point la *ptisane* avant que le temps des crises soit passé. S'il survient une hémorragie du nez, la maladie est jugée, comme aussi s'il arrive des sueurs critiques et des urines épaisses et blanches présentant un sédiment cuit, ou s'il se fait quelque dépôt. Si la maladie se termine en dehors de ces conditions, il y aura quelque rechute ou bien il surviendra des douleurs à l'ischion ou aux jambes, et le malade rendra des crachats épais s'il doit recouvrer la santé. — *Autre espèce de causus.* Flux de ventre, soif ardente, langue rude, sèche, avec goût salé dans la bouche; suppression d'urines, insomnie, refroidissement des extrémités. Dans ce cas, s'il ne survient pas ou une épistaxis, ou quelque dépôt autour du cou, ou des douleurs aux jambes, ou s'il n'y a pas une expectoration de crachats épais (toutes choses qui arrivent quand le ventre est resserré), si la hanche ne devient pas douloureuse, si les parties génitales ne prennent pas une couleur livide, la maladie ne se juge pas. Le gonflement du testicule est encore un phénomène critique. Donnez des aliments attractifs.

3. Les phlegmasies et les douleurs dans les parties sus-diaphragmatiques, et une foule d'autres maladies, ne peuvent arriver à bonne fin si on commence leur traitement par des purgatifs. La saignée est dans ce cas le remède souverain; on passe ensuite aux purgatifs, à moins que le mal ne soit intense; s'il n'en est pas ainsi, on purge vers la fin; on doit user de précautions et de ménagements quand on purge après la saignée. Toutes les fois qu'on entreprendra, au début des maladies, de traiter les phlegmasies par les purgatifs, on n'enlève rien de ce qui produit la tension et la phlegmasie : en effet, le mal ne le permet pas quand il est à l'état de crudité ; les purgatifs n'entraînent rien, mais les parties saines et qui résistent au mal tombent en liquéfaction ; le corps étant

débilité, le mal prend le dessus, et quand le mal l'emporte sur l'organisme, il devient incurable.

4. La perte subite de la parole provient de l'obstruction des veines, quand cet accident arrive chez un homme qui se porte bien, sans cause manifeste ou sans quelque cause violente. Il faut, dans ce cas, saigner du bras droit à la veine interne, et tirer plus ou moins de sang en se guidant sur la constitution et sur l'âge du malade. Voici les symptômes qui se montrent chez la plupart des individus ainsi frappés : rougeur de la face, fixité des yeux, extension des mains, contraction des mâchoires, grincement des dents, pulsations, refroidissement des extrémités, obstruction de l'air dans les veines.

7. Tant que les pieds sont froids, ne donnez ni *ptisane* ni boisson, ni rien de pareil; il faut scrupuleusement s'en abstenir jusqu'à ce que les pieds soient bien réchauffés, après quoi vous donnerez la nourriture convenable. Le froid aux pieds est le plus souvent un signe précurseur d'un paroxysme. Si vous faites prendre quelque chose à cette époque, vous produirez toutes sortes de maux et de très grands, et la maladie en sera considérablement augmentée. Quand la fièvre baisse, les pieds deviennent plus chauds que le reste du corps; car à mesure que la fièvre s'accroît, elle refroidit les pieds et envoie vers la tête la flamme qui s'est allumée dans le thorax. Toute la chaleur se concentrant dans les parties supérieures et s'exhalant comme une vapeur vers la tête, il est naturel que les pieds se refroidissent, étant par nature dépourvus de chair et *nerveux*. Ils se refroidissent encore à cause de leur distance des lieux les plus chauds, car la chaleur est concentrée dans le thorax comme en un foyer. Et, par analogie, quand la fièvre se dissipe, la chaleur redescend aux pieds, et en même temps qu'ils se réchauffent, la tête et le thorax se refroidissent. Quand les pieds sont froids, le ventre est nécessairement chaud; il y a beaucoup de nausées; l'hypocondre est distendu, le corps est agité à cause du trouble intérieur, l'intelligence s'égare, il y a des douleurs. Le malade éprouve des angoisses; il veut vomir, et si les matières de vomissement sont mauvaises, il souffre; mais quand la chaleur redescend aux pieds, que les urines coulent, quand même il n'y a pas de sueurs, tous les symptômes s'améliorent. Dans ce second cas, il convient de faire prendre la *ptisane*; dans le premier, elle serait funeste.

9. Les maladies se présentent sous des aspects variés; il faut donc que le médecin soit sur ses gardes, afin qu'il ne méconnaisse aucune des causes, ni celles qui sont manifestes, ni celles dont la connaissance est acquise par le raisonnement, et qu'il sache ce qui doit arriver dans les jours pairs ou impairs. Il faut surtout se défier

des jours impairs ; c'est dans ces jours-là que surviennent les changements dans les maladies. Le médecin dirigera son attention sur le premier jour où l'individu est tombé malade, recherchant d'abord quand et pourquoi a commencé la maladie, car c'est la première chose à savoir. Après avoir interrogé le patient et examiné toutes choses, il s'assurera immédiatement de l'état de la tête, s'informera si elle n'est ni douloureuse, ni pesante; il passera ensuite aux hypocondres et à la poitrine, il demandera si ces parties sont sans douleurs, examinera si l'hypocondre est sensible, élevé, inégal, rempli de matière; s'il y a quelque douleur à la poitrine, si à cette douleur il se joint de la toux, si le malade a des tranchées, des douleurs de ventre. Lorsque ces symptômes apparaissent, surtout ceux qui concernent les hypocondres, il faut lâcher le ventre avec des lavements, et faire boire de l'hydromel cuit et chaud. On doit, dans les convalescences, s'informer s'il y a des défaillances, si la respiration est facile; examiner les selles, voir si elles sont très noires ou si elles sont louables comme celles d'une personne en bonne santé, savoir si les redoublements de la fièvre sont en tierce. Après avoir parfaitement observé dans ces maladies ce qui se passe pendant les trois premiers jours, il y a encore d'autres choses à considérer. Si le quatrième jour ressemble en quelque chose au neuvième, le malade est en danger. Voici encore d'autres signes : les déjections noires annoncent la mort; semblables à celles d'un homme en santé, et arrivant tous les jours, elles sont un signe de salut. Lorsque le ventre ne se relâche point par un suppositoire bien que la respiration reste libre, si le malade, en se levant sur son siége ou en restant dans son lit, a des défaillances; et si ces accidents se montrent dès le début chez un homme ou une femme, croyez qu'il y aura du délire. Faites attention à l'état des mains; si elles sont tremblantes, attendez-vous à une hémorragie du nez. Examinez les narines pour voir si la respiration se fait également de chaque côté. Quand le malade respire beaucoup par le nez, il survient ordinairement des spasmes; s'ils arrivent, la mort s'ensuit; il est beau de la prédire.

10. [Dans les fièvres] les signes funestes se manifestent plutôt suivant le nombre impair que suivant le nombre pair; mais quel que soit le nombre suivant lequel ils se manifestent, ils sont toujours pernicieux.

15. Toutes les maladies se terminent ou par la bouche, ou par l'anus, ou par la vessie, ou par quelque autre partie. La solution par la sueur est commune à toutes les maladies.

22. Pour ce qui est de la diététique dans les maladies de long cours, il est très important de prévoir et de surveiller les redouble-

ments et les rémissions des fièvres, afin de se garder des moments où il ne faut pas faire prendre de nourriture, et de savoir quel est celui où il est possible d'en prescrire avec sûreté. Or ce moment est celui qui est le plus éloigné du redoublement.

NOTES DES APHORISMES.

1re SECTION.

Aph. 1.—1. *L'empirisme est dangereux*, etc. En adoptant cette interprétation, j'ai suivi les commentateurs anciens: Galien (Com. in *Aph.*, t. XVII, p. 347; Com. I in lib. *de Hum.*, t. 6 et 7, p. 79 et 80, t. XVI), Théophile (éd. de Dietz, t. II, p. 247), et Étienne (p. 249). Il me semble, du reste, que, dans la collection, πεῖρα et ses dérivés sont toujours pris dans le sens d'essai, d'expérimentation, et ne rappellent pas l'idée toute métaphysique que nous rattachons au mot *expérience* (cf. *de Humoribus, initio*, et Foës au mot πειρᾶσθαι dans son *Économ.*) Πεῖρα signifie donc *expérimentation* ou plutôt *empirisme*, expression plus générale et qui correspond mieux au mot *raisonnement*, par lequel Galien interprète κρίσις. D'ailleurs cette appréciation laconique des deux grands systèmes qui partagent la médecine, ou plutôt des deux voies qui conduisent à cette science, me semble très en rapport avec les idées d'Hippocrate, et très satisfaisante pour l'esprit. Si on adopte le mot *expérience*, il faut conserver à σφαλερή le sens de *dangereux* qu'il a toujours dans la collection hippocratique, donner à κρίσις sa signification propre, qui est *discernement*, et comprendre que l'expérience est dangereuse si l'on ne sait pas s'en servir, et que le κρίσις, qui sert précisément à discerner les cas et à permettre l'application de l'expérience, est difficile. — « Presque tous les commentateurs s'accordent à penser que ce discours, qu'il constitue ou non deux aphorismes, est le commencement de tout le livre. Il s'agit de savoir maintenant ce qu'Hippocrate a prétendu en entrant ainsi en matière : *La vie est courte*, non pas absolument parlant, mais par rapport à l'étendue de l'art, qui tient à la rapidité du moment opportun, aux dangers de l'empirisme et aux difficultés du dogmatisme. — L'art, qui consiste à formuler en principes généraux les faits particuliers, ne peut aisément parvenir à ce résultat à cause de la mobilité de la matière sur laquelle il s'exerce. Il y a deux manières de parvenir à la connaissance : l'*empirisme*, dangereux à cause de la dignité de l'homme, sur lequel il n'est pas permis de faire des essais comme sur les corps

inanimés; le *κρίσις* difficile, soit que ce mot signifie, comme je le pense, le *raisonnement*, soit, comme le veulent à tort les empiriques, qu'il veuille dire le *discernement*, lequel juge de la valeur des nombreux moyens employés empiriquement. En effet, dans le premier cas, ce qu'Hippocrate soutient n'est-il pas prouvé jusqu'à l'évidence par les éternelles disputes des médecins, par les mille systèmes qui prennent naissance tous les jours? dans le second, n'est-il pas impossible de déterminer au juste quel remède a été bon ou nuisible, quand on en a employé un grand nombre à la fois? L'art est donc immense si on le mesure sur la vie d'un homme; et rien n'est plus précieux pour la postérité que de rédiger la science médicale sous la forme aphoristique, également utile à ceux qui commencent à l'apprendre et à ceux qui veulent se la rappeler quand ils l'ont oubliée. — Mais enfin que veut dire Hippocrate en commençant ainsi : *La vie est courte si on la compare à l'étendue de l'art?* Les uns pensent que c'est pour encourager ceux qui étudient dignement la médecine, les autres pour les détourner de cette étude; ceux-ci veulent que ce soit une sorte d'épreuve pour discerner ceux qui étudient avec ardeur de ceux qui apprennent nonchalamment la science. Ceux-là soutiennent que c'est pour inviter à faire des commentaires aphoristiques; d'autres croient qu'Hippocrate a voulu montrer que la médecine est toute conjecturale; enfin, les derniers assurent que c'est pour apprendre aux médecins par combien de causes ils sont trompés dans leurs prévisions. — Tous ces commentateurs ne me semblent avoir rien dit de raisonnable pour l'interprétation de cette sentence. Serait-il sage et digne de la doctrine [pronostique] d'Hippocrate de dire en commençant que l'art est conjectural et que nous sommes perpétuellement trompés? Aurait-il ajouté ces paroles : « Il faut que non-seulement le médecin, etc. ? » Elles sont d'un homme qui croit parler au nom de la vérité et non discourir sur des illusions. Aux seconds, je demanderai s'il ne serait pas de la dernière absurdité de présenter des préceptes comme devant être utiles à la postérité, et de détourner de les apprendre? Ceux qui prétendent qu'Hippocrate veut engager à étudier avec persévérance, se rapprochent du vrai; mais leur explication n'est pas entièrement digne de ce grand homme, ni complétement en rapport avec le reste du livre. J'en dirai de même de ceux qui pensent que ces paroles sont une sorte d'épreuve. — Il semble plus raisonnable de croire qu'Hippocrate a commencé ainsi son livre pour justifier le genre aphoristique qu'il a choisi, et qui présente la substance des choses dans le moins de mots possible. Cette manière est la seule qui permette d'étudier

complétement un art aussi étendu, et d'ajouter peu à peu et méthodiquement les connaissances qui nous sont propres à celles de nos ancêtres; car il n'est personne qui puisse tout seul inventer en quelque sorte un art et le mener à perfection. » (Galien.)

Aph. 2. — 2. « Hippocrate, dit Galien (p. 357), prouve contre l'opinion de certains interprètes, qu'il entend non la *quantité*, mais la *qualité* des matières évacuées, puisqu'il se sert de *καθαίρεσθαι* (purger)[1], mot consacré qui signifie *évacuer les humeurs nuisibles par leurs qualités*, et non *κενοῦσθαι*, qui veut dire simplement *évacuer*. — Ceux qui pensent qu'Hippocrate entendait par le mot *κενεαγγείη*, l'*abstinence*, se trompent grossièrement. Il appelle ainsi toute déplétion, de quelque nature qu'elle soit, parceque dans toutes les évacuations les vaisseaux sont désemplis. » J'ai donc traduit *κενεαγγείη* par *déplétion vasculaire* et non par *déplétion sanguine* comme le fait M. Lallemand. J'ai ajouté [artificielle] pour me conformer à la très juste interprétation de Théophile (p. 254). Galien indique à quels signes on reconnaît la prédominance de telle ou telle humeur. En première ligne il place la couleur de la peau, sorte de reflet extérieur de cette prédominance; ce caractère ne manque jamais, à moins que l'humeur n'ait reflué vers les parties profondes. Si cet indice fait défaut, il faut considérer la saison, le pays, les maladies; c'est ainsi que la bile prédomine, ou dans une saison chaude, ou dans un climat élevé, ou dans la vigueur de l'âge, et qu'une maladie à type tierce est entretenue par la bile jaune, à type quarte par la bile noire. Il faudra donc tantôt évacuer la bile, tantôt la pituite, tantôt le sang ou la sérosité.

Aph. 3. — 3. Le texte vulg. porte *αἱ ἐπ' ἄκρον εὐεξίαι σφαλεραὶ, ἢν ἐν τῷ ἐσχάτῳ ἔωσιν*. Il me semble que *ἢν κ. τ. λ.*, est une glose de *ἐπ' ἄκρον* et doit être expulsé du texte. Je me crois, du reste, autorisé à cette correction par Théoph. (p. 258), et Damas. (p. 260).

Aph. 3. — 4. Le commentaire de Galien porte sur quatre points : 1°. établir qu'il s'agit ici non plus de la qualité, mais de la quantité des évacuations; 2°. montrer les dangers de l'extrême plénitude, qui sont la rupture des vaisseaux et l'extinction de la chaleur native; 3°. prouver par la coction, la distribution des aliments, par la formation du sang, par la juxtaposition, l'assimilation, la transsubstantiation des éléments, que le corps étant soumis à des changements perpétuels, la parfaite santé ne peut pas toujours rester au même

[1] *Φαρμακεύω*, dit Galien (Com. I, 1 et IV, 1) signifie *purger* avec un médicament. Le *φάρμακον*, purgatif dans le sens de la médecine antique et non dans le nôtre, est le remède par excellence; et cela devait être dans une pathologie tout humorale.

point ; 4°. établir le rapport qu'il y a entre les deux parties de cet aphorisme. Galien nous apprend, en effet, que ce qui est dit de l'exubérance de santé des athlètes est un terme de comparaison, un exemple qui sert à établir une doctrine plus générale sur la quantité des déplétions et des réplétions. Le dernier membre de phrase de cet aphorisme présente quelque difficulté. Il y avait dans l'antiquité deux interprétaions différentes, l'une qui est celle de Galien, de Théophile, d'Oribase et de Foës, et que j'ai suivie comme la plus logique et la plus rigoureusement conforme au texte ; l'autre, signalée par Galien, adoptée par Damascius, et qui me paraît être à peu près celle de M. Lallemand. Suivant Damascius (p. 261), Hippocrate veut dire que les déplétions sont dangereuses, parceque les aliments que l'on donne ensuite pour reconstituer le corps sont nuisibles, car la nature étant devenue faible, ils ne peuvent plus être digérés.

Aph. 4. — 5. Le texte vulgaire pour cette dernière phrase est irrégulier. Je l'ai restitué en partie sur le texte du manuscrit 1884, en partie sur celui de Dietz (*Schol.*, p. 262).

Aph. 5. — 6. J'ai suivi pour cet aphorisme le Commentaire de Galien (cf. p. 371 et suiv.).

Aph. 6. — 7. Ce texte a divisé les commentateurs. Théophile, Damascius et Étienne (p. 264 et 265), interprètent comme s'il ne s'agissait que du régime et de la diète absolue ; mais Galien, et je me conforme à son sentiment, pense qu'il s'agit des moyens thérapeutiques, en général, au nombre desquels il place le régime. C'est du reste l'interprétation qu'il reproduit dans son traité *de la Méthode thérapeutique* (V, 15, t. X, p. 376), quand il accuse Érasistrate d'agir avec lenteur au commencement des maladies très aiguës, et de recourir à un traitement actif quand l'occasion est échappée.

Aph. 7. — 8. « Hippocrate, dit Galien (p. 373), appelle πόνους, soit les paroxysmes, soit, d'une manière générale, toute espèce de symptômes. Par *immédiatement* (αὐτίκα), il faut entendre les quatre premiers jours, ou même un espace de temps un peu plus long. »

Aph. 12. — 9. « Une triple base sert à régler convenablement le régime : les forces du malade qu'on peut calculer positivement à l'aide du pouls et des autres signes indiqués dans le *Pronostic*, la constitution de la maladie, enfin la marche des paroxysmes qu'on peut déterminer quoique certains médecins prétendent le contraire. On ne peut pas il est vrai toujours y arriver de science certaine, mais on peut en approcher de très près. On sait, par exemple, que la fièvre tierce se juge très promptement, que la quotidienne persiste plus longtemps, et que la quarte se termine encore plus tard. Parmi les fièvres

continues, les *causus* se jugent très vite; le *typhus* un peu moins, et les *hémitritées* tiennent le milieu. Quant aux paroxysmes, on sait qu'ils reviennent tous les trois jours dans les fièvres tierces et aussi dans les pleurésies, et tous les jours dans les phthisies. Les maladies elles-mêmes servent donc à faire connaître leur propre marche et la suite de leurs paroxysmes, non-seulement quand elles ont déja duré un certain temps et qu'une période s'est écoulée, mais encore à leur début, car il est souvent permis de reconnaître une maladie dès son début; et, par suite, de prévoir quelle sera sa marche, et de régler en conséquence le régime. Les saisons influent sur la marche des maladies : ainsi, les fièvres quartes estivales durent moins longtemps que les automnales et surtout que les hibernales. Mais le retour des paroxysmes n'est jamais essentiellement modifié par elles. Ce qui est dit des saisons s'applique aussi au tempérament et à l'âge des malades.—Par *la comparaison réciproque de leurs périodes*, Hippocrate entend la comparaison de la marche des paroxysmes dans les diverses périodes, comparaison à l'aide de laquelle on peut déterminer les limites de la croissance et le point du plus haut degré d'intensité de la maladie. En effet, si le paroxysme qui revenait à des intervalles donnés, devance son heure, augmente de durée et d'intensité, il est clair que la maladie marche vers son point culminant, arrivera bientôt à la crise, et que les paroxysmes se succéderont rapidement (cf. Galien, p. 381 et suiv.).

Aph. 13. — 10. Galien (p. 401), et après lui Damascius (p. 277), pensent que cet aphorisme est incomplet. Galien proposerait de lire : « Les vieillards supportent très facilement l'abstinence, excepté ceux qui sont très vieux, » ou bien de changer νηστείην (abstinence) en ὀλιγοσιτίην (petite quantité d'aliments).

Aph. 14.—11. « Les anciens appelaient ὑπεκκαύματα les branches de bois qui servaient à faire le feu. Hippocrate appelle de ce nom la nourriture, comme étant la matière qui entretient la chaleur innée. » (Étienne, 278.)

Aph. 15. — 12. Suivant Damascius (279), et Galien (p. 417), les enfants sont la preuve que, plus il y a de chaleur, plus il faut de nourriture. Par conséquent, en hiver, où il y a plus de chaleur, il faut plus de nourriture, puisque la chaleur est concentrée à l'intérieur. (Cf. aussi Etienne, p. 279, sur la manière dont il explique que pendant l'hiver la chaleur est concentrée à l'intérieur.)

Aph. 18. — 13. Galien (p. 433) rapporte cet aphorisme aussi bien aux gens en bonne santé qu'aux malades.

Aph. 22. — 14. Ἢν μὴ ὀργᾷ. Ce dernier mot signifie *être agité*

••

par un desir vénérien, comme il arrive chez les animaux en chaleur; c'est donc par comparaison qu'on l'emploie pour désigner les humeurs en mouvement et qui se portent d'un lieu à un autre, phénomène qui n'arrive pas ordinairement au commencement des maladies (Gal., p. 441).

Aph. 25.—16. Galien (p. 450), Théophile (293), Damascius (294), et Étienne (293), s'accordent à penser que cet aphorisme se rapporte aux évacuations artificielles, tandis que dans le 2e aphorisme de la même section, qui comprend presque textuellement celui-ci, il est question des évacuations naturelles.

DEUXIÈME SECTION.

Aph. 1er.—1. Ὕπνος πόνον ποιέει. Galien (p. 451), Étienne, Damascius et Théophile (p. 294 à 296) expliquent ici πόνος par βλάβη; Étienne et Théophile disent que πόνος signifie tantôt *exercice, fatigue* (γυμνάσια), tantôt *douleur* (ὀδύνη), tantôt *symptôme*.

Aph. 2.—2. Galien (p. 456) et Théophile (p. 296) croient que le délire n'est pris ici que comme un exemple particulier, mais que cette sentence s'applique à toute espèce de symptôme; Galien rattache cet aphorisme à la fin du 1er.

Aph. 5. — 3. Κόπος n'est pas la fatigue ordinaire, mais une diathèse de l'organisme; et comme cette diathèse survient sans mouvement, Hippocrate lui donne l'épithète d'αὐτόματος. Cf. sur les diverses espèces de κόποι, Galien (*de Sanitate tuenda*, III, 5 et suiv., t. VI, p. 189 et suiv.) et Théophile (p. 298).

Aph. 6. — 4. Galien (p. 460), Théophile (p. 299), disent qu'Hippocrate appelle ici *douleurs*, des maladies douloureuses, telles que l'érysipèle, les fractures, etc. Suivant Galien, γνώμη (esprit) est pris ici pour διάνοια (intelligence); mais Théophile va plus loin, et il dit : « Dans ce cas le cerveau est nécessairement malade. » « Il n'est pas rare, dit M. Lallemand (p. 22) de voir dans le délire traumatique les malades agiter leurs membres fracturés, marcher sur leur moignon, sans témoigner la moindre douleur. » On sait aussi que dans le cas de lésion grave de l'encéphale il survient des maladies aiguës dont le malade n'a pas conscience.

Aph. 8. — 5. J'ai suivi pour cet aphorisme l'interprétation de Galien (p. 462), de Théoph. (p. 300), de Damasc. (p. 301).

Aph. 9. — 6. Εὔροα ποιέειν, c'est-à-dire atténuer les humeurs et relâcher les conduits par où les purgatifs font sortir les matières; Galien (p. 465), Théophile (p. 301 et 302).

Aph. 12, — 7. Le texte vulg. porte : ὑποστροφὰς ποιέειν εἴωθεν,

leçon donnée aussi par Théophile et par le manuscrit 1884; Dietz et Galien ont : ὑποστροφώδεα, qui a la même signification. Galien (p. 459), Damascius et Théophile (p. 303) disent que ces *reliquats* en se putréfiant rallument la fièvre.

Aph. 13. — 8. Au dire de Galien (p. 450), cette dernière phrase manque dans plusieurs exemplaires. — Elle est commentée par Théophile et Damascius (p. 304-5).

Aph. 15. — 9. Pour rétablir le parallélisme, ou plutôt l'opposition qu'Hippocrate a voulu marquer entre les diverses parties de cette sentence, j'ai ajouté, avec Galien (p. 471), les mots entre crochets qui ne sont pas dans le texte.

Aph. 16. — 10. Ὅκου λιμός, οὐ δεῖ πονέειν. J'ai suivi Galien (p. 473), qui interprète λιμός non par *faim* proprement dit, mais par privation absolue, volontaire ou involontaire d'aliments. Par πονέειν il entend toutes les grandes secousses thérapeutiques ou autres.

Aph. 18. — 11. M. Lallemand traduit : « Ceux qui avalent vite de gros morceaux vont promptement à la selle. » Il blâme ceux qui ont traduit : « Les aliments qui nourrissent vite et beaucoup font des selles rapides; » « car, dit-il, les substances les plus nutritives sont celles qui parcourent le plus lentement les organes digestifs. » Cette interprétation est vraie à notre point de vue; mais quelque leçon qu'on adopte, elle ne ressort pas du texte, et, de plus, elle est en opposition formelle avec les interprétations anciennes.

Aph. 19. — 12. Οὐ πάμπαν ἀσφαλέες. En mettant *toujours*, j'ai suivi Galien (p. 491), qui dit : « οὐ πάμπαν est ici pour οὐχ ἁπάντων (c'est-à-dire : Les pronostics... ne sont pas certains dans toutes les maladies aiguës), et qu'il ne signifie pas οὐ παντελῶς (ne sont pas absolument ou tout à fait infaillibles, interprétation suivie par Théophile). Il me semble que l'interprétation de Galien rend parfaitement la pensée de l'auteur, qui n'a certainement pas voulu dire d'une manière générale et absolue que les pronostics ne sont pas tout à fait certains dans les maladies aiguës, car il serait en contradiction avec sa doctrine sur le pronostic; il a seulement entendu qu'il est possible de se tromper quelquefois par suite de quelque changement dans la crise ou dans la marche des humeurs. Galien dit à ce propos : « Il y a des maladies aiguës de deux espèces; les unes ont leur siége dans les humeurs chaudes, sans qu'il y ait de lieu affecté, et sont répandues dans toute l'économie; les anciens leur donnaient le nom de *fièvres* (Com. IV, aph. 73, p. 763); les autres ont un siége local, comme la pleurésie, la péripneumonie, l'esquinancie; la fièvre est le plus ordinairement continue dans les

maladies aiguës, car il est rare que ces maladies soient sans fièvre comme est l'apoplexie. »

Aph. 20. — 13. Si toutefois, dit Galien (I, 20, p. 492), les conditions du régime restent les mêmes. Damascius (p. 316) donne ici l'aphorisme 53 que Galien cite aussi dans son Com., mais en le rapportant à sa place ordinaire.

Aph. 21. — 14. J'ai suivi l'interprétation de Galien, (p. 499). Elle est adoptée par Étienne, Damasc. et Théoph. (p. 316). — Cet aphorisme manque dans Oribase.

Aph. 24. — 15. Hippocrate, dit Galien (p. 510), a coutume d'appeler ἐπιδήλους (indicateurs), et θεωρητάς (théorètes) les jours dans lesquels apparait quelque signe annonçant la crise pour un des jours critiques.

Aph. 27. — 16. L. de Villebrune pense que les derniers mots de cet aphorisme, mots que j'ai mis entre crochets, sont une glose marginale de ἀβέβαια (qui ne sont pas stables); Galien (p. 516), Théoph. et Damasc. (p. 321), ne paraissent avoir lu que ἀβέβαια.

Aph. 29 et 30. — 17. Dans son Commentaire, Damascius (324) réunit avec raison l'aphor. 29 et le 30e. Galien avait aussi proposé cette réunion à l'aide de γάρ.

Aph. 32. — 18. Cet aphorisme est obscur. J'ai suivi l'interprétation de Galien (p. 526), et de Théophile (p. 325). Suivant eux, il s'agit des convalescents qui ont conservé dans le corps quelque reste des humeurs nuisibles.

Aph. 34. — 19. Cf. mon Introd. aux *Aphorismes*, p. 336 et 337; Etienne, p. 326; Galien, p. 519, et M. Littré, t. Ier, p. 321.

Aph. 36. — 20. J'ai suivi, pour la seconde partie de cet aphorisme, l'interprétation de Galien (p. 535) et de Théophile (p. 329). MM. Pariset et Lallemand traduisent comme si Hippocrate avait dit : « Ceux qui usent d'une mauvaise alimentation sont affaiblis comme ceux qui se purgent en bonne santé. » Le texte, il est vrai, est amphibologique, mais la suite des idées me semble commander l'interprétation de Galien.

Aph. 37. — 21. Ici encore je suis Galien (p. 536) et Théophile, (p. 330). MM. Pariset et Lallemand traduisent : « Sont difficiles à purger. » En général, j'aime à m'en tenir aux interprétations anciennes, surtout à celle de Galien qui était beaucoup plus près que nous des idées d'Hippocrate, et qui pouvait mieux juger de la valeur de ses textes.

Aph. 43. — 22. Celse (p. 60, éd. de Millig), traduit ainsi cet aphorisme : *Neque is ad vitam redit, qui ex suspenso spumante ore detractus est.* Ce sens est confirmé par Galien

(p. 543) et par Théophile. Cet aphorisme est sans doute une sorte d'exemple donné par Hippocrate pour montrer les dangers de l'asphyxie par quelque cause résidant dans les voies pulmonaires. M. Lallemand traduit : « Les pendus et les noyés, » lisant avec quelques éditeurs καταδυωμένων, au lieu de καταλυομένων ; mais, ni les interprètes anciens ni les Mss. n'autorisent ce changement de texte.

Aph. 46. — 23. M. Lallemand traduit : « Quand un *travail* s'opère, etc. » Il pense qu'Hippocrate attache ordinairement à πόνος l'idée de *labor, travail;* et il ajoute : « ce qui est vrai de la douleur ne l'est pas moins de tout acte laborieux de l'économie, tant à l'état pathologique qu'à l'état physiologique. C'est ainsi que, de deux maladies, la plus grave entrave la marche de l'autre ; c'est ainsi qu'agissent tous les dérivatifs ; que le travail physiologique de la grossesse suspend la marche de la phthisie ; qu'une digestion laborieuse nuit aux fonctions cérébrales, et réciproquement ; qu'un besoin, qu'une passion très énergiques en font oublier d'autres qui le sont moins [1]. » Ces réflexions sont justes en elles-mêmes, mais on ne saurait les appliquer rigoureusement au texte d'Hippocrate, et les intéprètes anciens entendent ici formellement πόνος dans le sens d'ὀδύνη.

Aph. 50. — 24. Galien dit que par la fin de cet aphorisme Hippocrate entend que, si on ne veut pas être incommodé des changements qui peuvent arriver à l'improviste, il ne faut pas rester toujours dans ses habitudes, mais se livrer de temps en temps à des choses inaccoutumées.

Aph. 54. — 25. « Le très heureux sophiste Gésius, commentant cet aphorisme, disait à ses disciples : « Si vous voulez vous convaincre de la vérité des paroles d'Hippocrate, vous n'avez qu'à « me considérer. » En effet, dans sa jeunesse, il avait une taille élevée et élégante ; mais dans sa vieillesse il était devenu tout courbé. » (Étienne, p. 343.)

TROISIÈME SECTION.

Aph. 1. — 1. Suivant Galien (p. 564), il y avait plusieurs manières d'écrire cet aphorisme, mais il ne cite qu'un de ces textes

[1] Galien (p. 550), dit également que dans les chagrins, véritables maladies de l'ame, les plus forts obscurcissent les plus faibles, surtout quand ils n'ont pas la même origine ; autrement ils se prêtent un mutuel appui. — On trouvera dans l'ouvrage éminemment pratique de M. le docteur Descuret, intitulé : *la Médecine des Passions* (2ᵉ éd. Paris, 1843) des considérations étendues et des faits détaillés, aussi curieux qu'attachants, sur l'antagonisme des passions et des besoins.

différents de notre texte vulgaire; en voici la traduction: « Les vicissitudes des saisons engendrent de grandes maladies, et surtout dans les saisons les grandes vicissitudes. » — Suivant le même Galien, quelques interprètes, au lieu d'entendre *μεταβολαί* dans le sens de vicissitudes (altération dans leur constitution, *ἀλλοίωσις κατὰ τὴν κρᾶσιν αὐτῶν*, comme dit Théophile, p. 344), pensaient qu'il s'agissait de la succession des diverses saisons; il blâme avec raison cette interprétation (cf. Introd. au traité des *Airs*, etc., p. 185). — Par *les autres qualités*, il faut entendre la sécheresse et l'humidité, la nature et l'intensité des vents.

Aph. 3. — 2. Cet aphorisme est très irrégulièrement construit. J'ai suivi Galien (p. 566) et Théophile (p. 346).

Aph. 5. — 3. Le texte porte *φάρυγγες, κοιλίαι σκληραί*. Galien (p. 571), pense qu'on peut sous-entendre *πάσχουσι* après *φάρυγγες*, ou rapporter ce mot avec *κοιλίαι* à *σκληραί*. Suivant Étienne (p. 350), Hippocrate a coutume de nommer la partie elle-même pour désigner l'état de souffrance de cette partie; ainsi, il dit *la rate* pour signifier une affection de la rate.

Aph. 5. — 4. *Δυσουρίαι φρικώδεες*. J'ai suivi Galien (p. 571). Théophile (p. 350) lit: de la dysurie avec horripilation.

Aph. 12. — 5. Je transcris ici une note que M. Sichel a bien voulu me communiquer sur l'ophthalmie sèche. « *Ὀφθαλμία ξηρά* (*Aph.*, III, 12, 14); [*des Eaux, des Airs*, etc., p. 197, 206, 207 de mon éd.] me paraît être cette conjonctivite palpébro-oculaire si fréquente, désignée sous le nom d'ophthalmie catarrhale. Une sensation de raideur et de sécheresse accompagne cette ophthalmie, surtout à son premier degré, où il n'y a presque pas de sécrétion. Cette sensation devient plus forte pendant les exaspérations qui ont lieu vers le soir (cf. traité *de l'Ophth.*, etc., p. 197 et suiv.). Les constitutions atmosphériques, décrites par Hippocrate dans les passages cités, sont des constitutions catarrhales; aussi y trouve-t-on l'ophthalmie sèche associée aux coryzas, à la toux, etc., et à d'autres affections catarrhales des membranes muqueuses auxquelles la conjonctivite palpébrale appartient également. — *L'ophthalmie humide* [*des Airs*, etc., p. 196; *Épid.*, I, p. 242, 276, §. 18], au contraire, me présente les symptômes de la sclérotite ou *sclérite* qui, le plus souvent, est de nature rhumatismale » (cf. traité de l'*Ophth.*, p. 54, 254 et suiv.).

Aph. 14. — 6. Au lieu de: « Des fièvres aiguës, des coryzas, » le texte de Dietz porte: « Des fièvres aiguës et des fièvres de longue durée. » Le texte vulg. est reproduit par le Mss. 1884.

Aph. 16. — 7. Suivant Galien (p. 603), quelques inter-

prêtes réunissent φθινώδεες ἀ ὀφθαλμίαι ; et il faudrait traduire des ophthalmies avee phthisie, c'est-à-dire avec fonte de l'œil. Si l'on sépare ces deux mots, il propose d'ajouter ξηραί, sèches, conformément sans doute à l'aphorisme 12. — Galien voudrait que l'aphorisme suivant fût le premier de ceux qui traitent des constitutions atmosphériques, que l'aphorisme 15 fût le second, que le troisième fût l'aphorisme 5, et le reste comme dans le texte vulg.

Aph. 17. — 8. M. Lallemand traduit, avec presque tous ses devanciers : « donnent des vertiges dans les yeux, et produisent de la faiblesse dans les mouvements du corps ; » mais, outre qu'il ne me semble pas permis de dire qu'il y a des vertiges dans les yeux, le texte et les commentateurs anciens commandent l'interprétation que j'ai suivie.

Aph. 21. — 9. D'après Kraus (*lib. cit.*, note 21 des *Coaques*), ἴδρωα signifie ou l'*ecthyma* ou les *sudamina*. Galien dit (p. 620) : « Les ἴδρωα sont des ulcérations superficielles qui rendent la peau rugueuse, et qui proviennent de l'abondance des sueurs. »

Aph. 26. — 10. On retrouve encore dans le Ier livre du *Prorrhétique* (sent. 87), dans le traité des *Articulations* (§. 41, éd. de M. Littré, t. IV, p. 179), dans le IIe livre des *Épidémies* (p. 1016, éd. de Foës) et aussi dans Celse (II, 1, *in fine*) la mention de cette luxation de la vertèbre du cou. Ces divers passages ont beaucoup arrêté les commentateurs anciens et modernes ; mais il est manifeste qu'il s'agit de la maladie désignée de nos jours sous le nom de *luxation spontanée des articulations alloïdo-occipitale et axoïdienne.* Cette luxation, qui n'est pas très rare, mais qui n'avait, jusqu'à ces derniers temps, donné lieu qu'à des observations isolées, a été particulièrement étudiée par M. Bérard dans sa *Thèse pour le doctorat*, et par M. Ollivier dans son traité des *Maladies de la moelle* et dans le *Dictionnaire de médecine*, t. IV, p. 305, art. *Atlas.*

Aph. 29. — 11. Par *les autres maladies,* Galien (I, 29, p. 641), parait entendre les autres fièvres aiguës, c'est-à-dire les *causus* et les fièvres tierces. Théophile, au contraire, pense (p. 380) qu'il s'agit de la pleurésie, du *phrénitis,* et par *celles qui viennent d'être mentionnées* il comprend les maladies énumérées au commencement de l'aphorisme.

Aph. 31. — 12. Dans un savant Mémoire sur le *glaucome* (*Annales d'oculistique*, Bruxelles, 1842 ; voir aussi le compte rendu que j'ai fait de cet ouvrage dans *Arch. de méd.*, juin 1843), M. Sichel a établi d'une part que le mot γλαυκός n'a pas dans les auteurs anciens la signification de *vert* ou *verdâtre* que lui ont donné les

lexicographes et les médecins modernes, mais que ce mot sert à désigner le bleu clair; et d'une autre part il démontre que le γλαύκωμα ou γλαύκωσις des médecins grecs et de leurs successeurs au moyen âge est ce que nous appelons la *cataracte* lenticulaire, et non la maladie désignée par Brisseau (1705) sous le nom de *glaucome*.

QUATRIÈME SECTION.

Aph. 1. — 1. Τὰ δὲ νήπια καὶ πρεσβύτερα, κ. τ. λ. Théophile (p. 385) dit : « Il faut savoir qu'Hippocrate appelle νήπια les fœtus du 1[er] mois au 4[e], μέσα (moyens) du 4[e] au 7[e], et πρεσβύτερα (plus âgés) du 7[e] au 9[e].

Aph. 3. — 2. Galien (p. 662), dit que quelques-uns ont transporté ici cet aphorisme du lieu où il se trouvait primitivement (c'est-à-dire de la 1[re] *section*, Aph. 2.)

Aph 4. — 3. Le texte vulg. porte φαρμακεύειν τὰς ἄνω. Le texte de Dietz et du manuscrit 1884 ajoute κοιλίας; ce mot manquait dans les exemplaires que Galien avait sous les yeux, car il dit qu'il faut le sous-entendre.

Aph. 8.—4. Le texte vulg. porte τοὺς δὲ φθινώδεας ὑποστελλομένους τὰς ἄνω. Le texte de Théophile et d'Étienne (p. 388-389), n'ont pas ces deux derniers mots. Étienne dit même que cet aphorisme est mutilé et qu'il faut sous-entendre καθαίρειν. Van der Lind. lit : τὰς ἄνω φαρμακείας : c'est le texte suivi par Galien (IV, 8, p. 666), par Damascius (p. 390) et par Oribase (p. 136).

Aph. 9. — 5. Il ne me semble pas, comme à M. Lallemand, qu'il faille expliquer la fin de cette sentence par l'aphorisme 22, II, et entendre qu'Hippocrate a conseillé les purgations dans la *mélancolie* pour remédier à la constipation habituelle dans cette affection, traitant ainsi les contraires par les contraires. Le principe énoncé dans notre aphorisme 9 est le même que celui de l'aphorisme 21, I, comme Galien (p. 667) l'a très bien compris. En effet, Hippocrate appelle *atrabilaires* ou *mélancoliques* ceux qui ont dans les voies inférieures une prédominance de bile noire, et il veut qu'on fasse sortir cette bile par les voies où elle se porte davantage, c'est-à-dire par en bas, ajoutant d'une manière générale que, dans le cas où les humeurs se portent vers les voies supérieures, il faut, d'après le même raisonnement que pour les *mélancoliques*, faire le contraire de ce qu'on fait pour eux, c'est-à-dire purger par le haut.

Aph. 13. — 6. Le texte vulg., celui de Dietz et le manuscrit 1884 portent προϋγραίνειν; mais il ressort du commentaire de Galien

que πρὸ n'existait pas dans les manuscrits qu'il avait sous les yeux, puisqu'il dit qu'il serait bon de l'ajouter.

Aph. 14. — 7. Au lieu de ναυτιλίη (navigation) que porte le texte vulg., quelques-uns, suivant Galien (p. 674), écrivent ναυτίη (mal de mer), ce qui a la même signification.

Aph. 17. — 8. M. Lallemand (p. 82), dit : « Il est remarquable que, dans l'aphorisme 17 et dans le 20e, Hippocrate a bien soin d'insister sur l'absence de la fièvre. En effet, si la fièvre était jointe aux symptômes qu'il énumère, elle indiquerait une inflammation de l'estomac dans le premier cas, des intestins dans le second; et l'on conçoit que les émétiques et les purgatifs seraient alors éminemment dangereux. » Cette remarque est juste au point de vue de la science moderne, mais je ne la crois pas applicable à Hippocrate, qui ne craignait pas de purger dans le cas d'inflammation des organes digestifs, et qui du reste parait faire allusion ici à une surabondance d'humeurs dans les voies intestinales (état saburral).

Aph. 18. — 9. J'ai ajouté les mots entre crochets pour me conformer à l'interprétation de Galien (378) et de Théoph. (p. 396).

Aph. 25. — 10. Galien (p. 689) dit : « *Quelque apparence qu'ait le sang* signifie qu'il soit écumeux, rouge, jaune, noir, aqueux ou épais. La fin de cet aphorisme se présente avec une grande variété de leçons; j'ai suivi Galien (p. 689).

Aph. 26. — 11. Après des « lambeaux de chair, » le texte de Dietz porte : « ou des excréments noirs, » mots qui se trouvent dans Oribase (p. 148), mais qui manquent dans Galien (p. 691), dans Théophile et Damascius (p. 400, 401.)

Aph. 31. — 12. M. Littré (t. I, p. 450) a parfaitement déterminé le sens du mot *dépôt* (ἀπόστασις) dans Hippocrate. Je lui emprunte le passage suivant : « La théorie du dépôt est étroitement liée à celle des autres crises et n'en est qu'une extension. Quand la matière morbifique n'a pas trouvé une issue convenable, la nature la porte et la fixe sur un point particulier. Le dépôt n'est pas un abcès; c'est tantôt une inflammation extérieure telle qu'un érysipèle, tantôt la tuméfaction d'une articulation, tantôt la gangrène d'une partie. De là cette distinction, obscure au premier coup d'œil, mais réelle, des maladies qui sont un vrai dépôt et qui amènent une amélioration, et de celles qui ne sont un dépôt qu'en apparence, et qui ne jouent aucun rôle dans la solution de la maladie. » Cf. aussi Foës, *OEcon.*, et Kraus, *lib. cit.*

Aph. 33. — 13. C'est-à-dire, suivant Théophile (p. 405), quand les articulations étaient souffrantes avant la maladie, c'est là que se fera le dépôt, si on a lieu de croire que la crise se fera

par un dépôt. Galien (p. 701) dit que ces trois aphorismes qui ont chacun un sens particulier, ont aussi un sens commun, à savoir, que le dépôt se fait sur les parties qui, avant ou pendant la maladie, sont le siége de quelque travail interne.

Aph. 35. — 14. Galien (IV, 35, p. 708) dit positivement qu'Hippocrate ne désigne pas ici le lieu où il n'apparaît pas de tumeur; [au cou ἐν τῷ τραχήλῳ] donné par les textes vulgaires et par Dietz est donc une glose que Van der Linden a omise avec raison.

Aph. 36. — 15. Il ressort du commentaire de Galien (p. 713), que, dans les manuscrits à lui connus, il n'y avait que trente et unième ou trente-quatrième, mais que ces deux mots ne coexistaient pas. — [La mort] est ajoutée par Alde et Dietz. — Cf. sur cet aph. le commentaire de Galien et aussi Étienne (p. 407).

Aph. 41. — 16. Il faudrait ajouter : car c'est un indice qu'antécédemment on a trop mangé.—D'après Galien (p. 719), le mot *abondante* (πολύς), après *sueur*, n'existait pas dans le texte primitif, et il a été ajouté avec raison, suivant lui, par quelques éditeurs; en effet, si la sueur n'était pas copieuse, elle pourrait venir soit de la débilité des forces, soit de la raréfaction du corps. D'après le même Galien, quelques-uns effaçaient *sans quelque cause apparente.*

Aph. 44. — 17. *Voir* la note 45 de la 118ᵉ sentence des *Coaques.*

Aph. 47. — 18. Galien (p. 727) dit que, dans les manuscrits, la dernière phrase de cet aph. était écrite de deux manières : 1°. comme il l'a donnée en tête de son commentaire, c'est-à-dire avec la négation; 2°. sans la négation. Le première leçon est préférable. — Au lieu de : *par ces voies,* Théophile lisait : *ou par la bouche, ou par les urines, ou par les selles.* Galien ne paraît avoir eu ni l'une ni l'autre leçon, qui sont peut-être des gloses.

Aph. 49. — 19. Galien (p. 729) et Théophile (p. 414) attribuent cette déviation d'une partie de la face à une affection profonde des nerfs ou de l'encéphale; ils justifient ainsi la gravité du pronostic que porte Hippocrate.

Aph. 52. — 20. Galien (732) voudrait que, conformément à la doctrine du *Pronostic,* §. 2, p. 67, on lût : *inquiétant* au lieu de *plus inquiétant* que porte le texte vulgaire, et qu'il regarde comme une faute venant du copiste et non d'Hippocrate.

Aph. 55. — 21. Cet aphorisme se retrouve avec quelques développements dans le IIᵉ liv. des *Épid.*, p. 1025, édit. de Foës. L'auteur du IIIᵉ livre des *Épidémies* (§. 18, p. 276) parle aussi de l'apparition de tumeurs aux aines. En rapprochant ces passages, on sera tenté de croire qu'Hippocrate et les hippocratistes avaient quelques connaissances de la peste à bubons. — Du reste, d'après un texte

de Rufus (qui vivait de l'an 97 à l'an 117 après J.-C.) publié pour la première fois par M[gr] le card. A. Mai (*Classici auct.*, t. IV, p. 11), il demeure établi que la peste à bubons était connue bien avant le VI[e] siècle, époque à laquelle tous les épidémiographes en rapportaient la première apparition. (Cf. aussi M. Littré, t. II, p. 584, et t. III, p. 1 et suiv.)

Aph. 56. — 22. Galien (p. 734) dit qu'il aurait fallu réunir cet aphorisme au 42[e]. (Cf. aussi Étienne, p. 419).

Aph. 57. — 23. Suivant Étienne (p. 420), Hippocrate aurait dû dire le symptôme et non la maladie, car le tétanos est un symptôme et non une maladie ; cette réflexion marque un progrès immense sur la médecine d'Hippocrate.

Aph. 61. — 24. Le texte vulgaire et le manuscrit 1884 portent: ἐν περισσῇσιν ἡμέρῃσι ; Théophile avait lu ainsi tout en disant que ἐ. π. ἡ. était pour ἐν κρισίμοις ἡ. ; mais Galien, qui avait aussi la première leçon sous les yeux, la blâme par la comparaison des doctrines du *Pronostic*, des *Épidémies* et du livre même des *Aphorismes* ; il veut qu'on lise *critiques*, au lieu de *impairs*, bien que cette dernière leçon soit donnée par le plus grand nombre des manuscrits. Du reste il dit, en commençant, que cet aphorisme pourrait bien avoir été introduit furtivement parmi ceux d'Hippocrate. — Étienne, voulant justifier la leçon vulgaire, dit : « On pourra objecter que le quatrième et le quatorzième jour sont critiques quoique pairs ; mais le quatrième juge rarement, et le quatorzième ne juge pas comme nombre pair, mais comme impair ; car si le huitième jour est le commencement de la deuxième semaine, le quatorzième est le septième de cette deuxième semaine. » — Après cet aphorisme, Théophile et beaucoup de manuscrits en donnent un autre ainsi conçu : « Dans les jours pairs, les crises sont difficiles et la maladie est sujette à retour. » Cet aphorisme que Galien a omis, parcequ'il le croyait interpolé, à ce que dit Étienne (je ne trouve rien de tout cela dans le commentaire de Galien), est la contre-partie du précédent et justifierait la leçon vulgaire ; mais il me semble plus rationnel de regarder cet aphorisme comme interpolé, et de suivre Galien.

Aph. 62. — 25. J'ai suivi Van der Linden et Dietz, qui mettent entre crochets les mots grecs correspondant au membre de phrase : *à moins qu'il n'y ait*, etc. Galien (p. 744) remarque en effet que cette restriction a été ajoutée dans quelques exemplaires.

Aph. 64. — 26. Galien voudrait qu'on réunît cet aphorisme au 62[e] dont il est la suite naturelle. — Le 11[e] *jour* est ajouté par le texte de Dietz.

Aph. 67. — 27. Galien (p. 748) dit qu'on trouve dans quelques exemplaires πόνοι, au lieu de φόβοι.

Aph. 69. — 28. Suivant Galien (p. 751), Numésianus et Dionisius écrivaient, au lieu de θρομβώδεα (grumeleuses ou floconneuses), βορβορώδεα (bourbeuses), en rattachant à ce mot un sens de fétidité; mais cette interprétation est en désaccord avec le contexte, où il y a une opposition entre le mot θρομβώδεα et λεπτόν (ténue). — Θρομβώδες est pris, pour marquer l'épaisseur des urines, ou pour indiquer l'inégalité et la dispersion du sédiment qui semble réuni en grumeaux.

Aph. 70. — 29. Cf. sur cet aphorisme Galien (p. 753).

Aph. 71. — 30. Ce dernier membre de phrase, suivant Galien (p. 755), se rapporte aux déjections et aux crachats, et non à la veille, au sommeil, à la respiration, au *décubitus*, etc., comme le veulent certains interprètes qui se mêlent d'expliquer Hippocrate avant d'en connaître toute la doctrine et qui montrent ici leur ignorance comme en beaucoup d'autres endroits de leurs commentaires sur le livre des *Aphorismes.*

Aph. 72. — 31. Il y avait un autre texte de cet aphorisme auquel Celse (II, 4) s'est conformé, et que Galien paraît préférer aux autres comme plus médical; il porte (p. 760) : « Les urines transparentes et incolores sont funestes surtout chez les *phrénétiques.* En conservant : *elles apparaissent surtout chez les phrénétiques,* Galien voudrait qu'on ajoutât : *qui sont dans un état pernicieux.*

Aph. 73. — 32. Cf. note 12, aph. 19, II, et Gal., p. 762.

Aph. 75. — 33. Le texte vulgaire a : Ἢν αἷμα ἢ πῦον, leçon adoptée par Celse (II, 7); καί est la leçon donnée par Galien (p. 766) et suivie par Théophile dans son commentaire (p. 432); elle est la plus vraie au point de vue médical : on sait, en effet, que le simple pissement de sang dépend de beaucoup de causes autres qu'une ulcération du rein. Quant à la sortie du pus mêlé ou non avec les urines, elle se rattache nécessairement à une ulcération de quelque partie de l'appareil urinaire.

Aph. 76. — 34. Le texte vulgaire porte : Σαρκία μικρὰ ὥσπερ. Suivant Galien (p. 768), la disjonctive ἢ (ou) manque dans la plupart des exemplaires, ce qui est, dit-il, une leçon très vicieuse; car autre chose sont les morceaux de chair qui viennent de la substance même du rein, autre chose sont les matières piliformes déposées dans le rein par suite d'une affection du système veineux. Il rapporte même la guérison d'un homme affecté de cette dernière maladie, que les médecins appellent τριχίασις, et qui rendait de ces corps piliformes longs d'une demi-coudée. Ce malade fut guéri à l'aide d'un régime atténuant. Ces corps piliformes ne sont autre chose, ce me semble, que des caillots fibrineux provenant d'une hémorragie du rein, et qui se sont moulés sur la forme des

uretères. Il me paraît difficile d'admettre que des morceaux de chair puissent descendre du rein ; il faudrait pour cela supposer une désorganisation telle que la mort arriverait certainement avant que rien de semblable se fût manifesté. Peut-être Hippocrate et Galien ont pris pour des morceaux de la substance même du rein, les fausses membranes qui se forment quelquefois dans le cas de cystite profonde, qui se détachent par lambeaux et qui sortent par l'urètre. Peut-être s'agit-il aussi de fongosités de la vessie, détachées également par petites portions et expulsées par le canal de l'urètre.

Aph. 77. — 35. Rufus (*de Morb. vesicæ*, p. 125, éd. de De Matthæi), après avoir énoncé ces symptômes fournis par les urines, ajoute que les malades éprouvent des douleurs poignantes à l'épigastre et au bas-ventre; ces douleurs vont en augmentant à mesure que la maladie fait des progrès. Elles deviennent très vives quand la vessie a fini par s'ulcérer. — La psoriase vésicale d'Hippocrate et de Rufus me semble devoir être rapportée à la cystite chronique, simple d'abord, puis profonde, et accompagnée de catarrhe vésical.

Aph. 78. — 36. Suivant Galien (p. 774), par le mot *spontané* Hippocrate entend, ou sans cause externe ou sans qu'il y ait eu de symptôme précurseur.

Aph. 79. — 37. Le texte vulgaire porte : « Chez ceux dont les urines, etc., la vessie contient des pierres. » Galien (p. 775) pense qu'Hippocrate a sous-entendu ou que le copiste a omis : *les reins*; car, dit-il, soit qu'il y ait des pierres dans la vessie, soit qu'il y en ait dans les reins, les urines sont sablonneuses. Ainsi, pour Galien, la présence du sable dans les urines est un signe de la présence de calculs dans les reins ou dans la vessie. L'auteur du IV[e] livre des *Maladies* (*voir* p. 419, note 35) dit que les calculeux rendent une urine sablonneuse; Hippocrate, au contraire, dans le traité des *Airs*, etc. (p. 205), assure que leur urine est très claire. D'un autre côté, l'auteur du traité des *Affections* (p. 539, éd. de Foës), après avoir énuméré les symptômes d'une maladie qui est, à mon avis, la néphrite calculeuse, blâme les médecins de son temps de ce qu'ils regardaient les urines sablonneuses comme indiquant la présence d'un calcul dans la vessie, tandis que, dans ce cas, c'est le rein qui est calculeux. Cet auteur est dans le vrai au point de vue de la science moderne. D'un autre côté, Rufus (p. 88 et 94, éd. de De Matthæi) et Soranus (p. 152, éd. de Dietz) regardent les urines sablonneuses comme indiquant que le rein est calculeux.

Aph. 80. — 38. Τὰ περὶ τὴν κύστιν. J'ai suivi Galien (p. 776).

Aph. 81. — 39. Καί est la leçon la plus ordinaire; certains exemplaires ont ἤ (Gal., p. 777).

Aph. 82. — 40. « Galien pense qu'Hippocrate n'a pas seulement

voulu parler de la disparition de ces tumeurs, mais encore de la guérison de l'*ischurie* qu'elles occasionnent. En effet, l'obstacle qui s'oppose au libre cours des urines consiste, quelquefois, dans une induration développée à l'extérieur de l'urètre. Lorsqu'une sonde, ou toute autre cause, y provoque une inflammation et que le pus se fait jour au dehors, la tumeur se fond, la cicatrice s'étend jusqu'à la peau et le canal reste libre. » (M. Lallemand.)

CINQUIÈME SECTION.

Aph. 2. — 1. Quelques exemplaires, au dire de Théophile, (p. 439) portent : Ἐπὶ τραύματι, au lieu de τρώματι du texte vulgaire. Ces deux expressions veulent bien dire une solution de continuité; mais τραῦμα se rapporte aux chairs, τρῶμα ou νύγμα aux nerfs, c'est ici le cas. « Hippocrate et les anciens médecins, dit Étienne (p. 439), appelaient du nom de τραῦμα toute solution de continuité; les médecins modernes donnent un nom à chaque espèce de blessures, suivant les parties divisées. Ils disent ἕλκος pour les chairs, κάταγμα pour les os, νύγμα pour les nerfs.

Aph. 3. — 2. Un flux de sang par le nez ou par le siége. (Théophile, p. 139.)

Aph. 5. — 3. Ici, et en plusieurs autres endroits de ses *Scholies*, Étienne attribue à Galien des interprétations et des corrections de textes dont je n'ai retrouvé aucune trace dans ses commentaires tels que nous les possédons aujourd'hui. Galien nous apprend (Com. I, 14, in *Aph.*) qu'il avait fait deux éditions de ses commentaires; Étienne aurait-il eu sous les yeux la première édition que nous avons perdue, ou une troisième faite après celle que nous possédons, et qui ne serait pas arrivée jusqu'à nous? ou bien ce scholiaste aurait-il été infidèle dans ses citations? Voilà deux questions pour la solution desquelles je n'ai aucune donnée positive.

Aph. 6 *bis*. — 4. Suivant Étienne et Oribase cet aph. a été omis à tort par ceux qui le confondent avec l'aph. 57, IVe sect.

Aph. 7. — 5. Τὰ πολλά, que j'ai traduit par *ordinairement*, est une addition signalée par Galien (p. 792), et qui n'était pas la leçon la plus ordinaire.

Aph. 8. — 6. C'est-à-dire s'ils ne sont pas débarrassés par les crachats des humeurs qui obstruent le poumon (Théophile et Damascius, p. 444). Cette explication se rapporte aussi à l'aph. 15 ci-dessous et à la 396e sent. des *Coaques*.

Aph. 10. — 7. Théophile (p. 445) veut qu'on donne à cet aphorisme une forme conditionnelle et qu'on interprète : Si l'esquinancie disparaît et qu'elle se porte sur le poumon, les malades, etc. Quelques manuscrits donnent cette forme conditionnelle.

Aph. 11. — 8. Le texte vulgaire porte ἀποβήσσουσι. Galien, selon Étienne (car rien de cela ne se trouve dans son commentaire), aurait lu sur certains exemplaires ἀνεμέουσιν (mauvaise leçon), ἀναβήττουσιν et ἀναπτύουσιν. Cette dernière leçon paraît être celle que Galien avait sous les yeux.

Aph. 13. — 9. Le texte vulgaire porte ἀναπτύουσι. Galien (p. 797), beaucoup de manuscrits et beaucoup d'interprètes avaient ἐμέουσι, prétendant qu'Hippocrate s'était servi métaphoriquement de cette expression pour marquer l'abondance du sang. Galien blâme cette interprétation, rejette ἐμέουσι et va jusqu'à dire qu'Hippocrate aurait fait un abus de langage s'il était vrai qu'il se fût servi de ce mot; il lit ἀναπτύουσι ou ἀναβήττουσι. On dit encore aujourd'hui dans le monde *vomir le sang*, quand on parle d'un crachement de sang abondant; et il est possible, quoi qu'en pense Galien, que cette locution eût son équivalent du temps d'Hippocrate et qu'il s'en soit servi au lieu de l'expression technique; du reste, elle se retrouve dans le I[er] livre des *Maladies*, p. 456, éd. de Foës; *voir* aussi note 148[e] des *Coaques, in fine.*

Aph. 16. — 10. Ce dernier membre de phrase se présente avec une grande variété de leçons (Gal., p. 802). J'ai suivi l'interprétation la plus rationnelle.

Aph. 19. — 11. J'ai suivi pour la fin de cet aphorisme le texte qui m'a paru avoir le plus d'autorités en sa faveur. C'est, du reste, celui qui est commenté par Théophile et par Damascius (p. 451, 452). Le texte de Bâle, conservé par Foës, qui suit néanmoins dans sa traduction le texte auquel je me suis conformé, porte : « excepté celles (les parties) qui vont devenir le siége d'une hémorragie. »

Aph. 23. — 12. J'ai fait ici une restitution analogue à la précédente; j'ai ajouté [a lieu ou] au texte vulgaire, sur l'autorité de Galien (p. 812), de Théophile et de Damascius (p. 456).

Aph. 29. — 13. Cet aphorisme manque dans Dietz et les scholiastes. Galien remarque que c'est une répétition de l'aph. 1, IV, et que quelques éditeurs l'ont effacé.

Aph. 35. — 14. Le mot ὑστερικῶν est obscur, dit Galien (p. 824): les uns l'entendent de toutes espèces d'affections de la matrice, d'autres de l'hystérie seulement, d'autres enfin de l'arrière-faix; mais il ne serait pas vrai de dire que l'éternument est bon dans les ulcérations ou autres maladies profondes de l'utérus. Rien ne prouve qu'il s'agit ici de l'expulsion de l'arrière-faix. Il faut donc admettre qu'il s'agit de l'hystérie avec suffocation.

Aph. 36. — 15. J'ai suivi Théoph. et Damasc. (p. 463, 464).

Aph. 40. — 16. Galien doute de la vérité de cet aphorisme, du moins dans la pratique ordinaire. — Étienne, p. 465, dit que Galien

déclare cet aphorisme faux; mais il ajoute : « Comme Hippocrate n'a pu se tromper, il faut admettre que nous n'avons pas vu ce qu'Hippocrate a vu quelquefois. »

Aph. 41. — 17. Cette restriction paraît avoir été sous les yeux de Théoph.; il n'en reste pas de vestige dans le Com. de Galien.

Aph. 44. — 18. Je m'en suis rigoureusement tenu pour cet aphorisme à la lettre du texte. On peut voir dans Galien (p. 836) les diverses interprétations auxquelles il a donné lieu.

Aph. 45. — 19. Suivant Théophile (*Schol.*, p. 467), les cotylédons sont des membranes qui affermissent les anastomoses des vaisseaux de la matrice. Dans son traité *de Fab. corp. hum.* (p. 215, éd. d'Oxford), il dit que ce sont les bouches mêmes des vaisseaux de la matrice; définition donnée aussi par Proxagoras (Ier liv. *des Choses naturelles*). Si l'on en croit Galien (p. 838), Hippocrate appelle *cotylédons* les orifices des vaisseaux (artères et veines), à l'aide desquels le chorion est uni à la matrice, et non, comme le pensent quelques-uns, les glandes charnues qui se développent [pendant la grossesse] [1]; car il est dit, dans le premier livre des *Maladies des femmes* : « Si les cotylédons se remplissent de *phlegme,* les menstrues sont peu abondantes. »

Aph. 47. — 20. Galien dit (p. 840) : Hippocrate appelle μήτραν ἔμμοτον la matrice qui a besoin d'être pansée avec de la charpie. Je crois qu'il s'agit ici, non d'une descente de matrice, mais d'une de ces inclinaisons latérales décrites dans le livre IIe des *Maladies des femmes*, et dans le traité de la *Nature de la femme*. C'est du reste le sens de Théophile (p. 469).

Aph. 50. — 21. Le texte vulgaire porte : « ὡς μεγίστην, » Galien (p. 842) dit que ὡς a été ajouté, par quelques éditeurs, pour marquer qu'il fallait produire une grande révulsion. Damascius paraît aussi n'avoir pas lu ce mot. — Au lieu de πρός (sur), Galien veut ὑπό (sous), parceque, sous les mamelles, les veines qui viennent d'en bas sont plus abondantes.

Aph. 54. — 22. Galien (p. 850) dit qu'il faudrait placer cet aphorisme après le 51e.

Aph. 55. — 23. J'ai suivi le texte de Dietz et de Théophile (p. 473), qui est peut-être aussi celui de Galien (p. 851), au lieu du texte vulgaire qui porte : « *deviennent très maigres.* »

Aph. 56. — 24. « Certains Mss. portent la disjonctive ἢ, d'autres

[1] Galien fait allusion ici à ce qui se passe chez les animaux où le placenta est en effet partagé en lobes (*glandes charnues*), que les vétérinaires appellent *cotylédons*; il jugeait par une fausse analogie qu'il devait en être de même chez la femme. — Cf. pour ce qui regarde les cotylédons chez les anciens, Soranus, *de Arte obst.* (p. 72) et Greenhill, *ad Theop.* (p. 333.)

la copul. καί; la première leçon est la meilleure. » (Etienne, p. 474).

Aph. 57. — 25. Il est difficile de savoir si Hippocrate a entendu les maladies qui précèdent ou qui suivent la polyménorrhée ou l'aménorrhée. Quoi qu'il en soit, et malgré l'opinion contraire de Galien, cet aphorisme n'est pas exact, car quelles que soient les anomalies dans les menstrues, les maladies dont elles sont la suite ou qu'elles produisent ont leur siége tantôt dans l'utérus, tantôt dans une autre partie du corps.

Aph. 58. — 26. Dans le texte de Dietz, *la strangurie* est placée après : *l'inflammation du rectum et de l'utérus.* Ce n'est pas une faute de typographie, car Oribase paraît avoir eu cette leçon sous les yeux ; Bosquillon la reproduit ; Galien a le texte vulgaire.

Aph. 59. — 27. Chez les anciens ces épreuves étaient employées juridiquement pour savoir si une femme était stérile ou non.

Aph. 60. — 28. Le texte de Dietz ajoute ici πολλαί [en abondance]. Ce mot se trouve aussi dans quelques manuscrits. Galien dit bien que le pluriel suppose l'abondance et la fréquence, mais il ne dit pas que ces deux choses soient explicitement exprimées. Cette addition provient sans doute de ce que, voyant la fausseté de la sentence d'Hippocrate, on a voulu la justifier, comme le font du reste Théophile et Galien, en disant qu'il s'agit de menstrues abondantes, mais que, chez une femme pléthorique, un peu de sang qui s'écoule ne nuit pas à l'enfant.

Aph. 62. — 29. Cet aphorisme se retrouve presque textuellement à la fin du deuxième livre des *Prorrhétiques.* Galien (p. 859, 860) pense, avec la plupart des commentateurs, que l'aphorisme suivant est interpolé ; il ne lui trouve aucun sens. C'était aussi l'opinion de Théophile et de Damascius (p. 479).

Aph. 64. — 30. Cet aphorisme se présente avec une grande variété de leçons dans les manuscrits, dans Dietz et dans Galien. J'ai suivi le texte le plus ordinaire. On remarquera, avec M. Littré (t. I, p. 52), que dans les Ve et VIIe livres des *Épidémies*, Pytoclès donnait à ses malades du lait étendu de beaucoup d'eau.

Aph. 65. — 31. Cet aphorisme se retrouve, ainsi que les quatre suivants, dans le liv. II des *Épidémies.* — Il paraît que Galien lisait : « *ou des douleurs aiguës et des empyèmes*, » et non « *ou des empyèmes.* »

Aph. 66. — 32. Galien (p. 880) donne plusieurs manières d'écrire cet aphorisme. J'ai suivi les leçons qu'il préfère. Le texte que M. Lallemand donne, comme étant celui de Galien, n'est que le texte placé en tête du commentaire de ce dernier, et non celui qu'il admet. M. Lallemand imprime : ἰσχυρῶν καὶ πονηρῶν τραυμάτων ; dans les variantes que donne Galien il n'est pas question d'ἰσχυρῶν.

Aph. 69. — 33. Au lieu de : « Les hommes ont la peau rare, les poils en sont la preuve, » on lit dans le passage parallèle du IIe livre des *Épidémies* : « La peau est rare, les poils des animaux en sont la preuve. »

SIXIÈME SECTION.

Aph. 2. — 1. Je complète cet aphorisme en plaçant sous les yeux du lecteur l'admirable tableau qu'a tracé, de la *consomption dorsale* par suite du libertinage, l'auteur du traité des *Maladies*. J'emprunte la traduction à M. Lallemand. (*Voir* t. II, p. 320 de son beau traité *sur les Pertes séminales involontaires*. « *Consomption dorsale*. La consomption dorsale vient de la moelle. Elle affecte principalement les nouveaux mariés et les libertins. Ils sont sans fièvre, ils mangent bien ; cependant ils dépérissent. Si vous les interrogez, ils vous diront qu'il leur semble sentir des fourmis descendre de la tête le long du dos. Lorsqu'ils urinent ou qu'ils vont à la selle, ils rendent beaucoup de sperme liquide, et la génération n'a pas lieu. Ils ont des évacuations [pollutions] pendant leurs songes, qu'ils couchent avec une femme ou non. Lorsqu'ils marchent ou qu'ils courent, surtout en montant, ils éprouvent de l'essoufflement, de la faiblesse, de la pesanteur et des sifflements dans les oreilles. Si, plus tard, ils sont pris de fièvre ardente, ils meurent de lipyrie » (*des Maladies*, II, §. 49).

Aph. 9. — 2. D'après Alde, Dietz et Oribase, il faudrait traduire : « les larges exanthèmes et qui ne causent point de démangeaison, sont difficiles à guérir. » Galien (t. XVIII, p. 19) et Théophile (p. 490) ont suivi le texte vulgaire.

Aph. 10. — 3. J'ai suivi l'interprétation de Théophile ; Galien (p. 20), ne paraît pas avoir lu : *ou du sang par les narines*.

Aph. 12. — 4. Le texte vulgaire conservé par Foës, qui traduit néanmoins comme je l'ai fait, porte : ἢν μὲν μίη φυλαχθῇ (si on en conserve une); mais Galien (p. 22), Damascius et Théophile (p. 492) ont : ἢν μή. Cette leçon est d'une part appuyée sur l'expérience journalière; et d'une autre part sur plusieurs autres passages de la collection hippocratique. Ainsi, à la fin du liv. IV des *Épid.*, p. 1189, éd. de Foës, il est dit qu'Alcippe devint fou pour avoir été radicalement guéri de ses hémorroïdes; et dans le VIe liv. des *Épid.*, sect. 3, sent. 28, l'auteur appelle ἰητρευθέντες ἀκαίρως ceux qui guérissent à contre-temps toutes les hémorroïdes. Enfin on lit dans l'appendice au traité dans les *Maladies aiguës*, §. 29, t. II, p. 517, éd. de M. Littré : « Pour les hémorroïdes, vous les traverserez avec l'aiguille, et vous les lierez avec un brin de laine non lavée, aussi épais et aussi long que possible; car cela rend l'opération plus sûre.

Après avoir serré la ligature, servez-vous d'un médicament corrosif, n'employez pas de fomentations humides avant la chute des hémorroïdes. Ayez soin d'en laisser toujours une. » Il est vrai que dans le traité des *Hémorroïdes* il est expressément recommandé de cautériser toutes les hémorroïdes et de n'en laisser subsister aucune. Cette opposition n'a rien qui doive étonner, puisque les écrits qui composent la collection viennent de divers écrivains, qui se combattent souvent l'un l'autre ; et c'est peut-être à l'auteur du traité des *Hémor.* que l'auteur du VI[e] liv. des *Épid.* s'adresse indirectement par cette épithète d'ἀκαίρως, donnée aux chirurgiens qui guérissaient toutes les hémorroïdes. L'auteur du Traité des *Hémorroïdes* usait de quatre procédés pour la cure de cette maladie : 1°. la cautérisation transcurrente, qui desséchait les tumeurs hémorroïdales sans les brûler ; 2°. l'excision ou plutôt la rescision ; et après l'opération, l'emploi des hémostatiques ; 3°. la cautérisation avec les escharrotiques ; 4°. l'arrachement des bourrelets hémorroïdaux externes ou internes, dont le pédicule est bien prononcé. Pour les hémorroïdes internes, l'auteur portait le cautère dans l'intérieur du rectum à l'aide d'un *speculum ani*.

Aph. 14. — 5. Je suppose qu'il s'agit ici de l'anasarque, maladie dans laquelle Hippocrate croyait les vaisseaux remplis d'eau, et qui se guérit quelquefois, comme on le sait, par d'abondantes évacuations alvines liquides. — Cet aphorisme est reproduit par la 461[e] sentence des *Coaques* ; c'est à tort que j'ai vu dans cette 461[e] sentence (cf. p. 92) la mention de l'hydropisie ascite ; quel que soit du reste le sens que je donne à cette sentence, je me suis également trompé quand j'ai cru y trouver une doctrine opposée à celle professée aujourd'hui sur la solution des hydropisies par l'absorption de l'eau épanchée dans l'abdomen et transportée ensuite par les veines dans les intestins et la vessie. En effet, si on admet qu'Hippocrate a parlé de l'hydropisie ascite, on trouvera qu'il y a plutôt un rapprochement à faire qu'une opposition à marquer entre sa doctrine et la nôtre.

Aph. 18. — 6. « Comme θανατῶδες, dit Galien, p. 27 et suiv., signifie dans Hippocrate tantôt *nécessairement*, tantôt *probablement mortel*, il est difficile de savoir s'il a prétendu que, dans tous ces cas, la mort est inévitable ou seulement que la guérison est très difficile et très rare. Les uns pensent que toute plaie du cœur est nécessairement mortelle ; mais d'autres soutiennent qu'il faut que la blessure pénètre dans les ventricules, et qu'Hippocrate a voulu marquer cette condition en se servant du verbe διακόπτειν (diviser de part en part). On croit également que les plaies de la vessie, de la partie *nerveuse* (centre) du diaphragme et des petits

intestins ne peuvent se réunir. Quant aux plaies de l'estomac, on rapporte des cas de guérison ; on dit même que non-seulement des plaies profondes du foie se sont guéries, mais qu'on a pu enlever impunément un lobe tout entier ; et l'on sait que l'auteur du traité des *Plaies dangereuses* (que ce soit Hippocrate ou un autre) a entrepris la guérison de semblables blessures. » Après avoir rapporté l'opinion des autres chirurgiens, Galien énonce la sienne de la manière suivante : « On peut accorder que les plaies du cœur et du diaphragme ne se réunissent point à cause de la mobilité de ces parties, et qu'il en est de même pour les plaies du corps de la vessie, parcequ'il est *nerveux* (fibreux) et exsangue ; mais on sait, par l'opération de la taille, que les plaies faites au col de cet organe sont susceptibles de réunion. Quant aux plaies du foie, elles causent de grandes hémorragies, et les malades meurent avant qu'elles se soient guéries. Ainsi, ils s'écartent de la vérité, ceux qui disent avoir vu se guérir des plaies même superficielles du foie ; ils s'en écartent surtout, ceux qui prétendent avoir vu enlever impunément des lobes tout entiers. Quand mon précepteur Pélops vivait encore, j'ai observé, à Smyrne, en Ionie, un homme qui guérit d'une grande plaie du cerveau ; mais on sait que les plaies qui pénètrent dans les ventricules sont de nécessité mortelles. Les plaies superficielles de l'estomac et des petits intestins se guérissent quelquefois; celles qui sont pénétrantes se réunissent rarement. Je ne crois pas que ce soit à cause de la nature de leur substance, mais parcequ'on ne peut pas y porter de médicaments comme sur les plaies externes. Aussi l'auteur du traité des *Plaies dangereuses* [ouvrage perdu] traitait les plaies du canal intestinal par des médicaments pris à l'intérieur. » Je tenais à rapporter ce commentaire en entier pour fixer l'état de la science ancienne sur la question de pathologie chirurgicale soulevée par Hippocrate. Si l'on compare ces données avec les résultats de l'observation moderne, on trouvera que les propositions d'Hippocrate et de Galien sont vagues, que certaines sont inexactes et d'autres fausses. Je ne veux point abuser de l'espace qui m'est donné pour établir des rapprochements que chacun pourra faire, en consultant le premier ouvrage de chirurgie qui lui tombera sous la main, de La Motte, Boyer, Cooper, Dupuyren, Chléius, par exemple.

Aph. 19. — 7. Galien pense que les chairs peuvent se régénérer, mais que ni les cartilages ni les os ne peuvent se reproduire. « Pour ce qui est des fractures, dit Galien (p. 30), on se trompe en pensant que les fragments des os peuvent se rejoindre. Il est facile de se convaincre du contraire à l'inspection du *cal* qui se forme dans les fractures chez certains animaux. Qu'on les examine morts ou vivants,

on verra par la dissection que les parties divisées ont été réunies par une espèce de *lien circulaire;* et si l'on détache le *cal* en le grattant, on s'apercevra que les parties *profondes* de la fracture sont encore séparées. » (Trad. de M. Lallemand.)—Le savant chirurgien que je viens de citer remarque que Galien n'a probablement examiné le cal que dans les premiers mois qui suivent la fracture, c'est-à-dire dans la première période, *cal provisoire* de Dupuytren ; car, plus tard, il aurait vu que la matière gélatineuse qui séparait les deux fragments, finit par s'incruster de phosphate de chaux et par acquérir même une dureté *plus grande* que celle de l'os ordinaire. J'ajouterai que cela est surtout constant dans les fractures qui intéressent l'extrémité des os.—« On sait, du reste, aujourd'hui que la nature reproduit certaines parties des tissus vivants dans certaines circonstances.... Chez l'homme, on ne voit pas d'organe complexe se régénérer...; toutefois, on ne peut nier qu'il y ait reproduction nouvelle à la surface des plaies. Il est également certain qu'il se forme de toute pièce et par l'organisation ultérieure de la matière plastique des tissus plus composés, tels que les tissus osseux, fibreux, celluleux, séreux, et que des muqueuses accidentelles se développent dans certaines conditions données. » (*Compend. de chirurgie*, t. I, p. 311 ; *Dict. de médecine*, t. XXIV, p. 547 ; articles de M. A. Bérard.) La vérité n'est donc exclusivement ni du côté d'Hippocrate ni du côté de Galien.

Aph. 20. — 8. Le sens que j'ai suivi est celui de la plupart des interprètes (Gal., p. 32) ; il est, du reste, le plus naturel. Suivant quelques-uns, il s'agirait soit de l'estomac, soit du ventre en général. Quoi qu'il en soit, pour que cet aphorisme fût vrai, il faudrait entendre ἐκπυηθῆναι, non pas dans le sens de *corruption,* mais dans celui d'*altération*. Celse (II, 7) traduit : *Si in ventrem sanguis confluxit, ibi in pus vertitur.*

Aph. 22. — 9. Le texte vulgaire et plusieurs interprètes ont ῥήγματα. J'ai suivi Galien, qui dit : « Quelques manuscrits ont une meilleure leçon, qui est ἀλγήματα. Le texte de Dietz porte ῥ. καὶ ἀλ., et Théophile (p. 497) avait lu ῥήγ. ἢ ἀλγ.

Aph. 24. — 10. Galien voudrait qu'on rejetât cet aphorisme, répétition inutile d'une partie de l'aph. 18.

Aph. 26. — 11. Galien doute de la légitimité de cet aphorisme.

Aph. 27. — 12. Cf. p. 423 et p. 460, notes 25 et 143. — Érasistrate, qui avait écrit longuement et habilement sur les hydropisies, était du même avis qu'Hippocrate (Gal., p. 39).

Aph. 28. — 13. Celse, (IV, 24), traduit : « Sont rarement (*raro*) attaqués de la podagre. »

Aph. 29. — 14. Après « la femme n'est pas attaquée de la podagre, » un Ms. de Dietz, porte : « avant de s'être livrée aux plaisirs de Vénus, etc. » Celse (IV, 24) a traduit le texte vulgaire.

Aph. 36. — 15. Galien (p. 57) veut : « La saignée guérit *aussi* (καί); (Étienne, p. 505, dit que quelques manuscrits ont ce καί) la dysurie qui vient de réplétion sanguine, » cherchant ainsi à modifier le sens absolu de cet aphorisme qu'il regarde, du reste, comme apocryphe, car Hippocrate dit qu'il faut saigner le creux poplité ou les malléoles dans les maladies des organes sous-diaphragmatiques, et ici on ne peut entendre que les veines du bras.

Aph. 37. — 16. M. Lallemand ajoute : *car la maladie se porte au dehors*, prétendant qu'il suit le texte de Galien; mais cela est inexact, car Galien (VII, p. 155), à propos de l'aph. 49, répétition du 37, VI, donne positivement le texte que j'ai suivi, et il dit que cet aph. 49 n'a été reproduit que par quelques-uns qui voulaient ajouter : *car la maladie*, etc.

Aph. 38. — 17. Dioscoride et Artémidore n'écrivaient que la première phrase de cet aphorisme (Gal., p. 61). Cf. aussi Foës, *OEcon.*, aux mots Καρκῖνοι κρυπτοί, qu'il faut entendre dans le sens de cancers non ulcérés, ou de cancers situés profondément.

Aph. 41. — 18. Le texte vulgaire porte πύου ἢ τόπου. Galien (p. 65) nous apprend qu'il y avait τόπου ou πύου, suivant les exemplaires; mais il ne dit pas qu'il y avait à la fois τόπου et πύου.

Aph. 44.—19. Galien (p. 67) aurait voulu qu'on mît le 48ᵉ aphorisme avant celui-ci.

Aph. 44. — 20. Au lieu de ὕδωρ donné par le texte vulgaire, je lis οὖρον avec Lind., Dietz et Galien qui regarde cet aphorisme comme suspect.

Aph. 46. — 21. J'ai suivi Galien. Foës traduit : *Qui gibbosi ex anhelatione et tussi fiunt, ante pubertatem, moriuntur*, échappant ainsi, à l'aide de deux virgules, à une difficulté. Ces non-sens se rencontrent très souvent dans les traductions latines.

Aph. 50. — 22. On sait que l'ancienne Académie de chirurgie s'est beaucoup occupée de la corrélation des affections du foie et des vomissements bilieux avec les plaies de tête. Cette grande question n'était donc pas nouvelle dans la science.

Aph. 55. — 23. Les mots entre crochets sont donnés par le texte de Dietz qui, d'un autre côté, omet : *principalement*.

Aph. 59. — 24. Cet aphorisme paraît se rapporter à l'allongement et au raccourcissement successifs du membre qui ont été expliqués de diverses manières sans que la question soit encore résolue. Hippocrate attribue ce double phénomène à la sortie et à la

rentrée de la tête de l'os par suite d'hydarthrose ; il est au moins démontré par l'autopsie que cette théorie est légitime pour un certain nombre de cas.

SEPTIÈME SECTION.

Aph. 6. — 1. Le texte de Dietz porte : « Du dégoût, des vomissements sans mélange. » Galien (p. 106)', Théophile et Damascius (p. 521, 522) ont aussi *sans mélange*; mais ils rapportent ces mots aux évacuations alvines.

Aph. 11. — 2. Galien (p. 111) dit que plusieurs écrivent cet aphorisme sans κακόν.

Aph. 13.—3. Galien (p. 113). Marinus (*voir* Introd. aux *Aph.*, p. 130) mettait τρώμασι, leçon fortifiée par l'aph. suivant; mais les plus anciens manuscrits ont καύμ. Théophile dit : « Parmi ceux qui ont lu καύμ., les uns entendent la chaleur de l'atmosphère, les autres les cautères et les escharres. »

Aph. 14. — 4. Galien (p. 114) fait pour cet aphorisme la même remarque que pour l'aph. 11. Dans cette section, il s'agit tantôt simplement des complications ou épiphénomènes, tantôt de leur valeur comme signes, distinction à laquelle les copistes n'ont pas songé. Je conserve κακόν quand Galien ne le rejette pas formellement.

Aph. 15. — 5. Galien (p. 115) nous apprend ici que Praxagoras avait fait un gros livre sur les *Épiphénomènes.*

Aph. 16. — 6. Ῥύσις. Suivant Galien (p. 116), ce mot peut s'entendre soit de la chute des cheveux, soit d'un flux intestinal.

Aph. 17. — 7. Galien, (p. 117), suivi (p. 525), interprète cet aph. sans κακόν; ce mot est admis par Théoph. (p. 525.)

Aph. 18. — 8. Suivant Galien (p. 118), certains Mss. très bons, donnent ainsi cet aphorisme : « A la suite de l'insomnie [arrive] un spasme. »

Aph. 18 *bis*. — 9. Cet aphorisme qui manque dans Galien et dans les textes vulg. est ajouté par Théoph. et Damasc. (p. 526).

Aph. 19. — 10. Galien (p. 119) dit que κακόν est ici indispensable, et précisément les textes vulgaires l'omettent. Lind l'a justement rétabli ; il se trouve aussi dans le texte de Dietz ; Foës ne l'a ni dans son texte, ni dans sa traduction.

Aph. 20. — 11. Galien (p. 120) ne paraît pas admettre κακόν.

Aph. 21. — 12. Avec Galien (p. 120), j'ai rejeté κακόν.

Aph. 24. — 13. Le texte vulgaire porte: Ἐπὶ ὀστέου διακοπῇ παραφροσύνη, ἢν κενεὸν λάβῃ. Marinus achevait cet aphorisme à παραφ., et unissait ἢν κ. λαβ. au 25ᵉ aphorisme ainsi conçu : Ἐκ φαρμακο-

ποσίης σπασμὸς, θανατῶδες, ce qu'il faudrait sans doute traduire : « Un spasme à la suite d'une potion purgative qui a amené une [grande] déplétion, c'est mortel. » Galien (p. 123) accorde à Marinus que son second aphorisme est vrai, car Hippocrate regarde comme dangereux tout spasme qui vient de déplétion ; mais le premier est faux, car l'aliénation mentale ne suit pas nécessairement la division d'un os, même de ceux du crâne.

Aph. 28. — 14. Reprod. de l'aph. 19, VI (Gal., p. 127).

Aph. 32. — 15. Certains interprètes, suivant Galien (p. 132), ne pouvant admettre que l'urine ait des hypostases bilieuses et qu'elle soit ténue à sa partie supérieure, pensaient que ἄνωθεν λεπταί devait s'entendre non du lieu, mais du temps, et interprétaient : « Quand les urines, d'abord ténues au début, deviennent ensuite bilieuses. » Galien approuve cette manière de voir, qui me paraît en désaccord avec le contexte.

Aph. 34. — 16. Ce qu'Hippocrate donne ici comme un pronostic général, s'appliquant à toutes espèces de maladies, et à aucune en particulier, a été, dans ces derniers temps, reconnu comme le signe spécial d'une affection grave du rein, je veux dire de la maladie de Bright ou néphrite albumineuse. La formation de ces bulles tient à la présence d'une grande quantité d'albumine, qui donne aux urines une apparence savonneuse. La maladie de Bright est très longue et très difficile à guérir.

Aph. 35. — 17. Les textes vulgaires ont ὑπόστασις. Galien a lu ἐπίστ., car, dit-il, ce qui est gras surnage (p. 137).

Aph. 39. — 18. On devrait, dit Galien (p. 142), effacer cet aphorisme, qui se trouve dans presque tous les exemplaires, puisqu'il est la répétition du 80[e], IV[e] section.

Aph. 44. — 19. J'ai suivi le texte de Chart., de Lind. et de Dietz.

Aph. 46. — 20. Dietz a le texte de l'aph. 31, V[e] sect., sauf le mot φαρμακοποσίη (potion purgative). Galien avait le texte vulgaire, puisqu'il dit que cet aph. ne concorde pas avec l'aph. 31.

Aph. 47. — 21. Répétition de l'aphorisme 35, VII (Gal., p. 153).

Aph. 48. — 22. Répétition de l'aphorisme 36, VI (Gal., p. 154).

Aph. 49. — 23. *Voir* section VI, aph. 37, note 16.

Aph. 50. — 24. *Voyez* note 79 des *Coaques*, p. 447.

Aph. 53. — 25. Cet aphorisme est une partie du 47[e], V[e] sect. Il est omis dans certains exemplaires. Galien (p. 161) s'étend ici en reproches contre les commentateurs qui n'ont pas signalé ces répétitions, qui ont commenté deux fois le même aphorisme, et qui même se sont contredits dans leurs explications. Il déclare ne rien savoir sur l'origine de ces répétitions, qu'elles soient du fait d'Hippocrate ou de ses successeurs.

Aph. 54.—26. Cet aphorisme me paraît exprimer plutôt une idée théorique qu'un fait d'observation ; il avait embarrassé les commentateurs anciens, entre autres Marinus et Galien (cf. p. 163 et suiv.). Il me semble difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir un rapprochement entre la proposition d'Hippocrate et nos connaissances actuelles sur les épanchements abdominaux. On ne peut guère, en effet, admettre de collection entre l'estomac et le diaphragme, si ce n'est dans l'arrière-cavité des épiploons, où il se fait quelquefois des hydropisies enkystées, mais il n'y a pas lieu de croire que les connaissances d'Hippocrate en anatomie pathologique allaient jusque-là.

Aph. 55. — 27. Il s'agit vraisemblablement de la rupture d'un kyste hydatique du foie, dans la cavité péritonéale, rupture que j'ai observée une fois, et qui a entraîné une mort rapide.

Aph. 56.—28. Le texte portait primitivement : ἀλύκη, χάσμη, φρίκη, οἶνος, ... λύει. Galien (p. 166) fait remarquer un solécisme, et dit : « Quelques-uns ont mis l'accusatif ἀλύκην, κ. τ. λ. » Cette correction a passé dans notre texte vulgaire.

Aph. 57. — 29. Répétition de l'aph. 82, IV[e] sect. (Gal. p. 169).

Aph. 58. — 30. Cet aphorisme est la reproduction de la 499[e] sent. des *Coaques ;* c'est à ma connaissance les seuls passages où il soit parlé de la commotion du cerveau ; car il n'est pas dit un mot de cette grave complication dans le traité *des Plaies de tête.*

Aph. 59. — 31. Après cet aphorisme, dit Galien (p. 173), la plupart des exemplaires en donnent deux autres qui ne sont, à de très légères modifications près, que la reproduction des aphorismes 34 et 35, IV[e] section. J'ai suivi le texte donné par Galien. L'aphorisme 60 est omis dans les textes vulgaires.

Aph. 62. — 32. Répétition de l'aph. 40, IV[e] sect. (Gal., p. 176).

Aph. 63. — 33. Cet aphorisme, qui semble une imitation de l'aph. 37, IV, est regardé comme apocryphe par Galien (p. 177). Après cet aphorisme, dit-il, s'en trouvent trois autres peu différents des aph. 43, 44, 45, IV[e] sect. — A l'aph. 63 se termine le comment. de Théophile et de Damascius. Ces commentateurs méritent le reproche que Galien adresse aux interprètes des *Aphorismes* (*Prœm.,* VII[e] sect.), de s'être beaucoup, quelquefois même, trop étendus sur les premières sections des *Aphorismes,* et d'avoir passé très légèrement sur les dernières ; il compare ces commentateurs aux individus qui, fatigués d'une longue dispute, finissent par tout accorder à leurs adversaires pour se débarrasser d'eux. Quant à lui, il dit avoir mis un soin égal à toutes les parties de ce livre ; et on lui doit en effet cette justice que son

commentaire est aussi utile et aussi intéressant à la fin qu'au commencement.

Aph. 65. — 34. Répét. de l'aph. 44, IV.

Aph. 66. — 35. Répét. de l'aph. 45, IV (Gal., p. 178).

Aph. 67. — 36. J'ai suivi pour cet aphorisme obscur le texte mis en tête du commentaire de Galien (p. 179).

Aph. 69. — 37. Cet aphorisme est très embarrassant, et ceux qui l'ont rédigé semblent avoir pris à tâche, comme le remarque Galien (p. 182), d'employer des expressions qui peuvent tour à tour se rapporter aux urines et aux selles.

Aph. 70. — 38. D'après Galien (p. 187), les premiers interprètes des *Aphorismes*, et parmi eux Hérophile, Bacchius, Héraclide et Xeuxis lisaient ainsi cet aph. : « Chez ceux qui ont des déjections crues, elles viennent de la bile noire ; plus copieuses si la bile est plus abondante, moins copieuses si elle est moins abondante. » — Quelques-uns rapportaient aussi cet aph. aux urines.

Aph. 71. — 39. Répét. de l'aph. 47, IV (Gal., p. 188).

Aph. 72. — 40. Amplification de l'aph. 9, II (Gal., p. 189).

Aph. 73. — 41. Répét. de l'aph. 3, II. Là il y a κακόν ; ici il y a νοῦσος, ce qui est une mauvaise leçon (Gal., p. 189).

Aph. 74. — 42. Reprod. fautive de l'aph. 18, IV (Gal., p. 190).

Aph. 75. — 43. Reprod. de l'aph. 49, IV (Gal., p. 191).

Aph. 76. — 44. C'est-à-dire ceux dont les vaisseaux et dont le corps surabondent de *phlegme* tombent dans l'hydropisie *leucophlegmatique* (Gal., p. 191).

Aph. 77. — 45. Imit. inexacte de l'aph. 23, VII (Gal., p. 192).

Aph. 78. — 46. Reprod. partielle de l'aph. 43, VII (Gal. p. 192).

Aph. 79. — 47. Il s'agit de la séparation de portions d'os, par suite de nécrose, ou de la désunion de l'os d'avec la chair (Gal., p. 193).

Aph. 80. — 48. Dans Chartier et dans Kuehn, une partie de cet aph. est confondue avec le commentaire de Galien. Au lieu de ἐπὶ αἵματος ἐμέτῳ, φθόη, la plupart des exemplaires, dit Galien (p. 193), portent ἐ. αἵ. ἐ., φθορά ; j'ai suivi cette leçon. — Après cet aphorisme, quelques éditeurs donnent : « A la suite d'un crachement de sang, [arrivent] le crachement de pus et un flux ; lorsque les crachats s'arrêtent, on meurt » (répétit. de l'aph. 16, VII). Cette répétition vient sans doute de ce que Galien cite cet aph. à la fin de son commentaire, pour montrer que le 80ᵉ a été fait en partie à ses dépens.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Indication des principales notes.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
20,	33,	elles s'aggravent (49) à cause de la négligence des malades ;	elles s'aggravent à cause de la négligence des malades (49) ;
21,	19,	(et cela	(et certes cela
67,	24,	la courbure ou la contraction,	la distorsion ou la contraction avec plissement, *voir* note 9 du *Pron.*
69,	25,	pulsation profonde	forte pulsation
73,	4,	dans l'hypocondre	dans les hypocondres
84,	*note* 1,	*Hist. Méd.*	*Hist. med.*
89,	16,	Galien cite 4 sent., etc.	Galien cite un certain nombre de sentences des *Coaques*, notamment dans le Com. *in Epid.* II.
96,	16,	dans l'amnios	de l'amnios
96,	20,	*après :* 238, *ajoutez :*	aux gencives, 173, 236,
104,	1,	furfuracées.	contenant des pellicules.
106,	32,	*effacez les mots entre crochets*	
108,	34,	tumeurs douloureuses	dépôts douloureux—*transposez la note à la fin de l'aphorisme.*
118,	sent. 218,	*transportez la note* 85 *après :* supérieure ;	*lisez ainsi les cinq dernières lignes de la page* 118 : Il est également funeste que les yeux s'enfoncent, ou qu'ils lancent de la lumière (86) de sorte que la pupille ne puisse se dilater. Avoir les paupières contractées et immobiles; cligner sans cesse les yeux; voir les couleurs, etc.
120,	35,	se carient.	se détachent.
124,	6,	convulsions,	spasmes,
133,	21, sent. 349 :	dans les affections hystériques sans fièvre (118).	Dans les affections hystériques, les spasmes sans fièvre (118).
137,	17,	quatorze	quatorzième jour

Pages.	*Lignes.*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
144,	10,	de tousser un peu, d'avoir une légère douleur,	de tousser peu, d'avoir une douleur légère,
153,	30,	fait hernie,	s'échappe au dehors,
168,	15,	l'ictère [il	l'ictère ; [il
179, *note* 5, 1re l. *après* : p. 10, *ajoutez* : cf. aussi Com. I, t. 11 et			
179, *même note*, l. 2 : texte 5 et 13			textes 5 et 11
180,	33,	de la profondeur des terres,	de lieux élevés,
181, *note* 6, 1re l. *Physici et Medicis,*			*Physici et Medici*
182,	26,	notes 4 et 29	3, 28, 29, 30, 33
192, *note* 5, l. 2 : *des Lieux.* Ainsi			*des Lieux*; ainsi
200,	12,	remèdes	purgatifs
205,	24,	femmes	filles
359,	10,	la vessie ou les reins	la vessie [ou les reins]
362,	34,	sur les mamelles	aux mamelles
367,	7,	veines	vaisseaux
367,	15,	profondes	pénétrantes
370,	12,	*effacez* chronique *après* coxalgie	
505,	28,	Ve livre *de Epid.*	Ve livre *des Épid.*